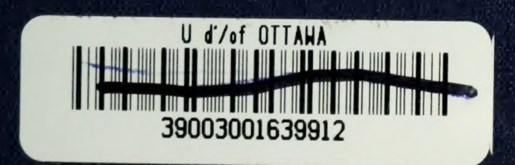


U d'/of OTTAWA
39003001639912

22-4-50

LE

MISSIONNAIRE DE L'ORATOIRE

OU

SERMONS

POUR L'AVENT, LE CARÊME ET LES FÊTES, etc.

DANS LESQUELS SONT EXPLIQUÉES

LES PRINCIPALES VÉRITÉS CHRÉTIENNES QUE L'ON ENSEIGNE AUX MISSIONS

TIRÉES

DE L'ÉCRITURE SAINTE, DES CONCILES ET DES SAINTS PÈRES

PAR LE P. LE JEUNE

DIT LE PÈRE AVEUGLE, Prêtre de l'Oratoire de Jésus

TOME XII.

H. PÉLAGAUD FILS ET ROBLOT,

LIBRAIRES DE S. É. MGR L'ARCHEVÊQUE DE LYON.

LYON, GRANDE RUE MERCIÈRE, 48.

PARIS, RUE DE TOURNON, 5.

LYON, J. B. PÉLAGAUD,
imprimeur de N.-S. P. le Pape et de Mgr le Card.-Arch.

LE

MISSIONNAIRE

DE L'ORATOIRE,

OU

SERMONS

POUR L'AVENT, LE CARÊME ET LES FÊTES, etc.;

dans lesquels sont expliquées

LES PRINCIPALES VÉRITÉS CHRÉTIENNES QUE L'ON ENSEIGNE AUX MISSIONS,

TIRÉES

DE L'ÉCRITURE SAINTE, DES CONCILES, ET DES SAINTS PÈRES;

Par le P. LE JEUNE,

Dit LE PÈRE AVEUGLE, PRÊTRE DE L'ORATOIRE DE JÉSUS.

Spiritus Domini misit me evangelizare pauperibus (Luc. 4. 18.)

NOUVELLE ÉDITION.

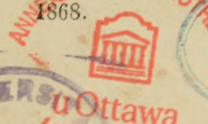
TOME XII.

H. PÉLAGAUD FILS ET ROBLOT,

LIBRAIRES DE S. É. MGR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE LYON.

LYON,	PARIS,
Grande rue Mercière,	Rue de Tournon,
48.	5.

1868.



LE

MISSIONNAIRE

DE L'ORATOIRE.

POUR TOUS LES JOURS DU CARÊME.

SERMON CCCXXXIII.

POUR LE SAMEDI DE LA TROISIEME SEMAINE DE CARÊME.

DE LA RECHUTE.

Vade, et noli amplius peccare. (Joan. 8. 11.)

DANS l'Evangile de ce jour, tiré du chapitre huitième de S. Jean, on présente au Fils de Dieu une femme qui avait été surprise en adultère ; il use envers elle de sa douceur et de sa miséricorde accoutumées, en lui disant : Puisque personne ne vous a condamnée, je ne vous condamnerai pas aussi ; mais il ajoute : Allez, et ne péchez plus à l'avenir. Il dit de même à tous les pénitents qu'il justifie. Pour obéir à ce commandement, nous considérerons aujourd'hui par quelles voies nous devons nous préserver de la rechute, quand nous avons eu le bonheur de nous relever du péché. Il y en a trois principales : il faut éviter les occasions du péché ; il en faut éviter les dispositions ; il en faut corriger les inclinations. Nous avons besoin à cet effet de vos faveurs maternelles, ô sainte et bienheureuse Vierge ! L'Eglise

ne nous enseigne pas seulement de vous demander une vie pure et exempte de tout péché, mais de nous mettre au chemin assuré de notre salut : *Vitam præsta puram, iter para tutum.* Il n'est point de voie du ciel plus assurée que la persévérance dans la crainte et l'amour de Dieu, jusqu'à la fin de notre vie. Nous vous la demandons très humblement, en nous prosternant à vos pieds et vous disant avec l'Ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. A. *Quodnam beneficium sit majus, innocentia an pœnitentia ?*

Primum punctum. *Primum remedium recidivæ est fuga occasionum :* 1° B. *Scriptura.*—C. 2° *Patribus.* — D. 3° *Refutatione excusationum.* — E. 4° *Exemplo.*

Secundum punctum. *Secundum remedium est fuga dispositionum, quæ sunt peccata venialia :* F. 1° *Scriptura.* — G. 2° *Patribus.* —H. 3° *Rationibus.*

Tertium punctum. I. *Tertium remedium, correctio malarum inclinationum per orationem.*

Conclusio. L. *Argumenta conglobata contra recidivam.*

EXORDIUM.

A. — (*Quodnam beneficium, etc.*) Celui qui par la conduite de la grâce pour échauffer son cœur dans l'amour de Dieu, s'applique à considérer et à peser attentivement les bienfaits que les hommes reçoivent du ciel, pourrait révoquer en doute, et proposer comme une question problématique, laquelle de ces deux grâces doit être estimée plus précieuse, ou celle de l'innocence, ou celle de la résipiscence? laquelle de ces deux âmes doit se tenir plus reconnaissante envers Dieu, ou celle qui n'a jamais commis de péché mortel, ou celle qui en ayant commis, s'en est relevée par une vraie et parfaite pénitence ? Si nous ne considérons ces deux bienfaits qu'en eux-mêmes, en leur nature, et sans les circonstances et conditions qui les accompagnent, nous

mettrons au plus haut prix et nous préfèrerons de beaucoup la grâce de l'innocence. Premièrement, n'est-ce pas un grand honneur et un bonheur qui n'a point de pareil, quand une âme peut dire avec vérité, comme Job : *Non reprehendit me cor meum i.. omni vita mea?* (Job. 27. 6.) et comme S. Paul : *Nihil mihi conscius sum ;* qu'elle n'a jamais commis de péché mortel, jamais offensé son Dieu en chose d'importance, jamais encouru sa disgrâce ; qu'elle a gardé cet avertissement qu'on lui a donné au baptême, quand on l'a revêtue de la robe blanche, pour marque de l'innocence qu'elle recevait : *Accipe vestem candidam quam perferas ;* quand elle n'a jamais souillé en rien la blancheur de sa robe, et que sa pureté la rend digne d'être reçue pour jamais dans la compagnie de l'Agneau : *Qui non inquinaverunt vestimenta sua : ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt?* (Apoc. 3. 4.) Le médecin qui me conserverait en perpétuelle santé jusqu'à la fin de ma vie, par quelque puissant antidote et quelque remède préservatif, m'obligerait beaucoup plus que celui qui me relèverait d'une grosse maladie par les ordonnances de Galien et les aphorismes d'Hippocrate.

En second lieu, cette grâce d'innocence est si précieuse et si délicate, qu'étant une fois perdue, on ne l'a recouvre jamais en si haut degré, ou du moins avec telle perfection qu'on l'aurait, si on ne l'avait jamais perdue. Je sais que plusieurs âmes pénitentes se rendent si ferventes dans l'amour de Dieu et dans la pratique des bonnes œuvres, pour réparer leurs fautes passées, qu'elles parviennent à un degré de perfection et de sainteté incomparablement plus haut que d'autres âmes qui n'ont jamais péché mortellement. Mais toujours est-il que si nous nous considérions, sans nous comparer à autres qu'à nous-mêmes : *Comparantes nosmetipsos nobis*, (2. Cor. 10. 12.) nous trouverions que si nous n'avions jamais offensé Dieu et que nous eussions les mêmes vertus et bonnes œuvres que nous avons, nous serions plus agréables à Dieu et plus dignes de ses grâces. Prenons pour exemple sainte Madeleine ; elle fut extrême-

ment fervente dans l'amour de Dieu, depuis sa conversion; mais supposons qu'elle n'eût point commis de péché dès le commencement de sa vie, et qu'après avoir eu la connaissance de Jésus, elle eût été aussi fervente en son amour qu'elle l'a été depuis, il n'y a pas de doute qu'elle serait plus digne de la bienveillance de Dieu et des louanges des hommes qu'elle ne l'est. Il y a dix ans que vous vous êtes retiré de vos débauches, et depuis ce temps-là vous êtes assidu dans la pratique des bonnes œuvres; cela est salutaire et louable; mais vous êtes moins digne des bonnes grâces de Dieu et de ses faveurs particulières, que si vous pratiquiez les mêmes bonnes œuvres sans avoir jamais commis aucune débauche; et quoi que vous puissiez faire, vous devez toujours dire: *Amplius lava me*, car vous êtes toujours moins digne des bénédictions de Dieu, que si vous le serviez comme vous faites sans l'avoir jamais offensé.

D'ailleurs, si nous regardons la conversion du pécheur, avec toutes les circonstances et particularités qui l'accompagnent, nous conclurons après S. Thomas, qu'elle est un plus grand bienfait que la grâce d'innocence. Premièrement, une faveur est d'autant plus signalée et plus gratuite, qu'elle est faite à une personne qui ne la méritait pas. Lâme pècheresse est tout-à-fait indigne de la grâce de Dieu, elle l'a déméritée par le mauvais usage qu'elle en a fait, elle l'a méprisée et perdue pour une bagatelle. Si Dieu voulait suivre les inclinations de sa justice, il la laisserait pour jamais dans l'abîme de sa misère.

De plus, pour conserver l'innocence en une âme, la grâce de Dieu ne travaille point, il n'y a presque rien en elle qui lui résiste, la conversion du pécheur est sans comparaison plus difficile; Dieu y trouve plusieurs oppositions; l'âme lui répugne par son franc arbitre et par l'inclination qu'elle a aux créatures; la grâce travaille beaucoup à vaincre son endurcissement, elle y emploie la douceur, la rigueur, les promesses, les menaces, les prospérités, les adversités, et tout ce qu'elle a de plus efficace dans le trésor de sa toute-puissance: *Deus qui omnipotentis tuæ parcendo, maxime, et miserendo, manifestas.*

Enfin, cette seconde grâce comprend en soi les deux bienfaits; et si Dieu vous a converti, vous lui êtes doublement redevable ; vous lui êtes obligé pour le bienfait de la pénitence et de l'innocence : pour la pénitence, puisqu'il vous a relevé du péché, et reçu en son amitié ; pour l'innocence, parce qu'il n'a pas tenu à lui, mais à vous que vous ne l'ayez conservée, vous l'avez perdue par votre faute, vous lui êtes redevable de toutes les grâces, bénédictions, faveurs qu'il vous eût faites, si vous eussiez persévéré dans l'innocence que vous aviez reçue.

D'où S. Thomas conclut que la récidive est une circonstance qui aggrave et envenime notablement une action criminelle, et que celui qui offense Dieu, après avoir obtenu pardon de ses péchés précédents, commet une ingratitude dénaturée, qui le rend beaucoup plus coupable et plus indigne de miséricorde : « Respuit datorem, cum datum deserit aut negat beneficium, cum beneficium non honorat. « Quomodo ei potest placere, cujus munus sibi displicet ? « (Tertull. de pœnit, cap. 5.) Ita qui per delictorum pœnitentiam instituerat Domino satisfacere ; diabolo per « aliam pœnitentiam pœnitentiæ satisfaciet ; eritque tanto « magis perosus hero, quanto æmulo ejus acceptus. (Ibid.) »

PRIMUM PUNCTUM. — *Primum remedium*, *etc.*

B. — (1° *Scriptura.*) Le Saint-Esprit et l'Eglise nous enseignent tous les jours le premier remède, quand ils nous mettent dans la bouche cette belle prière de David : *Viam iniquitatis amove a me.* Il ne dit pas seulement : Eloignez de moi l'iniquité, mais la voie, c'est-à-dire l'occasion d'iniquité. *Quia sicut via ducit ad terminum, ita occasio ad peccatum :* Comme la voie conduit infailliblement au terme où elle aboutit, ainsi l'occasion nous mène certainement au péché. Le Saint-Esprit dit ici, qu'il faut éloigner de nous le mauvais chemin. Ailleurs, il dit qu'il nous en faut éloigner, parce que quelquefois il faut rejeter loin de nous l'occasion du péché ; d'autrefois il faut le fuir et l'éviter : *Ab omni via mala prohibui pedes meos, ut custodiam verba tua.* (Psal. 118. 101.)

Il faut la rejeter loin de nous, et faire comme la dévote épouse d'Abraham. Elle vit Ismael, le fils de la servante, jouant avec Isaac et lui enseignant quelque méchanceté; elle dit à son mari : *Ejice ancillam et filium ejus :* Je ne veux pas que mon fils prenne la trempe du vice; c'est un fruit d'oraison, de bénédiction, et je le destine au service de Dieu; chassez votre servante, et son fils qui veut accoutumer Isaac à ce qui déplairait au bon Dieu. Il n'y a que le fils qui soit coupable; qu'est-il besoin de bannir la servante sa mère, qui n'a point fait de mal, et sert fidèlement son maître? C'est que si l'on se fût contenté d'éloigner Ismael de la maison, il y eût retourné de temps en temps, sous prétexte de visiter sa mère; il eût donné à Isaac quelque impression vicieuse. La mère du péché c'est l'occasion, et elle le produit comme un avorton de nature; l'occasion fait le larron. Si vous voulez vous rendre exempt du péché, non pour les fêtes de Pâques, non pour un mois ou deux, mais pour toujours, ne vous contentez pas de le séparer de vous; bannissez bien loin l'occasion qui en est la mère; ne vous contentez pas de dire que vous n'êtes pas tombé dans ce péché depuis le carême : *Ejice ancillam.* Si l'occasion est telle, que vous ne puissiez l'éloigner de vous, fuyez vous-même, et séparez-vous-en, quoi qu'il en coûte. Il en est du péché comme de la peste; le souverain remède est de manger de loin, de n'avoir aucun commerce, aucune alliance, aucune communication avec les pestiférés, d'éviter les lieux où l'on peut gagner le mal, les personnes qui peuvent vous infecter, Ce fut un trait admirable de la providence de Dieu, de ne laisser en Egypte aucune chose de ce qui appartenait à son peuple. Pharaon se sentant pressé par les fléaux que Dieu lui envoyait, et obligé de congédier le peuple pour sacrifier au désert, lui dit : *Ite, sacrificate Domino : oves tantum vestræ et armenta remaneant, ait Moyses: cuncti greges pergent nobiscum : non remanebit ex eis ungula.* (Exod. 10. 25. 26.)

S'ils eussent laissé leurs troupeaux, c'eût été pour eux un motif de retourner en Egypte, il leur eût semblé que c'é-

tait dommage de perdre ainsi leurs commodités et les donner en proie à des infidèles. La maison où l'on vous entretient en état de péché, est une Egypte pour vous : vous y êtes esclave, oppressée, tyrannisée plus dangereusement que les Israélites sous Pharaon. Si Dieu vous fait la grâce de sortir, vous lui offrirez un sacrifice tout-à-fait agréable ; vous ferez la sainte communion à la gloire de Dieu, et au salut de votre âme. Mais pour être tout-à-fait délivrée, ne laissez rien en Egypte, ne laissez pas en cette maison votre enfant, vos hardes, n'y retenez aucun emploi, quelque profit, quelque commodité, quelque faveur que vous en puissiez tirer, n'y rentrez jamais, non plus que si la peste y était; autrement sous prétexte d'aller voir votre enfant, d'aller quérir vos hardes, de rendre service, pour cultiver l'amitié de madame, vous vous y trouverez quelque jour qu'il n'y aura que monsieur, et il vous fera reprendre vos premiers engagements.

C. — (2° *Patribus.*) « Nemo diu tutus est, periculo « proximus, » dit S. Cyprien. S. Jérôme dit : « Nulla securi« tas est, vicino serpente, dormire ; potest fieri ut me non « mordeat, sed potest fieri ut aliquando me mordeat. » Et S. Augustin : « Lubrica spes est quæ inter fomenta pec« cati salvari se sperat, et impossibilis liberatio flammis « circumdari, et non ardere. »

D. — (3° *Refutatione excusationum.*) Oui ; mais si je sors de cette maison, où irai-je? que deviendrai-je? qui me recueillera? je n'ai ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni parent qui m'affectionne ; qu'en dira-t-on? qu'en pensera-t-on? il y a dix, douze, vingt ans que je sers monsieur, je n'y ai jamais eu de reproche, on pense que j'y finirai mes jours; quelle excuse apporterai-je pour cause de mon départ? si j'en sors, je perdrai mes gages, que je n'ai pas encore reçus, la récompense qu'il m'a promise, la faveur que j'attends de lui dans un procès d'importance ; si je romps avec un tel, si je discontinue de le servir en ses passions vicieuses, je me perdrai tout-à-fait, ma fortune dépend de lui, mes affaires demeurent en arrière, sans son conseil et son assistance.

Supposé qu'il en soit ainsi, quelle comparaison de tout cela à votre salut éternel ! *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur.*

Ne savez-vous pas que Jésus a dit : Si quelqu'un vient à moi, et ne méprise ses parents, ses commodités, même sa propre vie, il n'est pas digne de moi ? N'êtes-vous pas dans la même Eglise ? n'aspirez-vous pas au même paradis, que ces anciens chrétiens ? Ils quittaient leurs charges, leurs offices, leur fortune, leurs femmes, leurs enfants, leurs biens, pour ne pas commettre un péché mortel ; et vous, pour vous exempter d'en commettre vingt, trente ou quarante, vous ne voulez pas quitter l'espérance incertaine d'une petite commodité prétendue !

Et puis, où est votre foi ? où est la confiance que vous devez avoir en Dieu? où est la croyance que vous devez ajouter à ses paroles divines ? pensez-vous qu'ayant quitté pour l'amour de lui l'espérance de votre fortune, et vous étant jeté entre les bras de sa providence, il veuille les retirer, pour vous faire tomber, si pour obéir à l'Evangile, et vous tirer du péché, vous quittez la prétention de votre avancement ? Dieu n'a-t-il point de fidélité, de puissance, de sagesse, de bonté, de secrets ressorts pour vous avancer et vous élever par autre voie ? qui eût jamais pensé que Samson eût échappé le danger évident de mort, auquel il s'exposa pour l'amour de Dieu ?

E. — (4° *Exemplo.*) Samson était nazaréen, (Judic. 13. 7.) particulièrement voué et consacré à Dieu dès son enfance. Dieu veut que les personnes qui lui sont consacrées soient si éloignées de toute ivrognerie, qu'il défendait aux Nazaréens (Judic. 13. 14.) de boire du vin, du cidre et autres liqueurs qui peuvent enivrer ; et parce qu'en mangeant des raisins on peut prendre envie de boire du vin, pour leur ôter toute occasion, il leur défendait les raisins. Or, il arriva un jour que Samson allant par les champs, un lion lui vint à la rencontre, jetant le feu par la gueule, et portant la mort en ses griffes. Pour éviter ce danger, il n'avait qu'à

se détourner tant soit peu du chemin, qu'à monter à côté et à suivre le sentier des vignes ; mais parce qu'allant par les vignes, la tentation lui pouvait venir de manger des raisins, il fut si fidèle à sa vocation, qu'encore qu'il n'eût point éprouvé ses forces jusqu'alors, ni celles de l'esprit de Dieu en lui, il aima mieux courir risque d'être dévoré par ce lion, que de se mettre en danger de manger des raisins contre le commandement de Dieu. Aussi Dieu l'aida en cette perplexité ; l'esprit divin entra en lui, il l'encouragea et le fortifia pour combattre le lion, il l'attaque, il le jette par terre, il le déchire, il le met en pièces. A quelque temps de là repassant par le même chemin, il trouva un gâteau de miel dans la bouche de ce lion mort. Quand la rue serait pleine de lions ou de léopards, et que pour éviter leur rencontre, il serait besoin de rentrer en cette maison de débauche où il y a sujet d'offenser Dieu, il vaudrait mieux vous exposer d'être dévorée par les lions, qu'au danger de tomber au péché, retournant en cette maison. Cet homme qui vous a servi de pierre d'achoppement, voyant qu'après votre confession générale, vous ne voulez pas retourner dans le péché, fait le lion, jette le feu par la bouche, use d'invectives, de reproches, de menaces; il dit, qu'il fera, qu'il dira, qu'il ne fera plus, qu'il ne dira plus. Ayez un peu de confiance en Dieu, un peu de stabilité en vos bons propos, et de fidélité aux promesses que vous avez faites à votre confesseur. Ne vous épouvantez pas pour le bruit, ne retournez pas en sa maison. Le Saint-Esprit vous fera la grâce comme à Samson, d'éviter les pattes de ce lion si vous lui résistez, dans quelque temps vous trouverez du miel en sa bouche. Quand sa passion sera un peu refroidie, il se repentira de son procédé, il vous parlera doucement, il vous louera et vous saura bon gré de la résistance que vous lui aurez faite.

SECUNDUM PUNCTUM. — *Secundum remedium, etc.*

F. — (1° *Scriptura.*) Le second remède préservatif du péché mortel, c'est d'en éviter les dispositions, qui sont les fautes légères, les négligences au service de Dieu, les

petits manquements de fidélité à votre vocation et autres péchés véniels volontaires : *Qui spernit modica, paulatim decidet.*

Un orateur romain plaidant une cause pour la défense d'un prisonnier accusé de parricide, disait avec esprit et par un puissant raisonnement : On ne me saurait prouver que mon client ait jamais été repris de justice, et qu'il ait commis les moindres crimes par lesquels il se soit disposé à une action si noire et si dénaturée ; l'innocence ne nous quitte pas à l'improviste, elle reçoit de nous plusieurs disgrâces avant que de faire divorce. L'audace de la témérité humaine ramasse des forces en de petits sujets, afin d'être plus hardie et plus effrénée à faire de grands crimes ; personne ne commence par où il est difficile d'achever : « Innocentia per certos gradus ab homine discedit, et ne in « majoribus trepidet audacia, diu vires in minoribus colligit ; nemo inde incipit quo difficile est pervenire. » Le poète tragique dit : « Extrema primo nemo tentavit loco. » Pensez-vous que les religieux qui apostasient leur cloître, et que les séculiers qui abandonnent la foi catholique, tombent d'un plein saut dans un tel précipice ? Ils y descendent par degrés. Ces grands crimes paraissent tout d'un coup ; mais ils s'y sont disposés de longue main, par plusieurs manquements contre les règles de leur ordre, mépris des supérieurs, petites sensualités, absence du chœur et des autres fonctions de la communauté, conversations trop longues avec les femmes, curiosités dans la foi, lecture des livres dangereux.

G. — (2° *Patribus.*) S. Augustin et les autres Pères disent avec raison : Une goutte de pluie, trois, quatre, vingt, trente, ne ruinent pas une maison ; mais il en peut tomber si souvent et en si grand nombre, et tellement miner les murailles par les fondements, qu'à la première secousse de quelque grand orage tout l'édifice ira par terre.

H. — (3° *Rationibus.*) Il est vrai que cent péchés véniels, ne font pas un péché mortel, mais ils obscurcissent l'entendement, affaiblissent la volonté, ils détournent l'i-

magination, ils enveniment la concupiscence, ils refroidissent la charité, émoussent la syndérèse, diminuent la crainte de Dieu en telle sorte que, nous trouvant assaillis de la tentation dans une pressante et puissante occasion de péché mortel, nous sommes aisément renversés, et comme ces péchés déplaisent à Dieu, ils nous éloignent de lui, nous rendent indignes de ses grâces extraordinaires, nous privent de ses lumières et de son assistance, ils sont cause que dans la tentation du péché mortel, lorsque nous avons le plus besoin de son secours, il ne nous tient pas par la main d'une façon particulière, il ne nous donne pas une grâce efficace, et nous retombons aisément dans les erreurs de la vie passée.

TERTIUM PUNCTUM. — *Tertium remedium, etc.*

I. — (*Correctio malarum inclinationum.*) Cette rechute est si dangereuse, que ceux qui en savent l'importance ne se contentent pas d'éviter les occasions et les dispositions au péché, mais ils tâchent de se délivrer des inclinations. Ce sont les mauvaises habitudes que nous avons contractées par nos fautes précédentes. Car nous ne ressuscitons pas comme Jésus, mais comme le Lazare. Jésus laissa au sépulcre les suaires où il était enseveli et le linge dont on avait couvert son chef; le Lazare sortit du tombeau enveloppé de ses suaires, pieds et mains garrottés : *Ligatus manus et pedes institit.* Quand nous sortons du tombeau du péché, où nous avons longtemps pourri, et quand nous recevons la vie de la grâce par l'absolution, nous ne sommes pas pour cela affranchis des mauvaises habitudes que nous avons contractées de longue main et qui nous inclinent au péché ; il faut les arracher par une habitude contraire. Vous savez que les habitudes ne s'engendrent qu'en réitérant souvent les mêmes actions, elles se perdent en les discontinuant, elles se corrompent petit à petit par des actions contraires.

Mais après tout, le meilleur remède pour corriger nos mauvaises inclinations et nous garantir de la rechute, c'est de bien prier Dieu. C'est le conseil que S. Pierre donna à

Simon le magicien : Faites pénitence, lui dit-il, et priez Dieu : *Pœnitentiam age, et ora Deum.* Faites pénitence pour avoir pardon du passé, priez Dieu pour vous préserver de l'avenir, et parce qu'il ne le fit pas, il retomba et se perdit. S. Pierre lui dit : Priez Dieu, et au lieu de le faire, il dit aux apôtres : Priez Dieu pour moi. Vous faites comme lui. Vous dites à votre confesseur : Mon père, priez Dieu pour moi. C'est bien de vous recommander aux prières des gens de bien ; mais priez Dieu vous-même pour vous, dit S. Chrysostôme ; (Homil. 5. in Matth.) une bonne prière que vous ferez vous-même, vous profitera plus que cinquante que d'autres feront pour vous ; et quand tous les religieux et tous les bons prêtres du monde prieraient pour vous, si vous-même ne priez et si vous résistez aux grâces de Dieu, vous ne vous convertirez jamais. Voulez-vous que je vous le montre ? En plusieurs royaumes de la chrétienté, il y a plus de cinq cents, plus de mille, plus de deux mille prêtres ; il y en a de très vertueux, de très dévots, de très saints : tous ces prêtres prient Dieu tous les jours, nommément et particulièrement pour leur roi ; ils le recommandent à Dieu dans la plus auguste et agréable prière qu'on lui puisse offrir, qui est la prière du sacrifice ; ils nomment leur roi par son propre nom au canon de la messe, et néanmoins il y a eu des rois très mauvais qui ne se sont point convertis; s'ils eussent fait eux-mêmes la centième partie des prières qu'on a faites pour eux, ils seraient devenus de grands Saints.

CONCLUSIO.

L. — (*Argumenta*, *etc.*) Je vous dirai donc ce que le Fils de Dieu disait à la femme adultère et au paralytique de la Piscine : *Vade, et jam amplius noli peccare, ne deterius aliquid tibi contingat :* (Joan. 5. 14.) Allez, et ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive encore pis. *Vade*, il ne faut pas s'arrêter, il faut marcher, s'avancer, aller de mieux en mieux pour ne pas retomber : *In via virtutis non progredi, regredi est* : Ne pas avancer dans le chemin de la vertu, c'est reculer, dit S. Bernard ; dans l'échelle de

Jacob, les anges montaient ou descendaient; pas un n'était arrêté.

Je ne pense pas être arrivé au terme de la perfection, dit S. Paul; mais sachant au contraire que je suis éloigné du lieu où je tends, je ne tourne point la tête vers le chemin que j'ai déjà fait. J'oublie tout ce que j'ai laissé derrière, je n'ai des yeux que pour ce qui est devant moi, et je fais toujours de nouveaux efforts afin d'avancer vers le bout de la carrière et de recevoir la récompense de la vocation céleste, à laquelle Dieu nous a daigné appeler par les mérites de Jésus-Christ. (1).

Noli amplius peccare; il ne dit pas *ne pecces*, mais *noli peccare*, parce que le péché de récidive se fait toujours de pleine volonté et avec délibération, et de là vient qu'il nous rend plus criminels, étant une contumace et une prévarication, comme dit Tertullien. (lib. de pœnit. c. 7.)

De peur qu'il ne vous arrive quelque plus grand mal, disait le Fils de Dieu au paralytique. Quel plus grand mal pourrait arriver que d'être perclus de tous ses membres pendant trente-huit ans, que d'être tellement abandonné et méprisé du monde, que de n'avoir pas trouvé un seul homme en un si long espace de temps, qui ait eu la charité de le jeter dans la Piscine, quand il en avait besoin? quel plus grand mal peut arriver de la rechute? c'est d'irriter horriblement la colère de Dieu par cette ingratitude, de contracter une habitude presque ineffaçable dans le péché, de tomber dans l'endurcissement du cœur et l'impénitence finale, de combler la mesure de nos crimes; je prie Dieu qu'il nous en préserve par sa miséricorde infinie. *Amen*.

(1) Ego me non arbitror comprehendisse. Unum autem, quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens me ipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu. (Philip. 3. 13. 14.)

SERMON CCCXXXIV.

POUR LE DIMANCHE DE LA QUATRIEME SEMAINE DE CARÊME.

L'EUCHARISTIE EST COMPARÉE AU PAIN.

Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit.
Jésus prit cinq pains, et les distribua, après avoir rendu grâces à Dieu.
(Joan. 6. 11.)

Ce n'est pas sans une providence toute particulière du S. Esprit que le même évangéliste dans le même chapitre de son histoire sacrée, raconte le bienfait de la multiplication des pains et la promesse de l'institution du Saint-Sacrement ; c'est sans doute pour nous faire savoir que l'un de ces miracles était comme un essai, une figure, un prélude et une disposition de l'autre. La communion que vous devez faire aux fêtes de Pâques, et l'obligation que j'ai de vous y disposer ne me permettent pas de laisser échapper cette occasion sans vous instruire sur un sujet de si grande importance. Ce sera en vous montrant que très sagement notre Sauveur nous donne son corps précieux, sous les espèces du pain, et qu'il a fait pour figure de l'eucharistie la multiplication des pains, à cause des grands rapports qui sont entre les effets que ce pain spirituel opère en nos âmes et ceux que le pain matériel produit en nos corps. Avant que de commencer, je dois m'adresser à vous, ô Jésus ! mon Dieu et mon Sauveur ! et vous dire ce que S. André vous disait en l'Evangile de ce jour : *Est puer hic unus qui habet tres panes, sed quid hæc sunt inter tantos ?* Voici le moindre de vos serviteurs qui a trois petits pains pour la nourriture de votre peuple ; mais c'est bien peu de chose

pour tant de gens qui sont ici ; ces âmes demeureront famé-liques, si ces pains ne sont multipliés ; ils seront multipliés, si vous daignez leur donner votre bénédiction, vous la leur donnerez, s'il vous plaît de regarder le ciel, comme vous fîtes en notre Evangile et avant que d'instituer ce sacrement ; le ciel que vous regardez quand vous voulez bénir la terre, c'est votre très sainte Mère, que nous honorons par nos très humbles salutations : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. A. *Stupenda quæ Deus fecit sunt opera quia facta sunt, et sunt verba quia signa sunt.*—B. *Ideo sacramenta producunt gratiam, et eam significant.* —C. *Eucharistia vocatur panis, quia significat et producit in anima eosdem effectus quos panis materialis in corpore.*

Primum punctum. *Tres effectus hujus sacri panis :*— D. 1° *Delectat.*—E. 2° *Nutrit.*—F. 3° *Fortificat.*

Secundum punctum. *Impedimenta horum effectum :*— G. 1° *Cum stomachus animæ est plenus aliis cibis.* —H. 2° *Cum est cacochymus.*—I. 3° *Cum est frigidus.*

Tertium punctum. L. *Dispositiones ad prædictos effectus.*—M. *Prima, puritas corporis.*—N. *Et animæ.* —O. *Secunda, Humilitas interior.*—P. *Exterior.*— Q. *Tertia, devotio actualis.*—R. *Habitalis.*

EXORDIUM.

A.—(*Stupenda quæ, etc.*) En lisant l'Ecriture sainte, j'ai remarqué avec les saints Pères que, parlant des œuvres de Dieu, tant au vieux qu'au nouveau Testament, elle a coutume de les appeler des paroles. Au premier livre des Rois, Dieu disait à Samuel : *Ecce ego facio verbum in Israel : quod quicumque audierit, tinnient ambæ aures ejus.* (1. Reg. 3. 11.) Je ferai une parole effroyable dans Israel. C'était un grand châtiment qu'il voulait envoyer à la maison d'Héli et à tout le peuple. Et en l'Evangile, (Luc. 1. 37.

l'ange Gabriel disait à la sainte Vierge : Nulle parole n'est impossible à Dieu, c'est-à-dire aucune œuvre. L'Ecriture se sert de ce langage, non-seulement pour nous enseigner qu'il est aussi aisé à Dieu de faire l'œuvre la plus excellente et la plus miraculeuse du monde, qu'il est aisé aux hommes de parler; mais encore pour nous apprendre que toutes les œuvres de Dieu, tant en l'ordre de la nature, qu'en l'ordre de la grâce, sont des leçons et des instructions pour nous; car comme il ne fait rien que par son Fils, ce n'est pas merveille que ses œuvres soient des paroles, puisque son Fils même qui est sa première production, est un Verbe et une parole éternelle : *Ea quæ fecit Dominus Jesus stupenda atque miranda, et opera et verba sunt. Opera quia facta sunt, verba quia signa sunt*, dit S. Augustin. (tract. 44. in Joan.) En l'ordre de la nature, les cieux sont les ouvrages de la main de Dieu : *Videbo cœlos opera digitorum tuorum ;* et le prophète crie que ces mêmes cieux sont des paroles que tous les peuples peuvent entendre, qui prêchent et publient la gloire de Dieu : *Cœli enarrant gloriam Dei, non sunt loquelæ neque sermones quorum non audiantur voces eorum*. En l'ordre de la grâce, la maxime de saint Augustin reçue en théologie, dit : *Omnis Christi actio nostra est instructio :* Jésus n'a fait aucune action en ce monde qui ne soit une parole d'édification, un enseignement et une instruction pour les hommes.

B.—(*Ideo Sacramenta, etc.*) Si cela est vrai de toutes les autres œuvres de Dieu, à plus forte raison des sacrements, qui sont les chefs-d'œuvre de sa main, les trésors de ses mérites, les instruments des plus grandes grâces qu'il produise pour le salut des hommes. Quand la théologie allègue la définition d'un sacrement, qui exprime sa nature et son essence, la première condition qu'elle requiert, est que ce soit un signe sensible de la grâce, parce que les sacrements de la loi nouvelle ont deux offices et sont institués pour deux fins: pour nous enseigner et pour nous sanctifier ; ils nous enseignent par le signe sensible, nous sanctifient par la grâce invisible, ils exercent vers nous deux fonctions : l'une,

réelle, opérative, surnaturelle; l'autre, morale, instructive, et doctrinale.

Or nous pouvons être instruits en deux manières par l'ouie et par la vue; la forme du sacrement vous instruit par l'ouie, et la matière par la vue. Quand vous voyez qu'on jette de l'eau sur un enfant en le baptisant, vous apprenez que comme l'eau nettoie la saleté du corps, ainsi la grâce de Dieu qui lui est donnée lave les souillures de son âme; et quand vous entendez que l'on dit : Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, vous apprenez qu'on lui jette de l'eau, non pour le rafraichir, ou autre semblable fin, mais pour le faire enfant de Dieu le Père, membre du Fils et temple du Saint-Esprit.

C. — (*Eucharistia*, *etc.*) Quand vous entendez qu'on dit à la messe : Ceci est mon corps, vous apprenez par l'ouie que le corps de Jésus y est, et quand vous voyez les espèces du pain sous lesquelles il est voilé, vous apprenez par là que que ce sacrement a les mêmes propriétés et produit les mêmes effets en nos âmes, que le pain matériel fait en nos corps; en quoi se trompent les calvinistes qui pensent avoir grande prise contre nous sur ce que l'eucharistie en l'Evangile est souvent appelée pain, même après la consécration; mais il est aisé de leur répondre. Premièrement, elle est appelée pain, parce que quand il se fait quelque changement de substance, ou accident, l'Ecriture appelle la chose changée du nom qu'elle avait avant le changement, comme en l'Exode la verge d'Aaron étant changée en serpent ne laisse pas d'être appelée verge, et le Sauveur parlant aux disciples de S. Jean, disait : Les aveugles voient, les sourds entendent, c'est-à-dire ceux qui auparavant étaient aveugles et sourds. En second lieu, elle est appelée pain, parce qu'elle en a l'apparence et la forme extérieure, comme la Genèse appelle hommes les anges qui apparurent à Abraham et à Loth, parce qu'ils leur apparurent en forme d'hommes.

En troisième lieu, elle s'appelle pain, parce qu'en effet elle est un vrai pain; (1) mais pain spirituel, pain céleste,

(1) Pater meus dat vobis panem de cœlo verum. (Joan 6. 32.)

pain surnaturel, et comme dit S. Matthieu substantiel, ἐπιούσιος, qui produit en nos âmes les mêmes effets que le pain matériel en nos corps, j'en remarque trois plus signalés : elle délecte, elle nourrit, elle fortifie.

PRIMUM PUNCTUM. — *Tres effectus*, *etc.*

D. — (1° *Delectat.*) Premièrement, elle délecte; les âmes dévotes le savent par expérience; c'est à elles proprement que s'adressent ces paroles : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus;* elles gouttent en ce sacrement combien le Seigneur est doux, elles sentent que toutes leurs consolations, toutes leurs délices en ce monde, le miel qui leur adoucit toutes les amertumes de cette vie, c'est d'avoir l'honneur et le bonheur de recevoir leur bien-aimé, de l'adorer, de lui faire la cour, de le caresser, de converser avec lui, de lui ouvrir leur sein, de lui découvrir leurs besoins, de se joindre et de s'unir avec lui cœur à cœur, esprit à esprit avec des tendresses inexplicables, et de dire avec vérité : « Dilectus meus mihi et ego illi; ego dilecto meo, « et ad me conversio; ô quam suavis est, Domine, spiritus « tuus qui ut dulcedinem tuam in filios demonstrares pane « suavissimo de cœlo præstito esurientes reples bonis : » O mon Dieu! que votre esprit est doux! pour montrer les tendresses que vous avez envers vos enfants, vous comblez de bien les âmes affamées, leur donnant un pain très-savoureux, descendu du ciel. Notez qu'il dit : Les âmes affamées. Car comme en ce qui est du corps, c'est signe que vous vous portez bien, quand vous avez bon appétit et que vous prenez grand plaisir à manger, ainsi en ce qui est de l'âme, c'est ordinairement une marque de bonne santé spirituelle quand vous êtes affamé de ce pain céleste, et que vous prenez grand contentement d'en être repu en la sainte communion, je dis *ordinairement*, parce que S. François de Sales a très-bien remarqué (lib. 2. epist. 48.) qu'il y a deux sortes de faim : l'une qui est causée par la bonne digestion, et l'autre par le déréglement de la faculté attrayante de l'estomac.

Ainsi il y a quelques âmes qui sont en bonne santé spirituelle, qui mènent une vie sainte et vertueuse, qui ne commettent point de péché mortel, n'ont point d'habitude, ni d'affection volontaire à aucun péché véniel, et qui ont beaucoup de zèle pour la gloire de Dieu, tâchant de lui plaire en toutes leurs actions ; quand ces âmes désirent communier souvent, c'est une sainte et louable faim, qui mérite d'être rassasiée : *Esurientes replet bonis*, parce qu'elle procède de la chaleur de l'âme embrasée de l'amour de Dieu. Mais il y en a d'autres qui tombent de temps en temps en péché mortel, ou qui ont des attaches volontaires à des péchés véniels, qu'elles commettent en grand nombre, sans se mettre en peine de s'en corriger, quand telles gens veulent communier souvent, c'est une faim canine et déréglée, qui procède d'une cause étrangère et de quelque qualité vicieuse, qu'un ancien docteur (Thomas de Argentina) attribue avec raison à l'impression du diable et à la chaleur du démon du midi (pour me servir de ses termes) et non pas à celle du Saint-Esprit.

Mais c'est une faim bien réglée et louable et une marque de bonne santé spirituelle, quand vous désirez communier, afin que Jésus honore en vous Dieu son Père, qu'il lui rende vos devoirs d'adoration, d'amour, de louange, d'actions de grâces, que vous n'êtes pas capable de lui bien rendre, afin qu'il vous échauffe en son amour, afin qu'il sanctifie par sa présence votre corps et votre âme, et qu'il y réforme ce qui est vicieux, afin qu'il vous donne des forces pour résister aux tentations, et pour vous avancer en la perfection qu'il demande de vous, afin qu'il conserve et augmente en vous la vie de la grâce que vous avez reçue par les autres sacrements.

E. — (2° *Nutrit.*) C'est le second effet que l'Evangile et les Pères attribuent le plus souvent à ce pain de vie : Le pain que je donnerai est ma chair pour la vie du monde. (Joan. 6. 52.) Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement, dit notre Sauveur ;

et toute l'Eglise dit après S. Thomas : *Mors est malis, vita bonis.*

C'est ce qui devrait vous faire pleurer avec des larmes de sang, l'effroyable négligence de plusieurs pères de famille qui laissent mourir leurs enfants à neuf, à dix et à douze ans sans les faire communier en la dernière maladie ; vous les privez d'un grand accroissement de grâce et de gloire qu'ils auraient reçu dans le ciel pour toute l'étendue des siècles.

On communiait autrefois les enfants à la mamelle, comme on le voit dans S. Cyprien (de Lapsis.) Vous ne pensez qu'à les enrichir et à les mettre à leur aise pour un peu de temps sur la terre, et vous n'avez point de soin de les faire grands et bien riches pour l'éternité dans le ciel. Si vous les aimez véritablement, dès qu'ils ont l'usage de raison, vous devez procurer qu'ils soient bien instruits dans les mystères de la foi, et principalement en ceux de la trinité, de l'incarnation, et de l'eucharistie, et par ce moyen quand ils seront malades et en danger de mort, on pourra les communier.

Les anciens du temps de S. Augustin, appelaient l'eucharistie la vie; au lieu que nous disons : Avez-vous communié ? ils disaient : Avez-vous reçu la vie ? Si l'on vous faisait cette question, il y a apparence que vous ne pourriez pas dire avec vérité, que vous l'avez reçue, vous ne pourriez pas dire comme S. Paul : Je vis, ou plutôt, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. (1) Vous avez reçu celui qui est la vie, mais vous ne lui permettez pas d'être votre vie. Avoir la vie, c'est avoir en soi le principe de ses mouvements, dit Aristote. Quel est le principe de vos mouvements ? comptez tous vos desseins, vos paroles, vos actions, vous verrez que de cent desseins que vous avez, de cent paroles que vous dites, de cent actions que vous faites, à peine y en a-t-il deux qui aient pour principe le Fils de Dieu; le ressort de tous vos mouvements, c'est la vanité, la sensualité, l'avarice, l'ambition. Cette parole que S. Paul

(1) Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus. (Galat. 2. 20.)

disait aux Colossiens, (3. 4.) ne se vérifiera pas en vous : Lorsque Jésus-Christ qui est votre vie, viendra à paraître, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire.

F. — (3° *Fortificat.*) Le troisième effet du pain matériel, est de nous donner des forces : *Panis cor hominis confirmet*. Et l'eucharistie est instituée pour nous fortifier contre les trois ennemis de notre salut : le monde, le diable, et la chair : *Posuisti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me.* Elle était représentée par ce pain merveilleux qu'un ange donna à Elie. (3. Reg. 19. 7.) L'impie Jésabel cherchait à faire mourir le saint prophète , parce qu'il s'était montré plein de zèle contre les ennemis de Dieu; le Saint pour éviter cette persécution , était vagabond par le désert , sur le point de tomber en défaillance , et de demeurer en chemin faute de nourriture; un ange du ciel lui apporta un pain, qui le remit en vigueur pour quarante jours et quarante nuits , il lui donna les forces d'arriver à la montagne d'Horeb. Si vous me demandez comment les chartreux, les bénédictins, les carmélites et autres bons religieux et religieuses peuvent passer toute leur vie en solitude sans s'ennuyer, et monter à grands pas à la montagne de la perfection, je vous répondrai que c'est ce pain qui les récrée.

Quand la persécution s'élevait contre les chrétiens au siècle de S. Cyprien , le Saint voulait qu'on donnât l'absolution à tous les pénitents avant le temps ordonné par les canons, afin qu'ils fussent reçus à la participation du corps de Jésus-Christ , et qu'avec ce renfort ils eussent plus de courage pour endurer les tourments et la mort pour la foi. Ce qu'ils estimaient de si grande importance, que le saint prêtre Lucien, noble martyr d'Antioche, n'ayant point d'autel dans la prison pour offrir le redoutable sacrifice , se couchait sur le dos, et consacrait sur sa poitrine pour recevoir la communion et la donner à ses compagnons , et même il a été un temps auquel on permettait aux séculiers d'emporter le Saint-Sacrement dans leurs maisons, et de le garder avec grande révérence pour s'en servir au besoin , et le recevoir

avant que d'être présentés au tyran pour la confession de la foi. Sainte Agnès, pour s'encourager au martyre après la communion, disait, au rapport de S. Ambroise : Mon corps est incorporé au corps de mon bien-aimé, comment pourrai-je me séparer de lui par l'apostasie ? mes joues sont empourprées de son précieux sang, pourraient-elles pâlir par crainte de la mort ? Et au siècle dernier la dévote Marie Stuart, emprisonnée par la furie de la Jézabel d'Angleterre, avait permission du pape de garder dans sa prison le très-adorable Sacrement pour se consoler et s'encourager par la présence du Fils de Dieu. Quoi donc ! lui disait l'amour-propre, n'y aura-t-il personne entre tant de princes à qui j'appartiens qui venge une si grande injure qu'on me fait ? mais se tournant vers le Saint-Sacrement, elle disait : Hélas! mon Sauveur, vous aviez des légions d'anges qui ne respiraient que vos commandements, et pour l'amour de moi vous ne permettez pas à un seul de faire quoi que ce soit pour votre défense. Mon Dieu, disait l'amour-propre, comment permettez-vous qu'une princesse innocente soit si longtemps prisonnière? Hélas! mon Sauveur, répondait-elle, la prison où vous êtes depuis seize cents ans en ce sacrement est bien plus étroite, plus abjecte, plus humiliante que celle où je suis. Ce sont des chétives apparences d'un morceau de pain : *Pone me, Domine, juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me.* Le Fils de Dieu n'est jamais si proche de nous que lorsqu'il est en nous, en notre corps et en notre âme ; c'est la meilleure défense que nous puissions avoir contre les perséeutions du monde, contre les hostilités du démon : *Tanquam leones ignem spirantes facti sumus diabolo formidolosi :* Après la communion nous sommes terribles au diable comme des lions qui jettent le feu par la bouche, dit S. Chrysostôme.

Ces années passées, chose très-véritable, deux villageois de ce pays ayant perdu deux vaches, allèrent consulter un devin pour savoir ce qu'elles étaient devenues ; il leur dit que le lendemain il leur en dirait des nouvelles, et il les logea dans une étable vis-à-vis de sa maison. Sur minuit ils

entendirent que le démon se présenta au magicien, et lui dit par la fenêtre : Ils trouveront leurs vaches dans un tel endroit de la forêt ; mais ces hommes sont là, ils entendent ce que nous disons ? Tue-les, tue-les, dit le magicien ; je ne saurais, répondit le démon, parce qu'ils ont pris ce matin de l'eau bénite. Si un peu d'eau bénite répandue dans un lieu ou sur une personne donne la fuite à l'esprit malin : *Ut fias aqua exorcizata ad effugandam omnem potestatem inimici, et ipsum inimicum eradicare et explantare valeas :* combien plus le corps adorable du Fils de Dieu étant logé au cœur d'une âme choisie! Si la frange de sa robe étant touchée en passant et comme à la dérobée par une femme dévote, la guérit du flux de sang qui l'affligeait, à plus forte raison sa chair virginale et déifiée étant dignement reçue, peut influer en nos corps des dispositions à la pureté, et réprimer les rébellions de notre chair, comme parle S. Cyrille : « Sedat, cum in nobis manet Christus, « sævientem membrorum nostrorum legem, pietatem cor-« roborat, perturbationes animi extinguit, ægrotos curat, « collisos redintegrat, et sicut pastor bonus, qui animam « suam pro ovibus posuit, ab omni nos erigit casu. » (S. Cyril. Alex. l. 4. in Joan. cap. 17.)

SECUNDUM PUNCTUM. — *Impedimenta*, *etc.*

G. — (1° *Cum stomachus*, *etc.*) J'ai dit étant reçu dignement, car il y a trois mauvaises dispositions qui empêchent les effets précités du pain matériel en notre corps : si l'estomac est trop chargé d'autres viandes ; s'il est cacochyme ; s'il est froid et paresseux. Quand il est trop chargé d'autres viandes, le pain ne nous délecte pas ; quand il est cacochyme, le pain ne nous nourrit pas ; quand il est froid et paresseux, il ne nous fortifie pas ; et il en est de même du pain de l'Eucharistie à l'égard de notre âme. Vous vous plaignez quelquefois que vous ne ressentez point ces délices et ces consolations que l'on dit que le Fils de Dieu a coutume de donner à ceux qui reçoivent ce sacrement. Je le crois bien, c'est que vous avez l'esprit et le cœur, qui sont

l'estomac de l'âme, remplis des affaires du monde, des nouvelles, des gazettes, des procès. Comme pour recevoir licitement l'eucharistie, il faut être à jeûn quant au corps, ainsi pour en ressentir les douceurs il faut être à jeûn quant à l'âme. Dans la parabole (Matth. 22. 2. - Luc. 14. 16.) d'un homme riche ou d'un roi qui fit dresser un banquet de noces et convia plusieurs personnes, il est dit que les uns s'excusèrent, disant : J'ai acheté une maison au champ, il faut que je l'aille voir. Les autres dirent : J'ai acheté cinq paires de bœufs, je m'en vais les éprouver. Alors le roi se mit en colère, et assura que nul de ceux qu'il avait conviés ne goûterait de son banquet : *Iratus rex.* Le Roi du ciel se met en colère, et il en a grand sujet, quand il voit qu'ayant dit avec tant de bonté et de tendresse : Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes, les hommes ne répondent pas : Nos délices sont avec le Fils de Dieu. *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam;* il ne dit pas : Nul de ces conviés ne mangera, mais il dit: Ne goûtera de mon festin. Vous mangez bien à la table sacrée de ce banquet royal et divin, mais vous n'en goûtez pas les douceurs, parce qu'avant et après la communion, vous avez l'esprit embarrassé des vanités du monde et des affaires de la terre.

II. — (2° *Cum est cacochymus.*) L'estomac de votre âme est chargé de viande corporelle, il n'a point d'appétit, ni de goût pour la spirituelle, et puis peut-être qu'il est cacochyme et maléficié, rempli de mauvaises humeurs. Quand un enfant mange beaucoup et ne croît pas, mais demeure toujours en sa petitesse et en son état de maigreur précédente, on dit qu'il y a quelque humeur maligne qui fait que le pain ne le nourrit pas. Il y a cinq ou six ans que vous communiez tous les mois, et peut-être de quinze en quinze jours, et vous êtes aussi peu avancé en la vertu, aussi vain, impatient, colérique, envieux, sensuel, indévot que vous l'étiez il y a six ans. C'est que l'estomac de votre âme est indisposé, vous ne recevez pas ce sacrement avec bonne intention, vous communiez par routine, pour plaire à votre

confesseur, pour faire comme les autres, pour n'être pas estimée moins dévote que vos compagnes.

I. — (3° *Cum est frigidus.*) Ou c'est peut-être que votre cœur est trop froid en l'amour de Dieu ; quand la chaleur naturelle n'agit pas sur la viande que notre corps a reçue, la viande nous sert de fort peu, et quand le fervent amour, qui est la chaleur de l'âme, ne s'exerce pas envers le Fils de Dieu après la communion, nous en recevons fort peu de profit.

TERTIUM PUNCTUM. — *Dispositiones, etc.*

I. — (*Ad prædictos effectus.*) Finissons donc ce discours comme nous l'avons commencé, par les paroles du Sauveur en notre Evangile : ***Misereor super turbam, quia triduo sustinent me***, afin que le Fils de Dieu ait pitié de nous et qu'il multiplie en nous les grâces de ce sacrement, comme il multiplia les pains au désert ; ses exercices de trois journées, c'est-à-dire trois vertus doivent nous y disposer : la pureté, l'humilité, la dévotion, la pureté du corps, la pureté du cœur.

M. — (*Puritas corporis.*) S. Chrysostôme dit que la main du prêtre qui a l'honneur de toucher ce sacrement devrait être plus pure que les rayons du soleil, à plus forte raison nos corps qui ont le bonheur de le recevoir ! La main du prêtre le touche seulement en passant ; notre corps est uni très étroitement, très immédiatement, très intimement à cette chair immaculée. Il lui est incorporé, mélangé, et comme parle le même Saint, réduit à une même masse. Pensez quelle pureté de chair nous devons avoir.

S. Paul conseille aux personnes mariées de se séparer de temps en temps pour parler à Dieu en l'oraison avec plus de pureté, à plus forte raison pour le recevoir.

Les pains de proposition n'étaient que la figure de ce sacrement, lors même qu'ils étaient sur la sainte table ; et néanmoins le dévot prêtre Achimélech et le prophète roi David (1. Reg. 21. 4.) avant de les donner à manger aux soldats en extrême nécessité voulurent garder la continence

en leur mariage trois jours auparavant ; et au chapitre dix-neuf de l'Exode, (19. 15.) Dieu voulant donner la loi au peuple, non par lui-même immédiatement, mais par l'entremise d'un ange, commanda aussi au peuple de garder la continence l'espace de trois jours. Pensez quelle pureté il demande des chrétiens qui veulent recevoir, non des pains matériels, non les tables de la loi, mais le pain des anges, l'auteur de la loi et la grâce pour bien la garder. C'est S. Grégoire qui fait ces réflexions ; voici les paroles de ce grand docteur, grand pape, grand saint : « Vigilanti ergo « mente pensandum est quod in Sina monte Dominus ad « populum docturus, prius eumdem populum abstinere à « mulieribus præcipit ; et si illic ubi Dominus per creaturam subditam hominibus, loquebatur tanta provisione et « munditia corporis requisita, ut qui verba Dei perciperent, « mulieribus mixti non essent, quanto magis qui corpus « Domini omnipotentis accipiunt, custodire in se munditiam « carnis debent, ne ipsi inæstimabilis mysterii magnitudine « prægraventur ? Hinc etiam ad David de pueris suis per « sacerdotem dicitur ut si à mulieribus mundi essent, panes « propositionis quos omnino non acciperent nisi prius eos « mundos David à mulieribus fateretur. » (S. Greg. t. 4. epist. 31. ad August. Anglorum episc. responsione ad interrog. decimam, sub finem. — S. Hieron. lib. 1. in Jovinianum et in Apol. ejusdem libri.)

Le concile de Châlons-sur-Saône (cap. 46.) et S. Charles Borromée dans les instructions qu'il donne pour recevoir l'Eucharistie en disent tout autant, ainsi que S. Thomas dans sa Somme lorsqu'il parle du jour qui précède la communion, dit : *Si non amor procreandæ sobolis, sed voluptas dominatur in opera, tunc prohiberi debet ne accedat ad hoc sacramentum.* (3. parte, q. octog. art. 7. ad 2.)

N. — (*Et animæ.*) Cela étant ainsi, qui est-ce qui pourrait assez exagérer l'énormité du crime que commet celui qui communie après un adultère, ou une fornication, ou tout autre semblable péché, sans l'avoir effacé par une vraie et rude pénitence ?

Les saints canons condamnent à quarante jours de pénitence un prêtre qui par sa négligence aura laissé tomber à terre quelque goutte du saint calice ; il n'y a point de doute que c'est une faute bien plus injurieuse et plus déplaisante au Fils de Dieu de mettre son précieux sang dans un cœur souillé par le péché, que de le répandre sur la terre. Témoin cette histoire mémorable que S. Cyprien rapporte (de lapsis octava) être arrivée de son temps, et qu'il a vue de ses propres yeux. La fille d'une femme chrétienne fut portée par sa nourrice au temple des idolâtres, lorsqu'ils faisaient leurs sacrifices. Les prêtres des faux dieux, voyant que cette petite ne pourrait pas manger de la chair immolée aux idoles, lui mirent en la bouche un peu de pain trempé dans le vin qui avait été offert à leurs fausses divinités. Sa mère ne sachant rien de cette impiété la porta à la messe que S. Cyprien disait, et comme le diacre, selon la coutume de ce temps-là, lui présenta le saint calice, cette petite, par un mouvement de Dieu détourna sa face, ferma la bouche, et pressant ses lèvres refusa de boire au saint calice ; mais le diacre la contraignit par force d'avaler quelques gouttes du précieux sang ; tout aussitôt elle eut des soulèvements de cœur. Le précieux sang, ne pouvant demeurer en un corps souillé, en sortit par un vomissement : *In corpore atque ore violato eucharistia permanere non potuit ; sanctificatus in Domini sanguine potus de pollutis visceribus erupit.* Si cette histoire n'était pas vraie, S. Cyprien aurait eu autant de témoins contre lui, qu'il y avait de personnes en son église.

Je dirai plus, mais je dirai vrai. Si la sainte hostie tombait en la bouche d'un crapaud, notre Sauveur n'en recevrait pas autant de déplaisir, que d'être mis en la bouche et dans le cœur d'un homme qui est en mauvais état ; il a beaucoup plus d'aversion, d'horreur et d'antipathie d'une âme qui est souillée de quelque impureté, que vous n'en avez, et qu'il n'en a d'un crapaud.

O. — (*Humilitas interior.*) Si donc ce malheur vous est arrivé, humiliez-vous beaucoup devant lui, reconnaissez

et avouez en sa présence que vous êtes très indigne de le recevoir ; gardez-vous bien de faire comme ces effrontés qui, après avoir passé toute l'année et même une partie du carême en jurements et ivrogneries, en impuretés et autres débauches, se contentent de vomir ces ordures à l'oreille d'un prêtre, et au sortir de là vont à la sainte table ; ils ne considèrent pas ces paroles remarquables de S. Ambroise : *Multi ideo pœnitentiam petunt ut statim sibi dari communionem velint. Hi non tam se solvere cupiunt, quam ligare sacerdotem; suam enim conscientiam non exuunt, induunt sacerdotis:* (S. Ambrois. lib. 2. de pœnit. cap. 9.) Plusieurs demandent l'absolution et veulent qu'on leur donne la communion immédiatement après, ceux-là ne demandent pas autant d'être déliés, qu'ils désirent de lier le prêtre. Ils ne déchargent pas leur conscience, ils ne font que charger celle du confesseur. Et derechef : (serm. in dominica 4. adventus.) Celui qui veut manger la vie doit changer de vie, parce que s'il ne change de vie, il mangera la vie pour sa condamnation, et elle le perdra au lieu de le guérir, et le tuera au lieu de le vivifier.

P. — (2° *Exterior.*) S. Basile (lib. 1. de Bapt. cap 3.) dit : Il faut être mort au péché, au monde et à soi-même pour mériter de participer à ce sacrement.

Ce n'est pas être mort au monde et à soi-même de venir à la communion chargé de vanité, comme font les dames de ce temps. S. Charles (ubi supra.) le leur défend par ces paroles : « Mulieres non sumptuosis, non candutis vestibus, non crinibus inaniter intortis, non fuco aut pigmentis vultu illito, non pectore nudo aut tenui velo obtecto ; sed ita vestitæ ut ne præter faciem quidquam nudum cernatur, velo denso bene super faciem demisso : » Les femmes qui s'approchent de la sainte communion ne doivent point avoir de robes somptueuses et à longue queue, ni les cheveux frisés, ni le visage fardé, ni la gorge nue ou couverte d'un linge transparent, mais vêtues de telle manière qu'il n'y ait rien de nu que la face, sur laquelle elles doivent modestement abaisser leur voile.

Le même saint défend aux confesseurs de donner l'absolution aux femmes qui viennent à confesse dans ces ajustements profanes. C'est dans les instructions qu'il a données aux confesseurs de son diocèse, imprimées par le commandement de l'assemblée générale du clergé de France. Ceci n'est donc pas le sentiment d'un seul docteur particulier, mais celui des évêques de France.

Le Fils de Dieu condamne ces vanités par l'état vil et abject où il se réduit en ce sacrement, n'ayant pour tout ornement que les chétives espèces d'un peu de pain. Pouvez-vous bien regarder un Dieu ainsi humilié pour vous, pouvez-vous bien vous présenter à lui sans confusion et sans reproche de votre conscience, mesdames, vêtues comme vous êtes d'étoffes précieuses et éclatantes, ornées de passements, de pendant d'oreilles, de perles, de bracelets et autres superfluités ? Cet attirail de pompes mondaines vous enfle le cœur, égare votre esprit, vous remplit de distractions et de complaisances en vous-mêmes, vous empêche de vous appliquer tout de bon au Fils de Dieu.

Q. — (*Devotio actualis.*) Vous devez apprendre de S. Thomas, que si nous ne sommes actuellement occupés à quelque bonne pensée et affection envers le Fils de Dieu, lorsque nous recevons ce sacrement, nous nous privons d'une partie des fruits qu'il produirait en nous. Voilà pourquoi les plus grands saints ont soigneusement évité tout ce qui les pouvait distraire, même innocemment et sans péché au temps de la communion. S. Chrysostôme présidait un jour à une assemblée d'évêques qui se tenait à Constantinople pour terminer un différent qui était entre Eusèbe, évêque de Valentinople, et Antonin, évêque d'Ephèse, et voyant Eusèbe en grande colère contre Antonin qu'il accusait de plusieurs chefs, il lui recommanda paisiblement la douceur et la modération ; mais cet accusateur ne laissant pas de s'emporter avec chaleur à des invectives et paroles outrageantes, ce saint en fut un peu troublé, dit Pallade, et ne voulant pas dire la messe avec cette petite émotion provenant du saint zèle de justice, il pria Pansophie, évêque de Pisidie, de la

dire à sa place. S. Charles Borromée, au dernier siècle, en fit autant en un cas presque tout semblable, et S. Bernard dit qu'il ferait ainsi si le même cas lui arrivait. (1) Ce saint patriarche, connaissant bien le prix des choses saintes, voulait établir par son exemple la vénération qui est due aux divins mystères, après l'avoir prêchée tant de fois au peuple; il ne sentait pas dans son cœur les violentes agitations de la colère qui transporte les âmes peu mortifiées; il ne remarquait pas en lui-même les saillies d'un zèle inconsidéré, et la sérénité de son esprit n'était pas offusquée par des nuages intérieurs, il venait de modérer lui-même le zèle d'un de ses confrères. Il n'avait travaillé que pour la paix, et n'ayant pas été assez heureux pour la rétablir entre deux prélats, il s'était employé auprès d'un troisième pour en être le médiateur. On ne voit rien en tout cela que l'égalité d'une âme qui se possède parfaitement; mais l'image du trouble où étaient les autres ayant excité en lui quelque légère émotion, il crut devoir se retirer de l'autel où il était près de monter, et il jugea qu'il ferait quelque chose de plus utile pour son peuple, en lui donnant cet exemple de sa vénération envers la sainte eucharistie, dans une rencontre si publique et si extraordinaire, qu'en lui procurant la consolation qui lui était si ordinaire d'être nourri de la main même de son pasteur.

R. — (*Habitualis.*) Mais après tout il faut avouer que la meilleure disposition pour bien communier, est de ne pas attendre à s'y préparer jusqu'à l'heure ou au jour de la communion, mais de le faire tout le temps précédent, c'est-à-dire mener une vie bien chrétienne, sainte, vertueuse, exempte de tout péché mortel, et des péchés véniels volontaires.

Les filles qui devaient être présentées au roi Assuérus, (Esther. 2. 12.) ne se contentaient pas de s'y préparer le jour ou la veille des noces, mais employaient un an tout entier à se laver, oindre, parfumer et à se purifier de toutes leurs taches.

(1) Nunquam mihi contingat turbato ad pacis accedere sacrificium. (S. Bern. de præcep. et dispensa, cap. 26.)

Ce n'est pas en vain que le Saint-Esprit, qui ne dit rien que de sérieux en son Ecriture sacrée, nous rapporte une histoire si profane ; c'est pour faire honte à notre indévotion et nous apprendre qu'à plus forte raison pour nous présenter au Roi des rois, et nous unir à lui corps à corps, cœur à cœur, esprit à esprit, ce n'est pas assez de nous y préparer quelques jours ou semaines auparavant, mais qu'il faut s'en rendre dignes par une vie réglée et retirée des compagnies et folies du monde, adonnée aux œuvres de piété, de charité, de pénitence, et conforme à la vie de celui que nous devons recevoir, auquel soit honneur, gloire, louange et bénédiction à jamais. *Amen.*

SERMON CCCXXXV.

POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

DE LA COLÈRE.

Invenit Jesus in templo, etc. (Joan. 2. 14.)

Dans l'Evangile de ce jour tiré du chapitre second de S. Jean, Jésus entrant dans le temple, et y trouvant des marchands qui y trafiquaient, fait un fouet avec des cordes, les chasse du temple, jette par terre leur monnaie, et renverse leurs tables. Le pouvons-nous imiter en ceci ? Est-ce bien fait de se mettre en colère, ne faudrait-il pas s'en confesser ? Pour répondre à cette demande et traiter à fond cette question, nous considérerons premièrement ce que c'est que la colère ; en second lieu, quelles en sont les causes ; en troisième lieu, quels en sont les effets ; en quatrième lieu, quels en sont les remèdes. Un des plus efficaces et des plus salutaires est votre imitation, ô sainte et bienheureuse Vierge ! Comme vous êtes surnommée dans l'Eglise la Vierge nompareille, *Virgo singularis*, parce que vous êtes la plus pure de toutes les vierges, et ainsi vous êtes appelée la débonnaire par excellence, *inter omnes mitis*, parce que vous êtes la plus douce de toutes les pures créatures ; et comme la pureté de toutes les vierges est une émanation de la vôtre, ainsi toute la douceur des personnes débonnaires est une participation de la vôtre ; répandez s'il vous plaît, en nos cœurs cette vertu si nécessaire : *Nos culpis solutos mites fac et castos*, afin que vous receviez avec plus de complaisance les hommages que nous vous rendons, en nous prosternant humblement à vos pieds et en vous saluant par les paroles de l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. A. *An irasci sit licitum.*
Primum punctum. B. *Quid sit ira.*
Secundum punctum. C. *Causæ iræ : Prima*, *inclinatio naturalis.* — D. *Secunda*, *habitus.* — E. *Tertia*, *amor alicujus creaturæ.*
Tertium punctum. *Effectus iræ :* F. 1° *In nos.* — G. 2° *In proximum.* — H. 3° *In Deum.*
Quartum punctum. I. *Remedia tollere causas nempe inclinationem naturalem.*—L. *Habitum*, *abstinendo a verbis et actionibus in ira.* — M. *Affectum inordinatum ad creaturas.*
Conclusio. N. *Non sunt condignæ passiones*, *etc.*

EXORDIUM.

A. — (*An irasci*, *etc.*) C'est une difficulté qui a été autrefois en grande controverse entre les stoïciens et les autres philosophes, de savoir si c'est une action louable, ou vicieuse et digne de blâme de se mettre en colère. Si cette question était à présent plaidée entre deux théologiens de sentiments contraires, chacun d'eux pourrait alléguer plusieurs puissantes preuves pour autoriser son opinion. En faveur de la colère, on citera le vieux et le nouveau Testament, au psaume quatrième et aux Ephésiens : (4. 26.) *Irascimini et nolite peccare :* Mettez-vous en colère, et ne péchez pas. Notre Dieu a loué et récompensé dans l'Ecriture le zèle de Phinées, de Moïse, du prophète Elie, de Mathatias et autres semblables, qui, par des saillies d'une sainte colère, ont vengé l'offense de Dieu ; et notre Sauveur, qui est le modèle de toute perfection et l'idée des prédestinés, nous en a donné l'exemple en se mettant en colère contre les docteurs de la loi, contre les pharisiens et contre les profanateurs du temple, et il l'a fait, non-seulement sans péché, mais avec beaucoup de mérite, et nous pouvons l'imiter, car le péché consiste en ce qu'on se détourne du bien souverain pour s'affectionner à la créature,

et dans la colère sans nous détourner de Dieu qui est le bien souverain, nous nous tournons vers le mal, non pour nous y attacher d'affection, mais pour le corriger et le détruire.

D'ailleurs, contre la colère on peut aussi alléguer le vieux et le nouveau Testament, au psaume trente-six et aux Colossiens chapitre trois et huit : Quittez la colère, l'aigreur, la médisance. Et il est dit dans l'Evangile (Matth. 5. 22.) que celui qui se met en colère contre son frère méritera d'être condamné par le jugement; et le Fils de Dieu, qui est le miroir de toute perfection, nous commande d'apprendre de lui qu'il est doux et humble de cœur, car la colère est assez souvent un plus grand mal que celui qu'elle veut corriger. La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu, dit S. Jacques; (1. 20.) et le jurisconsulte déclare que tout ce que nous faisons en colère est si mal digéré, qu'on le doit juger comme n'étant pas fait : « Quidquid calore iracundiæ vel fit vel dicitur, non prius ratum est quam si perseverantia apparuerit judicium animi adfuisse, ideoque brevi reversa mulier nec divertisse videtur; » (L. quidquid, ff. de regulis juris.) et nous pouvons dire de la colère en général ce que le prince des poètes grecs disait de la colère d'Achille au commencement de l'Iliade, qu'elle a plongé aux enfers plusieurs âmes généreuses :

Πολλὰς δ'ἰφθίμους ψυχὰς ἄϊδι προΐαψεν.

PRIMUM PUNCTUM.

B. — (*Quid sit ira?*) Pour accorder ces différents sentiments, il est à propos d'entendre un beau et riche discours de la philosophie morale que S. Chrysostôme (homil. 30. ad populum.) explique par une comparaison bien propre et bien naïve. Dieu, le souverain Créateur, a fait l'homme comme une petite république, ou si vous le voulez, comme une famille; les diverses puissances de l'âme, les facultés de l'esprit et les membres du corps en sont comme les domestiques, la volonté en a la conduite comme la maîtresse et la gouvernante. Or, nous voyons que dans la maison d'un

grand il y a ordinairement pour le moins deux chiens ; il y a premièrement, un lévrier qui a pour office d'aller à la chasse et de fournir du gibier à son maître ; il y a en second lieu, un autre chien pour garder la maison et aboyer contre les larrons et autres étrangers qui pourraient la piller ; ainsi le bon Dieu a mis en nous comme deux chiens naturels, que les philosophes appellent appétit concupiscible, appétit irascible. L'appétit concupiscible, c'est le chien de chasse qui va chercher ce qui est nécessaire ou utile à la conservation de l'individu ou de l'espèce ; l'appétit irascible, c'est le chien qui garde la maison, qui a pour emploi de se fâcher contre ce qui peut nous nuire, ou en l'âme, ou au corps. De sorte que, absolument parlant, se mettre en colère n'est pas péché, c'est une action qui est de soi indifférente, bonne ou mauvaise, selon l'usage qu'on en fait ou selon le principe d'où elle procède. En S. Matthieu, chapitre cinquième, où nous avons au texte latin : Celui qui se met en colère sera coupable ; au texte grec il y a : Celui qui se met en colère sans sujet ; et le psalmiste dit : Mettez-vous en colère, et ne péchez pas ; c'est-à-dire : Voulez-vous faire bon usage de votre colère, servez-vous-en pour empêcher l'offense de Dieu, ou en vous, ou en autrui. L'angélique S. Thomas voulant se faire religieux de l'ordre de Saint-Dominique, ses parents firent tout ce qu'ils purent pour l'en détourner, à cause des grandes espérances que son bel esprit lui donnait dans le monde. Ils firent entrer dans sa chambre une fille débauchée, pensant que s'il perdait sa chasteté, il perdrait sa dévotion. N'ayant point d'autres armes pour la chasser, il prit un tison de feu pour lui brûler le visage, si elle ne se fût retirée. Cette colère fut agréable à Dieu. S'étant mis en prière devant une croix, il s'endormit, et pendant son sommeil deux anges lui ceignirent les reins d'une ceinture miraculeuse, et depuis ce temps-là il n'eut point de tentation contre la chasteté. Voilà un père de famille qui a défendu plusieurs fois à son serviteur de jurer, il l'entend blasphémer le saint nom de Dieu, il se met en colère et lui donne un bon coup de bâton, sa colère est méritoire. Un

fripon s'approche d'une fille et veut faire avec elle des folâtreries impures; elle se met en colère et lui déchire le visage à coups d'ongles; sa colère est bonne et louable. Mais comme il y a des chiens de mauvais naturel, il y a aussi fort souvent de très mauvaises colères; il y a des chiens qui ne font pas leur devoir : *Canes muti non valentes latrare.* Ils ne jappent pas quand il est besoin, ils se laissent gagner par quelque amorce; le larron leur jette une pièce de chair ou un os, et pendant qu'ils s'amusent à le ronger, ils laissent piller la maison. Il y en a d'autres qui mettent tout en désordre, mordent les enfants de la maison, leur arrachent le pain de la main, dérobent les viandes sur la table, se couchent sur les lits et les souillent; tous ces chiens ne valent rien; il les faut tuer. Il en est souvent de même de notre colère : quelquefois nous nous laissons flatter par les attraits de quelque profit ou plaisir sensuel, et au lieu de nous fâcher contre la tentation, nous nous amusons à en écouter les propositions. Quand on nous prie d'une action noire, de porter un faux témoignage, de signer une antidate, de consentir à une action déshonnête, de faire un monopole, si votre colère était bonne, vous l'animeriez contre ceux qui vous en prient : Pour qui me prenez-vous? pensez-vous que je sois si méchant? si vous ouvrez jamais la bouche pour m'en parler, je vous montrerai si c'est à moi qu'il faut s'adresser pour telle chose. Mais votre colère se tait, elle se laisse charmer par un bon repas, par une pièce d'argent, par une volupté charnelle. D'autrefois et le plus souvent notre colère est comme ce chien qui met tout en désordre dans la maison, elle éblouit l'entendement, trouble l'imagination, fait perdre la mémoire, pervertit la volonté, renverse tout; ce chien ne vaut rien, il faut le tuer; cette colère est vicieuse, il faut la mortifier; c'est pourquoi il est à propos de rechercher d'où elle procède et quelles en sont les causes.

SECUNDUM PUNCTUM.—*Causæ iræ.*

C.—(*Prima, inclinatio.*) Il y en a trois principales : la première est l'inclination naturelle : *Motus animorum sequitur temperamentum corporis :* Les mœurs suivent les humeurs, si elles ne sont pas corrigées par la grâce ; comme il y a des personnes naturellement enclines à la tristesse par l'humeur mélancolique qui abonde en leur corps ; d'autres à l'impureté parce qu'elles sont sanguines ; d'autres à la paresse par la pituite ; ainsi il y en a qui sont naturellement colériques, parce que l'humeur bilieuse prédomine en elles. Plus votre naturel est porté à ce vice, plus de louanges et de mérites vous aurez devant Dieu, si vous les savez dompter par sa grâce, et les corriger.

D.—(*Secunda, habitus.*) La seconde cause est la mauvaise habitude. Quand on s'accoutume de longue main à ne vouloir rien souffrir et à s'impatienter au moindre contredit, on prend un mauvais pli. Un enfant est quelquefois l'idole de son père et de sa mère ; s'il est joyeux et content, toute la famille est en joie ; s'il a la moindre fâcherie, tous portent le deuil et sont tristes; on l'accoutume dès son enfance à contenter tous ses désirs, on ne contrarie jamais sa volonté, on lui accorde tout ce qu'il demande, il s'accoutume à suivre tous ses appétits et à se mettre en colère quand quelque chose lui déplaît, et même quelquefois par esprit de vengeance ; si on le fâche tant soit peu, il pleure une demi-heure ou une heure, parce qu'il voit que cela déplaît à sa mère qui lui a donné deux ou trois coups de fouet ; quand il fait ainsi, pour le corriger, il faudrait le fouetter encore et lui dire qu'il pleure encore comme il a fait, et qu'il aura le fouet pour la troisième et quatrième fois.

E.—(*Tertia, amor creaturæ.*) Mais la plus ordinaire cause de la colère, c'est l'affection déréglée que nous portons à nous-mêmes, ou à quelque créature, ou à quelque action : *Vis animi irascens est læsæ concupiscentiæ vindex*, dit la philosophie morale. Ces deux chiens naturels, l'appétit concupiscible et l'irascible, sont frères jumeaux qui ven-

gent l'injure l'un de l'autre. Quand l'appétit concupiscible n'a pas ce qu'il demande, l'irascible s'irrite et s'inquiète. Quand vous aimez désordonnément un enfant ou une autre créature, vous vous fâchez si on lui fait du mal ou si on veut vous en séparer. Quand vous avez une attache à quelque action, vous vous fâchez contre ce qui l'empêche ou la retarde. S. Augustin définit ainsi la colère : *Est turbulentus appetitus auferendi ea quæ facilitatem actionis impediunt. Itaque plerumque non hominibus tantum sed calamo irascimur in scribendo*, *eumque collidimus.* (S. Aug. epist. 115. ad Nebridium.) Ce courroux est un désir trop ardent et impétueux d'ôter ce qui nuit à notre amour ou ce qui retarde une action à laquelle nous avons une grande inclination ; l'amour que vous avez pour la vanité et la gloire du monde fait que vous vous fâchez au moindre mépris qu'on fait de vous ; l'attache que vous avez à votre manteau ou à votre robe vous met en colère contre la servante qui l'a tant soit peu souillé ; le désir que vous avez d'écrire promptement cette lettre fait que vous vous fâchez contre la plume qui n'est pas bien tailiée, et vous la rompez. Voilà pourquoi, dit Plutarque, la colère a cela de mauvais entre toutes les passions, qu'elle s'en prend à tout ce qui est au monde. Nous ne portons point d'envie à ceux qui sont plus malheureux que nous, nous n'avons point de haine contre nos amis, tant qu'ils sont nos amis ; mais nous nous mettons en colère contre les misérables, contre ceux qui sont heureux, contre nos amis, contre nos ennemis, contre nos parents, contre les étrangers, contre les créatures, contre le Créateur.

TERTIUM PUNCTUM. — *Effectus iræ.*

F.—(1° *In nos.*) De là viennent les funestes effets de cette maudite passion, que nous pouvons considérer en nous, en notre prochain et contre Dieu. En nous elle est très nuisible au corps et à l'âme : au corps elle enflamme la bile, elle échauffe le sang, altère et mêle les humeurs, cause des fièvres ardentes et autres maladies dangereuses. Une femme

enceinte se transportant de trop grande colère, peut être cause de la mort du fruit qu'elle a en son sein, et qu'il soit privé du baptême. Même les histoires racontent que quelques-uns sont tombés raides morts sur-le-champ par un grand excès de colère. Cette passion enlève l'âme avec violence, la démonte de sa juste assiette, ferme les conduits de la raison; en un mot nous rend semblables aux insensés: *Ira furore brevis est. Iratos proprie dicimus exisse de potestate, de consilio, de ratione, de mente*, dit l'orateur romain. Quelle différence y a-t-il entre un fou et un homme qui est en colère? point du tout ou fort peu; toute la différence qui est entre eux, c'est que le fou a la folie pour longtemps, celui qui est en colère l'a passagèrement et pour un peu de temps; mais toujours est-il que si vous les regardez auprès l'un de l'autre, vous verrez qu'ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau, vous les verrez rouler les yeux dans la tête, fumer des narines, écumer de la bouche, murmurer, gronder, menacer, éclater, pâlir, rougir, changer de couleur; aussi S. Paul nous donne ce sage avertissement: *Non vosmetipsos defendentes, sed date locum iræ.* Quand votre mari est en la chaleur de la colère, ne vous défendez pas, ne vous prenez pas à lui, non plus qu'à un fou. Si vous rencontriez dans la rue un insensé ou un furieux, vous ne vous amuseriez pas à disputer avec lui et à lui résister, vous n'y auriez ni profit, ni honneur, vous vous retireriez en lui cédant la place et en fermant la porte de votre maison.

G.—(2° *In proximum.*) C'est une faute assez ordinaire qui se commet dans les familles et qui est cause de plusieurs grands maux; lorsque quelqu'un est en colère contre vous, au lieu de suivre le conseil de S. Paul et lui céder, vous vous mettez aussi en colère, vous vous opiniâtrez contre lui, et pour un fou vous en faites deux; ce n'est pas être bon médecin. *Contraria contrariis curantur.* Une maladie chaude se guérit par un remède rafraîchissant, le contraire par son contraire, l'aigreur par la douceur, la colère par la patience.

Si vous frappez d'une pierre à feu sur de la cire ou de la

laine, il n'en sortira point de feu; mais si l'on en frappe sur une autre pierre à feu, vous en verrez sortir des étincelles. Votre voisin a une âme dure comme la pierre; c'est une allumette de dissensions; s'il rencontre en vous un cœur mou comme la cire, doux comme la laine, il n'y aura point de feu de discorde; mais si vous êtes une autre pierre à feu, aussi emporté et querelleur que lui, il en sortira des bluettes de dissensions qui s'allumeront entre vous et ne s'éteindront pas aisément. Deux femmes étaient les meilleures amies du monde, elles se visitaient souvent; leurs enfants se sont disputés, chaque mère a épousé la querelle de son fils, elles se sont échauffées, se sont dit des injures l'une à l'autre, et injures piquantes qui enfonçaient bien avant dans l'honneur; elles ont engendré une inimitié qui met en divorce ces deux familles, et passe de père en fils jusqu'à la troisième et quatrième génération : ce que saint Augustin explique par une comparaison bien familière : *Ita inveterascens ira fit odium, dum quasi justi doloris ad mixta dulcedo, diutius eam in vasis detinet donec totum acescat vosque corrumpat*: (S. Aug. epist. 149. ad Profuturum.) Quand on a mis du vinaigre dans un vase, si vous le répandez tout aussitôt, il ne l'aigrira pas; mais si vous l'y laissez longtemps, petit à petit il l'aigrira tellement qu'il le gâtera tout-à-fait, et tout ce que vous y mettrez après, soit miel, soit lait, ou autre liqueur, sentira l'aigre. La patience et la douceur sont comme du miel, la colère et l'impatience sont comme du vinaigre. Si vous ne laissez pas longtemps dans le vaisseau de votre cœur l'aigreur de votre colère, si aussitôt que la dispute est passée vous calmez votre esprit, et oubliez tout ce qui s'est dit, il n'y aura pas grand mal; c'est une petite saillie de la nature corrompue; mais si après la dispute vous ruminez en votre esprit ce qui s'est passé : Oh! elle m'a dit telle parole pour me reprocher une telle faute dont on m'a calomniée, une autrefois si elle m'entreprend je lui dirai qu'on ne m'a pas vue entrer dans une maison suspecte, fréquenter comme elle un tel frippon; petit à petit votre cœur s'indisposera contre

elle, il y engendrera une rancune et une malveillance qui ne se pourra étouffer; et quoique par la suite elle vous salue et vous fasse des civilités, vous les recevrez de mauvaise part, vous prendrez de la main gauche ce qu'on vous donnera de la droite, tout ce qu'on mettra en votre cœur aigri sentira l'aigre.

H. — (3° *In Deum.*) Mais ce n'est pas seulement aux hommes et aux autres créatures que ce maudit vice en veut, ce chien est si dénaturé qu'il aboie même contre le Créateur. N'est-il pas vrai que quand vous voulez vous excuser de vos blasphèmes, vous avez coutume de dire que la colère en est cause, que si jamais on ne vous fâchait vous ne blasphémeriez jamais? La colère est cause que vous blasphémez! Certes, voilà une belle excuse! il ferait beau voir un chrétien qui blasphémerait de sang froid et sans occasion! Sachez que Dieu a une colère aussi bien que vous: mais bien autre que la vôtre, colère très juste, très raisonnable, très aimable; c'est sa justice très adorable et très redoutable: si vous le blasphémez en votre colère, il vous damnera en la sienne. Après que vous avez bien blasphémé en votre maison ou dans la rue, vous venez dans l'église dire les sept psaumes: *Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in ira tua corripias me;* si vous entendiez ce que vous dites et si vous y fesiez réflexion, vous trembleriez en le disant: Mon Dieu, ne me reprenez pas en votre fureur, ne me corrigez pas en votre colère. Ne craignez-vous pas qu'il ne réponde: Que je ne te reprenne pas en ma fureur! tu m'as bien blasphémé dans la tienne; que je ne te châtie pas en ma colère! Pourquoi non, puisque tu m'as renié dans la tienne? Ce détestable vice a cela de propre qu'il s'en prend directement contre Dieu, il l'attaque immédiatement, il nous rend criminels de lèse-majesté divine en premier chef; et Dieu est obligé par les lois de sa justice et par l'amour qu'il se doit à lui-même de ne pas le laisser impuni. L'avaricieux, l'ambitieux, le voluptueux offensent Dieu; mais ce n'est qu'obliquement; ils ne prétendent qu'un peu de profit, de gloire, de contentement; celui qui blasphème

en colère n'a point d'autre intention que d'offenser Dieu et de vomir contre lui le fiel de sa passion.

QUARTUM PUNCTUM. — *Remedia, etc.*

I. — (*Inclinationem naturalem.*) Quel remède à un si grand mal? Il faut ôter les causes; nous avons dit qu'il y en a trois. La première est le naturel bilieux; le peut-on déraciner? non, mais on peut le corriger avec la grâce de Dieu. Le philosophe Socrate se promenait un jour par les champs avec ses disciples, pour un peu dissiper leur esprit. Un diseur de bonne fortune passant par là et l'ayant envisagé, dit à quelqu'un : Voilà un homme qui est bien enclin à la luxure. Les écoliers voulaient se jeter sur lui et le maltraiter comme un imposteur, parce qu'ils savaient que leur maître était fort chaste. Laissez-le, dit Socrate, il est très bon physionomiste, il a bien connu ma complexion; il est vrai que de mon naturel, je suis enclin à ce vice, mais j'ai corrigé cette inclination par la résistance que j'y ai faite, et par les discours de la philosophie. Si ce philosophe, qui n'avait pas la grâce de Dieu comme nous, par des raisonnements de la philosophie profane, sans Ecriture sainte, sans sacrements, sans espérance du paradis, a pu dompter une passion si violente de la nature corrompue, pourquoi ne pourrions-nous pas, avec la grâce de Dieu, par la fréquentation des sacrements, par l'assistance de la Vierge et des Saints, corriger notre humeur emportée. Il faut obtenir cette grâce par des prières ferventes et assidues, la demander à Dieu tous les matins et de temps en temps pendant le jour, honorer souvent la douceur du Fils de Dieu, la débonnaireté de la Vierge, la patience des saints martyrs; le soir dans l'examen s'examiner particulièrement sur ce vice, faire quelque pénitence pour autant de fois que nous y serons tombés, prendre une forte résolution de n'y pas tomber le lendemain, ou au moins de ne rien dire et ne rien faire en colère, et c'est ce qui retranche la seconde cause de ce vice, qui est la mauvaise habitude.

L. — (*Habitum, etc.*) la philosophie dit que les habi-

tudes s'engendrent par plusieurs actions réitérées et qu'elles s'effacent et s'anéantissent en discontinuant ces mêmes actions. Le plus sage conseil que je vous puisse donner et que je puisse prendre en ce sujet, c'est d'imiter le roi prophète : *Turbatus sum et non sum locutus.* Ne rien dire, ne rien faire quand on est troublé, attendre à faire la correction jusqu'au lendemain, vous la ferez avec moins de danger et plus de profit. Avec moins de péril ; car l'œil de l'entendement étant troublé par la colère : *Turbatus est in ira oculus meus*, vous attribuez la faute à celui qui ne l'a pas faite, ou elle vous semble plus grande qu'elle ne l'est, comme ce qu'on regarde à travers de fausses lunettes, ou vous faites par esprit de vengeance ce que vous imaginez faire par zèle de justice ; au lieu que si vous attendez que votre esprit soit calme et reposé, vous aurez plus de jugement et de lumière pour bien faire la correction, et on la prendra de bonne part, parce qu'on verra que vous la ferez par devoir, et non par passion.

Comme quand un homme qui est ivre vous parle, vous n'en faites point de cas, parce que vous attribuez au vin tout ce qu'il vous dit; ainsi quand vous corrigez ou reprenez vos gens en colère, ils n'en font pas leur profit, parce qu'ils attribuent à votre passion tout ce que vous faites ou dites dans la chaleur. Si vous les repreniez avec douceur et tranquillité d'esprit, comme le bon Dieu nous juge : *Tu autem cum tranquillitate judicas, et cum magna reverentia disponis nos* : (Sap. 12. 18.) Mon Dieu, vous jugez avec tranquillité d'esprit, et vous disposez de nous avec grande retenue et modération, dit le Sage ; il bénirait vos remontrances, vous gagneriez le ciel à votre prochain, et vous verriez profiter vos avis.

Voyez comme se comporte le prophète Elizée. Il fallait ressusciter le fils d'une veuve. Giézi, serviteur du prophète, y vint à la hâte, le bâton à la main; mais il perdit son temps et sa peine, il ne fit point peur à la mort avec son bâton ; l'enfant demeura comme auparavant. Le prophète y vint à petits pas, ne portant ni verge ni bâton, il s'abaissa sur

cet enfant, s'accommoda à ce petit corps, appliqua ses yeux, sa bouche et ses mains, aux yeux, à la bouche et aux mains du trépassé, et par ce moyen il le fit retourner en vie, le remit en parfaite santé et le rendit à sa mère. Votre enfant ou autre demestique qui se débauche, est mort spirituellement, vous voulez le ressusciter et le remettre en grâce de Dieu, c'est bien fait; mais si du premier coup vous y venez avec la verge ou le bâton, si vous y procédez avec colère, injures et malédictions, vous ne gagnerez rien, vous gâterez tout; il vaut mieux condescendre du commencement à quelques-unes de ses inclinations, si elles ne sont pas criminelles, dissimuler pour un temps, le prendre par douceur et l'avertir charitablement.

M.—(*Affectum inordinatum.*) Mais il importe beaucoup encore d'ôter la troisième cause de la colère, qui est l'affection désordonnée aux biens de la terre ou à quelque autre créature. Plutarque dit qu'un ancien nommé Cotys ayant reçu d'un de ses amis un présent de plusieurs vaisselles d'argille travaillées avec beaucoup d'industrie, prit en main une verge et les cassa toutes en disant : Je suis enclin à la colère, mes serviteurs en rompront quelqu'une, je ne pourrai m'empêcher de me fâcher et de les maltraiter, j'aime mieux en être privé et n'avoir pas cette occasion de me troubler. Je ne voudrais pas vous conseiller d'en faire de même, de rompre les vaisselles ou autres meubles qui sont en votre maison, mais d'en détacher votre cœur, comme étant indignes de votre amour, qui n'est fait que pour Dieu.

CONCLUSIO.

N.—(*Non sunt, etc.*) Et quand il vous arrivera quelque disgrâce, méditez en votre esprit ces belles paroles de S. Bernard : *Non sunt condignæ passiones hujus vitæ ad præteritam culpam quæ remittitur, ad præsentem gratiam quæ immittitur, ad futuram gloriam quæ promittitur.* (S. Ber. libr. de conversione ad clericos, capite 30.) Tout ce que vous souffrez en ce monde est fort

peu de chose, eu égard aux peines que vous avez méritées par vos péchés. Vous avez si souvent agi contre la volonté de Dieu, n'est-ce pas la raison que vous souffriez quelque chose contre votre volonté ? vous avez commis tant de crimes dans votre jeunesse, tant de blasphèmes, tant d'impuretés, tant d'intempérances, ne voulez vous jamais satisfaire à la justice de Dieu ? et comment y satisfairez-vous, si vous ne recevez pas avec patience et résignation les petits coups de verge qu'il vous donne ? vous ne pouvez faire de grandes pénitences, de grandes aumônes, jeûnes, cilices, austérités ; et si vous en faites, c'est rarement ; au lieu que ces disgrâces sont petites et satisfont beaucoup, parce qu'elles arrivent souvent : *Non sunt condignæ passiones ad præsentem gratiam quæ immittitur;* vous acquérez beaucoup de grâces par ces petites disgrâces quand vous les savez bien ménager, vous pratiquez les actes de plusieurs vertus héroïques : un acte de résignation à la volonté de Dieu, vous dépouillant de la vôtre pour recevoir ce qui vous vient de la sienne ; un acte d'humilité, vous soumettant à la conduite de sa providence, même dans les voies de rigueur ; un acte de miséricorde spirituelle, pardonnant l'injure qui vous est faite ; un acte de la vertu de prudence, évitant les occasions et les semences de plusieurs querelles qui s'engendreraient de votre impatience ; un acte de justice, satisfaisant à Dieu pour vos péchés ; un acte de magnanimité, vous surmontant vous-même et vous roidissant contre les assauts de vos passions; un acte de charité, en faisant tout cela pour l'amour de Dieu et pour honorer les souffrances et la patience de son Fils.

Non sunt condignæ passiones ad futuram gloriam quæ promittitur; les souffrances de cette vie ne sont pas comparables à la gloire qui en est la récompense dans le ciel ; car, comme dit le même apôtre : *Momentaneum hoc et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Ces souffrances sont courtes et de peu de durée, *momentaneum;* elles sont légères, ce sont des hommes faibles et impuissants qui les font ; elles ne sont

pas au-dessus de nos forces, la gloire qui nous est promise est pour une éternité, *æternum;* elle est très grande et précieuse, *gloriæ pondus;* c'est un Dieu tout-puissant et tout bon qui la donne; elle est au-delà de tout desir, de toute pensée, de toute conception : *Promissiones tuas quæ omne desiderium superant consequamur.* Amen.

SERMON CCCXXXVI.

POUR LE MARDI DE LA QUATRIEME SEMAINE DE CARÊME.

DE L'HONNEUR QUI EST DU AUX ÉGLISES.

Invenit Jesus in templo, vendentes, etc. (Joan. 2. 14.)

Hier nous considérions que ce n'est pas toujours un vice, mais quelquefois une vertu de se mettre en colère, quand cette colère est assaisonnée de toutes les circonstances raisonnables et nécessaires, telle que fut la colère qui porta le Fils de Dieu à chasser avec un fouet ceux qui vendaient et achetaient dans le temple. Pour connaître combien cette colère était juste, et pour nous détourner du péché qui l'enflamma, il nous fait voir que tout ce qui est en l'Eglise doit nous empêcher de la profaner et nous émouvoir à nous y comporter avec une grande dévotion et un grand respect. Le plus auguste temple qui ait jamais été consacré à la Majesté divine, a été le corps de votre Fils, ô sainte Vierge! *Solvite templum hoc, et in triduo ædificabo illud, hoc autem dicebat de templo corporis sui.* Vous avez coopéré et beaucoup contribué à la fabrique de ce temple, vous en avez fourni les matériaux, le Saint-Esprit a emprunté en votre sein virginal votre substance immaculée pour faire cet édifice : *Spiritus sanctus superveniet in te.* C'est ce que votre ange vous dit quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. A. *Quam studiose voluit Deus fabricari tabernaculum antiquum, quod erat figura templi Salomonis.*

Primum punctum. *Miracula quæ fiebant in templo Salomonis sunt instructiones morales, quæ docent quid faciendum in nostris templis :* B. 1° *Nullus ibi sit strepitus.* — C. 2° *Nullum tædium, sed delectatio orando Deum.*—D. 3° *Non petenda bona temporalia, sed spiritualia.*—E. 4° *Vitandæ distractiones.*—F. 5° *Et cordis superbia.*—G. 6° *Vitanda omnia quæ attentionem impedire possunt.*—H. 7° *Amanda omnia quæ sunt in templo.*

Secundum punctum. *Omnia quæ sunt in templo, sunt motiva contritionis, modestiæ, pietatis :* — I. 1° *Aqua lustralis.* — K. 2° *Baptisterium.* — L. 3° *Imago crucifixi.*—M. 4° *Imagines Virginis et patroni Ecclesiæ.*—N. 5° *Altare.*—O. 6° *Tabernaculum.*—P. 7° *Tribunal pœnitentiæ.*—Q. 8° *Cathedra concionatoris.*—R. 9° *Fideles circumstantes.*

EXORDIUM.

A.—(*Quam studiose, etc.*) Une âme saintement curieuse qui a coutume de s'occuper à faire réflexion sur ce qui est le plus remarquable en l'Ecriture sacrée, peut exercer sa dévotion à contempler avec étonnement le soin admirable que Dieu prit à faire dresser le tabernacle ancien dont il est fait mention au chapitre vingt-six de l'Exode ; premièrement, lui-même en voulut tracer le dessein et le proposer à Moïse au même lieu où il donna ses divins commandements, c'est-à-dire sur la montagne de Sinaï : *Aspice, et fac secundum exemplar quod monstratum est tibi in monte.*

En second lieu, il ne se contenta pas de le lui avoir montré en gros et en général, il lui en déchiffra toutes les parties distinctement l'une après l'autre, il lui prescrivit et lui détermina le nombre, la longueur, la largeur, la

couleur, les autres qualités de chaque pièce en particulier : Il y aura, dit-il (Exod. 26. 15.), quarante-huit planches de bois incorruptible, toutes revêtues de fin or, dont la longueur sera de dix coudées, la largeur d'une coudée et demie, quatre-vingt-seize bases d'argent pour soutenir ces planches ; il y aura dix courtines de couleur céleste et d'écarlate, qui auront vingt-huit coudées de longueur, quatre de largeur ; il y aura cinquante anneaux de fin or pour servir à ces courtines, et ainsi du reste.

En troisième lieu, (Exod. 31. 1.) il choisit tout exprès deux maîtres ouvriers, Béséléeb et Ooliab, et il déclare que c'est leur vocation de travailler à cet ouvrage ; il leur donne à cet effet son Saint-Esprit ; ce qui est admirable, il leur donne une science, une industrie, une sagesse infuse pour accomplir ce grand dessein : *Ecce vocavi ex nomine Beseleel*, *et implevit eum spiritu Dei*, *et sapientia*, *et intelligentia*, *et scientia; dedique ei socium Ooliab.*

En quatrième lieu, (Exod. 25. 2.) il veut que tout le peuple concoure et coopère à une si bonne œuvre ; mais de bonne volonté, *ultroneus ;* que les grands et les petits, les pauvres et les riches fournissent, ou de l'or, ou de l'argent, ou des pierreries, ou de l'écarlate, ou du moins des poils de chèvre, ceux qui ne pourront donner autre chose, afin que tous aient le bonheur de contribuer à une si bonne œuvre ; et toutefois ce tabernacle n'était qu'un simple projet et comme une idée du temple de Salomon. Comme quand on veut faire un grand bâtiment, un château, un palais royal, on en fait premièrement un modèle de carton ou de cire, et on y réduit en raccourci tous les étages, les chambres, antichambres, cabinets et autres appartements ; ainsi avant que d'édifier le temple de Salomon, Dieu fit faire ce tabernacle de bois pour y marquer le parvis, la nef, le sanctuaire, le *sancta sanctorum* et les autres parties du temple. Or, qu'était ce temple de Salomon ? l'ombre et la figure de nos églises, c'est S. Paul (1. Cor. 10. 11.) qui nous l'enseigne : *Omnia in figuris contingebant illis*, *umbra futurorum*. Ainsi ce tabernacle, que Dieu avait en

si grande recommandation, était, non la figure de nos églises, mais seulement le modèle, le projet, l'ombre de leur ombre, c'est-à-dire du temple de Salomon, qui n'était que la figure de nos églises; jugez en quelle considération, en quelle estime et recommandation doivent être nos églises en la présence de Dieu. Si nous lisons avec attention ce que le texte sacré et la tradition enseignent du temple de Salomon, nous avouerons sans difficulté qu'il n'était pas seulement le huitième miracle du monde, mais c'était un arsenal et un magasin des plus éclatants miracles. Laissant à part tous les autres de peur de vous être ennuyeux, j'en remarque sept principaux qui me semblent plus convenables à l'instruction de nos âmes.

PRIMUM PUNCTUM.—*Miracula quæ fiebant*, *etc.*

B.—(1° *Nullus ibi sit strepitus.*) La première merveille fut, qu'en édifiant un si grand bâtiment il n'y eut point de bruit, on n'y entendit pas un seul coup de marteau, parce que les pierres y étaient apportées toutes taillées et prêtes à être mises en œuvre. La seconde est que ceux qui venaient pour la fête de Pâques et autres solennités ne se lassaient point, quoiqu'ils vinssent de bien loin : ils étaient aussi frais le jour qu'ils arrivaient, que le jour qu'ils sortaient de leur maison. La troisième, la fumée du thymiame et des autres encensements montait droit au ciel, sans être jamais agitée d'aucun vent. La quatrième, quoiqu'on répandît beaucoup de sang, et qu'on y tuât grand nombre d'animaux comme en une boucherie, il n'y avait point de mouches en été. La cinquième, ni de mauvaise odeur en aucun temps. La sixième, (Ita Galatin. lib. 4. cap. 8.) bien qu'aux jours des azimes et autres semblables fêtes, il y eût grande foule de peuple et qu'ils se pressassent étant tous droits, quand ils se mettaient à genoux ou se prosternaient pour adorer Dieu, ils étaient tellement au large qu'ils ne s'incommodaient point les uns les autres. La septième, l'égoût même de ce temple était miraculeux et salutaire, la piscine probatique qui guérissait les malades était un étang

où s'écoulait l'eau dont on lavait les victimes dans le temple, elle s'appelait probatique : ἀπὸ τῶν προβάτων, *ab ovibus*. L'Ecriture nous apprend la première de ces merveilles (3. Reg. 6. 7.), les autres six sont tirées des archives de la tradition des rabbins. Je ne dois pas m'arrêter à en vérifier le sens litéral ; mais seulement à vous marquer les instructions qu'on peut tirer du sens tropologique et moral. La première merveille nous enseigne que de parler haut en l'église, d'y cajoler, de s'y promener, d'y faire du bruit en quelque façon que ce soit, c'est contre la sainteté d'un lieu si auguste et vénérable : ce n'est pas en vain et pour rien que Dieu voulut qu'on apportât de bien loin les pierres toutes taillées, et qu'on ne donnât pas un seul coup de marteau en la place du temple; quel intérêt y avait-il? que s'en devait-il soucier? quel inconvénient en fût-il arrivé? c'était sans doute pour instruire les chrétiens ; quels chrétiens? vous, nous, moi-même : car pourquoi les autres plutôt que nous? c'était pour nous apprendre que si nous faisons du bruit en l'église, nous lui déplaisons, et il nous en châtiera : *Tibi silentium laus, Deus, in Sion.* C'est ainsi que S. Jérôme tourne ces paroles du Psalmiste : *Te decet hymnus, Deus, in Sion.* C'est louer Dieu excellemment de se tenir en sa présence dans un profond et respectueux silence ; il n'est rien qui fasse mieux connaître la grandeur, la majesté et la sainteté de Dieu en un église, et rien qui la rende si digne de vénération au peuple, que le calme et le silence : il jette en l'esprit de ceux qui y entrent des sentiments d'honneur et de respect. La mère de S. Grégoire de Nazianze n'osait y tousser ni y cracher.

Voulez-vous que je vous fasse avouer que vous avez fort peu de respect envers Dieu, et fort peu d'attention en vos prières, si elle n'est notablement empêchée par le bruit qu'on fait en nos églises? Vous êtes avocat ou procureur, un paysan va vous consulter sur un procès qu'il veut entreprendre, n'est-il pas vrai que pendant qu'il vous déchiffre les circonstances du fait, si un enfant crie ou un chien aboie en la chambre, vous dites : Otez-moi cet enfant, je ne puis penser

à ce que me dit cet homme ? Vous ne pouvez souffrir du bruit quand vous êtes en conférence avec un villageois sur un affaire de fort petite conséquence, et vous l'endurez sans rien dire quand vous êtes en conférence avec la très haute majesté de Dieu sur les affaires très importantes de sa gloire et de votre salut. Si vous portiez le respect que vous devez à la grandeur de Dieu, vous vous garderiez bien de faire du bruit en sa maison, comme vous ne voulez pas qu'on en fasse en la vôtre, vous ne trouveriez jamais l'office divin ni la messe trop longue.

C. — (2° *Nullum tœdium, etc.*) Les anciens Israélites ne se lassaient point quand ils allaient au temple et encore moins quand ils y étaient; c'étaient toutes leurs délices, toute leur joie et contentement : *Lœtatus sum in his* quœ *dicta sunt mihi, in domum Dominum ibimus.*

Quand vous êtes avec cette fille que vous aimez, avec ce jeune homme que vous affectionnez, les deux et trois heures ne vous durent point; quand vous êtes avec Dieu en l'église pendant la grand'messe et les vêpres vous y êtes comme sur les épines : c'est que vous n'aimez pas le bon Dieu, et vous aimez cette fille; quelle honte, quel effroyable désordre !

Mais je ne sais qu'y faire si longtemps; quand j'ai dit mes Heures et mon chapelet, je suis au bout de ma science. Ne pouvez-vous pas très saintement vous occuper à adorer les perfections de Dieu en détail, et l'une après l'autre, sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa justice, sa miséricorde, sa magnificence, sa patience, etc. ? Ne pouvez-vous pas représenter et offrir au Père éternel tous les mystères de la vie de son Fils, distinctement et en particulier, depuis l'incarnation jusqu'à l'ascension; le remercier des bienfaits qu'il vous a faits en l'âme et au corps, généraux, particuliers, de nature et de grâce; lui demander pardon de vos péchés, son amour, sa grâce, les vertus qui vous sont nécessaires pour lui être agréable ? C'est ce qu'il lui faut demander à l'église pendant l'office et la messe; et non les grandeurs du monde, non les richesses de la terre, ni les aises du corps : *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo.*

D. — (3° *Non petenda, etc.*) Si vous voulez que votre prière soit de bonne odeur devant Dieu, il faut qu'elle monte droit au ciel comme la fumée du thymiame, il faut qu'elle demande les biens célestes. On nous crie si souvent en l'Eglise : *Sursum corda*, élevez vos cœurs, pour nous avertir, dit S. Cyprien, que nous ne devons penser à autre chose qu'à Dieu, ne rien désirer, ne rien demander que lui ou ce qui a quelque rapport et relation à lui. (1) Quand vous demandez les biens de ce monde, votre cœur n'est pas élevé, mais bien bas ; votre prière ne va pas droit au ciel, mais elle rampe sur la terre.

E. — (4° *Vitandæ distractiones.*) *Auferte ista hinc*, ôtez aussi les égarements d'esprit. Au temple de Salomon, il n'y avait point de mouches. Les distractions en la prière sont des mouches importunes qui souillent notre sacrifice, et ce sont des manquements qui sont de grande importance à notre salut : car, je l'oserai dire, puisque c'est véritable, que quelque grand pécheur que vous soyez, si vous pouvez gagner sur vous avec la grâce de Dieu, de le prier tous les jours bien attentivement, avec grande ferveur et désir d'être exaucé, de toute l'étendue de votre âme, de toute la portée de votre cœur, il vous convertira tôt ou tard ; mais comment voulez-vous qu'il vous entende, quand vous ne vous entendez pas vous-même ? comment voulez-vous qu'il vous exauce, quand vous ne le priez que du bout des lèvres, et que votre cœur est à la vanité, à l'avarice, à l'ambition ? pensez-vous qu'il vous veuille bénir, quand vous lui parlez avec si peu de respect ? Si vous parliez ainsi au moindre honnête homme du monde, il le prendrait en mauvaise part : *Auferte ista hinc.*

F. — (5° *Et cordis superbia.*) Otez la puanteur ; voulez-vous savoir ce qui est de mauvaise odeur et désagréable à Dieu en vos prières? c'est quand vous venez à l'église comme si Dieu avait besoin de vous, et quand vous l'avez prié un peu longtemps ou un peu dévotement, vous vous

(1) Ut admoucearis te nihil aliud quam Deum cogitare debere. (S. Cypr. de oratione dominica.)

enflez en votre cœur ; il vous semble qu'il vous en doit de reste, et que vous avez fait grand effort pour lui. Il y faut venir comme un pauvre criminel pour demander grâce, avec esprit de componction, avec profonde humilité ; comme un pauvre nécessiteux pour mendier l'aumône, avec un vif sentiment de l'extrême besoin que vous avez de son secours et de sa miséricorde. Mais nous avons traité ce point plus au long en une autre occasion.

G. — (6° *Vitanda omnia, etc.*) Disons, en sixième lieu, que comme les Israélites ne s'incommodaient point l'un l'autre dans le temple, ainsi nous devons éviter soigneusement tout ce qui peut empêcher la dévotion, interrompre les prières, troubler l'attention des fidèles en l'église. Quand vous êtes incommodé d'une toux bien importune, quand vous avez un habit extraordinairement riche et somptueux qui peut amuser les yeux et divertir le cœur des assistants, vous y devez venir le moins que vous pouvez et faire vos prières en la maison.

Quand vous y entrez ou que vous en sortez, ce doit être si doucement et avec tant de modestie et de circonspection, que vous ne fassiez point de bruit ; quand vous y faites des prières vocales, ce doit être si bas que vous n'empêchiez point celui qui est auprès de vous. Quand vous dites la messe ce doit être avec tant de gravité, tant de majesté, tant d'exactitude à garder les rubriques, que vous jetiez la dévotion dans le cœur de ceux qui l'entendent. La loi des anciens Romains disait : *Divos caste adeunto, pietatem adhibento, opes amovento, qui secus faxit Deus vindex erit.*

H. — (7° *Amanda omnia, etc.*) Si nous avions grand soin d'honorer ainsi la majesté de Dieu en sa maison, tout ce qui est en l'église nous serait salutaire ; il n'y aurait pas même jusqu'à l'égoût, c'est-à-dire l'eau de la piscine qui ne fût profitable comme celle de la probatique. S. Anselme et d'autres saints ont rendu la vue aux aveugles, guéri les malades, fait d'autres grands miracles avec l'eau dont le prêtre avait lavé ses doigts à l'autel. S. Grégoire de Nysse, (Oratione de S. Theodoro, tomo 2.) frère de S. Basile,

dit que de son temps les chrétiens demandaient avec grande instance un peu de la poussière qui était sur les châsses des saints, ils la recevaient comme un grand présent et s'en servaient pour de bons effets : *Pulverem pro munere accipiunt*. Maintenant les prières que nous faisons, les sacrifices que nous offrons, les sacrements que nous recevons ont fort peu d'efficacité, parce qu'au lieu d'honorer Dieu en nos églises, nous le déshonorons.

SECUNDUM PUNCTUM. — *Omnia quæ sunt*, *etc.*

I. — (1° *Aqua lustralis.*) Quand vous entrez dans l'église et après que vous y êtes entré, de quelque part que vous tourniez la vue, vous y avez des objets de componction et de crainte; tout ce qui se présente à vos yeux vous avertit d'y être avec respect et dévotion; tout ce que vous y voyez condamne votre luxe, vos immodesties, vos irrévérences, vos cajoleries.

Auprès de la porte vous trouvez d'abord l'eau bénite, qui est instituée pour nous exciter à la repentance des péchés véniels, et pour les effacer si vous vous en repentez; ce qui vous apprend que pour paraître dignement en la présence de Dieu en sa sainte maison, l'âme doit être pure et immaculée, exempte de toute souillure, même légère et vénielle; et si c'est une irrévence d'y venir avec des péchés que nous avons commis hors de l'église, que sera-ce d'en commettre en l'église et devant Dieu? Sur le bénitier de l'église de sainte Sophie à Constantinople, il y avait autrefois un sage et ingénueux avertissement : Νίψονἀνομηματα, μὴ μόναν ὄψιν : Lavez les iniquités, non la seule face. Cet écrit est composé si ingénieusement que lisant les lettres en rétrogradant depuis la dernière jusqu'à la première, vous y trouvez les mêmes paroles.

K. — (2° *Baptisterium.*) Après le bénitier vous voyez les fonts baptismaux; c'est là que vous avez solennellement renoncé aux pompes du diable et à toutes ses œuvres; c'est principalement quand vous venez à l'église que vous reprenez ces pompes. *Circa vestimentorum cultum insania*

est pompa diabolica : Le luxe et la pompe des habits c'est la pompe du diable, dit S. Chrysostôme. Si vous deviez demeurer en la maison, vous n'auriez pas soin de vous ajuster ; parce que vous devez venir à l'église vous prenez cette pompe du diable : *Ingredientes pompatice domum Israel, vœ!* (Amos. 6. 1.) Vous avez renoncé aux œuvres de Satan, et non-seulement vous les reprenez, mais aussi vous les exercez autant et plus qu'il ne pourrait faire. Quelles sont les œuvres de Satan ? c'est de détruire le bien et procurer le mal tant qu'il peut. Vous le faites très avantageusement pour lui, vous servez à ses desseins, vous accomplissez ses désirs, vous ruinez la dévotion et l'attention des fidèles par vos cajoleries, par le bruit que vous faites en l'église, par les enfants que vous y apportez, par les chiens que vous y amenez. Vous jetez de mauvaises pensées ou d'impatience, ou de colère dans le cœur des gens de bien quand ils voient vos immodesties ; ou de luxure et impureté dans le cœur des esprits vicieux, quand ils voient vos afféteries.

L. — (3° *Imago crucifixi.*) Quand vous êtes entré en l'église, le premier objet qui se présente à vos yeux, c'est le crucifix ; pouvez-vous le regarder dans vos ajustements sans confusion, sans scrupule, sans reproche de votre conscience, sans vous apercevoir de la différence, ou pour mieux dire de l'opposition qui est entre lui et vous ? Voyez que cette couronne d'épine condamne vos cheveux frisés, ces clous condamnent votre délicatesse et vos colliers de perles, cette nudité, vos robes précieuses, ce sang caillé, votre délicatesse.

Avez-vous bien l'effronterie de prier Dieu ainsi humilié étant tout enflé d'orgueil et chargé de vanité ? C'est en la croix que Jésus a dit : *Zelus domus tuæ comedit me.* De là vient que l'on commence par ces paroles l'office de la Passion. Il n'a jamais montré si puissamment son zèle ardent et passionné que pour la maison de Dieu ; il ne s'est mis en colère que deux fois en toute sa vie, et toujours contre les profanateurs du temple. Les publicains, les femmes adultères, la Samaritaine, la Madeleine, les autres pécheurs

ont appris de lui par une heureuse expérience qu'il était doux, débonnaire et humble de cœur; mais il anime son zèle, il s'excite à une sainte impatience, à une très louable et adorable indignation contre ceux qui trafiquent dans le temple, et non-seulement contre les vendeurs, mais encore contre les acheteurs. S'il ne s'en prenait qu'aux vendeurs, on pourrait penser que c'est à cause de leur avarice; les acheteurs y étaient venus par esprit de religion, non d'avarice : ils y achetaient des colombes et autres victimes pour les offrir à Dieu en sacrifice; et Jésus se met en colère contre eux, il les blâme et les reprend aigrement, parce que le bruit de ce trafic troublait la dévotion et l'attention de ceux qui priaient Dieu. Tant s'en faut que cette colère soit une imperfection en lui, qu'au contraire il la représente à son Père comme un motif pour obtenir de lui le fruit et l'effet de sa passion, comme nous l'apprenons du psalmiste; (Psal. 68. 10.) et s'il se met en colère contre ceux qui profanaient le temple de Salomon, où Dieu n'habitait qu'en ombre et en figure, que fera-t-il à ceux qui profanent nos églises, où Dieu habite réellement? si c'est contre ceux qui y faisaient des actions qui seraient permises et louables en autre lieu, que fera-t-il à ceux qui y font des actions illicites et exécrables en tout lieu? si c'est contre ceux qui y achetaient des colombes pour les sacrifier à Dieu, que fera-t-*il* à ceux qui y viennent épier les pauvres colombes pour les sacrifier à leur impureté? Jésus crucifié n'a-t-il pas sujet de dire par son prophète : *Tota die expandi manus ad populum non credentem?* (Isa. 65. 2.) C'est montrer que la foi est morte en vous, d'offenser Dieu en sa présence et à la vue de Jésus crucifié. Quand vous commettez quelque péché au cabaret, en la rue, en votre maison, je ne m'en étonne pas tant, il n'y a rien qui vous retienne, rien qui vous jette dans l'esprit la crainte et l'horreur du péché; mais quand vous êtes à l'église, que vous voyez le Crucifix, vous apprenez qu'il a été nécessaire qu'un Dieu soit mort pour expier le péché; comment avez-vous la hardiesse de le commettre? n'est-ce pas être bien incrédule ou bien endurci et bien obstiné?

M.—(*4° Imagines Virginis, etc.*) Auprès du Crucifix vous voyez l'image de la très sainte Vierge, de S. Jean et des autres Saints. Lisez l'histoire de leur vie et les Annales ecclésiastiques, je ne sais si vous en pourrez remarquer un seul qui se soit jamais comporté irrévéremment dans les églises; je lis bien que des hérétiques se sont convertis et qu'ils sont devenus saints, comme S. Augustin; des schismatiques, comme S. Guillaume; des luxurieux, comme saint Boniface; des bateleurs, comme S. Zachée; des comédiens, comme S. Genêt; des magiciens, comme S. Cyprien de Nicomédie; mais que quelque profanateur d'église se soit converti et soit devenu saint, je ne me souviens pas de l'avoir jamais lu, ni dans les historiens, ni dans l'Ecriture sainte. Moïse pria pour les enfants d'Irael qui étaient tombés en idolâtrie; Job, pour Eliphaz (Job. 42. 7.) et ses compagnons qui avaient irrité la colère de Dieu par de mauvaises paroles; S. Etienne, pour ceux qui le lapidaient, et ces Saints furent exaucés; mais Dieu dit à Jérémie: *Tu ergo noli orare pro populo hoc, nec assumas pro eis laudem et orationem et non obsistas mihi, quia non exaudiam te:* (Jerem. 7. 16.) Vous, Jérémie, qui avez été sanctifié dès le ventre de votre mère, je ne vous exaucerai pas, vous aurez beau me presser, m'importuner, m'alléguer mille raisons, comme Moïse faisait pour résister à ma colère, je n'y aurai point d'égard, je passerai outre nonobstant vos prières. Il en rend la raison un peu plus bas: *Posuerunt offendicula sua in domo, in qua invocatum est nomen meum, ut polluerent eam.* (Jerem. 7. 30.) Ne craignez-vous point qu'il ne dise de même de vous? Hélas! qu'il y aurait grande pitié en vous, si Dieu disait à la sainte Vierge, à S. Joseph, à sainte Anne: Ne me priez point pour une telle, décidément je ne vous exaucerai pas: elle a mis des piéges et des pierres d'achoppement en l'église; elle y est venue frisée, fardée, curieusement ajustée; elle a été un objet de mauvaises pensées, de pensées impures et abominables dans la maison où mon nom est invoqué.

N.—(5° *Altare.*) Il peut dire maintenant en la maison

où mon Fils est sacrifié, car dans l'église, plus bas que les images des Saints, vous voyez le saint autel sur lequel on offre le très précieux et très adorable corps de Jésus. Les premiers chrétiens, disciples des apôtres, appelaient cette action le très redoutable sacrifice, les effroyables mystères : dans S. Cyrille de Jérusalem, φρικωδηγάτεν θυσίαμ ; dans S. Chrysostôme, φρικτα. Vous y assistez sans frayeur et sans crainte; quelle témérité! pendant le sacrifice de la messe, tout le circuit de l'autel est peuplé d'esprits angéliques, dit S. Chrysostôme, ces puissances et dominations célestes sont dans une posture de profonde humilité et de révésence, κάτω νευούτων ἀγγέλων, dit S. Chrysostôme. (lib. de sacerdot.) Ils tremblent de frayeur en la présence du très saint Sacrement : *Adorant dominationes*, *tremunt potestates;* et vous y badinez, quelle effronterie! Le même S. Chrysostôme dit (homil 5. de incomprehensibili Dei natura.) que les anges épient et choisissent le temps de la messe pour gagner les bonnes grâces de Dieu et lui offrir leurs prières pour le salut des hommes : de même, dit-il, qu'anciennement ceux qui voulaient apaiser les princes, se les rendre propices et obtenir d'eux quelque faveur, leur présentaient des rameaux d'olivier ou de palmier : *Paciferaque manu ramum prætendit olivæ;* ainsi les anges épient le temps auquel le corps de Jésus est sur l'autel, et ils disent : Mon Dieu, nous vous prions pour ceux pour lesquels ce corps adorable a été immolé sur la croix ; et pendant que les anges prient ainsi pour les autres, vous leur donnez sujet de se mettre en colère contre vous et de demander vengeance de vos impiétés et insolences. Le même saint docteur (homil. 61. ad populum.) anime son zèle et reprend aigrement ceux qui viennent à l'église et assistent à la messe en état de péché mortel, et il remarque fort à propos que ce téméraire qui fut punit pour ne pas avoir la robe nuptiale au banquet des noces, ne s'était pas mis à table, mais était seulement entré dans la salle sans cet ornement nécessaire; on ne lui dit pas : *Quomodo recubuisti*, mais : *Quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem?* Comment est-ce donc

que ce Saint crierait, quelle invective ne ferait-il pas s'il était maintenant sur la terre, et s'il voyait comme nous voyons, que tant de gens offensent Dieu dans l'église, auprès de l'autel, en la présence de Dieu, et dans le même moment qu'on offre le très redoutable sacrifice ? Ne me dites pas : Je ne parle point pendant la messe, ni pendant l'office, c'est après que le service est fait ; c'est assez qu'il y ait un autel dans l'église pour nous y faire comporter avec révérence et modestie, dit le même Saint ; c'est le trône d'une Majesté infinie, c'est le sanctuaire de Dieu, le propitiatoire où il se rend présent si souvent : *Pavete a sanctuario meo.* S. Jerôme crie avec beaucoup d'ardeur et non moins de raison contre un impudent qui avait commis des insolences dans l'étable de Bethléem auprès de la sainte crèche.

O. — (6° *Tabernaculum.*) Jésus n'a pas été produit aussi souvent dans cette crèche sacrée qu'il l'est sur nos autels ; il n'était plus en l'étable de Bethléem, il est continuellement dans nos églises, au grand autel, dans le tabernacle ; là il est au milieu de nous pour recevoir nos hommages, pour nous donner audience, recevoir nos requêtes, nous faire ses largesses, pour être notre refuge en toutes nos perplexités. C'est ce qu'il nous promettait comme une singulière faveur : *Ponam tabernaculum.* Quel regret aurez-vous à l'heure de la mort et au jugement de Dieu, quand vous verrez que Jésus était dans le tabernacle en propre personne ? Il m'attendait là jour et nuit avec une patience admirable ; je le pouvais aller trouver en tout temps, épancher mon cœur en sa présence, négocier avec lui les affaires de mon salut, lui demander pardon, apaiser sa colère, gagner ses bonnes grâces, obtenir de lui mille et mille faveurs pour moi et pour les miens ; et j'ai perdu ces belles occasions : au lieu de le courtiser, je l'ai offensé ; au lieu de calmer sa colère, je l'ai irrité ; au lieu d'attirer sa miséricorde sur moi, j'ai provoqué sa vengeance ; n'aura-t-il pas sujet de dire à son Père : *Recordare quod steterim in conspectu tuo ut loquerer pro eis bonum ?*

P. — (7° *Tribunal pœnitentiæ.*) Si vous n'êtes pas si

bien avisé que d'arrêter ainsi vos yeux sur le tabernacle pour avoir ces considérations, si vous tournez la tête çà et là, voyez le confessionnal, le tribunal de la pénitence, c'est là que vous êtes si souvent accusé d'avoir babillé dans l'église, d'y avoir eu la tête comme une girouette ; c'est là que vous avez si souvent promis de vous en amender, c'est là qu'on vous a donné si souvent l'absolution, c'est-à-dire les mérites du sang de Jésus sur la promesse que vous avez faite de vous en corriger, et vous recommencez toujours ; il vous semble que ce n'est rien de fausser ainsi volontairement une promesse si solennelle, comme si Dieu ne disait pas (Eccle. 5. 3.) qu'une promesse faussée et infidèle lui déplaît extrêmement.

Q.—(8° *Cathedra concionatoris.*) Voyez la chaire du prédicateur, Dieu vous y a communiqué tant de lumières contre ces irrévérences, il vous en a si souvent averti, repris, menacé par la bouche de votre curé et des prédicateurs ; ne croyez-vous point d'être cette terre dont S. Paul a dit que recevant souvent la pluie, et ne produisant pas le fruit qu'on en espérait, elle est sur le point d'être réprouvée? Vous vous plaignez des autres, plaignez-vous aussi de vous-même ; vous dites : Le Père crie si souvent contre les débauches, contre les rébellions des enfants, les procès injustes, et mon mari, mon enfant, mon adverse partie n'en sont point touchés ; il faut qu'ils soient bien endurcis ! On prêche si souvent contre votre babil dans l'église, et vous n'en êtes pas touchée, il faut que vous soyez bien dure ! Dieu ne met pas sa bénédiction en nos paroles quand nous prêchons contre votre mari, parce que vous méprisez nos répréhensions quand nous prêchons contre votre babil. Voyez, Mesdames, les tombes des morts qui sont enterrés dans l'église ; percez avec les yeux de l'esprit ces pierres sur lesquelles vous êtes assises, vous y verrez les ossements de plusieurs demoiselles qui ont été autrefois aussi belles, aussi bien parées, éclatantes, glorieuses que vous et encore plus, et toute leur gloire n'a été que fumée, elles sont mises en oubli, leur corps a été la proie des vers. Dieu veuille que leur âme ne soit pas rongée du ver qui ne meurt point, ni brûlée du feu qui ne s'éteint jamais en enfer !

R.—(9° *Fideles circumstantes.*) Voyez les personnes qui sont autour de vous ; ce sont les enfants de l'Eglise, qui sont venus ici pour rendre leur devoir à leur Créateur et Sauveur, pour recevoir de lui ses saintes bénédictions, pour lui offrir avec le prêtre le saint sacrifice de la messe, et vous les détournez de Dieu pour les appliquer à vous ou aux babioles de vos enfants. Que dites-vous d'une plainte qu'on faisait il y a quelque temps, en bonne compagnie, d'une demoiselle de cette ville ? Un gentilhomme disait : J'étais l'autre jour auprès du roi, traitant avec sa Majesté d'une affaire de grande importance, et une certaine dame vint m'interrompre pour me dire : Monsieur, voyez comme je suis bien parée, ma robe n'est-elle pas d'une belle étoffe, et bien faite à la mode ? Un conseiller, dit-elle, m'en fit autant le même jour comme je parlais à mon médecin d'une maladie dangereuse qui me travaille. Un avocat, dit-elle, m'en fit de même comme je plaidais pour sauver la vie à un pauvre prisonnier. Un artisan, dit-elle, me vint aussi interrompre comme je travaillais à un ouvrage difficile et de conséquence. Cette dame ne doit-elle pas passer pour la plus indiscrète, importune, impertinente femme qui soit en France ? Voilà ce que vous êtes devant Dieu et devant ses anges, je ne vous fais juges, sondez votre conscience. Pourquoi avez-vous si grand soin de vous ajuster quand vous venez à l'église ? n'est-ce pas pour faire parade de vos robes précieuses ? car s'il n'y avait personne en l'église, ou si tout le monde était aveugle, vous ne vous soucieriez guère d'être si bien ajustées. Qui est-ce qui est en l'église ? des gentilshommes, des conseillers, des avocats, des artisans : les uns, pour traiter avec le Roi des rois l'affaire de leur éternité ; les autres, pour demander à Dieu, vrai médecin des âmes, le remède de leurs maladies spirituelles ; ceux-ci, pour plaider au tribunal de la miséricorde divine, et obtenir l'abolition de leurs crimes ; tous pour faire la grande œuvre de leur salut. Pendant qu'ils sont dans ces saints exercices, vous vous présentez à eux avec vos vains ornements. Au lieu de penser à Dieu, ils s'amusent à vous regarder, et dire en eux-

mêmes : En voilà une qui est belle, celle-là est bien coiffée, celle-ci a de beaux passements, et vous en êtes ravie ; n'est-ce pas les détourner de Dieu et les appliquer à vous ? Dites de même des distractions dont vous êtes cause, par les enfants que vous y apportez, par les chiens que vous y amenez, par les immodesties que vous y commettez. *Terribilis, terribilis est locus iste :* Ce lieu est terrible, dit l'Ecriture, terrible pour les réprouvés, aimable et délicieux pour les âmes choisies. N'est-ce pas une chose bien terrible; un malheur bien déplorable pour vous de faire du remède le poison? Les remèdes les plus souverains à toute sorte de péchés, ce sont les prières et les sacrements ; vous les rendez inutiles, inefficaces, nuisibles, priant Dieu avec tant de négligence, recevant les sacrements par coutume : *Vere non est hic aliud nisi aula Dei et porta cœli.* Hé ! que nous sommes malheureux, si nous en faisons par nos péchés une caverne de larrons, une tanière de démons, une porte d'enfer ! C'est le louvre de Jésus, *aula Dei*, c'est ici qu'il tient sa cour, qu'il reçoit nos hommages ; il nous donne audience, il écoute nos plaintes, il appointe nos requêtes, il fait ses largesses, il nous donne son esprit aux fonts baptismaux, son corps en la sainte table, ses mérites et ses satisfactions à l'autel, ses grâces au confessionnal, sa parole en la chaire. L'offenserons-nous dans le même lieu où il nous fait tant de bien ? ce lieu est délicieux et souhaitable pour nous, ô âmes choisies ! c'est le faubourg du séjour des archanges, la porte du ciel, le parvis du paradis, l'antichambre du cabinet où l'âme choisie sera avec Dieu, où elle aura le bonheur d'être reçue en sa compagnie, en sa conversation, en sa familiarité, en ses caresses, et dira à jamais d'une joie incroyable : *Introduxit me Rex in cubiculum suum.* Amen.

SERMON CCCXXXVII.

POUR LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

DE LA SAINTETÉ QUE NOTRE AME DOIT AVOIR, ÉTANT UN TEMPLE SPIRITUEL.

Invenit Jesus in templo, vendentes, etc. (Joan. 2. 14.)

Si nous sommes obligés de porter tant d'honneur et de respect aux temples matériels, dans lesquels, à proprement parler, Dieu n'habite pas, comme S. Paul nous l'enseigne : *Non in manufactis templis habitat*, à plus forte raison devons nous beaucoup honorer les temples spirituels, les âmes saintes et dévotes, où Dieu habite plus dignement et plus volontiers que dans le firmament.

C'est ce que j'ai à faire voir aujourd'hui moyennant la grâce de votre Fils, ô Vierge sainte ! la plus belle et la plus sainte âme qui ait jamais été après celle du Sauveur, c'est la vôtre. Toutes les autres ont été esclaves du démon avant que d'être épouses du Fils de Dieu. Toutes ont été souillées du péché originel avant que d'être embellies des ornements de la grâce. La vôtre au contraire dès le premier instant de sa création a été l'objet de la complaisance et des regards favorables de Dieu, et dès ce commencement on pouvait déjà vous surnommer pleine de grâce, comme l'ange vous appela quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Primum punctum. A. — *Anima justi est templum Deo gratissimum.* B. — *Cum profanatur per peccatum est maximum malum.*

Secundum punctum. *Ut reconcilietur sex sunt necessaria quæ significantur per cæremonia consecrationis templi materialis :* C. 1° *Duodecim luminaria, id est fides duodecim articulorum.* — D. 2° *Aqua lustralis, lacrymæ pœnitentis.*—E. 3° *Cinis mortificationis.* — F. 4° *Observatio mandatorum Dei.* — G. 5° *Cruces afflictionum.* — H. 6° *Reliquiæ Sanctorum, imitando virtutes eorum.*

PRIMUM PUNCTUM.—*Anima justi, etc.*

A.—(*Deo gratissimum.*) Le dévot S. Bernard (serm. 1° in Dedicatione ecclesiæ) prêchant à ses religieux de Notre-Dame de Clairvaux au jour de la dédicace de leur église, leur disait : Mes frères, la solennité de ce jour doit être pour nous d'autant plus précieuse, qu'elle nous est plus propre et particulière. Si nous ne célébrons pas dignement la Pentecôte, Pâques, Noel et les autres fêtes de l'année, elles ne laissent pas d'être bien célébrées, parce qu'elles sont communes à toutes les églises, et la dévotion des autres fidèles supplée à notre manquement ; mais si nous ne solennisons pas bien la dédicace de notre église, elle n'est pas bien solennisée, puisque personne ne la solennise que nous. Cette solennité est proprement notre fête ; parce que c'est la fête de notre église, et encore plus parce que c'est de nous qu'elle se fait. Vous vous étonnez de ce que je dis qu'on fait une fête de vous et de moi. N'arrêtez pas votre esprit à des pensées basses et grossières; quelle sainteté peuvent avoir ces prières et ces murailles, pour nous obliger à en célébrer une fête ? Elles ont quelque sainteté, mais elles l'empruntent de nos corps ; et peut-on douter que nos corps ne soient saints, puis qu'ils sont le temple du Saint-Esprit, comme dit l'apôtre ? Nos âmes

donc sont saintes, parce que l'esprit de Dieu y habite; nos corps sont saints, à cause de la sainteté des âmes qui y font ou qui y ont fait leur demeure. Cette maison est sainte par la sainteté des corps qui y entrent ou qui y reposent. Jusqu'ici ce sont les paroles de S. Bernard, qui nous font voir que par le baptême ou autres sacrements dignement reçus, nous sommes faits les temples vivants où Dieu habite plus volontiers que dans aucune église matérielle, qui lui ait été jamais dédiée ou qu'on puisse lui consacrer. Nous avons autrefois considéré les grandes louanges qu'il donna, et les faveurs particulières qu'il fit à Salomon, à Zorobabel, à Jésus fils de Josédec, pour avoir fait bâtir ou réédifié le temple, et même à David pour en avoir eu seulement la volonté; et pour montrer qu'il agrée admirablement ce service, il fit l'honneur à Cyrus, roi de Perse, qu'il n'a jamais fait à autre qu'à notre Sauveur et à S. Jean-Baptiste, de parler de lui en son Ecriture, et de le nommer par son nom longtemps avant sa naissance parce qu'il prévoyait qu'il aurait l'esprit et la piété de faire rebâtir le temple. Quand vous retirez votre enfant ou votre voisin de ses débauches, et que vous mettez en son cœur la crainte et l'amour de Dieu, s'il y persévère jusqu'à la mort, vous dressez et dédiez au Fils de Dieu, un temple mille fois plus saint, plus riche, plus auguste que toutes les églises matérielles du monde.

Donnez-moi une église, la plus belle et la plus magnifique qui soit au monde, une église qui ait le portail comme celui de la ville de Reims, la nef comme celle d'Amiens, le chœur comme celle de Beauvais; et encore plus, une église qui soit plus grande, plus riche, plus achevée que Notre-Dame de Paris, que saint Pierre de Rome, que sainte Sophie de Constantinople, qu'il n'y ait que marbre, jaspe, porphyre, or et argent; une église si admirable, que le temple de Salomon lui étant comparé n'en soit estimé qu'une chaumière, et qu'en un jour solennel elle soit remplie de peuple depuis le haut jusqu'en bas, qu'il y ait trois ou quatre cents ecclésiastiques avec des surplis blancs comme

neige et des chapes de soie et d'or en broderie, qu'ils y chantent les vêpres gardant ponctuellement toutes les cérémonies portées par les rubriques, qu'il y ait des orgues ravissantes, une musique à deux chœurs qui charme tous ceux qui l'entendent, des luminaires, des encensements, des carillons de cloches accoutumés en telles solennités ; que le parlement, les magistrats, l'université et les autres compagnies de la ville y assistent ; supposez que tous ces gens soient en état et en affection de péché mortel, et qu'en même temps il y ait dans une petite cabanne, une pauvre femmelette, borgne, bossue, boiteuse, contrefaite, malade, couchée sur un peu de paille, mais qui soit en état de grâce, et qui aime bien Dieu : Dieu détourne ses yeux et son cœur de ce beau portail, de cette grande nef, de ces piliers de marbre, de ces murailles dorées et azurées, de ces surplis, de ces chapes, de ces orgues, de ces cloches, de cette musique, de ces luminaires, de ces encensements, de ce peuple, de ces docteurs, de ces conseillers, de ces chantres, et si ce n'était son Fils qui l'apaise, et l'Eglise son épouse qui le prie, il abîmerait cette pompe dans l'ardeur de sa colère ; au lieu qu'il tourne ses yeux, il met son cœur, son affection, sa complaisance, il prend ses délices et ses contentements, dans l'âme de cette petite femme. Ecoutez-le parler et vous verrez que je dis vrai. Quel temple fut jamais plus magnifique que celui de Salomon ? quels encensements de plus suave odeur que le thymiame qui s'y brûlait ? quels sacrifices de plus grands frais, quelles cérémonies plus exactement gardées, quelles solennités plus religieusement observées que celles des Iraélites en l'ancienne loi ? et toutefois Dieu dit au livre des Rois : (3. Reg. 9. 7.) Si vous ne gardez mes commandements, je rejetterai ce temple que j'ai sanctifié : *Templum, quod sanctificavi nomini meo, projiciam a conspectu meo;* je ne daignerai pas le regarder. Il dit à des Iraélites qui ne se retiraient pas du péché : Vos encensements me sont en abomination : *Incensum abominatio est mihi:* (Isa. 1. 13.) Vos sacrifices ne me plaisent non plus que si c'était du sang de

pourceau, que j'ai défendu en ma loi : *Qui offert oblationem quasi qui sanguinem suillum offerat ;* J'ai en horreur vos fêtes et vos cérémonies : *Neomenias, et sabbata, et festivitates vestras odivit anima mea ;* Je répandrai sur vos visages l'ordure, le fumier de vos solennités : *Dispergam super vultum vestrum stercus solemnitatum vestrarum.* (Malac. 2, 3.) Pourrait-on exprimer une plus forte abomination ? Au lieu qu'il dit à l'âme choisie : Montrez-moi votre face ; faites-moi entendre votre voix ; votre voix m'est harmonieuse, et votre face agréable. (Cantique. 2. 14.)

Il dit à un homme juste : Vous êtes mon serviteur, je me glorifierai en vous. (Isa. 49. 3.) Il dit d'un homme qui a son amour et qui garde ses commandements : Mon Père l'aimera, (Joan. 14. 21.) et nous viendrons à lui avec tant d'inclination et de tendresse, que, comme dit S. Thomas, si, par imagination de chose impossible, Dieu n'était pas en tout lieu par son immensité, s'il était seulement au ciel ou en quelque autre lieu particulier, il le quitterait pour venir en l'âme qui est en grâce. De là vient que S. Paul (act. 17, 24.) qui avait dit aux Athéniens, que Dieu n'habite pas dans les temples faits à la main, dit aux Romains : (Rom. 3. 9.) L'esprit de Dieu habite en vous ; la maison de Dieu est toute sainte, et cette maison n'est autre que vous. Ce qui est si vrai qu'il ose dire que même les membres de notre corps sont les temples du Saint-Esprit ; notre corps donc est un temple du Saint-Esprit, et notre âme en est le sanctuaire, parce que le Saint-Esprit est en notre âme ; et notre âme est dans notre corps comme l'arche est au milieu du sanctuaire, et le sanctuaire au milieu du temple.

B.—(*Cum profanatur etc.*) N'est-ce donc pas un malheur qui mérite d'être pleuré avec des larmes de sang, quand cette maison de Dieu vient à être profanée, ce temple souillé, cette église violée ? Il y a de la compassion, mais aussi de la dévotion à lire dans l'Ecriture sainte, le deuil, la désolation, les larmes, les lamentations des anciens Israélites, quand le temple de Jérusalem était profané, ou

ruiné, ou envahi par les infidèles. Au premier livre des Machabées (1. Machab. 4. 37.) il est dit : « Congregatus « est omnis exercitus, et ascenderunt in montem Sion, et « viderunt sanctificationem desertam, et altare profana- « tum, et portas exustas, et sciderunt vestimenta sua, et « planxerunt planctu magno, et imposuerunt cinerem super « caput suum, et clamaverunt in cœlum : » Tous les soldats de l'armée de Dieu s'étant assemblés, montèrent sur la montagne de Sion où était le temple, et ils virent que toutes les choses saintes en étaient enlevées, et que l'autel était profané et les portes brûlées, et voyant cela ils déchirèrent leurs vêtements pour montrer que leur cœur était déchiré de tristesse, ils pleurèrent amèrement, mirent de la cendre sur leur tête et jetèrent de grands cris vers le ciel. Et au livre suivant, (2. Machab. 6. 13.) quand il parlait de la persécution d'Antiochus qui affligeait le peuple, en faisant mourir un vénérable vieillard nommé Eléazar, et martyrisant les sept frères Machabées, ils disent : C'est une grâce que Dieu nous fait de nous châtier en ce monde pour ne pas nous damner en son jugement : *Magni beneficii est judicium*. Mais quand ils parlent des insolences que les païens faisaient dans le temple, ils disent que c'était un assemblage de maux et d'afflictions qui les mettaient tous dans une étrange consternation : *Pessima et universis gravis erat malorum incursio*. Cette profanation n'était rien en comparaison de celle qui se fait dans une âme quand elle consent au péché mortel. Tout ce qu'il y avait de saint en est enlevé, la grâce sanctifiante, l'amour de Dieu, les dons du Saint-Esprit, les vertus infuses, les habitudes surnaturelles, et rien n'y demeure qu'une foi morte et une espérance morfondue. Si vous êtes en cet état, faites comme ces anciens, pleurez, gémissez, brisez votre cœur de repentance ; criez au ciel, non d'une voix corporelle, mais de tous les efforts de votre âme, de toute l'étendue et de toute l'ardeur de votre cœur : *De profundis clamavi ad te, Domine*. C'est le conseil que S. Augustin nous donne : (Serm. 210. de tempore.) *Et ideo si quis in*

se templum Dei, aut turpibus cogitationibus sordidavit, aut luxurioso sermone polluit, dum tempus est cum Dei adjutorio studeat reparare: Si quelqu'un de nous a souillé en soi le temple de Dieu par quelque pensée impure, quelque parole déshonnête, quelque action illicite, qu'il ait soin de bonne heure de réparer cette faute, de réconcilier ce temple avec la grâce de Dieu.

SECUNDUM PUNCTUM. — *Ut reconcilietur, etc.*

C. — (1° *Duodecim luminaria.*) S. Bernard (serm. in Dedic eccles.) nous en enseigne l'unique moyen, par la considération des cérémonies qu'on a coutume de pratiquer dans la consécration des églises. Il y en a six principales : on allume douze cierges tout autour de l'église, on y jette de l'eau bénite pour en chasser le diable, on couvre le pavé de cendres, on y écrit l'alphabet, on imprime des croix contre les murailles, et ont les oint avec de saintes huiles, on y met des reliques de Saints, et l'on prie Dieu par leur intercession. Ces observances religieuses étant prises aux sens allégoriques nous représentent les mystères qui ont été opérés pour la conversion des gentils et pour l'établissement de l'Eglise catholique. Remettant de vous en parler à quelque autre occasion, je me contenterai de vous dire que, selon le sens moral et tropologique, elles signifient ce qui est nécessaire pour recouvrer la grâce de Dieu et pour reconsacrer le temple de notre âme quand il a été souillé par le consentement au péché : *Quidquid in manufactis templis agitur, totum in nobis spiritali ædificatione completur,* dit S. Augustin. (serm. 252. de tempore.) Premièrement, il faut allumer douze cierges, c'est-à-dire vivifier la foi des douze articles du Symbole. La Genèse nous apprend qu'au commencement des siècles, avant la création de la lumière, la terre n'était qu'un vaste désert, vide, inculte, stérile : *Terra erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi.*

Pour débrouiller ce chaos et en faire éclore les créatures qui peuplent ce monde élémentaire, le Créateur dit : *Fiat*

lux : Que la lumière soit faite. Votre âme est comme la terre de ce temps-là, nue, stérile et infructueuse, point de dévotion, point d'amour de Dieu, point de solides vertus, point de bonnes œuvres bien parfaites; votre vie est un chaos, ce n'est que confusion, désordre et déréglement. Pourquoi? *Tenebræ sunt super faciem abyssi ;* les ténèbres sont en votre esprit, l'ignorance, l'inconsidération, l'aveuglement; vous ne connaissez et ne comprenez pas l'importance de votre salut, la noblesse et l'excellence de votre âme, la grandeur incompréhensible de celui que vous offensez, la sévérité de sa justice, le compte rigoureux qu'il vous demandera, la longueur infinie de l'éternité interminable.

Vous plaignez vingt sous qu'il faudrait employer pour acheter le Mémorial de Grenade où vous trouveriez toutes ces vérités; vous n'assistez pas aux sermons où elle se prêchent; si vous y assistez, vous les mettez aussitôt en oubli, vous ne prenez jamais le temps, et la peine de les méditer. *Fiat lux*, *fiat lux ;* allumez les douze cierges, la foi et la connaissance des douze articles du Symbole; donnez-vous quelquefois la patience de considérer hors du tumulte, à loisir et attentivement, combien ces vérités condamnent votre vie; ayez en horreur votre mauvais état, et dites en vous-même : Je suis ennemi d'un Roi tout-puissant, le Créateur du ciel et de la terre me veut mal de mort; il peut tout ce qu'il veut, il me veut grand mal sans doute, il m'en fera donc très effroyablement. Ne suis-je pas un monstre d'ingratitude d'offenser une si haute Majesté qui a daigné tan s'abaisser pour moi, que de s'incarner et de se faire homme de se faire petit enfant dans le sein d'une Vierge? Je crucifie de nouveau et fais mourir en moi le Fils de Dieu par mon péché, je me rends inutiles sa sainte mort et sa passion, sa résurrection, son ascension; je désoblige celui qui doit me juger, de la volonté duquel dépendra le sort de mon bonheur ou malheur éternel; ce péché que je commets sera découvert, publié, exposé à la vue de tout le monde au jour du jugement; je contriste le Saint-Esprit, je déshonore l'Eglise, je me rends indigne de l'intercession et de la com-

munion des Saints, je perds les belles occasions que la miséricorde de Dieu me fournit d'obtenir très facilement la rémission de mes péchés, je m'oblige à ressusciter dans un corps pesant et incommode, et à perdre la vie éternelle pour une volupté passagère. Si vous pesez un peu mûrement et sérieusement ces vérités avec la lumière de la foi, vous admirerez votre folie, vous serez touché de componction, vous verserez des larmes de repentance, des larmes qui sont une vraie eau bénite, plus bénite, plus sainte, plus sanctifiante et plus puissante à chasser le démon que celle qu'on fait tous les dimanches.

D. — (2° *Aqua lustralis, etc.*) Sainte Thérèse écrit en sa vie qu'elle a connu par expérience que rien ne donne tant la fuite au diable que de lui jeter de l'eau bénite ; et de notre temps une bonne dame auprès de Bourges qui avait été un peu mondaine, étant au lit de la mort, et voyant Satan qui lui paraissait, tantôt aux pieds, tantôt à son côté, disait à sa fille qui me l'a raconté : Il est ici, jetez-y de l'eau bénite ; il est allé là, jetez-en là. Mais l'eau bénite la meilleure et qui lui donne plus d'épouvante, c'est l'eau des larmes d'une vraie repentance.

Il disait autrefois à S. Macaire : Jeûne tant que tu voudras, je jeûne encore plus que toi, car je ne mange rien du tout; veille tant que tu voudras, je veille encore plus que toi, car je ne dors jamais; fais des pèlerinages tant que tu voudras, je vais souvent par toute la terre, je ne t'admire, je ne te redoute, je ne prends point la fuite pour tout cela ; ce que j'admire, ce qui me fait craindre et prendre la fuite c'est quand on pleure ses péchés, quand on s'humilie devant Dieu, quand on gémit et soupire aux pieds du Crucifix ; c'est ce que je n'ai jamais fait, c'est ce qu'il m'est impossible de faire.

L'Eglise faisant l'eau bénite demande à Dieu qu'elle serve à déraciner et à arracher le démon du lieu qu'il a envahi : *Ipsum inimicum eradicare et explantare valeas.* Quand vous commettez un péché mortel, il se plante en votre cœur ; quand vous y persévérez et tombez de péché en pé-

ché, il y prend racine. La meilleure eau bénite qui puisse l'en arracher, c'est l'eau des larmes de pénitence; mais comme un petit ruisseau qui coule au pied d'un arbre ne l'arrache pas, il faut un torrent; ainsi une mauvaise habitude ne se déracine pas de votre cœur, par quelques gouttes de larmes qui mouillent vos yeux aux pieds du prêtre, il en faut un torrent et une grande abondance : *Converte, Domine, captivitatem nostram sicut torrens in austro.* Vous retombez dans le péché incontinent après les fêtes, aussi témérairement et aussi souvent qu'avant Pâques. Je ne m'en étonne pas : Satan a autant de pouvoir sur vous, et il vous tente aussi furieusement qu'il le faisait; il a autant de pouvoir, parce que vous ne l'avez pas éloigné de vous; vous ne l'avez pas éloigné par votre confession, parce qu'il n'y a point eu d'eau bénite, point de larmes, point de vraie componction; vous avez confessé vos péchés comme si vous racontiez une histoire, sans être touché au cœur, sans repentance, sans une vraie conversion, sans dessein de satisfaire à la justice de Dieu.

E. — (3° *Cinis mortificationis.*) Vous avez eu en pratique l'erreur des luthériens et autres hérétiques de ce temps. Ils disent que pour rentrer en grâce avec Dieu et faire une parfaite pénitence, c'est assez de quitter son péché et de commencer une vie nouvelle; c'est une erreur. Ainsi après avoir commis des péchés à douzaines, vous vous imaginez en être quitte pour vous en confesser et dire quelques chapelets; c'est un abus : l'Ecriture (Matth. 11. 21. — Job. 42. 6. les convainc d'erreur; l'Ecriture condamne votre abus : *Si in Tyro, et Sidone factæ fuissent virtutes, olim in cinere et cilicio pœnitentiam egissent. Ipse me reprehendo et ago pœnitentiam in favilla et cinere;* notez la cendre, la mortification, l'austérité.

F. — (4° *Observatio mandatorum.*) Cette peine que nous souffrons pour avoir transgressé les commandements de Dieu nous rend plus affectionnés à vouloir les observer, et c'est le quatrième point nécessaire à notre sanctification, signifié par l'alphabet que l'évêque écrit du bout de sa crosse

sur le pavé de l'église. Cet alphabet représente les dix préceptes du Décalogue ; aussi nous voyons dans l'Ecriture que le psaume cent dix-huit, qui se dit tous les jours dans les petites heures, et qui ne parle en chaque verset que des commandements de Dieu, est en hébreu un psaume alphabétique composé avec tant d'artifice que les huit premiers vers commencement par *aleph*, les autres huit par *bet*, *cimel*, *dalet*, et ainsi consécutivement jusqu'à la dernière lettre qui est *tau;* et cela, dit S. Ambroise, pour nous faire savoir que comme ceux qui veulent apprendre à bien parler en grec ou en hébreu commencent par l'alphabet ; ainsi ceux qui veulent apprendre à bien vivre en chrétiens et en catholiques doivent commencer par l'observance des commandements de Dieu. C'est bien de venir au sermon, d'être du rosaire, du scapulaire, de dire votre chapelet, mais ces œuvres ne sont que des voies et des accessoires. Ce qui est de grande importance et absolument nécessaire à votre salut, c'est que vous disiez comme David : *In corde meo abscondi eloquia tua, ut non peccem tibi ;* que vous aimiez Dieu de tout votre cœur, non afin qu'il vous donne des biens temporels, mais pour l'amour de lui ; et lors même qu'il vous les ôte, que vous craigniez de l'offenser plus que le renversement de votre fortune ; que vous ne juriez point du tout ; que vous soyez bien respectueux et obéissant à votre père et à votre mère, en bonne intelligence avec tout le monde, point de haine, d'aversion, d'envie contre personne, point de fraude en votre trafic, point de fourberie en votre métier, point de supercherie en votre procès ; que vous ne preniez et ne laissiez prendre en vous aucun plaisir charnel hors du légitime mariage.

G. — (5° *Cruces afflictionum.*) Quand nous y avons manqué, si nous n'en faisons pénitence, le Fils de Dieu nous en impose, il nous envoie des croix comme on a coutume d'en marquer tout autour de l'église qui doit être consacrée ; il faut les recevoir non-seulement avec patience et résignation, mais avec agrément et action de grâce : car le Fils de Dieu a coutume de les oindre avec l'huile des con-

consolations du Saint-Esprit. C'est ce que ne considèrent pas les âmes mondaines, qui ont en horreur et fuient tant qu'elles peuvent les austérités et les mortifications de la chair que les âmes choisies embrassent avec joie, parce qu'elles sont détrempées dans les consolations du Saint-Esprit que le monde ne voit pas : *Vident cruces nostras, non vident unctiones nostras*, dit S. Bernard.

H. — (6° *Reliquiæ Sanctorum.*) Nous ne pouvons avoir de nous-mêmes ces saintes dispositions ; c'est à Jésus de nous les donner, il faut les lui demander par l'entremise de ses favoris. Il est bon d'avoir un certain nombre de Saints, dix, douze, quinze, vingt Saints, chacun selon sa volonté, auxquels nous ayons une dévotion particulière toute notre vie, il faut les honorer tous les jours, en faire des litanies, les réclamer en nos tentation et nos perplexités, lire l'histoire de leur vie, pratiquer quelque bonne œuvre en leur honneur, et comme on met de leurs reliques en une église qu'on bénit, ainsi pour nous sanctifier, il faut garder en notre cœur les exemples de leurs vertus, les saintes paroles qu'ils ont dites, les avis salutaires qu'ils ont donnés, les bons enseignements qu'ils ont laissés ; ce sont des reliques non de leur corps, mais de leur cœur et de leur esprit, qui doivent nous être chères et précieuses : *Reliquiæ cogitationis diem festum agent tibi.* Quand nous avons eu le bonheur de rebâtir et de rebénir ce temple, nous devons faire comme les Israélites. Quand ils eurent reconsacré le temple qui avait été profané par les gentils, ils firent une grande solennité en louant Dieu et en le bénissant par des hymnes et cantiques de joie, et ordonnèrent qu'on en ferait tous les ans une fête avec octave. (1. Machab. 4. 59.) Ainsi il faudrait marquer le jour de votre confession générale ; car si elle a été bien faite, elle a été le jour de votre sanctification, et de la nouvelle consécration de votre âme au service de Dieu ; il en faudrait remarquer le jour, et tous les ans en faire comme une fête, vous échauffant de plus en plus dans l'amour de Dieu et en disant avec le prophète :

Mon cœur, bénissez le Seigneur qui vous a pardonné tous vos crimes, qui a guéri toutes vos infirmités, qui a satisfait à tous vos bons désirs. Que toutes les puissances de mon âme vous louent, que toutes les facultés de mon esprit vous bénissent; soyez glorifié par toutes les créatures, maintenant, et toujours, et en tous les siècles des siècles.

Amen.

SERMON CCCXXXVIII.

POUR LE MERCREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

DE L'AVEUGLEMENT D'ESPRIT.

Prœteriens jesus vidit hominem cœcum a nativitate.
Jésus vit en passant un aveugle-né. (Joan. 9. 1.)

On n'a coutume d'offenser Dieu et de tomber dans le péché que par l'une de ces deux voies : par le déréglement de la volonté, ou par l'aveuglement d'esprit. Il n'y a que les âmes noires, malicieuses et dénaturées qui offensent Dieu avec connaissance et par déréglement de la volonté. Les âmes les mieux faites, et qui ont quelque désir de faire leur salut, ne pèchent ordinairement que par aveuglement d'esprit ; mais je l'oserai dire puisque c'est vrai, que cette seconde voie est plus dangereuse, plus commune et plus à craindre que la première ; c'est pourquoi il est très important d'en être bien éclairci et d'en traiter à fond ; ce sera en considérant, premièrement, quelles en sont les causes ; secondement, les inconvénients ; troisièmement, les remèdes. Jésus rendit la vue à cet aveugle-né, par un colyre, composé de terre et de sa précieuse salive. C'était une figure de ce qu'il avait fait autrefois par votre entremise, ô sainte Vierge, pour rendre la vue spirituelle, que le monde avait perdue par le péché du premier homme ; il joignit la sagesse éternelle, signifiée par la salive, à la terre du corps humain, dans le mystère de l'incarnation opéré en vous et par vous, comme l'ange vous l'avait prédit, quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. *Laus sensus visus.* A.

Primum punctum. *Cæcitatis causæ. Prima, justitia Dei :* B. — 1° *Scriptura.* C. — 2° *Patribus.* D. — 3° *Exemplis.* E. — *Secunda, peccatum.* F. — *Tertia, amor inordinatus creaturæ.*

Secundum punctum. *Mali effectus cæcitatis :* G. — 1° *Perseverantia in nostris defectibus.* H. — 2° *Effectus incorrigibiles reddit ; 3° Inexcusabiles.*

Tertium punctum. *Remedia :* I. — 1° *Diffidere de nobis.* L. — 2° *Inquirendus fidelis director.*

EXORDIUM.

A. — (*Laus sensus visus.*) Comme une privation est d'autant plus funeste et déplorable, que la forme qui lui est opposée est plus excellente et parfaite, pour connaître quelle est l'incommodité de l'aveuglement, il faut seulement considérer qu'en tous les sens extérieurs, le plus noble, le plus nécessaire, le plus vif et actif, c'est le sens de la vue. Il est le plus noble ; car outre que de tous les membres de notre corps, il n'en est point qui soit façonné avec tant d'artifice, il n'en est point qui ait tant de parties homogènes et hétérogènes que les yeux, puisqu'en l'œil il y a des muscles, des veines, des tuniques, des humeurs, et des nerfs optiques, qui sont les canaux à la faveur desquels l'œil reçoit les esprits visuels. Outre que les yeux sont les plus fidèles interprètes des mouvements de l'âme, et de la bonne ou mauvaise disposition du corps, comme Hippocrate et Aristote l'ont enseigné (1) ; outre ces avantages, dis-je, la vue a pour son objet la lumière qui est la plus noble de toutes les qualités corporelles, et qui approche le plus des spirituelles ; elle a pour objet le soleil, que Platon appelle le Fils et l'image du Dieu souverain.

(1) Nulla ex parte tot signa quam ex oculis accipiuntur. (Hipoc. lib. 2. Epist. sact. 5. et 6.)
Oculi ut valent ita et totum corpus. (Arist. lib. de Physion.)

La vue est le sens le plus nécessaire. Si tous les hommes étaient dépourvus de quelqu'un des autres sens, comme de l'ouïe ou de l'odorat, le trafic ne laisserait pas de s'exercer, quoique difficilement; mais si tous les hommes étaient privés de la vue, le commerce, la communication et les commodités de la société humaine seraient entièrement interdits et supprimés.

En troisième lieu, la vue fait son action plus promptement, et comme on dit en un clin-d'œil, parce que c'est le sens le plus épuré et le plus immatériel; elle a le ressort de son opération, et la sphère de son activité plus vaste et de plus longue étendue. Le goût et l'attouchement ne sentent que ce qui leur est conjoint immédiatement. L'ouïe n'entend des coups de canon que de six ou sept lieues loin. La vue se porte en un moment à ce qui est éloigné et distant de plusieurs millions de lieues; elle voit le soleil qui est au quatrième ciel, les étoiles du firmament, qui sont au huitième ciel au-delà des sept planètes.

Ne sortons pas de cette considération sans nous élever à Dieu, et disons : Si vous aviez perdu la vue sans espérance de la recouvrer, et qu'un excellent oculiste vous rendit l'usage de vos yeux avec un colyre piquant et douloureux, quelle reconnaissance, quel paiement, quelles actions de grâces ne lui feriez-vous pas? Le bon Dieu vous a donné deux yeux, et deux yeux bien faits, bien clairvoyants; il vous les a donnés sans vous faire éprouver de douleur; et vous ne l'en remerciez pas, vous en êtes méconnaissant, vous vous en servez pour l'offenser, quelle ingratitude monstrueuse!

Or, comme S. Antoine disait à Dydime : Cette vue corporelle qui nous est si précieuse, nous est commune avec les fourmis et les moucherons; nous avons une autre vue qui nous est commune avec les anges : c'est l'esprit de l'entendement, si noble qu'il a pour objet le Soleil de justice, l'essence incréée, les perfections infinies, et les personnes adorables de la très sainte Trinité; si spirituel qu'il a épuré et spiritualisé par son opération les choses les plus maté-

rielles ; si nécessaire que sans lui nous n'aurions aucun commerce avec Dieu, avec la très sainte Vierge, les anges et les Saints. Par lui nous avons l'invention d'allier les éléments, d'affiner les métaux, d'alambiquer les plantes, de dompter les animaux, de gouverner ce monde visible, de converser avec les esprit célestes. Si donc c'est une privation si redoutable et si funeste de perdre la vue corporelle, combien plus la spirituelle ? *Optimi corruptio pessima.*

PRIMUM PUNCTUM. — *Cæcitatis causæ.*

B. — (*Prima, justitia Dei : 1° Scriptura.*) Pour éviter un si grand malheur, il en faut rechercher les causes. La première est la justice de Dieu qui, par un très effroyable, mais très juste et très adorable jugement, condamne souvent l'âme pècheresse à cette punition. Le Psalmiste l'a prédit en ces termes : *Obscurentur oculi eorum ne videant :* Leurs yeux seront aveuglés, afin qu'ils ne voient pas ; et Isaïe (6. 10.), cité par S. Matthieu (13. 14.) dit : Vous écouterez, et en écoutant vous n'entendrez point ; vous verrez, et en voyant, vous ne verrez point, car le cœur de ce peuple s'est appesanti, et ils ont bouché leurs yeux de peur que leurs yeux ne voient, et que s'étant convertis, je ne les guérisse.

C. — (2° *Patribus.*) S. Cyprien dit (lib. 1. epist. 3. ad Cornelium.) : « Ira Dei est non intelligere delicta, ne sequatur pœnitentia. » S. Augustin (in psalm. 57.) dit : « Parva ista pœna est, ut de ista sola loquamur, obscuratio cordis, excæcatio mentis parva et pœna ? Si quis furtum faciens statim oculum perdidisset, omnes dicerent Deum præsentem vindicasse, oculum cordis amisit et ei pepercisse putatur Deus : » Si quelqu'un ayant commis un larcin, un adultère ou autre crime, perdait la vue sur-le-champ, on dirait que Dieu est en grande colère contre lui, et l'on craindrait une semblable punition. Sergius, proconsul, voyant qu'un magicien nommé Elimas était devenu aveugle par les reproches et invectives que S. Paul lui fit, connut la justice toute-puissante de Dieu et se convertit

à la foi (Act. 13. 12.). Vous voyez que depuis que cet homme est tombé dans ce péché, il a perdu les yeux de l'esprit. Quel plus grand aveuglement que de ne pas voir!

D. — (3° *Exemplis.*) Nous en avons des exemples tant dans l'ancien que dans le nouveau Testament. Le roi de Judée, Roboam (3. Reg. 12. 15.), à son premier avénement à la couronne est humblement supplié par ses sujets d'avoir pitié d'eux et de diminuer tant soit peu les charges dont son père Salomon les avait accablés. Il consulte là-dessus les vieux conseillers qui étaient sages et bien entendus dans les affaires d'état; ils lui disent : Si vous contentez le peuple en ce commencement, vous gagnerez son affection, et par la suite vous en ferez tout ce que vous voudrez. Il méprise ces avis salutaires, et par le conseil des jeunes conseillers qui étaient inquiets et étourdis, il répond au peuple : Sachez que mon petit doigt est plus gros que le dos de mon père, au lieu de vous soulager je prétends vous surcharger; mon père vous a donné les étrivières avec des escourgées, je vous les donnerai avec des scorpions. Quelles sottes paroles! Cette rigueur est cause que le peuple se débauche de son obéissance; de douze tribus qu'il avait dans son domaine, il ne lui en reste qu'une seule. D'où lui est venu cette folie, ce renversement d'esprit et de fortune! l'Ecriture en rend la raison : *Quoniam aversatus fuerat eum Dominus :* Dieu l'avait pris en aversion, et il voulait accomplir les menaces qu'il avait faites par ses prophètes. Avant que de commencer un procès que vous désirez intenter, vous voulez consulter un homme de justice; au lieu de rencontrer un avocat qui soit homme de bien, craignant Dieu, pacifique, vous tombez entre les mains d'un chicaneur qui est bien aise de pêcher en eau trouble et de faire valoir le métier; il vous conseille d'entreprendre ce procès, il vous assure que vous aurez gain de cause, que votre droit est clair comme le jour. Vous passez quatre ou cinq ans en tracas, en voyages, en inquiétudes, en aversion contre votre partie adverse, en chicanes et actions injustes qu'il vous fait faire, et enfin vous

êtes condamné non-seulement au principal, mais encore aux dépens. Comment est-ce que Dieu a permis que vous ayez si mal rencontré, et que ce méchant vous ait ainsi aveuglé! c'est en punition de quelque péché que vous avez autrefois commis, ou de ce que vous possédez quelque bien mal acquis par vos ancêtres.

Au chapitre seize des Actes il est dit que S. Paul et son disciple Timothée parcourant diverses contrées, pour y répandre la parole de Dieu et la lumière de l'Evangile, avaient dessein d'aller en Asie et en Bythinie pour y prêcher, et le Saint-Esprit les en empêcha. Oui, le Saint-Esprit, l'esprit de Jésus les en empêcha : *Vetati sunt a Spiritu Sancto loqui verbum Dei in Asia; tentabant ire Bythiniam, et non permisit eos Spiritus Jesu*, parce que ces provinces s'en étaient rendues indignes et avaient mérité qu'on les laissât dans leur aveuglement.

E.—(*Secunda, peccatum.*) Vous voyez donc que Dieu nous aveugle, non par une action physique et positive; mais par la soustraction de ses lumières que nous avons déméritées, à proprement parler, c'est le péché qui nous crève les yeux de l'esprit et qui nous jette en des ténèbres plus épaisses que celles d'Egypte : *Excæcavit eos malitia eorum*, dit le Sage : (Sap. 2. 21.) Leur malice les a aveuglés. Le péché est toujours péché, toujours malin et cause de funestes effets, dit S. Thomas; (1. 2. q. 85. art. 3. in corp.) tout péché actuel fait en chacun de nous les mêmes plaies que l'originel a faites à toute la nature.

Qui ne s'étonnera de l'effroyable aveuglement des deux premiers pécheurs, du premier ange et de la première femme? Le premier ange avait l'esprit si lumineux, si brillant, et éclatant que la lumière lui avait donné le nom de Lucifer, c'est-à-dire, porte-lumière, sans parler des splendeurs surnaturelles que Dieu avait répandues en son entendement; et néanmoins depuis qu'il fut tombé au péché par une vaine complaisance de sa beauté naturelle, il fut si étourdi qu'il se figura pouvoir s'égaler à Dieu, aller de pair avec le Créateur, et s'asseoir au trône du Tout-Puissant : *Perdidisti*

sapientiam in decore tuo. Il est dit en l'Ecclésiastique (Eccli. 17. 5.) que Dieu avait doué la première femme d'un très bon sens et d'une science infuse, mais depuis qu'elle eut perdu l'état d'innocence, écoutant avec ambition les propositions de Satan, elle fut si simple, si sotte, si privée de sens commun, qu'elle s'imagina que mangeant d'une pomme elle deviendrait savante, et serait comme un petit Dieu. Quel est l'enfant de sept ou huit ans qui ne verrait la tromperie et la fausseté de cette proposition, que mangeant seulement d'une pomme on puisse devenir savant et semblable à Dieu?

S. Thomas nous enseigne, (Serm. in dominica Quinquagesimæ, in illud : Cæcus sedebat secus viam.) que comme il y a sept choses qui empêchent la vue corporelle, il y a sept vices capitaux qui nous ferment les yeux de l'âme, et nous empêchent de voir les choses spirituelles. Le premier empêchement, c'est l'enflure du visage, qui représente l'orgueil : *Nimis inflata facies mea me videre non sinit*, disait S. Augustin. Le second est la poussière jetée dans les yeux ; c'est l'avarice, l'attache aux biens de la terre : *Defluxi ad temporalia et obscuratus sum.* Le troisième est une taie ou cataracte qui se fait en l'entendement par le péché de la chair : « Ascendebant nubeculæ de limosa con« cupiscentia carnis et obnubilabant, et obfucascabant cor « meum ut non discerneretur sinceritas dilectionis a cali« gine libidinis, » dit encore S. Augustin.

Le quatrième, est l'air couvert de ténèbres, c'est l'envie : *Invidus quasi non videns. Jam non rectis oculis aspiciebat Saul David.* (1. Reg. 18. 9.)

Le cinquième, est quelque défluxion, qui signifie l'intempérance : *Cui væ? cui suffusio oculorum? nonne his qui commorantur in vino et student calicibus epotandis?* (Prov. 23. 30.)

Le sixième, est quand les yeux sont éblouis, cela se fait par la colère : *Turbatus est a furore oculus.* (Psal. 6. 8.)

Le septième, est quand vous fermez les yeux, ce qui se fait par la paresse. Le paresseux ne daignant pas d'ouvrir

les yeux de l'esprit pour être éclairé des vérités divines, demeure dans son aveuglement.

F.—(*Tertia, amor inordinatus creaturæ.*) Non-seulement le péché, mais toute affection trop grande et trop ardente, même aux choses bonnes et licites, aveugle notre entendement : *Supercecidit ignis, et non viderunt solem. Turbati sunt et moti sunt sicut ebrius : et omnis sapientia eorum devorata est :* (Psal. 57. 9..–Psal. 106. 27.) Toute passion qui n'est pas réfrénée nous trouble, nous enivre, nous transporte, renverse notre âme, démonte les ressorts de notre jugement, faisant éclipser en notre esprit le soleil de la raison et de la vraie sagesse.

Boëce a dit avec bonne grâce en vers adoniques :

Nubibus atris
Condita nullum
Fundere possunt
Sidera lumen.
Gaudia pelle,
Pelle timorem ;
Spemque fugato,
Nubila mens est,
Hæc ubi regnant.

Je dis l'affection même des choses bonnes et licites, si elle est trop ardente ; car, comme a dit un ancien, une lame d'or ou un voile de soie qu'on vous met sur les yeux, peut vous empêcher de voir aussi bien que si c'était une lame de fer ou un bandeau de chanvre. Et nous pouvons dire avec S. Ambroise, (in psal. 118. vers. 6.) qu'il n'est rien de si dangereux, de si effréné, de si incorrigible qu'un zèle indiscret, une vertu apparente qui se couvre d'une bonne intention prétendue, d'une volonté de choses bonnes, mais qui est passionnée et dans l'erreur. Quand on pèche sciemment et avec connaissance de cause, on a quelque retenue, le remords de la conscience, la syndérèse qui n'est jamais entièrement éteinte, arrêtent ou modèrent l'excès de la passion ; mais quand une âme qui s'est aveuglée pense faire pour la gloire de Dieu, ce qu'elle fait contre son service, c'est un cheval fougueux sans bride, c'est un torrent sans digue, c'est un accès de fièvre sans remède. S. Paul avant sa conversion ne respirait que sang, que meurtre, que carnage : *Spirans minarum et cædis in discipulos*

Domini, parce qu'il le faisait par un zèle de la loi de Dieu. Les tyrans exerçaient toutes sortes de cruautés envers les martyrs, parce qu'en le faisant ils pensaient rendre grand service à Dieu, comme Jésus l'avait prédit.

SECUNDUM PUNCTUM. — *Mali effectus cæcitatis.*

G. — (1° *Perseverantia*, *etc.*) De là vient que plusieurs de ceux qui évitent les autres piéges tombent souvent dans celui-ci. Il faut être bien fou pour se jeter à corps perdu dans un précipice évident ; vous voyez grand nombre de personnes qui vont aux églises, qui fréquentent les sacrements, qui pratiquent plusieurs bonnes œuvres, conduisent les âmes des autres, et qui néanmoins persévèrent toute leur vie en des fautes si visibles et si palpables que les plus idiots les pourraient remarquer ; mais l'amour-propre, le zèle indiscret, la présomption de soi-même, quelque autre passion ou attachement à quelque créature les empêchent d'y faire réflexion : *Videntes non vident.*

H. — (2° *Effectus incorrigibiles.*) Et qui pis est, il faudrait un miracle des plus signalés pour y remédier, parce qu'on est trop malade et qu'on ne sent pas son mal ; on est très misérable, et l'on ne connaît point sa misère. On est comme cette folle nommée Harpaste, dans Sénèque, qui étant devenue aveugle ne le voulait pas croire. Elle se plaignait que toutes les chambres de la maison étaient devenues obscures et qu'elle ne voyait rien. On est comme ce prêtre de l'Apocalypse à qui Jésus dit : *Dicis quia dives sum et nullius egeo : et nescis quia cæcus es*, *et pauper*, *et miser*, *et miserabilis.* Il vous semble que vous êtes riche en mérites, et que vous n'avez besoin du secours ni du conseil de personne, parce que vous ne commettez point d'action noire, ni évidemment criminelle. Vous pratiquez des vertus qui ont de l'éclat et du lustre devant le monde ; mais vous êtes aveugle et vous n'en savez rien, vous ne voyez pas les défauts qui vous rendent abominables devant Dieu, et qui vous souillent en sa présence toutes les vertus apparentes. Vous avez une horrible présomption de

vous-même, un mépris des autres, vous êtes idolâtre de vos sentiments, de vos intérêts, de vos enfants ; vous êtes pauvre en mérites, nu, aveugle, misérable, digne de compassion. *Vulgo dicitur quod non videt oculus, cor non dolet*, dit S. Bernard : On ne s'attriste jamais d'un mal dont on n'a pas la connaissance. La nature a destiné le même sens aux larmes et à la vue. Quand le Saint-Esprit dit aux proverbes : (24. 16.) *Septies in die cadet justus et resurget*. S. Bernard ajoute, et avec beaucoup de vérité : *Si tamen in die cadat, ut se cadere videat, et cecidisse se sciat, et resurgere cupiat, et manum adjuvantis requirat :* (S. Bern. serm. 17. in Cantica.) Le juste tombe sept fois par jour et se relève ! Oui, dit S. Bernard, si c'est de jour qu'il tombe, et qu'il voie sa chute, et qu'il connaisse qu'il est tombé, et qu'il désire se relever, et qu'il erche quelqu'un pour l'aider à se relever.

Il faut être bien aveugle pour ne pas voir les aveuglements qui sont si fréquents dans le monde. Ne m'avouerez-vous pas qu'il se fait de très grands abus et des fautes très remarquables, presque dans tous les états de la république chrétienne. Tout le monde les sait, les voit, s'en plaint, et personne n'y remédie.

(3° *Inexcusabiles.*) Et il faut bien se garder de penser qu'on soit toujours excusé des fautes que l'on commet par cet aveuglement d'esprit, il nous rend souvent non-seulement inexcusables, mais plus coupables devant Dieu, puisqu'il dit par Ozée :(4. 6.) *Quia tu repulisti scientiam, repellam te :* Parce que vous avez négligé d'apprendre ce que vous deviez savoir, je vous rejetterai. Sur quoi Tertullien dit : *Iniquitatem idem titulus onerat et revincit, qui excusare videtur, scilicet ignorantia* : (Tertull. in Apolog. cap. 1.) L'ignorance qui semble nous justifier, aggrave quelquefois notre crime et nous convainc d'être inexcusables. « Sæpe, ut superius diximus, opus nostrum « est causa damnationis, quod putatur profectus esse vir- « tutis, sæpe unde placari judex creditur, inde ad irascen- « dum placidus instigatur. » (S. Greg. lib. quinto Mora-

lium c. 6.) Il faut que je vous avoue que je n'ai jamais rien lu dans les Saints Pères qui m'ait tant épouvanté et fait penser à moi-même que ces paroles de S. Grégoire. (Notez ces paroles effroyables et ruminez-les souvent.) C'est un grand docteur, un grand pape, un grand saint; ces trois qualités doivent donner grand crédit sur notre esprit; il ne les dit pas légèrement, à la volée et sans y faire réflexion, car il les a dites plus d'une fois : *Ut superius dixi*, et il ne dit pas qu'il arrive quelquefois, mais qu'il arrive souvent que ce que nous pensons faire pour notre avancement en la vertu est la cause de notre damnation, et que ce que nous croyons faire pour apaiser notre juge, c'est ce qui le met en colère contre nous. Et le Saint allègue à ce propos ces paroles de Salomon : Il y a certaine voie qui semble à l'homme être bien droite, et elle aboutit à la mort : *Est via, quæ videtur homini recta : novissima autem ejus ducunt ad mortem*. (Prov. 14. 12.) Vous communiez tous les mois ou tous les dimanches, vous pensez que ces communions servent à votre avancement; elles seront cause de votre damnation, si vous les faites sans quitter vos rancunes, vos affèteries scandaleuses, votre affection sensuelle à ce jeune homme, à cette fille, vos vanités et vos ajustements criminels; vous donnez des aumônes ou vous fondez des obits, pensant que c'est pour votre salut; c'est pour votre damnation, si vous les faites avec l'argent que vous devriez restituer, ou au lieu de payer vos dettes; vous dites tous les jours la sainte messe, vous pensez apaiser Dieu par ce moyen, et vous les mettez en grande colère, parce que vous la dites sans résider en votre cure, sans instruire votre peuple, sans faire votre devoir envers vos pénitents. *Infelix ego homo*, ne suis-je pas bien misérable? Je sais assurément que j'ai autrefois par mes péchés mis en colère Dieu contre moi, et je ne sais si les œuvres que je fais à présent pour l'apaiser ne l'irritent point au lieu de l'apaiser.

Vous ne direz pas que les païens soient excusés des brutalités, injustices, dissolutions que S. Paul (Ephes. 4. 18.)

leur reproche, toutefois il les attribue à leur aveuglement d'esprit : *Tenebris obscuratum habentes intellectum, per ignorantiam quæ est in illis, propter cæcitatem cordis eorum ; semetipsos tradiderunt impudicitiæ in avaritiam*, parce que l'ignorance des choses que la lumière de nature nous enseigne ne peut être que grossière, vincible, criminelle.

Ces gens qui reprenaient Jésus de ce qu'il guérissait les malades en un jour de Sabbat, le faisaient par aveuglement; car l'Evangéliste dit : (Marc. 3. 5.) *Contristatus est Jesus super cæcitate cordis eorum.* Ils n'étaient pas pourtant exempts de faute, puisqu'il est dit au même lieu que Jésus fut en colère contre eux : *Circumspiciens eos cum ira*, parce que leur aveuglement procédait de la jalousie et de l'envie, dont ils enrageaient contre lui.

Sur ces paroles du chapitre quatrième de la Genèse : *Occidi virum in vulnus meum*, (Genes. 4. 23.) les Hébreux, S. Jérôme, Raban, Delira, Tostat, Cajetan, disent que Lamech s'étant affectionné et accoutumé de bonne heure à la chasse, ne laissait pas d'y aller, quoiqu'il fût devenu aveugle ; il se faisait conduire par un petit garçon qui lui disait où il fallait tirer, et un jour ce conducteur entendant du bruit parmi des feuilles d'arbre, et pensant que ce fût une bête fauve, lui dit de tirer, mais au lieu de tuer une bête, il tua Caïn qui était son trisaïeul. Personne ne l'excuse de parricide, lui-même ne s'en excuse point, mais avoue qu'il en sera grièvement puni : *Septuagies septies ultio dabitur de Lamech*, parce qu'il vaquait à une action illicite, étant aveugle il ne devait pas aller à la chasse, ni se mettre en danger de l'accident qui lui arriva. Vous êtes aveugle spirituellement, vous vous ingérez en une cure, en un office de juge, d'avocat, de médecin, de notaire dont vous êtes incapable ; tant s'en faut que votre ignorance vous excuse des fautes que vous y commettez, qu'elle même est une faute et un crime punissable : *Ignorantia juris non excusat, imperitia culpæ annumeratur* : (L. liberorum. §. de his qui notantur infamia. –

Imperitia instit. de lege aquilia.) L'ignorance du droit n'excuse point, et c'est une faute de ne pas savoir son métier, dit le jurisconsulte.

Vous ne direz pas que les Juifs qui demandèrent à Pilate qu'il délivrât Barrabas, et qu'il mît en croix le Fils de Dieu, n'aient commis un grand péché, puisque S. Pierre leur dit : (Act. 3. 14.) Vous avez demandé la vie pour un homicide, et vous avez mis à mort l'auteur de la vie ; convertissez-vous afin que vos péchés soient effacés ; et toutefois ils l'avaient fait par ignorance, car le même apôtre leur dit un peu plus bas : Je sais que vous l'avez fait par ignorance. Les prêtres et les pontifes avaient sollicité le peuple à faire cette poursuite, et le Fils de Dieu lui avait dit : Faites tout ce qu'ils vous diront. Oui, pourvu qu'ils n'enseignent rien contre les bonnes mœurs, contre la loi de Dieu, ni contre la perfection chrétienne.

TERTIUM PUNCTUM — *Remedia.*

I. — (1° *Diffidere de nobis.*) Dites donc comme le jeune Tobie : *Viam per quam pergatur, non cognovi.* (Tobie. 5. 2.) Quelque sage, savant, spirituel, intelligent, bon directeur des autres que vous soyez, vous ne sauriez voir par vous-même le chemin que vous devez suivre pour tendre à la perfection ; vous avez besoin de conduite. Quand un médecin est malade, il est traité par un autre médecin ; quand un avocat a un procès, il consulte d'autres avocats. Nous voyons tous les jours avec étonnement que les plus sages et les plus spirituels croupissent des années entières en des fautes si lourdes, si palpables, que les enfants peuvent les remarquer ; tout le monde les voit et les touche au doigt, et ils ne les voient pas, et qui plus est, personne n'ose les en avertir : *Si sal infatuatum fuerit in quo salietur ?* Ou si on les en avertit, ils sont si horriblement aveugles qu'ils ne croient rien de ce qu'on leur dit. Ne vous croyez donc jamais, si vous êtes sage, ne vous croyez jamais en quoi que ce soit. Je le voudrais dire cent fois par

jour à chacun de vous en particulier, à vous, à vous, et à moi premièrement.

L. — (2° *Inquirendus fidelis director.*) Mon Dieu, faites, s'il vous plaît, la grâce à tous vos serviteurs de mettre en pratique ce commandement que le vénérable Tobie faisait à son fils, de suivre la conduite d'un sage directeur : *Inquire tibi aliquem fidelem virum, qui eat tecum.* (Tob. 5. 3.) C'est un grand trésor qui mérite bien qu'on le cherche diligemment; c'est à Dieu seul de vous le donner. Demandez-le lui longtemps, humblement et avec ferveur, faites des aumônes, et d'autres bonnes œuvres à cette intention. Craignez que par réprobation et en punition de vos péchés, Dieu ne permette que vous tombiez entre les mains d'un guide muet, timide, indiscret, qui ne cherche que son honneur ou son profit, et non votre salut : *Adducit consiliarios in stultum finem, et judices in stuporem.* (Job. 12. 17.) Ceux qui craignent les remontrances et qui n'ont point envie de se convertir, sautent de confesseur en confesseur, d'église en église, à Pâques ils se confessent à un cordelier, à Noel à un récollet. C'est se moquer de son devoir et montrer qu'on ne veut rien faire qui vaille. Si vous étiez blessé au corps, n'iriez-vous que trois ou quatre fois vers le chirurgien, aujourd'hui à un, d'ici à quatre mois à l'autre? Votre enfant pourrait-il apprendre à écrire, s'il n'allait que trois ou quatre fois l'année, tantôt à un écrivain, tantôt à un autre? C'est que vous retombez toujours dans le même péché, et vous craignez d'en être repris, et pensant tromper Dieu, vous vous trompez vous-même.

Car, quand vous venez aujourd'hui à moi pour la première fois, si je fais mon devoir je dois vous dire : N'est-il pas vrai qu'il y a un an que vous confessâtes les mêmes péchés? il y a deux, trois, quatre ans, que vous faites toujours de même? Allez, il faut voir quelque amendement en vous, et puis je vous donnerai l'absolution. Autrement si je dis à la volée : Je vous absous, Dieu ne me dira pas *fidelem* à ma vocation. On a dit à ce directeur : *Gratis date*, ne lui envoyez point de présents, ne lui faites pas de collations, ne

le menez pas promener à votre métairie, ne vous familiarisez pas avec lui, car vous lui ôteriez la liberté de vous reprendre, et de vous refuser l'absolution, en cas que vous ne la méritiez pas ; faites-lui du bien, oui, et à son couvent, oui ; car l'ingratitude est un vice ; mais que lui ni son couvent ne sachent pas que c'est vous qui lui faites ce bien, qui lui envoyez ce présent. Vous voulez gagner son affection, et cela ne vaut rien. Si c'est pour l'amour de Dieu, tant s'en faut que lui ou les siens doivent le savoir, qu'au contraire votre main gauche devrait l'ignorer. Choisissez un homme, *virum*, qui ait un cœur mâle, un courage viril, généreux, et non une âme lâche, timide, molle, complaisante, efféminée ; un confesseur qui ne redoute rien, qui n'ait acception de personne, qui ne craigne pas de donner des pénitences et préservations, quoique pénibles et amères. Si les remèdes qu'un médecin vous a ordonnés, si les drogues qu'un apothicaire vous a données cinq ou six fois, ne vous avaient servi de rien, s'ils ne vous avaient purgé, ni produit aucun autre effet, vous n'y retourneriez plus, vous diriez : Ses drogues ne valent rien, ses ordonnances me sont inutiles ; c'est de l'argent et de la peine perdus. Il y a deux ou trois ans que vous allez à ce confesseur, et vous êtes toujours en même état. Vous ne changez point, votre âme ne se purge point. Les pénitences qu'il vous ordonne, les sept Psaumes, les chapelets, les autres actions légères qu'il vous prescrit ne font point de changement en vous ; il est aisé à voir que ce n'est pas un bon médecin.

Mais surtout faites comme ce petit lézard qui est appelé Saura. S. Isidore dit, (lib. 12. cap. 4.) qu'étant devenu aveugle, il a bien l'invention par un instinct naturel de se mettre dans un petit trou de muraille ; étant là, il se tourne vers l'orient, attendant avec patience les rayons du soleil qui se lève, et les recevant directement sur ses pauvres yeux éclipsés, il recouvre la vue par un miracle de nature.

Entrons en retraite, faisons les exercices au moins une fois l'an, retirons-nous souvent au centre de notre néant, reconnaissons que de nous-mêmes, nous ne sommes que

ténèbres, ignorance, folie. Exposons-nous aux rayons du soleil de justice, adressons-lui ces prières : *Illumina tenebras meas. Emitte lucem tuam. Doce me facere voluntatem tuam. Vias tuas, Domine, demonstra mihi, Domine, ut videam.* Que je connaisse ma pauvreté, ma misère, mon aveuglement. Que je connaisse ce qui est de votre volonté, de votre bon plaisir, ce qui vous déplaît en mon cœur ; ce que vous demandez de moi : *Domine ut videam lumen*, que je vous voie quelque jour face à face en la lumière de la gloire éternelle. *Amen.*

SERMON CCCXXXIX.

POUR LE JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

DE LA MORT.

Ecce Defunctus efferebatur. (Luc. 7. 12.)

DANS l'Evangile de ce jour le Fils de Dieu allant en une ville qui s'appelle Naïm, rencontre le convoi d'un homme qu'on portait en terre ; ce mort était à la fleur de son âge, car le Sauveur lui dit : *Adolescens, tibi dico : Surge;* et il ne laissa pas de mourir, ce qui nous montre combien est véritable ce qu'a dit S. Bernard, que les vieillards ne peuvent vivre longtemps, mais que les jeunes gens peuvent mourir bientôt : *Mors senibus in januis, juvenibus in insidiis;* et S. Augustin nous donne ce conseil : Vous ne savez en quel temps la mort vous attend ; attendez la mort en tout temps. On commet en ceci deux grandes fautes, contre lesquelles je dois aujourd'hui invectiver : la première est celle de ceux qui attendent de se convertir à Dieu et de travailler à leur salut jusqu'en la vieillesse ou dernière maladie ; la seconde, est celle de ceux qui même dans la maladie attendent de recevoir les sacrements, ne se mettent point en bon état jusqu'à la dernière extrémité. Le Fils de Dieu ressuscita ce jeune homme par compassion envers sa mère qui pleurait : *Misecordia motus super eam dixit : Noli flere;* et quand il nous assiste à la mort, c'est à votre considération, ô sainte et bienheureuse Mère ! vous êtes cet astre favorable, qui avez été créé de Dieu pour nous éclairer dans les ténèbres et dans l'ombre du trépas : *Luminare minus ut præesset nocti;* c'est de vous qu'on a dit : *Non extinguetur in*

nocte lucerna ejus. La lumière de votre grâce ne s'éclipse point dans la nuit de notre mort, mais elle brille avec plus d'éclat pour ceux qui vous ont réclamée, comme nous le faisons dévotement, en vous saluant : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium A. *An mors subitanea sit desiderabilior quam lenta? rationes pro subitanea.* — B. *Rationes pro lenta.* — C. *David quæstionem solvit.*

Primum punctum. *Primus error eorum qui differunt conversionem in senectutem aut morbum, refutatur duabus probationibus : Prima, ob periculum moriendi prius :* D. 1° *Scriptura.* — E. 2° *Patribus.* — F. 3° *Ratione.* — G. 4° *Comparationibus.* — H. *Secunda, ob periculum falsæ pœnitentiæ.*

Secundum punctum. *Secundus error eorum qui etiam in morbo differunt receptiones sacramentorum, refutatur duabus probationibus :* I. *Prima, ob periculum moriendi prius.* — L. *Secunda, ob periculum recipiendi ea infructuose.*

Conclusio. M. *Argumenta conglobata per paraphrasim illorum verborum :* Prudentes virgines, aptate vestras lampades.

EXORDIUM.

A. — (*An mors.... ? Rationes pro subitanea.*) Puisqu'il faut infailliblement mourir et que le tombeau est un rendez-vous nécessaire, où tous les hommes courent par divers genres de mort, comme au centre par diverses voies : *Natura multas mortis aperuit vias*, nous pourrions mettre en controverse, lequel de ces deux est de meilleure condition, ou celui qui est surpris de mort soudaine, ou celui qui meurt d'une mort lente, et qui a pour avant-courrière une longue maladie ? Si cette question est agitée entre un philosophe du monde et un dévot théologien, nous verrons que chacun d'eux allèguera des raisons très spécieuses pour appuyer son opinion et pour avoir gain de cause.

Premièrement, le philosophe en faveur de la mort soudaine allègue le sentiment de Jules César, qui soupant chez un de ses favoris nommé Lépidus, et entendant que ceux qui étaient au bas de la table avaient proposé cette question : Quelle mort est la plus heureuse et la plus digne d'être bien reçue, sans attendre leur réponse, s'écria : *insperata optima*, la meilleure mort est celle qu'on attend le moins; et un autre empereur, nommé Julien, au rapport de Marcellin, mourant d'un coup inopiné et par surprise, remercia Dieu de ce qu'il sortait de ce monde promptement et en diligence, comme un homme d'affaires.

En second lieu, la mort est une ordonnance qui est faite à tous : *Statutum est omnibus semel mori*. N'est-ce pas une chose plus vertueuse d'obéir promptement à ce statut, que de faire le rétif ? la mort est une dette qu'il faut payer à la nature ; n'est-ce pas agir en homme de bien de s'en acquitter diligemment, plutôt que de marchandez, comme font les mauvais payeurs ? La mort est un calice d'amertume qu'il faut nécessairement avaler : *Potestis bibere calicem :* C'est faire comme les petits enfants, non comme les hommes courageux de disputer avec l'apothicaire. La mort est un détroit qu'il faut passer pour arriver à l'autre vie. Quel est l'homme de bon sens, qui ayant à passer un bras de mer ou une rivière dangereuse, ne serait bien aise de se voir aborder au port, avant que de s'apercevoir qu'on eût levé l'ancre. De plus, dans ce calice, dans ce passage, ce qui est le plus amer n'est pas proprement la mort, mais les dispositions et les acheminements à la mort, l'accès, l'ardeur, les convulsions et les autres symptômes de la maladie. Puisque la mort est une privation de la vie, et que la vie est le principe du sentiment, la mort nous ôte le sentiment, et par conséquent elle ne peut être sentie : *Mors ad te venit ! timenda erat, si tecum esse posset : necesse est autem, ut non perveniat, aut pertranseat*, dit Sénèque. La mort donc n'a point d'amertume, si elle vient seule à l'improviste, exempte de maladie.

B—(*Rationes pro lenta.*) D'autre côté, le théologien allègue au contraire l'autorité de l'Eglise, qui dans ses prières publiques dit : *A subitanea et improvisa morte libera nos, Domine* : Seigneur, délivrez-nous de la mort soudaine et imprévue. En second lieu, il semble que c'est être traité en homme de bas courage de recevoir le coup de la mort par derrière, comme en trahison. C'est le propre d'un cœur généreux d'attendre la mort de pied ferme, de la voir venir de bien loin, de l'envisager sans frayeur. En troisième lieu, S. Augustin a dit avec vérité : *Non facit malam mortem, nisi quod sequitur mortem.* Ce qui rend la mort effroyable, c'est le compte très étroit et très rigoureux qu'il faut rendre au jugement de Dieu ; et quelle apparence d'en sortir à son honneur, sans avoir revu ses papiers, sans avoir prévu ses comptes, sans avoir préparé son âme, et examiné sa conscience? En quatrième lieu, puisque la mort est un départ de cette vie pour s'avancer en l'autre monde, n'est-ce pas être malheureux de s'embarquer pour une si longue navigation, sans avoir le loisir de fréter son vaisseau, et de préparer ses provisions ? n'est-ce pas être incivil d'entreprendre un si long voyage, sans dire adieu à ses amis, sans prendre congé de ses voisins, sans être assisté de ses parents? Ce que l'impératrice Livia regrettait le plus à la mort de son Drusus, c'est qu'elle ne l'avait pas vu mourir, qu'elle ne lui avait pas dit le dernier adieu : *Ac miseranda parens suprema nec oscula fixit, non animam opposito fugientem excepit hiatu.* Aussi nous ne trouvons point ou fort peu de saints dans l'histoire ecclésiastique, qui aient été surpris de mort soudaine; nous en voyons grand nombre qui ont été avertis de leur mort longtemps auparavant par révélation divine : comme la sainte Vierge, sainte Marthe, S. Nicolas de Tolentin, saint Chrysostôme et S. Benoît.

Au contraire, Domitien, Julien l'Apostat, Licinius, Céroas et autres tyrans et persécuteurs de l'Eglise, ont été emportés de mort soudaine, lorsqu'ils y pensaient le moins : *Ad Cereris generum sine cæde et sanguine pauci descendunt reges, et sicca morte tyranni.*

C. — (*David solvit quæstionem.*) Le prophète royal David, grand homme d'état, grand théologien, décide brièvement cette question; il dit que pour n'être pas surpris de la mort soudaine, pour ne pas surcharger la dernière maladie du soin de se préparer à la mort, il faut s'y préparer de longue main; voici comme il parle : *Audite hæc, omnes gentes; auribus percipite, omnes qui habitatis terram, quique terrigenæ, et filii hominum simul in unum dives et pauper* : Çà! qu'on me prête l'oreille, que tout le monde m'entende, grands et petits, pauvres et riches. Je veux vous apprendre un trait de grande sagesse : *Os meum loquetur sapientiam;* et je ne le dirai pas légérement et à la volée; j'y ai pensé et repensé, et médité plusieurs fois dans mon cœur : *Meditatio cordis mei prudentiam.* Il n'a pas coutume d'user de semblable préface aux autres enseignements, il faut bien que celui qu'il veut donner soit d'importance et très nécessaire. *Cur timebo in die mala?* voilà le trait de prudence qu'il pratiquait, et qu'il nous conseille de pratiquer. Il considérait souvent en lui-même, qu'est-ce que je pourrais craindre? qu'est-ce qui pourra me mettre en peine au jugement de Dieu? *Iniquitas calcanei mei circumdabit me*, c'est-à-dire, dit Flaminius, le péché que je foule aux pieds, que je méprise, que je laisse en arrière. Ce qui vous mettra en peine à l'heure de la mort, n'est pas ce péché qui vous met tant en peine à présent, que vous regrettez et confessiez souvent; mais ce sera le péché dont vous ne faites point de cas, que vous ne connaissez pas par un aveuglement coupable; quand la pensée vous en vient, vous le rejetez, pour n'être pas obligé à y consentir; c'est que vous ne résidez pas en votre cure, vous ne faites pas votre devoir en votre charge, vous exercez un office ou un métier dont vous êtes incapable, vous n'êtes pas fidèle dans vos ouvrages ou marchandises : *Multum itaque vereor occulta mea quæ norunt oculi tui, mei autem non*, dit S. Augustin : Je crains fort mes péchés cachés, que je ne connais pas et que vous connaissez, ô mon Dieu!

PRIMUM PUNCTUM. — *Primus error, etc.*

C. — (*Prima ob periculum........ 1° Scriptura.*) L'Eglise ne demande pas simplement d'être délivrée de mort soudaine, mais de mort soudaine non prévue. Il n'est pas en notre pouvoir de nous garantir de la mort soudaine, qui peut arriver par tant d'accidents ; mais il est en notre pouvoir, avec la grâce de Dieu, de nous préserver de mort soudaine non prévue, en suivant ce conseil du Sage, qui nous dit : *Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem ; subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te :* Ne différez pas de vous convertir à Dieu, et ne remettez pas de jour en jour cette affaire, autrement sa colère vous surprendra, et il vous perdra au temps de la vengeance.

Les paraboles des vierges folles qui furent appelées lorsqu'elles dormaient, celles du maître qui surprit ses serviteurs lorsqu'ils y pensaient le moins, celles du larron qui vient lorsque les hommes sont le plus endormis, enseignent cette vérité. *Si repente interroget, quis respondebit ei?* dit le saint homme Job ; sur quoi S. Grégoire dit : *Repente Deus interrogat, cum nos ad districtionem sui examinis inopinatos vocat.* Le criminel qui est surpris en flagrant délit, est conduit sur-le-champ au tribunal du juge pour être examiné, qui ne sait pas ses défauts, qui n'est pas instruit de son procureur, qui ne fait pas bonnes décharges, qui se contredit en ses réponses, c'est le pécheur qui est porté au jugement de Dieu sans s'y être préparé de longtemps, sans avoir racheté ses péchés par aumônes, et sans avoir satisfait à la justice.

E.—(2° *Patribus.*) *Latet ultimus dies ut observentur omnes dies*, dit S. Augustin. La providence de Dieu, a ordonné sagement que le dernier jour de notre vie nous soit inconnu, afin que nous nous tenions sur nos gardes tous les jours. Voilà deux propositions, *de futuro contingenti*, deux *peut-être* : peut-être que vous mourrez dans un an, ou dans votre jeunesse ; peut-être que non, mais que vous

parviendrez à la vieillesse ; l'un n'est pas plus assuré que l'autre. Le second *peut-être* est aussi incertain que le premier ; le second vous fait faire tant de choses, et pour le premier vous ne faites rien du tout. Vous dites : Peut-être que je vivrai encore un an, que j'arriverai à la vieillesse, ce n'est qu'un *peut-être ;* et par suite de cela, vous faites des provisions, vous étudiez, vous bâtissez, vous plaidez, vous avancez votre fortune. Vous pouvez aussi dire avec autant de raison : Peut-être que je mourrai cette année ; et ensuite de cela vous ne remuez pas le petit doigt, vous ne faites point d'examen, point de restitution, point de bonne confession. Est-ce avoir de jugement et de la prudence dans les affaires de votre salut ? C'est la différence que saint Paul reconnaît entre les âmes choisies et les réprouvées : *Mors operatur in nobis, vita vero in vobis.* La prévoyance de la mort produit en nous de grands effets, nous fait faire des aumônes, fréquenter les sacrements, jeûner, prier et pratiquer d'autres bonnes œuvres. L'espérance de la vie, ô âmes mondaines ! c'est le ressort de tous vos mouvements, et ce qui donne le branle à tous vos désirs, desseins, brigues, et entreprises.

F. — (3° *Ratione.*) Cette espérance est bien incertaine, elle est appuyée sur un fondement qui s'en va en ruine au moindre choc. Qu'y a-t-il de plus faible que notre vie, de plus fragile que notre corps ? que faut-il pour nous faire mourir ? une petite fièvre, un excès de chaleur, une chute en montant un escalier, une tuile qui se détache d'un toit, un fusil ou pistolet qui se détend inopinément, une apoplexie, une arête de poison qui nous suffoque, mille autres accidents qui arrivent tous les jours. *Quid istud, quæso? nihil. Ita quotidie homines ut mortem vident, nihil ita obliviscuntur ut mortem :* Qu'est-ce à dire ceci ? dit S. Eucher, les hommes ne voient rien si souvent que la mort, les hommes n'oublient rien si aisément que la mort.

Jésus a dit avec raison que les enfants de ce siècle ont plus de prudence pour les affaires temporelles que les enfants de Dieu n'en ont pour les spirituelles. N'ayons point

de honte d'apprendre notre leçon d'une femme païenne, d'une femme de basse condition ; autrement elle nous fera honte au jour du jugement. Le capitaine du peuple de Dieu, Josué, (2. 1.) ayant envoyé des espions en la ville de Jéricho, qu'il voulait assiéger et conquérir, ils logèrent chez une femme nommée Raab, que l'Ecriture appelle courtisane, soit qu'elle le fût en effet, ou qu'elle en eût seulement le nom. Cette femme ayant entendu raconter les grandes victoires que les Israélites avaient remportées jusqu'alors, se douta bien qu'elle aurait besoin d'eux en quelque bonne occasion ; elle les reçut avec beaucoup d'accueil et d'affection, leur fit bonne chère, et fut fort adroite à les cacher, et à les délivrer de la poursuite des magistrats de la ville qui les recherchaient pour les faire mourir. Les congédiant, elle leur dit : Ecoutez, je vois bien que votre Dieu vous livrera cette ville, et que vous en ferez le sac ; vous avez vu le bon accueil que je vous ai fait, n'en soyez pas ingrats, promettez-moi qu'en ce cas, ma maison sera exempte et affranchie de toute hostilité. Nous en sommes contents, dirent-ils, nous vous le promettons avec serment ; mais à condition que lorsque nous assiégerons la ville, vous mettrez à votre fenêtre un ruban d'écarlate qui nous servira de marque et de signal pour reconnaître votre maison, ce sera pour vous une sauvegarde qui vous exemptera du pillage. Elle en fut d'accord, et sur-le-champ, sans plus attendre, avant qu'ils fussent sortis, elle mit le ruban à sa fenêtre : *Demittensque eos ut pergerent, appendit funiculum coccineum in fenestra*. Elle avait bien hâte ; qu'était-il besoin de le faire sitôt ? ne craignait-elle point qu'en voyant cette enseigne on ne se doutât de quelque chose ? Il y avait beau loisir de le mettre, ils devaient se cacher trois jours en des chemins écartés avant que de retourner à Josué ; puis on devait tenir le conseil de guerre, faire les approches de la ville, la bloquer, l'assiéger, la battre en ruine ; il fallait du temps pour toutes ces choses. C'est qu'elle craignait de manquer en une affaire de telle importance, elle voulait jouer au plus sûr, elle disait en elle-même : Si je ne le fais à présent je pourrais

l'oublier, nous pourrions être surpris, je pourrais être malade ou absente de la maison, ce ruban pourra s'égarer. Quand la justice de Dieu condamnera tous les pécheurs au fer et au feu éternel, rien ne pourra nous exempter de cette effroyable vengeance qu'une vraie et légitime pénitence jointe aux mérites du précieux sang que le Fils de Dieu a répandu pour nous. Le prophète Ezéchiel dit qu'au sac et à la ruine de l'univers qui se fera à la fin des siècles, les anges exterminateurs passeront sans faire de mal à ceux qui ayant gémi et pleuré leurs péchés seront marqués du signe de la croix : *Et signa thau super frontes virorum gementium, et dolentium super cunctis abominationibus.* (Ezech. 9.4.) Si vous êtes sage faites comme Raab, ne tardez pas d'un jour, d'une heure, d'un moment à prendre cette heureuse marque, parce que vous ne savez en quel temps arrivera ce jour funeste.

G. — (4° *Comparationibus.*) Si vous étiez assuré qu'en quelqu'une des viandes que vous mangerez d'ici à soixante jours, il y aura du poison, que feriez-vous ne sachant pas dans laquelle il serait ? n'est-il pas vrai que vous prendriez tous les jours du contrepoison ? et vous diriez : Peut-être que le poison ne sera pas dans la viande que je prendrai aujourd'hui, ni demain, ni après-demain, mais peut-être aussi qu'il y sera, il vaut mieux se tenir sur ses gardes. Votre vie ne peut-être que de quatre-vingts et tant d'années. Vous en avez déjà passé vingt, il n'en reste plus que soixante : en l'une de ces années il y aura pour vous le poison de la mort temporelle, et même de la mort éternelle, si vous mourez en l'état où vous êtes ; peut-être que ce poison ne sera qu'en la cinquantième ou soixantième année, mais peut-être aussi qu'il sera en la troisième ou quatrième. Certes, si vous êtes sage, vous prendrez tous les ans, et même tous les mois, l'antidote de la mort éternelle, qui est une vraie pénitence et le commencement d'une vie sainte et vertueuse.

Vous attendez à vous convertir jusqu'à la dernière maladie ; pensez-vous le pouvoir faire sans une faveur particulière de Dieu ? qui vous a dit qu'il vous la fera alors, l'ayant

tant de fois refusée ? Vous ne le voulez pas quand il le veut, n'aura-t-il pas sujet de ne le point vouloir quand vous le voudrez ? Vous faites le sourd quand il vous appelle, qui vous a dit qu'il vous attendra quand vous le réclamerez ? On peut vous dire ce que la vaillante Judith disait aux prêtres de Béthulie. Ils avaient conclu en leur assemblée, que si Dieu ne leur donnait secours dans cinq jours, ils livreraient leur ville aux ennemis qui l'assiégeaient. Cette sainte veuve ayant appris leur délibération les envoya chercher et leur dit : Certes, vous êtes des gens pour faire des ordonnances à Dieu, et lui prescrire le temps auquel vous voulez qu'il vous donne secours ; ce n'est pas attirer sur vous sa miséricorde, mais c'est provoquer sa vengeance. Vous faites comme ces prêtres, vous voulez disposer du temps de la miséricorde de Dieu, vous ne la voulez pas à présent, vous voulez qu'il attende quand bon vous semblera, après que vous aurez pris vos plaisirs : *Posuistis vos tempus miserationis Domini ? et in arbitrium vestrum diem constituistis ?*

G. — (*Secunda, ob periculum, etc.*) Vous voulez que Dieu dispose de ses grâces selon votre fantaisie, au temps et lieu que bon vous semblera ; vous voulez être son supérieur et l'obliger à vous convertir quand vous ne pourrez plus l'offenser ; à vous recevoir, quand le monde ne voudra plus de vous ; vous faites comme Séméi. David étant dans l'affliction, banni de son palais et de sa ville royale par la persécution de son fils Absalon, Séméi lui vient à la rencontre, lui jette des pierres, l'injurie, l'appelle meurtrier, tyran, usurpateur de la couronne d'autrui, et mille autres injures. Quelque temps après Absalon ayant été vaincu et tué à la guerre, et David étant rétabli dans la paisible possession de son royaume, retourna victorieux et chargé de lauriers. Séméi passe à gué le fleuve du Jourdain pour être le premier à saluer le roi après sa victoire, il va se prosterner à ses pieds, reconnaît sa faute, demande humblement pardon : *Ne reputes, mi Domine, iniquitatem meam, agnosco enim servus tuus peccatum meum.* Abisaï, con-

nétable de David, dit là-dessus : En sera-t-il quitte pour cela ? n'y a-t-il rien à faire qu'à maudire et outrager les rois, et puis à s'excuser en faisant le chien couchant et à couvrir sa faute par de beaux compliments ? Il est vrai que David ne voulut pas souiller la gloire de son triomphe par la vengeance d'une injure particulière et par l'effusion du sang ; mais étant au lit de la mort et connaissant que cette repentance de Séméi n'était que simulée, touché du zèle de justice, il recommande à son fils Salomon de ne pas la laisser impunie. Pendant que vous êtes en prospérité, que vous vous portez bien et que vous avez tout à souhait, vous offensez Dieu, vous blasphémez son saint nom, vous foulez aux pieds ses commandements, parce qu'il dissimule et souffre les persécutions et révoltes de ses créatures. Quand vous serez au lit de la mort, vous passerez le Jourdain qui signifie fleuve du jugement, vous voudrez recevoir le sacrement de pénitence, vous direz de belles paroles, vous ferez de belles protestations : *Ne reminiscaris, Domine, delicta mea ; iniquitatem meam ego cognosco ; tibi soli peccavi*. Pensez-vous que Dieu se laisse tromper par des apparences ? pensez-vous que Dieu qui sonde les cœurs ne voie pas bien que ces larmes et ces belles cérémonies qui ne procèdent que d'une crainte servile et naturelle sont des effets d'amour-propre : *Quantascumque tenebras factis tuis superstruxeris, Deus lumen est.* Ces belles paroles sont comme la voix d'un écho qui trompe et amuse les enfants, non pas les gens d'esprit et de jugement ; vous serez auprès d'un rocher où il y a une caverne, vous criez : *Jesus*, *Maria ;* il vous répond *Jesus*, *Maria ;* autant de paroles que vous proférez, autant de paroles il vous envoie, et même quelquefois il les double, les triple et les multiplie ; quelque niais qui les entend, dit : Assurément, il y a quelqu'un, si ce n'était pas un homme, il ne prononcerait pas si distinctement des paroles humaines ; et vous savez le contraire, vous savez, quelque parole qu'il dise, que c'est un rocher, et voilà tout : *Dat inania verba, dat sine mente sonos. De medio petrarum dabunt voces.* Vous verrez quelquefois

un grand pécheur au lit de la mort qui dit fort librement toutes les paroles qu'un père spirituel lui dicte : *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, etc.;* et même pour une fois qu'on les lui a dites, il les répète dix ou douze fois ; les assistants disent : Oh! la belle mort! s'il n'était pas bien dévot, il ne dirait pas si souvent des paroles dévotes ; mais Dieu et les anges qui voient le fond du cœur disent que ce n'est qu'un rocher, il demeure endurci et obstiné en son impénitence, il ne fait point de restitution, il n'a pas une vraie volonté de quitter ses débauches, s'il retourne en bonne santé : *Resonans de montibus echo.*

SECUNDUM PUNCTUM.—*Secundus error, etc.*

I.—(*Prima, ob periculum moriendi.*) La seconde faute, plus dangereuse et plus commune que la première, est celle de ceux qui même dans la maladie attendent d'appeler le prêtre et de recevoir les sacrements jusqu'à la dernière extrémité ; j'ai dit plus commune que la première, car il n'y a que les âmes dénaturées et endurcies qui attendent de se convertir jusqu'à la mort ; mais on trouve grand nombre d'âmes biens nées et dévotes qui diffèrent de se confesser et communier jusqu'à l'extrémité. Témoin Aza, duquel le texte sacré avait dit : *Fecit rectum ante conspectum Domini sicut David, pater ejus*, (3. Reg. 15. 11.) qu'il avait marché droit en la présence de Dieu comme son père David ; et toutefois la même Ecriture dit : « Anno trigesimo regni « sui ægrotavit Aza dolore pedum vehementissimo, sed nec « in infirmitate sua quæsivit Dominum, sed magis in me- « dicorum arte confisus est, » qu'étant malade, il ne recourut pas à Dieu, mais qu'il mit sa confiance dans l'art des médecins. Le ciel lui reproche tacitement que pour le guérir Dieu n'attendait que quelque bonne prière de lui, et faute de le faire, encore qu'il ne fût malade qu'aux pieds qui sont bien loin des parties nobles, il en mourut. Vous faites comme lui, vous recourez au médecin, au chirurgien, plutôt qu'à votre Dieu et aux remèdes très salutaires des sacrements qu'il a laissés à son Eglise; et pour excuse vous dites : Cela

est un peu dur, de se voir traiter comme un homme mort; que dira-t-on de moi? on dira que je suis un cœur lâche, que j'appréhendais la mort, que c'est une faiblesse d'esprit de recevoir sitôt ces sacrements qui sont les derniers de notre vie.

Je crains de donner la peine au prêtre et d'abuser de la bonté du Fils de Dieu; il ne faut pas le faire entrer si aisément dans ma maison sans une extrême nécessité, il y aurait de l'irrévérence : *Ut intret sub tectum meum.* Je me porterai mieux dimanche prochain, Dieu aidant, et j'irai le recevoir à l'église. Vous l'irez recevoir dimanche, et peut-être que samedi on dira de vous comme d'Aza: *Mortuus est*, Monsieur est mort. Cela n'arrive-t-il jamais? plus de vingt fois, plus de cinquante fois, plus de cent fois par an, je l'ai vu arriver; j'ai vu des malades qui me disaient: Je me confesserai dimanche, et ils mouraient le samedi; je communierai demain matin, et ils mouraient le soir précédent. Quelle folie, quelle frénésie, quelle cruauté! y a-t-il barbare, y a-t-il tigre ou léopard qui peut être plus cruel envers vous que vous l'êtes? vous voilà au dernier combat qui est le point d'honneur et le moment d'où dépend votre éternité; l'enfer vomit toutes ses furies, les démons tendent tous leurs nerfs et font tous leurs efforts pour vous perdre. Il n'y a qu'un seul renfort enfermé dans les sacrements pour leur résister; enchanté que vous êtes, vous disputez s'il est expédient de vous en aider. Votre maison brûle de toute part, et vous mettez en délibération si vous devez courir à l'eau; le glaive de la mort et de la justice divine descend aplomb sur votre tête, et vous balancez en vous-même si vous devez prendre en main ce bouclier. Là-dessus arrive un accident qui vous ôte la parole, un catarrhe qui vous prive de l'usage de vos sens, vous êtes emporté en un moment, vous vous trouvez en enfer, et qui est pis, c'est sans ressource; eh bien! vous y voilà, c'est par votre faute. Vous dites que vous n'y pensiez pas, mais un homme sage ne doit jamais dire: Je n'y pensais pas, dans une affaire de si grande conséquence. Monsieur le médecin qui ne voulait pas effrayer son malade en

l'avertissant du danger où il était, y accourt et fait l'étonné : Mon Dieu, dit-il, qui eût deviné un si funeste accident ? certes, notre Galien m'a bien trompé à ce coup. Oui, mais cependant vous voilà damné ! La femme et les enfants se désespèrent et se tuent de crier : Hélas ! il parlait encore tout-à-l'heure, et qui eût pensé que ce cruel mal l'aurait si inopinément étouffé ? eh ! quel malheur ! Oui, mais cependant vous voilà damné ! Ses parents et voisins accourent tout épouvantés : Hélas ! qu'est ceci, disent-ils ? il est mort ! a-t-il reçu son Créateur ? Non, se dit-on, car il avait dit que ce serait pour demain au matin ; et l'extrême-onction ? encore Monsieur a-t-il au moins confessé ? Point du tout ; on était allé quérir monsieur le curé qui y venait en toute diligence, mais on lui a dit en chemin que Monsieur était trépassé. Oui, mais cependant vous voilà damné ! La veuve et les orphelins accusent le médecin de n'avoir pas averti du danger ; les médecins accusent les valets, en disant qu'ils les en avaient avertis ; les valets s'excusent, et disent qu'ils craignaient de vous effrayer et que vous ne l'eussiez pas pris en bonne part ; mais cependant voilà un homme damné ! et pensez-vous en être déchargé devant Dieu, vous qui assistez le malade, vous qui êtes son médecin ? Il s'en fie à vous comme à celui qui doit bien connaître l'état de sa maladie, et sous prétexte de ne le pas troubler, vous ne l'avertissez pas du danger où il est. Vous êtes son neveu ou sa nièce, vous le servez en sa maladie, vous entendez ces médecins qui disent qu'il n'en peut échapper, et de peur qu'il ne fasse un codicille, qu'il ne lègue quelque chose aux pauvres ou à l'Église, vous le flattez trompeusement par des promesses de convalescence : s'il meurt sans les sacrements et s'il est damné faute de penser à son salut, ne pensez-vous pas que Dieu vous en demandera compte ? et vous qui êtes sa femme, à qui l'amour conjugal devait mettre la confiance au cœur et les paroles en la bouche pour procurer son salut, vous ne pensez qu'à le ressusciter et à le conserver en vie pour votre propre intérêt ; pensez-vous en être quitte pous faire l'affligée et la désolée après sa mort ? toutes ces lamentations ne

sont souvent que des grimaces; si vous l'aimez comme il faut, vous aimerez son salut. Pleurez, pleurez inconsolablement, vous en avez grand sujet; quand vous pleureriez le reste de vos jours, vous ne pleureriez pas assez, si par votre faute une âme est privée des sacrements de l'Eglise et de sa béatitude. Mais si on l'avertit, il ne le prendra pas de bonne part, il pensera qu'on souhaite sa mort. Qu'il pense ce qu'il voudra, vous ferez ce que vous devez : *Compelle intrare;* c'est dans ces occasions qu'il est bon d'être un peu rigide; la fausse miséricorde est une vraie cruauté. Quand il a été malade deux ou trois jours, il faut lui dire qu'il se mette en bon état, ou que vous ne le servirez plus. Quand vous aurez reçu les sacrements, vous serez bien avec Dieu, et nous serons en repos; s'il vous arrive quelque accident avant que de les recevoir, quels reproches en aurons-nous, et devant Dieu et devant les hommes. Mais ce n'est pas la coutume de les recevoir de si bonne heure. Si ce n'est pas la coutume des autres, faites que ce soit la vôtre. Quand vous avez averti en cinq ou six maisons les malades que vous traitez, on dit : C'est la coutume d'un tel médecin de faire communier ses malades aux commencements de leurs maladies. Quand vous aurez fait confesser de bonne heure cinq ou six de vos domestiques, les sages diront : C'est la coutume d'un tel de faire mettre en bon état ses gens aussitôt qu'ils sont malades. Quel déshonneur sera-ce? cette coutume sera cause que quand vous avertirez vos malades de recevoir les sacrements, vous ne les épouvanterez pas, ce ne leur sera plus un préjugé de mort.

L. — (*Secunda, ob periculum recipiendi.*) Et puis vous serez cause qu'ils les recevront bien plus fructueusement; quand vous attendez si tard de vous mettre en bon état, la maladie vous affaiblit, les vapeurs de la fièvre s'emparent de votre cerveau, vous n'avez plus l'esprit si vigoureux pour concevoir les motifs de la contrition, la mémoire si ferme pour vous souvenir de vos péchés, la langue si libre pour les confesser; quand vous recevez l'extrême-onction étant à demi-trépassé, ne sachant ce

qu'on fait en vous, n'ayant point de dévotion actuelle, ni sentiment de piété, vous perdez une bonne partie des grâces que vous y recevriez. C'est un abus de croire qu'il ne faille la recevoir qu'à toute extrémité. On l'a donnée autrefois avant le viatique. S. Malachie la demanda à saint Bernard, étant encore si vigoureux qu'on avait peine de croire qu'il fût bien malade. Elle s'appelle extrême-onction non pour la raison que vous pensez, mais parce que c'est la dernière onction des chrétiens; ils reçoivent l'onction au baptême, à la confirmation, à l'ordre de prêtrise, et enfin celle-ci qui est la dernière; mais ce n'est pas à dire qu'il faille attendre l'extrémité pour la recevoir, beaucoup moins pour vous confesser. Quand vous attendez de le faire jusqu'à la fin de votre vie, peut-être que vous perdez le mérite des legs pieux que vous faites en votre testament, et celui des douleurs et ennuis de la maladie, des amertumes de la médecine, parce que vous faites et endurez tout cela en état de péché mortel.

Bref, il y va même de votre intérêt et de la santé de votre corps, car les sacrements rendent la santé du corps, quand elle est nécessaire, ou utile au salut de l'âme. Le Fils de Dieu est le vrai médecin, et de l'âme et du corps; tous ceux qui touchaient autrefois la frange de sa robe recouvraient la santé, et ceux qui le toucheront au redoutable sacrement ne la recevront-ils pas, si elle leur est nécessaire? *Quotquot illum tangebant.* L'extrême-onction aussi est instituée à cette fin. S. Jacques le dit dans son épître: *Alleviabit eum Dominus.* Quand vous attendez à recevoir les sacrements, jusqu'à ce que vous ayez l'âme sur le bord des lèvres, ils ne produisent pas cet effet, parce que Dieu ne veut pas faire si souvent des miracles si extraordinaires, il veut que les sacrements vous guérissent, mais il veut que ce soit suavement et par des voies ordinaires.

CONCLUSIO.

M. — (*Argumenta, etc.*) C'est donc à toutes les âmes qui sont envieuses de leur salut que s'adressent ces paroles

du Fils de Dieu : *Prudentes virgines, aptate vestras lampades, ecce Sponsus venit, exite obviam ei.* (Matth. 25. 4. 7. 6.)

Prudentes; c'est le propre de la prudence de regarder la fin, d'y ajouter et d'y proportionner les moyens. Les anciens disaient avec raison que la philosophie, l'étude de la vraie sagesse, c'est la méditation de la mort. La fin et le but de toute notre vie doit être de faire une bonne mort; si vous êtes solidement prudents, toutes vos actions doivent viser à cela. Ce procès que vous poursuivez avec tant de chaleur, ce bâtiment que vous dressez avec tant de frais, cette science que vous recherchez avec tant d'étude, peuvent-ils vous servir pour faire une belle mort.

Virgines; vous ne ferez pas une belle mort, si elle ne vous sert pas de passage pour entrer dans la vraie vie, dans la vie céleste; votre âme n'entrera pas au ciel si elle n'est épouse de Jésus-Christ. Il ne prend pour épouses que des vierges, comme le grand prêtre de l'ancienne loi, qui était sa figure : *Paucorum est virginitas in carne, omnium esse debet in corde*, dit S. Augustin : (in psal. 147.) Peu de gens ont la virginité du corps, tous doivent avoir celle du cœur. L'âme chrétienne pour être épouse du Fils de Dieu, pour être reçue dans la salle de ses noces, doit être vierge, pure, immaculée, sans la moindre souillure : « Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere « Christo. Non habentem maculam aut rugam. Nihil in- « quinatum intrabit in regnum cœlorum. » Si un roi était à marier et qu'on lui envoyât pour épouse une fille débauchée, contrefaite, qui aurait été l'égoût de l'impudicité de toute une ville, quelle honte aurait-elle d'être présentée en présence des courtisans. Votre âme doit être présentée à la cour céleste pour être épouse de Jésus; elle est un égoût de toutes les ordures, les gourmandises, les brutalités, les envies qui la rendent abominable, et vous la présenterez à Jésus! il faut la nettoyer, la remettre en sa pureté avant que de mourir, si vous êtes sage.

Aptate; ajustez les moyens à la fin. Les filles qui se

devaient présenter au roi Assuérus employaient un an tout entier à se laver, à s'orner, à se parfumer. Vous attendez à vous préparer pour vous présenter au Roi des rois, aux derniers jours de votre vie, quand vous serez accablé de mal, suffoqué de catarrhe, assoupi de sommeil; *aptate*, accommodez-vous pour aller aux noces de l'Agneau, faites ce que vous voudriez avoir fait.

Lampades; l'huile de l'aumône, de la douceur, de la débonnaireté et autres bonnes œuvres jointes au feu de l'amour de Dieu.

Vestras; ne remettez pas cela à vos héritiers; portez la chandelle devant vous, autrement elle ne vous éclairera point. Celui qui veut aller en paradis par procureur, va souvent en enfer en personne: n'attendez pas à faire vos restitutions par votre testament; vos héritiers le feront casser; le notaire y oubliera quelque chose qui le rendra invalide; les exécuteurs le négligeront; si vous êtes paresseux en vos propres affaires, combien plus vos héritiers en celles d'autrui?

Exite obviam ei; n'attendez pas qu'il vienne, allez de bonne heure au-devant de lui, comme la sage Abigaïl, au-devant de David; allez au-devant de la justice de Dieu en l'apaisant par la pénitence; au-devant de sa miséricorde, en la gagnant par des œuvres de charité, afin qu'étant du nombre des âmes prudentes, vous soyez reçu à l'heure de la mort aux noces de l'Agneau. *Amen.*

SERMON CCCXL.

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

DE L'HEUREUSE MORT DES BONS.

Lazarus amicus noster dormit. (Joan. 11. 11.)

L'INCOMPARABLE S. Augustin traitant de la mort, dit une parole qui d'abord semble un paradoxe, mais qui est néanmoins très véritable ; il dit que le méchant homme aime peu sa vie, voulez-vous que je vous le montre ? dit ce grand docteur : Qu'est-ce qu'aimer une chose ? n'est-ce pas lui vouloir du bien, et souhaiter qu'elle soit bonne ? Vous aimez votre héritage, vous travaillez pour lui faire du bien, vous désirez qu'il soit bon ; vous aimez votre cheval, votre chapeau, votre manteau, vous désirez qu'ils soient bons. Vous n'aimez donc pas votre vie, puisque vous voulez qu'elle soit méchante ? vous aimez donc votre mort, puisque vous désirez qu'elle soit bonne ? Vous vous trompez lourdement, ce que vous désirez n'arrive point, ou fort rarement ; la mort ne peut être bonne, si elle ne vient après une bonne vie ; la vie qui est méchante et vicieuse ne peut manquer d'être suivie d'une malheureuse et méchante mort. Ce n'est que de l'ami de Dieu qu'on dit à l'heure de sa mort : *Amicus noster dormit.* Le trépas de l'âme dévote n'est pas proprement une mort, mais un sommeil délicieux, un doux et agréable repos. Je vous ai autrefois entretenus de la mauvaise mort des âmes pécheresses, j'ai aujourd'hui à vous entretenir de la belle mort des âmes dévotes. Quand nous sortons du sein de notre mère nous ne saurions entrer heureusement en cette vie périssable sans le secours d'une

sage-femme qui nous reçoive ; à plus forte raison, quand nous sortons de ce monde, nous ne saurions entrer heureusement en la vie éternelle et céleste sans l'aide d'une femme sage, qui nous reçoive et nous assiste. Il n'en est point de plus sage, ni de plus adroite que vous, ô sainte et bienheureuse Vierge ! c'est pourquoi l'Eglise vous prie si souvent de lui servir de sage-femme à l'heure dangereuse de la mort : *Hora mortis suscipe.* En cette heure tant redoutable nous aurons besoin de miséricorde et du pardon de nos péchés : car rien de souillé n'entrera dans le ciel. Vous êtes la mère de miséricorde, nous aurons besoin de la grâce de Dieu, qui est la semence de la gloire ; vous êtes la mère de la divine grâce, nous aurons besoin de défense contre les hostilités de l'ennemi, qui livre alors de plus rudes assauts ; vous êtes cette femme forte qui lui a écrasé la tête : *Maria, Mater gratiæ, Mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et hora mortis suscipe.* Nous vous saluons à cette intention : *Ave, Maria.*

L'Eglise dit que le Fils de Dieu ressuscita le Lazare par les prières de sa sœur Marie ; mais nous pour nous disposer à une sainte mort, et pour mériter d'être ressuscités à la vie glorieuse, nous avons besoin des prières d'une autre Marie, c'est-à-dire de vos intercessions, ô sainte Vierge ! Vous êtes comparée à la tour de David : *Turris Davidica ;* cette tour était un arsenal, ô sainte et bienheureuse Vierge, etc..., comme ci-dessus.

IDEA SERMONIS.

Exordium. A. *Cur Christus assumpserit mortem et alias pœnalitates.*

In hoc sermone S. Joannes, David, S. Paulus docent nec præteritum, nec præsens affligere justum.

Primum punctum. *Præteritum non affligit :* B. 1° *Quia requiescit a laboribus, a doloribus, a periculis.* — C. 2° *Quia opera ejus sequuntur eum.*

Secundum punctum. *Præsens non affligit :* D. 1° *Non ægritudo molestiæ.* — E. 2° *Nec noctes insomnes.*

Tertium punctum. *Futurum non affligit :* F. 1° *Non anima judicanda.* — G. 2° *Non corpus corrumpendum.*

Conclusio. II. 1° *Dialogus inter carnem spiritumque justi moribundi.* — I. 2° *Justus in morte habet undequaque objecta lætitiæ et spei sursum, deorsum, a dextris, a sinistris, etc.*

EXORDIUM.

A. — (*Cur Christus, etc.*) Il est vrai qu'une seule goutte du précieux sang de notre Sauveur, ou une élévation de son cœur à Dieu était plus que très suffisante pour racheter cent mille mondes ; et néanmoins il a daigné et jugé à propos, pour de puissantes raisons, de s'assujettir volontairement à la mort, et aux autres infirmités humaines, que les théologiens appellent les pénalités du péché. (S. Thomas. 3. parte. q. 14. art. 1. et 2.) Premièrement, pour la gloire de son Père, afin de satisfaire pleinement, parfaitement et convenablement à la justice de Dieu pour les offenses des hommes. Il s'est rendu notre caution responsable et punissable pour tous nos péchés, il s'est obligé de satisfaire à la justice divine pour tous les crimes des hommes. La plus juste punition qu'on puisse décréter contre un malfaiteur, c'est la peine qu'on appelle de talion ou de réciproque, quand on le condamne à souffrir le même mal qu'il a fait ou voulu faire à un autre *Dentem pro dente, oculum pro oculo.* Quand nous commettons un péché mortel, par l'inclination de notre cœur, par la condition de notre crime, nous tendons à faire mourir le bon Dieu, nous attentons à sa vie divine : *Nunc autem quantum in se est Deum perimit propria voluntas*, dit S. Bernard. (Serm. 3. in die Paschæ.) Pour satisfaire à ce déicide, nous serions obligés de perdre une vie divine ; mais nous n'en avons point.

Il l'a ainsi voulu, en second lieu, pour preuve de son incarnation : car il est aussi nécessaire au salut de croire que Jésus-Christ et vrai homme, de même nature que

nous, qu'il est nécessaire de croire qu'il est vrai Dieu, égal et consubstantiel à son père : les œuvres admirables et miraculeuses qu'il a faites en ce monde, ont évidemment montré qu'il était Dieu, quand il a rendu la vue à l'aveugle-né, le mouvement au paralytique de trente-huit ans, la vie à un mort de quatre jours ; mais s'il n'eût été mort et passible, les incrédules eussent soupçonné qu'il n'était homme qu'en apparence, non en effet et en vérité.

En troisième lieu, il devait être le miroir et le modèle des prédestinés ; il pouvait leur enseigner, par son exemple, la pratique de toutes les vertus ; et une des plus nécessaires, eu égard à tant de traverses et de misères qui sont en cette vie, c'est la patience, dit S. Paul (1) ; et le Fils de Dieu a souffert sa sainte mort et sa sainte passion pour nous donner l'exemple de cette vertu, dit S. Pierre.

En quatrième lieu, désirant adoucir et ennoblir la mort et les peines de cette vie, il les a honorées, vivifiées, sanctifiées, et si j'ose le dire, déifiées en lui : *Pœnam vestivit honore ipsaque sanctificans in se tormenta beavit*, dit le poète ancien.

Les eaux minérales prennent ordinairement et retiennent les qualités des mines par où elles passent ; et depuis que la mort a été en l'Homme-Dieu, qui est le principe de vie et la vie même, elle est devenue vivifique, salutaire et souhaitable aux prédestinés ; ce qui a fait dire au Saint-Esprit, que celui qui craint Dieu sera heureux en la fin de sa vie, que le trépas des saints est précieux devant Dieu, que le tourment de la mort ne les touchera point.

Si nous consultons trois grands Saints, un Evangéliste, un Prophète, un Apôtre, ils nous apprendront que ni le passé, ni le présent, ni l'avenir n'affligent l'âme dévote à la mort.

(1) Patientia vobis necessaria est, ut reportetis promissionem. (Hebr. 10. 36.)

PRIMUM PUNCTUM. — *Præteritum*, *etc.*

B. — (1° *Quia requiescit*, *etc.*) L'Evangéliste S. Jean dit en l'Apocalypse : (14. 13.) J'ai entendu une voix du ciel qui me disait : Bienheureux sont les morts qui meurent en notre Seigneur. Vous dites qu'ils sont morts et qu'ils meurent ; comment s'accordent ces deux paroles ? s'ils sont déjà morts, comment meurent-ils ? Ceux qui sont morts au monde, à la chair, à l'amour-propre, à eux-mêmes ; ceux qui sont mortifiés et macérés par la pénitence ; ceux auxquels S. Paul dit : Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu, ceux-là sont bienheureux, non-seulement après leur mort, mais lors même qu'ils meurent, parce que rien de ce qui est passé ne les afflige, ni ce qu'ils laissent ici, ni ce qu'ils emportent : *Amodo jam dicit Spiritus ut requiescant a laboribus suis ;* on peut ajouter : *a doloribus*, *a periculis.* Le Saint-Esprit dit que dès à présent ils se reposeront et seront exempts de travaux, de douleurs, de dangers. L'âme dévote se réjouit à la mort, parce qu'elle se voit à la fin de ses travaux. Un laboureur ou un manœuvre se réjouit quand le soleil se couche et que la nuit s'approche ; son travail cesse pour ce jour-là, il recevra le salaire, s'ira reposer : *Dulcis est somnus operanti*, *sive multum*, *sive parum concedat.*

La vie de l'homme, dit Job, est comme la journée d'un mercenaire : *Et sicut mercenarii dies ejus.* Quand l'âme est à la fin, elle est bien-aise ; il ne faudra plus travailler, visiter les hôpitaux, endurer la mauvaise odeur des pauvres et des prisonniers, jeûner, se lasser d'être à genoux, prendre la discipline, endurer le cilice, porter cette ceinture ; elle sera exempte de tout cela, elle ira se reposer et se rafraîchir ; elle recevra la récompense de ses travaux : *Redde mercedem operariis.* Un nautonnier qui a été longtemps sur mer, à la merci des orages, balotté des vents et des flots, privé de la douce compagnie de ses parents et de ses amis, se réjouit quand il voit le port : *Italiam*, *Italiam*, *magnus conclamat Achates.* Cette vie est une na-

vigation ; l'âme est en ce monde comme un vaisseau sur mer : *Tanquam naves poma portantes ; navis institoris de longe portans panem.* Elle est le ballon des vents, le jouet des vagues et des tempêtes , toujours agitée de tentations, privée de la jouissance de Dieu et des Saints. La mort lui est un promontoire de salut, un cap de bonne espérance, un hâvre de grâce et de gloire ; quand elle le voit de loin, elle le salue et se réjouit. Un soldat qui a combattu vaillamment, qui a longtemps porté les armes, qui a sué et veillé pour le service de son prince, qui a été l'avant-garde d'une armée, et qui a donné des preuves de son courage, se réjouit au jour du triomphe ; il n'a plus d'ennuis, il dépouille ses armes pesantes, il est loué de ses concitoyens , redouté des étrangers, récompensé de son prince. *Militia est vita hominis super terram.* L'âme n'aura plus d'hostilités , plus de persécutions , de procès , de calomnies , d'envieux , de malveillants ; elle va recevoir la couronne de gloire, elle entrera en triomphe en la Jérusalem céleste : *Gloria virtutis eorum tu es.* Elle se réjouit de voir qu'elle va être affranchie de toute douleur ; Dieu essuiera ses larmes, dit le prophète : *Absterget Deus omnem lacrimam ab oculis sanctorum.* La pauvreté, les tailles, les procès , les guerres , la faim , la soif, la tristesse, les ennuis, les maladies serot entièrement bannis du séjour où elle va entrer avec le Psalmiste : *Convertere, anima mea, in requiem tuam, qiua Dominus bene fecit tibi ; eripuit animam meam de morte, oculos meos a lacrymis, pedes meos a lapsu :* Mon âme, bénissez le Seigneurvous lui êtes bien obligée ; il vous délivre de toute peine , de toute inquiétude , de tout danger de péché.

C'est ce qui la console davantage ; elle ne sera plus en danger d'offenser Dieu mortellement, de perdre sa grâce divine , d'être du nombre des reprouvés ; elle ne pèchera plus véniellement, elle n'aura plus rien qui la distraie de penser à Dieu, rien qui la sépare de l'amour actuel de son Sauveur : *Agnoscit mortem finem non esse vitæ sed culpæ.* (S. Ambr. de obitu Theod.) Elle dit avec S. Bernard :

« Quid tantopere vitam desideramus, in qua quanto plus « vivimus tanto amplius peccamus? quanto vita longior, « tanto culpa numerosior; vivere erubesco, quia nihil pro- « ficio; mori timeo, quia non sum paratus; malo tamen « mori, et misericordiæ Dei me committere, quam novis « criminibus vetera cumulare: » Pourquoi désirerais-je de demeurer ici plus longtemps où il y a tant d'occasions d'offenser Dieu? j'ai honte de vivre, parce que je m'avance fort peu en la perfection et amour de Dieu; je crains de mourir, parce que je ne suis pas bien préparé; j'aime mieux néanmoins mourir et m'abandonner à la miséricorde de Dieu, que d'ajouter péché sur péché.

C. — (2° *Quia opera ejus*, *etc.*) Ce que l'âme aussi emporte de ce monde ne l'afflige pas, mais la console; ce sont les bonnes œuvres qu'elle a pratiquées: *Opera enim illorum sequuntur illos.* Il y a la même différence entre l'âme choisie et l'âme réprouvée à l'heure de la mort, qu'entre le cygne et la sirène. Les naturalistes disent que la sirène étant proche de la mort, fait des grimaces horribles, jette des cris épouvantables; le cygne, au contraire, sur le déclin de sa vie, fredonne des airs mélodieux. La raison de cette différence est que la sirène, se nourrissant de serpents, de crapauds et autres bêtes venimeuses, fait un sang tout pourri et corrompu; et quand elle s'approche de la mort, ce mauvais sang se ramassant en son cœur, la rend triste et mélancolique, lui fait faire ses cris et ces grimaces désagréables; le cygne, au contraire, ne se nourrissant que de bons aliments, fait un sang pur et subtil qui, se réveillant en son cœur à l'heure de la mort, le réjouit et lui fait faire ces chants harmonieux. Le réprouvé pendant sa vie s'adonne aux œuvres de ténèbres, aux impudicités, aux ivrogneries et aux autres dissolutions; quand il est au lit de la mort, ces crimes lui reviennent en la mémoire; il se souvient des femmes qu'il a débauchées, des orphelins qu'il a ruinés, des villageois qu'il a opprimés, des crimes qu'il a commis; cette souvenance le rend fâcheux et insupportable à lui-même et à ceux qui le servent. L'âme choisie,

blanche comme un cygne, s'adonne aux bonnes œuvres, aux actions vertueuses; quand elle est sur son départ de ce monde, elle les repasse en sa mémoire pour en rendre grâces à Dieu; elle en reçoit une joie et une consolation inexplicables. Oh! que les fruits de la vertu, dont la racine semblait si amère, lui sont alors doux et savoureux!

SECUNDUM PUNCTUM.—*Præsens non affligit.*

D. — (1° *Non ægritudo, etc.*) Le présent aussi ne l'afflige pas; deux choses ont coutume de nous affliger à la mort, les douleurs de la maladie, et des nuits longues et ennuyeuses, parce qu'on est privé du sommeil; l'âme dévote est beaucoup soulagée en ces deux points. David le dit en beaux termes : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem, in die mala liberabit eum Dominus :* Bienheureux celui qui est charitable et affectionné à faire l'aumône; *qui intelligit, intus legit*, qui lit à travers la misère du pauvre, qui voit le trésor caché sous ces vieux haillons, qui reconnaît en lui la personne de Jésus-Christ : *agnoscit Christum in paupere*, dit S. Chrysostôme. Un apothicaire et un marchand vont de compagnie par les champs : l'apothicaire voit une petite plante dans la boue, sous un buisson, il se baisse pour la cueillir, se pique la main, la met en son sein. Que voulez-vous faire de cette herbe? dit le marchand, à quoi est-elle bonne? Ah! dit l'herboriste, si vous la connaissiez, si vous en saviez la propriété, vous ne la mépriseriez pas; elle vaut son pesant d'or, elle est excellente contre la gravelle, contre la colique ou autre maladie. L'âme choisie, trouvant le pauvre en la rue, tout crasseux, déchiré, pâle, puant, couvert de vermine, le conduit en sa maison, le met auprès de son feu, le nettoie, le remet en état; l'âme mondaine s'en étonne. D'où vient cette différence? c'est que l'âme choisie *intelligit super egenum*, connaît la vertu occulte du pauvre, la propriété et l'efficacité de l'aumône. L'humilité est bonne contre l'orgueil, la sobriété contre l'intempérance, la chasteté contre la luxure; l'aumône faite en état de grâce est une

divine panacée, un remède à tous maux : « Date eleemo-
« synam, et ecce omnia munda sunt vobis. Beatus qui in-
« telligit super egenum. Dominus opem feret illi super
« lectum doloris ejus ; universum stratum ejus versasti in
« infirmitate ejus. » Quand il sera malade, Dieu remuera son lit de plume, ou son matelas, afin qu'il soit couché plus mollement ; c'est-à-dire qu'il adoucira les rigueurs de la fièvre, émoussera les pointes des douleurs, détrempera en consolations intérieures les amertumes de la maladie.

E. — (2° *Nec noctes insomnes.*) S. Clément, disciple de S. Pierre, rapporte un beau trait, qui vient bien à ce propos. Il dit que ce prince des apôtres pleurait toutes les fois qu'il voyait quelqu'un qui dormait, et qu'étant interrogé de la cause de ces larmes, il répondit : C'est que je me souviens de la douceur admirable de notre Sauveur quand il était en ce monde et que nous avions l'honneur d'être en sa compagnie ; si nous étions quelquefois découverts la nuit, il se levait doucement et nous venait recouvrir, ou si quelqu'un de nous pendant le jour dormait mal à son aise, et dans une posture incommode, il le replaçait tout doucement sans interrompre son sommeil. Il en fait de même et à plus forte raison à l'âme dévote : quand elle s'endort du sommeil de la mort, le Fils de Dieu la soulage et la console, il assaisonne et confit en des douceurs spirituelles les aigreurs du mal qu'elle endure en son corps : *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus.* Ou selon d'autres interprètes, le Psalmiste veut dire que Dieu rôde autour de son lit, comme une mère charitable qui assiste son enfant malade, tourne incessamment autour de lui, tantôt au-devant, tantot à la ruelle du lit. De quel côté que l'âme dévote se tourne en sa maladie, elle a toujours Jésus devant les yeux, l'ennui des longues nuits ne l'afflige pas, elle a de quoi s'entretenir ayant fait provision de bonnes pensées. L'âme réprouvée est comme la cigale, l'âme dévote est comme l'abeille. La cigale en été ne prévoit pas l'avenir, ne fait point de provision, s'amuse à chanter tout le jour, endure la faim ; en été l'abeille soigneuse et diligente va chercher

les fleurs, en cueille ce qu'il y a de meilleur; en compose des gâteaux de miel, s'en nourrit pendant l'hiver. L'âme mondaine pendant cette vie perd son temps à jouer, danser, folâtrer; étant au lit de la mort elle ne sait à quoi occuper son esprit, parce qu'elle n'a point fait provision de bonnes pensées, parce qu'elle ne s'est point accoutumée à faire des actes d'adoration, d'amour de Dieu, de contrition, de résignation à sa volonté, et n'ayant point les divertissements du monde, les heures lui semblent des semaines. L'âme choisie étant en bonne santé, s'occupe incessamment en la méditation des perfections de Dieu et des mystères de la vie et de la passion de Jésus; elle en fait un gâteau de miel, de la conserve de roses spirituelles; quand elle est au lit de la mort, elle s'entretient délicieusement et fructueusement en ces saintes pensées.

TERTIUM PUNCTUM. — *Futurum non affligit.*

F. —(1° *Non anima judicanda.*) Après avoir entendu un évangéliste et un prophète, entendons un grand apôtre: *Salvatorem expectamus Dominum nostrum qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ:* Nous attendons un Sauveur Jésus-Christ qui réformera notre corps humilié, et le rendra conforme à son corps glorieux. Ces paroles de S. Paul nous enseignent que l'homme de bien sur la fin de sa vie ne se met en peine de rien pour l'avenir. Ce qui met fort en peine le réprouvé, c'est la crainte de ce qui arrivera à son âme, et la prévoyance de ce que son corps deviendra; son âme sera présentée au tribunal d'un Juge très rigoureux, son corps sera la proie des vers, le partage de la pourriture. L'homme juste est exempt de ces deux peines; il dit avec l'apôtre: *Salvatorem* (non pas *judicem*) *expectamus*: (non pas *timemus*). Il espère être présenté à un Sauveur, non à un juge. Un gouverneur de ville qui a été fidèle au roi, et qui étant assiégé a tenu tous les bourgeois en l'obéissance à sa majesté, et a résisté courageusement à l'ennemi, quand il est appelé à la cour, il y va joyeusement, espérant d'être loué et recom-

pensé de son prince. Celui qui a livré la place à l'étranger par lâcheté ou par trahison, redoute d'aller à la cour, se doutant bien qu'il y sera repris et puni. Le réprouvé livre son corps et son cœur, qui est un domaine de Dieu, à la tyrannie de ses passions, à la puissance de l'esprit malin; quand il doit être présenté à Dieu, il tremble et avec raison. Le juste qui a tenu bon en la citadelle de son cœur, résistant généreusement aux attaques du démon, de la chair et du monde, est animé d'une sainte confiance quand Dieu l'appelle à son jugement, sachant que c'est pour le louer et le couronner de gloire en la présence de ses anges. Voyez ces belles fleurs qui sont en notre jardin, elles aiment tant le soleil, que lorsqu'il quitte notre hémisphère pour se faire voir aux antipodes, elles se tiennent toutes recueillies et resserrées, la tête baissée comme atteintes de mélancolie; et il semble que le soleil rapporte en ses rayons la clef dorée pour les ouvrir de nouveau, car aussitôt qu'il remonte sur notre horizon, et qu'il les mignarde de son œil favorable, elles se dénouent, se déboutonnent, ouvrent leur sein, étalent et épanouissent leurs richesses, comme pour lui donner le bonjour et lui témoigner le bien qu'elles reçoivent de sa présence. Il en est de même des âmes prédestinées : pendant cette vie qui est une nuit obscure, quand leur soleil est absent ou plutôt couvert de nuages, elles se tiennent retirées, solitaires, séparées des compagnies, humiliées, mortifiées : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo.* Mais à l'heure de la mort, quand leur bien-aimé Jésus daigne les visiter, elles se réjouissent, elles ouvrent et dilatent leur cœur, se tournent vers leur astre d'un visage gai et assuré, expérimentant la vérité de cette parole de S. Paul : *Cum Christus apparuerit vita nostra, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria.*

G. — (2° *Non corpus corrumpendum.*) Et quant au corps, l'homme juste n'en est pas en peine; il est vrai qu'il le sent déchoir, et qu'il sera réduit en poudre; mais il ne le sera pas pour toujours : Jésus le réformera, et le rendra conforme à son corps glorieux : *Reformabit corpus*

humilitatis nostræ. S. Chrysostôme (homil. 1. in. 2. ad Corinth.) dit fort bien : Quand on doit refaire votre robe à demi-usée, vous vous en dépouillez volontiers, parce que vous savez que vous la reprendrez plus belle et plus commode qu'elle n'était. L'âme choisie est contente de se dépouiller de la robe de son corps, sachant qu'elle la reprendra toute neuve, ornée des avantages et des douaires de la gloire. Quand votre serviteur veut balayer votre chambre, et vous dit : Monsieur, vous plaît-il faire un tour au jardin pendant qu'on fera votre chambre? vous n'avez point de peine d'en sortir. L'âme sort volontiers de son corps, va se promener aux champs élysiens du paradis céleste pour retourner quelque jour en la même chambre, quand elle sera nettoyée. Ou si vous voulez, je dirai avec le même saint : Quand le maître d'une maison voit qu'elle s'en va en ruine, (S. Chrys. ibid.) il la démolit tout-à-fait pour la rebâtir plus belle, plus ferme, plus commode, plus agréable qu'elle n'était, et à cet effet il en fait déloger le locataire. Le Fils de Dieu veut réformer notre corps mortel et passible, pour le rendre immortel et impassible; il en fait sortir l'âme qui le tenait à louage, mais c'est pour l'y faire rentrer, et l'en rendre la propriétaire. Ainsi, le trépas de l'homme juste n'est pas proprement une mort, mais un petit éloignement de l'âme. Si un gentilhomme du Languedoc quitte sa femme pour quelques années, va en cour vers sa majesté pour y obtenir ou exercer quelque office, à l'intention de revenir reprendre sa femme et de la mener à la cour, on ne dira pas qu'il a fait divorce avec elle. L'esprit de l'homme se sépare pour un peu de temps de la chair, sa chère moitié va à la cour du ciel, pour recevoir de Dieu les honneurs et les récompenses qu'il a mérités pas ses services; il doit revenir quelque jour se réunir à sa chair, la rendre participante de sa gloire; ce n'est pas un divorce, mais une petite absence.

CONCLUSIO.

II. — (1° *Dialogus, etc.*) En cette séparation il n'y a

point de lutte ni de guerre; mais un dialogue amoureux, un doux et paisible adieu entre l'esprit et la chair. La chair dira : Pourquoi me laissez-vous? qui vous a contraint de vous séparer de moi ? vous ai-je désobligé en quelque chose ? n'est-ce pas Dieu qui nous a mariés ensemble ? *Quod Deus conjunxit, homo non separet.* Vous ai-je été infidèle ? il semble que vous voulez me répudier ! Dieu ne m'a-t-il pas formée pour vous servir de logis éternel ? où allez-vous en sortant d'ici? Si nous sommes dans la peine, je dois la souffrir, j'en suis cause, ce sont mes rébellions, ma paresse, mes sensualités qui vous ont fait pécher; si vous êtes en la gloire, faites-moi votre compagne en la joie du triomphe, comme je l'ai été en la bataille ; donnez-moi part au butin comme j'ai eu part aux fatigues, ne mériterai-je pas le repos après tant de travaux et de peines ? où irai-je ? que deviendrai-je quand vous vous serez séparé ? qui me recevra après votre départ ? je deviendrai puante, défigurée, un sac de pourriture, la proie des vers, après avoir été l'étui d'une si belle créature ! Hélas ! ma chère épouse, repartira l'esprit, si je me sépare de vous ce n'est pas par aucun mécontentement ou aversion que j'en aie ; je vais prendre possession du séjour des archanges que nous avons mérité par la grâce de Jésus-Christ ; je devais vous emmener avec moi : le premier dessein de Dieu était de nous unir ensemble inséparablement ; mais le péché du premier homme a rompu ce dessein, et vous a obligée à payer ce tribut à la corruption. Mais cette altération qui vous réduira en poussière, vous servira de fourneau, où étant comme refondue, vous serez un jour réformée, rajeunie, renouvelée, vous vous relèverez de la terre immortelle, subtile, agile, éclatante, glorieuse ; il n'y aura un seul petit membre en vous qui ne soit orné de quelque avantage et enrichi d'une étoffe céleste ; nous nous rejoindrons alors ensemble et pour une éternité. Quand Jésus aura prononcé sa sentence nous nous envolerons avec lui sur les nues ; nous irons jouir de ses joies, de ses richesses et délices dont je vous ai parlé si souvent pour vous encourager à être mortifié en la pratique

des vertus. Adieu! ma chère moitié, ma fidèle compagne, ma sœur bien-aimée, mon hôtesse charitable qui m'avez servi fidèlement, obéi si patiemment, et porté votre croix si constamment, qui m'avez aidé à mériter tant de gloire; je vous prie de m'excuser si je vous ai rudoyée par les austérités de la pénitence, c'était de peur de me damner et par l'amour que je vous portais, Dieu vous récompensera; ne soyez pas fâchée si je vais le premier, un jour arrivera que je viendrai vous reprendre; cependant je prie la terre d'être douce à vos os, de me garder fidèlement ce gage sacré que je lui donne en dépôt; que, comme fidèle dépositaire, elle vous rende à votre époux au jour de la résurrection.

I. — (2° *Justus in morte, etc.*) Consolez-vous donc, ô homme qui servez bien Dieu! consolez-vous et réjouissez-vous en la pensée de la mort; quand cette heure funeste pour les pécheurs, et très heureuse pour vous, arrivera, de quelque part que vous tourniez les yeux, vous y aurez des objets de joie et d'allégresse. En haut, vous contemplerez le ciel qui est une maison de plaisance, un jardin de délices, un palais magnifique, un paradis céleste où vous devez être reçu et logé pour jamais, et vous direz avec le Psalmiste: *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi: In domum Domini ibimus.*

En bas, vous verrez l'enfer que vous avez évité par la miséricorde de Dieu. Oh! que de remerciements, que de louanges, que de bénédictions vous donnerez au bon Dieu, qui vous a aidé de sa grâce! *Benedic, anima mea, Domino qui redemit de interitu vitam tuam.* Imaginez-vous un homme qui, dans l'obscurité des ténèbres, a grimpé la nuit sur une montagne dangereuse, sur le bord d'un précipice; le lendemain matin quand il est en haut, et qu'il voit la difficulté du chemin qu'il a fait, la profondeur de l'abîme où il pouvait tomber, les faux pas qu'il pouvait faire, oh! qu'il est joyeux! comme il admire son bonheur! comme il remercie Dieu! Vous verrez le précipice d'enfer, plusieurs de ceux qui ont vécu avec vous qui y sont plongés;

les dangers que vous avez courus, les occasions où vous vous êtes trouvé, les péchés que Dieu vous a pardonnés ; oh! que d'actions de grâce vous ferez ! que de bénédictions vous donnerez à tout ce qui a coopéré à vous mettre en assurance ! Bénies soient cette inspiration que Dieu me donna un tel jour, et la grâce qu'il me fit d'y consentir ! béni le jour auquel j'assistai à un tel sermon où je fus touché ! et si j'étais allé me promener, comme mon compagnon me le disait, je n'eusse pas été converti ; béni le jour auquel je fis ma confession générale ! je sortis de cette maison, je rendis ce bien mal acquis, sans cela je serais perdu.

A la main droite, vous verrez la très sainte Vierge que vous avez honorée, les âmes du purgatoire que vous avez délivrées par vos prières et pénitences, les Saints que vous avez invoqués qui seront ravis de vous recevoir en leur compagnie ; la très sainte Vierge vous dira : Celui qui sème en bénédiction moissonne des bénédictions ; vous avez si souvent béni mon Fils quand vous disiez votre chapelet, vous serez béni de lui ; vous m'avez si souvent suppliée de prier pour vous à l'heure de votre mort, je veux exaucer vos prières. Les Saints vous diront : Vous avez lu l'histoire de notre vie, vous avez honoré notre mort, vous avez imité nos vertus, nous devons vous assister en votre nécessité. Les âmes retirées du purgatoire vous diront : Vous nous avez soulagées en nos peines, c'est la raison que nous vous rendions la pareille. Vous ferez comme ce bon libraire de notre temps, à Paris ; il s'appelait monsieur Bertaud. (1) Ayant mené une vie admirable et extraordinaire en œuvres de piété et de charité, quand il fut au lit de la mort, l'esprit malin lui livra de furieux assauts, mais il y résista courageusement. Après ces victoires, il devint beau comme un ange, et s'écria : La moindre goutte des consolations que sent mon âme est capable d'éteindre tous les tourments de l'enfer ; puis s'adressant aux Saints, auxquels il avait eu dévotion particulière : Je vous donne le bonjour de l'éter-

(1) Amelot en la vie du P. de Condren, partie 2. chapitre 24.

nité, Vierge sacrée, mère de Dieu, reine des anges, ma très chère princesse ; je vous donne le bonjour de l'éternité, S. Pierre, mon patron, S. Paul, tous les saints apôtres, car je suis trop faible pour vous nommer tous ; je vous donne le bonjour de l'éternité, S. Michel, protecteur de la France, mon ange gardien, tous les saints anges, archanges, chérubins, séraphins, etc.

A la gauche, vous verrez les démons qui enragent de dépit de ce qu'ils ne vous ont pu attraper, qui sèchent d'envie de ce que vous allez occuper leur place dans le ciel, qui sont confus et humiliés de ce que vous les avez surmontés ; et vous direz : *Benedictus Dominus qui non dedit nos in captionem dentibus eorum ; laqueus contritus est, et nos liberati sumus.*

Dans vous, vous verrez votre conscience pure et nette, la syndérèse ne vous reprendra de rien, parce que vous vous êtes abstenu du péché, ou vous en avez fait entière pénitence : *Gloria nostra hæc est testimonium conscientiæ nostræ.*

Hors de vous, vous verrez les anges qui font la ronde autour de votre lit et la sentinelle comme en un corps-de-garde, qui empêchent les esprits malins d'en approcher, parce qu'ils n'ont point de part en vous ; les anges qui attendent avec joie l'heure bénie de votre mort pour porter votre âme au ciel empyrée : *Immittet angelus Domini in circuitu timentium eum ;* en l'hébreu il y a : *Cone malach, Adonai. Castrametatur angelus ;* et au Cantique : *Lectum Salomonis ambiunt sexaginta fortes ;* et Jésus dit en S. Luc (Luc. 16. 22.) que le pauvre Lazare étant mort fut porté par les anges en lieu de repos ; un seul ange ne suffisant pas, ils y vinrent en troupe, et se chargèrent à l'envi de cet agréable fardeau.

Après vous, vous laisserez la bonne odeur des vertus que vous avez pratiquées, la souvenance des bons exemples que vous avez donnés, les bénédictions qu'on donnera à votre mémoire : *Cujus memoria in benedictione, etc.* Les lampes qui sont pleines d'huile aromatique n'éclairent pas

seulement la chambre quand elles sont allumées, mais elles l'embaument d'un doux parfum quand on les a éteintes. L'âme dévote brille par son exemple pendant sa vie, et après sa mort elle parfume l'Eglise d'une suave odeur des bonnes œuvres qu'elle a faites : *Christi bonus odor sumus in omni loco.*

Devant vous, vous verrez ou entendrez votre curé ou un autre prêtre qui, faisant la recommandation de l'âme, dira : O Seigneur ! délivrez l'âme de votre serviteur des dangers de la damnation, comme vous délivrâtes David de la main de Goliath, comme vous délivrâtes Susanne des fausses accusations qu'on avait dressées contre elle, comme vous délivrâtes Daniel de la caverne des lions. Toutes ces prières seront exaucées en votre faveur. David ayant défait Goliath et portant dans ses mains la tête de ce géant, les dames Israélites lui viennent au-devant, entonnant un *épinikion*, un chant de triomphe pour une si glorieuse victoire. Ainsi les pécheurs que vous avez convertis, les pénitents que vous avez sanctifiés, les pauvres filles que vous avez retirées du danger de se perdre, vous viendront à la rencontre, faisant un concert de musique pour les victoires que vous avez remportées en eux contre le monde, le diable et la chair, comme S. Grégoire rapporte (homil. 40. in Evang.) que de son temps à la mort de sainte Romula, on entendit les voix harmonieuses des Saints qui accompagnaient son âme dans son voyage vers le ciel. Cet homme converti vous dira : La prédication que vous fîtes un tel jour m'imprima si vivement au cœur la crainte des jugements de Dieu, que depuis ce temps-là je n'eus point de repos jusqu'à ce que je fis ma confession générale. Ce pénitent vous dira : Si vous n'eussiez différé de me donner l'absolution jusqu'à ce qu'on vît quelque amendement en moi, je n'eusse pas restitué ce que je possédais injustement, je serais toujours tombé dans le même crime qu'auparavant, je dois bien appeler ce jour le commencement de mon salut, les calendes de mon éternité bienheureuse. Cette pauvre fille vous dira : Si vous ne m'eussiez recueillie et reçue dans votre maison, ce fripon

m'eût menée dans la sienne, et m'eût perdue sans ressource. Susanne étant déclarée innocente, et ses calomniateurs convaincus de mensonge, son mari, ses enfants, ses concitoyens la complimentaient : Voici la chaste, voici la fidèle, voici la courageuse, voici la sainte femme qui a mieux aimé se mettre en danger de mourir par la main d'un bourreau que de fausser la fidélité qu'elle devait à Dieu et à son mari ; ainsi après votre mort, vos parents, vos amis, vos voisins célèbreront vos éloges : C'était le meilleur homme du monde, il était doux comme un agneau, pacifique comme un Salomon, dévot comme un ange, il ne désobligeait personne, il faisait du bien à tout le monde.

Le prophète Daniel, (6. 23.) sortant de la tanière des lions sans y avoir reçu la moindre blessure, le roi lui vint au-devant, le félicita de ce bonheur, le loua de sa fidélité envers Dieu. Quand vous sortirez de ce monde, le Fils de Dieu dira à votre âme : *Veni, sponsa mea, de cubilibus leonum, de montibus pardorum, veni, coronaberis :* (Cant. 4. 8. 9.) Venez, ma bien-aimée, à la bonne heure, sortez de cette tanière, de ce monde pervers et cruel, où vous étiez parmi des lions et des léopards enragés, venez recevoir la couronne que je vous ai préparée, les biens que vous avez mérités par ma grâce, biens ineffables, incompréhensibles, infinis et d'éternelle durée. *Amen.*

SERMON CCCXLI.

POUR LE SAMEDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

JÉSUS-CHRIST EST ENNEMI DU MONDE, ET SA DOCTRINE CONTRAIRE AUX MAXIMES DU MONDE.

Ego sum lux mundi. (Joan. 8. 12.)

DANS l'évangile de ce jour, tiré du chapitre huit de saint Jean, le Fils de Dieu disait aux Pharisiens : Je suis la lumière du monde. Il a éclairé nos ténèbres par les sublimes et importantes vérités qu'il a enseignées de sa bouche pendant son séjour sur la terre, et qu'il a consignées à la posterité par les écrits de ses apôtres et de ses évangélistes. Le monde qui n'a pas le Saint-Esprit, et qui ne peut pas le recevoir, rejette ces vérités et enseigne des maximes qui leur sont entièrement et directement opposées. Mais les âmes prédestinées qui ne veulent pas s'égarer du chemin de leur salut, doivent régler leur conduite et leur vie selon les lumières de l'Evangile, et non selon les maudites maximes et les coutumes damnables du monde. C'est ce que j'ai à vous faire voir avec la grâce de Dieu et votre attention favorable. L'Evangile n'est autre chose que l'histoire de la vie de votre Fils bien-aimé, ô Vierge Sainte ; et par conséquent vivre selon les maximes de l'Evangile, c'est imiter l'exemple de ses actions vertueuses. Personne ne l'a mieux fait que vous ; car vous aviez toujours sa vie devant les yeux, non écrite sur du papier, mais en lui-même et en sa propre personne ; aussi, après son ascension, il vous laissa quelque temps sur la terre pour suppléer à son absence, comme la lune supplée au soleil, afin

qu'on connût par votre vie, que la sienne n'était pas au-delà de toute imitation. Vous pouviez dire à tous les fidèles: *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi:* Soyez mes imitateurs comme je l'ai été de mon Fils; c'est ce que nous désirons faire, moyennant le secours de sa grâce que nous implorons par vos prières. *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Primum punctum. *Stultum est servire mundo:* — A. 1° *Scriptura.*—B. 2° *Rationibus.*

Secundum punctum.—C. *Doctrina Christi amplectenda est, non mundi.*—D. *Schola mundi habet tres classes contrarias Evangelio: Prima, superbiæ docens ambire vanam gloriam, ambire dignitates, ambulare in magnis.*—E. *Secunda, avaritiæ in qua mundani sunt injusti,* —F. *Indevoti.* —G. *Perfidi.* — H. *Immisericordes.*—I. *Impatientes.*—L. *Tertia, voluptatis contra quam agitur scripturis.*

Tertium punctum. M. *Refutatio excusationum mundanorum.*

Nemo potest duobus dominis servire. C'est une maxime émanée de la bouche de celui qui n'est pas seulement l'oracle de la vérité, mais qui est la vérité même. C'est ce que ne considèrent pas ceux qui disent: Je ne suis ni religieux, ni prêtre, ni hermite, je suis du monde et dans le monde; il faut vivre avec les vivants, être homme avec les hommes; s'accommoder aux humeurs et façons de faire de ceux avec qui l'on est; il n'est pas défendu de vivre, de parler, de s'habiller à la mode du monde.

Je vous demande là-dessus, êtes-vous chrétien? êtes-vous disciple du Fils de Dieu? Si vous êtes son disciple, et si vous recevez son Evangile, vous devez être ennemi juré du monde, avoir en horreur le monde, renoncer aux maximes du monde; car je veux vous faire voir qu'il n'est rien de si contraire à Jésus-Christ que le monde, rien de si contraire aux maximes de Jésus-Christ que les maximes du

monde, et par conséquent rien de plus indigne d'être servi que le monde, rien de plus indigne d'être servi que les maximes du monde. Suivez-moi d'attention, et je vous le montrerai aux deux points de ce discours.

PRIMUM PUNCTUM. — *Stultum est*, *etc.*

A. — (*Scriptura.*) Ce sont principalement les grands qui veulent servir deux maîtres ; car comme ils s'aiment eux-mêmes, et qu'ils ont de l'esprit pour connaître l'importance de l'éternité, ils n'ont pas envie de se la rendre malheureuse ; mais ils veulent être à leur aise temporellement, et jouir éternellement des délices spirituelles et des voluptés sensuelles, avoir un paradis pendant cette vie, et un autre après leur mort ; conquérir le ciel et être attachés d'affection à la terre, être partisans du monde et disciples de Jésus-Christ. Le nouveau testament est parsemé de textes formels qui condamnent ces abus, et nous défendent d'être amis du monde ; en voici quelques-uns : Quel commerce peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres ? (2. Cor. 6. 14.) Quel accord entre Jésus-Christ et Bélial? Jésus-Christ s'est livré lui-même pour nos péchés, et pour nous retirer de ce siècle corrompu. (Galat. 1. 4.) Hé ! hé ! que nous serions misérables, si nous voulions nous rejoindre à ce détestable, d'où il nous a retirés à tant de frais ! Saint Pierre dit (2. Petr. 2. 20.) que notre état serait pire que celui où nous étions avant que de connaître Jésus-Christ.

Gardez-vous de vous conformer au siècle présent. (Rom. 12. 2.) N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde ; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. (1. Joan. 2. 15.) Le démon est souvent appelé le prince du monde, et le monde sera damné comme le diable. (Joan. 12. 31. et 14. 30.) S. Paul dit que Dieu châtie les prédestinés en cette vie, afin qu'ils ne soient pas damnés avec le monde. (1. Cor. 11. 32.)

Le Fils de Dieu a déclaré (Joan. 17. 14.) en paroles expresses, que lui et ses disciples ne sont pas du monde : *De mundo non sunt, sicut ego non sum de mundo.* Il

maudit et excommunié le monde : *Væ mundo!* Comme on ne prie point en l'Eglise pour les excommuniés, même le jour du vendredi-saint ; ainsi le Fils de Dieu ne prie point pour le monde. Quand un prêtre va dire la messe et que vous le priez de se souvenir de vous à l'autel, s'il vous disait : Je déclarerai au bon Dieu que je ne prie point pour vous, ne serait-ce pas un témoignage d'une étrange malveillance ? Le Fils de Dieu à la dernière cène, et allant offrir le sacrifice sanglant de la croix, dit à son Père : (Joan. 17. 9.) Je ne prie pas pour le monde ; ne montre-t-il pas en cela l'effroyable aversion et antipathie qu'il a du monde ?

B. — (2° *Rationibus.*) Cette haine et cette antipathie du Fils de Dieu contre le monde, et le désir qu'il a de nous le faire haïr ne sont pas injustes et déraisonnables, car c'est un maître ingrat, perfide, inconstant ; quand vous l'aurez servi plusieurs années de tout votre pouvoir, il vous tournera le dos, vous abandonnera, vous paiera de menaces et de reproches, se moquera de vous et vous persécutera. Témoin Agrippine, mère de l'empereur Néron : elle l'avait nourri, élevé, caressé avec des tendresses et des affections incroyables, et il la fit mourir cruellement. Témoin Jules César : il avait adopté pour son fils et fait héritier Brutus; ce brutal fut un des principaux assassins de cet infortuné empereur. Témoin l'orateur romain.

Si cet ingrat use de quelque reconnaissance, ce n'est qu'à l'extérieur et par compliment ; quand il y va de ses intérêts, il est traître et infidèle au dernier point, il vous trahit en vous caressant, comme Joab fit à Amasa : (2. Reg. 20. 9.) il l'assassina en le flattant ; comme Judas fit à son bon Maître : il le livra à ses ennemis en le baisant ; comme les soldats de Pilate firent à notre Sauveur : ils se moquaient de lui en le saluant.

Et encore à présent, quand il vous honorerait et vous caresserait avec sincérité, cela ne durera pas, parce qu'il est inconstant et muable comme un protée. Témoin les habitants de Jérusalem : quel bon accueil ne firent-ils pas

au Fils de Dieu le jour des Rameaux? quels affronts ne lui firent-ils pas cinq jours après? ils jetèrent à ses pieds des fleurs et des rameaux de palmes, et puis ils lui mirent des épines sur la tête; ils tapissèrent de leurs vêtements le chemain par où il devait passer, et puis ils le dépouillèrent de ses propres habits; ils chantèrent : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! et puis ils crièrent : Otez-le, ôtez-le, qu'on le crucifie!

Je vous fais juge maintenant, si c'est être bien conseillé d'avoir alliance avec un excommunié, un suppôt du diable, un damné ennemi mortel de Jésus-Christ, de désirer lui être agréable, de rechercher son amitié, de souhaiter son approbation et ses louanges, de redouter ses menaces ou de craindre d'être méprisé de lui? est-ce être bien conseillé de quitter le parti d'un maître infiniment bon, fidèle, libéral, magnifique, pour se mettre au service d'un maître si ingrat, si perfide, si inconstant, de perdre la grâce de Dieu et de vous rendre son ennemi, pour vous maintenir dans les bonnes grâces, dans l'amitié du monde? Quiconque veut être ami du monde se fait ennemi de Dieu, dit S. Jacques.

SECUNDUM PUNCTUM.—*Doctrina Christi.*

C. — (*Amplectenda est, etc.*) Le Fils de Dieu étant donc ainsi opposé au monde a établi et enseigné des maximes toutes contraires à celles du monde; il les a renfermées dans le saint Evangile, que tous les chrétiens doivent embrasser avec affection, s'ils veulent être ses disciples et recevoir les récompenses qu'il a promises à ceux qui le suivent.

Dans l'histoire ecclésiastique, écrite par Eusèbe, (lib. 7. cap. 14.) il est dit que du temps de l'empereur Galien il y avait à l'armée un noble et illustre chevalier nommé Marin, de la ville de Césarée en Palestine. Une place de centenier, charge fort honorable, venant à vaquer, il la demande, comme lui appartenant par les lois de la guerre. Un autre gentilhomme qui briguait cette charge allègue pour ses raisons que Marin ne la peut exercer, parce qu'il

est chrétien, et qu'il n'a pas sacrifié aux empereurs. Le juge le condamne à sacrifier ou à perdre la charge à laquelle il prétend et celle qu'il a déjà, et à être lui-même sacrifié. Il lui donne trois heures de délai pour délibérer et se résoudre à ce qu'il voulait faire. L'évêque de la ville nommé Théotecnus le conduit à l'église auprès de l'autel. Là, il lui présente d'un côté le livre de l'Evangile, et de l'autre côté une épée : Choisissez, lui dit-il, il faut l'un ou l'autre : ou mourir pour les vérités contenues dans ce livre, ou vivre et être élevé à l'office que vous demandez. Le saint cavalier, sans consulter personne, sans beaucoup délibérer, se tourne vers l'Evangile, le prend avec grande affection, le baise dévotement, le baigne de ses larmes, le presse contre son cœur avec des tendresses et des sentiments de piété qui ne se peuvent exprimer; il va faire profession de la foi, et reçoit la couronne du martyre. Messieurs, je ne suis pas évêque, mais je suis ici de la part de Monseigneur l'illustrissime, notre très digne prélat, et même de la part de celui que S. Pierre appelle l'évêque de nos âmes. Choisissez, vous êtes entre deux, vous pouvez choisir l'un ou l'autre, ou le monde avec les félicités fausses et apparentes qu'il présente, ou le saint Evangile avec le royaume des cieux, la jouissance de Dieu, la possession éternelle de toute sorte de biens qu'il promet. Il y a deux partis sur terre qui ont une opposition infinie : le parti du Fils de Dieu et le parti du monde, Jérusalem et Babylone, l'école des disciples de Jésus et celle des enfants du siècle. Ces deux partis ont des maximes, non-seulement très différentes, mais directement et diamétralement opposées. Voilà pourquoi le Fils de Dieu et ses apôtres traitant de leurs maximes et des maximes du monde, se servent des particules adversatives : *Vos autem*, *nos vero*.

D. — (*Schola mundi... Prima classis*, *superbiæ*.) Toutes les maximes du monde peuvent se réduire à trois classes que S. Jean exprime par trois paroles, et le Sauveur les condamne dans trois passages exprès et formels de l'Evangile : Maximes d'ambition, d'avarice, de volupté :

Quidquid est in mundo, aut est concupiscentia carnis, aut concupiscentia oculorum, aut superbia vitæ.

La première classe du monde suggère des maximes d'orgueil, de vanité, d'ambition, ou qui portent les hommes à s'élever : *Superbia vitæ :* (*Superbire, quasi super ire.*) Si vous avez tant soit peu d'esprit, il ne faut pas se tenir dans la paresse, *manifesta teipsum mundo ;* il faut vous faire voir, vous faire estimer et adorer, être le sujet des louanges du monde ; faire parler de vous avec honneur dans les gazettes, dans les histoires, ou au moins dans les compagnies ; à cet effet, il faut se vêtir pompeusement, avoir grand soin de vous parer, porter le sein et les bras découverts, lire des romans pour apprendre à parler à la mode, s'étudier à savoir bien danser, mettre au rabais et mépriser tous les autres, avoir pour but de toutes vos actions l'éclat et la gloire du monde. C'est tout opposé à l'Evangile qui dit : (Luc. 6. 26.) Malheur à vous lorsque les hommes diront du bien de vous ! c'est-à-dire les hommes du siècle. Si je voulais encore plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ, dit S. Paul aux Galates; (1. 10.) et aux Colossiens : (3. 3.) Vous êtes morts, et votre vie est cachée.

Le monde dit : Il faut s'élever et briguer les charges, les emplois et bénéfices les plus honorables : *Dii fortes terræ vehementer elevati sunt.* C'est pourquoi il faut être toujours masqué et dissimulé, parler contre vos sentiments, louer ceux que vous méprisez en vous-même, blâmer ceux que vous estimez, faire le chien couchant devant les grands, trahir ceux qui se fient à vous, faire des promesses à perte de vue, et n'en tenir aucune, contrefaire le dévot et l'homme de bien s'il en est besoin, vous servir de la religion comme d'un degré pour monter où vous aspirez : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare.*

C'est opposé à l'Evangile qui dit : (Luc. 16. 15.) Ce qui est grand aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu. Quiconque s'élèvera sera abaissé (Matth. 23. 12. - Luc. 14. 11.) Soyez simples comme des colombes ;

si vous n'êtes semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas au royaume des cieux. (Matth. 10. 16.–18. 3.)

Le monde dit : Si vous êtes déjà élevé, il ne faut pas démentir votre grandeur, il faut avoir les premiers rangs et la préséance partout, ne pas permettre que personne vous supplante, ou qu'on choque tant soit peu vos desseins et vos intentions. C'est pourquoi il faut vivre dans le luxe, être splendide partout, avoir une belle maison, un carrosse bien attelé, de riches tapisseries, des meubles précieux, parler hautainement, commander impérieusement, reprendre avec mépris, vous venger irrémissiblement, avoir l'empire et la domination partout : *Ambulare in magnis et in mirabilibus super se.* C'est opposé à l'Evangile, où notre Sauveur dit : (Luc. 22. 25.) Les rois des nations les traitent avec empire ; *vos autem non sic*, qu'il n'en soit pas de même parmi vous, mais que celui qui est le plus grand devienne le moindre, et celui qui gouverne comme celui qui sert. Remarquez qu'il ne dit pas : Que le plus grand de vous se contente de dire : Je suis votre serviteur; mais qu'en effet il rende service, il ne dit pas : *Sicut minister*, mais *sicut ministrator*. S. Pierre dit : (1. Petr. 2. 13.) Soyez soumis à toute créature humaine pour l'amour de Dieu ; et S. Paul : (Philip. 2. 3.) Que chacun par humilité croie les autres au-dessus de lui.

E. — (*Secunda*, *avaritiæ*, *etc.*) Ceux qui aspirent à cette première classe, tâchent de se rendre les premiers, et les plus signalés de la seconde ; c'est la classe de l'avarice, dans laquelle on oublie la charité, et l'on prend pour règle et pour but de toutes ses actions, cette parole du poète : *O cives, cives! quærenda pecunia primum est, virtus post nummos.* S. Paul (1. Timoth. 6. 9.) faisant une antithèse entre cette maxime du monde et celles du christianisme dit à son disciple Timothée : Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piége du diable et en divers désirs inutiles et pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition et de la damnation. Mais pour vous, ô hommes de Dieu ! fuyez ces

choses, et suivez en tout la justice, la piété, la foi, la chasteté, la pénitence, la douceur : *Tu autem, o homo Dei! hæc fuge, sectare justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem.*

Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem. Les vrais disciples de Jésus sont quelquefois riches, mais ils ne veulent jamais le devenir; ils n'ont nul attachement et affection aux biens de la terre. Les partisans du monde veulent l'être à quel prix que ce soit, et ils tombent par ce moyen dans le piége du diable; ils ont un esprit d'amour-propre, qui ne cherche que ses intérêts, c'est un piége de Satan qui les fait tomber en des injustices, en des iniquités, ou au moins en des inégalités déraisonnables : *Nihil est iniquius quam amare pecuniam.* (Eccl. 10. 10.) Ils veulent s'enrichir, et ne se soucient pas si les autres sont appauvris; ils veulent gagner, sans se soucier si les autres perdent; ils mettent tout de leur côté, et fort peu, ou rien de l'autre. Si c'est un marchand, il désire avoir toutes ses pratiques, et que son voisin n'en ait pas une seule; s'il partage l'héredité de son père, ou de son oncle, il veut avoir tout le plus beau, le plus précieux, le plus commode, et que ses frères n'aient que ce qu'il rebute, et rien du tout s'il pouvait. Si c'est un grand, il veut que sa table soit bien couverte, sa maison bien meublée, son corps bien vêtu; il ne se soucie pas si, par faute de payer ses dettes, ses créanciers, les marchands, les artisans sont incommodés et languissent. *Tu autem sectare justitiam;* l'esprit du christianisme est un esprit de justice, d'équité et de droiture, qui nous fait considérer les intérêts du prochain, nous fait mettre à sa place. Tout ce que vous voulez qu'on vous fasse, faites-le de même aux autres, dit Jésus. (Matth. 7. 2.–Luc. 6. 31.) S. Paul dit aux Philippiens : (Philipp. 2. 4.) Que chacun n'ait pas seulement soin de ce qui le regarde, mais aussi de ce qui regarde les autres; et aux Romains : (Rom. 13. 7.) Soyez toujours si soigneux de payer vos dettes, que vous ne deviez rien à personne : *Nemini quidquam debeatis.* Il veut même qu'en donnant

l'aumône, on ait un esprit si juste et si droit qu'il y ait quelque égalité entre les chrétiens, (2. Cor. 8. 13.) et qu'il n'y ait pas une si grande disproportion qu'on la voit maintenant, les uns regorgent de richesses, les autres sont dans une extrême disette : *Ut fiat æqualitas.*

F. — (*Indevoti.*) Les partisans du monde ont un esprit d'indévotion ; par attachement aux biens de la terre, ils négligent ceux du ciel : *Non possunt servire Deo et Mammonæ.* Les dimanches sont destinés au service de Dieu, et ils les emploient en affaires temporelles ; ils ne se confessent et ne communient que deux ou trois fois l'an, sans sentiment de piété ; ils ne prient Dieu le soir et le matin que par manière d'acquit, parce qu'ils n'ont pas le loisir de faire autrement : *Quærenda pecunia, quærenda pecunia. Tu autem sectare pietatem ;* l'esprit du christianisme est un esprit de piété et de dévotion, qui fait que nous prenons pour notre dernière fin et notre première intention le service de Dieu, le salut de notre âme, et celui de nos domestiques, la fréquentation des sacrements, la pratique des œuvres ; et quant aux affaires temporelles, nous ne les considérons que comme accessoires, nous ne nous y employons qu'autant que notre devoir nous y oblige selon Dieu, attendant de sa bénédiction, non de notre diligence, les biens qui sont nécessaires au simple entretien du corps selon notre condition, et au contentement raisonnable de l'esprit. C'est une grande richesse que la piété et la modération d'un esprit qui se contente de ce qui suffit, dit l'Apôtre. (1. Timoth. 6. 6.) Le monde dit : *Quærenda pæcunia primum est.* Jésus dit : *Quærite primum regnum Dei.* (Matth. 6. 33.) Voyez l'opposition !

G. — (*Perfidi.*) Les partisans du monde n'ont point de foi ni de fidélité, il n'y a parmi eux que tromperies, infidélités, trahisons. Si c'est un homme de justice, il use de mille chicanes. Si c'est un marchand, il a deux poids et deux mesures, l'une pour ceux qui s'y connaissent, l'autre pour ceux qui n'y entendent rien ; l'une pour ceux de la ville, l'autre pour les étrangers. Si c'est un artisan, il ne se

soucie pas si ses ouvrages sont mal faits, de mauvaise étoffe, de peu de durée, pourvu qu'ils aient une belle apparence, et qu'il en ait le débit. *Tu autem sectare fidem :* les lois de l'Evangile nous obligent à une grande fidélité, à la candeur et à la sincérité avec tous nos prochains : Que personne n'opprime et ne trompe son frère dans aucune affaire, dit S. Paul. (1. Thessal. 4. 6.) S. Pierre dit : (1. Petr. 2. 1.) Dépouillez-vous de toute sorte de malices, de tromperies, de dissimulations et de médisances, comme des enfants nouvellement nés.

II. — (*Immisericordes.*) Les partisans du monde sont marqués au coin des réprouvés, que S. Paul appelle (Rom. 1. 31.) hommes impitoyables, insensibles, sans affection. *Tu autem charitatem ;* l'Evangile nous oblige à une charité si ample, que nous fassions du bien à tous nos prochains selon notre pouvoir, si cordiale que nous l'aimions comme nous-mêmes, si sainte et si parfaite que nous l'aimions comme Jésus nous a aimés; selon notre portée S. Paul dit aux Galates : (Gal. 6. 10.) Faisons du bien à tous : *Operemur bonum ad omnes.* En S. Matthieu : (5. 43.) Tu aimeras ton prochain comme toi-même. En S. Jean: (13. 34.) Je vous donne un nouveau commandement, que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés. Tout ce que vous ferez, ou refuserez au moindre des miens, vous le ferez ou refuserez à moi-même.

I. — (*Impatientes.*) Les partisans du monde ont souvent à la bouche et en pratique ce proverbe : Qui se fait brebis, le loup le mange. Si quelqu'un entreprend sur votre bien, quand ce ne serait que d'un pouce de terre, il ne faut pas l'endurer, il faut le citer en cause, courir aux armes offensives et défensives, en tirer vengeance à quelque prix que ce soit. Si vos gens ne travaillent pas comme ils le doivent, ils faut les ranger à leur devoir par menaces, par injures, par malédictions et blasphèmes. *Tu autem sectare patientiam, mansuetudinem;* l'esprit du christianisme est un esprit de douceur, de patience, de condescendance aux infirmités du prochain. Apprenez de moi que je suis doux et

humble de cœur, dit le Fils de Dieu. (Matth. 11, 29.) Si quelqu'un vous ôte ce qui est à vous, ne le redemandez pas. (Luc. 6. 30.) S. Paul dit : (Coloss. 3. 12.) Revêtez-vous, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, de tendresse et d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience. Enfin, il nous oblige (Luc. 14. 33.) à un si grand dégagement des biens temporels, qu'il dit : Quiconque d'entre vous ne renonce à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple. Vous me direz, que c'est de cœur et d'affection qu'il faut renoncer, vous dites vrai, mais qui est-ce qui le fait parmi ceux qui vivent selon le monde ?

L. —(*Tertia, voluptatis, etc.*) Qui est-ce qui ne contredit pas formellement et expressément aux paroles de Jésus? Il dit (Joan. 16. 20.) que c'est le propre du monde de se réjouir, et que ses disciples au contraire s'attristent et se mettent en peine pour faire leur salut, comme une femme qui est en travail d'enfant : *Mundus gaudebit, vos vero contristabimini; mulier cum parit tristitiam habet ;* et une infinité de chrétiens maintiennent qu'il faut se réjouir. Oui, il faut se réjouir, mais en Dieu, dans la pensée de ses perfections dans la pratique des bonnes œuvres, non avec les passe-temps du monde, les danses, les banquets, les assemblées de garçons et de filles, et autres divertissements qu'ils appellent innocents, comme si le Fils de Dieu n'avait pas dit : Malheur à vous qui avez ici votre consolation ! malheur à vous qui riez ! malheur à vous qui êtes rassasiés! En bonne foi, quand Dieu dit : (Luc. 6. 24.) Malheur à vous ! pensez-vous que ce soit une parole en l'air, et une menace frivole ? avez-vous jamais lu ou entendu que Dieu ait jamais dit aucune parole qui n'est produit des effets bien étranges ? et comme si ces menaces n'étaient rien, vous dites : Allons en un tel lieu, nous y aurons bien du plaisir ; allons en telle compagnie, nous y rirons tout à notre aise ; allons en tel festin, nous y ferons grande chère, et cela innocemment; comme si notre Rédempteur n'avait pas dit : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive.

Remarquez qu'il le disait à tous, comme l'évangéliste S. Luc le remarque. (Luc. 9. 23.) Notez qu'il dit qu'il porte sa croix tous les jours ; et ses disciples le pratiquaient, car un d'eux disait aux Corinthiens (2. Cor. 4. 10.): Nous portons toujours la mortification de Jésus-Christ en notre corps, afin que sa vie soit manifestée en nous.

Le monde dans ses usages et ses coutumes est si opposé à la doctrine de Jésus-Christ, qu'il ne la choque pas seulement par le transport de quelque passion, par surprise, ou échappée, mais à dessein et de propos délibéré. Qu'est-ce qui est plus défendu par les lois du Fils de Dieu, plus contraire à ses maximes que l'homicide, la vanité, l'intempérance et la sensualité ? et l'on fait métier de ces vices, on en tient école. Il y a des arts qui les enseignent ; un art qui enseigne le meurtre avec méthode, qui apprend à tuer les hommes en duel ; on approuve et on loue l'homicide, quand il est fait avec les lois que la folie a prescrites. Il y a un art qui instruit à danser de bonne grâce, et avec le fruit qu'on en prétend, qui est la vanité et la gloire mondaine. Il y a un métier qui apprend à faire des ragoûts et des assaisonnements pour irriter l'appétit émoussé par la réplétion, pour chatouiller la sensualité, échauffer la chair, enflammer la concupiscence. C'est S. Cyprien qui s'en plaint : « Ut quis « possit occidere peritia est, usus est, ars est ; scelus non « tantum geritur, sed et docetur. Quid potest inhumanius, « quid acerbius dici, disciplina est, ut perimere quis possit, « et gloria est quod perimit. » (S. Cyprian. epist. ad Donatum.)

Le monde donc étant ainsi opposé à Jésus-Christ qui est la vraie lumière, ne peut bien juger de la vérité, et ses maximes ne peuvent être que très erronées et très pernicieuses ; il n'a pas l'esprit de vérité, et même il ne peut pas l'avoir, car notre Sauveur dit de lui : *Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere.* Il ne dit pas qu'il ne doit, qu'il ne mérite, mais qu'il ne peut pas le recevoir. Il ne peut donc pas juger sainement de ce qui est bon ou mauvais ; pour être juge compétent et irréprochable, il faut

avoir l'autorité, la science, la probité. Tant s'en faut que le monde ait l'autorité et le droit de juger, qu'au contraire il sera jugé, non-seulement par le Fils de Dieu, mais par les Saints : *Sancti de hoc mundo judicabunt.* Il a si peu de lumière et de science, que S. Jean dit qu'il n'est que ténèbres : *Lux in tenebris lucet, et tenebræ eum non comprehenderunt; in mundo erat, et mundus eum non cognovit.* Toute sa sagesse, n'est que folie devant Dieu; pensez combien grande doit être sa folie ! Il a encore moins de probité ; car il est tout plongé dans la malice : *Mundus totus in maligno positus est.* (1. Joan. 5. 19.) Considérant toutes ces choses, et voyant la vie de plusieurs chrétiens, ne peut-on pas faire l'argumeut de Tertullien, taxant la simplicité de quelques sensuels de son temps, qui pensaient faire pénitence sans avoir beaucoup de peine, et sans porter les austérités et les humiliations de la pénitence ; il leur disait par ironie : (de pœnitentia cap. 11.) « Si quid « ficti viroris, si quid coacti ruboris, in labia aut genas « urgeat; præterea exquirito balneas lætitiores hortulani « maritimive secessus ; adjicito ad sumptum : conquirito « altilium enormem saginam, defecato senectutem vini, « cumque quis interrogaret cuinam ea largiaris? deliqui « dicito in Deum et periclitor in æternum perire, itaque « nunc pendeo, et maceror, et excrucior, ut Deum re« conciliem mihi quem delinquendo læsi » : Prenez, dit-il, tout ce qui peut donner un faux éclat et une rougeur empruntée à vos lèvres et à vos joues ; cherchez les bains les plus délicieux, qui sont ou dans les belles maisons de la campagne, ou sur le bord des mers les plus retirées et les plus calmes ; augmentez votre dépense, recherchez les viandes les plus délicates, ayez le vin le plus excellent, et lorsqu'on vous demandera pourquoi vous prenez ainsi tous les plaisirs de la vie : J'ai offensé Dieu, direz-vous ; je suis en danger d'être perdu éternellement, c'est pourquoi je suis en peine, je m'afflige et me tourmente pour tâcher de me remettre bien avec Dieu que j'ai offensé par mes crimes. Nous pouvons dire de même à notre sujet. Quand

on vous voit si échauffé à la poursuite des grandeurs du monde, si pointilleux à tenir votre rang, à ne céder d'un seul point en vos prétentions d'honneur et de préférence, si curieuse à vous ajuster, à faire parade de votre beauté, de votre bel esprit, de vos vains ornements, n'auriez-vous pas bonne grâce à dire : Je mène une vie cachée, je suis humble comme un petit enfant, j'imite les abaissements et les opprobres de Jésus humilié en un gibet.

Quand vous obligez vos sujet à des charrois ou journées qu'ils ne vous doivent pas, quand vous ruinez les veuves et les orphelins par des souplesses de chicane ; quand vous faites languir de pauvreté les artisans ou les marchands faute de payer vos dettes, direz-vous : Je renonce de cœur et de bouche à tout ce que je possède, je n'ai point d'attachement aux richesses de ce monde, comme Jésus le commande à peine de n'être pas son disciple ? Quand on voit les colonnes de votre lit couvertes de tapisseries, les pauvres mourir de froid faute d'un pauvre vêtement, vos draps plus longs et plus larges de la moitié qu'il n'est besoin, les pauvres rongés de vermine, faute d'une vieille chemise ; quand vous dépensez inutilement vingt, trente, quarante sous en une semaine à la comédie, aux danses, aux banquets, et autres superfluités, au lieu d'en soulager ce pauvre tout transi de froid, direz-vous : J'aime mon prochain comme moi-même, je le chéris tendrement, comme Jésus nous a chéris, je fais aux membres de Jésus ce que je voudrais faire à lui-même ? Quand on vous voit dormir le matin jusqu'à huit ou neuf heures, passer une bonne partie du jour en jeux, en cajoleries, en visites superflues et autres divertissements, être si sensuel en vos repas, en votre lit, en vos habits, direz-vous : Je mortifie mes membres, qui sont sur la terre, je porte ma croix tous les jours, je mène une vie conforme à celle de Jésus, j'ai son vrai esprit et je marche sur ses pas, sa vie est manifestée en moi ?

TERTIUM PUNCTUM.

M. — (*Refutatio excusationum, etc.*) Ceux qui flattent vos sens et votre sensualité, vous diront que ces avertissements qu'on vous donne de la part du Fils de Dieu et de son Evangile, sont des conseils, et non des commandements, des œuvres de surérogation, et non d'obligation, nécessaires pour être parfaits, non pour être sauvés. Ce qui est nécessaire pour être prédestiné, pour demeurer en Jésus-Christ, pour être son disciple, pour n'être pas envoyé au feu éternel, est-ce une œuvre de surérogation et de conseil seulement ? L'Ecriture dit : (Rom. 8. 29. - 1. Joan. 2. 6. - Luc. 14. 26. - Matth. 25. 45.) Que ceux que Dieu a prédestinés se rendent conformes à Jésus-Christ ; que celui qui veut demeurer en lui doit vivre comme il a vécu ; que celui qui ne renonce à tout ce qu'il possède, non-seulement n'est pas son disciple, mais ne peut l'être ; que ceux qui n'ont pas fait au moindre des chrétiens, comme il faudrait faire à Jésus, seront envoyés au feu éternel ; peut-on être sauvé sans appartenir à Jésus-Christ ? S. Paul dit que celui qui n'a pas son esprit ne lui appartient pas. (1) Mais en bonne foi, avez-vous l'esprit de Jésus-Christ ? Si vous voyiez un chartreux courir toujours çà et là, hors de son couvent, porter au lieu de cilice une chemise de toile de Hollande, manger de la chair à tous ses repas, diriez-vous : Voilà un chartreux qui a bien l'esprit de son Père S. Bruno ? Si vous voyiez un capucin bien chaussé et bien vêtu, monter sur un bon cheval sans être malade, avoir la bourse bien garnie, faire deux bons repas tous les vendredis, pourriez-vous dire : Voilà un capucin grand imitateur de S. François, qui a bien l'esprit de son patriarche ? Jésus-Christ a mené une vie toute mortifiée ; vous menez une vie toute détrempée en délices, en luxe, en abondance de biens temporels, en vanités, en voluptés ; n'est-ce pas se moquer que de dire que vous avez son esprit, que vous marchez sur ses pas et que vous êtes son disciple ? Pensez-vous que parce

(1) Si quis non habet spiritum Christi, hic non est ejus. (Rom. 8. 9.)

que vous n'êtes pas chartreux ni capucin, que vous soyez dispensé du commandement que son Père a fait de l'imiter sous peine d'être réprouvé ? Il n'a pas dit : J'ai deux Fils, deux Messies, deux Sauveurs ; en voilà un couronné d'épines, pour être le miroir des prêtres, des religieux, des pauvres et des roturiers ; en voilà un autre couronné de roses, pour être l'idée et l'exemplaire des séculiers, des nobles, des riches et des grands du monde. J'ai deux Evangiles : l'un qui commande la pénitence, l'austérité, la vie parfaite ; l'autre qui permet une vie lâche, délicieuse, imparfaite. Comme il n'y a qu'un Dieu, qu'un Jésus-Christ, qu'une Eglise, qu'une Foi, qu'un Baptême ; il n'y a aussi qu'un Evangile ; et tous les Saints qui sont canonisés, qui font des miracles, que nous savons assurément être sauvés, en ont suivi les maximes, quoique rigoureuses et mortifiantes, en quelque lieu et condition qu'ils aient été, même les princes et les rois à la cour, comme S. Henri, empereur ; S. Louis, en France ; S. Léopold, en Espagne ; S. Edouard, en Angleterre ; S. Etienne, en Hongrie ; S. Winceslas, en Bohême ; S. Casimir, en Pologne ; sainte Elisabeth, en Portugal, sainte Hedwige, en Silésie. Nous les louons, nous les invoquons, nous feignons de vouloir aller après eux, et nous suivons une route toute contraire à celle qu'ils ont tenue. Qu'en peuvent dire les étrangers ? qu'en peuvent penser les infidèles ? quelle estime et quels sentiments peuvent-ils avoir du christianisme ? Dieu n'a-t-il pas sujet de faire cette plainte de nous ? Vous êtes cause que mon nom est blasphémé parmi les gentils. Supposons qu'un Turc ou un autre infidèle viennent dans la chrétienté, comme en effet il y en a qui y viennent tout exprès pour remarquer comme on y vit ; nous en avons vu à Metz et à Saint-Malo, qui nous ont reproché les vices des chrétiens. Supposons, dis-je, qu'un Turc ou autre infidèle ait quelque dessein de se faire chrétien ; mais comme il a de l'esprit, il ne veut pas le faire sans connaissance de cause ; il vous dit : Pour embrasser une religion nouvelle, il faut en voir tous les ressorts ; ce n'est pas un dessein de petite conséquence.

Où est la règle de votre foi ? où sont les lois et les ordonnances, les usages et les coutumes de votre religion ? On lui mettrait en main le nouveau Testament ; quand il le lirait et le confronterait avec notre conduite, qu'en dirait-il ? qu'en penserait-il ? ne dirait-il pas ce que Salvien nous reproche : « Ubi est lex catholica quam credunt ? Ubi pietatis et cas-« titatis præcepta quæ discunt ? Evangelium legunt, et « impudici sunt ; apostolos audiunt, et inebriantur. Chris-« tum loquuntur, et rapiunt ; vitam improbam agunt, et « legem probam habere se discunt. » (Salvian. lib. 4. de providentia, sub finem.) Votre religion ne promet que piété et révérence envers Dieu, et vous le blasphémez et vous le reniez à chaque parole. Vous protestez que votre Dieu est dans l'eucharistie, et vous permettez qu'il soit mis dans un calice d'étain, pendant que vous êtes servis en vaisselle d'argent. Votre Evangile ne prêche qu'honnêteté et que pudicité ; vous êtes tout lascifs en vos paroles, en vos gestes, en vos actions. Vos apôtres crient que l'ivrognerie vous bannit du royaume des cieux, et vous êtes toujours ivres. Vous adorez un Dieu qui a vécu très pauvrement, qui est mort tout nu sur une croix, et vous employez toute votre vie à acquérir des biens. Allez vous promener avec votre Christ, avec votre Evangile et votre religion chrétienne, tout cela n'est qu'une pure fable et une vraie rêverie ; si vous en croyiez la centième partie, vous ne vivriez pas comme vous faites. *Propter nos blasphematur nomen Christi* : ne pensez-vous pas que Dieu vous en demandera compte ? pensons-nous que ce soit une chose indifférente, ou de petite conséquence, de garder ou de transgresser les maximes de l'Evangile ? (2. Thessal. 1. 8.) Il y va de votre salut ; car le Fils de Dieu, (Matth. 7. 26.) après avoir enseigné les plus austères maximes de son école, aux chapitres cinq, six et sept de S. Matthieu, ajoute que celui qui ne les garde pas est semblable à un insensé qui a bâti sa maison sur le sable, et elle a été renversée par le vent, et la ruine en a été grande. Comme au contraire la doctrine de Jésus-Christ est appelée Evangile, c'est-à-dire bonne nouvelle, parce

que c'est une très bonne nouvelle, et pendant cette vie et à l'heure de la mort, à tous ceux qui en sont religieux observateurs. Ce fut un sujet de grande joie aux Samaritains, quand ils apprirent que ceux de Syrie, qui les tenaient étroitement assiégés, avaient levé le siége et pris la fuite; l'Ecriture appelle ce jour un jour de bonne nouvelle; et S. Augustin nous apprend après S. Chrysostôme, que les démons n'osent assiéger une âme qui médite l'Evangile. Les premiers chrétiens avaient coutume d'écrire l'Evangile sur un papier et de le porter sur eux comme un remède contre les malades; mais il a bien plus de force quand il est porté dans le cœur, dit ce saint docteur. (S. Aug. tract. 7. in Joannem.)

Ce fut une bonne nouvelle aux enfants d'Israel, quand on leur apporta des fruits merveilleux de la terre promise, dans laquelle ils devaient bientôt entrer. Et quand une âme a gardé les commandements et les conseils de l'Evangile, elle reçoit à l'heure de la mort des consolations ineffables qui sont comme des avant-goûts de la gloire qu'elle va bientôt posséder; comme elle a observé au pied de la lettre les maximes de l'Evangile, elle est aussi assurée que les promesses qui lui sont faites lui seront gardées au pied de la lettre; elle les repasse en son esprit avec grande confiance; elle reçoit ces paroles comme étant dites pour elle et pour ses semblables : Quiconque se sera humilié sera exalté. Votre tristesse sera changée en joie, et personne ne vous ôtera votre joie. Les yeux du corps ne peuvent voir, les oreilles ne peuvent entendre, le cœur humain ne peut comprendre les grands biens que Dieu a préparés à ceux qui l'auront aimé. *Amen.*

SERMON CCCXLII.

POUR LE DIMANCHE DE LA CINQUIÈME SEMAINE DE CARÊME.

DU PÉCHÉ VÉNIEL.

Quis ex vobis arguet me de peccato?
Qui de vous me peut convaincre d'aucun péché ? (Joan. 8. 46.)

Il n'appartient qu'au Fils de Dieu et à la sainte Vierge sa mère de donner ce cartel de défi, parce qu'ils ont toujours été entièrement exempts et affranchis de tout péché, même des véniels et plus petits. Nous ne pouvons atteindre à une si haute perfection, car le bien-aimé disciple dit de lui et de nous tous : Si nous disons que nous n'avons point de péchés, nous nous trompons, et la vérité n'est pas en nous, mais nous pouvons bien, par la grâce de Dieu, nous garantir des péchés véniels qui se commettent volontairement et de propos délibéré, et nous devons le faire, si nous aimons Dieu, et si nous voulons mettre hors de tout danger le salut éternel de notre âme, comme je vous le ferai voir en cette prédication. Quand je dis que vous avez été exempte de tout péché véniel, ô sainte et bienheureuse Vierge, je parle après votre Epoux, qui en son cantique d'amour vous appelle toute belle, toute pure, toute immaculée, et c'est une des excellences que l'archange S. Gabriel admirait et honorait en vous, quand il se prosterna à vos pieds, et vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. A. *An in statu innocentiæ primum peccatum potuerit esse veniale?*
Primum punctum. B. *Peccatum veniale fugiendum, quia displicet Deo.*
Secundum punctum. *Peccatum veniale disponit ad mortale:* C. 1° *Ex parte Dei.* — D. 2° *Ex parte hominis.* — E. 3° *Ex parte dæmonis.*
Tertium punctum. — F. *Peccatum veniale nos obligat ad magnas pœnas.*
Conclusio. G. *Argumenta conglobata contra veniale.*

EXORDIUM.

A. — (*An in statu, etc.*) Le premier homme en l'état d'innocence dans le paradis terrestre, pouvait-il commettre un péché véniel? c'est une question que les théologiens disputent en la première seconde de S. Thomas. (q. 89. art. 3.) Pourquoi non? quelle raison y a-t-il d'en douter? Premièrement, le péché véniel n'a pas plus de répugnance à la sainteté et à la perfection de la justice originelle, que le péché mortel; l'homme à pu commettre un péché mortel, pourquoi n'en pouvait-il faire un véniel? Qui peut le plus, peut le moins. Celui qui a pu se tuer d'un coup de poignard, ne pouvait-il pas se blesser d'un coup de couteau?
Secondement, ne pouvait-il pas dire une parole oiseuse, proférer un léger mensonge, commettre un petit excès, prendre un peu trop de plaisir à manger de quelque fruit, dont l'usage lui était permis?

Troisièmement, S. Grégoire (Homil. 16. in Evang.) distingue trois degrés par lesquels nous avons coutume de descendre peu à peu en l'abîme du péché: par suggestion, délectation, consentement. En la suggestion il n'y a point de péché; en la seule délectation sans aucun consentement, il n'y a que le péché véniel; c'est le consentement à l'œuvre ou au plaisir de la tentation qui fait le péché mortel. Adam ne pouvait-il pas s'arrêter un peu trop à la vue de l'arbre

défendu, prendre un peu de plaisir à penser au contentement qu'il y aurait d'en manger ?

Quatrièmement, S. Augustin (lib. 14. de Civit. cap. 11.) dit : Que le premier homme n'ayant encore expérimenté la sévérité de la justice de Dieu, s'imagina que son péché ne serait que véniel, parce qu'il ne mangeait du fruit défendu que par complaisance et condescendance à sa femme. Il pouvait donc commettre quelque péché véniel, puisqu'il le croyait ainsi : car, l'erreur et l'ignorance étaient incompatibles avec la lumière de la justice originelle. Le même saint Augustin (Ibid. cap. 13.) au même livre, nous fournit la réponse à cette objection, disant que le premier péché de l'homme ne fut pas celui de gourmandise, ni de condescendance à sa femme; mais ce fut un péché d'orgueil, et d'amour déréglé de sa propre excellence, qui fut un péché mortel, qui jeta les ténèbres en son esprit. Ainsi ce n'est pas merveille si, ayant perdu l'innocence et la grâce de Dieu, il tomba en erreur, pensant qu'il ne pècherait que véniellement s'il mangeait de la pomme défendue. Et l'évangélique docteur, au lieu allégué, déclare par conclusion expresse, que le premier péché de l'homme ne pouvait être un péché véniel. S. Bonaventure est de même avis. Tous les docteurs de leur école suivent la décision de leurs maîtres. S. Bonaventure l'attribue à la dignité de son état; il dit qu'en la justice originelle, l'homme était en un état si haut, si relevé, si noble, si excellent, si éminent, si obligé à Dieu en une condition si parfaite, que ce qui nous est maintenant péché véniel, lui eût été péché mortel. S. Thomas prend la chose d'un autre biais; il suppose pour fondement de sa doctrine qu'on peut pécher véniellement en deux manières. Premièrement, par inconsidération, lorsque d'un premier mouvement, par surprise, sans une pleine délibération, il nous échappe de faire quelque action, ou d'avoir quelque affection qui de soi est vicieuse et criminelle. Secondement, on peut commettre un péché véniel par le manquement de la droite intention, quand on fait une action oisive, ou qu'on s'attache désordonnément aux créa-

tures, qui ne sont que les moyens, sans perdre néanmoins l'amour, le respect, le mouvement, l'inclination, l'obéissance qu'on doit au Créateur, qui est la dernière fin. Or, au siècle d'or de la justice originelle, il n'y avait point d'inconsidération en l'entendement, point d'inutilité, ni de déréglement en la volonté, point de révolte en l'appétit irascible, ou concupiscible. Car, ces imperfections sont des effets et des peines du péché, puisque les ressorts intérieurs et les facultés de l'âme ne se débauchent jamais que par la désobéissance et la rébellion de l'âme contre Dieu. Ce n'est pas de même de l'innocence réparée, comme l'innocence primitive et originelle. Quoique par le baptême ou par une parfaite pénitence, l'homme soit rétabli en l'état d'innocence, sa nature ne laisse pas d'être corrompue et altérée; et en quelque éminent degré de vertu, de sainteté, de perfection qu'il soit élevé, il y a toujours du déréglement et de la rébellion de la chair contre l'esprit de la sensualité, contre la volonté, de la partie inférieure contre la supérieure. Par conséquent s'il ne veille pas avec grande circonspection sur lui, sur ses passions, sur ses actions et intentions, il tombe en plusieurs péchés véniels, qui sont quelquefois très dangereux, très funestes et très pernicieux au salut de son âme. Je dis quelquefois, car de peur d'inquiéter ou de troubler les âmes timorées, vous vous souviendrez qu'il y a de deux sortes de péchés véniels. Prêmièrement, il y en a qui se commettent involontairement, par surprise, par ignorance ou inconsidération, par faiblesse et fragilité humaine, comme un premier mouvement d'envie, de colère, de distraction en l'oraison contre notre volonté, un ris immodéré en certaine occasion, un peu d'excès dans le boire et dans le manger.

Ce n'est pas de ces péchés que je parle aujourd'hui. Les âmes choisies savent par expérience, que quand elles y sont tombées, elles ne s'en découragent pas, mais elles s'en humilient et confondent devant Dieu, et le bon Dieu ne les dédaigne pas pour cela en l'oraison, parce qu'il connaît l'infirmité de notre nature : *Ipse cognovit figmentum nostrum.*

Secondement, il y a des péchés véniels qui se commettent à dessein, de propos délibéré, sans retenue, auxquels vous avez une attache, une affection affectée, une habitude volontaire. C'est de ces péchés que je traite en ce discours : comme avoir coutume de mentir sans préjudice de personne, de vous moquer, ou de médire du prochain en choses légères, de faire de petits larcins, de jurer souvent pour la vérité sans nécessité, de perdre le temps inutilement à jouer, badiner, à vous ajuster, en des conversations superflues, de prier Dieu par manière d'acquit, sans aucun soin de vous tenir attentif, de tourner la tête ou les yeux çà et là en l'église, d'aller au bal, à la comédie, de porter plus d'état qu'il ne vous appartient.

Supposez qu'il n'y ait que péché véniel, remarquez bien ce que je dis ; ne dites pas : Le prédicateur a dit que ce n'est pas péché mortel d'aller au bal, de porter le luxe, de tourner incessamment la tête çà et là en la messe d'obligation. Je ne le dis pas ; je vous déclare que je ne le résous pas ; je le laisse indécis pour aujourd'hui, Mais, supposé que toutes ces choses et autre semblables, ne soient que péché véniel, je veux vous montrer que celui qui est sage et affectionné à faire son salut, et à mettre son éternité en assurance, doit avoir soin de les éviter pour trois raisons.

PRIMUM PUNCTUM. — *Peccatum veniale, etc.*

B. — (*Quia displicet Deo.*) La première est que ces actions déplaisent à Dieu, et quelquefois elles lui déplaisent notablement : car, il peut arriver souvent qu'une action qui nous semble légère et de petite conséquence, et qui est telle de sa nature, est effectivement très grièvе et de très grande conséquence, parce qu'elle est accompagnée de quelque circonstance vicieuse, qui en augmente la malice ; ce qui se fait en diverses manières, dit S. Thomas : (1. 2. q. 88. art. 4.) par la disposition de votre volonté ; Dieu regarde plus le cœur que la main ; il a plus d'égard à l'affection intérieure, qu'à l'action extérieure : *Deus pensat corda, non opera.* Vous vendez à faux poids, vous ne trompez aujour-

d'hui que d'un sou ; mais vous avez intention d'en faire demain tout autant, et après-demain de même, et toutes les fois que l'occasion s'en présentera, afin d'amasser une grande somme par plusieurs petits larcins ; Dieu ne regarde pas seulement ce petit larcin qui est maintenant en votre main, mais cette grande somme qui est en votre cœur.

La seconde est que le péché véniel peut devenir mortel, si en le commettant, vous vous mettez en danger évident et en occasion prochaine de péché mortel ; comme si vous perdez le temps en paroles inutiles avec une fille ou un garçon, sachant par expérience que cette conversation vous donne de mauvaises pensées, auxquelles vous avez coutume de vous arrêter et de prendre plaisir.

La troisième est que le dommage aussi ou le scandale que vous aviez prévu ou que vous deviez prévoir pouvoir arriver de vos actions, vous rend plus criminel devant Dieu et plus digne de punition, que vous ne vous l'imaginiez. Vous perdez les heures et les demi-journées aux jeux de cartes et autres divertissements ; il vous semble que ce n'est pas grand mal, parce que vous vivez de vos rentes et vous n'avez point d'enfant ; mais vous ne dites pas que vous donnez sujet de faire de même, à votre nièce qui n'a pas des moyens comme vous, et qui est chargée d'une grande famille dont elle néglige la conduite. Vous proférez en compagnie une parole sale ou à double entente ; il vous semble que ce n'est rien, parce que vous n'avez pas mauvaise intention ; et vous ne considérez pas qu'elle peut être reçue dans l'esprit d'une personne qui a l'imagination faible, qui en concevra de mauvaises pensées, qui en commettra des actions impures d'ici à deux, quatre, cinq, six ans. Vous dites pardi, morbleu, têtebleue, ce n'est pas jurer, mais étant prêtre ou père de famille, vous donnez mauvais exemple aux séculiers, à vos enfants, qui n'entendent pas bien si vous dites *di* ou *Dieu*, et qui, apprenant à dire pardi, jureront Dieu quand ils seront en colère.

Mais quand il n'y aurait pas d'autre inconvénient, n'est-ce pas assez de savoir qu'ils déplaisent à Dieu ? Est-il

possible qu'une bonne âme puisse dire en elle-même : Je sais bien que cette vanité, ce jeu, ce bal, ce luxe, cette action, cette parole déplaît à mon Dieu bien-aimé; à celui qui ne m'a jamais désobligé en la moindre chose, qui me fait du bien continuellement, et je veux la faire de propos délibéré? Voyez comme vous craignez de désobliger tant soit peu un grand du monde dont vous avez besoin, comme vous craignez de dire la moindre parole, de faire la moindre action qui puisse le choquer. De qui avez-vous plus grand besoin que de Dieu? Un courtisan qui aurait tant soit peu d'esprit et de jugement voudrait-il faire en la présence du roi un geste ou autre contenance qu'il saurait assurément déplaire à sa majesté? Ce péché véniel déplaît si absolument à Jésus, qu'il aime mieux que vous vous en absteniez, que de pratiquer toutes les bonnes œuvres de surérogation que vous sauriez jamais pratiquer; car si vous aviez commis volontairement un péché véniel pour convertir tous les infidèles, Dieu le trouverait mauvais, il vous en punirait : « Leve nunquam est Deum etiam in exiguo con-« temnere, qui non tantum ad qualitatem peccati respicit, « sed etiam ad personæ contemptum. Forsitan parvam esti-« mas culpam? Dico tibi quod nec pro minima culpa totus « satisfacere mundus posset, nisi Deus ex sua pietate dig-« netur ignoscere. » (S. Hieron. tom. 4. in Eug. monach. c. de obedientia.) S. Anselme dit : « Forsan parvum quid « putas peccatum aliquod? utinam districtus judex parvum « existimaret aliquod peccatum! sed heu me! nonne omne « peccatum per prævaricationem Deum exhonorat? quod « ergo peccatum, peccator audebit dicere parvum, Deum « enim exhonorare quando est parvum? » (S. Anselm. lib. decem meditationum; medit. 2. ?)

Le précurseur de Jésus-Christ, S. Jean-Baptiste, se retire de la compagnie des hommes dès son bas âge, se cache dans les cavernes du désert, y demeure jusqu'à l'âge de trente ans, et n'en sort que par exprès commandement du Saint-Esprit : *Factum est verbum Domini super Joannem in deserto.* Si vous lui dites : Vous avez été

conçu par miracle, sanctifié au ventre de votre mère, rempli du Saint-Esprit, confirmé en grâce, c'est grand dommage d'enfouir tous ces talents, vous pourriez beaucoup profiter, convertir les pécheurs, gagner des âmes à Dieu par vos conversations, conférences, prédications. Oui, mais je pourrais dire en compagnie quelque parole inutile; j'aime mieux être exempt de péché véniel que de pratiquer les bonnes œuvres qui ne me sont pas commandées. C'est l'Eglise qui nous apprend cette vérité : *Antra deserti teneris sub annis civium turmas fugiens petisti, ne levi saltem maculare vitam famine posses.*

Le péché véniel est tel que les Saints n'en voudraient pas commettre un seul pour délivrer des peines de l'enfer tous les damnés, ni pour élever toutes les créatures raisonnables à une sainteté aussi grande et à une gloire aussi éminente que celle de la Mère de Dieu. Le péché véniel est un si grand mal, que la très sainte Vierge n'en eût pas voulu commettre un seul pour préserver son Fils bien-aimé de tout ce qu'il a souffert en sa mort et passion. Cependant vous êtes si mercenaire et si attaché à vos intérêts que vous les prenez pour motif et ressort de toutes vos actions.

SECUNDUM PUNCTUM. — *Peccatum veniale, etc.*

C. — (1° *Ex parte Dei.*) Considérez, en second lieu, qu'il importe beaucoup à votre salut que vous vous absteniez des péchés véniels, parce qu'ils vous disposent peu à peu et vous conduisent aux mortels, comme S. Thomas le montre. (1. 2. q. 88. art. 3.) Cela arrive de trois côtés : ou de la part de Dieu, ou de l'homme, ou du démon. Premièrement, de la part de Dieu, par la soustraction des lumières, grâces auxiliaires, secours ou faveurs particulières, qui vous eussent préservé du péché mortel.

C'est pour cette raison que le Fils de Dieu vous a mis dans la bouche cette prière journalière : Pardonnez-nous nos offenses, et ne nous induisez pas en tentation. Ceux qui ont lu les œuvres de S. Augustin savent que par ces dettes ou offenses, ce saint docteur entend principalement

les péchés véniels, et il dit que nous en demandons pardon tous les jours, parce que nous en commettons tous les jours, et nous ajoutons: Ne nous induisez pas en tentation. Dieu nous induit en tentation quand il permet que nous soyons tentés, et que nous succombions à la tentation. Il le permet souvent, et nous prive de sa protection particulière en punition des péchés véniels.

Les exemples en sont évidents et fréquents en l'Ecriture, où nous voyons que plusieurs qui ont été abandonnés de Dieu, et sont tombés dans des crimes énormes, s'y sont disposés par des fautes qui nous sembleraient très légères et vénielles. Saül poursuit à mort très injustement le pauvre David; (1. Reg. 13. 9.) il fait assassiner cruellement Achimélech et les autres prêtres très innocents; il consulte une sorcière; il se tue lui-même; mais il se dispose à ces grands péchés offrant indiscrètement un sacrifice hors de saison. Achab fait mourir injustement le pauvre Naboth pour avoir sa vigne; mais il se dispose à cette oppression tyrannique par un autre péché qui semble fort pardonnable pardonnant trop lâchement contre le commandement de Dieu, au roi de Syrie qu'il avait vaincu en bataille. (3. Reg. 20. 34.)

D. — (2° *Ex parte hominis.*) *Qui spernit modica paulatim decidet :* Celui qui méprise les petites fautes tombera peu à peu aux plus grandes, dit le Sage. « Noli « despicere peccata tua quia parva sunt; nam pluviarum « guttæ parvæ sunt, sed flumina implent, et moles tra- « hunt, et arbores cum suis radicibus tollunt. Tu qui dicis « quia parvum peccatum est, velim scire quoties tale pecca- « tum admittis, si tot parvas plagas in corpore, et tot « maculas vel scissuras in vestibus tuis fieri velis? qua ergo « conscientia hoc facere in anima tua non metuis? quicum- « que hoc fecerit, plus amat vestem et carnem suam quam « animam; cum enim ad imaginem Dei facti sumus, quo- « ties aliquid turpe aut loquimur aut facimus, toties Dei « imaginem sordidamus, et cum nullus homo velit eum tu- « nica sordibus plena ad Ecclesiam convenire, nescio qua

« conscientia cum anima inquinata ad altare præsumit acce-
« dere, non timens quod apostolus dixit : Qui enim man-
« ducat et bibit indigne, reus erit corporis Domini. Si
« erubescimus ac timemus eucharistiam manibus sordidis
« tangere, plus debemus timere ipsam in anima polluta
« suscipere. » (S. Aug. serm. 244. de temp.)

S. Grégoire dit tout de même presque en mêmes termes, puis il ajoute : (tom. 3. parte 3. Pastorali admonitione 34.)
« Quis peccata minima flere ac devitare negligit a statu
« justitiæ non quidem repente, sed partibus totus cadit.
« Admonendi sunt qui in minimis frequenter excedunt ut
« sollicite considerent, quia non nunquam in parva dete-
« rius, quam in majori culpa peccatur. Major enim quo
« citius quia sit culpa agnoscitur eo etiam celerius emen-
« datur ; minor vero dum quasi nulla creditur eo pejus quo
« et securius in usu retinetur ; unde fit plerumque ut mens
« assueta malis levibus nec graviora perhorrescat, atque
« ad quamdam auctoritatem nequitiæ per culpas nutrita
« perveniat ; et tanto in majoribus contemnat pertimescere,
« quanto in minimis didicit non timendo peccare. »

E. — (3° *Ex parte dæmonis.*) L'esprit malin nous fait en ce qui est des mœurs, comme l'hérétique fait aux catholiques, en ce qui est de la foi. Les hérétiques manichéens qui vivaient avant S. Augustin, disaient que Dieu n'avait pas fait l'homme, ni les autres créatures visibles et corporelles, contre lesquelles on ajouta au symbole : *Visibilium omnium et invisibilium.* Un hérétique épia un jour l'occasion de voir un catholique importuné par des mouches : Mais en bonne foi, lui dit-il, croyez-vous que Dieu ait fait ces bestioles qui ne servent de rien que pour incommoder le monde ? A la vérité, dit le catholique, je croirais bien que Dieu ne les a pas faites ; mais s'il n'a pas fait ces mouches, il n'a pas fait les abeilles, il n'y a pas grande différence, ce sont toujours des mouches. Non, je ne crois pas qu'il les ait faites, et encore moins les sauterelles, car encore les abeilles font du miel, et sont plus dignes d'être l'ouvrage de Dieu que les sauterelles, qui ne sont bonnes

à rien. Non, il ne les a pas faites, ni les moineaux, non plus, les uns n'ont pas de grands avantages sur les autres, sinon que les uns se portent en haut en sautant et les autres en volant. S'il n'a pas créé les moineaux, il n'a pas créé les poules, tous deux sont oiseaux, ni les brebis, ni les bœufs, ni les éléphants. Enfin ayant fait d'une mouche un éléphant, il fit croire à cet homme que Dieu n'avait pas fait l'homme.

TERTIUM PUNCTUM. — *Peccatum*, *etc.*

F. — (*Ad magnas pœnas.*) Quand toutes ces choses n'arriveraient pas, du moins nous ne pouvons douter que les péchés véniels ne nous obligent à de très grandes peines, ou en ce monde, ou en l'autre. Premièrement, en ce monde nous nous plaignons quelquefois et nous murmurons contre la providence de Dieu, de voir que les gens de bien soient affligés. Vous aimeriez mieux mourir que de commettre un péché mortel, et néanmoins la pauvreté, le renversement de fortune, les affronts, les procès, les maladies, les autres disgrâces vous accablent de toute part. Ne commettez-vous point de péchés véniels ? sachez qu'il n'y a pas de disgrâces, ni d'affliction temporelle que Dieu ne nous puisse très justement envoyer en punition d'un péché véniel volontaire. Nous voyons en l'Ecriture qu'il a condamné à la mort plusieurs personnes pour des péchés qui nous sembleraient très petits, très légers et des plus véniels, comme la femme de Loth, pour avoir regardé curieusement l'incendie de Sodôme contre la défence qu'on lui en avait faite; Nadab et Abiu, neveux de Moise, (Levit. 10. 1.) pour avoir manqué à une rubrique du cérémonial en offrant le sacrifice; un jeune homme, (Num. 15. 32.) pour avoir recueilli un peu de bois un jour de fête; Oza, (2. Reg. 6. 6.) pour avoir touché l'arche avec moins de respect qu'il ne devait; un pauvre prophète, (3. Reg. 13. 19.) pour s'être tant soit peu écarté de son chemain, et avoir pris une petite réfection contre le commandement de Dieu, étant séduit par un faux prophète.

S'il ne nous châtie paternellement par les afflictions de

cette vie comme il fait aux âmes qu'il chérit, c'est mauvais augure pour nous, c'est signe qu'il nous réserve pour les flammes du purgatoire. Car enfin, tôt ou tard il faut que sa justice ait son cours et qu'il ne laisse aucun péché impuni pour petit qu'il soit.

S. Paul dit aux Corinthiens : (1. Cor. 3. 12.) Si quelqu'un édifie sur le fondement de la foi, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, c'est-à-dire des bonnes œuvres solides et parfaites, il recevra grande récompense ; si quelqu'un y édifie du bois, du foin, de la paille, c'est-à-dire, dit S. Thomas et les autres Pères, des péchés véniels et autres bonnes œuvres imparfaites, il sera sauvé, mais par le feu.

Sur quoi S. Augustin dit : Parce que l'apôtre assure qu'on sera sauvé, mais par le feu, il y en a qui méprisent ce feu et disent : Je ne me soucie pas d'être en purgatoire, pourvu que je sois sauvé. Ne vous y trompez pas, la peine de ce feu est plus grande que tous les tourments des martyrs, que tous les supplices des malfaiteurs, que les douleurs des goutteux et graveleux, et que tout ce que les hommes peuvent souffrir en cette vie : *Gravior erit ille ignis quam quidquid potest homo pati in hac vita.* (S. Aug. tome 8. in psal. 37. sub initium.) Notez, calvinistes, du temps de S. Augustin on croyait au purgatoire, et on le prouvait par l'Ecriture.

Et le même S. Augustin en ses Confessions, (S. Aug. lib. 9. confess. cap. 13.) priant pour l'âme de sa mère défunte, disait : Mon Dieu, je sais bien que ma mère a vécu saintement ; mais je sais aussi que vous ne pouvez mentir et que vous avez dit : (Matth. 5. 22.) Quiconque dira une injure à son prochain sera coupable de la géhenne du feu, je vous prie d'avoir pitié d'elle et de lui pardonner. Voyez que bien peu de chose nous rend coupables de la peine du feu, selon la parole de Jésus, qui est la vérité même.

CONCLUSIO.

G.—(*Argumenta*, *etc.*) Paschasius, très saint hom-

me, (S. Greg. 4. Dial. cap. 40.) qui fit des miracles en son enterrement, apparut dans des étuves à S. Germain, évêque de Capoue, disant qu'il faisait là son purgatoire, parce qu'en l'élection du pape Symmaque, il s'était trop attaché au parti de celui de Laurent, son compétiteur : *Non malitiæ, sed ignorantiæ errore peccaverat.* Jésus reprenant les scribes et les pharisiens qui étaient fort pointilleux à garder les petits réglements, et négligeaient les plus grands, leur disait qu'il fallait observer les uns sans mettre en oubli les autres. (Matth. 23. 23.) Nous devons dire avec autant de raison et par une bonne conséquence qu'il faut avoir en horreur les péchés mortels, mais il faut aussi éviter les véniels : *Oportet hæc fugere et illa non omittere.* Il faut avoir en horreur les péchés mortels, parce qu'ils offensent Dieu infiniment; il faut éviter les véniels, parce qu'ils lui déplaisent infailliblement. Les mortels font qu'il nous abhorre, les véniels font qu'il ne nous regarde pas de si bon œil; les mortels nous mettent dans la disgrâce de Jésus, les véniels nous privent de ses caresses; les mortels bannissent de nous le Saint-Esprit, les véniels le contristent; les mortels nous rendent ennemis de la sainte Vierge et des Saints, les véniels diminuent l'amitié qu'ils nous portent; les mortels nous font esclaves de Satan; les véniels lui donnent des prises sur nous; les mortels nous détournent du bien souverain et de la dernière fin, les véniels nous détournent des moyens qui y conduisent; les mortels nous font perdre la grâce sanctifiante, les véniels nous font perdre plusieurs grâces actuelles; les mortels éteignent la charité, les véniels la refroidissent; les mortels nous dépouillent des mérites que nous avions acquis, les véniels nous empêchent d'en acquérir autant que nous devrions; les mortels aveuglent l'entendement, les véniels le rendent louche; les mortels pervertissent la volonté, les véniels l'affaiblissent; les mortels exterminent la beauté intérieure, les véniels la ternissent; les mortels en sont les souillures, les véniels en sont les rides; les mortels font mourir l'âme, les véniels la rendent malade; les mortels

nous ferment la porte du ciel, les véniels nous en retardent l'entrée ; les mortels nous engagent aux peines de l'enfer, les véniels aux peines du purgatoire.

Enfin, l'Ecriture, les Pères, l'expérience nous enseignent que celui qui commet les péchés véniels à centaines sans remords, sans réserve, sans retenue, assurément, assurément tôt ou tard tombe au péché mortel dans quelque vive tentation ou occasion charmante.

Comme au contraire, si vous avez grand soin d'éviter les péchés véniels, à plus forte raison vous vous abstiendrez des mortels ; si vous ne jurez point du tout, pas même pour la vérité, vous ne vous parjurerez jamais ; si vous craignez les paroles oiseuses, vous serez bien éloigné d'en dire de lascives ; si vous vous abstenez des petits larcins, vous vous empêcherez bien d'en faire de grands. Evitant ainsi les péchés mortels, et vous abstenant des véniels le plus qu'il vous sera possible, vous conserverez jusqu'à la mort la grâce de Dieu pure et immaculée, grâce qui est la semence, l'aurore, le mérite et la dernière disposition à la gloire. *Amen.*

SERMON CCCXLIII.

POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

DES CAUSES DE L'ENDURCISSEMENT DU COEUR.

Miserunt principes et pharisei ministros, ut apprehenderent Jesum.
Les princes des prêtres et les pharisiens envoyèrent des archers pour prendre Jésus. (Joan. 7. 32.)

Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra.
Si vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur, n'endurcissez pas vos cœurs. (Psal. 94. 8.)

C'EST le sage avertissement que l'Eglise nous donne pour le moins sept fois chaque jour en ce saint temps de la passion, parce qu'il y a une grande apparence que celui qui n'amollit pas son cœur à la pensée des souffrances et de la mort du Fils de Dieu, est réprouvé et que, comme dit le saint homme Job, son péché l'accompagnera jusqu'au tombeau, et le conduira en enfer : *Peccatum ejus usque ad inferos.* Les princes et les pharisiens de notre Evangile montrent qu'ils ont un cœur endurci ; ils ont été témoins oculaires des miracles plus que très évidents qu'il a faits ; ils ont entendu la doctrine très sainte, très irréprochable qu'il a prêchée, ils ont vu les rares et admirables exemple des vertus qu'il a pratiquées, et après tout cela ils envoient des archers pour le prendre et pour le perdre. De peur de les imiter, il faut considérer quelles sont les causes les plus ordinaires d'un malheur si déplorable, afin d'y porter remède. Un des plus efficaces et des plus salutaires, c'est une particulière dévotion envers vous, ô Vierge sainte ! car S. Anselme nous a dit que comme celui qui se détourne de vous et que vous méprisez ne peut manquer de se perdre, ainsi il est

impossible que celui qui a recours à vous et que vous regardez de bon œil périsse. Nous vous dirons donc avec l'Eglise, humblement prosternés à vos pieds : *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte, o clemens! o pia! o dulcis Virgo Maria! gratia plena, Dominus tecum, etc.*

IDEA SERMONIS.

Prima causa duritiæ cordis est justitia Dei : A. 1° *Scriptura.* — B. 2° *Patribus.* — C. 3° *Rationibus : Prima, ob magna peccata.*—D. *Secunda, ob multa.* — E. *Tertia, ob contemptum inspirationum Dei.*

F. *Secunda causa, malitia diaboli qui peccatorem conculcat errore et terrore.* — G. *Et circumdat.*

H. *Tertia causa, vitium peccatoris, nempe cæcitas mentis.* — I. *Perversitas voluntatis.*

Conclusio. L. *Paraphrasis illorum verborum :* Hodie si vocem Domini audieritis.

Puisque l'endurcissement de cœur, comme disent les saints Pères, est comme la porte de l'enfer, la dernière disposition à la réprobation finale et la veille de la damnation éternelle, il importe beaucoup de savoir quelles sont les causes d'où il procède, afin de les redouter et de les prévenir par la grâce de Dieu autant qu'il nous sera possible. Nous pouvons les considérer, ou de la part de Dieu qui le permet, ou de la part de l'esprit malin qui le procure, ou de la part de l'homme qui s'y dispose.

A. — (*Prima causa est...... 1° Scriptura.*) La première cause, c'est la justice de Dieu, qui par un secret incompréhensible, mais toujours par un très juste et très adorable jugement, nous condamne quelquefois à ce châtiment, qui est la plus effroyable punition qu'il puisse envoyer à une âme.

Dans l'Exode, (ch. 4. 7. 9. 10. 11. 14.) il est dit que Dieu avait endurci le cœur de Pharaon ; et dans l'Ecclésiaste, il y a une parole qui me semble des plus redoutables de toute l'Ecriture sainte : Considérez les œuvres de Dieu,

voyez que celui qu'il a une fois méprisé, personne ne peut le corriger. (1) Vous vous étonnez que votre mari ou votre enfant, soit si opiniâtre en ses humeurs vicieuses, que rien ne puisse le fléchir ; les prédications ne le touchent point, les remontrances n'y servent de rien, les menaces ne l'émeuvent point, les exemples des gens de bien ne font aucune impression sur son esprit. Que sais-je ? c'est peut-être que Dieu l'a méprisé, et que celui que Dieu a une fois méprisé, personne ne saurait le corriger. Vous vous trompez, si vous pensez le fléchir en l'étourdissant par vos crieres, vos invectives et vos malédictions. Faites plutôt comme sainte Monique : son mari Patrice était païen, sujet aux femmes, d'une humeur colérique et farouche ; son fils Augustin était manichéen et libertin; elle les convertit et les gagna à Dieu, non par impatience, par reproche, par murmure, mais attendant avec patience la miséricorde de Dieu sur eux, (2) la demandant à chaudes larmes, la méritant par ses aumônes et autres bonnes œuvres ; elle parlait souvent de Dieu à son mari, non par ses paroles, mais par ses bons exemples, par son obéissance, sa douceur, sa débonnaireté, sa patience et autres vertus héroïques : *Loquebatur ille de te, moribus suis.* Etant devenue veuve, elle pleurait si assidument au pied du crucifix pour la conversion de son fils, qu'un saint évêque lui dit un jour : Il est impossible que le fils de tant de larmes périsse : *Vidua illa casta, sobria et pia, quales amas non desinebat horis omnibus orationum suarum, de me plangere ad te :* (S. Aug. lib. 3. Confess. cap. 11.) Cette bonne veuve, chaste, sobre, dévote, telle que vous les aimez, ô mon Dieu ! ne cessait de gémir devant vous en ses prières pour ma conversion. Enfin, elle en fit un grand saint, le plus grand docteur de l'Eglise. Faites comme elle, attirez sur votre fils, par vos prières, vos larmes, et vos bonnes œuvres, la mi-

(1) Considera opera Dei, quod nemo possit corrigere quem ille despexerit. (Ecc. 7. 14.)

(2) Cubilis injurias ita toleravit, ut nullam de hac re cum marito haberet unquam simultatem; expectabat enim misericordiam tuam super eum. (S. Aug. lib. 9. confess. cap. 9.)

séricorde divine : car si Dieu le méprise, rien ne le pourra changer.

Ainsi en S. Jean il est dit que ceux auxquels le Fils de Dieu prêchait qu'ils ne pouvaient croire, parce que Dieu les avait aveuglés et endurcis, pour ne pas les convertir et les guérir, comme il les avait menacés par Isaïe : *Non poterant credere quia dixit Isaias : Excæcavit oculos eorum, et induravit cor eorum ut non videant oculis, et non intelligant corde, et convertantur, et sanem eos.* (Isa. 6. 9.—Joan. 12. 40.) Ce n'est pas que Dieu produise directement et par une action positive, cet aveuglement d'esprit, et cet endurcissement de cœur, mais il le fait indirectement par la soustraction des lumières et des grâces auxiliaires qui auraient opéré notre conversion.

B. — (2° *Patribus.*) *Non obdurat Deus impertiendo malitiam, sed obdurat non impertiendo misericordiam :* Dieu n'endurcit pas le pécheur, en lui jetant la malice dans le cœur, mais en retirant de lui sa miséricorde et ses grâces efficaces, dit S. Augustin. S. Grégoire dit : *Quem liberare noluit, deserendo percussit :* (Greg. lib. 25. Moral. cap. 12.) Celui que Dieu ne veut pas délivrer, il le punit en l'abandonnant. Ailleurs ce saint pape dit : *Cain admoneri potuit, converti non potuit.*

C — (3° *Rationibus : Prima, ob magna, etc.*) Ce mot *deserendo*, nous fait savoir que l'âme réprouvée mérite châtiment pour de grands péchés, commis en grand nombre, ou par un grand abus des grâces de Dieu. Il y a des personnes qui par un seul acte de vertu, mais de vertu bien excellente et héroïque, gagnent si heureusement les bonnes grâces de Dieu, et se mettent si avant dans sa bienveillance, qu'elles sont comme confirmées en grâce, ou au moins en possession de cette vertu. S. Bernard s'étant jeté dans un étang glacé, pour se punir d'une œillade inconsidérée qu'il avait jetée, en passant, sur une femme, et S. Thomas ayant chassé avec un tison de feu une courtisane qui s'était glissée en sa chambre pour le tenter, furent doués d'une chasteté inviolable. Au contraire, il y a des

gens qui font des actions si noires, si infâmes, si dénaturées et si monstrueuses, qu'une seule ou deux les confirme en malice, les met en très mauvais état devant Dieu, et attire sur eux l'ardeur de sa colère et le décret effroyable de leur réprobation éternelle. Et ainsi Dieu dit par le prophète Amos, qu'il ne convertirait pas ceux d'Idumée, de Damas et autres villes, parce qu'ils commettaient de cruelles injustices, d'horribles oppressions envers les pauvres, des incestes et autres crimes énormes. (1)

D. — (*Secunda, ob multa.*) Si vos péchés ne sont pas de cette nature, ils peuvent avoir le même effet quand ils sont fréquents et en grand nombre. C'est ce que Dieu dit à une âme par Jérémie : « Insanabilis est fractura tua, « pessima plaga tua. Curationum utilitas non est tibi, om- « nes amatores tui obliti sunt tui ; plaga enim inimici « percussi te castigatione crudeli ; propter multitudinem « iniquitatis tuæ feci hæc tibi : » (Jerem. 30. 12. 15.) Je vous ai frappé d'un coup d'ennemi, d'un châtiment cruel, votre blessure est incurable, les remèdes vous sont inutiles ; ceux qui vous chérissaient, et qui avaient du zèle pour vous, vous ont mis en oubli, et je vous ai ainsi traité, à cause du grand nombre de vos crimes.

Le prophète Job (Job, 41. 6.) vous dépeint par de vives couleurs sous le nom de Léviathan ; il dit que vous avez le cœur armé d'une défense qui est à l'épreuve de toutes les atteintes du Saint-Esprit ; c'est une cuirasse de fer ou d'acier faite à la façon des écailles d'un poisson, tellement jointes et pressées l'une sur l'autre, qu'un seul petit souffle ne pourrait passer à travers : *Corpus illius quasi scuta fusilia, compactum squammis se prementibus, una uni conjungitur, et ne spiraculum quidem incedit per eas.* La diversité et le grand nombre de vos crimes, fait qu'une seule halenée du Saint-Esprit ne peut entrer en votre cœur,

(1) Super tribus sceleribus Israel, et super quatuor non convertam eum : eo quod vendiderit pro argento justum et pauperem, qui conterunt super pulverem terræ capita pauperum. filius et pater ejus ierunt ad puellam. (Amos. 2. 6. 7.)

il n'y a point de passage, ni d'ouverture. Vous êtes luxurieux; si avec ce vice vous étiez charitable, les aumônes que vous feriez donneraient sujet au Saint-Esprit de vous éclairer et convertir. Mais vous êtes luxurieux; si avec cela vous étiez humble et dévot, vous prendriez de bonne part d'être repris, vous prieriez Dieu de vous convertir; mais étant luxurieux et avaricieux, vous êtes encore orgueilleux et indévot : comment voulez-vous que Dieu vous gagne? par où voulez-vous qu'il entre en votre cœur?

F. — (*Tertia, ob contemptum, etc.*) On ne saurait commettre des péchés en si grand nombre, sans résister souvent aux grâces de Dieu, et cette résistance en dessèche la source : *Peccatum ejus usque ad inferos, obliviscatur ejus misericordia, dedit ei Deus locum pœnitentiæ, et ille abutitur eo in superbiam*, dit Job. (24. 19. 23.) Dieu vous a attendu si longtemps avec une patience admirable, il vous a donné tant de jours, tant de mois, tant d'années pour faire pénitence, et vous les avez perdus en débauches et divertissements mondains; il vous a envoyé les doux rayons de sa lumière, et vous avez fermé les yeux; il a si souvent frappé à la porte de votre cœur, et vous avez fait la sourde oreille : il oubliera de vous faire miséricorde.

Au chapitre treize des Actes (Act. 13. 17.), S. Paul prêchant à Antioche au prince de la synagogue et à toute l'assemblée des juifs, leur raconte de point en point les bienfaits qu'ils avaient reçus de Dieu dès le commencement de leur vocation; comme il les avait délivrés d'Egypte avec main forte, souffert leurs rébellions dans le désert l'espace de quarante ans; comme il leur avait envoyé la manne, donné des capitaines, des juges, des rois pour les conduire et les défendre de leurs ennemis, des prophètes pour les instruire, les menacer et les inviter à la pénitence, et enfin qu'il leur présente encore le pardon de leurs péchés par les mérites de Jésus; puis il conclut, leur disant : Prenez garde que la parole que Dieu a dite par son prophète (Act. 13. 40.) ne se vérifie en vous : *Videte contemp-*

tores, et admiramini et disperdimini : quia opus operor ego in diebus vestris, opus quod non credetis, si quis enarraverit vobis. On vous peut dire de même, Messieurs ; vous savez les bienfaits que vous avez reçus de Dieu, bienfaits généraux, bienfaits particuliers de nature, de grâce, en l'âme, au corps, en vos personnes, en vos gens : il vous a faits créatures raisonnables, il vous a faits chrétiens et catholiques, il vous a attendus à pénitence avec une longanimité ineffable, il vous a préservés de mille dangers, appelés cent et cent fois ; et encore à présent, il vous offre la rémission de vos péchés. *Videte contemptores, videte contemptores :* vous êtes rebelles à la lumière, vous êtes rétifs aux invitations de Dieu, vous êtes ingrats pour ses bienfaits ; il fera en vous une œuvre qui sera difficile à croire, il vous châtiera d'une peine qui semblera bien étrange et contraire à son génie ; son inclination naturelle est de convertir les âmes, de les amollir, et de les amener à résipiscence ; et il vous endurcira, vous aveuglera, vous abandonnera, vous livrera à l'impénitence finale. Et qui ne perdrait patience, qui ne se lasserait de vous appeler, voyant votre opiniâtreté? ce n'est pas que Dieu perde jamais patience, perde jamais sa bonté et sa charité ; au contraire cet abandonnement est un effet de sa bonté, dit S. Bernard (contra pessimum vitium ingratitudinis) ; car s'il continuait à vous donner des inspirations, vous en abuseriez toujours, et elles vous rendraient plus coupables, vous seriez plus grièvement damnés.

F.—(*Secunda causa, malitia diaboli.*) Si la justice de Dieu, et même sa bonté, le porte à permettre en vous cet endurcissement, la malice du diable et l'envie dont il enrage contre vous, l'induit à vous y retenir tant qu'il peut. *Conculcaverunt me inimici mei.* (Psal. 55. 3.) Le dessein du démon n'est pas seulement ni principalement de vous faire tomber, mais de vous tenir les pieds sur la gorge et de vous empêcher de vous relever ; ses deux pieds sont l'erreur et la terreur : *Errore et terrore conculcat*, dit un grand docteur : *errore præsumptionis, terrore persecutionis.* Il

vous séduit et vous flatte par la présomption de la miséricorde de Dieu, il vous cache la rigueur et la sévérité de sa justice : *Quia non profertur cito contra impios sententia, filii hominum absque timore ullo perpetrant mala :* (Eccle. 8. 11.) Les hommes se prostituent hardiment au péché, parce que Dieu diffère de punir leurs crimes, dit le Sage. Vous vous flattez, parce qu'après que vous avez commis plusieurs péchés, vous n'en ressentez point de mal, vous n'en recevez point de punition, vous vous portez bien, tous vos enfants sont en parfaite santé, vous gagnez tous vos procès ; pauvre homme ! vous ne considérez pas que cet un effet de la colère de Dieu, que vous êtes entre les mains de sa justice plus effroyable, quand il ne daigne pas se mettre en colère contre vous et vous châtier en ce monde, quand il accomplit en vous cette menace : *Auferetur zelus meus a te, non ultra irascar tibi :* Je n'aurai plus de zèle pour vous châtier, je ne me fâcherai plus contre vous : *Exacerbavit Dominum peccator, secundum multitudinem iræ suæ non quæret.* L'erreur, vous ôte ainsi la pensée et la volonté de vous relever, ou si vous en avez quelque dessein, la terreur le fait avorter ; si vous refusez de retourner à ce méchant homme pour contenter ses passions brutales, il vous menace de vous décrier, de quitter le soin de vos affaires, de vous ruiner de bien ou de réputation ; si vous avez quelque pensée d'aller à confesse, il vous en empêche par la crainte que votre confesseur ne vous blâme, qu'il vous oblige à restitution, à vous réconcilier avec votre ennemi, à sortir de la maison où vous êtes ; c'est vous mettre les pieds sur la gorge : *Conculcaverunt me inimici mei.*

G.—(*Et circumdat.*) Et parce que si vous étiez assisté, vous pourriez lui résister, et vous délivrer de ses oppressions, il vous assiége de toute part : *Inimici mei circumdederunt me.* Il vous ferme toutes les portes par où il pourrait vous arriver du secours. Vous pourriez être détrompé par la lecture de la grande Guide des pécheurs ou du Mémorial de Grenade, ou d'autres bons livres ; il fait

que vous n'en achetez point, ou si vous les avez, il fait que vous êtes paresseux à les lire, vous pourriez connaître votre erreur, en entendant les prédications, il fait que vous n'y allez pas, ou si vous y allez, il fait que vous n'ajoutez pas foi au prédicateur. Vous pourriez être secouru de la grâce de Dieu, si vous le priiez souvent et dévotement, si vous faisiez beaucoup d'aumônes, pour obtenir miséricorde, par les œuvres de miséricorde, il fait que vous vous embarrassez en des affaires qui vous ôtent le loisir de prier Dieu; vous dépensez au jeu ou en luxe ce que vous devriez donner aux pauvres pour être assisté de leurs prières.

H. — (*Tertia causa, vitium peccatoris.*) Ce qui acheva d'endurcir le cœur rebelle de Pharaon, et qui le mit à la veille de la réprobation finale, ce fut l'éclipse de toute lumière, les grandes ténèbres qui furent répandues par tout son royaume; elles furent si épaisses et si étranges, qu'au rapport du Texte sacré, (Exod. 10. 22.) pas un des Egyptiens ne se remua tant soit peu du lieu où il se trouva placé quand elles arrivèrent: *Nemo se movit de loco suo.* Pharaon dit à Moïse, ce qu'il ne lui avait jamais osé dire: Retirez-vous d'ici, et que je ne vous voie plus: *Recede a me, et cave ne ultra videas faciem meam.* Quand les ténèbres sont en notre esprit, on a beau nous prêcher nous avertir, nous exhorter, nous menacer, nous ne remuons non plus qu'un rocher; vous pensez être plus sage et avoir plus d'esprit que tous les autres, vous voudriez que le prédicateur et votre père qui vous reprennent, votre mère qui vous remontre, fussent bien loin, et si vous osiez vous leur diriez: Retirez-vous d'ici, je n'ai que faire de vous. Quand la volonté est débauchée, on la redresse par les lumières et les considérations de l'entendement, quand l'entendement est aveuglé, par quelle voie peut-on le corriger?

Ne voit-on pas tous les jours de grands et célèbres personnages très prudents et judicieux pour tout le reste, même capables de conduire les autres, si effroyablement aveuglés par une passion d'avarice, par ambition, par

affection à leurs parents, par la possession de plusieurs bénéfices ou autres semblables, que tous les pères spirituels, tous les docteurs de Sorbonne, tous les cardinaux et papes de Rome ne les en feraient pas démordre ? La même chose leur arrive qu'à Samson. (Judic. 13. 25.) C'était un grand Saint au commencement ; l'esprit de Dieu le possédait et le fortifiait, il ne buvait ni vin, ni cidre, il étouffait et démembrait les lions ; mais s'étant attaché à une affétée, il se laissa prendre par les Philistins, qui lui crevèrent les yeux, le mirent à la chaîne, l'obligèrent à tourner la meule d'un moulin, comme une pauvre bête. Voilà la naïve image de ce qui vous est arrivé : vous étiez autrefois homme de bien, vertueux, spirituel ; vous vous êtes collé d'affection à une femme, à une créature, à un neveu que vous voulez agrandir, à un bénéfice que vous avez acquis, je ne sais comment, à une cure, dont vous n'êtes pas capable. Satan vous a mis à l'attache, vous a crevé les yeux, vous empêche de voir le mauvais état où vous êtes, les fautes que vous commettez en cette charge. Votre vie est comme le mouvement d'une meule, toujours à recommencer, sans avancement, sans amendement, sans changement ; votre confession de Pâques est la même que celle de Noel, et celle de Noel comme à l'autre Pâques, et ainsi consécutivement jusqu'à la mort ; et comment éviteriez-vous un mal que vous ne connaissez pas? comment le connaîtriez-vous quand vous vous laissez aveugler par votre passion ? Vous ne priez jamais Dieu de vous ouvrir les yeux, vous ne consultez personne, vous ne donnez la liberté à qui que ce soit de vous dire vos verités ; si l'on vous les dit, vous le prenez de mauvaise part, ou vous n'en croyez rien. Quand le ciel et la terre se renverseraient pour vous émouvoir et vous convertir, vous demeureriez immobile : *Nescierunt, neque intellexerunt ; in tenebris ambulant, movebuntur omnia fundamenta terræ.*

I.— *Perversitas voluntatis.*) D'autres fois cet endurcissement procède d'une disposition toute contraire à l'aveuglement, de ce qu'on a commis le péché avec grande con-

naissance de cause, avec vue, réflexion et évidence du mal qu'on faisait : *Aversus est aversione contentiosa, nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo dicens : Quid feci ?* (Jerem. 8. 5. 6.) C'est ce qui endurcit le cœur selon la doctrine de S. Thomas. Ce docteur angélique dit que la volonté de l'ange est inflexible, qu'elle se colle et s'attache inséparablement à l'objet qu'il a choisi à la première conversion et affection de son cœur, parce qu'il a vu en un moment et en un clin-d'œil tout ce qui pouvait le porter à ce mal et tout ce qui pouvait l'en détourner. Tels sont ordinairement ces grands politiques, ces esprits savants et lumineux ; quand ils se sont une fois adonnés au mal, l'expérience montre qu'ils sont incorrigibles, parce que s'étant prostitués au péché avec une pleine connaissance de tout ce qui pouvait les en détourner, il n'y a point de nouvelles raisons qui puissent les en détourner. Voyez Pharaon, voyez les scribes et les pharisiens. Pharaon ressent vivement les fléaux qui affligent son royaume, il reconnaît et avoue qu'ils viennent de Dieu ; il voit son fils et tous les aînés d'Egypte frappés de mort par la main d'un ange, il voit que Dieu ouvre la mer en faveur de son peuple, que les eaux s'affermissent de côté et d'autre pour lui servir de rempart, que le fond de la mer produit en un moment un émail de fleurs : *Campus germinans de pvofundo maris;* et il est si écervelé que de poursuivre ce peuple, et de prétendre l'exterminer : *Persequar, dividam spolia, interficiet eos manus mea.*

Les prêtres et les pharisiens touchent au doigt les miracles de Jésus, visibles, palpables, irréprochables, plus évidents que le soleil : un paralytique de trente-huit ans redressé et guéri ; un aveugle-né qui recouvre la vue ; un Lazare à demi-pourri ressuscité en leur présence ; ils se sentent renversés par terre quand ils veulent le prendre, (Joan. 18. 6.) car ils étaient au jardin avec les soldats ; ils voient l'éclipse de soleil, le tremblement de terre, le roc du Calvaire qui se fend en deux ; les gardes qu'ils ont mises au sépulcre leur déclarent qu'il est ressuscité, (Matth. 28. 11.)

qu'un ange resplendissant l'a publié. Quel rocher n'en serait ému et amolli ? et ils persistent en leur obstination et à vouloir étouffer la mémoire de Jésus et la gloire de ses miracles.

Les libertins qui ne veulent rien croire que ce qui flatte leurs sens, ne croiront pas ce que je vais vous dire ; ils s'en moqueront, mais tant pis pour eux ; cela ne laisse pas d'être très véritable : *Infaustum est quod dicam, dicam tamen*. De notre temps en un village de Bourgogne, entre Dijon et Beaune, un gentilhomme vieux et libertin, qui avait en sa maison sa femme, un fils et une fille, étant tombé malade remettait à se confesser. Il vit écrit en grosses lettres sur les courtines de son lit : *Quærite Dominum, dum inveniri potest* : Cherchez le Seigneur quand on le peut trouver. Il pensa que c'étaient son curé et ses gens qui avaient mis cet écriteau ; il se met en colère, il crie, il menace de tout rompre, si l'on n'ôte ces lettres. Ses gens qui ne voyaient rien lui demandent ce que c'est. Ne voyez-vous pas, dit-il, qu'on a là écrit : *Quærite Dominum, dum inveniri potest ?*

Pour le contenter on ôte toutes ces courtines et l'on y en remet d'autres, il y voit encore écrit : *Quæretis me, et non invenietis* : Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas.

Il blasphème et demande à ses gens pourquoi ils ont là mis ces autres lettres. On change de nouveau ces rideaux et l'on en met d'autres ; il se plaint encore plus que l'on y a écrit : *In peccato vestro moriemini* : Vous mourrez en votre péché.

Puis il meurt là-dessus. Un peu de temps après toute la maison tremble comme si elle s'en allait par terre, et son corps fut enlevé et emporté, on ne sait par qui, ni ce qu'il devint. Son fils se fit capucin, sa veuve et sa fille carmélites. Un de nos pères prêchant cette histoire à Dijon, le gardien des capucins vint le trouver au sortir de chaire et lui montrant son compagnon, lui dit : Mon père, prêchez hardiment partout cette histoire ; voilà un témoin qui en peut

déposer certainement, c'est le fils du personnage défunt : *Exempla sunt omnium, tormenta paucorum.*

CONCLUSIO.

L. — (*Paraphrasis.*) Suivez donc les conseils que le psalmiste (Psal. 94. 8.) et l'apôtre (Hebr. 3. 7.) nous donnent : *Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra :* Si vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur, n'endurcissez pas vos cœurs. Dieu nous fait entendre sa voix en diverses manières : quelquefois par ses inspirations : *Spiritus ubi vult spirat et vocem ejus audis;* par les sermons : *Ad audiendam vocem sermonum ejus;* d'autres fois par ses bienfaits : *Vox Domini in magnificentia;* par ses menaces : *Intonuit de cœlo Dominus, et Altissimus dedit vocem suam.* Vous avez entendu sa voix par quelqu'une de ces manières, et peut-être par toutes : il vous importune par ses inspirations; il vous avertit par vos confesseurs et prédicateurs; il vous remontre par votre père et mère; il vous accable de bienfaits; il vous menace de guerre, de pauvreté, de maladie. Ne résistez pas si vous êtes sage, évitez les causes de l'endurcissement; si par fragilité humaine ou par la violence d'une forte passion, vous tombez en quelque faute, ne commettez pas les grands péchés, ni en grand nombre, ne vous glorifiez pas d'avoir mal fait, humiliez-vous-en, confondez-vous, estimez-vous malheureux; obéissez aux bonnes pensées que Dieu vous donne, pour la pratique des autres vertus auxquelles vous n'avez pas tant de répugnance. Ne permettez pas que le démon se serve de vos passions pour vous aveugler.

Défiez-vous de vos pensées, de vos sentiments, de vos affections qui sont tant soit peu passionnées; pensez que peut-être elles vous aveuglent et vous donnent le change, qu'elles vous font chercher leurs satisfactions, sous prétexte de zèle pour la gloire de Dieu : *Est via, quæ videtur homini recta : novissima autem ejus ducunt ad mortem.* (Prov. 14. 12.)

Nolite obdurare corda vestra : Ne soyez pas

comme la boue qui se durcit aux rayons du soleil, ne faites pas que les lumières qu'on vous communique par les prédications, par les sacrements, par les remontrances de votre père et de votre mère, vous rendent plus coupables par la résistance que vous y ferez.

Nolite obdurare corda vestra; ne soyez pas comme la pierre qu'on appelle schiste, qui durcit quand on l'arrose d'huile; que l'huile de la miséricorde que Dieu exerce envers vous ne vous rende pas plus obtinés en vos rébellions contre lui.

Nolite obdurare corda vestra sicut in exacerbatione; ne faites pas comme ces anciens Israélites qui abusèrent des grâces que Dieu leur fit à la sortie d'Egypte et dans le désert, et Dieu jura dans sa colère qu'ils n'entreraient pas dans la terre de promission. Si vous faites comme eux, si vous abusez de tant de lumières, de tant de grâces, de tant de bienfaits qu'il vous a faits et qu'il vous fait incessamment, peut-être qu'un de ces jours il jurera dans sa colère que vous n'entrerez point au ciel de promission, et s'il le jure une fois, vous n'y entrerez jamais. Pensez-y, cela est plus que très effroyable. *Amen.*

SERMON CCCXLIV.

POUR LE MARDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE DE CARÊME.

DU BON USAGE DU TEMPS.

Tempus vestrum semper est paratum. (Joan. 7. 6.)

Un ancien général d'armée avait coutume de dire que sa profession était esclave du temps, c'est-à-dire que pour avoir bonne issue à la guerre, il importe beaucoup d'épier, de choisir et de bien employer le temps; il faut dire de même, et à plus forte raison de la milice chrétienne. Vous savez qu'il y a trois différences de temps : le passé, le présent et l'avenir. Pour persuader et instruire pleinement à faire bon usage du temps, je me sens obligé de vous montrer qu'il faut recouvrer le passé, ménager le présent, acheter l'avenir. Vous l'avez fait très parfaitement, ô sainte et bienheureuse Vierge ! S. Ambroise nous apprend que vous avez toujours fait si bon usage du temps, que même en dormant vous n'en perdiez pas un moment : vous étiez élevée à un très haut degré de contemplation : *Dum quiesceret corpus, vigilabat animus. Ego dormio, et cor meum vigilat.* En quoi vous étiez semblable aux anges qui sont toujours en l'acte, toujours en l'exercice actuel de leur entendement et de leur affection envers Dieu. De là vient que le Créateur voulant vous adresser une ambassade solennelle, ne vous envoya pas un prophète comme à David, à Ezéchias et aux autres, mais un ange semblable à vous, qui vous salua dévotement par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. *Deus destinavit unumquemque electum ad certum gradum meriti et gloriæ.*

Primum punctum. B. *Tempus præteritum perditum, est diligenter recuperandum.*

Secundum punctum. *Præsens, utiliter insumendum :* — C. 1° *Scriptura.*—D. 2° *Patribus.* — E. 3° *Rationibus.* — F. 4° *Responsione ad objectionem.*

Tertium punctum. G. *Tempus futurum, redimendum.*

Conclusio. H. *Argumenta conglobata pro tribus punctis.*

EXORDIUM.

A. — (*Deus destinavit, etc.*) *Crediderunt quotquot præordinati erant ad vitam æternam.* Ces paroles que S. Luc écrit aux Actes, (13. 48.) marquent une belle vérité de théologie que les docteurs enseignent et prouvent par l'Ecriture sainte en la première partie de la Somme de S. Thomas. (S. Thom. 1. p. q. 23. art. 7. - S. Bonavent. tom. 2. opusc. tract. de septem itineribus distinct. 1. - Suares de predestinatione, lib. 1. cap. 10.)

Le décret de notre salut que Dieu a fait de toute éternité en son entendement divin et en sa volonté très adorable, n'est pas seulement une dilection par laquelle il a eu pour nous des inclinations toutes particulières et une affection de grande bienveillance : *Charitate perpetua dilexi te ;* ce n'est pas seulement une élection par laquelle il nous a triés et tirés de la presse pour nous séparer de la masse de corruption : *Elegit nos in ipso ante mundi constitutionem ;* ce n'est pas seulement une prédestination par laquelle il nous a destinés à la possession et à la jouissance de sa divinité : *Prædestinati secundum propositum voluntatis suæ.* (Ephes. 1. 11.) Ce n'est pas seulement un acte de sa proivdence par lequel Dieu nous prépare et procure les moyens qui nous sont nécessaires pour arriver à cette fin : *Deo pro nobis providente ;* (Hebr. 11. 40.) c'est une préordination : *Quotquot præordinati erant*, c'est-à-

dire que notre prédestination n'est pas un dessein vague, confus, indéfini, indéterminé, que Dieu ait formé en lui de nous sauver, comme un homme qui décoche une flèche en l'air sans se soucier où il vise; mais c'est un dessein conçu et projeté, une volonté délibérée qu'il a prise de nous mettre en un certain ordre, *ordinavit*, de nous donner un certain rang, une place définie et déterminée en la compagnie des saints, parmi les anges et les archanges, dans le séjour des bienheureux.

Unusquisque in suo ordine vivificabitur : Chacun ressuscitera en son ordre, dit S. Paul. (1. Cor. 15. 23.) Qu'est-ce en son ordre ? est-ce à dire que ceux qui seront morts les premiers ressusciteront les premiers ? ceux qui seront morts à la fin du monde ressusciteront les derniers ? Non; le même S. Paul dit que tous ressusciteront en un moment, en un clin-d'œil : *In momento, in ictu oculi.* ἐν ἀτόμῳ, *in indivisibili.* Est-ce à dire que les martyrs seront avec les martyrs, les vierges avec les vierges, etc ? Il est probable qu'ils seront ainsi de compagnie dans le paradis, mais ils ne pourront pas ainsi ressusciter ensemble, car le corps d'un martyr est à Rome, l'autre à Paris, l'autre aux antipodes; et il ne dit pas seulement qu'ils seront, mais qu'ils ressusciteront chacun à son ordre : *Unusquisque in suo ordine vivificabitur.* C'est donc à dire que chacun ressuscitera en l'ordre, en l'état, en la perfection de la gloire qu'il aura méritée.

Sicut mercenarii dies ejus; comme un père de famille qui a des ouvriers dans sa boutique ou des vignerons dans sa vigne, leur donne à chacun un emploi, aux uns plus grand, aux autres plus petit, selon le temps qu'ils ont pour travailler, et selon le salaire qu'il leur a promis et préparé. Ainsi le bon Dieu a prescrit et défini à chacun de nous certain nombre de bonnes œuvres que nous devons faire, certains degrés de perfection que nous devons acquérir, selon la longueur ou la brièveté de notre vie, et selon le degré de gloire où nous sommes appelés. Il a dit en ses idées divines, en ses prénotions éternelles : Je veux qu'un

tei soit au nombre des archanges, et que pour le mériter il exerce cent œuvres de charité, deux cents actes d'amour de Dieu, trois cents actes de patience. Les anges qui ont un entendement prompt et perçant comme un éclair, une volonté vive et vigoureuse, une vertu active, forte et puissante, des grâces surnaturelles selon l'excellence de leur nature, n'ont eu que deux ou trois moments pour faire ce qu'ils devaient et par là courir leur carrière. Les hommes, qui vont à plus petit pas, qui ont l'esprit plus lent, la volonté plus pesante, ont plus de loisir.

Il dit des Saints : *Dies pleni inveniuntur in eis.* S. Paul disait sur la fin de sa vie : *Cursum consummavi* : J'ai parcouru toute la lice que Dieu m'avait prescrite et limitée. Et Jésus, le modèle des prédestinés, à la veille de sa mort, disait : *Opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam :* (Joan. 17. 4.) J'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire. Voyez si vous n'êtes pas obligé à un nombre de bonnes œuvres, puisque Jésus même y était obligé.

La raison de cette vérité nous est enseignée par S. Paul : *Quæ a Deo sunt, ordinata sunt.* Comme en l'ordre de la nature, Dieu a créé le monde, non-seulement pour montrer sa puissance en ce qu'il l'a tiré du néant, mais aussi pour faire paraître sa sagesse, en ce qu'il ne l'a pas fait de pièces détachées, mais de parties bien avenantes qui s'entretiennent, qui se correspondent, se rapportent l'une à l'autre, qui sont placées en lieu convenable selon l'exigence de leur nature, les plus nobles en haut, les plus viles et abjectes vers le centre ; ce qui fait que le Sage les compare à un jeu d'orgues bien concerté ; ce qui fait dire à Boèce : *Tu numeris elementa ligas, ut frigora flammis, arida conveniant liquidis.* Ainsi en l'ordre surnaturel de la grâce et de la gloire, Dieu n'a pas projeté la Jérusalem céleste comme un pays du Sénégal et de sauvages ; il a fait ce dessein, non-seulement pour exercer sa bonté, nous communiquant sa divine essence, mais encore pour nous montrer sa sagesse incompréhensible ; il n'a point

prédestiné les âmes choisies séparément et en détail, seulement pour leur bien particulier, mais en gros, toutes ensemble pour le bien de l'univers. Il a établi la Jérusalem céleste comme une cité où il y a une très belle police, une économie admirable, une parfaite justice distributive : *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas ;* ou comme un corps, dit S. Paul, le corps mystique de Jésus, auquel celui qui est appelé pour être main, ne doit pas se contenter d'être pied; ou comme un temple, dit l'Apocalypse, temple spirituel et vivant où Dieu habite plus délicieusement, où il est honoré plus dignement qu'en aucun autre sanctuaire; temple où les pierres qui ont été taillées pour être au fondement, ne seront jamais en la voûte, celles qui ont été façonnées pour être auprès de la clé ne seront pas mises au fondement : *Tunsionibus, pressuris expoliti lapides ; suis coaptantur locis per manus artificis, disponuntur permansuri sacris ædificiis.*

PRIMUM PUNCTUM. — *Tempus præteritum, etc.*

B.—(*Diligenter recuperandum.*) De cette vérité ainsi établie sur le Texte sacré , il suit par bonne conséquence , que si par fragilité humaine , nous avons perdu le temps de notre jeunesse , ou de quelque autre saison de notre vie , nous devons le recouvrer par une grande ferveur en l'amour de Dieu , par une grande diligence à son service , par assiduité aux bonnes œuvres. Supposez qu'un voyageur soit obligé de faire douze lieues en un jour pour arriver en une ville où les portes se ferment de bonne heure , où il n'y a point de faubourg , et que faute d'y arriver , il soit assuré d'être assassiné par des voleurs , ou dévoré par des bêtes sauvages: quand il se serait tant soit peu retardé, il se hâterait ensuite de courir, et doublerait le pas en grande diligence. Nous devons nécessairement parvenir à certain état de perfection, à certain comble de vertus, de grâce, de mérite. Quel est ce degré nécessaire ? C'est Dieu seul qui le sait; si nous ne tâchons d'y arriver, Dieu nous prive du don de persévérance, quelque temps avant notre mort , il nous laisse

tomber entre les mains de nos ennemis, il nous abandonne aux bêtes farouches de nos passions. Nous avons perdu jusqu'à présent beaucoup de loisir qui nous était donné pour faire ce voyage, si nous ne voulons demeurer en chemin, il faut courir avec diligence, et recouvrer le temps perdu par le travail de la pénitence.

SECUNDUM PUNCTUM.—*Præsens utiliter, etc.*

D. — (1° *Scriptura.*) Pour ne pas être obligé à cette peine, il vaut mieux, dire après le Fils de Dieu, et non-seulement le dire, mais aussi le faire comme lui : *Me oportet operari apera ejus qui misit, donec dies est : venit nox quando nemo potest operari.* (Joan. 9. 4.)

D. — (2° *Patribus.*) S. Bernard dit : « Ludere licet, « fabulari licet ut prætereat hora quam ad agendam pœ« nitentiam miseratio Conditoris indulget. » (Serm. 17, de diversis qui est de triplici custodia, manus, linguæ et cordis.) Allons passer le temps, tromper le temps, tuer le temps, disent les gens du monde, comme si le don le plus précieux que Dieu nous a fait, nous était à charge, nous incommodait, était notre plus grand ennemi. « O donec per« transeat hora, quam tibi ad agendam pœnitentiam, ad « obtinendam veniam, ad acquirendam gratiam, ad prome« rendam gloriam miseratio Conditoris indulget ; donec « transeat tempus, quo divinam propitiare debueras pieta« tem ! properare ad angelicam societatem, suspirare ad « amissam hæreditatem, excitare remissam voluntatem, « flere commissam iniquitatem : » (S. Bernard, ibid.) Quel aveuglement de perdre ainsi à la volée le temps que Dieu vous a donné pour faire pénitence, pour obtenir le pardon de vos péchés, pour acquérir la grâce de Dieu, pour mériter la gloire du ciel, perdre le temps que vous devriez employer à gagner les bonnes grâces de Dieu, à vous admettre à la compagnie des anges, à aspirer à l'hérédité du ciel, à exciter votre volonté languissante, à pleurer vos iniquités passées !

E.—(3° *Rationibus.*) Oui, le don le plus précieux, ce temps que nous prodiguons avec si peu de retenue, c'est une indulgence de la miséricorde Dieu : *Miseratio Conditoris indulget*; Dieu nous l'accorde pour faire pénitence. Le Fils de Dieu, en l'Apocalypse, parlant de l'âme pècheresse, dit : *Dedi ei tempus ut pœnitentiam ageret.* (Apoc. 2. 21.)

Tempus b neplaciti, Deus, in multitudine misericordiæ tuæ. _Psal. 68. 14.) Le temps de cette vie est le temps du bon plaisir de Dieu, le temps commode pour gagner ses bonnes grâces, pour être aidé et excusé de lui, le temps dont il est dit : *Tempore placito exaudivi te.* (Isa. 49. 8.) L'octroi de ce temps n'est pas un seul effet de la miséricorde de Dieu, c'est un nombre presque infini de miséricordes et de bienfaits ; car autant de mouvements qu'il y a en ce temps, autant de fois nous pouvons gagner sa miséricorde, autant de couronnes et de récompenses pour le ciel ; autant de fois que nous avons offensé Dieu, nous avons mérité d'être privés de la vie qu'il nous a donnée pour mériter le paradis.

Un temps si précieux vous le perdez follement à jouer aux cartes, à lire des romans, à faire des châteaux en Espagne, à rouler dans votre esprit des pensées impertinentes.

F.—(4° *Responsione ad objectionem.*) Vous me direz peut-être : Quand j'aurai perdu le temps je le recouvrerai, je me hâterai de bien faire pour réparer par de bonnes œuvres les brèches de la vie passée. C'est une simplicité ! Que diriez-vous de ce voyageur dont nous avons parlé au commencement, si ayant à faire dix ou douze lieues pour entrer en la ville où il est envoyé, à peine de coucher au serein et d'être dévoré par les bêtes, ayant beau temps, beau chemin, bonne compagnie, s'amusait la plus grande partie du jour à ivrogner et jouer dans une hôtellerie, ou à dormir à l'ombre d'un arbre, disant pour son excuse : Quand le soir viendra je doublerai le pas, je me hâterai ? Pauvre mal-avisé, ne voyez-vous pas que sur le soir vous

pouvez rencontrer des voleurs, qui vous arrêteront et vous empêcheront d'arriver ? le temps peut changer, devenir orageux , le chemin sera plus difficile, vous serez plus fatigué, et moins vigoureux pour courir. Après avoir perdu le temps vous le recouvrerez ! qui vous a dit que vous en aurez le loisir ? ne disons-nous pas tous les jours en l'office que Dieu seul est le roi des siècles ; qu'il est le maître et le propriétaire du temps : *Regi sæculorum ?* Jésus ne dit-il pas : Ce n'est pas à vous de prendre connaissance, beaucoup moins de disposer des jours, des heures, des moments qu'il a réservés à sa puissance : *Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate ?* (Act. 1. 7.) Vous pensez faire du temps comme si vous l'aviez en propre, vous en voulez disposer comme de l'argent qui est dans vos coffres, dont vous dites : J'en veux jouer une partie ; en employer une autre à mes affaires; l'autre à faire de bonnes œuvres. Ne voyez-vous pas que vous n'êtes pas assuré d'un jour, d'une heure, d'un moment ? mille accidents peuvent vous le voler, et ruiner tous ces beaux desseins, qui ne sont fondés que sur l'avenir , et qui , le plus souvent, ne sont que des chimères.

Je veux que vous soyez assuré d'un an, de deux, de douze, de quinze, ne voyez-vous pas que sur le soir, c'est-à-dire à l'avenir vous ne serez pas si habile à courir ; les péchés que vous commettez, les mauvaises imaginations qui vous en resteront, les habitudes vicieuses que vous contractez, vous rendront plus pesant au bien, plus enclin au mal, plus inepte aux bonnes œuvres : *Qui non est hodie , cras minus aptus erit.*

Ne voyez-vous pas que pour recouvrer le temps , pour redoubler les bonnes œuvres , pour acquérir en peu de temps les mérites que vous deviez gagner en la suite de plusieurs années, il est tout-à-fait nécessaire que Dieu redouble sa grâce ? et il ne vous l'a pas promise , il ne l'a promise à personne , vous ne lui en donnez pas le sujet , vous la déméritez par le grand nombre de vos crimes.

Et puis , ce qui est fort remarquable , les bonnes œuvres

que Dieu vous a prescrites pour vous récompenser au royaume des cieux, dépendent de mille rencontres qui ne sont pas absolument en votre disposition, et qui étant une fois échappées, ne reviennent pas si facilement. Entendez-moi bien : si pour vous donner son paradis, Dieu vous avait seulement destiné à un certain degré de grâce et de vertus intérieures, vous pourriez dire en vous-même : Si je ne les acquiers en la première, en la seconde, en la troisième et dixième année de ma vie, je pourrai les acquérir en la douzième, en la dernière année, ou même au dernier jour ; je pourrai avoir tant de ferveur, en peu de temps, exercer des actes d'amour de Dieu si ardents, si excellents, si parfaits, si héroïques, qu'ils mériteront autant et encore plus qu'un grand nombre d'autres plus lâches et plus faibles que j'aurais exercés en plusieurs années de ma vie précédente. Mais Dieu a destiné plusieurs personnes à pratiquer un certain nombre d'actions extérieures, à gagner et convertir un certain nombre d'âmes, à secourir un certain nombre de pauvres, et il leur donne les moyens et les talents nécessaires à cet effet : *Væ mihi si non evangelizavero !*

Opus fac evangelistæ, ministerium tuum imple. (2.Tim.4.5.) S. Timothée était appelé à convertir et à instruire par la prédication un certain nombre d'âmes, S. Paul lui dit : Je vous avertis, je vous prie, διαμαρτύρομαι je vous conjure par Jésus-Christ, qui doit juger les vivants et les morts, de vous en bien acquitter, comme s'il disait : Si vous ne le faites, Dieu vous en demandera compte en son jugement. Ainsi sainte Monique était née et destinée pour la conversion de son mari Patrice et de son fils Augustin ; si elle n'y eût travaillé, peut-être qu'elle ne serait pas sainte. Aussitôt qu'elle eut achevé cet ouvrage, Dieu la retira de ce monde pour la récompenser dans le ciel.

Si vous ne prenez ainsi sur-le-champ les occasions que Dieu vous présente de bien faire, vous n'achèverez pas la moitié de l'ouvrage que Dieu vous a donné; vous direz en la mort comme Ezéchias : *Dum adhuc ordirer succidit me.*

Et quand vous vivriez quatre-vingts ou cent ans, on dira

de vous : *Carne senex, sed mente puer*, que vous êtes un enfant de cent ans : *Væ puero centum annorum!* au lieu que si vous vous servez du temps présent, quelque courte que soit votre vie, vous ferez beaucoup d'ouvrage. Le bienheureux Pierre de Luxembourg n'a vécu que dix-huit ans, et il est devenu un si grand Saint qu'il a fait grand nombre de miracles très signalés. Le bienheureux Louis de Gonzague n'a vécu que vingt-trois ans ; le bienheureux Stanislas, dix-neuf ans ; S. Casimir, vingt-cinq ans : *Consummati in brevi, expleverunt tempora multa; non exiguum temporis habemus, sed multum perdimus ; non accepimus brevem vitam, sed facimus*, dit Sénèque. Nous n'avons pas trop peu de temps, mais nous en perdons beaucoup. Dieu nous a donné une assez longue vie pour acquérir la vertu, mais nous la faisons trop courte par des inutilités d'esprit et du corps. Ménagez bien votre temps, n'en perdez point inutilement ; vous verrez que vous en aurez très suffisamment pour beaucoup de bonnes œuvres. Pendant que M. le conseiller votre maître est au palais, quand les autres cajolent en la rue ou auprès du feu ; quand vous avez un quart-d'heure ou une demi-heure de loisir, retirez-vous dans quelque coin pour dire une partie de votre chapelet ; sortez promptement hors du lit quand vous ne dormez pas le matin, n'y perdez pas comme vous faites des heures entières à faire des chimères en votre esprit ; mettez-vous à la ruelle pour répandre votre âme devant Dieu, pour lui demander son amour et la grâce de ne le point offenser. Et ne me dites pas : Si je le fais ainsi, si je fais autrement que les autres, qu'en dira-t-on ? qu'en pensera-t-on ? on m'appellera bigot, on dira que je veux faire le singulier et le réformé. Qu'on dise ce qu'on voudra, vous ferez ce que vous devez. Quand vous êtes malade, et qu'il faut vous séparer des compagnies, tenir la chambre, vivre tout autrement que les autres, vous ne dites pas : Qu'en dira-t-on ? Et n'en faut-il pas faire pour le salut de l'âme tout autant et encore plus que pour la santé du corps ? Le temps est pour nous aussi précieux que l'argent ; quand vous êtes ré-

servé à ne pas dépenser votre argent, si l'on dit que vous êtes chiche et épargnant, vous ne vous en souciez pas, vous laissez dire le monde, et vous faites vos affaires, les discours passent et l'argent vous demeure. Faites-en de même du temps, ménagez-le pour votre salut, et méprisez courageusement le babil des enfants du siècle. Ne faites pas aussi comme d'autres qui ne sont jamais oisifs, et qui perdent néanmois tout leur temps, ce sont ceux qui travaillent beaucoup et ne rapportent pas leur travail à la gloire du Créateur, qui n'ont pour but de leurs actions que leur intérêt, leur amour-propre, leur satisfaction, leurs petits desseins, l'établissement de leur fortune, l'avancement de leur maison. Ils diront à l'heure de la mort : *Per totam vitam laborantes nihil cepimus.* Quand vous prenez un tailleur à la journée, et que vous lui donnez de l'étoffe pour vous faire une robe, s'il employait une partie du jour ou de votre étoffe à faire un habit pour lui, il travaillerait tout le jour et il perdrait sa journée.

TERTIUM PUNCTUM. — *Tempus futurum.*

G.—(*Redimendum.*) Quant au temps à venir, il faut l'acheter. S. Paul dit aux Ephésiens : « Videte, fratres, quo« modo caute ambuletis, non quasi insipientes, sed ut « sapientes, redimentes tempus, quoniam dies mali sunt, » ἐξαργυριζόμενοι, « ementes, mercantes tempus : » (Ephes. 5. 15.) Mes frères, vivez avec grande circonspection, ne marchez pas comme des insensés qui n'ont ni appréhension, ni prévoyance, mais comme des personnes discrètes et prudentes qui se tiennent toujours sur leurs gardes. Achetez le temps et vous vous le rendrez propre, maintenant qu'il n'y a que malice et fraude dans le monde ; qu'est-ce acheter? dit S. Augustin, (serm. 24. de verbis apostol.) c'est perdre une chose pour en avoir une autre, donner de l'argent pour avoir du pain ou du vin : *Id quod perdis ut Deo vaces, pretium est temporis.* Si vous intentez un procès pour avoir les cinquante écus qu'on vous retient injustement, peut-être que vous les obtiendrez, peut-être que non ; je veux que vous les

obteniez, mais vous y passerez deux ou trois ans en aversion contre votre partie adverse, en peines d'esprit, en amertumes de cœur, qui vous empêcheront de prier Dieu. Quittez ces cinquante écus pour acheter trois ans de dévotion et de paix intérieure. Si vous prenez cette ferme, cet office de receveur, ou de partisan, il y a espérance d'y gagner tous les ans deux ou trois cents écus ? oui, mais vous emploierez ce temps-là en tracas, en allées et venues, en inquiétudes, en distractions d'esprit, qui vous empêcheront de prier Dieu soir et matin, d'ouir la parole de Dieu, de fréquenter les sacrements ; quittez la prétention incertaine de ces trois cents écus, pour acheter le loisir de travailler à votre salut. Si vous avez de quoi vous entretenir vous et votre petite famille sans vous embarrasser de cet office, qu'est-il besoin de prendre cette charge, qui vous fera négliger les affaires très importantes et très nécessaires de votre éternité, et qui vous exposera à ce reproche de Moïse : *Gens absque consilio est et sine prudentia?*

CONCLUSIO.

H. — (*Argumenta conglobata.*) Ce saint prophète ajoute : *Utinam saperent, et intelligerent, ac novissima providerent!* Voilà le meilleur souhait qu'on puisse faire à un ami, sur les trois différences du temps, du passé, du présent, de l'avenir : pour le passé, qu'il soit prudent, *utinam saperent;* pour le présent, intelligent, *et intelligerent;* pour l'avenir, qu'il soit prévoyant, *novissima providerent.* C'est un trait de grande prudence de se faire sage et bien avisé par l'expérience du passé. Quel âge avez-vous ? quarante, cinquante, soixante ans ; où sont-ils ces soixante ans ? Si vous avez une bague, elle est en votre main ; si c'est de l'argent, il est en votre coffre ; si c'est un cheval, il est en votre écurie, ou ailleurs ; vous n'avez donc pas soixante ans, puisqu'ils ne sont nulle part ; je crains que vous n'ayez que deux ou trois ans, je parle à vous et encore plus à moi. Je crains que je ne sois un vieillard de deux ans, un vieillard de deux mois ; si tout le temps que j'ai employé bien purement

pour l'amour de Dieu était bien compté, je ne sais s'il ferait bien deux ans, je ne sais s'il ferait deux mois, et je n'ai que ce temps-là, de toute ma vie passée, il n'y a que ce temps-là qui soit en quelque lieu, il n'y a que ce temps qui n'est point passé : il est dans les trésors de Dieu, dans les archives du ciel, en l'éternité où rien ne passe, et où tout demeure : *Nonne hæc condita sunt apud me et signata in thesauris meis?* (Deut. 32. 34.) *Habere est posse uti vel frui*, dit S. Thomas : Avoir quelque chose, c'est pouvoir s'en servir ou en jouir. Quand on vous a prêté un cheval pour aller à Paris, vous dites : J'ai un cheval pour mon voyage, c'est-à-dire que vous pouvez vous en servir ; vous avez un champ ou une vigne à dix lieues d'ici, c'est-à-dire que vous en pouvez recueillir les fruits. Tout le temps que vous avez employé au service de Dieu, vous l'avez encore, il vous sert beaucoup, vous en jouissez, vous vous en réjouissez, vous en recueillerez de grands fruits ; les années que vous avez employées à offenser Dieu, vous ne les avez plus, elles sont perdues pour vous, elles ne vous servent de rien. Où sont tous les contentements que vous avez eus en votre vie, au bal, à la comédie, aux banquets, aux divertissements mondains ? rien ne vous en reste que les dépens, le regret, le déplaisir, l'obligation à la peine ; six ans se sont écoulés ce sera de même après dix ans, quinze, vingt, soixante ans; si vous vivez si longtemps, faites vous sage pour le présent et pour l'avenir, ne faites pas comme les réprouvés, dont il est dit : « Non dimidiabunt dies suos ; » sur quoi S. Grégoire ajoute : « Dies dimidiare est tempus vitæ malæ voluptatibus « ductum, ad pœnitentiæ lamenta dividere, atque hoc ad « bonum usum partiendo reparare. » (S. Greg. lib. 5. Moral. cap. 28. in fine.)

Utinam saperent, et intelligerent! intelligent, intellectu agent ; par l'expérience du passé, savoir connaître la nature du temps, que nous n'en avons rien à notre disposition que le présent, il s'échappe continuellement et à la dérobée, il ne revient jamais ; s'en servir pour acquérir de grandes couronnes au ciel, prendre l'occasion aux cheveux,

c'est être intelligent et bien entendu aux affaires. Vous êtes si ambitieux, si passionnément avide d'honneurs, de préférence, de préséance, si jaloux d'avoir les premiers rangs ; vous êtes piqué d'envie quand les autres s'enrichissent ou l'agrandissent plus que vous, et vous ne considérez pas que pendant que vous vous amusez à des bagatelles, à bâtir des maisons de boue, à acquérir ou cultiver des métairies, votre servante, de petites filles, de simples femmelettes gagnent des couronnes, amassent des trésors, bâtissent des louvres dans le paradis céleste.

Utinam saperent, ac novissima providerent! prévoyez aussi et pourvoyez à l'avenir, comme les bons ménagers dressent un état de toutes leurs dépenses et savent à point nommé jusqu'à une obole à quoi ils emploieront leurs revenus. Aussi pour assurer votre salut il faut régler votre vie, dresser une économie de votre temps et la garder inviolablement, résoudre en vous-même ou avec votre père spirituel : Je me lèverai à cinq ou six heures, j'emploierai demi-heure à rendre mes devoirs à Dieu, j'irai entendre la messe à telle heure, etc. ; prier votre confesseur de vous donner une bonne pénitence quand vous y manquerez sans nécessité.

Novissima providerent ; prévoyez les quatre fins de l'homme, prévoyez la mort ; si vous perdez le temps présent qui est à votre disposition, remettant à l'avenir les affaires de votre salut, la mort peut vous prévenir et rompre tous ces beaux desseins dont vous jetez les fondements sur un temps qui n'est pas à vous. Quand elle ne vous surprendrait pas, quel regret aurez-vous alors d'avoir donné aux ennemis de Dieu, au monde, au diable et à la chair, le plus beau, le meilleur, le plus long, le plus certain de votre vie, et de n'avoir réservé à votre Sauveur que l'arrière-saison, le plus court, le plus incertain, le plus incommode, le plus inutile de votre temps ?

Novissima providerent ; prévoyez le jugement ; si l'on y rendra compte d'une parole perdue, combien plus de tant d'heures, de tant de jours, de tant de mois, de tant d'années

inutilement employées ! *Vocavit adversum me tempus :* Le temps perdu sera notre adverse partie.

Prévoyez l'enfer; combien de pauvres âmes y a-t-il dans ces brasiers qui auraient besoin de quelques minutes du temps que vous prodiguez si malheureusement! peut-être que vous y serez d'ici à un an.

Prévoyez le paradis, vous n'y recueillerez que ce que vous aurez semé : l'éternité est la moisson, le temps en est la semence : *Laboras æternitati.*

Chaque moment de temps utilement employé vous produira quelque jour une récolte de gloire, de joie, de richesses, de délices et félicités éternelles. *Amen.*

SERMON CCCXLV.

POUR LE MERCREDI DE LA CINQUIEME SEMAINE DE CARÊME.

DE LA VOCATION.

Oves meæ vocem meam audiunt. (Joan. 10. 27.)

Dans l'Evangile de ce jour, tiré du chapitre dixième de S. Jean, le Fils de Dieu nous montre les grands biens des âmes qui ont le bonheur d'être du nombre de ses brebis; il dit qu'il les connaît, non-seulement comme toutes ses autres créatures, mais d'une connaissance d'approbation, d'agrément et de complaisance, que nul ne les ravira d'entre ses mains, qu'elles ne périront jamais, qu'il leur donne la vie éternelle; mais avant toute autre chose, il dit qu'elles entendent sa voix, c'est-à-dire qu'elles répondent fidèlement à la vocation à laquelle il daigne les appeler. Ce bienfait de la vocation étant un des principaux effets de notre prédestination, il importe beaucoup à notre salut de lui rendre nos devoirs, et particulièrement trois: dépendance, constance, fidélité. Vous nous en avez donné un exemple admirable, ô Vierge sainte! on peut vous donner cet éloge entre tous les autres Saints, que vous avez répondu très parfaitement à votre vocation sans la connaître; vous vous êtes disposée l'espace de quatorze ans à la divine maternité sans savoir que vous y étiez destinée, et même, selon la pensée de S. Bonaventure, vous étiez dans la pensée et dans le désir d'être la très humble servante de celle que Dieu choisirait pour sa mère, quand son nonce et son légat angélique vous fit les offres de cette dignité et vous salua par ces paroles: *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Primum punctum. *Vocatio requirit a nobis dependentiam :*—A. 1° *Scriptura.*—B. 2° *Patribus.*—C. 3° *Rationibus*, *ex parte Dei.* — D. 4° *Instructione.*

Secundum punctum. *Vocatio exigit a nobis constantiam :* — E. 1° *Scriptura.* — F. 2° *Patribus.* — G. 3° *Rationibus.* — H. 4° *Comparatione.*

Tertium punctum. *Debemus fidelitatem in vocatione :* — I. 1° *Scriptura* — L. 2° *Patribus.*—M. 3° *Rationibus* — N. 4° *Exemplis.*

Conclusio. O. *Instructiones conglobatæ.*

Charitate perpetua dilexi te, *ideo attraxi te*, *miserans tui.* La chaîne mystérieuse avec laquelle la providence de Dieu attire l'âme choisie, est composée de quatre chaînons entés et insérés l'un dans l'autre : la prédestination, la vocation, la justification et la glorification; ce sont les quatre ressorts de notre bonheur éternel, les quatre faveurs de Dieu qui dressent l'économie et le dessein de notre salut, les quatre principaux effets de l'amour que Dieu a porté aux âmes choisies en Jésus-Christ, avant la création du monde : (Joan. 17. 24.) *Dilexisti eos sicut et me dilexisti ante constitutionem mundi.* S. Paul nous décrit ces quatre chaînons en peu de paroles : (Rom. 8. 30) *Quod prædestinavit*, *hos et vocavit ; et quos vocavit*, *hos et justificavit ; quos autem justificavit*, *illos et glorificavit.* La prédestination est de toute éternité, la glorification a toute éternité, la vocation et la justification s'accomplissent dans le temps ; la première et la quatrième se font dans le ciel, les deux autres sur la terre ; c'est Dieu seul qui fait la première et la quatrième; les deux autres, Dieu les fait avec nous : *Gratia Dei mecum.* De ces quatre bienfaits de Dieu, celui qui demande le plus notre concours, c'est sans doute la vocation, car la prédestination produit infailliblement la vocation; la glorification est inséparablement attachée à la justification finale ; mais la justification

n'est attachée à la vocation que par notre coopération et moyennant trois devoirs qu'elle demande de nous : dépendance, constance, fidélité.

TERTIUM PUNCTUM — *Vocatio requirit a nobis.*

A. — (*Dependentiam : 1° Scriptura.*) Dépendance, c'est-à-dire, que vous ne devez entreprendre aucune condition de vie pour vous-même, et par votre propre choix, et encore moins par une lâche condescendance aux humeurs capricieuses de vos parents et amis ; mais par obéissance et par soumission à la volonté de Dieu, à l'exemple du saint homme Job, qui disait : *Vocabis me, et ego respondebo tibi.* Voilà deux paroles bien jointes, et qui sont toutes deux nécessaires à l'accomplissement de notre salut : la voix de Dieu et notre réponse, que Dieu nous appelle et que nous nous appliquions à ce qu'il demande de nous. Si l'une manque, tout demeure en arrière. Il y en a qui ont vocation et vacation, comme ces serviteurs que le maître appela, leur donnant des talents, et il les firent profiter. (Matth. 25. 14.)

Il y en a qui n'ont ni vocation, ni vacation, ou parce qu'ils s'en sont rendus indignes, ou parce que leur temps n'est pas encore venu, comme ceux à qui on disait : (Matth. 20. 6.) Pourquoi demeurez-vous là, tout le long du jour sans travailler ? et ils dirent : Parce que personne ne nous a loués. Il y en a qui ont vocation sans vacation, comme ceux à qui l'on dit : (Prov. 1. 24.) Je vous ai appelés, et vous avez fait la sourde oreille : *Vocavi, et renuistis.* Il y en a qui ont vacation sans vocation, comme ceux dont il est dit : *Ipsi currebant, et ego non mittebam eos :* Ils se hâtaient de courir, et je ne les envoyais pas. Il n'y a que les premiers qui réussissent, les autres ne font rien, ou s'ils font quelque chosse, ils ne font rien qui vaille.

B.—(2° Patribus.) « Sunt adhuc quoque qui rapiendum « culmen sanctæ Ecclesiæ ingeruntur de quibus Dominus « per prophetam quæritur dicens : Regnaverunt, et non « ex me principes extiterunt, et ego ignoravi, qui nimi-

« rum dum quædam fortiter agunt, rapinam invasi culmi-
« nis a Deo oblivioni traditam arbitrantur, secum sua opera
« numerant, et quod præter Deum agunt, a Deo renume-
« randum putant; qui certe ut rectius ea quæ agunt enu-
« merent, Saulis adjecti, tot fortia facta numerent, quæ
« divinus numerus nequaquam tenet. » (S. Greg. lib. 5. cap. 3. in 1. Reg.)

Il y en a qui s'ingèrent à envahir les hautes dignités de l'Eglise, desquels le bon Dieu se plaint disant : (Ozée 8. 4.) Ils ont régné sans mon aveu, ils se sont faits princes sans m'en parler, et quand ils font quelque généreuse action, ils s'imaginent que Dieu a oublié le crime qu'ils ont commis, quand ils ont envahi la charge. Ils comptent leurs œuvres, qui ont belle apparence, et ils s'imaginent que Dieu récompensera ce qu'ils font, quoi que ce ne soit pas fait selon Dieu.

C. — (3° *Rationibus*, *etc.*) C'est troubler l'ordre et l'économie de la providence de Dieu, c'est être cause de mille désordres et déréglements de s'ingérer par soi-même à quelque genre de vie : c'est comme si dans une armée chaque soldat voulait tenir tel rang qu'il lui plairait dans les files : Je veux être en l'avant-garde, moi aux ailes, et moi dans l'arrière-garde ; cette armée irait à la boucherie, non au combat, ni à la victoire. C'est comme si dans un vaisseau, chaque marinier voulait être au gouvernail, ou en la hune, comme bon lui semblerait, non par le commandement et l'ordre du capitaine; ce vaisseau serait le jouet des vents et des vagues, et la victime des écueils.

La sapience divine qui conduit ses créatures à leur dernière fin, s'appelle Providence, parce qu'elle prévoit et pourvoit à tout ce qui est nécessaire au dessein qu'elle projette, au lieu que la nôtre est aveugle et impuissante.

Si vous avez un enfant qui soit disgracié de la nature, qui ait l'esprit pesant et hébêté, qui soit borgne, bossu, ou boiteux, vous dites : Il ne vaut rien que pour être d'église. Si vous avez une fille laide, difforme, contrefaite, il faut l'encoffrer en un monastère, bon gré, malgré qu'elle

en ait. Vous faites de la maison de Dieu, un égoût de votre famille. Si votre voisin faisait tomber les eaux de sa gouttière, je ne dirai pas dans votre chambre, dans votre antichambre, dans votre cuisine, mais dans votre basse cour, vous n'endureriez pas cette servitude ; mais vous le ruineriez par procès. Vous faites de l'autel, qui est le lieu le plus vénérable, le plus auguste, le plus saint qui soit au monde, une sentine et un égout de votre maison. Cet enfant ne vaut rien pour le monde, il faut le donner à Dieu, il faut le mettre à l'autel, en faire un prêtre ou un moine : vous voulez que votre neveu ou votre fils soit ecclésiastique, afin de lui faire avoir une cure, un canonicat, ou autre bénéfice ; a-t-il le don de continence, le zèle du salut des âmes, la piété, les autres vertus qui y sont nécessaires ? Qu'il se sauve, ou qu'il se damne, vous ne vous en souciez pas, pourvu que votre maison en soit déchargée. Vous achetez ou résignez à votre aîné un état de judicature : a-t-il l'esprit, le jugement, la science, la probité ? vous ne vous en mettez point en peine, pourvu qu'il soit élevé pour appuyer et protéger ses frères. Le bon Dieu ne fait pas ainsi : il ne choisit jamais personne pour quelque charge, qu'il n'en soit digne et capable ; où s'il en est incapable, en le choisissant il le rend capable, en lui donnant la dignité, il lui ôte son indignité ; il ne fait pas ses ouvrages à demi, il achève toujours ce qu'il a commencé : *Qui cœpit, et perficiet*. Il ne veut pas qu'on puisse lui dire : *Cœpit ædificare, et non potuit consummare.* Job lui dit : *Vocabis me, et ego respondebo tibi, operi manuum tuarum porriges dexteram.* Il nous prête la main, comme les ailes aux oiseaux, pour accomplir heureusement ce que nous avons entrepris par sa lumière et sa conduite : *Qui dat esse dat consequentia ad esse. Onus quod homo imponit, gravat; quod Deus imponit, portatur et portat*, dit S. Augustin. Si votre vocation n'est pas une œuvre de Dieu, il ne s'oblige pas de vous tendre la main pour vous aider à la remplir ; il ne l'a pas commencée, il ne doit pas l'achever, vous vous y êtes ingéré sans lui, vous y demeurerez sans

lui ; ne dit-il pas, que vous ne pouvez rien faire de bon sans lui ? « In multitudine viæ tuæ laborasti ; propterea non ro« gasti et mei oblita es, non proderunt tibi opera tua ; ven« tum seminabunt et turbinem metent. Non mittebam « prophetas, et ipsi currebant, et nihil profuerunt populo « huic. » (Isa. 57. 10. 11. 12. — Osée. 8. 7. — Jerem. 23. 21.) Non-seulement vous ne profitez point aux autres ; mais vous vous nuisez beaucoup.

D. —(4° *Instructione.*) Vous devez donc avoir grand soin de bien connaître la volonté de Dieu avant que de vous engager à quelque profession de vie, vous devez le prier avec grande humilité et ferveur, qu'il vous mette dans la voie qui doit plus réussir à sa gloire et à votre salut, venir souvent consulter Jésus-Christ dans l'eucharistie, comme Moïse, Josué et les autres consultaient l'oracle : *Doce me facere voluntatem tuam; vias tuas, Domine, demonstra mihi; emitte lucem tuam et veritatem tuam.*

Faire des aumônes, des pénitences, des neuvaines et autres bonnes œuvres pour obtenir la lumière du Saint-Esprit, demander avis à quelque homme docte, pieux et désintéressé, lui découvrant naïvement vos humeurs, vos inclinations, vos imperfections. Vous blâmeriez bien fort votre enfant qui serait entré dans un cloître sans considérer mûrement ses forces, sans consulter personne et sans prier Dieu ; vous vous mariez, vous achetez un office, vous vous enrolez à l'armée, vous vous embarquez dans un parti sans rien faire de tout cela, et toutefois la vie religieuse est bien moins dangereuse et bien plus assurée.

Les marques qui peuvent vous faire connaître que Dieu ne vous appelle pas à une sorte de vie, quoique sublime et parfaite, sont trois principales : la première, quand vous n'y avez point d'inclination. S. Paul dit que c'est à Dieu de donner le vouloir et l'accomplissement : *Qui dat velle et perficere ;* s'il ne vous donne pas le vouloir, c'est signe qu'il ne veut pas vous donner l'accomplissement ; en vain donc vous l'entreprenez; souvenez-vous qu'il y a inclination de nature et de grâce, de chair et d'esprit, de sens et de la

raison du vieil Adam et du nouveau; si en vos oraisons, confessions et communions, vous vous sentez inspiré de vous retirer dans la solitude des cloîtres qui sont écartés de la conversation du monde; de vous faire chartreux, bénédictin, carmélite, parce que vous savez par expérience et vous en êtes convaincu en votre esprit, que vous êtes trop lâche, trop faible, trop enclin au péché pour faire votre salut dans le monde, quoi que votre chair et vos sens y répugnent, appréhendant la retraite, le silence et l'austérité de vie, cette répugnance n'est pas une marque que vous n'y êtes pas appelé.

Et parce que les inclinations de l'esprit sont fort intérieures, fort secrètes, fort cachées, vous ne devez pas induire vos enfants ou vos parents à telle ou telle vocation, s'ils ne vous témoignent pas eux-mêmes qu'ils y sont enclins et affectionnés. Il faut peser, en second lieu, quel est le motif qui les y porte; car s'il est terrestre et temporel, s'ils ne veulent être de l'Eglise que pour avoir un bénéfice, pour être honorés et vivre à leur aise, s'ils veulent se marier par amourette et plaisir sensuel, ou pour avoir un riche parti, on ne peut pas dire : *Dominus adest, et vocat te ;* ce n'est pas Dieu qui les appelle, c'est le lucre, l'ambition, l'intérêt et le plaisir sensuel. *Secundum ordinem agentium, est et ordo finium*, si Dieu n'est pas la fin de votre dessein, il n'en est pas le principe; s'il n'en est pas l'objet et le but, il n'en est pas l'auteur, et la cause; si votre dessein ne va pas à Dieu, il ne vient pas de lui, ou, en troisième lieu, s'il ne vous a pas donné les qualités qui vous sont nécessaires pour y faire votre devoir; en même temps qu'il appelle des serviteurs, il leur donne des talents pour faire ce qu'il commande : *Vocavit servos suos ut tradidit illis bona sua*, puisqu'il ne vous donne pas des talents en chose évidente, il ne vous appelle pas; si vous avez commis des saletés à l'âge de dix-huit, vingt, vingt-deux ans, gardez-vous bien d'aller aux saints ordres, Dieu ne vous y appelle pas; si vous faites cela, quand l'évêque vous mettra la chasuble sur le dos pour vous faire prêtre,

mieux vaudrait pour vous et pour l'Eglise qu'un bourreau vous mît une corde au cou pour vous attacher à un gibet. Si vous n'avez pas le jugement, la force d'esprit, la science, la probité qui sont nécessaires à un curé, à un abbé, à un juge et à un magistrat, gardez-vous bien de prendre ces charges.

SECUNDUM PUNCTUM. — *Vocatio exigit a nobis.*

E. — (*Constantiam : 1° Scriptura.*) Quand il est question d'embrasser une conditiou de vie, il faut y penser plus de deux fois; mais aussi quand on y est, il faut y demeurer et y faire son devoir. La parole de Dieu doit être la règle de nos desseins et de notre conduite; et S. Paul dit : *Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat.* (1. Cor. 7. 20. 24.) Il n'y a pas de condition plus vile, plus servile, plus abjecte, plus contraire au naturel de l'homme, qui vous donne un sujet plus raisonnable de vouloir changer, que celle des serviteurs ou des esclaves; et néanmoins S. Paul leur conseille d'y être constants et de ne pas désirer d'être mis en liberté.

F. — (2° *Patribus.*) *Servus vocatus est, non sit tibi curor, quodcumque voluerit, claustrum tibi erit, si illud diligis, est tibi paradisus, si non diligis est tibi infernus*, dit S. Bernard. Il vous faut dire de même de votre cure, de votre emploi, de votre bénéfice, de votre boutique, de votre famille. Si vous vous affectionnez pour l'amour de Dieu à y bien faire votre devoir, ce sera pour vous un paradis terrestre; si vous y êtes négligent, indévot ou injuste, vous vous y déplairez, vous vous ennuierez et vous dépiterez, ce sera pour vous un petit enfer, une voie, un acheminement à l'enfer des damnés. Un grand secret pour être heureux en ce monde et en l'autre, c'est de vous contenter de la petite fortune que Dieu vous a donnée pour votre besoin, de ne dire jamais comme Lucifer : *Ascendam;* de n'avoir pas l'ambition de vous élever, de vous enrichir, de vous agrandir : *Crede mihi, bene qui latuit, bene vixit; et intra fortunam debet quisque manere suam.*

G. — (*Rationibus.*) Tout ce qui reluit n'est pas or, les grandeurs du monde ont beaucoup d'éclat, peu de valeur solide. Cette inconstance, cette instabilité est une faiblesse de notre esprit qui étant blessé ou léger ne peut souffrir longtemps un même état et tâche de se soulager par ce changement de vie : *Ægri proprium est nil diu posse pati*, dit Sénèque : *Et mutationibus ut remediis uti*, comme un malade veut changer de lit à toute heure, et il porte toujours son mal avec lui. *Hoc si quisque modo semper fugit*, dit le poète ; *Sed quid prodest, si non effugit?* ajoute Sénèque. *Sequitur se ipse, et urget gravissimus comes, itaque scire debemus non locorum vitium esse quo laboramus, sed nostrum.* (Sen. cap. 3. de tranquill. animi.) Ou c'est une ruse de Satan qui, sous prétexte de nous faire aspirer à une vocation plus parfaite, nous dégoûte de la nôtre, afin que nous ne tâchions pas de nous y rendre parfaits, vu que nous prétendons la quitter pour en prendre une autre, comme celui qui espère bientôt sortir d'une maison ne se soucie pas de l'entretenir, encore moins de l'orner.

H. — (4° *Comparatione.*) La grâce du christianisme est comme la rosée du ciel et les influences des astres ; celles-ci ne font pas que les arbres changent de genre ou d'espèce, mais elles les fertilisent et les rendent meilleurs ; la pluie et le soleil ne font pas qu'un cerisier devienne un poirier ou porte des poires ; mais il lui fait produire des cerises bien mûres et en quantité ; la grâce du christianisme ne nous porte pas à changer de condition, mais à nous y rendre parfaits, à nous y sanctifier, à y bien faire nos actions, à y chercher des occasions de procurer la gloire de Dieu, à nous avancer en son amour, à exercer la charité envers le prochain ; l'Evangile ne vous exhorte pas à quitter votre maître, mais à le servir avec respect, amour, diligence et fidélité, en considérant et honorant en sa personne la personne de Jésus ; l'Évangile ne vous oblige pas à quitter votre commerce ou votre boutique, mais il vous oblige à travailler loyalement, sans fraude sans tromperies,

en vous mettant toujours à la place de votre prochain et à la vôtre.

TERTIUM PUNCTUM. — *Debemus*, *etc.*

I. — (1° *Scriptura.*) C'est la troisième disposition, qui est d'autant plus précieuse, qu'elle est très rare parmi le monde : *Multi misericordès vocantur; virum autem fidelem quis inveniet?*

L. — (2° *Patribus.*) *Tota ratio damnationis est perversa administratio conditionis*, dit Tertullien ; la principale cause de la damnation des hommes, c'est qu'ils ne s'acquittent pas de leurs devoirs en la vocation qu'ils professent, ils ne sont pas curieux d'apprendre ce qu'il y faut faire, ou s'ils le savent, ils sont négligents à la mettre en pratique.

M. — (3° *Rationibus.*) On dit en théologie qu'il y a deux sortes d'ignorance : l'une invincible, non coupable, qui vous excuse de péché, quand vous commettez une faute par ignorance de ce que vous ne pouviez et ne deviez savoir ; l'autre grossière et coupable, qui ne diminue pas le péché, mais l'augmente, quand vous commettez une faute par ignorance de ce que vous deviez savoir : *Ignorans ignorabitur; quia repulisti scientiam repellam te.* Telle est l'ignorance des choses que chacun est obligé de savoir dans la profession qu'il exerce. Si un confesseur fait des pas de clerc, par ignorance des cas de conscience, un avocat, un notaire, un apothicaire, un procureur, un juge par ignorance de ce qui est de leur office, cette ignorance ne les excuse, ni du péché, ni de la restitution pour tous les dommages et intérêts. De sorte que si vous voulez faire votre salut, vous retrancherez la lecture de mille curiosités qui ne vous servent de rien, et vous vous appliquerez à bon escient à la lectures des livres qui peuvent vous rendre savant et capable en ce qui est de votre profession, comme si vous êtes curé ou vicaire, vous vous appliquerez à lire l'Ecriture sainte, le droit canon, les conciles de l'Eglise, le Pastoral de S. Grégoire, les livres du Sacerdoce de

S. Chrysostôme, la Somme de S. Thomas, le Catéchisme du concile, Molina le chartreux, la Vie de S. Charles, la Vie du curé de Matincourt; si vous êtes médecin ou chirurgien, vous vous appliquerez à lire Hippocrate, Gallien, Fernel, du Laurens. Quand vous auriez lu toute l'histoire de France et de Rome, cette science vous servira-t-elle pour bien panser un malade?

Ce n'est pas assez de lire et de savoir ce qui est de votre devoir, il le faut pratiquer fidèlement, soigneusement, chrétiennement, comme pour vous-même, autrement vous tomberez en une infinité de péchés, car les occasions en sont fréquentes et journalières. Un marchand qui est sujet à l'ivrognerie, ne s'enivre pas tous les jours, mais s'il est de mauvaise foi, exposé à vendre ses denrées la moitié plus qu'elles ne valent, il commet quelquefois plus de vingt péchés mortels par semaine. Dites-en de même d'un confesseur, d'un procureur, d'un médecin, d'un chirurgien et d'un artisan, qui ne s'acquittent pas de leur devoir, ou par ignorance, ou par négligence.

Dans les autres occasions, les péchés se commettent par rencontre et par des actions passagères; ici on offense Dieu par habitude et par une disposition permanente, on est continuellement en état de péché et de damnation, on fait des confessions et des communions exécrables : tel un peintre qui est dans la volonté de peindre des nudités, un cavalier en disposition de se battre en duel, etc.

Sénèque dit bien à mon gré : *Magna pars elabitur male agentibus, major nihil agentibus, totâ aliud agentibus :* Une grande partie du monde use sa vie à malfaire, l'autre à ne rien faire; mais il y a beaucoup plus de gens qui consomment leur temps à apprendre et à faire tout autre chose que ce qu'ils doivent : le supérieur d'une communauté religieuse s'amuse à instruire des dévotes, au lieu de veiller sur les religieux; un curé à discourir des affaires d'état, au lieu d'instruire ses paroissiens; un père de famille à censurer le tiers et le quart, ou à feuilleter un fatras de livres, au lieu de régler ses domestiques. Vous

ne rendrez pas compte au jugement de Dieu, si cette dévote a bien su tous les secrets de la spiritualité; si les affaires d'état, ou celles de vos voisins ont heureusement réussi, mais si vos religieux, ou paroissiens, ou domestiques ont été bien instruits et bien dirigés en la vie chrétienne et parfaite.

Quelque noble, excellente et sainte que soit votre vocation, vous ne ferez pas votre salut, si vous n'y faites votre devoir; je dirai plus, mais je dirai vrai, quand notre Sauveur vous aurait mis dans la vocation où vous êtes; oui, notre Sauveur, quand lui même en propre personne vous aurait choisi pour cette vocation, quand il vous aurait envoyé un ange du ciel, pour vous dire que vous serez sauvé, vous seriez néanmoins obligé de garder ses commandements et de pratiquer les bonnes œuvres; et je pourrais dire sans danger de mentir : Si vous ne gardez les commandements de Dieu, et si vous mourez en état de péché mortel, vous serez damné. Voulez-vous que je vous le montre par l'Ecriture ? Au chapitre vingt-sept des Actes des apôtres, (Act. 27. 23.) S. Paul étant conduit par mer de la ville de Césarée en Italie, le vaisseau qui le portait fut accueilli d'une si horrible tempête auprès de l'île de Crète, que le pilote et les matelots n'en attendaient qu'un naufrage certain. Après plusieurs jours de désespoir, S. Paul leur dit : Courage, messieurs, ne craigez plus, pas un de nous ne périra, l'ange du Seigneur que je sers, s'est présenté à moi cette nuit et m'a assuré de sa part, qu'il me donne la vie de tous ceux qui sont en ce vaisseau et que pas un de nous ne mourra : (1) et toutefois un peu plus bas, les matelots voulant finalement quitter le vaisseau et se mettre en un petit esquif pour gagner plus aisément le bord, l'apôtre dit au centenier : Si ces gens ne demeurent en ce vaisseau, vous ne pouvez sauver votre vie. (2) Ainsi afin d'obtenir l'effet de votre prédestination, ce n'est pas assez

(1) Donavit tibi Deus omnes qui navigant tecum. (Act. 27. 24.)
(2) Nisi hi in navi manserint, vos salvi fieri non potestis. (Act. 27. 31.)

d'être en une vocation bien sainte, ce n'est pas assez d'y avoir été destiné et appelé de Dieu, il y faut être fidèle, garder les commandements et pratiquer les bonnes œuvres que Dieu y demande de nous. Saül fut élu à la royauté, Judas à l'apostolat, Nicolas au diaconat par un choix particulier de Dieu, ils n'ont pas laissé de s'y perdre.

Tenez donc pour assuré que la vraie science de salut, c'est de bien apprendre tout ce qui est de notre devoir en notre profession; la grande et importante affaire, c'est de le bien mettre en pratique : *Age quod agis;* tout le reste est hors de propos, hors de saison, inutile, superflu.

N. — (4° *Exemplis.*) Le père maître Avila étant à Cordoue, en un beau jardin, (Grenad. in ejus Vita, parte 2. §. 2. cap. 3.) où la curiosité avait bien à se repaître, et les yeux à se contenter, ne s'amusait pas à regarder ça et là; un de ses amis lui dit : Mon père, voyez ces merveilles. Monsieur, dit-il, elles ne font rien à mon dessein. S. Charles répondit à un cardinal qui voulait le mener à un jardin pour se récréer : Monsieur, le vrai jardin d'un ecclésiastique, c'est l'Ecriture sainte. Un archevêque de Cambrai, décédé de puis peu, répondit à un bon père qui avait fait le tour du monde, et qui voulait l'entretenir des raretés qui sont aux Indes : *Habemus hic nostras Indias*, puis il s'appliqua à ce qu'il avait à faire pour son diocèse.

CONCLUSIO.

O. — (*Instructiones conglobatæ.*) Ecoutons donc, et mettons en pratique le salutaire avertissement que S. Paul nous donne : *Obsecro vos, ut digne ambuletis vocatione qua estis, in omni humilitate, et mansuetudine, et patientia :* (Ephes. 4. 1.) Je vous supplie de vous conduire d'une manière qui soit digne de l'état auquel vous avez été appelés, *vocatione*. En quelque état licite que vous soyez, vous pouvez vous y sauver, vous y sanctifier, vous y perfectionner; Dieu rendra à chacun, non selon son état et condition, mais selon ses œuvres, dit Jésus : (Matth. 16.

27. 2.—Cor. 5. 10.) Chacun remportera, non selon ce qu'il aura été, mais selon ce qu'il aura pratiqué : *Pro ut gessit*, *πρὸς ἃ ἔπραξεν*. Dites comme ce pauvre garçon auprès de Tours : Louis XI étant un jour de loisir au Plessis, entra dans la cuisine, et s'amusa à causer avec un marmiton qui ne le connaissait pas : Combien gagnes-tu à ton métier ? lui dit-il. Je gagne autant que le roi. Comment cela ? le roi gagne sa vie, et moi aussi. Il disait vrai en quelque façon, mais il ne disait pas tout : la vie qu'il gagnait n'était pas délicieuse et honorée comme celle du roi ; mais le plus petit artisan peut gagner la vie éternelle, aussi heureuse, aussi glorieuse que le plus grand roi, ou le plus grand prélat de l'Eglise,

Qua vocati estis. Votre vocation est une œuvre de Dieu, un effet de votre prédestination, et une production de l'amour éternel que Dieu vous a porté; vous la devez chérir et honorer ; tout ce qui vient de si bonne main mérite d'être bien reçu, vous devez vous y conformer au dessein de Dieu.

Que si vous vous y êtes ingéré sans y être appelé de Dieu, c'est un grand mal, mais il n'est pas sans remède ; on a bien trouvé en ce temps l'invention de réparer les fautes qui ont été faites dans le fondement d'un édifice; et dans la condition où vous êtes, vous pouvez suppléer au défaut d'une légitime vocation, en vous humiliant beaucoup de ce manquement, en priant Dieu d'y suppléer par sa miséricorde, de vous y donner les grâces qu'il donne à ceux qu'il y appelle, en travaillant avec ferveur de vous y rendre parfait.

Ambuletis; il ne faut pas sortir de votre vocation, vous y avancer dans la vertu, y chercher les occasions de rendre quelque bon service à Dieu.

Digne ; conformément à la hautesse, et excellence de la Majesté que vous y servez ; *Digne*, conformément aux bons exemples des Saints qui ont eu la même vocation que vous, pas un d'eux n'a vécu comme vous vivez ; plusieurs Saints ont été prêtres comme vous : S. Gérebert, le curé de

Matincourt; pas un n'a chanté au chœur en courant, n'a dit la messe indévotement, n'a hanté les compagnies mondaines, n'a été dissolu en paroles, n'a négligé d'instruire ses paroissiens, comme vous. Plusieurs Saints ont été mariés, marchands, artisans comme vous : S. Eléazar, Hommebon, Isidore; pas un n'a été débauché, turbulent en sa maison, jureur, trompeur, fourbe, libertin en paroles, voluptueux.

Plusieurs saintes ont été veuves comme vous : sainte Judith, Anne prophétesse, Elisabeth, Monique; pas une n'a été volage, joueuse, cajoleuse, coquette, mondaine comme vous.

Pensez-vous que ces saints voudront vous recevoir dans leur compagnie, après que vous aurez ainsi profané la vocation, qu'ils ont sanctifiée ? Pensez-vous leur être associés en gloire, leur ayant été si dissemblables en la vie ?

Digne, conformément à la grandeur et à la valeur inestimable de la récompense qui vous est préparée : *In omni humilitate* envers Dieu, *mansuetudine* envers le prochain, *patientia* pour vous-même.

In omni humilitate. Si votre vocation est éminente et honorable, humiliez-vous beaucoup, c'est peut-être par jugement et par réprobation que vous êtes ainsi élevé; si vous tombez de si haut, vous vous briserez sans ressource : *Elevans allisisti me; dejecisti eos, dum allevarentur.* Si votre vocation est basse et abjecte, humiliez-vous, en l'acceptant avec agrément et complaisance : *Humilia respicit; exiguo conceditur misericordia.* Gardez-vous de dire : *Ascendam.*

Quelle qu'elle soit, humiliez-vous de ne pas correspondre à la sainteté qu'elle demande de vous; en quelque genre de vie que nous soyons, notre vocation est d'être saints, d'être un saint prêtre, un saint cavalier, un saint juge, une sainte vierge, une sainte veuve, etc., et ailleurs : *Vocatis sanctis, vocavit nos Deus in sanctificationem.* (1. Thess. 4. 7.) Humiliez-vous beaucoup d'être si éloigné de cette obligation; soyez affable et débonnaire envers tout le

monde ; ne jugez mal de personne ; excusez les fautes de votre prochain, pensez que les autres font toujours mieux que vous; portez avec patience les disgrâces, les incommodités, les humiliations qui vous arriveront. Si vous vivez ainsi saintement en votre vocation, c'est un effet de votre prédestination, une disposition à votre justification, et augure certain de votre glorification. *Amen*.

SERMON CCCXLVI.

POUR LE JEUDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE DE CARÊME.

DE LA LUXURE.

Ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix.
Voici une femme qui était pècheresse en la cité. (Luc. 7. 37.)

Le Saint-Esprit, en l'Ecriture sacrée, nous raconte d'une part les fautes de quelques Saints, afin que voyant les mauvais effets qui en procèdent, nous ayons soin d'éviter les piéges qui les ont fait tomber; et d'autre part, il nous apprend leurs pénitences, afin que nous prenions courage et confiance de nous relever à leur exemple. Pour me conformer à cette conduite du Saint-Esprit, je diviserai ce discours en deux points. Dans le premier, nous verrons les raisons qui doivent nous détourner du vice auquel Marie-Madeleine était sujette, et puis elle nous enseignera par son exemple quels remèdes nous devons apporter pour nous en garantir ou guérir. Un des plus doux et favorables, c'est votre faveur maternelle, ô sainte et bienheureuse Vierge ! Votre Epoux disait en son Cantique, que si l'on vous compare aux autres filles, vous êtes comme la fleur de lis entre les épines; on ne peut guère regarder les autres filles, ni converser avec elles, sans être piqué de quelque aiguillon d'impureté; au lieu que pour avoir des sentiments et des inclinations à la pureté, nous devons élever nos yeux, nos cœurs et nos dévotions à votre piété, et vous saluer souvent par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. A. *Recitatur evangelium hujus diei, nempe conversio Magdalenæ.*

Primum punctum. *Amor Christi in virgines probatur ex eo quod fecit virginibus.*—B. *Virginum parentibus.* — C. *Virgini virginum, nempe Mariæ.*

Secundum punctum. *Rationes contra luxuriam : 1° Ex parte Dei, quia est odio Deo patri, Christo.* — D. 2 *Ex parte proximi*—E. 3° *Ex parte nostri, quia excæcat intellectum.* — F. *Indurat voluntatem.* — G. *Inquinat corpus.* — H. *Odibiles nos reddit Sanctis.*

Tertium punctum. *Remedia : Primum, oratio* — I. *Secundum, humilitas.* — L. *Tertium, fuga occasionum.*

EXORDIUM.

A. — (*Recitatur, etc.*) Voici donc l'histoire mémorable que le Saint-Esprit nous raconte par la plume de son évangéliste. Un pharisien ayant prié Jésus de manger chez lui, il entra en son logis, et se mit à table ; et en même temps une femme de la ville qui était de mauvaise vie, ayant su qu'il était à table chez ce pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'huile de parfum ; et se tenant en pleurant dernière lui à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec ses cheveux; elle les baisait et y répandait ce parfum. Ce que le pharisien qui l'avait invité considérant, dit en lui-même : Si cet homme était prophète, il saurait qui est celle qui le touche, et que c'est une femme de mauvaise vie. Alors Jésus prenant la parole, lui dit : Simon, j'ai une chose à vous dire ; il répondit : Maître dites. Un créancier avait deux débiteurs, l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante ; mais comme ils n'avaient pas de quoi les lui rendre, il leur remit à tous deux leurs dettes : dites-moi donc lequel des deux l'aimera le plus ? Simon répondit : Je crois que ce sera celui auquel

il a remis davantage. Jésus lui dit : Vous avez fort bien jugé; et se tournant vers la femme, il dit à Simon : Voyez-vous cette femme ? je suis entré dans votre maison, vous n'avez point versé d'eau sur mes pieds pour me les laver; et elle au contraire a arrosé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser ; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds ; vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête, et elle a répandu ses parfums sur mes pieds; c'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé; mais celui à qui l'on remet moins, aime moins. Alors il dit à cette femme : Vos péchés vous sont remis ; et ceux qui étaient à table avec lui, commencèrent à dire en eux-mêmes : Qui est celui-ci qui prétend même remettre les péchés ? et Jésus lui dit encore : Votre foi vous a sauvée, allez en paix. Cet Evangile est le lieu commun sur lequel les prédicateurs ont coutume d'invectiver contre le péché d'impureté. Je me sens aussi obligé de le faire, pour ne laisser aucun vice sans le décrier et le combattre. Ce sera en vous proposant, premièrement, les raisons qui nous en doivent détourner; raisons tirées de la part de Dieu, et de l'horreur qu'il a de ce péché; de la part de notre prochain, et des dommages qu'il en reçoit ; de la part de nos propres intérêts, et des grands maux qu'il nous apporte ; et puis nous verrons les remèdes qu'il y faut apporter.

PRIMUM PUNCTUM. *Amor Christi*, *etc.*

B. — (*Quod fecit virginibus.*) *Contrariorum contraria est ratio.* Pour connaître la grandeur de la haine que Dieu a de ce péché, il faut voir l'amour ardent qu'il a pour la vertu contraire ; et pour connaître évidemment la grandeur de cet amour, il ne faut que considérer ce qu'il fait en faveur des vierges, ce qu'il fait aux parents des vierges, ce qu'il fait à la Vierge des vierges. Il en fait si grand état, qu'il les a fait honorer et parmi les païens et parmi les chrétiens. Quel honneur ne rendait-on pas anciennement dans

Rome aux vierges qu'ils appelaient vestales ! elles étaient nourries et entretenues aux dépens du public ; quand elles allaient par la ville, les tribuns du peuple, les consuls et autres officiers leurs donnaient le pas ; si elles rencontraient un criminel que l'on conduisait au supplice, elles avaient droit de lui donner grâce, elles pouvaient faire leur testament avant l'âge de puberté. Et néanmoins ces filles n'étaient vierges que de corps, elles n'étaient dédiées qu'au culte d'une fausse divinité, elles n'étaient obligées à la virginité que pour un certain temps. Et maintenant que les vierges chrétiennes sont pures d'esprit et de corps, consacrées au service du vrai Dieu pour toute leur vie et pour l'éternité, on les méprise, on se moque d'elles, on les appelle bigotes, on les persécute, on en fait des railleries en compagnie. Ecoutez l'estime que Dieu en fait : il promet par Isaïe, qu'il leur donnera en sa maison, c'est-à-dire en l'Eglise et au ciel, un rang particulier et un nom plus excellent qu'aux autres, c'est-à-dire des priviléges et des prérogatives très honorables ; quelle plus grande dignité que d'être épouse du Fils de Dieu ? et il daigne les épouser par un vrai et réel, actuel et parfait mariage, comme je vous l'ai autrefois montré au sermon de sainte Thérèse ; ce qui rend coupables les pères et mères, qui empêchent leurs filles d'être religieuses, ou de garder la virginité quand Dieu les y appelle.

C. — (*Virginum parentibus.*) Si un prince, ou un autre riche parti demandait votre fille en mariage, vous seriez ravi, quand même il la voudrait emmener bien loin ; et vous ne la voulez pas donner au Roi des rois qui la demande, vous refusez l'honneur de l'alliance que votre famille aurait avec lui, puisque selon S. Jérôme, vous seriez son beau-père et sa belle-mère, et par conséquent vos enfants seraient ses beaux-frères ; vous vous privez d'un puissant appui que vous auriez par les prières de votre fille. Quel pouvoir n'a pas une épouse sur l'esprit de son époux, qui la chérit tendrement et l'aime cordialement ! S. Ambroise écrivant à une vierge qui était tombée, lui remontre qu'elle

a fait tort à ses parents, parce que le Sauveur exauce volontiers les prières que les vierges ses épouses lui font pour le salut de leur père et mère. Et sainte Luce étant encore en ce monde, et priant sainte Agathe, qui était dans le ciel, de rendre la santé à sa mère, sainte Agathe lui dit : Pourquoi me demandez-vous une chose que vous pouvez aisément donner à votre mère ? Eh ! quelle merveille que cette vertu attire sur ceux qui en sont doués, de grandes bénédictions du Fils de Dieu, puisqu'elle l'a attiré lui-même du sein adorable de son Père, au sein virginal de Marie ?

D. — (*Virgini virginum.*) *Cum enim beata Maria supra omnem humanam naturam chastitatem servaret, propterea Christum Dominum in ventre concepit :* La bienheureuse Marie a conçu en ses entrailles notre Seigneur Jésus-Christ, parce qu'elle était plus pure qu'aucune créature humaine, dit S. Chrysostôme. (apud Metaphrast.)

SECUNDUM PUNCTUM. — *Rationes, etc.*

E. — (1° *Ex parte Dei.*) Or, d'autant plus ardent est l'amour que Dieu a pour la pureté, d'autant plus grande et irréconciliable est la haine qu'il a pour le vice contraire. Quand le premier homme et sa femme perdirent l'état d'innocence et engagèrent leur postérité aux misères que nous ressentons par une désobéissance très criminelle et une ingratitude monstrueuse, il n'est point dit que Dieu se repentit de les avoir faits ; quand le détestable Caïn assassina cruellement son frère très innocent, Abel, il n'est point dit que Dieu se repentit de l'avoir fait ; mais quand le monde s'adonna au péché de la chair, l'Ecriture dit que (Genes. 6. 6.) Dieu se repentit d'avoir fait l'homme : il condamnait à la mort l'homme ou la femme qui avait commis un adultère et une fille qui avait perdu sa virginité en la maison de son père. Quand vous avez commis ces péchés, si on vous jugeait selon la loi de Dieu, on vous assommerait à coups de pierres. Il frappa de sa propre main Onan et son frère Her, (Genes 38. 7. 10.) il les fit mourir de mort temporelle et les condamna à la mort éternelle pour un déré-

glement qu'ils commettaient dans leur mariage avec leur propre femme. Il fit passer par le fil de l'épée (Numer. 25. 9.) vingt-quatre mille hommes de son peuple pour avoir commis ce péché avec les filles Madianites. Il fit descendre le feu du ciel, (Genes. 19. 24.) et réduire en cendre tous les habitants de Sodôme, Gomorrhe, Adama et Seboïm, qui étaient les plus belles et les plus florissantes villes du monde, sans leur donner un seul moment de temps pour se repentir, et faire pénitence.

Il ne faut pas s'étonner que Dieu ait ainsi armé tous les éléments, et fait la guerre à feu et à sang contre cette infâme passion, puisqu'il abhorre tant ce péché, et elle est cause qu'on en commet à milliers; il aime tant les âmes qu'il a rachetées, et elle en perd un si grand nombre.

F. — (2° *Ex parte proximi.*) Quand vous vous préparez pour aller à confesse, vous n'examinez que les péchés que vous avez faits, non ceux que vous avez fait faire. Considérez que cette fille que vous avez débauchée s'arrête peut-être plus de dix fois par jour à des pensées déshonnêtes que vous lui avez données, ce sont trois cents péchés mortels par mois, plus de trois mille par an; peut-être qu'elle a étouffé dans son sein le fruit qu'elle a conçu de vos œuvres, elle a ôté la vie temporelle de ce pauvre enfant et la spirituelle qu'il devait avoir par le baptême; elle l'a rendu malheureux pour toute l'éternité, dans laquelle il vous maudira tous deux; peut-être qu'elle n'ose s'en confesser et commet des sacriléges à douzaines, ou si elle s'en confesse, c'est sans une raie conversion, et si elle meurt dans cette impénitence, vous êtes cause de sa damnation. Voyez quel tort vous faites au mari de cette femme qui lui donne des enfants adultérins, partageant sa succession qui appartenait toute aux enfants légitimes; quel tort vous faites au père et à la mère de cette fille que vous déshonorez! que d'opprobres, que de confusions, que de regrets, que d'amertumes de cœur, que de mauvaises nuits ils en ont! que de plaintes, que de murmures, que d'impatiences, que de désirs de vengeance ils conçoivent contre vous quand ils

vous voient, quand ils voient quelqu'un de vos gens, quand ils passent devant votre maison, quand ils se souviennent de vous ! Et si le Fils de Dieu ne craint pas de dire qu'il vaudrait mieux qu'on précipitât dans la mer celui qui scandalise, après lui avoir attaché une meule de moulin au cou ; quel châtiment ne doit pas attendre celui qui est la cause de tant de péchés et de la perte de tant d'âmes !

G. — (3° *Ex parte nostri*, *etc.*) Vous ne considérez pas ces funestes effets, ces déplorables suites de votre péché ; ou si vous les considérez, vous n'en êtes pas touché, parce que cette passion aveugle votre entendement, endurcit votre volonté, souille votre corps, vous rend abominable à Dieu et aux hommes. Quel plus grand aveuglement que celui des accusateurs de Susanne ! quel plus grand endurcissement que celui de David !

L'Ecriture, parlant des faux accusateurs de Susanne, dit qu'ils eurent l'esprit renversé ; ils étaient vieux, c'est-à-dire dans un âge auquel l'ardeur de la concupiscence doit être refroidie, dans un âge auquel l'impureté rend ridicules ceux qui y sont adonnés. Ils étaient juges, leur office obligeait à punir très rigoureusement les calomniateurs et les faux témoins, et ils le sont eux-mêmes. Ils étaient amis de Joakim, mari de Susanne ; ils ne pouvaient attenter à l'honneur de cette sainte sans commettre une très noire et très effroyable perfidie. Eux qui étaient savants ne pouvaient ignorer cette parole de Job : *Si deceptum est cor meum super muliere*, *et si ad ostium amici mei insidiatus sum*, *hoc nefas est*, *et iniquitas maxima :* Si mon cœur s'est laissé décevoir aux attraits des femmes, si l'amitié de mon voisin a servi de couverture à ma passion, et si je suis entré dans sa maison pour souiller sa couche et tromper sa femme, je suis prévaricateur de la loi de Dieu et coupable d'une très grande injustice.

Puisqu'ils fréquentaient la maison du mari, ils pouvaient bien connaître la vertu et la générosité de la femme, et devaient penser qu'elle résisterait courageusement à leur attentat ; quand ils la menacent de la faire passer pour une

infâme dans l'esprit de tous ceux de la ville, et de la faire mourir par la main du bourreau, elle dit en soupirant : Je suis dans une extrême peine : si je consens à votre passion, je commettrai un péché mortel, et si je n'y consens pas, vous me ferez perdre la vie ; mais il m'est plus avantageux de tomber entre vos mains, que d'offenser Dieu en sa présence. Ces dévotes paroles de cette innocente devaient les émouvoir et leur donner du respect pour la présence de Dieu dont elle les avertissait.

H. — (*Indurat voluntatem.*) Mais ils ferment les yeux à toutes ces lumières : *Declinaverunt oculos suos ut non viderent cœlum. Supercecidit ignis, et non viderunt solem.* (Daniel. 13. 9. - Psal. 57. 9.)

David était si enclin à la douceur et à la miséricorde qu'il osait s'en glorifier en la présence de Dieu : *Memento, Domine, David et omnis mansuetudinis ejus;* mais depuis qu'il fut tombé en ce péché, il devint cruel comme un tigre. Ayant déshonoré Bethsabée, femme d'un officier nommé Urie, il eut toutes les envies du monde de cacher son crime et de faire croire que l'enfant qu'elle conçut de lui était de son mari. A cet effet, il l'envoie chercher à l'armée, lui fait faire bonne chère, le presse d'aller vers sa femme; ce soldat répond : (2. Reg. 11. 11.) L'arche du Seigneur est au milieu des champs sous des pavillons, mon capitaine Joab et ses soldats sont dans les tranchées, et j'irai dans ma maison prendre mes plaisirs ! certes, je ne le ferai pas. Les paroles de cet officier, et sa fidélité au service de son prince devaient amollir le cœur de David et le toucher de compassion envers lui ; point du tout, point du tout, il n'en est pas plus ému que le serait un rocher; au contraire, il lui donne des lettres par lesquelles il mande à Joab : Au premier combat qui se donnera, mettez Urie à la tête des enfants perdus afin qu'il périsse. Quelques jours après, Joab lui mande que les habitants de la ville qu'il assiégeait avaient fait une sortie et défait une partie de l'armée, et il dit au messager : Si vous voyez que le roi se fâche d'une si triste nouvelle, ajoutez qu'Urie a été tué avec les autres,

cela apaisera sa colère; ce qui arriva. Quel endurcissement !

I. — (*Inquinat corpus.*) Sondez le fond de votre cœur, vous verrez que vous êtes esclave de ce vice : il n'est rien que vous ne soyez prêt de sacrifier à votre passion, elle jette des ténèbres dans votre esprit, elle endurcit votre cœur; elle souille votre corps, votre corps, dis-je, qui est le temple du Saint-Esprit; elle profane vos membres, qui sont les membres de Jésus-Christ. Ne savez-vous pas que vos corps sont le temple du Saint-Esprit? dit S. Paul aux Corinthiens; (1. Cor. 6. 15.) et derechef : (1. Cor. 12. 27.) Vous êtes tous ensemble le corps de Jésus-Christ, et chacun de vous en particulier en est un des membres; et cela non-seulement quant à l'âme, mais quant au corps, dit S. Thomas au commentaire de ces paroles.

L. — (*Odibiles nos reddit Sanctis.*) Le démon qui tente de ce vice s'appelle Asmodée en l'Ecriture; ce mot hébreu vient du verbe *schamad*, qui signifie perdre, ruiner, détruire, anéantir; ce vice vous fait perdre l'esprit de Dieu, la grâce de Jésus-Christ, l'amitié de la très sainte Vierge, l'assistance des anges, le repos de votre conscience, le salut de votre âme. Dieu disait en la Genèse : Mon esprit ne demeurera pas en l'homme, parce qu'il est tout charnel : *Non permanebit spiritus meus in homine*, *quia caro est*. (Genes. 6. 3.)

S. Grégoire, (tom. 4. lib. 3. epist. 20. ad Januarium.) grand docteur, grand pape, grand saint, écrivant à l'évêque Janvier, dit que celui qui a commis un péché de la chair après avoir reçu un ordre sacré ne doit plus s'approcher de l'autel, pas même en ayant fait pénitence : « De sacris or-« dinibus lapsos vel post pœnitentiam, vel ante ad ministe-« rii sui officium revocari omnino prohibemus, et in hac re « sacratissimi quoque canones contradicunt, qui igitur post « acceptum sacrum ordinem lapsus in peccatum carnis fue-« rit, sacro ordine, ita careat, ut ad altaris ministerium « alterius non accedat. » Ecoutez ce que Pallade rapporte avoir vu de ses deux yeux en la vie de S. Macaire d'A-

lexandrie : Etant un jour allé voir le Saint, dit-il, je trouvai hors de sa cellule un prêtre d'un bourg proche de là, qui avait le visage et toute la tête tellement mangés d'un cancer que c'était une chose horrible à voir ; il venait pour être guéri, mais le Saint n'avait pas seulement voulu lui parler ; sur quoi je lui dis : Ayez compassion, je vous prie, de ce misérable, et au moins rendez-lui réponse. Il est indigne d'être guéri de ce mal, me répondit-il, c'est Dieu qui le lui a envoyé pour le punir ; que si vous désirez qu'il soit guéri, faites-le donc résoudre à ne dire jamais la messe. Pourquoi, lui repartis-je ? Parce que, me répliqua-t-il, il l'a dite après être tombé en fornication, et que c'est pour cela que Dieu le châtie ; mais si par la crainte de l'offenser, il cesse de commettre le péché dans lequel il est tombé par le mépris de sa justice, Dieu lui-même le guérira. Ayant parlé, conformément à cela, à ce pauvre malheureux, il me promit avec serment de ne faire de sa vie aucune des fonctions du sacerdoce. Alors le Saint le crut et lui dit : Croyez-vous qu'il y ait un Dieu auquel rien ne saurait être caché ? Je le crois, mon Père, répondit-il. Croyez-vous, ajouta le Saint, qu'il n'a pas été en votre pouvoir de le tromper ? Je le crois, répliqua-t-il. Si vous connaissez la grandeur de votre péché, continua le bienheureux homme, et que c'est par un juste châtiment que Dieu vous a envoyé cette maladie, corrigez-vous donc pour l'avenir. Ensuite de ces paroles il confessa tout haut son péché, promit de n'y retomber jamais et de ne dire jamais la messe, mais de vivre comme un laïque. Le Saint le voyant dans cette disposition, lui imposa les mains, et peu de jours après il fut guéri. Les cheveux lui revinrent, et il retourna dans sa maison en glorifiant Dieu et en rendant de grandes actions de grâces à son serviteur.

Comment est-ce que notre Sauveur n'aurait pas horreur d'entrer dans un corps rempli de ces ordures, puisque c'est une merveille que l'Eglise admire tous les jours qu'il n'ait pas dédaigné de se loger dans les chastes entrailles d'une Vierge immaculée ?

Comment est-ce que la Vierge pourrait aimer les filles volages qui, pour un plaisir passager, perdent par un péché mortel ce trésor incomparable que la Vierge n'eût pas voulu perdre par un légitime mariage pour obtenir la dignité de la maternité divine ?

Comment est-ce que les anges, qui ne sont qu'esprits et pures intelligences, voudront tenir compagnie à des âmes qui sont toutes plongées dans les ordures de ce vice ?

Pouvez-vous être sans inquiétude pendant le jour et dormir à votre aise la nuit, sachant très assurément que vous êtes en péché mortel, ennemi de Dieu, en la haine des Saints, en la puissance du démon, à deux doigts de la damnation ?

L'orgueil, l'avarice, l'envie, la colère, la paresse et autres semblables péchés ne sont quelquefois que péchés véniels. Ceux qui y consentent peuvent se flatter et penser que leur consentement n'est pas arrivé jusqu'à un péché mortel; mais les actions déshonnêtes et les pensées volontaires de luxure sont presque toujours mortelles et fort rarement vénielles. Sachez ceci, et entendez-le bien, dit S. Paul, que nul fornicateur, nul impudique ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ et de Dieu; et S. Jean vit l'accomplissement de cette menace, car ayant vu le ciel ouvert, il entendit une voix qui disait : *Foris canes et impudici :* Qu'on mette dehors les chiens et les impudiques. « Filii tui « deliquerunt me, saturavi eos et mœchati sunt, et in domo « meretricis luxuriabuntur ; qui amatores et emissarii facti « sunt : unusquisque ad uxorem proximi sui hinniabat ; « nunquid super his non visitabo, dicit Dominus ? et in « gente tali non ulciscetur anima mea ? » Et ce qui est encore plus à craindre en ce vice, c'est que vous vous en corrigez très difficilement ; car d'un côté, Dieu qui pourrait vous en retirer, en est en grande colère contre vous, comme il vient de le dire ; et d'autre part, vous ne connaissez pas votre misère, car vous êtes comme le punais qui ne sent pas sa puanteur, et tous les autres la sentent, au lieu que les autres pécheurs, pour bien se confesser peuvent repasser en

leur mémoire tous leurs péchés distinctement, et l'un après l'autre avec toutes leurs circonstances, et s'en repentir en détail et en particulier, comme S. Thomas et les autres docteurs le conseillent. Cet examen est dangereux au luxurieux, parce qu'il peut réveiller dans son imagination la souvenance des voluptés passées, et lui donner des pensées lascives.

TERTIUM PUNCTUM. — *Remedia.*

M. — (*Primum, oratio.*) Notre sainte pénitente nous enseigne par son exemple trois remèdes à un si grand mal : la prière, l'humilité, la fuite des occasions; elle se sent accablée sous le faix de ses péchés, elle s'adresse à celui qui a dit : Venez à moi vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Se sentant grièvement malade, elle va au vrai médecin; se voyant toute souillée, elle va à la source d'eau vive; se reconnaissant très pauvre, elle va au trésor de tout bien.

Salomon se servit autrefois de ce remède, mais il se perdit, parce qu'il ne le continua pas. Il connut que c'est à Dieu seul de donner la continence, et que c'est une grande sagesse de savoir qu'elle est un don de Dieu, ce qui fit qu'il eut recours à lui de tout son cœur, le priant très ardemment de lui faire cette grâce. (1) Voici comme il faut faire : il faut reconnaître devant Dieu que vous ne pouvez rien de vous-même, que vous n'êtes que faiblesse, que ténèbres, que folie, qu'ordure, que néant, que toute votre force, toute votre confiance est en lui et en sa miséricorde; le prier instamment de toute l'étendue de votre âme, de tous les efforts de votre cœur, qu'il vous donne cette vertu qui lui est si agréable.

N. — (*Secundum, humilitas.*) Et parce que, comme dit S. Pierre, Dieu donne sa grâce aux humbles, faites comme Madeleine, humiliez-vous beaucoup devant le Sau-

(1) Et ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det, et hoc ipsum erat sapientiæ, scire cujus esset hoc donum; adii Dominum, et deprecatus sum illum, et dixi ex totis præcordiis meis. (Sap. 8. 21.)

veur, jetez-vous comme elle à ses pieds sacrés, non de corps seulement, mais d'esprit et d'affection par une entière soumission à ses ordres. C'est S. Grégoire qui vous donne cet avertissement : « Per humilitatis custodiam servanda est « munditia castitatis. Si enim pie spiritus sub Deo premi- « tur, caro illicite super spiritum non levatur, habet quippe « spiritus commissum sibi dominium carnis, si tamen sub « Deo recognoscit jura legitimæ servitutis. Nam si aucto- « rem suum superbiendo contemnit, jure et a subjecta carne « prælium suscipit unde ; et ille primus inobediens mox ut « superbiendo peccavit, pudenda contexit : quia enim con- « tumeliam Spiritui Deo intulit, mox contumeliam carnis « invenit : » (S. Greg. lib. 26. cap. 13.)

On ne conserve la chasteté qu'en gardant l'humilité, et si l'esprit se tient rabaissé au-dessous de Dieu par une pieuse soumission, la chair ne s'élève point au-dessus de l'esprit par des mouvements illégitimes, parce qu'il n'a reçu le droit d'empire et de domination sur elle, qu'au cas qu'il reconnaisse toujours le suprême empire de Dieu sur lui, et ainsi c'est avec justice que lorsqu'il méprise son Créateur par des sentiments d'orgueil, elle lui déclare aussitôt la guerre. De là vint que celui qui le premier pécha contre Dieu, en lui désobéissant, sentit les premières atteintes de la honte et de la pudeur ; la révolte de son esprit contre Dieu, fut suivie de celle de sa chair contre son esprit, et n'ayant pas voulu demeurer soumis au suprême Auteur de son être, il perdit le droit de tenir sa chair soumise à ses ordres et à sa conduite, afin qu'il sentît en lui-même la confusion qui lui venait de sa désobéissance, et qu'il apprît par cette humiliation involontaire, ce qu'il avait perdu par sa volontaire présomption.

S. Bernard (serm. primo in festo omnium Sanctorum num. 9.) enseigne la même vérité en ces termes : « Beati « mites, quoniam possidebunt terram. Hanc ego terram « corpus nostrum intelligo : quod si possidere vult anima, « si regnare desiderat super membra sua, necesse est ut « sit ipsa mitis, et superiori suo subjecta : quoniam TALE

« inveniet inferius suum, qualem se exhibuerit superiori.
« Armatur enim creatura ad ulciscendam sui injuriam Crea-
« toris. Et ideo noverit anima quæ, rebellem sibi invenit
« carnem suam, se quoque minus, quam oporteat, supe-
« rioribus potestatibus esse subjectam. Mansuescat ipsa,
« et humilietur sub potenti manu Dei altissimi; subjecta
« sit Deo, et his pariter quibus vice ejus habet obedire præ-
« latis : et continuo corpus suum inveniet obediens et sub-
« jectum : » Bienheureux sont les doux, car ils possèderont la terre, dit le Sauveur; et S. Bernard ajoute : Cela se peut entendre de la terre de notre corps, et que si l'âme veut posséder cette terre et régner sur elle, il faut qu'elle soit douce et soumise à son supérieur, parce qu'elle trouvera son inférieure telle à son égard qu'elle sera elle-même à l'égard de son supérieur : car la créature s'arme pour venger l'injure faite au Créateur. C'est pourquoi, lorsque l'âme trouve que sa chair lui est rebelle, elle doit conclure qu'elle-même n'est pas assez soumise aux puissances supérieures; qu'elle s'adoucisse donc, et qu'elle s'humilie sous la main puissante du Très-Haut; qu'elle soit soumise à Dieu, et à ceux qui le représentent, et elle trouvera aussitôt que son corps lui deviendra soumis et obéissant.

Quand donc vous vous sentez extraordinairement importuné des tentations déshonnêtes, vous pouvez croire très probablement que votre cœur n'est pas bien soumis à Dieu, que vous ne faites pas quelque chose qu'il demande de vous, que vous n'obéissez pas aux commandements, ou aux conseils qu'il vous donne, ou que vous lui déplaisez par quelque vaine complaisance en vous-même, par quelque présomption et arrogance secrète.

Témoin ce moine infortuné, dont il est fait mention en la vie de S. Pacôme. S. Palémon et S. Pacôme son disciple vivaient ensemble en grande sainteté; une nuit lorsqu'ils veillaient et avaient allumé du feu, il survint un solitaire qui voulait demeurer avec eux; l'ayant reçu, et parlant ensemble, il dit au milieu du discours : Si l'un de vous a de la foi, qu'il se tienne debout sur ces charbons de feu, et qu'il pro-

nonce lentement l'Oraison dominicale. Le bienheureux Palémon voyant que son orgueil l'emportait, lui dit : Mon frère, priez Dieu, vous êtes tenté, recommandez-vous à Dieu, et gardez-vous bien de faire cette folie, ni de proposer jamais à l'avenir rien de semblable. Notre Sauveur a dit qu'il ne faut pas tenter Dieu, et c'est le tenter de lui demander un miracle superflu. Ce présomptueux, au lieu de profiter de cette remontrance, son esprit s'élevant encore davantage par la vanité, se tint hardiment sur le feu sans que personne le lui commandât; et l'esprit malin, comme l'ennemi des hommes conspirant avec lui, et Dieu le permettant de la sorte par un secret, mais effroyable jugement, il n'en reçut aucun dommage; ce qui augmentant encore son erreur, lorsqu'il s'en alla le lendemain matin, il leur dit par reproche : Où est votre foi? Peu de temps après le diable voyant que cet homme lui était entièrement assujetti, prit la figure d'une belle femme richement vêtue, et frappa à la porte de sa cellule, lui disant : Je suis extrêmement pressée de mes créanciers, et craignant de tomber dans quelque malheur, parce que je n'ai pas le moyen de les payer j'ai recours à vous, et je vous supplie de me recevoir en votre cellule, afin que je sois garantie de ce péril. Ce pauvre homme fut assez aveuglé pour la recevoir, et puis étant tenté de pensées déshonnêtes, il y consentit, s'approcha d'elle, et voulut l'embrasser; et alors cet esprit impur se jeta sur lui, lui froissa tout le corps, et le laissa sur le pavé, où il demeura fort longtemps comme mort. A quelques jours de là ayant repris un peu de forces, et se repentant de sa faute, il vint trouver S. Palémon, et après lui avoir conté avec beaucoup de pleurs et de soupirs ce qui lui était arrivé, il lui dit : Je confesse, mon père, que je suis moi-même la cause de ma perte; mais je vous conjure de m'assister de vos prières, afin d'empêcher dans l'extrême péril où je suis, que le démon ne me mette en pièces. Comme il parlait ainsi, en mêlant ses larmes avec ses plaintes, et que S. Palémon et le bienheureux Pacôme pleuraient à son exemple par la compassion qu'ils avaient de

lui, il fut soudain séparé d'eux par l'esprit malin, et courant çà et là à travers les déserts, il arriva enfin à la ville de Pane, où il se précipita avec fureur dans la fournaise des bains, dont les flammes le consumèrent à l'heure même.

Ne faites pas comme lui, ne vous fiez pas aux victoires que vous avez remportées jusqu'à présent sur votre chair, ne vous enflez pas des trèves qu'elle vous donne. *Malo cum inquinatione carnis*, *quam cum elatione mentis habere conflictum*, disait un ancien anachorète : J'aimerais mieux avoir à combattre les tentations de la chair, que l'esprit d'orgueil et de vanité. Défiez-vous de vos forces, qui ne sont que faiblesse; craignez où il n'y a point de danger, afin d'éviter ce qui est à craindre.

Qui n'admirera la chute de frère Jacques, l'hermite? il avait vécu longtemps en si grande sainteté, qu'il faisait des miracles et délivrait les possédés. Ayant chassé le diable du corps d'une jeune fille, ce malin dit en sortant qu'il y rentrerait, si elle ne demeurait quelques jours en ce lieu, pour être en la sauvegarde du Saint, d'où il n'osait approcher. Ce bon homme se laissa vaincre aux importunités des parents de la fille et la garda en sa cellule sous prétexte de charité; mais quelques jours après, il la déshonora, et craignant d'être découvert et puni, il la tua et quitta le pays.

Frère Jean Guérin, en fit autant auprès de Barcelonne; mais la Vierge conserva en vie la fille qu'il avait frappée à mort, ce qui fut le commencement des miracles et des dévotions à Notre-Dame de Montserrat.

Ce saint prêtre dont S. Grégoire (lib. 4. Dialog. cap. 11.) fait mention, était bien plus sage, il avait pour le moins soixante ans, car il y en avait plus de quarante qu'il était prêtre; il était au lit de la mort et si bas qu'on ne savait s'il avait rendu l'âme. Une femme dévote s'étant approchée de son lit et de sa bouche pour voir s'il respirait encore, il ramassa le peu de forces qui lui restaient et la repoussant, lui dit : *Tolle palleam*, *vivit adhuc igniculus :* Le feu n'est pas encore éteint, il faut en éloigner la paille.

O. — (*Tertium, fuga occasionum.*) L'occasion fait le larron, dit le proverbe; il faut encore ajouter qu'elle fait aussi le luxurieux, l'intempérant, le voluptueux. Fuyez les dispositions, les amorces, les occasions de ce vice; c'est un trait de la providence de Dieu, dont il soit béni et loué à jamais, qu'au lieu qu'en la milice du monde, la fuite est honteuse et dangereuse, en cette milice chrétienne elle est honorable et avantageuse. Fuyez les dispositions de ce vice, fuyez l'oisiveté et fuyez le repos, qui est un oreiller du démon Asmodée : *Facito semper aliquid, ut inveniet te diabolus occupatum*, dit S. Jérôme à son ami Népotien : Occupez-vous toujours à quelque saint exercice, afin que quand le diable viendra pour vous tenter, il trouve que vous n'avez pas le loisir d'entendre ses suggestions. Le même S. Jérôme nous apprend, et après lui S. Bernard nous rapporte, (de septem donis, circa medium Serm.) que dans un monastère du désert, un jeune religieux s'adressa au supérieur, lui découvrant avec confiance qu'il était importuné des tentations de la chair; le père par un ingénieux, mais louable artifice, commanda à d'autres religieux de chapitrer souvent ce jeune frère, de trouver à redire à ce qu'il faisait, quoique bien fait, de le blâmer aigrement et de le charger de plaintes et de reproches. Quelque temps après, il l'appela et lui dit : Hé bien ! mon frère, comment vous trouvez-vous de vos tentations? Hélas ! dit-il, mon père, j'en suis bien délivré, à peine me donne-t-on le loisir de vivre, comment aurais-je le loisir de penser aux voluptés sensuelles? *Pape, inquit, vivere non licet, quomodo libeat fornicari?*

Fugite fornicationem. Fuyez la lecture des romans, la vue des tableaux où il y a des nudités et autres objets de lascivité. De notre temps un gentilhomme fort mondain et adonné à ses plaisirs, étant visité par un bon religieux, lui dit : Je veux vous montrer mon oratoire et celui de ma femme. Il lui montra en la ruelle de son lit une Vénus, l'image d'une belle fille, et à l'autre ruelle un Crucifix, devant lequel sa femme priait Dieu tous les jours : Voici mon oratoire,

et voilà celui de ma femme. Ce bon père ne lui répondit que des yeux par de chaudes larmes qu'il répandit abondamment. De quoi pleurez-vous, mon père? C'est que je considère que votre lit sera l'échafaud sur lequel on exécutera cet arrêt prononcé par le Fils de Dieu en l'Evangile : *Unus assumetur , altér relinquetur.* Votre femme est choisie pour la vie éternelle , et vous serez abandonné à l'éternité malheureuse. *Fugite ;* fuyez les excès de bouche, la trop bonne chère, le vin sans eau, les viandes épicées, la trop grande réplétion : *Venter cibis exæstuans despumat in libidinem. Qui delicate nutrit servum suum, postea sentiet eum contumacem :* (Prov. 29. 21.) L'âme qui nourrit trop délicatement son corps , qui est son esclave , éprouvera sa rébellion. Evitez la lecture des romans , les bals, les danses, les comédies, les assemblées de garçons et de filles , les privautés sensuelles , les attouchements de sein, de bras et de mains.

Mais surtout évitez la fréquentation des femmes; souvenez-vous qu'une femme a perdu le premier homme, en l'état d'innocence dans le paradis terrestre; qu'une femme fit tomber S. Pierre à la vue du Fils de Dieu et pendant sa sainte passion; que les filles au temps de Noé, pervertirent ceux qui étaient si saints qu'on les appelait les enfants de Dieu. « In medio mulierum noli commorari, de vestimentis « enim procedit tinea et a muliere iniquitas viri; melior est « iniquitas viri quam mulier bene faciens : » Gardez-vous bien de demeurer longtemps parmi des femmes; comme un habit à demi-usé engendre la teigne, ainsi la femme est cause du péché de l'homme ; la conversation d'un méchant homme n'est pas si dangereuse à un autre homme, que la fréquentation d'une femme dévote et vertueuse , dit le Saint-Esprit.

En l'histoire des pères du désert , il y a une chose merveilleuse : (Lib. 10. de vitis Patrum, cap. 78.) Une vierge très pure et très dévote étant morte , ses parents pour la mettre au tombeau, l'habillèrent de robes précieuses, comme s'ils eussent voulu l'envoyer à des noces , car en effet le

jour de sa mort fut le jour de ses noces, puisqu'elle alla accomplir dans le ciel le mariage avec le Fils de Dieu qu'elle avait commencé sur terre. Un jeune fripon ayant appris cela, entra la nuit selon sa coutume dans le sépulcre, la dépouilla toute nue, lui ôtant même sa chemise; mais comme il voulait sortir, la défunte se leva en son séant, le prit par la main et lui dit : Méchant, impie, scélérat que tu es, n'as-tu pas de honte de m'avoir ainsi dépouillée? tout le temps que j'ai été en vie aucun homme ne m'a vue en face que ceux de ma maison, et tu as été si impudent que de me voir toute nue après ma mort? ne devais-tu pas respecter le sexe qui t'a mis au monde? tu as fait outrage à ta mère en ma personne? que pourras-tu dire au jugement de Dieu, quand tu seras présenté à son tribunal épouvantable pour être puni d'un si grand crime? as-tu bien osé employer à une si méchante action les membres d'un corps qui a l'honneur de recevoir le Fils de Dieu? Ce malheureux tout tremblant et frissonnant de frayeur, lui dit : Laissez-moi aller et je vous promets que jamais plus je ne retomberai en ce péché. Non, dit-elle, il n'en sera pas ainsi, tu es entré comme tu as voulu, tu n'en sortiras pas comme tu voudras, ce lieu nous servira de tombeau à tous deux et ne pense pas que tu doives mourir sitôt; mais tu seras ici tourmenté plusieurs jours avant que de rendre ta mauvaise âme par une mort malheureuse. Enfin, après qu'il l'eut priée avec beaucoup de larmes et de sanglots et promis avec serment de se corriger, elle lui dit : Si tu veux sortir de ce danger, promets-moi que non-seulement tu te corrigeras, mais que tu entreras au plus tôt en un monastère pour y faire pénitence. Ce qu'il fit sur-le-champ, sans se donner le loisir d'aller en sa maison, et il alla tout droit à un saint abbé nommé Jean, supérieur d'un couvent qu'on appelait le monastère des Géants, qui le condamna à demeurer dans une grotte pour y faire une pénitence très austère et rigoureuse le reste de sa vie. La même chose vous arrivera et encore pis, sans espérance de pardon, si vous ne faites pénitence des impudentes saletés que vous avez faites, et que vous avez fait faire à vos com-

plices. Quand vous serez en l'autre monde, toutes les filles que vous avez déshonorées, toutes les femmes que vous avez débauchées, tous ceux qui se sont perdus par les mauvaises pensées que vos afféteries, vos bras et vos seins découverts leur ont données, se lèveront contre vous, demanderont justice à Dieu, exerceront sur vous leur juste vengeance, vous maudiront, vous feront des reproches, vous déchireront et tourmenteront en toute l'étendue des siècles.

Ce vice étant si honteux et si brutal, je ne dois pas croire qu'il y ait quelqu'un en cette sainte compagnie qui en soit coupable, mais je sais assurément que plusieurs en sont exempts par la grâce de Dieu, qu'il y a ici plusieurs personnes qui sont vierges de corps et de cœur et qui veulent l'être jusqu'au dernier moment de leur vie; et c'est à l'une d'elles que je dois adresser ma parole sur la fin de ce discours. Le Sage dit au livre des Proverbes, que celui qui aime la pureté de cœur aura le Roi pour ami : *Qui diligit cordis munditiam habebit amicum Regem ;* nous pouvons ajouter qu'il sera chéri de la cour céleste. La ressemblance est la cause de l'amour, vous êtes donc chéries de la sainte Vierge ; la sainte Vierge vous chérit, parce que vous suivez l'étendart de la virginité, qu'elle a levé la première. Elle est ravie de voir grandir en vous cette excellente fleur qu'elle a plantée en son Eglise.

Les anges vous chérissent, parce que, comme disent les Pères, la pureté virginale est le partage des esprits angéliques : *Virginalis castitas angelica portio est*, et même nous pouvons dire avec S. Bernard, que nous avons quelque avantage sur eux : ils sont doués d'une éminente pureté, mais il n'ont point de chair, point de combat, point de tentation comme nous ; leur virginité est plus heureuse, mais la nôtre est plus valeureuse : *Angelus virginitatem habet, sed non carnem ; sane felicior quam fortior in hac parte.*

Les prophètes vous chérissent, parce que vous avez part à leurs priviléges et à leurs fonctions ; ils annonçaient que le Messie viendrait, vous annoncez et montrez au monde

qu'il est venu; car, comme disent les saints Pères, c'est une puissante preuve de sa venue de voir qu'auparavant la terre était une étable d'Augias, un cloaque d'ordure, il l'a parsemée de quantité de fleurs de lis, qui par la bonne odeur de leur chasteté embaument le ciel et la terre. Les saints apôtres vous chérissent : leur privilége a été d'aller après le Fils de Dieu, et l'Apocalypse dit que vous suivez l'Agneau par tout où il va. Les saints martyrs vous chérissent, et vous leur êtes semblables; car, comme dit S. Bernard, *castitas in juventute martyrium sine sanguine, illo nimirum quo membra ceduntur, horrore quidem mitius, sed diuturnitate molestius :* La chasteté que vous gardez en votre jeunesse est un martyre non sanglant, qui à la vérité n'est pas si affreux, mais qui est plus ennuyeux.

Les saintes vierges vous chérissent, parce que, comme dit sainte Agathe, vous êtes leur sœur. (1)

Enfin, tous les Saints vous chérissent, parce qu'ils espèrent recevoir de vous dans le ciel un accroissement de joie accidendelle : car, quand il est dit en l'Apocalypse que les vierges chanteront un cantique, que nul autre ne pourra chanter, si vous demandez à S. Augustin qu'est-ce que les autres Saints feront cependant? il répond : *Delectabuntur de cantu;* ils prendront plaisir à entendre cette harmonie virginale, et puis faisant un concert commun, ils entonneront avec elles cet hymne, que tous les hommes et les anges, les Saints du ciel et de la terre peuvent et doivent dire unanimement : Gloire, louange, action de grâces, honneur, amour, bénédiction soient à notre Dieu dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

(1) Soror mea Lucia, quid a me petis quod ipsa poteris præstare matri tuæ ?

SERMON CCCXLVII.

POUR LE VENDREDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE DE CARÊME.

ÉVITER LES COMPAGNIES DU MONDE.

Collegerunt pontifices et pharisæi consilium, adversus Jesum.
(Joan. 11. 47.)

Si les princes des prêtres et les pharisiens de notre Evangile avaient bien lu l'Ecriture, dont ils se disent être les interprètes, ils ne tiendraient pas comme ils font un conciabule détestable contre Jésus-Christ notre Seigneur. Ils auraient vu à la tête des psaumes que le prophète royal David appelle bienheureux celui qui n'est point entré au conseil, et dans l'assemblée des impies : *Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum.* Quelle assemblée fut jamais plus impie que celle où l'on traite de faire mourir Jésus-Christ, ou en lui-même, comme les pontifes et les pharisiens le désirent; ou dans le cœur des âmes chrétiennes, comme on le fait ordinairement dans les mauvaises compagnies? Pour vous exhorter à vous rendre participant de cette béatitude que le Psalmiste recommande, j'ai à vous faire voir aujourd'hui qu'il importe beaucoup à notre salut d'éviter les compagnies du monde, et principalement les mauvaises. Jamais personne ne fut si affectionné à la retraite, jamais personne ne fut si heureux dans sa solitude que vous, ô sainte et bienheureuse Vierge! vous étiez toujours en votre cellule, comme une chaste tourterelle qui se cache dans les masures d'une maison écartée : *Columba mea in foraminibus petræ in*

caverna maceriæ. Vous étiez solitaire, mais vous n'étiez jamais seule, le Seigneur était toujours avec vous : *Dominus tecum;* c'est ce que votre ange vous dit, quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. *Mira convenientia et unio in Deo perfectionum quæ in creaturis sunt oppositæ, sed præcipue immensitatis et sanctitatis.*

Primum punctum. *Ad salutem multum juvat fugere consortia hominum* — B. 1° *Scriptura* — C. 2° *Patribus.* — D. 3° *Rationibus* — E. 4° *Exemplis*

Secundum punctum. *Sed præcipue consortia malorum :* — F. 1° *Scriptura.* — G. 2° *Patribus.*—H. 3° *Rationibus : Prima, ex parte Dei* — I. *Secunda, ex parte nostri* — L. *Tertia, ex parte proximi.* — M. 4° *Instructionibus.*

Conclusio. N. *Motiva ex variis virtutibus ad consortia vitanda, per paraphrasim verborum Isaiæ :* Dabo in solitudinem mirthum, cedrum, olivam, etc.

EXORDIUM.

A. — (*Mira, etc.*) Entre une infinité de merveilles que la foi catholique reconnaît et adore dans la majesté de Dieu, vrai abîme de merveilles, celle qui surprend plus mon esprit, et que je trouve plus incompréhensible, c'est la liaison et l'alliance admirable de plusieurs perfections, qui étant très différentes, et même contraires et incompatibles selon nos faibles idées, sont unies dans l'Etre divin, et très parfaitement, au plus haut point et au souverain degré, comme l'unité et la pluralité, la procession et l'indépendance, la liberté et l'immutabilité, l'immensité et la sainteté. N'est-ce pas un sujet d'étonnement, et un objet de grande admiration de voir que l'essence de Dieu soit très une, très pure, très simple, très indivisible et incomposée, et qu'il y ait en elle trois personnes, réellement, véritablement, et infiniment distinctes? de voir que le Fils procède du Père,

et le Saint-Esprit du Père et du Fils, et que ces deux personnes produites ne relèvent aucunement de la source d'où elles sont émanées, sont indépendantes du principe dont elles reçoivent l'être, la vie, la puissance, et tout le bien qu'elles possèdent ? de voir que Dieu ait eu la volonté et la résolution de produire des créatures, et qu'il ait eu le pouvoir et la liberté de ne les pas vouloir, et qu'une volonté si libre, réelle, actuelle, effective, n'ajoute rien à son être divin, pas même une relation réelle, et que sans aucun changement il y ait en lui un être physique, qui pouvait n'y pas être, savoir la volonté de créer, de conserver et de racheter le monde ? Mais ce qui vient mieux à mon sujet et qui, à mon avis, n'est pas moins digne d'étonnement, c'est l'alliance et l'accord admirable de son immensité avec sa sainteté. Son immensité le répand comme hors de lui-même en tous les endroits de son empire; sa sainteté le référant et renfermant tout en lui, le détache, sépare, élève au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Son immensité le rend présent et très intime à ses créatures; sa sainteté l'en éloigne d'une distance infinie : *Nihil est Deo interius, nihil præsentius; interior est omni re, quia in ipso sunt omnia; exterior est omni re, quia ipse est super omnia*, dit S. Augustin. (de spiritu et anima, cap. 14.) Son immensité lui fait dire qu'il remplit le ciel et la terre; sa sainteté lui fait dire que sa demeure est en une lumière qui ne peut être approchée. (Isa. 24. 23.-1.- Tim. 6. 16.)

De son immensité, il dit par son apôtre, qu'il n'est pas loin de chacun de nous. S. Paul dit de sa sainteté, qu'il n'habite pas même dans les temples que nous lui dressons : *Non in manufactis templis habitat.* (Act. 17. 24. 27.) C'est qu'il est dans les créatures sans indigence, sans dépendance, sans adhérence aux créatures ; il est dans les créatures, les contenant sans y être contenu ; les conservant sans en rien recevoir, agissant en elles sans retour, sans réciproque, sans reflux de réaction de la part des créatures.

S'il était permis de comparer le néant à l'Etre souverain, je dirais qu'il est comme la lumière du soleil ; cette belle

créature est en ce monde, et elle n'emprunte rien, ne reçoit rien, et ne souffre rien de ce monde; elle est dans la glace sans s'y geler, dans un grand feu sans se brûler, dans la rivière sans se mouiller, sur la boue sans se souiller, sur la poix sans se noircir, sur la face d'un Ethiopien sans se ternir; elle est dans l'air agitée des vents, et elle n'y est pas agitée, dans un cristal que vous mettez en pièces sans être brisée.

Il en est ainsi de l'esprit de Dieu, il est aussi saint, aussi pur, aussi heureux, aussi glorieux, aussi adorable dans une motte de terre que dans une masse de fin or, au fond de l'enfer que dans le ciel empyrée, dans l'âme du plus grand pécheur qu'en l'âme du plus homme de bien, dans le cœur du plus horrible démon qu'en celui d'un séraphin : *Sanctus in omnibus operibus suis*, parce qu'en quelque lieu qu'il soit et quoi qu'il fasse, qui que ce soit qu'il daigne visiter, il habite toujours en sa sainteté divine : *Tu autem in Sancto habitas laus Israel.*

Il n'en est pas de même de l'homme, il se répand difficilement hors de lui, sans perdre de sa sainteté, il se rejette très rarement à l'extérieur sans perdre son intérieur, il ne fréquente guère les hommes sans devenir un autre homme; il est comme le caméléon qui prend aisément les couleurs des corps qui l'environnent; il est comme le polype qui reçoit facilement les formes des créatures où il s'attache; il est comme le potiron qui attire et prend le venin des bêtes vénéneuses qui sont auprès de lui.

PRIMUM PUNCTUM. — *Ad salutem*, etc.

B.—(1° *Scriptura.*) Par notre vocation au christianisme nous sommes obligés d'être saints, le sort et l'apanage des chrétiens, c'est la sainteté. S. Paul le dit à chaque page des épitres qu'il écrit aux fidèles : (Rom. 1. 7.—Ephes. 1. 4. — Thes. 4. 3.) « Vocatis sanctis, elegit nos in ipso « ante mundi constitutionem, ut essemus sancti, et im- « maculati; vocavit nos Deus in sanctificationem, hæc est « voluntas Dei sanctificatio vestra. » Or, la fréquentation

du monde est si contraire à la sainteté que, dans le langage de l'Ecriture, être saint et être séparé sont synonymes ; se rendre commun et être immonde, se communiquer et se souiller sont une même chose. « Seperabitis primitias Domino. » (Num. 15. 19.) « Nunquam manducavi commune et im« mundum. » (Act. 10. 14.) Dans S. Marc, (7. vers. 15. 18. 20. 23.) il est dit : « Quæ de homine proce« dunt blasphemiæ, adulteria communicant hominem. » Au lieu que S. Matthieu dit : « Coinquinat hominem. » (Matth. 15. 11.)

C. — (2° *Patribus.*) *Necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere*, dit S Léon.

Thomas a Kempis (lib. 1. de Imitatione, cap. 20.) dit: *Qui igitur intendit ad interiora et spiritualia pervenire, oportet eum cum Jesu a turba declinare* : Celui qui tend à la perfection et qui prétend devenir solidement vertueux et spirituel, doit éviter la foule du peuple, à l'exemple de Jésus. *Quidam dixit : Quoties inter homines fui, minor homo redii*, a dit un ancien avec raison: Je n'ai jamais été parmi les hommes sans en devenir moins homme. Il est impossible qu'une âme qui ne se retire pas des affaires et compagnies inutiles, s'avance dans la vertu ou demeure sans danger ; il est impossible, dis-je, d'être parmi tant de bêtes vénéneuses sans en être mordu, disent sainte Thérèse (au Chateau de l'âme. 1. demeure.) et S. Cyprien.

L'esprit de la dévotion s'y ralentit, il n'y a point d'instrument qui vide tant le cœur que la langue. (S. Ber. serm. 17. de divers. n. 4.)

D. — (3° *Rationibus.*) Il est moralement presque impossible d'être muet en compagnie ; et le Saint-Esprit dit dans l'Ecriture qu'on ne saurait beaucoup parler sans s'émanciper peu ou beaucoup, et il est difficile qu'après de longs entretiens, l'âme ne soit pas plus sèche, la méditation moins fervente, l'esprit moins arrosé de la grâce, et la victime de l'oraison moins grasse et moins pure.

Combien de temps perd-on dans ces visites et con-

versations inutiles, qui pourrait être employé très utilement à prier Dieu, à lire quelque livre spirituel, à visiter les pauvres, ou à d'autres actions de piété ou de charité !

Que de curiosités, que de nouvelles des affaires du monde on y apprend, qui occupent notre cœur, égarent notre esprit, le remplissent de distractions, nous empêchent de penser à Dieu, même dans l'église et pendant nos prières ! Le bienheureux Jourdain disait à ses religieux : Comme dans la psalmodie, ceux qui chantent au chœur prennent au commencement leur ton fort haut, et puis petit à petit imperceptiblement la voix s'abaisse et se morfond tellement qu'elle est fort basse à la fin : *Mirabilia testimonia tua; erravi sicut ovis ;* ainsi en nos conversations, nous commençons souvent par des discours fort relevés et fort spirituels, et puis insensiblement nous nous laissons aller à des propos bas, séculiers, vains, terrestres : nous faisons des merveilles, *mirabilia*, et puis nous nous égarons : *Erravi sicut ovis quæ periit.* Thomas à Kempis (ibidem) dit : *Qui ergo se a nobis et amicis abstrahit, approximabit illi Deus cum angelis sanctis. Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.*

Que de paroles de vanité, de jactance, d'arrogance ne disons-nous pas ! que de complaisance et d'agrément dans les louanges qu'on nous donne ! que de secrètes jalousies, envies, aversions contre le prochain quand on le loue ! que de petites médisances, que de détractions nous seront imputées, ou parce que nous les disons, ou parce que nous les entendons !

Si vous examinez bien votre conscience, vous verrez que vous n'allez jamais, ou fort rarement, en compagnie, que votre cœur ne soit atteint et infecté de quelqu'une de ces dispositions. Tant que le premier homme fut seul dans le paradis terrestre, il conserva l'innocence et la justice originelle; aussitôt qu'il eut une compagne il perdit la crainte de Dieu et sa grâce ; ce qui fait que le prophète Jérémie conseille à ceux qui se sont donnés au service de Dieu dès leur bas âge, et qui y veulent persévérer jusqu'à la fin,

d'être fort solitaires et silencieux : *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua ; sedebit solitarius et tacebit.* (Thren. 3. 27.)

E — (4° *Exemplis.*) Cet avis salutaire a été pratiqué par les anciens et les plus saints religieux, car nous voyons que la plupart des monastères de l'ordre de Cîteaux, Camaldule, Grandmont, Prémontré étaient dressés dans les campagnes et au milieu des forêts. S. Chrysostôme nous apprend que de son temps les religieux demeuraient hors des villes et en des montagnes écartées. Dans la primitive Eglise, les chrétiens étant plus proches du temps des apôtres, et mieux instruits de leurs traditions et dans la doctrine de Jésus, allaient par centaines au fond des déserts et vastes solitudes qui étaient éloignés quelquefois de quinze lieues de toute ville et village.

Et pour montrer combien les hommes sont dangereux et contagieux les uns aux autres, nous apprenons de saint Jean Climaque et des autres pères anciens, qu'après qu'un religieux avait vécu plusieurs années en grande perfection dans un monastère, on lui permettait de sortir du couvent et d'aller vivre solitaire au plus profond désert, ce que je dis, non pour vous obliger à vous faire anachorète, ni pour improuver le zèle et la charité de ceux qui sans être du monde, demeurent dans le monde pour aider à sauver les gens du monde ; mais je le dis pour vous faire voir combien ces anciens, instruits par les disciples des apôtres, estimaient être important à notre salut et à la perfection chrétienne, d'éviter la conversation superflue des hommes, et à plus forte raison d'éviter les mauvaises compagnies.

SECUNDUM PUNCTUM. — *Sed præcipue*, *etc.*

F.—(1° *Scriptura.*) Elles sont si pernicieuses à notre salut, que le Saint-Esprit dans l'ancien Testament et dans le nouveau nous recommande avec instance d'avoir grand soin de nous en éloigner. Il dit au livre des Proverbes : (1. 10.) Mon Fils, si les hommes de mauvaise vie vous

flattent, gardez-vous bien de leur acquiescer; s'ils vous disent : Venez avec nous, il y a belle occasion de nous enrichir, n'y allez pas, les embûches qu'ils dressent contre les autres réussiront à leur perte.

Si celui qui s'appelle chrétien est luxurieux, ou avare, ou médisant, ou ivrogne, je vous ai écrit de ne pas manger avec lui, ni avec ses semblables. (1) Il n'est pas vrai chrétien, il ne l'est que de nom et de baptême : *Frater nominatur.*

G. — (2° *Patribus.*) S. Chrysostôme, (homil. 25. in epist. ad Romanos) dit : *Non putemus nos excusationem habituros, si quando socios delictorum invenerimus, nam hæc societas magis augebit peccatum.* L'excuse ordinaire des âmes de bon naturel est de dire : Je me suis laissée aller à telle mauvaise action, non par inclination, car j'en avais de la répugnance; mais par compagnie, par condescendance, par respect humain, pour vivre avec les vivants. C'est vous laver avec de l'ancre, dit ce grand docteur, cette excuse prétendue donne du surcroît à votre crime. On vous dira comme ce juge ancien qui avait condamné à mort plusieurs voleurs; l'un d'eux qui était un jeune homme, se justifiait, en disant : Je l'ai fait malgré moi et par compagnie. Eh bien! lui dit le juge, tu seras aussi pendu malgré toi et par compagnie.

H. — (3° *Rationibus. Prima, ex parte Dei.*) La mauvaise compagnie est cause que vous avez offensé Dieu, c'est vous couvrir d'un sac mouillé, d'alléguer cette excuse, c'est vous avouer doublement criminel : quand vous n'auriez fait autre mal que d'être en mauvaise compagnie, vous êtes coupable. Ne serait-ce pas une belle décharge pour un prisonnier qui serait accusé d'avoir fait la fausse monnaie, s'il disait : Il est vrai que j'ai fait de la fausse monnaie, mais ça a été pour trafiquer avec l'Anglais? quand il n'y aurait pas autre chose, vous êtes en cela digne de la corde d'avoir commercé avec l'ennemi du roi. Le prophète Jéhu disait au

(1) Si his qui frater nominatur, est fornicator, aut avarus, aut maledicus, ebriosus, scripsi vobis cum ejusmodi nec cibum sumere. (1. Cor. 5. 11.)

roi Josaphat : Vous vous unissez d'amitié avec ceux qui haïssent Dieu, vous méritez sa colère, (1) et le psalmiste vous fait ce reproche : *Si videbas furem currebas cum eo ;* (psal. 49. 28.) il ne dit pas : Si vous voyez un larron, vous dérobiez avec lui ; mais il dit : Vous couriez avec lui. Ce n'est qu'au brelan que vous avez juré, dites-vous, ce n'est qu'au cabaret que vous avez dit des paroles sales, ce n'est qu'au bal que vous avez détracté du prochain, ce n'est que pour vivre à la mode que vous vous êtes ajustée mondainement ; vous êtes doublement coupable, vous faites mal de hanter les brelans, les bals, les cabarets, et de jurer, de détracter, de dire des paroles sales, de vouloir complaire au monde et de vous parer vainement pour lui complaire. Ne vous conformez point au siècle présent, dit S. Paul ; mais qu'il se fasse en vous une réforme et un changement dans vos maximes. (2) Ne savez-vous pas, dit S. Jacques, (4. 4.) que l'amour de ce monde est une inimitié contre Dieu, et par conséquent quiconque voudra être ami de ce monde, se rend ennemi de Dieu.

I. — (*Secunda, ex parte nostri.*) Jugez de ceci par vous-même ; n'est-il pas vrai que vous prenez en mauvaise part quand un de vos amis fréquente familièrement et contracte amitié avec votre ennemi ? Vous le faites par une passion vicieuse, Dieu le fait par une très sage et très adorable providence envers vous, parce que quand vous vous jetez sans grande nécessité dans une mauvaise compagnie, ou que vous contractez amitié avec une personne dissolue, vous vous mettez dans l'occasion prochaine et au danger évident de péché ; car il est impossible, moralement parlant, d'être longtemps parmi les charbons sans se noircir, parmi la boue sans se crotter, en un lieu pestiféré sans prendre la peste. Celui qui hante les sages deviendra sage, celui qui est ami des fous deviendra semblable à eux,

(1) His qui oderunt Deum amicitia jungeris, idcirco iram Dei merebaris. (2. Paralip. 19. 2.)

(2) Nolite conformari huic sæculo, sed reformamini in novitate sensus vestri. (Rom. 12. 2.)

dit le Saint-Esprit, (1) et ailleurs : Celui qui accompagne un pécheur se rend participant de ses crimes. (2)

Dieu défendait autrefois aux Israélites de donner en mariage leurs filles à des idolâtres et leurs fils à des filles païennes, et pour les en détourner, il leur dit que de telles alliances porteraient leurs enfants à l'idolâtrie, que les maris infidèles pervertiraient leurs femmes et les maris fidèles ne convertiraient pas les leurs ; et pour les en assurer avec plus de certitude, il se sert d'un mot qu'il n'a pas coutume d'employer en d'autres occasions : *Non ingrediemini ad illas, neque de illis ingredientur ad vestras : certissime enim avertent corda vestra;* (3. Reg. 11. 2.) très certainement ils vous débaucheront si vous faites alliance avec eux.

La raison est que, comme dit le même S. Chrysostôme, l'amitié est toujours l'effet ou la cause de l'imitation : *Amicitia pares invenit, aut facit;* et il est bien plus facile qu'un homme de bien se laisse aller à la pente du vice avec un vicieux, qu'il n'est aisé à un homme vicieux de s'élever à la perfection avec un homme vertueux. L'expérience vous montre qu'il n'y a si bon naturel qui ne se corrompe, vertu si éminente qui ne se morfonde, résolution si forte qui ne se change par la mauvaise compagnie.

Quelle métamorphose plus funeste que celle de ce jeune homme dont Métaphraste fait mention en la vie de S. Jean l'évangéliste ? Il avait été instruit dans la foi et dans la dévotion par ce grand apôtre ; il avait fait de grands progrès dans la vertu. Il avait été particulièrement recommandé à son évêque par le saint Evangéliste ; et pour avoir hanté une mauvaise compagnie, il se déborda tellement, qu'il devint voleur et capitaine de voleurs.

Quelle perfection fut jamais plus accomplie, quelle vertu pourrait mieux fonder un droit de prescription en une âme que celle du prophète Enoch ? Il était innocent et vertueux

(1) Qui cum sapientibus graditur sapiens erit : amicus stultorum similis efficietur. (Proverb. 13. 20.)

(2) Qui comitatur cum viro iniquo obvolutus est in peccatis ejus. (Eccli. 12. 13.)

depuis trois cent soixante-cinq ans, c'est-à-dire qu'il avait persévéré en sa probité autant d'années qu'il y a de jours en l'année ; mais néanmoins parce que les hommes de son temps et de son pays ne valaient rien, il était en danger d'abandonner la vertu, car l'Ecriture dit que Dieu se hâta de le retirer d'entre les pécheurs, de peur que la malice ne changeât son esprit : *Vivens inter peccatores translatus est, ne malitia mutaret intellectum ejus, placita enim erat Deo anima ejus, propter hoc præparavit educere illum de medio iniquitatum.* (Sap. 4. 10. 11. 14.)

Et il y va même du temporel, car Moïse disait autrefois : Eloignez-vous de la demeure des impies, de peur que la justice de Dieu ne vous enveloppe dans la peine qu'elle leur veut envoyer, (1) comme en effet cela arriva ; car la terre n'engloutit pas seulement Dathan et Abiron, qui avaient murmuré contre Moïse ; mais elle dévora encore leurs femmes, leurs enfants, et tout ce qui leur appartenait. Ainsi Acham ayant désobéi à Dieu, (Jos. 7. 25.) Josué le fit lapider, et ses enfants et tous ses meubles furent consumés par le feu. S. Polycarpe racontait à ses disciples, que S. Jean l'Evangéliste, son bon maître, étant entré dans un bain et y ayant trouvé un méchant homme, dit à ses gens: Sortons d'ici promptement, de peur que ce logis ne tombe sur nous et ne nous accable sous ses ruines.

C'est ce qui fit que David (Psal. 25. 9.) priait Dieu de ne le pas perdre avec les réprouvés, et pour motif, il lui remontrait qu'il ne s'était point arrêté en l'assemblée des personnes vaines et mondaines : *Non sedi cum consilio vanitatis ;* que même il n'y avait pas mis le pied : *Cum iniqua gerentibus non introibo ;* et qu'il l'avait eue en horreur : *Odivi ecclesiam malignantium : ne perdas cum impiis, Deus, animam meam.*

L. — (*Tertia, ex parte proximi.*) Mais quand il n'y aurait point de danger pour vous de fréquenter un méchant homme, il lui en arrive un très grand mal : car quand il

(1) Recedite a tabernaculis hominum impiorum, et nolite tangere quæ ad illos pertinent, ne involvamini in peccatis eorum. (Num. 16. 26.)

voit que pour offenser Dieu, il n'en est pas maltraité, ni mal voulu, qu'on ne laisse pas de l'honorer, de le flatter, de le caresser, il ne ressent pas son mal, il n'en a point de confusion, il prend votre conversation pour une tacite approbation de ses crimes, et cela l'y affermit davantage. Si chacun le fuyait comme une peste, comme un anathème, comme un ennemi du genre humain, indigne de la société des hommes, puisqu'il est ennemi de Dieu, il rentrerait en lui-même, aurait honte d'être ainsi délaissé et abhorré, et serait touché de componction. Si quelqu'un n'obéit point aux ordonnances que nous faisons par notre lettre, n'ayez plus de communication avec lui, et remarquez-le, afin que se voyant abhorré de tous, il ressente une honte salutaire, qui le ramène à son devoir, dit S. Paul. (1) Le pape saint Innocent premier, écrivant aux Pères du concile de Millevis, dit : Il me semble qu'il n'y a pas une grande différence entre celui qui commet le péché, et celui qui favorise le pécheur, car il arrive souvent que celui qui n'est approuvé de personne cesse de pécher. (2) S. Jacques l'intercis ayant renié la foi par fragilité humaine et par crainte de tourments, sa mère et sa femme l'en reprirent aigrement et firent divorce avec lui, lui témoignant tant d'horreur, qu'il eut honte de sa lâcheté ; il retourna se présenter au tyran, et endura courageusement une mort très cruelle, étant coupé en petits morceaux en toutes les parties de son corps.

M. — (4° *Instructionibus.*) Si votre naissance ou votre condition, ou autres nécessités inévitables, vous obligent d'être en mauvaise compagnie, de demeurer en une ville, dans une famille ou communauté, d'où la crainte de Dieu est bannie, gardez-vous bien de vous laisser emporter au torrent, de suivre le train et la mode des autres, de pra-

(1) Si quis non obedit verbo nostro per epistolam, hunc notate, et ne commisceamini cum illo, ut confundatur. (2. Thessal. 3. 14.)

(2) Non multum interesse arbitror inter animum committentis et favorem consentientis, et plerumque didiscit errare cui nemo consentit. (Innoc. Epist. 95, inter opera S. Augustini.)

tiquer cette maudite maxime, qu'il faut vivre avec les vivants. Faites comme S. Joseph d'Arimathie : il était sénateur au grand conseil qu'ils appelaient *Sanhedrin*, car en S. Luc, (23. 50.) où nous avons au texte latin : *Qui erat decurio*, il y a au grec ϐουλευτὴς qui signifie sénateur, l'évangéliste dit (Ibidem.) qu'il n'avait pas consenti au mauvais dessein des juifs, et à ce qu'ils avaient fait. Dites comme Mathatias : (1. Machab. 3 19.) Quand tous les hommes du monde obéiraient au tyran contre la loi de notre Dieu, je ne lui obéirai pas. Faites comme le vénérable Tobie : (Tob. 1. 5.) Quand tous les autres allaient sacrifier aux idoles, que le roi Jéroboam avait fait dresser, lui seul allait adorer le vrai Dieu à Jérusalem. Faites comme le juste Loth : (2. Petr. 2. 8.) il vivait parmi les Sodomites, qui étaient les plus scélérats et les plus impudiques du monde ; et loin de participer à leurs vices, il se rendit plus juste en ce qu'il voyait et entendait, parce qu'il s'affligeait au dernier point, de voir Dieu offensé : *Aspectu et auditu justus erat : habitans apud eos qui de die in diem animam justam iniquis operibus cruciabant.* C'est en ce sujet que s'entend cette parole de saint Paul : Si j'étais agréable aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ.

Il faut vivre avec les vivants, oui, mais Tertullien vous dit (de idololatria, cap 14.) qu'il ne faut pas se tuer avec ceux qui se tuent. Si votre profession vous contraint d'être dans la même demeure que les méchants, ce n'est pas à dire qu'il faille être dans les mêmes déréglements. Si vous exercez quelque commerce avec eux, en ce qui est de la vie, il ne faut pas l'exercer en ce qui est du vice ; vous avez une âme et une vacation de même nature, mais il ne faut pas avoir les mêmes erreurs. Vous êtes concitoyens et possesseurs de la même fortune, il ne faut pas être du même crime : « Licet convivere cum ethnicis, commori non licet : collætamur ex communione naturæ, non superstitionis ; pares anima sumus, non disciplina : compossessores mundi, non erroris. »

Si vous êtes fidèle parmi ceux qui le déshonorent, votre vertu sera plus héroïque, plus signalée et plus méritoire ; elle aura plus de splendeur et d'éclat, comme un flambeau au milieu d'une nuit obscure ; comme la vertu d'Abraham, parmi les Chaldéens ; comme celle de Jacob, en la maison de Laban ; celle de Joseph, auprès de Putiphar ; du saint homme Job, dans la terre des Hussites; de Moïse, à la cour de Pharaon; de Mardochée, à la cour d'Assuérus; de Daniel, en celle de Nabuchodonosor.

Vous gagnerez plusieurs couronnes qui étaient préparées aux autres ; vous recevrez plusieurs grâces, qui leur auraient été données ; vous recueillerez les bénédictions que les autres perdent par leur mauvaise vie.

Dites donc comme les Saints : Quand tous ceux de la maison, de la ville, de la province où je suis, se dérégleraient et offenseraient Dieu, je ne le ferai pas, moyennant sa grâce ; et pour mieux faire encore, sortez de leur compagnie, si vous le pouvez ; tenez-vous en retraite le plus qu'il vous sera possible.

CONCLUSIO.

N. — En Isaïe (41. 19.) Dieu promet qu'il changera le désert en un paradis de délices ; qu'il y plantera le myrthe, le cèdre, l'aubépine, l'olivier, le buis et autres arbres ; qu'il y fera couler des étangs d'eau vive et crystalline ; c'est-à-dire, qu'il n'y a rien qui nous dispose mieux à recevoir les rosées du ciel, les bénédictions de Dieu, il n'y a rien qui conserve mieux en nous l'esprit de piété, de pureté, de pénitence, de mansuétude, que la solitude. Si donc vous avez ces vertus en recommandation, vous devez aimer la solitude et vous retirer le plus que vous pourrez des compagnies du monde, en premier lieu, par un esprit de piété, qui est représenté par le myrthe odoriférant. Il y a en cette ville un grand nombre d'artisans, qui passent souvent toute la semaine sans commettre de péché mortel, parce qu'ils sont retirés, et travaillent innocemment en leur boutique ; et le dimanche, ils en commettent plus de six, par ivrognerie,

blasphèmes, médisance ! quelle honte est cela, que ce saint jour que Dieu a destiné à son service, soit employé au service du diable ! qu'au lieu de remercier Dieu des biens qu'il vous a faits la semaine passée, lui demander ses grâces et sa bénédiction pour la suivante, entendre sa parole, recevoir ses ordres par la bouche de votre pasteur, l'adorer, lui rendre les hommages que vous lui devez pendant l'office divin, lui demander pardon de vos péchés et vous en confesser, vous passiez ce saint jour dans les tavernes, brelans, danses, comédies et autres dissolutions ! Les sources de ces malheurs sont les mauvaises compagnies : *Iniqui sunt cœtus vestri.* (Isa. 1. 13.) Vous aviez bonne volonté d'aller à la grand'messe, au catéchisme et à vêpres ; un suppôt du diable vous convie de vous promener avec lui, il n'y a pas grand mal en apparence ; après la promenade on va au cabaret, du cabaret à la danse ou au jeu ; on laisse en arrière le service de Dieu, et l'on commet mille péchés.

Fuyez les compagnies pour conserver la pureté signifiée par le cèdre incorruptible. Il est bien difficile de hanter les compagnies des personnes de divers sexe, sans ternir la pureté, ou en vous, ou en autrui. Si vous êtes homme, le Saint-Esprit vous dit : *Cum muliere aliena ne sedeas omnino, colloquium enim illius quasi ignis exardescit :* Ne vous arrêtez point du tout auprès de la femme d'un autre, car sa conversation vous sera comme un feu ardent. Si vous êtes fille ou femme, S. Ambroise vous dit que vous ne vous montriez pas aisément aux jeunes hommes, que vous soyez toujours voilée, de peur d'être cause qu'ils ne soient blessés de pensées impures, et cette blessure vous serait imputée, quand même vous ne les auriez rencontrés que par hasard. (1)

Fuyez les compagnies, par esprit de douceur et de débonnaireté dont l'olive est le symbole : les compagnies sont

(1) Non facile vultus ejus in adolescentis oculos incurrat, velamine tecta sit, ne vel fortuitis occursibus pateat ad vulnus vel suum vel alienum ; sed utrumque suum vulnus est. (S. Ambr.)

cause des colères, rixes et divorces qui sont entre vous et votre femme. Pendant que vous êtes absent de votre maison pour aller en compagnie, vos enfants se débordent, méprisent leur mère, parce qu'ils ne la craignent pas ; elle s'en plaint à vous à votre retour : elle trouve fort mauvais qu'au lieu de conduire votre famille et de travailler pour l'entretenir, vous perdiez votre temps dans un brelan ou cabaret ; elle ne peut s'empêcher de vous en dire son sentiment, vous ne voulez pas souffrir sa réprimande, vous l'injuriez, elle vous maudit, vous la donnez à l'ennemi, elle souhaite votre mort, votre maison devient un petit enfer, un lieu de blasphèmes, de rage, d'imprécations, et l'image de l'enfer des damnés.

Dabo in solitudinem spinam. Aimez la solitude par esprit de pénitence dont l'épine est le symbole. Vous avez commis tant de péchés en votre vie, si vous n'en faites pénitence vous périrez, dit notre Sauveur. (Luc. 13. 3.) La plus douce et la plus salutaire pénitence que vous puissiez faire, c'est de vous exempter pour l'amour de Dieu d'aller en telle et telle compagnie, de vous priver du plaisir que vous y auriez. Cette pénitence n'intéresse point votre santé, comme pourraient faire les jeûnes et autres austérités ; elle n'incommode point votre maison comme les grandes aumônes ; elle ne lasse point votre corps, comme les longues prières. Les confesseurs devraient souvent la donner à leurs pénitents, comme on faisait en la primitive Église.

Dabo in solitudinem buxum. Le buis qui a le bois fort dure et solide représente la fermeté, la constance et la générosité qu'il faut avoir à mépriser les importunités du monde. L'esprit malin suscitera quelqu'un de vos parents ou voisins pour vous retirer de la solitude et vous inviter à des festins ou autres divertissements ; ils vous diront que vous êtes trop sauvage, que vous faites le réformé, que vous n'êtes pas chartreux, que vous engendrerez mélancolie, que Dieu ne défend pas de se réjouir, que si vous êtes ainsi solitaire et singulier, vous serez le but du mé-

pris et des moqueries de vos voisins. N'en croyez rien ; car au contraire tôt ou tard ils vous admireront, votre vie sera une secrète mais puissante correction de la leur, et puis quand tout le monde se mettrait contre vous, Dieu sera pour vous, vous direz en votre retraite, comme le Psalmiste : *In innocentia mea ingressus sum, et in Domino sperans non infirmabor.* Dieu répandra en votre cœur, avec profusion, les eaux crystallines de ses grâces, de ses consolations, de ses bénédictions ; et après votre mort, au lieu des compagnies importunes et ennuyeuses que vous aurez évitées, il vous recevra dans la très douce très agréable et très honorable compagnie des bienheureux. *Amen.*

SERMON CCCXLVIII.

POUR LE SAMEDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE DE CARÊME.

QUE LES PRÊTRES DOIVENT AVOIR EN HORREUR L'AVARICE ET L'ORGUEIL.

Il est bon de ne pas faire ce sermon devant le peuple ; mais dans un synode ou assemblée de prêtres.

Cogitaverunt principes sacerdotum, ut et Lazarum interficerent. (Joan. 12. 10.)

Dans l'Evangile de ce jour tiré du chapitre douzième de S. Jean, les princes des prêtres font dessein de mettre à mort le Lazare. Quel effroyable aveuglement! comme si le Fils de Dieu qui l'avait ressuscité quand il était mort de maladie, ne le pourrait pas ressusciter quand on l'aurait tué par violence ! C'est le péché qui les a ainsi aveuglés : *Excæcavit malitia cor eorum.* S. Jean l'Evangéliste dit que l'avarice, l'orgueil et l'impureté étaient les trois principaux vices qui régnaient de son temps, (1) et ils règnent encore à présent dans le monde. Les prêtres et les pharisiens n'étaient pas visiblement sujets à l'impureté, notre Sauveur ne les en reprend pas en l'Evangile, mais ils étaient extrêmement sujets à l'avarice et à l'ambition. Vous avez eu en souverain degré les vertus contraires à ces deux vices, ô sainte Vierge ! Le Psalmiste dit que Dieu est libéral

(1) Omne quod est in mundo, aut est concupiscentia oculorum, aut superbia vitæ, aut concupiscentia carnis. (1. Joan. 2. 16.)

à ceux qui le sont envers lui, et il l'a été envers vous avec tant de profusion, qu'il ne s'est pas contenté de vous donner ses biens, il s'est donné lui-même à vous ; son apôtre dit qu'il donne sa grâce aux âmes humbles, et vous l'avez reçue en si grande abondance par les mérites de votre humilité, que même avant l'incarnation, au commencement de votre vie vous étiez déjà pleine de grâce, comme votre ange vous le dit, quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. A. *Avaritia et superbia sunt causæ omnium peccatorum.*

Primum punctum. *Agit contra avaritiam sacerdotum.* B. 1° *Scriptura.* — C. 2° *Patribus.* — D. 3° *Comparatione causarum hujus vitii, quæ sunt falsa prudentia, falsa pietas in consanguineos, cæcitas mentis.*—E. 4° *Consideratione malorum effectuum :* F. 1° *In Deum.* — G. 2° *In proximum.* — H. 3° *Usu remediorum, nempe tollendo causas.*

Secundum punctum. *Contra superbiam sacerdotum :* I. 1° *Scriptura et exemplo Christi.* — L. 2° *Ratione, nam humilitas est illis magis meritoria, quia plus ardua : quod probatur considerando quid sint, quid faciant, quid audiant.* — M. 3° *Instructionibus.*

EXORDIUM.

A. — (*Avaritia et superbia, etc.*) L'attachement aux biens de la terre et l'ambition des grandeurs du monde sont les deux vices capitaux qui engendrent tous les autres péchés, qui allument les dissensions, et qui font transgresser tous les commandements que Dieu a donnés aux hommes pour le bien de l'univers. De l'avarice, S. Paul a dit : *Radix omnium malorum cupiditas :* φιλαργυρία : La racine de tous les maux, c'est l'amour de l'argent. De l'ambition, le Sage a dit : *Initium omnis peccati superbia :* Le com-

mencement de tout péché, c'est l'orgueil. De l'avarice, S. Chrysostôme a dit (tome 5. orat. de S. Philogonio.) qu'elle est comme un vent de bise, qui refroidit la charité et qui produit des guerres innombrables : *Meum ac tuum frigidum illud verbum, quidquid est malorum in vitam nostram invehens, innumeraque gignens bella.* De l'orgueil, le Sage a dit : *Inter superbos semper jurgia sunt :* Il y a toujours des querelles parmi les superbes. De l'avarice, le Psalmiste dit qu'elle est opposée à tous les commandements : *Inclina cor meum in testimonia tua, et non in avaritiam.* De l'orgueil, il dit que ceux qui en sont atteints, pèchent en toute façon : *Superbi inique agebant usquequaque.* Il est donc évident que les prêtres qui se veulent bien acquitter de leur devoir, se rendre agréables à Dieu, utiles à l'Eglise, exemplaires aux fidèles, doivent être exempts de ces deux vices et doués des vertus contraires.

PRIMUM PUNCTUM. — *Agit contra avaritiam.*

B. — (1° *Scriptura.*) En ces belles paroles que S. Paul écrit à son disciple Timothée, pour lui marquer les qualités que doit avoir un évêque, ou un prêtre, il condamne l'avarice et recommande la vertu contraire, non en un mot seulement, comme il fait des autres vertus ; mais en divers termes : *Hospitalem, non cupidum, non litigiosum.*

S. Paul se souvenait que le seul péché d'avarice avait flétri l'honneur du sacré collége des premiers prêtres, i avait fait opprobre en la compagnie de Jésus ; les apôtre ont été sujets à quelque vice, avant que d'être confirmés en grâce, à l'incrédulité, à l'envie, à la colère; pas un de ces vices n'a déshonoré ce sacré consistoire, pas un n'a décrié l'école de Jésus, pas un n'a été cause de la damnation d'aucun disciple. Le seul péché d'avarice a fait un apostat d'un apôtre, il a fait un enfant de perdition, il a damné un des premiers prêtres, il a fait gémir le Fils de Dieu et lui a fait dire en soupirant : *Nemo ex eis periit*

nisi filius perditionis. Après l'ascension du Sauveur, le premier acte de justice qui a été exercé par son vicaire, la première sentence de mort que S. Pierre prononça fut contre Ananias, avaricieux, et le premier chrétien qui renia la foi, le premier apostat qui persécuta l'Eglise fut Simon le magicien, qui fit naufrage de son salut par le péché de simonie, qui est un avorton d'avarice. Et S. Paul dit que de son temps, quelques-uns perdirent la foi pour s'être affectionnés à ce vice : *Radix omnium malorum cupiditas* (φιλαργυρία), *quam quidem appetentes naufragaverunt a fide.* Ne vous semble-t-il pas que c'est un précipice bien effroyable, où les premiers chrétiens, les disciples des apôtres, les premiers prêtres, les apôtres mêmes ont fait naufrage de leur salut? Pour nous en garantir, nous devons en considérer les causes, les effets, les remèdes, trois causes, trois effets, trois remèdes.

C. — (2° *Patribus.*) S. Léon, S. Grégoire et les autres pères nous avertissent sagement que les tentations qui nous sont livrées sans grande apparence de mal, sont les plus dangereuses, parce qu'on ne s'en défie pas, on ne les redoute pas, on ne les évite pas : *Plus est periculi in insidiatore occulto, quam in hoste manifesto.* Telle est la tentation d'avarice, que S. Paul l'appelle un piége du diable : *Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem et in laqueum diaboli.* (1. Tim. 6. 9.) Le propre du piége, c'est d'être caché : *Absconderunt superbi laqueum mihi.* La tentation de luxure, d'ivrognerie, de colère, de vengeance est évidemment mauvaise, celle d'avarice se cache sous de beaux prétextes, sous apparence de prudence, de charité, de piété.

D. — (3° *Comparatione, etc.*) L'amour-propre nous fait croire que c'est un trait de prudence de prévoir et pourvoir à l'avenir : si nous ne ménageons ce que Dieu nous donne, nous en aurons besoin quelque jour ; il peut nous arriver quelque accident, nous pouvons tomber dans de longues maladies, devenir vieux et invalides ; si nous n'avons de quoi nous aider, personne ne nous assistera ; en

apparence, c'est sagesse; au fond et en effet, c'est pour l'ordinaire manquement de confiance en la providence de Dieu.

C'est un artifice et un stratagème de Satan qui, sous prétexte de nous faire charitables envers nos parents, nous rend avaricieux envers nos paroissiens. Jésus n'a pas voulu que les prêtres fussent mariés, de peur que les charges du mariage, le soin de nourrir et d'élever des enfants, ne les détournassent de son service et de la pratique des bonnes œuvres; mais Satan, par une ruse diabolique, a substitué l'amour des parents au lieu de l'amour des enfants, il fait que le soin d'assister nos frères et nos sœurs d'entretenir aux études nos neveux, de marier nos nièces, nous occupe tout autant, et quelquefois davantage, que si nous avions cinq ou six enfants.

S. Augustin remarque que Joseph demeura vice-roi en Égypte au moins huit ou neuf ans sans en avertir son père qui était désolé de son absence, et il ne le fit qu'à l'extrémité, de peur que l'affection à ses parents ne le fît manquer au devoir de sa charge.

Ou en troisième lieu, c'est l'aveuglement d'esprit; la passion nous ferme les yeux, l'amour-propre nous séduit, nous nous formons une conscience erronée, nous nous flattons sur ce que nous ne faisons tort à personne, nous serions bien fâchés d'avoir du bien d'autrui; nous ne voyons rien dans les commandements de Dieu qui s'oppose expressément à ce vice; de là vient qu'il est un des plus incorrigibles.

E. — (*4° Consideratione, etc. 1° In Deum.*) Le prêtre est intercesseur et médiateur entre Dieu et les hommes, c'est à lui de rendre à Dieu les devoirs et l'honneur, de le remercier, de l'apaiser, de le servir pour tout le peuple: *Pro hominibus constituitur in eis quæ sunt ad Deum.* C'est à lui de dispenser au peuple les dons de Dieu, de l'instruire, de le régir, de le sanctifier, de le perfectionner; il n'y a rien qui l'empêche plus de s'en bien acquitter que l'attachement aux biens de la terre; c'est ce qui est cause qu'il fait les actions de piété, de dévotion, ou négligemment et par manière d'acquit, ou sordidement et par des intentions basses.

En la division et distribution de la terre de promission, (Josu. 13. 33.) on ne donna aucun fonds à la tribu de Lévi, qui était la tribu sacerdotale : Dieu seul voulut être son partage et sa possession ; et au livre des Nombres il dit aux Lévites : *In terra eorum nihil possidebitis, nec habebitis partem inter eos : ego pars et hæreditas tua in medio filiorum Israel.* (Num. 18. 20.) Il en est de même, à plus forte raison, des prêtres de la loi de grâce, et nous en faisons profession quand nous prenons la première tonsure : *Dominus pars hæreditatis meæ.* L'héritage que nous devons cultiver, et qui doit continuellement et entièrement nous occuper, c'est Jésus, c'est son autel, son sanctuaire, son service. L'avarice nous en détourne beaucoup; elle fait que nous n'avons aucun soin de la décoration de l'église, des ornements, des autels, de la propreté des aubes et des chasubles, de la netteté des vases sacrés; on voit des églises pleines d'araignées, des autels chargés de poussière, des chasubles et des chapes déchirées, des purificatoires plus sales que nos mouchoirs quand on les met à la lessive, des ciboires et des calices d'étain plus noirs que la tasse d'un cuisinier, parce que nous ne voulons rien dépenser, ni même employer du temps pour accommoder la maison de Dieu. L'avarice fait que nous ne prenons pas le loisir de faire l'Oraison mentale, de vaquer aux autres exercices de piété pour acquérir la dévotion intérieure; nous célébrons la messe, nous chantons l'office, nous faisons les autres œuvres de Dieu avec irrévérence, en courant, légèrement, par manière d'acquit, pour avoir plus de temps de vaquer aux affaires temporelles; les occupations, le soin du ménage, la chicane des procès égarent notre esprit, possèdent notre cœur, nous remplissent de distractions pendant le service divin : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter. Divitiæ a dividendo :* Les biens de la terre nous divisent et nous séparent de Dieu.

Ordinairement les actions les plus saintes sont souillées d'intentions basses, terrestres, de prétentions aux biens temporels ; le ressort de telles actions, c'est l'intérêt. On

dit comme l'apostat : *Quid vultis mihi dare?* on est sujet à ce reproche : *Nemo est qui offerat sacrificium gratis.* On ne dit la messe que pour gagner cinq sous, on ne va à l'office que pour avoir les distributions, on s'en absente quand il n'y a rien à gagner ; n'est-ce pas une simonie mentale, un effroyable renversement ? n'est-ce pas faire des moyens la fin, et de la fin les moyens ? au lieu qu'il ne faut vivre que pour servir Dieu, on sert Dieu pour avoir de quoi vivre.

F. — (2° *In proximum.*) Cette cupidité des biens temporels est encore cause que l'on ne s'acquitte pas de son devoir envers ses paroissiens ; usant tout votre temps en négoces séculiers, il ne vous en reste plus pour étudier, pour prêcher, pour catéchiser, pour apprendre les cas de conscience, pour vous rendre capable de votre charge, pour en exercer les fonctions avec zèle et assiduité ; vous n'avez pas le loisir de visiter les malades, d'accorder les différends, de consoler les affligés ; ayant besoin d'un vicaire, vous n'en voulez point prendre, afin d'épargner, ou si vous en prenez, ce n'est pas le plus capable, mais celui qui demande le moins ; vous vous hâtez en écoutant les confessions afin d'en entendre plusieurs et de gagner davantage.

Ainsi vous ne servez pas l'Eglise d'un amour de bienveillance et gratuit, mais d'un amour intéressé et mercenaire ; vous ne visitez pas les malades s'ils ne sont riches ; vous n'entendez pas volontiers les confessions des pauvres ; *Gratis accepistis, gratis date.* Quand on reçoit de l'argent pour l'administration des sacrements, cela est cause que les pauvres ou les riches avaricieux ne s'en approchent pas si souvent pour n'être pas obligés à payer ce tribut. Un curé n'exhorte pas si hardiment ses paroissiens à la fréquentation des sacrements, parce qu'il peut être suspecté d'en parler pour ses intérêts.

Et quand vous feriez des miracles, qnand vous auriez une bouche d'or ou quand vous prêcheriez aussi éloquemment que S. Chrysostôme, si les séculiers vous voient plongé dans les affections de la terre, échauffé et ardent après les

biens de ce monde, pointilleux à demander vos droits sans en relâcher une obole, si vous les inquiétez par des procès, si vous êtes mesquin et tardif à les secourir en leurs nécessités, ils vous méprisent comme une personne qui n'a rien par-dessus eux, ils vous haïssent comme un trouble-repos, ils ne reçoivent pas vos instructions, pensant que vous parlez par intérêt et que vous ne faites pas ce que vous dites : *Conculcetur ab hominibus.* Au lieu que lorsque l'on sait que vous êtes désintéressé, libéral, charitable, aumônier, éloigné de toute affection terrestre, entier, incorruptible, inébranlable en votre devoir, que vous envoyez des rafraîchissements aux malades, si vous priez quelquefois à votre petit ordinaire tantôt l'un tantôt l'autre pour gagner leur affection, si vous prêtez sans usure, si vous donnez du vôtre pour terminer des procès, si vous ne vous rendez partisan de personne, mais père commun de tous; cela gagne le cœur des pauvres, vous assure leur affection, les attendrit et les rend susceptibles de vos remontrances, cela vous donne autorité sur les riches, alors ils vous craignent, vous respectent, vous redoutent, vous révèrent comme une personne qui a des vertus et des perfections qu'ils n'ont pas : *Si exaltatus fueris a terra omnia trahes ad te.*

Les Saints disent qu'il y a des tentations qu'il faut surmonter en fuyant, comme celles de la luxure, d'autres qu'il faut vaincre en combattant, comme celles de l'orgueil, de l'avarice, de la paresse. La tentation d'avarice est du second genre ; il faut la combattre par des actes contraires à ce qu'elle dit. Je trouve excellente la pratique d'un bon curé de notre temps qui habitait le Hainaut : quand il recevait quelque belle pièce d'or ou d'argent, il ne la gardait jamais un jour entier, il l'envoyait tout aussitôt changer, disant : Si je la garde, il me fâchera de l'employer, quand j'en recevrai une autre, je serai curieux de la joindre à la première, ainsi peu à peu je m'affectionnerai à thésauriser.

G. — (5° *Usu remediorum, etc.*) Il faut la combattre en ôtant les causes et en coupant les racines ; en corrigeant la crainte que nous avons de mourir de faim ou d'avoir

quelque besoin : *Nolite amittere confidentiam, quæ magnam habet remunerationem.* (Heb. 10. 35.) Dieu sait nos besoins, il y peut bien remédier, il le veut en temps et lieu : *In opportunitatibus, in tribulatione;* il les sait : « Respicite volatilia cœli, non serunt, neque metunt, « nec congregant in horrea. Considerate lilia agri. Nolite « ergo solliciti esse dicentes : Quid manducabimus, aut « quid bibemus, aut quo operiemur. Scit Pater vester, « quia his omnibus indigetis. Nolite solliciti esse in cras-« tinum. » (Matth. 6. 26. 27. 34.)

Ne nous inquiétons pas des accidents qui peuvent nous arriver ou à nos parents d'ici à dix ou vingt ans. Qui oserait dire que Dieu nous conseille un trait d'imprudence, lui qui est la sagesse éternelle ? Il peut nous secourir dans nos besoins : « Potens est Deus omnem gratiam abundare fa-« cere in vobis : ut in omnibus semper omnem sufficien-« tiam habentes, abundetis in omne opus bonum. » (2. Cor. 9. 8.)

Il le veut, « qui autem administrat semen seminanti : « et panem ad manducandum præstabit. (Ibidem.) Sint « mores sine avaritia, contenti præsentibus : ipse enim « dixit : Non te deseram, neque derelinquam. » (Hebr. 13. 5.) L'expérience le montre évidemment, on voit bien quelquefois, que dis-je, quelquefois ? mais très souvent, des prêtres riches, avaricieux, mourir pauvrement ou malheureusement, et leurs richesses perdues ou très mal employées : aux uns, on coupe la gorge pour avoir leur argent ; aux autres, les parents volent tout ce qu'ils ont quand ils sont malades, les mettant sur un peu de paille ; quelques-uns cachent leur trésor, et étant surpris de la mort, il est perdu pour eux et pour leurs gens ; d'autres ont des parents qui le dissipent en procès ou en débauches. Les exemples en sont si fréquents et si visibles, que je m'étonne comment on ne les remarque pas. Mais des prêtres charitables et aumôniers, on n'en voit point, ou fort peu, qui ne meurent heureusement, honorablement, bien assistés, dans l'abondance de toute chose, et pour le spirituel et

pour le temporel: *Habentes victum et vestitum his, contenti simus.*

Je m'en contenterais si j'étais seul ; mais j'ai des neveux et des nièces. Ne sommes-nous pas prêtres selon l'ordre de Melchisédech? est-ce en vain que S. Paul dit de lui : *Sine patre, sine matre?* c'est-à-dire que la sainte Ecriture ne fait aucune mention ni de son père, ni de sa mère, ni de sa généalogie ; n'est-ce pas pour nous apprendre que les prêtres qui sont de son ordre, ne doivent avoir aucun soin d'agrandir leur père ni leur mère, beaucoup moins leurs autres parents ? *Relinquet homo patrem et matrem, et adhærebit uxori suæ.* Le prélat ou curé qui a épousé son église, doit la préférer à son père et à sa mère, et encore plus à ses neveux, et à ses autres parents. L'exemple que Jésus nous en a donné montre que cette maladie d'affection aux parents, est bien dangereuse aux prêtres, puisqu'il y a appliqué un remède si étrange. Toutes les fois qu'il a parlé à sa sainte Mère, ç'a toujours été avec apparence de rigueur et de sévérité, comme nous l'avons vu autrefois. S'il a méconnu sa mère pour les affaires de Dieu, sa mère, dis-je, si sainte, si aimable, si digne d'être considérée, combien plus devons-nous méconnaître des neveux, des nièces, qui sont quelquefois vicieux, ingrats, indignes de notre affection! S. Uldaric, évêque d'Ausbourg, (Surius, 4. julii.) s'étant laissé tromper pas les hypocrisies de son neveu Adelbert, et pensant qu'il fût grand homme de bien, lui résigna son évêché ; mais étant proche de sa mort, il s'écria en soupirant : Plût à Dieu que je n'eusse jamais connu mon neveu ! car les Saints ne veulent pas me recevoir en leur compagnie sans punition, parce que je me suis laissé aller à son désir.

Quant à l'aveuglement d'esprit, qui en est la troisième cause, il importe beaucoup de nous défier de nous-mêmes, de nos sentiments, de nos dispositions ; nous devons demander souvent et instamment à Dieu les lumières du Saint-Esprit, découvrir de temps en temps notre intérieur à un directeur docte, sage, spirituel, qui ne nous flatte pas,

consulter et considérer attentivement ce que les docteurs, les pères de l'Eglise, l'Ecriture enseignent sur ce sujet. Plusieurs bons docteurs tiennent pour assuré qu'un bénéficier est obligé de donner aux pauvres, ou d'employer en œuvres pies tout le revenu de son bénéfice, après son entretien. Et cela : *Ex justitia;* que s'il ne le fait pas ; *non facit fructus suos*. Ses héritiers sont obligés à restitution. C'est l'opinion de Navarre, de Marsilius Colamnensis et de trente-quatre docteurs qu'il cite ; Azor en allègue aussi vingt-cinq pour cette opinion.

Je sais bien que d'autres ne sont pas de cet avis ; mais je sais aussi que tous sans controverse, tous concluent qu'il y est obligé : *Ex charitate*, et par le commandement de l'Eglise, tous concluent qu'il pèche grièvement s'il emploie le revenu de son bénéfice à agrandir ses parents au-dessus de leur condition, ou en luxe, pompes mondaines et superflues ; écoutez ce qu'en dit le concile de Trente : « Omnino « vero interdicit episcopis, cardinalibus et omnibus bene-« ficia ecclesiastica sæcularia vel regularia obtinentibus, ne « ex reditibus ecclesiæ consanguineos familiaresve suos au-« gere studeant : » (Trid. sess. 25. cap. 1. de reform.) Il défend entièrement aux évêques, aux cardinaux et à tous ceux qui ont des bénéfices ecclésiastiques, séculiers ou réguliers, d'augmenter les biens de leurs parents ou familiers par les revenus de l'Eglise.

Le second concile de Châlons, (cap. 7.) tenu sous Léon troisième, n'approuve point ceux qui incitent les fidèles à donner leur bien à l'Eglise.

Celui d'Aix-la-Chappelle, tenu du temps de Louis-le-Débonnaire, l'an 816, dit (Concil. Aquis. gra. cap. 109. in tomo 6. conciliorum generalium.) que ceux qui peuvent vivre de leur patrimoine, et qui s'entretiennent des revenus de leur bénéfice, au lieu de les donner aux pauvres, perdent dans le ciel la récompense du service qu'ils rendent à l'Eglise, et il le prouve par un texte de S. Paul, (1. Cor. 9. 14.), où, après avoir dit que celui qui sert à l'autel, doit vivre de l'autel, et que le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'Evan-

gile de vivre de l'Evangile, il ajoute : Mais pour moi, je n'ai usé d'aucun de ces droits, et encor maintenant, je ne vous écris point ceci afin qu'on en use ainsi envers moi, puisque j'aimerais mieux mourir que de souffrir que quelqu'un me fît perdre cette gloire.

Ce Concile allègue sur ce sujet plusieurs autres passages tirés des beaux livres de la Vie contemplative, autrefois attribués à S. Prosper, mais qui sont de Julien Pomère. S. Jérôme et S. Augustin enseignent encore plus fortement cette doctrine, qui semble un peu rude à ceux qui n'ont que l'esprit du monde. S. Jérôme dit : (ad Nepotianum, sub initium.) « Propterea vocantur clerici, vel quia sunt de « sorte Domini, vel quia Duminus sors, id est, pars cle« ricorum est; qui Dominum possidet nihil extra Dominum « habere potest : quod si quidpiam aliud habuerit præter « Dominum, pars ejus non erit Dominus, verbi gratia, « si aurum, si argentum, si possessiones, si variam supel« lectilem, cum istis partibus, Dominus pars ejus fieri « non dignabitur. » S. Augustin dit : (serm. 19. de verbis Domini, in fine; est tertius in appendice.) « Clericus « qui viduarum munera libenter amplectitur, hic nego« tiator magis videtur quam clericus, nec dicere possu« mus; nemo nos invasores, arguit, violentiæ nullus « accusat, quasi non interdum majorem prædam a viduis « blandimenta eliciant quam tormenta : nec interest apud « Deum utrum vi, aut circumventione quis res alienas oc« cupet, dummodo quovis pacto teneat alienum : » Le clerc qui vend ses intercessions et qui reçoit volontiers les présents des veuves, semble plutôt un marchand qu'un clerc; et nous ne pouvons pas dire pour nous excuser : Personne ne nous reprend d'envahir le bien d'autrui, personne ne nous accuse de violence, comme si les flatteries et les artifices n'avaient pas quelquefois plus de force que les tourments, pour obtenir des veuves qu'elles nous donnent leurs biens ; c'est la même chose devant Dieu d'avoir le bien d'autrui par finesse, comme de l'avoir par force. Et écrivant au comte Boniface (epist. 50, quarta circiter pagina ante finem.), il

dit : Si nous possédons assez de biens de notre patrimoine pour suffire à notre entretien, les revenus ecclésiastiques ne nous appartiennent pas, mais ils doivent être laissés aux pauvres. Nous ne sommes que les dispensateurs de ces biens et nous n'en avons pas la propriété, et si nous nous l'attribuons, nous commettons une usurpation damnable. S. Jérôme dit de même, mais en des paroles encore plus expresses et pressantes, c'est en l'épître au pape Damase, et Gratian le rapporte (cap. quoniam quidquid, causa 16. q. 1. et cap. Clericos causa prima quæst. 2.)

Ces grand saints ont considéré que Dieu disait autrefois : « Non habebunt sacerdotes et levitæ partem et hæreditatem cum reliquo Israel. » (Deuter. 18. 1.–Num. 18. 20.) « Dominus enim ipse est pars et hæreditas et possessio eorum. »

Nous l'avons protesté prenant la tonsure : *Dominus pars hæreditatis meæ*. Trop est avare à qui Dieu ne suffit; si nous avons soin de cultiver cet héritage, il ne nous sera pas stérile et infécond : *Nunquid terra serotina factus sum Israel?* il le faut cultiver par hommage, par œuvres de piété, par des actions de dévotion et d'autres vertus : *Unum cole Deum*. Le Fils de Dieu était bien éloigné de permettre le luxe ou l'avarice à ses apôtres, puisqu'il leur disait : *Nihil tuleritis in via neque virgam, neque peram, neque pecuniam, neque duas tunicas.* (Marc. 6. 8.)

Sur quoi S. Ambroise dit : C'est pour leur ôter les occasions de procès et les instruments de vengeance. S. Paul dit à son disciple : Il ne faut pas que le serviteur de Dieu soit plaideur : *Ut et incentiva litis et instrumenta eriperet ultionis. Servum Dei non oportet litigare.* (2. Tim. 2. 24.) Il n'y a rien qui ôte tant la confiance que les paroissiens auraient en vous, qui empêche tant le fruit que vous feriez parmi eux, qui leur donne tant d'aversion et d'horreur de vous, comme quand vous êtes plaideur et pilier de palais ; rien qui ruine tant en vous l'esprit de dévotion, qui vous distraie tant des fonctions ecclésiastiques,

qui vous jette tant dans l'embarras des occupations séculières comme les procès. *Nemo militans Deo implicat se negotiis sæcularibus.* (2. Tim 2. 4.)

Tous les jours de la semaine sont appelés fériés parmi nous. Le lundi, (feria secunda, etc.) *Quo significaretur quotidie clericos, abjecta cœterarum rerum cura, uni Deo prorsus vacare debere*, dit le Bréviaire romain. S. Cyprien, (epist. ad clerum et populum Furnensem.) parlant des évêques ses prédécesseurs, disciples et successeurs des apôtres, dit : Nos prédécesseurs ont défendu de prier à la messe, pour l'âme de celui qui aurait nommé un prêtre pour tuteur de ses enfants ; car celui-là ne mérite pas d'être recommandé à Dieu aux prières des prêtres, qui aura donné sujet à un prêtre d'être distrait et indévot à l'autel.

C'est à tous les chrétiens que Jésus dit : (Matth. 6. 33.) *Quærite primum regnum Dei;* à plus forte raison aux prêtres. S. Augustin remarque qu'il ne dit pas : *Quærite postea temporalia* ; mais *adjicientur vobis. Omnis ex vobis qui non renunciat.*

C'est à tous les chrétiens qui thésaurisent que S. Basile dit, (tom. 1. homil. de divite avaro.) et après lui S. Ambroise : *Esurientis est panis quem tu retines, nudi est vestis quam in arca custodis. Quare tot injuriens es hominibus quot poteras opem ferre?* (tom. 3. serm. 8.)

S. Chrysostôme (homil. 34. ad popul. et concione 2. de Lazaro.) dit : *Res pauperum tibi sunt creditæ, sive ex justis laboribus, sive hæreditate paterna possideas.* S. Augustin dit : *Confortavit seras portarum tuarum, superflua divitum necessaria sunt pauperum ; cum superflua possidentur aliena possidentur.* (S. Aug. in illud Psal. 147.)

Ce sont les quatre plus grands docteurs et pères de l'église grecque et latine, qui étaient éclairés de Dieu, qui n'avançaient rien sans l'avoir soigneusement examiné, et ils parlaient ainsi à tous les chrétiens, combien plus aux prêtres ! mais je ne trouve rien de si exprès que ce que dit S. Paul : *Hoc enim scitote intelligentes quod omnis*

fornicator, aut avarus, non habet partem in regno Christi et Dei; (Ephes. 5. 5.) et afin que nous ne pensions pas que par ce mot d'avaricieux, il entend seulement ceux qui font tort, il les distingue aux Corinthiens : *Neque fures, neque avari, regnum Dei possidebunt.* (1. Cor. 6. 10.)

SECUNDUM PUNCTUM. — *Contra superbiam.*

II.—(1° *Scriptura et exemplo Christi.*) S. Paul écrit à son disciple Timothée, de commander aux riches de ce monde de n'être pas orgueilleux: *Præcipe divitibus hujus sæculi non superbe sapere;* ce qui montre que ces deux vices se tiennent par la main, s'entre-produisent et s'entr'aident l'un l'autre : l'avaricieux ayant acquis des moyens, se rend orgueilleux et arrogant ; l'orgueilleux pour s'enrichir et s'agrandir de plus en plus, se rend avaricieux. Après avoir dissuadé aux prêtres le premier vice, je ne puis mieux les détourner du second, qu'en leur faisant voir combien la vertu contraire leur est avantageuse et nécessaire.

Le Fils de Dieu nous l'a enseignée par ses paroles et par ses exemples en tous les états et dans tous les mystère de sa vie, et principalement en l'institution du sacerdoce; quand il ordonna les premiers prêtres en la dernière cène, il leur dit : *Qui major est vobis, fiat sicut minor, et qui præcessor est, sicut ministrator* : (Luc. 22. 26.) Que celui d'entre vous qui est le plus grand, se fasse le plus petit.

Quand le chapitre de cette illustre église va en procession, si des enfants ou des idiots censuraient le doyen et les anciens chanoines et se moquaient d'eux de ce qu'ils permettent aux enfants de chœur, aux demi-prébandiers et aux jeunes chanoines de passer devant eux, on mépriserait leur censure, on se moquerait de leurs moqueries, parce que selon le jugement des hommes et la coutume, les moins dignes doivent précéder et les plus dignes aller les derniers. Vous dites : Si je donne le haut du pavé à un tel, qui est moindre que moi, si j'endure d'être humilié et mi au ra-

bais, je déshonorerai ma dignité, je ferai tort à mon caractère. Et quoi ! le jugement des hommes et la coutume du monde sont-ils préférables au jugement de Dieu et au commandement de son Fils? Quand vous êtes humiliés, abaissés, dégradés, si vous souffrez avec patience et agrément cette humiliation pour l'amour de Dieu et par hommage aux humiliations de son Fils, vous êtes plus honorés et plus dignes de gloire selon le jugement de Dieu, et vous obéissez à ce commandement que son Fils vous a fait : Que celui qui est le plus grand, se fasse le plus petit ; et il ne s'est pas contenté de nous le commander, il en a donné en même temps un exemple très rare et très héroïque : il s'est prosterné aux pieds de ses apôtres et même à ceux de Judas, qui était un diable, *unus vestrum diabolus est ;* il les a lavés, il les assuyés avec une admirable humilité. Et ce fut après cet acte d'abaissement qu'il dit aux prêtres : (Joan. 13. 15.) Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait. Pour obéir à ce commandement, S. Grégoire-le-Grand s'estimait et se nommait toujours en ses bulles, le serviteur des serviteurs de Dieu, et les autres papes ses successeurs ont toujours fait de même à son exemple et à l'exemple de S. Paul, qui se dit être le moindre des apôtres, indigne de cette qualité, serviteur des fidèles, obligé à prêcher l'Evangile.

I. — (2° *Ratione, nam humilitas*, *etc.*) Ce n'est pas sans sujet que le Fils de Dieu a recommandé l'humilité plus particulièrement et plus expressément à ses apôtres, et en leur personne à tous les prêtres. Il savait bien que si cette vertu n'est bien enracinée et établie en leur cœur, ils ont tous les jours des occasions de s'enfler et de se rendre odieux et abominables devant Dieu et de se perdre par la superbe. Vous avouerez cette vérité, si vous considérez ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils entendent.

S. Paul enseignant à son disciple Timothée les qualités qu'un homme doit avoir pour être fait prêtre ou évêque, dit qu'il ne doit pas être nouvellement converti à la foi : *Non neophytum*, parce que sa vertu étant encore tendre, et se

voyant élevé et honoré, il serait en danger de s'en enorgueillir et de se rendre complice du péché de Lucifer.

S. Bernard (sur ces paroles de la Vierge : *Ecce Ancilla.*) dit : « Quæ est hæc tam sublimis humilitas quæ cedere non novit honoribus, insolescere gloria nescit ? Non « magnum est esse humilem in abjectione, magna prorsus « et rara virtus humilitas honorata. » (S. Bern. homil. 4. super missus.)

Et en une de ses Epîtres : « Si ego latens in caverna, « et quasi sub modio non quidem lucens, sed fumigans, « ventorum tamen impetus nec sic declinare sufficio, sed « continuis tentationum variisque fatigatus impulsibus, « instar agitatæ vento arundinis hac illacque circumferor, « quid positus supra montem, positus supra candelabrum? » (S. Bern. epist. 24. sub initium.)

Et ailleurs : « Si me miserum homuncionem, meis de- « cepta simulationibus, ad aliquem vel mediocrem honorem « provexit Ecclesia, Deo nimirum hoc vel propter mea, « vel propter subditorum peccata permittente, nonnè « statim oblitus qui fuerim, talem me puto, qualis ab « hominibus qui cor non vident putatus sum ? » (S. Bern. homil. 4. super missus.)

Nous sommes en un lieu éminent, qui porte les hommes à nous respecter, qui nous oblige de souffrir d'être ainsi honorés du peuple; si nous n'avons bonne provision d'humilité, cet honneur qu'on nous rend nous expose au danger de nous enorgueillir, de nous enivrer, de nous méconnaître et de sortir hors de nous-mêmes. Celui qui est au haut d'une haute tour, s'il n'a la tête bien forte, elle lui tourne.

Nous sommes obligés par notre profession à faire des actions éclatantes, des bonnes œuvres à la vue du monde, pour donner bon exemple; c'est à nous proprement que s'adresse cette parole : *Sic luceat lux vestra.* Ces bonnes œuvres sont cause que le monde nous regarde, qu'il nous estime, qu'il nous admire, nous loue, et nous flatte. Si notre humilité n'est bien enracinée, elle court risque d'être renversée par les secousses de ces louanges et de ces caresses.

Thesaurum habemus in vasis fictilibus. Celui qui porte un trésor en public et à la vue du monde, est en danger d'être volé, dit S. Grégoire. Et S. Chrysostôme dit : *Suis laudibus audiendis nihil inde delectari nescio an cuiquam mortalium id unquam acciderit.*

S. Jacques nous avertit sagement que nous soyons plus soigneux d'être instruits et d'apprendre que d'instruire et d'enseigner les autres : « Sit autem omnis homo velox ad « audiendum, tardus ad loquendum. Vidit enim in au- « diendo, dit S. Augustin, (epis. 132. ad Florentinam.) « facillime servari humilitatem quæ difficilis est in docendo. »

C'est ce qui faisait que S. Paul prêchant avec beaucoup de fruit, mais avec grand éclat, craignait et tremblait toujours pour lui-même : *Ego in timore et tremore multo fui apud nos.* (1. Cor. 2. 3.)

Un autre piége qui est dressé à l'humilité des prêtres, mais piége bien secret et qui n'est pas aisément aperçu, c'est au confessionnal; car, entendant les confessions, ils apprennent les péchés des autres, même quelquefois de ceux qu'ils admiraient et estimaient très vertueux et très éminents en sainteté; s'ils ne sont bien affermis en la connaissance d'eux-mêmes et de leur propre fragilité, il y a grand danger qu'ils ne s'enflent.

S. Chrysostôme, parlant du détracteur, dit qu'entre autre dommage qu'il fait, il est cause que les gens de bien qui l'entendent s'enflent et s'élèvent en leur cœur, voyant qu'ils ne sont pas si imparfaits que celui dont il découvre le vice. Ici le danger est bien plus évident; car quand nous entendons en compagnie un médisant qui dit du mal de quelqu'un, nous pouvons penser que ce sont des impostures et calomnies des mauvaises langues; mais si ceux que nous estimons sages, chastes, humbles, dévots, nous disent en confession le contraire, nous le croyons; et si notre humilité n'est pas bien à l'épreuve, elle court risque d'en recevoir des atteintes, mais insensiblement et à la sourdine.

L. — (3° *Instructionibus.*) Mais comme Satan se sert quelquefois de notre humilité pour nous tenter de vanité et

de présomption ; ainsi il faut nous servir de ces tentations d'orgueil et de vanité pour nous rendre plus humbles et plus timorés; car si nous y regardons de bien près, ces mêmes piéges qui mettent en danger notre humilité, sont de puissants motifs qui doivent bien l'établir en notre cœur. Le Saint-Esprit nous propose le premier : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus.* (Eccli. 3. 20.) Si c'est par ambition, par vos brigues, ou du moins par votre choix, sans vocation, de votre propre mouvement que vous êtes élevé à la dignité de prêtre, vous devez appréhender ces paroles du Psalmiste : *Dejecisti eos dum allevarentur, alta a longe cognoscit; quod altum est hominibus abominatio est ante Deum; judicium durissimum his qui præsunt, fiet;* il ne dit pas *qui male præsunt*, mais absolument *his qui præsunt;* si c'est Dieu qui nous a ainsi élevés, c'est peut-être par justice ou réprobation : *Elevans allisisti me;* c'est en punition de quelque péché que nous avons commis, comme nous l'a dit S. Bernard. *De isto loco periculosa redditur ratio, nisi eo corde simus hic, ut humilitate sub pedibus vestris stemus et pro vobis oremus.* (S. Aug. in psal. 126.)

Saül fut élevé à la royauté, Judas à l'apostolat, Nicolas au diaconat par le choix et la vocation de Dieu ; ils ne s'y étaient pas ingérés d'eux-mêmes, néanmoins parce qu'ils ne furent pas bien humbles, ils s'y sont malheureusement perdus.

D'autant que les actions que nous faisons sont plus nobles, plus excellentes, plus relevées, nous devons avoir d'autant plus de crainte d'en perdre le mérite et la récompense, ce qui arrivera infailliblement si l'humilité ne les accompagne et n'en est la gardienne; ce que Jésus nous déclare, quand il nous dit que ceux qui font leurs bonnes œuvres par une vaine gloire et pour être vus des hommes ont reçu leur récompense, c'est-à-dire qu'ils n'en auront point d'autre. Il est vrai qu'il nous oblige de donner bon exemple et nous permet de faire des actions vertueuses à la vue des hommes, mais non pas de les faire à cette intention; il veut que l'in-

tention soit la gloire de Dieu : *Ut glorificent Patrem vestrum, ita opus bonum fiat in publico, ut intentio maneat in occulto.*

Le manquement d'humilité ne prive pas seulement nos actions du mérite qu'elles nous acquerraient, mais il les rend encore infructueuses et inutiles au prochain; car quelle apparence de profiter aux âmes si nous n'avons l'esprit de Dieu et le secours de la grâce ? Il dit par Isaïe que son esprit ne repose que sur les humbles ; il dit par S. Pierre qu'il résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles, il nous commande par le Sage, *Habere fiduciam in Domino ex toto corde tuo, et ne innitaris prudentiæ tuæ.* (Prov. 3. 5.)

Si nous n'avons un grand fond d'humilité et une vraie connaissance de notre néant, nous nous fions un peu à notre prudence, à notre industrie, à notre diligence, nous pensons avoir quelque part à la conversion des âmes, nous l'attribuons en partie à notre travail, à notre éloquence, à la force et à l'efficace de nos raisons, cette disposition éloigne de nous l'esprit de Dieu, nous prive de ses bénédictions, tarit les sources de ses grâces, rend notre travail stérile et infécond : *Da eis, Domine, vulvam sine liberis, ubera arentia.* (Ose. 9. 14.) Au lieu que quand nous mettons toute notre confiance en Dieu, quand par un vrai sentiment de la vérité nous reconnaissons que nous n'avons aucune part à la sanctification des âmes, que c'est une œuvre qui appartient à Dieu seul privativement à toute autre, quand nous lui en attribuons toute la gloire, cette disposition attire sur nous et sur notre travail la bénédiction de Dieu et l'oblige d'y tenir la main et d'avoir soin du fruit de sa parole, comme d'une affaire qui est toute à lui et qui ne relève que de lui ; ainsi nous voyons par expérience que plusieurs bons prêtres qui instruisent le monde simplement, familièrement, populairement au prône, au catéchisme, font beaucoup plus de fruit, de profit, que ces grands prédicateurs qui prêchent avec tant d'éloquence et d'applaudissement. parce que ceux-là ne se fient qu'en Dieu seul,

ceux-ci se fient encore à leur science et à leur capacité, à la force de leurs arguments et à la façon de les déduire avec éloquence et bonne grâce : « Quæ stulta sunt mundi elegit « Deus, ut confundat fortia : et ignobilia mundi et con- « temptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ « sunt destrueret; ut non glorietur omnis caro in conspectu « ejus. » (1. Cor. 1. 27.)

Dominus noster volens superborum frangere cervices, non quæsivit per oratorem piscatorem, sed de piscatore lucratus est imperatorem : (S. Aug. tract. 7. in Joan.) Jésus a choisi pour la prédication de l'Évangile et pour la conquête du monde de pauvres pécheurs grossiers, idiots, incivils, parce que s'il eût employé à cette entreprise de grands docteurs, des orateurs bien diserts, des excellents maîtres de rhétorique, ils se fussent glorifiés, ils eussent attribué cette victoire à la subtilité de leurs arguments et à la force de leur persuasion; il n'a pas voulu convertir les idiots par les docteurs et les orateurs, mais les orateurs et même les empereurs par les idiots, afin que toute la gloire de cette conversion soit attribuée et appropriée à lui seul : *Soli Deo honor et gloria.* Si donc nous voulons profiter au bien des âmes, nous ne devons avoir aucune confiance à notre soin, à notre diligence, à notre travail, à notre industrie, à notre éloquence. Nous ne devons pas penser d'avoir aucune part à la gloire de la conversion des âmes, ni au fruit de la parole de Dieu.

Quand nous apprenons les péchés des autres par leurs confessions, nous devons entendre S. Paul, qui nous dit : *Quis te discernit?* S. Augustin : *Nullum peccatum facit homo quod non faceret alter homo, si desit rector a quo factus est homo.*

Les maîtres de la vie spirituelle marquent diverses pratiques de cette vertu. Voici ce me semble les plus nécessaires et les plus convenables à un prêtre envers Dieu : ne regarder que lui, ne prétendre que sa gloire ; ne point chercher la nôtre en nos desseins, en nos entreprises et en nos actions. Comme il y a des commis qui font à la vérité les

affaires de leur maître, mais qui sont aussi curieux de faire encore leurs propres affaires ; de même nous sommes quelquefois bien contents de procurer que Dieu soit honoré, servi, glorifié, mais nous voulons aussi être aimés, loués, respectés. S. Jean-Baptiste ne faisait pas ainsi : *Illum oportet crescere.... me autem minui.* S. Paul disait : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem :* Si je suis ambitieux de plaire aux hommes, si je suis bien aise qu'ils s'occupent de moi, qu'ils pensent à moi, qu'ils parlent de moi, je ne suis pas bon serviteur de Dieu. Jésus ne disait pas seulement : Je procure de tout mon pouvoir la gloire de mon Père, mais : Je ne cherche pas ma gloire. C'était pour nous donner l'exemple ; car sa gloire était très digne d'être recherchée et procurée, ni plus ni moins, dit S. Chrysostôme, que celui qui à charge de disposer le mariage d'une princesse avec le roi, de l'orner et de l'ajuster pour le jour de ses noces ; si en le faisant, il tâchait de se faire aimer d'elle, le roi le trouverait très mauvais. Ainsi nous, étant les paranymphes de Jésus et des âmes chrétiennes, envoyés de sa part pour lui gagner leurs affections, pour les orner et les rendre dignes de son alliance : *Pro Christo legatione fungimur. Despondi enim nos uni viro, etc.*, si nous tâchons de nous mettre en leurs bonnes grâces, de faire qu'elles s'amusent à nous admirer, à nous aimer, à nous honorer, nous nous rendons odieux et abominables devant Dieu.

Non-seulement nous ne devons pas être ambitieux de désirer et de rechercher la gloire et la vanité en nos actions ; mais nous ne devons pas même l'accepter, ni agréer quand elle se présente. Jésus (Luc. 10. 17.) ayant envoyé soixante-douze disciples aux villes et bourgades où il devait aller pour disposer le peuple à sa venue, ils retournèrent vers lui tout pleins de joie et comme en triomphe : Maître, nous avons fait des merveilles ; tout le monde se soumet, il n'y a pas même jusqu'aux démons qui ne nous obéissent en votre nom. En assujettissant les démons, leur dit-il, gardez-vous de leur être semblables et de vous assujettir à eux par

la vaine gloire. *Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem.* Quel a été le crime de Lucifer ? S. Bernard répond : *Voluit lucere non ardere;* comme un éclair qui brille, et voilà tout. Il savait bien que tout ce qu'il avait venait de Dieu, il n'était pas si grossier, ni si aveugle que de l'ignorer ; mais il s'amusa à se contempler lui-même avec trop de complaisance ; il s'enfla et s'évanouit à la vue de ses propres perfections ; il en voulut faire parade, il s'enivra de l'amour de lui-même. Les disciples reconnaissaient bien que ce n'était pas en leur nom, mais au nom de Jésus, que les démons leur étaient assujettis : *In nomine tuo etiam dæmonia subjiciuntur nobis.* Quoique les grands du monde sachent bien que leurs grandeurs, leurs richesses, leur noblesse, leur beauté, sont des dons de Dieu, néanmoins ils s'en glorifient, on les taxe d'orgueil et de vaine gloire. Ainsi, bien que nous connaissions et confessions que tout vient de Dieu, si nous nous baignons en la pensée de notre bel esprit, de notre bon jugement, de notre science, de notre bonne grâce, à parler, à marcher, à chanter; si nous désirons en être admirés, estimés, loués, nous nous rendons participants du péché de Lucifer, et nous tombons dans le précipice que S. Paul appréhendait pour nous : *Ne in superbiam elatus in judicium incidat diaboli; ama ergo nesciri, et pro nihilo reputari.*

Envers le prochain : *Rectorem te posuerunt, noli extolli; esto in illis quasi unus ex ipsis; curam illorum habe.* (Eccli. 32. 1.)

Jésus demande bien plus de nous : *Reges gentium dominantur eorum : vos autem non sic, sed qui major est in vobis, fiat sicut minor, et qui præcessor est, sicut ministrator.* (Luc. 22. 25.) Il ne dit pas *minister :* qui en a le devoir et l'office, mais *ministrator :* qui en exerce la fonction et rend service. S. Paul pratiquait cela : *Prædicamus Jesum Christum Dominum nostrum ; nos autem servos vestros per Jesum.* (2. Cor. 4. 5.) La même prédication qui annonce que Jésus est le souverain, la même déclare que Paul est votre serviteur,

l'un est aussi assuré que l'autre. *Omnium me servum feci, ut plures lucri facerem :* (1. Cor. 9. 19.) Je me suis rendu esclave de tous, afin d'en gagner plusieurs à Dieu ; il a raison de parler ainsi, car il n'est rien qui charme plus les âmes et les dispose mieux à profiter de nos instructions que lorsqu'on voit que nous sommes bien humbles, obligeants, débonnaires, bien éloignés des pointilles d'honneur et de la gloire du monde ; quand ce ne serait que pour ce sujet, nous devrions quelquefois céder nos droits dans les occasions.

Enfin, pour nous donner des dispositions d'humilité envers nous-mêmes, S. Bernard nous dit : *Considera quid fueris, quid sis, quid vis.* Peut-être que nous avons été pécheurs, que nous avons commis autrefois quelque péché mortel ; s'il en est ainsi, n'est-ce pas un puissant motif de recevoir volontiers toute sorte de mépris, de marcher toujours confus et humiliés, de ne nous préférer jamais à personne? Quel déshonneur et quel mépris ne mérite pas celui qui a déshonoré et méprisé son Dieu, qui a fait plus d'état d'une ordure que du Roi de gloire, qui a offensé une bonté et majesté infinie, qui a mérité les ignominies, les supplices et les confusions éternelles? Nous sommes assurés d'avoir perdu la grâce de Dieu, et nous ne savons si nous l'avons recouvrée. Celui que nous méprisons, quelque grand pécheur qu'il ait été, est peut-être converti depuis un quart d'heure. Quand nous serions assurés d'être en grâce, il reste toujours en nous la corruption de la nature, la pente et l'inclination au péché, la révolte de nos passions ; nous n'avons de notre cru que l'ignorance, la faiblesse et la misère. Si nous nous glorifions de la conversion des âmes que Dieu gagne et sanctifie par notre entremise, c'est une aussi grande folie que si la boue se fût glorifiée de la vue rendue à l'aveugle-né. Il y aussi peu de proportion entre notre travail et la sanctification des âmes, qu'entre la boue et la vue. Tout ce que la boue pouvait d'elle-même, c'était d'aveugler le plus clairvoyant ; tout ce que nous pouvons de nous-mêmes, c'est de ruiner les œuvres de Dieu et d'em-

pêcher par nos péchés les effets de sa grâce dans les âmes. Si nous faisons quelques bonnes œuvres, elles sont ordinairement remplies de tant d'imperfections, de secrète vanité, de recherche de nous-mêmes et d'autres manquements, que si Dieu les juge sans miséricorde, elles méritent plus de blâme et de punition que de louange et de récompense. Et puis quand nous serions à présent très innocents et très saints, nous ne savons ce que nous deviendrons : *Qui se existimat stare, videat ne cadat*. N'a-t-on pas vu souvent de grands personnages qui brillaient comme des astres au firmament de l'Eglise, tomber malheureusement dans de profonds abîmes de péché, de scandale et de perdition ? La même chose nous peut arriver, et nous arrivera si nous ne sommes bien humbles, car c'est en punition de leur orgueil que ce malheur est arrivé. Adressons donc au Fils de Dieu cette prière : « Da Ecclesiæ tuæ, omnipotens Deus, su-« perbe non sapere, sed tibi placida humilitate placere, ut « prava despiciens quæcumque recta sunt libera exerceat « charitate. » *Amen*.

SERMON CCCXLIX.

POUR LE DIMANCHE DE LA SIXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

DE LA LOUANGE DE DIEU, ET DU BLASPHÈME.

Non assumes nomen Domini Dei tui in vanum.
Tu ne prendras pas le nom de ton Dieu en vain. (Exod. 20. 7.)

Le Fils de Dieu dit en l'Evangile que la bouche parle de l'abondance du cœur. Ceux qui obéissent au premier commandement, aiment Dieu véritablement et d'un amour sincère et cordial, prennent grand plaisir à parler de lui, à louer ses divines grandeurs et ses perfections adorables; ceux qui n'ont que du mépris pour lui ne craignent point de l'offenser par des paroles de blasphème, de reniement et de parjure. C'est le sujet du second commandement, qui étant affirmatif et négatif tout ensemble, m'oblige de partager ce discours en deux points; dans le premier, nous le regarderons comme affirmatif, en considérant les obligations que nous avons de louer Dieu; dans le second, nous le regarderons comme négatif, en considérant le grand mal que c'est d'offenser Dieu par blasphème.

IDEA SERMONIS.

Primum punctum. A. *Laus Dei est actio: 1° Nobilissima.* — B. 2° *Justissima.* — C. 3° *Utilissima.*

Secundum punctum. —D. *Blasphemia est gravissimum crimen: 1° Quia rem sacratissimam profanat.* — E. 2° *Quia injuriosissime,*

Tertium punctum. — F. *Punitiones blasphemorum.*
Quartum punctum. — G. *Documenta pro blasphemis sumpta : 1° A schola dæmonis.* — H. *2° S. Michaelis.* — I. *3° Christi.*

PRIMUM PUNCTUM. — *Laus Dei est actio.*

A. — (*1° Nobilissima.*) *Laudate Dominum, omnes gentes ;* ces paroles du Prophète royal et mille autres semblables dont il a parsemé ses psaumes, nous donnent sujet de dire qu'entre toutes les actions extérieures que nous pouvons pratiquer en ce monde, une des plus honorables, des plus justes, des plus utiles et des plus méritoires, c'est de louer Dieu, c'est l'occcupation continuelle de Jésus, de la sainte Vierge, des anges, des Saints dans le ciel. *Beati qui habitant in domo tua, Domine,* dit le Psalmiste : (Psal. 83. 5.) Bienheureux ceux qui ont le bonheur de demeurer en votre maison céleste, ô mon Dieu ! non-seulement, et principalement, parce qu'ils seront affranchis pour toujours de toutes misères et comblés de joie, d'honneur et de délices éternelles, mais parce qu'ils vous loueront à jamais : *In sæcula sæculorum laudabunt te; magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur, et magnitudinem tuam narrabunt :* Ils racontent vos grandeurs ; le sujet de leurs entretiens, c'est votre puissance, votre sagesse et vos autres perfections. C'est aussi l'office et l'exercice des plus éminentes et illustres personnes qui soient dans l'Eglise : il y a des religieux et des ecclésiastiques qui ne disent point la messe, comme les frères de la Charité ; il y en a qui ne prêchent point, comme les chartreux ; il y en a qui n'administrent point les sacrements aux séculiers, comme les camaldules : mais il n'en est point qui ne louent Dieu : tous disent que c'est leur office, les religieux, religieuses, anachorètes, simples prêtres, curés, chanoines, évêques , archevêques, patriarches, cardinaux, papes.

David était homme séculier, chargé d'affaires, il avait un grand royaume sur les bras, et il ne laissait pas de louer

Dieu en tout temps, en tout lieu : *Benedicam Dominum in omni tempore, in omni loco dominationis ejus.*

B. — (2° *Justissima.*) Et cela avec beaucoup de raison. Dieu verse continuellement sur nous des bénédictions, n'est-il pas juste de lui en rendre ? il nous oblige en tout lieu, nous sommes à cette fin, les créatures nous servent à cette condition, elles sont créées de Dieu, conservées, régies, gouvernées, elles contribuent à notre entretien, elles emploient leur vie, leurs sueurs, leurs travaux, leur substance pour notre service, à condition que nous bénirons Dieu ; si nous y manquons, nous leur faisons tort, nous les privons de leur fin, nous les rendons inutiles. Un grand docteur comparait ingénieusement ce monde à une horloge assortie de toutes ses pièces : les cieux sont les roues, les éléments sont les contre-poids, les propriétés occultes des plantes, des pierreries, des minéraux sont les ressorts ; la cloche de la sonnerie, c'est l'homme qui doit glorifier son Dieu pour tout le reste des créatures. Une horloge est inutile, les roues, contre-poids, cordes, ressorts sont en vain si la cloche ne sonne l'heure : *Vanitati creatura subjecta est* (ματαιότητι, *inutilitati.*) (Rom. 8. 20.) Les mouvements des cieux, les influences des astres, les météores de l'air, la fécondité de la mer, les productions de la terre et les actions des autres créatures sont inutiles, si l'homme ne loue son Créateur. Nous avons cet honneur entre toutes les créatures corporelles de le pouvoir louer ; nous avons l'esprit, la bouche et la langue propres à le bénir et à le glorifier.

Quel est l'enfant qui ne prenne du plaisir à dire du bien de son père, s'il a tant soit peu d'amour pour lui ? l'épouse, de son époux, si elle lui est affectionnée ? le vassal, de son prince, s'il a des inclinations pour lui ? Dieu n'est-il pas notre père, notre époux et notre prince ? que pouvons-nous aimer, si nous ne l'aimons ? N'est-ce pas une honte de voir que dans les familles, dans les compagnies, dans les assemblées des chrétiens, on ne parle de rien moins que de Dieu ? vous diriez qu'il ne vous est rien, que nous ne lui

sommes rien, qu'il ne nous appartient en rien, qu'il est le plus inconnu et le plus étranger du monde.

Quand Dieu ne nous serait rien, il mérite d'être loué, étant si parfait qu'il est. Le tribut de la vertu, c'est l'honneur et la louange ; Dieu a des perfections, des vertus infinies, et une infinité de fois infiniment excellentes : *Magnus Dominus, et laudabilis nimis.* Il mérite donc d'être infiniment loué, et toutes les louanges que nous pouvons lui donner, quelque grandes et excellentes qu'elles soient, sont infiniment au-dessous de ce qu'il en faudrait dire : *Quantum potes, tantum aude, quia major omni laude, nec laudare sufficis.*

C.—(3° *Utilissima.*) Mais il a égard à notre impuissance, sa piété ne dédaigne pas nos petites louanges, il les accepte, les agrée, les récompense. S. Chrysostôme dit : (homil. 8. in ep. ad Coloss.) Il n'y a rien de si vertueux, de si parfait, de si agréable à Dieu qu'une âme qui bénit Dieu en tout temps, dans l'adversité aussi bien que dans la prospérité ; une âme qui, en ses maladies, peines d'esprit, perte de biens, renversement de fortune, à la mort de ses gens, au tort qu'on lui fait, aux procès qu'on lui intente, aux autres disgrâces qui lui arrivent, dit de bon cœur et avec patience : Dieu soit béni et loué à jamais ; comme Job en toutes ses afflictions qui s'étaient réunies pour fondre sur lui, de quelque part qu'elles vinssent, disait toujours : Dieu m'avait donné ces biens, Dieu me les a ôtés, son saint nom soit béni. Je vous déclare, dit cette bouche d'or, qu'il n'y a point de différence entre une âme qui loue ainsi Dieu et l'âme d'un martyr, toutes deux reçoivent une même récompense : *Nihil est anima illa sanctius quæ in malis Deo gratias agit, revera enim nihil distat ab anima martyris similiter, et ipsa, et ille coronantur.* Ce saint docteur en parlant du même Job, dit ailleurs : (S. Chrys. homil. 34. in Matth. et homil. 25. ad populum.) Je crois que par ce moyen il s'est rendu comparable à plusieurs martyrs, et s'il n'est pas plus grand que les apôtres, il ne leur est pas inférieur. Croyez-moi, faites comme lui, en toutes vos disgrâces,

dites toujours : Dieu en soit loué, Dieu en soit remercié, son saint nom soit béni. On ne peut rien dire de plus court, rien entendre de plus consolant, rien concevoir de plus agréable, rien faire de plus utile et fructueux que de louer Dieu en toutes occurrences, dit S. Augustin : *Nihil dici brevius, nihil audire lætius, nihil intelligi gratius, nihil agi fructuosius potest quam Deo gratias.* (S. Aug. epist. 77. ad Aureliam.)

L'Histoire romaine nous apprend que Germanicus, général d'armée, qui faisait la guerre en Allemagne, pour savoir quelle opinion on avait de lui, le soir quand les soldats s'étaient retirés, il s'en allait avec un de ses gens écouter de porte en porte dans les pavillons des soldats quels discours ils tenaient ; il entendit partout qu'on ne parlait que de sa valeur, prudence, dextérité, sage conduite, vigilance, débonnaireté : *Fruebatur fama sui*, dit l'historien. Ce que ce capitaine agissait par vanité, Dieu le fait par l'immensité de son être ; il est toujours aux écoutes, il entend tout ce que nous disons, il voit toutes nos actions, il est présent à toutes nos assemblées. N'est-ce pas une honte qu'il n'entende point parmi les chrétiens qu'on parle de lui, ni de ses perfections qui sont si grandes et en si grand nombre ? Si les soldats de Germanicus eussent su ce qu'il faisait, n'eussent-ils pas eu sujet et grand soin de parler plus honorablement de lui, et de publier plus haut ses louanges et ses exploits de guerre ? n'eussent-ils pas été dépourvus de jugement et de sens commun, s'ils eussent médit de lui sachant qu'il les entendait ? Nous savons que Dieu est auprès de nous, qu'il nous voit, nous considère, nous écoute attentivement, et nous ne disons rien de lui, ou si nous en parlons, c'est pour l'offenser, l'injurier, le blasphémer !

SECUNDUM PUNCTUM. — *Blasphemia, etc.*

D. — (1° *Quia rem sacratissimam, etc.*) Le vice contraire à la louange de Dieu et à la confession de la foi, c'est le blasphème, péché des plus noirs, des énormes, des monstrueux qu'une âme chrétienne puisse commettre ; après la

très haute et très excellente majesté du Créateur, il n'est rien de plus saint, de plus sacré, de plus auguste et de plus digne de vénération au ciel et sur la terre que le saint nom de Dieu. Entre toutes les créatures que la toute-puissance de Dieu a fait éclore du néant, les plus nobles sont les anges ; entre les esprits angéliques, les plus illustres sont les séraphins ; ceux que le Prophète (Isa. 6. 2.) vit auprès du trône de Dieu, sont les plus relevés, et ces séraphins portent tant d'honneur au saint nom de Dieu, que, comme a remarqué S. Chrysostôme, (hom. 7. ad pop.) ils n'osent le nommer sans éloge d'honneur, sans préface de respect et de révérence ; car avant que de proférer le nom de Dieu, ils l'appellent Seigneur et trois fois Saint : *Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus Deus ;* et maintenant de petits vers de terre, le nomment à tout propos, sans respect et sans éloge d'honneur.

Nescitis quid sit Deus, et quali sit ore vocandus ; nonne cum Deus nominatur oporteret horrere ? dit S. Chrysostôme. (homil. 26. ad pop.)

Il faudrait trembler et frémir de frayeur ; ce saint nom était autrefois en si grand respect parmi les juifs qu'ils le gravaient sur une lame d'or, et il n'était permis qu'au prince des prêtres, au souverain pontife de le porter. (Exod. 28. 36.).

Et dans l'Eglise chrétienne, c'est l'invocation de ce saint nom qui est la source et l'origine de toutes les bénédictions qui s'y font ; c'est ce qui influe à tout ce qui est sacré et saint parmi les chrétiens ; quand le prêtre fait l'eau bénite, quand il bénit le pain, les cierges, les cloches, les rameaux, et autres choses semblables, quand l'évêque consacre le chrême, les saintes huiles, les autels, les calices, c'est par l'invocation de ce saint nom de Dieu : *Sit nomen Domini benedictum ; adjutorium nostrum in nomine Domini ; propter quod unumquodque tale et illud magis.* Disons donc par bonne conséquence, c'est le saint nom de Dieu qui consacre et sanctifie tout ce qu'il y a de saint dans l'église ; il est donc plus saint et plus vé-

nérable que tout ce qui est dans l'église. Vous ne voudriez pas toucher avec vos mains séculières la sainte huile, le saint chrême, le calice, les corporaux; et vous passez à tout propos, par votre bouche séculière et profane, le saint nom de Dieu; et vous le profanez, vous le souillez, vous le traitez le plus outrageusement, qu'il se puisse.

E. — (2° *Quia injuriosissime.*) Une personne honorable peut être traitée indignement, humiliée, déshonorée en trois manières. Premièrement, si on la met en un lieu infâme, honteux et indigne, comme quand les tyrans idolâtres mettaient les saints martyrs au fond d'une fosse, dans les prisons des malfaiteurs; les vierges chrétiennes dans des tanières de luxure, dans des lieux où se ternit la pureté.

Secondement, quand on met un honnête homme en mauvaise compagnie, parmi des gens du néant, avec des hommes de sac et de corde, comme Jésus entre des voleurs: *Cum iniquis reputatus est.*

En troisième lieu, quand on l'emploie à des actions basses et serviles, à des exercices vils et abjects, comme quand Pharaon obligeait le peuple de Dieu à faire de la brique; comme quand les empereurs païens condamnaient les saints confesseurs aux mines, aux galères et autres actions d'esclaves. Le saint nom de Dieu est déshonoré, non parmi les païens, mais parmi les chrétiens en ces trois manières. Ce qui est effroyable à dire, ce qui est horrible à penser, on le fait promener par les lieux infâmes, on le prononce témérairement dans les banques des usuriers, dans les danses, brelans, cabarets, retraites de débauches et de crimes. On nomme Dieu, on nomme le diable en même temps, et tout ensemble, comme s'ils étaient compagnons: quelle impiété! On l'emploie à des actions et entreprises abominables, noires, diaboliques: quelle effronterie! Vous jurez pour exhaler votre colère, pour paraître bon compagnon, pour faire un contrat injuste, pour tromper votre voisin en vendant ou en achetant, et pour séduire des filles; et quand il n'y aurait pas autre chose, vous

l'employez à des mensonges comme si Dieu était le complice des fourbes et la caution des imposteurs.

Et, ce qui est encore plus exécrable, on ne s'en prend pas seulement au saint nom de Dieu par des jurements et des parjures, on s'en prend à sa Majesté par des reniements et des blasphèmes. Un ancien philosophe étant allé voir un de ses voisins qui était mondain et vicieux, et l'ayant trouvé dans une chambre bien nette, bien propre, bien parée, et tapissée, lui cracha au visage; l'autre s'en formalisant : J'avais besoin de cracher, et je n'ai trouvé en ta chambre aucun lieu plus sale et plus digne de mon crachat que ta face; c'était une grande injure, mais elle n'était faite qu'à un homme. Voici une chose bien plus étrange. Un cavalier étant l'autre jour dans la chambre du roi, et sentant une effusion de bile qui le prenait et l'obligeait à vomir, au lieu de sortir promptement de la chambre, au lieu de chercher quelque recoin, il vomit sur la pourpre du roi, en présence de sa majesté, y a-t-il rien au monde de si vilain que cela? Quand on a envie de vomir, on cherche le vaisseau le plus vil, le lieu le plus sale qu'on puisse trouver. Vous êtes transporté de colère, c'est une effusion de bile, un débordement de fiel; que prenez-vous pour décharger votre cœur, pour dégorger votre fiel et votre venin? la pourpre du Roi des rois, le sang précieux de Jésus; vous vomissez votre bile sur sa tête adorable, sur sa chair immaculée, comme si la très auguste majesté de Dieu était le lieu le plus sale, le plus indigne de respect qui soit au monde, le réceptacle des ordures de son peuple.

TERTIUM PUNCTUM.

F. — (*Punitiones blasphemorun.*) Jésus a bien sujet de faire contre vous les plaintes qu'il faisait contre Judas qui le trahit et contre les bourreaux qui l'attachèrent à la croix; voici ce qu'en dit le Psalmiste, (Psal. 108. 3.) il se plaint que leur attentat était un péché de malice : *Expugnaverunt me gratis;* je n'avais donné à Judas et aux bourreaux aucun sujet de me persécuter, je ne leur ai point

fait de mal, je ne les ai jamais désobligés; au contraire je les ai souvent obligés, je leur ai fait beaucoup de bien, je les ai chéris affectueusement; et ils me rendent le mal pour le bien, la haine pour l'amour.

Ils pèchent par cruauté : *Persecutus est inopem et mendicum*, c'est une cruauté barbare de persécuter un pauvre, qui ne fait de mal à personne, qui est déjà assez affligé et mortifié par la disette; votre blasphème est un péché de cette sorte, il est infecté de ces mêmes circonstances beaucoup plus que celui de Judas et des bourreaux, c'est un péché de malice : *Expugnaverunt me gratis.* Judas espérait trente deniers, les bourreaux espéraient la récompense que les scribes et les pharisiens leur avaient promise; vous ne prétendez ni profit, ni plaisir, ni honneur, ni aucune récompense; c'est un péché d'ingratitude : Jésus vous a créé, conservé, racheté et comblé de prospérité, vous lui rendez le mal pour le bien; cette chair immaculée que vous blasphémez a été déchirée pour vous; cette mort adorable que vous outragez, a été soufferte pour votre salut, ce sang précieux que vous traitez si indignement, a été répandu pour votre rédemption.

C'est le prix de votre rançon, la médecine de votre âme, le remède de vos péchés; votre blasphème est un péché de cruauté : n'a-t-il pas assez souffert chez Caïphe, chez Pilate, sur le Calvaire? faut-il que vous l'affligiez encore plus, ajoutant plaie sur plaie? Les plaies que vous lui faites par vos blasphèmes, lui sont plus sensibles et plus intolérables que celles des clous et des épines : *Nonne satis pro te vulneratus est? Noli dare afflicto afflictionem novam; magis illum aggravant vulnera peccati tui, quam vulnera corporis sui.*

Voulez-vous voir comme ces injures lui déplaisent, écoutez ce qu'il dit de vous par le Prophète royal au même lieu, et afin que vous sachiez assurément que c'est de vous qu'il parle, il commence ainsi ce Psaume : Mon Dieu, faites, s'il vous plaît, mon apologie, parce que le pécheur dans sa ruse a ouvert sa bouche contre moi. Et voici les punitions

qu'il demande contre vous, ou qu'il prévoit et prédit devoir vous arriver : Que l'esprit malin soit toujours à son côté, qu'il perde tous ses procès, et au tribunal des hommes, et au jugement de Dieu, qu'il ne vive pas longtemps, que ses enfants après sa mort soient chassés de leur maison et rendus vagabonds, que ses créanciers et des étrangers ravagent et emportent tous ses biens, qu'il ne trouve point de secours en ses afflictions, et que personne n'ait pitié de ses orphelins, que son nom soit en peu de temps effacé de la mémoire des hommes. Il vous prédit encore des punitions spirituelles plus effroyables que celles-ci ; mais je les passe sous silence, parce que rien ne nous touche que ce qui tombe sous les sens, et tenez pour assuré que tout ceci vous arrivera tôt ou tard, ou spirituellement, ou corporellement, en ce monde, ou en l'autre. Dites donc avec David : *Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ labiis meis :* Mon Dieu, je vous supplie de poser une sentinelle en ma bouche, de mettre une porte à mes lèvres. Remarquez, dit S. Augustin, qu'il ne demande pas d'avoir en sa bouche une muraille, mais une porte. Quand une entrée est fermée par une muraille, on ne peut pas l'ouvrir et la fermer comme on voudrait ; quand il n'y a qu'une porte, on l'ouvre et on la referme selon les diverses occurrences. Ceux-là ont une muraille dans leur bouche, qui ne l'ouvrent jamais, ou presque jamais pour parler de Dieu, pour le louer, le bénir, le glorifier, le remercier de ses bienfaits, lui demander sa grâce, son secours, son amour ; ils se lèvent et se couchent, se mettent à table, et en sortent comme des bêtes ; ils ne peuvent pas dire comme David : J'ai ouvert ma bouche et j'ai attiré le Saint-Esprit en le louant et en le glorifiant. Ceux là n'ont point de porte, dont le même Prophète a dit, que leur bouche est comme un sépulcre toujours ouvert, dont on sent sortir continuellement une puanteur insupportable, des blasphèmes, des parjures, des reniements horribles et exécrables. *Pone, Domine, custodiam ori meo.* Quelle est cette sentinelle? dit S. Chrysostôme. C'est la crainte

de Dieu qui doit ouvrir et fermer cette porte, selon les diverses rencontres : elle doit l'ouvrir, pour vous faire souvent parler de Dieu à vos gens, de ses grandeurs, de ses perfections, de sa providence sur votre famille ; elle doit la fermer pour ne point jurer quand on ne veut pas croire, pour ne pas blasphémer quand vous êtes en colère, de peur d'encourir cette menace que Dieu vous fait par Jérémie : *Erudire, Jerusalem, ne recedat a te anima mea.* (Jerem. 6. 8.)

QUARTUM PUNCTUM. — *Documenta, etc.*

G. — (1° *A schola dæmonis.*) Corrigez-vous, âme chrétienne ; corrigez, si vous êtes sage, ces déréglements de votre langue, de peur que Dieu ne retire entièrement de vous ses grâces, ses affections, ses bénédictions. *Erudire;* pour vous apprendre votre leçon en un sujet de si grande importance, il faut vous mettre à l'école d'un démon d'enfer, d'un ange de paradis, du Sauveur du monde; oui, à l'école du démon; c'est S. Paul qui a mis à cette école deux blasphémateurs : Hyménée et Alexandre ; il les livra au diable, pour apprendre à ne pas blasphémer : *Quos tradidi Satanæ, ut discant non blasphemare.* (1. Timot. 1. 20.) Comme un jeune homme qui s'adonne au larcin, ou autre vice ; quand les remontrances de sa mère, les répréhensions de son père ne servent de rien, s'il tombe entre les mains de la justice, on le livre à un bourreau, on le fait fouetter par les rues, pour lui apprendre à être sage; et ce châtiment exemplaire est une leçon à tous ses semblables, qui leur apprend à craindre la justice. Ainsi S. Paul livra très justement ces deux blasphémateurs au diable, exécuteur de la justice divine, pour vous faire savoir que tous les blasphémateurs seront mis entre ses mains et livrés à sa cruauté une éternité tout entière, et afin que, quand vous voyez les tourments qu'il fait endurer à un pauvre homme possédé, pour un peu de pouvoir qu'il en a reçu, vous conjecturiez quel traitement il vous fera endurer toute l'étendue des siècles, quand vous serez entièrement livré et

abandonné à sa puissance et barbarie, en punition de vos blasphêmes.

H. — (2° *Sancti Michaelis.*) Mais ceux qui ont tant soit peu de piété, doivent apprendre leur leçon à une école plus digne d'un chrétien, à l'école d'un esprit céleste, de l'archange S. Michel. S. Jude dit (cap. unico. vers. 9.) qu'après la mort de Moïse, il y eut une dispute entre S. Michel et Lucifer, sur le corps de ce prophète. S. Michel connaissant que les juifs étaient enclins à l'idolâtrie, et prévoyant que s'ils avaient parmi eux le corps de leur législateur, ils seraient tentés de l'adorer, voulait le cacher, et le faire inhumer en quelque lieu secret; Lucifer au contraire, voulait que ce corps fût exposé au public. En cette dispute, S. Michel n'osa pas prononcer la moindre injure, ni une seule malédiction contre son adversaire : *Non est ausus judicium inferre blasphemiæ.* S. Jérôme en donne la raison : Lucifer avant sa chute était le premier de tous les anges, supérieur à S. Michel; S. Michel honorait encore la supériorité que Lucifer avait eue sur lui.

Un esprit angélique et bienheureux n'ose maudire le démon, et un petit artisan, une femme de rien ose maudire un chrétien ! Le prince de la milice céleste n'ose maudire Lucifer, parce qu'il a été son supérieur, quoiqu'il soit digne de toute malédiction, l'objet de l'exécration et de la réprobation de Dieu; et un valet de boutique, et un homme de néant, prend la hardiesse de blasphémer la très haute majesté de Dieu, qui est son roi, son juge, son souverain infiniment adorable, aimable, louable, redoutable !

I. — (3° *Christi.*) Mais il n'y a rien qui doive avoir tant d'ascendant sur notre esprit, que ces paroles du Fils de Dieu : *Nolite omnino jurare :* Ne jurez point du tout. Est-il possible de ne jamais jurer, me direz-vous ? S. Chrysostôme vous répond : (Homil. 8. ad populum.) Dieu commande, osez-vous bien demander si son commandement est possible ? Quand le roi a imposé un tribut, ne faut-il pas en passer par là ? va-t-on lui dire qu'il est impossible de le payer ? ceux qui recueillent les impôts ne disent-ils pas ;

Il n'y a pas de remède, c'est le roi qui l'a commandé, il faut obéir ? Quoi donc ! quoi donc ! le roi vous commande de donner de l'argent sous peine d'être en prison, et vous payez incontinent ; Dieu vous défend de jurer sous peine d'être damné, et vous dites que c'est impossible ! Qu'est-ce qui est plus difficile, ou s'abstenir de jurer, ou de payer un grand impôt et de trouver de l'argent quand on n'en a point.

Oui, mais on ne me croira pas si je ne jure. Qui vous l'a dit ? c'est tout au contraire, plus vous jurez, moins on doit vous croire.

Quand vous m'assurez quelque chose, ou je crois que vous êtes méchant et menteur, ou je crois que vous êtes homme de bien et véritable ; si je pense que vous êtes un méchant homme, je ne vous croirai pas, même quand vous jureriez : qui ne se fait pas conscience de mentir et de tromper, ne se fera pas conscience de mentir et de se parjurer ; si je pense que vous êtes homme de bien, il n'est pas besoin que vous juriez, je vous crois bien sans cela. Quand donc vous jurez sans être requis, vous mettez en compromis votre probité, vous montrez que vous n'êtes pas digne d'être cru, et que vous avez coutume de mentir. *Excusatio non petita est accusatio manifesta*, dit la maxime du droit : Le criminel qui s'excuse d'un crime dont il n'est pas accusé, s'en accuse en s'excusant. Si vous avez besoin de jurer pour être cru, c'est signe que vous seriez menteur, si vous ne juriez pas : si vous êtes menteur, vous êtes méchant homme ; si vous êtes méchant, vous pouvez bien me tromper lors même que vous jurez.

Cet ancien qui disait qu'on trompe les enfants avec des noisettes, et les hommes avec des serments, savait bien que le jurement est un instrument de tromperie dans la bouche des méchants. Aristote interrogé quelle peine mérite le menteur, répondit : Il mérite qu'on ne le croie pas, même quand il dit vrai ; et moi, j'ajoute : Même quand il jure. Au contraire un homme de bien est cru sur sa simple parole : si l'on savait que vous ne jurez jamais on croirait plus à une

de vos paroles, qu'à cinquante serments. Qu'ainsi ne soit! dit S. Chrysostôme. N'est-il pas vrai que vous me croyez mieux, moi, dis-je, qui ne jure point, que ceux qui jurent tous leurs grands serments? Vous me direz : Cela est vrai, mais si l'on vous croit c'est parce que vous êtes prêtre, prélat, prédicateur. Je veux vous montrer que ce n'est pas cela. Si j'avais coutume de jurer ou d'être menteur, vous ne me croiriez pas, tout prélat et prédicateur que je suis : c'est donc la seule confiance que vous avez en ma probité; qui fait que vous me croyez. Donc si l'on vous estime homme de bien, on vous croira sur votre simple parole; on vous estimera homme de bien, on verra que vous craignez Dieu, si l'on voit que vous ne jurez point et que vous obéissez à cette parole de Jésus : *Ego autem dico vobis : Nolite omnino jurare :* Quant à moi je vous dis : Ne jurez en aucune façon. S. Chrysostôme (hom. 5. ad pop.) dit : Ce mot *ego*, moi, est expressif, comme quand il dit : C'est moi qui vous envoie ainsi que des brebis au milieu des loups. Si c'était un autre que le Fils de Dieu qui dît ces paroles, ce serait se moquer d'eux de les envoyer parmi des loups, puisque ce sont des ouailles; mais il dit : C'est moi qui vous envoie; moi, dis-je, qui changerai les loups et vous les ferai vaincre. Ainsi, en disant : Quant à moi, je vous dis : Ne jurez point, c'est comme s'il disait : Je vous en ferai la grâce si vous me la demandez. Il faut donc la lui demander, et travailler de notre côté; j'oserai vous donner le conseil que S. Chrysostôme donnait à ses auditeurs : il leur conseillait, quand ils jureraient, de se priver ce jour-là du souper, et d'imposer cette pénitence à leurs domestiques toutes les fois qu'ils jureraient : *Jube non pransos cubare, et hanc tibi damnationem impone, damnationem non damnum, sed lucrum ferentem :* Cette amende vous amendera et ne vous apportera point de dommage, mais du profit. Vous vous moquez de ce conseil; hélas! si vous saviez ce que vous coûtera chaque jurement, vous ne voudriez pas seulement vous abstenir d'un repas, mais passer plusieurs jours sans manger, pour être exempt d'un seul péché que

vous commettez en jurant. Le bienheureux S. Louis, évêque de Toulouse, fils du roi Charles II, roi de Sicile, et neveu du roi de France S. Louis, était pour le moins aussi sage que vous, et il ne se moquait pas de ce conseil, mais il faisait plus encore. Etant encore jeune prince à la cour de son père, il jeûnait au pain et à l'eau toutes les fois que quelqu'un de ses gens avait juré le saint nom de Dieu. Vous n'êtes pas si zélé, mais au moins baisez la terre, ou donnez deux liards aux pauvres, ou faites quelqu'autre pénitence toutes les fois que vous jurerez.

Ego autem dico vobis, dit le Sauveur : C'est moi qui vous ai donné votre langue, est-il raisonnable qu'elle soit employée à m'offenser si souvent ? *Ego*, c'est moi qui ai votre nom en si grand honneur : *Honorabile nomen eorum coram illo;* comment pouvez-vous déshonorer le mien sans scrupule et par tant de crimes ? *Ego*, c'est moi qui, étant le Verbe divin, la parole éternelle, me suis obligé au silence de l'enfance, et je le garde si étroitement pour l'amour de vous en l'eucharistie ; cet exemple n'est-il pas capable d'arrêter votre langue !

Dico vobis, à vous qui devez être, sans comparaison, plus consciencieux que les païens. Un ancien philosophe nommé Clymias, au rapport de S. Basile, aima mieux être condamné à payer trois talents, qui valaient dix-huit cents écus, que de prêter le serment, même pour la vérité. (S. Basil. de legendis gentilium libris.)

Nolite omnino jurare; ne jurez point du tout, ne dites point : Sur mon Dieu, je vous dis cela devant Dieu, j'appelle Dieu à témoin, par le bien que voilà, par le jour qui nous éclaire, je puisse mourir présentement, jamais je ne sorte d'ici; mais dites seulement : Cela est, ou cela n'est pas : *Sit sermo vester : est, est : non, non.*

Bénissons le Fils de Dieu de nous avoir donné un avis si salutaire, prenons la résolution de suivre son conseil, puisqu'il est appelé l'ange du grand conseil et la sagesse éternelle. Demandons-lui la grâce de garder cette résolu-

tion, afin qu'ayant honoré son saint nom en cette vie, il nous donne quelque jour le nouveau nom qu'il a promis à ceux qui vaincront leurs mauvaises habitudes, et que nous le bénissions éternellement dans le royaume des cieux. *Amen.*

SERMON CCCL.

POUR LE LUNDI DE LA SIXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

LA FERVEUR DANS LA PRATIQUE DES BONNES OEUVRES EST IMPORTANTE POUR NE PAS RETOMBER DANS LE PÉCHÉ.

Maria ergo accepit libram unguenti nardi pistici pretiosi, et unxit pedes Jesu. (Joan. 12. 3.)

Il est vrai que, comme nous disions hier, la prière est très efficace pour obtenir de Dieu la persévérance ; mais elle seule ne suffit pas, elle doit être accompagnée de la pratique des bonnes œuvres, car l'ange Raphael, parlant au vénérable Tobie et à son fils, ne leur disait pas simplement que l'oraison est bonne : *Bona est oratio ;* mais il ajouta qu'elle est bonne avec le jeûne et l'aumône : *Cum jejunio et eleemosyna.* (Tob. 12. 8.) En l'Evangile de ce jour, sainte Madeleine, pour conserver et augmenter la grâce qu'elle avait reçue en sa conversion, exerce une action héroïque de vertu et de surérogation, répandant sur les pieds du Sauveur une livre de parfum très précieux. Pour vous instruire et vous exhorter à l'imiter, j'ai à vous faire voir par l'Ecriture sacrée, par les saints Pères, par les conciles de l'Eglise, par des comparaisons, par des exemples, que pour ne pas retomber au péché, il importe beaucoup d'être fervent en la pratique des bonnes œuvres. Nous devons l'être par le secours de votre grâce et à votre imitation, ô sainte et bienheureuse Vierge ! vous êtes représentée par cette femme forte, tant exaltée au livre des Proverbes. Ce que le Saint-Esprit loue et célèbre en vous

avec le plus d'éloge et d'honneur, c'est votre diligence et assiduité au travail : *Operata est consilio manuum suarum. Manum suam misit ad fortia, panem otiosa non comedit.* Vous avez accompli toutes ces prophéties par les grands services que vous avez rendus à votre Fils, par les très excellentes et très héroïques vertus que vous avez pratiquées ; accomplissez, s'il vous plaît, ce que le Saint-Esprit ajoute : *Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem :* Ouvrez avec profusion les mains de vos libéralités sur ces pauvres qui vous réclament. *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. A. *Cur Deus exigit a nobis bona opera, ut salvet nos.*

Punctum unicum. *Bona opera sunt necessaria ad conservandam gratiam :* B. 1° *Scriptura.* — C. 2° *Patribus.* — D. 3° *Sensu Ecclesiæ.* — E. 4° *Comparationibus.* — F. 5° *Exemplis.*

Conclusio. G. *Instructiones conglobatæ per paraphrasim illorum verborum :* Quodcumque potest manus tua.

EXORDIUM.

A. — (*Cur Deus*, *etc.*) Les théologiens qui doivent prendre pour devise cette parole du Psalmiste : *Lucerna pedibus meis verbum tuum*, *Domine*, et l'Ecriture sacrée, pour règle de leurs maximes, procèdent en leurs prédictions d'une manière toute contraire à celles des astrologues. Les astrologues regardent les mouvements des cieux pour prédire aux hommes ce qui doit arriver sur la terre ; les théologiens au contraire regardent avec réflexion les mouvements des hommes sur la terre pour prédire et prophétiser ce qui doit leur arriver dans le ciel. Ils savent que les vérités si souvent répétées en l'Ecriture, sont celles-ci : les félicités et récompenses du ciel ne se donnent

qu'au poids et à la mesure des bonnes œuvres qu'on a pratiquées sur la terre : (Psal. 61. 13. — Matth. 16. 27. — Rom. 2. 6. — Apoc. 2. 23.) Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. Chacun recevra le salaire selon son propre travail. (1. Corinth. 3. 8.) Chacun remportera selon qu'il se sera comporté, πρὸς ἃ ἔπραξεν, selon ce qu'il aura pratiqué en son corps. (2. Cor. 5, 10.) L'homme moissonnera ce qu'il aura semé. (Galat. 6. 8.) Ce n'est pas que Dieu soit avare de ses biens, réservé en ses libéralités, et que nos bonnes œuvres puissent ajouter un petit surcroît à sa béatitude et félicité essentielle ; mais c'est qu'il veut exercer et faire voir en ceci ses divines perfections, et principalement sa bonté et sa justice adorable ; sa bonté, en ce qu'il daigne se servir de ses créatures pour un emploi si honorable et si glorieux. S. Chrysostôme dit fort bien : Quand Dieu créa les cieux et les éléments, quand il attacha le soleil et les autres astres au firmament, quand il émailla la terre de cette agréable bigarrure que nous y admirons, s'il vous eût fait l'honneur de se servir de vous comme d'organe et d'instrument pour toutes ces productions, ce vous serait une grande faveur ; il fait bien davantage. A votre avis, qu'est-ce qui est plus, ou la terre, ou une âme raisonnable ? la splendeur du soleil ou la lumière de la foi ? Il ne se sert pas de vous pour allumer ce flambeau du monde, qui est l'objet de la vue des fourmis et des moucherons, mais pour faire briller en vous la lumière des mystères divins, qui est l'objet de l'entendement des anges ; il ne vous emploie pas à planter les sept planètes au firmament, mais les sept dons du Saint-Esprit en votre cœur ; non à émailler la terre d'une belle variété de fleurs, mais à émailler et orner votre âme des vertus infuses et surnaturelles. Les vertus, à votre avis, ne sont-elles pas plus excellentes que les fleurs d'une prairie ? le bon être n'est-il pas plus précieux et plus souhaitable que l'être ? Dieu vous a donné l'être sans vous, il ne veut pas vous donner le bon être sans vous : *Qui creavit te sine te, non salvabit te sine te.*

Il exerce aussi sa justice parce que l'homme en état d'in-

nocence et de sainteté originelle, n'ayant pas voulu obtenir sa dernière fin et sa souveraine béatitude par une voie douce et facile, suave, conforme et presque naturelle à l'heureux état où il était, il est juste qu'il ne puisse l'acquérir que par des actions laborieuses, en se faisant violence, et par une grande ferveur au service de Dieu. C'est ainsi que s'entend cette parole de Jésus : *Regnum cœlorum vim patitur ;* c'est de la vie éternelle aussi bien que de la corporelle que s'entend cet arrêt : Tu gagneras ta vie à la sueur de ton visage. C'est ce que ne considerent pas plusieurs personnes dans le monde, qui pensent être assurées de leur salut, parce qu'elles ne font pas de grands maux, bien qu'elles fassent fort peu de bien. Pour moi, dit cet avocat, ce procureur, ce marchand, je ne fais tort à personne, je conduis paisiblement ma famille, je plaide innocemment pour ceux qui me paient, je gagne ma vie en ma boutique, j'entends la messe le dimanche matin, le reste du jour je passe le temps en quelque honnête récréation ; je ne voudrais pas faire une méchanceté noire pour tous les biens du monde ; mais de communier tous les mois, d'ouïr la messe aux jours ouvrables, d'aller au sermon ou à vêpres aux jours de fêtes, de faire l'examen de conscience, de plaider pour les orphelins ou autres pauvres qui n'ont rien à me donner, de faire de grandes aumônes, je laisse cela aux plus fervents, ce sont des œuvres de conseil et de surérogation, non de commandement et d'obligation. Pour moi, dit cette dame, je crains le péché mortel plus que la mort, parce que je redoute d'être brûlée ; mais je ne désire pas être si spirituelle. Je ne suis pas religieuse, je me lève à huit ou neuf heures ; j'emploie une heure ou deux à m'ajuster, j'entends une petite messe, ainsi l'heure du dîner arrive ; après dîner, je fais des visites, ou je suis visitée, nous nous récréons en quelque divertissement innocent, sans jurer ni faire tort à personne ; mais de travailler à quelque ouvrage pour gagner de quoi faire des aumônes, comme vous dites, être de la confrérie des Dames de la Charité, visiter les pauvres malades et les prisonniers, instruire mes domestiques, faire lecture spirituelle,

je n'y suis pas obligée. Or, je veux vous faire voir que ces bonnes œuvres de surérogation sont si importantes à votre salut, que si vous les méprisez, vous courez risque de votre éternité.

Vous êtes en état de grâce, à la bonne heure, c'est le plus grand bonheur qui puisse vous arriver ; mais sachez qu'il y a cent et cent personnes en enfer, qui ont été autrefois en état de grâce aussi bien que vous et plus avantageusement que vous, et parce qu'elles n'y ont pas persévéré, elles se sont perdues. Pour être sauvé, ce n'est pas assez d'avoir la grâce de Dieu douze, quinze, vingt, trente, quarante ans ; il faut la conserver jusqu'au dernier soupir de la vie ; et pour la conserver et résister aux tentations qui la font perdre, nous avons besoin d'une autre grâce, d'une faveur et d'une assistance particulière. *Habemus thesaurum in vasis fictilibus ;* la grâce sanctifiante est un trésor plus précieux que toutes les finances des rois, elle coûte la vie au Fils de Dieu. Quand le prêtre vous la donne par l'absolution, il va puiser ce trésor dans le sang adorable de Jésus, dans le côté ouvert de Jésus, et il en enrichit votre âme ; mais le mal est que les autres trésors sont soigneusement gardés en un coffre de fer, fermé à double serrure ; au lieu que ce divin trésor n'est qu'en un pot de terre, en un vaisseau d'argile qui se brise au premier choc en notre cœur qui est frêle et fragile comme verre ; qui ne voit que ce vase a besoin d'un étui ? cet étui est une grâce qu'on appelle grâce auxiliaire, grâce de sauvegarde et de protection. Entendez-moi bien, car je ne vous dirai rien qui ne soit reconnu de tous les docteurs, et tiré des principes de notre foi. Quoique vous ayez la grâce habituelle et sanctifiante, c'est-à-dire la grâce qui fait les Saints, quand vous en auriez autant que la très sainte Vierge et que tous les Saints en ont eu sur la terre, vous ne sauriez conserver cette grâce, persévérer jusqu'à la fin, et résister aux tentations sans un nouveau secours, sans une aide et une faveur particulière de Dieu; c'est la conclusion expresse de S. Thomas (1. 2. q. 109. art. 9. et 10.) et des autres théologiens. Le concile de

Trente l'a déclaré par ces paroles: « Si quis dixerit justificatum « sine speciali Dei auxilio in accepta justitia perseverare « posse, vel cum eo non posse, anathema sit. » (sess. 6. can. 22.) C'est cette grâce que l'Eglise demande si souvent en ses prières quand elle met en la bouche des plus grands Saints ces paroles : « Sub umbra alarum tuarum protege « nos ; familiam tuam continua pietate custodi, ut quæ in « sola spe gratiæ cœlestis innititur, tua semper protectione « muniatur. Deus qui conspicis omni nos virtute destitui, « exterius, interiusque custodi. » Nous disons *exterius, interiusque*, parce que cette grâce de protection comprend deux bienfaits : le premier est un soin particulier que Dieu a de réprimer la furie de l'esprit malin ; la puissance de cet ennemi est si grande, ses subtilités si déliées, ses inventions si fines, son expérience si longue, sa volonté si enragée contre nous, que si Dieu ne l'empêchait, il ébranlerait et pervertirait les plus saints ; mais Dieu le tient en bride, il ne peut pas nous tenter autant qu'il le voudrait ; mais autant que Dieu le permet. Il est comme un dogue d'Angleterre ou un lion qu'on tient à l'attache, qui ne peut nuire à personne, qu'autant que le maître lui donne la chaîne ou plus longue ou plus courte. Quand une âme est bien avant dans les bonnes grâces de Dieu et en sa sauvegarde particulière, il modère l'envie dont Satan brûle de la perdre, il émousse la pointe de ses armes, et empêche qu'il ne la tente si furieusement qu'il le voudrait : et cette même providence divine détourne des âmes que Dieu aime, les puissantes tentations qui leur pourraient arriver de la part du monde ou de la chair, en tel lieu, en telle rencontre, en telle occasion. Dieu prévoit qu'eu égard à notre inclination, à notre faiblesse et à la disposition de notre faiblesse et à la disposition de notre cœur, si nous étions attaqués d'une telle tentation, en telle conjoncture, avec telles circonstances, nous succomberions infailliblement. Et par les secrets ressorts de sa miséricorde et de sa sagesse infinie, il éloigne telle tentation et dispose tellement les choses que nous n'en sommes pas assaillis. Si Dieu vous ouvrait les yeux, comme

il le fera dans le ciel, pour vous faire voir les traits de sa providence sur vous, vous diriez : Si je fusse allé un tel jour à ce banquet, à ce bal, à cette assemblée d'hommes et de femmes, la vue d'une telle créature m'eût charmé, j'eusse conçu une mauvaise pensée, j'y eusse consenti et persévéré, j'eusse pris une querelle contre un tel, je me fusse battu en duel, ou j'eusse pris contre lui une inimitié irréconciliable qui m'aurait perdu ; j'en ai été détourné par une maladie qui m'est arrivée, ou par un tel qui m'a mené ailleurs, et tout cela s'est fait par la conduite de Dieu : *Exterius, interiusque custodi.* Le second bienfait est une grâce intérieure, puissante et extraordinaire, qui nous tient quelquefois par la main, fortifie notre cœur dans les assauts, et fait que nous résistons virilement pour l'amour de Dieu.

PUNCTUM UNICUM—*Bona opera, etc.*

B. — (1° *Scriptura.*) Or, cette grâce extraordinaire de sauvegarde et de protection particulière, ne se donne pas à tous ; Dieu ne l'accorde qu'à ses favoris, à ceux qui sont en bon état devant lui, aux âmes pour lesquelles il a des inclinations et des affections spéciales ; et par conséquent il importe beaucoup de l'obtenir de Dieu par une grande fidélité et une grande ferveur à son service, et par la pratique de plusieurs bonnes œuvres.

En l'Ecclésiastique, (Eccle. 7. 27.) le Sage parlant de la tentation, sous la métaphore d'une courtisane qui gagne les hommes par mille amorces et piperies, dit qu'elle a des piéges, des lacets, des filets qu'il est mal aisé d'éviter : *Laqueus venatorum est, sagena cor illius, vincula sunt manus ejus.* Puis il ajoute : *Qui placet Deo, effugiet illam.* En hébreu il y a : *Tob liphné ha eloin, bonus coram Domino.* Les Septante tournent : ἀναθος πρὸς προσώπου τοὺ θεοῦ ἐξαιρεθήσεται ἀπ'ἀυτῆς.

David (Psal. 17. 26.) est du même avis que son fils Salomon : *Cum sancto sanctus eris, et cum viro innocente innocens eris, cum electo electus eris.* Vatable tourne : *Cum liberali liberalis eris, cum sincero et candido sincere et candide agens.* C'est à Dieu que le Psalmiste parle, comme on peut le voir en ce qui suit : Mon

Dieu, vous êtes libéral envers ceux qui le sont à votre égard. Quest-ce que la libéralité? qu'est-ce qu'être libéral envers quelqu'un ? C'est lui donner plus que vous n'êtes obligé. Si vous ne payez à votre valet que le salaire de dix écus que vous lui avez promis ; vous êtes juste, non libéral ; si vous lui en donnez vingt autres de surplus, c'est libéralité. Vous avez coutume de dire : Je ne suis pas obligée de saluer la première une telle qui m'a offensée : elle est plus jeune et de plus basse condition que moi; c'est à elle à faire son devoir, et puis je ferai le mien ; je ne suis pas obligé de visiter, ou d'envoyer visiter ce pauvre malade mon voisin, d'enseigner les mystères de la foi à mes métayers, je ne suis pas leur père spirituel. Est-ce un péché mortel de perdre les après-dînées à jouer, les soirées jusqu'à dix et onze heures à cajoler, les matinées à se mirer et ajuster ? Supposons que ce ne soit, ni péché mortel, ni véniel ; supposons que vous ne soyez obligé à aucune de ces œuvres de surérogation ; si vous ne faites pour Dieu que ce à quoi vous êtes obligé, vous n'êtes pas libéral envers lui, peut-être qu'il ne le sera pas envers vous. Sachez que tôt ou tard, ou en santé, ou au lit de la mort, vous serez attaqué de quelque forte tentation, ou de haine, à cause de quelque grand tort qu'on vous aura fait, ou d'impureté, à la vue de quelque objet charmant qui se présentera à vous, ou de désespoir, à cause de la grandeur de vos péchés, ou de curiosité et de doute en la foi. En telle occasion où il s'agira de votre éternité, pour n'être pas terrassé par la tentation, vous aurez besoin d'une aide et d'une assistance particulière de Dieu ; vous n'avez pas été libéral envers lui, il ne le sera pas envers vous ; vous n'avez pas voulu faire pour lui ce à quoi vous étiez précisément obligé, il fera de même envers vous ; il vous donnera cette grâce commune, générale, ordinaire qu'il à coutume de donner ; mais la grâce particulière et surabondante, la grâce de choix et d'élite, qui est à double ressort, qui produit infailliblement son effet, qu'il ne donne qu'à ses favoris, il vous la refusera, parce qu'il n'est pas obligé de vous la donner.

S. Pierre disait aux fidèles : (2. Petr. 1. 10.) « Fratres, « satagite ut per bona opera certam vestram vocationem « et electionem faciatis, sic enim facientes non peccabitis « aliquando ; sic enim abundanter ministrabitur vobis « introitus in æternum regnum Domini nostri : » Mes frères, ayez grand soin d'assurer et de confirmer votre vocation et votre élection par les bonnes œuvres ; car par ce moyen vous ne tomberez pas, ou vos chutes étant plutôt des effets d'infirmité que de malice, vous jouirez du dernier effet de la prédestination, qui est la gloire, laquelle vous fera aussi grands et heureux dans le royaume éternel de Jésus-Christ notre Seigneur, que vous aurez été fidèles à la pratique des bonnes œuvres.

C — (2° *Patribus.*) S. Chrysostôme dit fort bien : « Scitis quod hostem habemus perpetuum, et fœderis « nescium, unde magna nobis vigilantia opus est, non aliter « autem eum vincemus quam si per optimam conversa- « tionem supernum nobis auxilium conciliemus : » (homil. 60. Genes.) Vous savez que nous avons un ennemi infatigable, qui est toujours aux aguets, qui ne donne point de trève ; nous avons donc besoin d'une grande vigilance et nous ne le surmonterons jamais, si nous n'obtenons le secours de Dieu, par une sainte police et un bon réglement de vie : διὰ τῆς ἀρεστῆς πολιτείας.

S. Basile est du même avis : (in Constitutionibus monasticis, cap. 1.) « Si quis ignaviæ se dederit, hunc Deus nec adjuvat, « nec exaudit ; qui ergo optat se a Deo adjuvari, non de- « serit quod decens est ; qui enim non deserit quod decens « est, is nunquam deseritur ab auxilio divino. » Dieu n'exauce et n'aide pas volontiers celui qui s'adonne à la paresse : si donc vous désirez être secouru de Dieu, vous ne devez pas négliger le bien que vous pouvez faire ; car celui qui fait le bien qu'il doit, n'est jamais abandonné du secours divin.

D.—(3° *Sensu Ecclesiæ.*) C'est ce qui fait que l'Eglise nous met cette prière en la bouche pour le moins deux fois en carême : *Ut bonis operibus inhærendo, tuæ semper virtutis mereamur protectione defendi :* Mon Dieu,

faites-nous la grâce de nous adonner aux bonnes œuvres, afin que nous méritions d'être à la sauvegarde et à la protection de votre puissance.

Et la même Eglise au concile de Trente,(sess. 6. cap. 13.) après avoir dit que la persévérance est un don de Dieu et qu'elle ne peut venir d'ailleurs, ajoute que les justes doivent faire leur salut avec crainte et tremblement, et s'adonner aux veilles, aux travaux, aux jeûnes, aux prières, aux aumônes, se souvenant qu'ils sont exposés aux tentations du monde, du diable et de la chair, qu'ils ne les sauraient vaincre sans l'assistance de la grâce de Dieu, qu'il faut obtenir par une grande ferveur en son service ; car comme les palmes croissent dans les pays chauds, ainsi les victoires croissent dans les âmes et dans les communautés ferventes en l'amour de Dieu.

E.—(4° *Comparationibus.*) Le vénérable Bède explique ceci par une autre comparaison. Quand vous êtes dans une barque sur une rivière rapide, elle vous emporte infailliblement en bas, si vous ne ramez à force de bras contre le courant de l'eau. (1).

F. —(5° *Exemplis.*) Nous voyons au Texte sacré, que le Saint-Esprit reproche à la plupart de ceux qui sont tombés, que la première disposition et principale cause de leur chute, a été la négligence à faire de bonnes œuvres. L'abbé Rupert et, avant lui, le pape Gélase, ont remarqué qu'on ne lit point en la Genèse, que le premier homme et sa femme se soient élevés à Dieu après leur création, l'aient loué de ses œuvres, et remercié de ses bienfaits. S'ils l'eussent fait, Dieu eût détourné la tentation du serpent, ou eût empêché la femme d'être séduite. Il vous semble qu'il n'y a pas grand mal de ne point prier Dieu le matin, de ne point entendre de messe aux jours ouvrables, parce que cela n'est pas commandé. Supposons qu'il n'y ait point de péché ; mais ce peut-être une disposition à de grands péchés : pendant la journée vous ren-

(1) Nisi mentis contentio fervent, unda mundi non vincitur, per quam ad ima semper anima revocatur. (Bed. in cap. 13. Luc.)

contrez des objets de concupiscence, des serpents qui vous présentent le fruit défendu, des gens qui vous amorcent à la volupté, qui vous provoquent à la colère, qui vous conduisent à la débauche; si vous eussiez prié Dieu le matin, il eût détourné ces occasions, il vous eût ôté de l'esprit la pensée d'aller en tel lieu où vous avez été blessé. Vous vous contentez d'entendre une petite messe le dimanche; si vous eussiez été à la grand'messe et à vêpres, vous eussiez évité la rencontre d'un tel, qui vous a conduit au cabaret, au brelan, où vous vous êtes perdu.

En Daniel, (5. 23. 24) le prophète prononçant au roi Balthazar la sentence de mort qui avait été minutée contre lui dans le ciel, et écrite sur la paroi de sa salle, lui dit: « Deum qui habet flatum tuum in manu sua, et omnes « vias tuas non glorificasti : idcirco ab eo missus est ar- « ticulus manus, qui scripsit hoc quod exaratum est : » Vous n'avez pas glorifié Dieu, qui a votre vie en son pouvoir; voilà pourquoi cette main miraculeuse a gravé cet arrêt de mort contre vous.

S. Paul parlant des philosophes païens (Rom. 1. 21.) dit: « Quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorifi- « caverunt, aut gratias egerunt. Quapropter tradidit illos « Deus in desideria cordis, in immunditiam, in passiones « ignominiæ, in reprobum sensum. » L'omission des bonnes œuvres a été le premier degré par lequel Balthasar et les anciens philosophes sont descendus à la réprobation finale, à la damnation éternelle; ils n'ont pas remercié Dieu de les avoir créés, ils ne l'ont pas glorifié de ce qu'il les conservait; en punition de ce manquement: *Idcirco, quapropter,* Dieu a retiré ses lumières de leur esprit: *Obscuratum est cor eorum;* ils se sont livrés à la tyrannie de leur concupiscence, à des actions honteuses, à des abominations dénaturées et à un sens réprouvé.

En la loi de grâce, nous voyons que S. Pierre, oui, S. Pierre, le prince des apôtres et le plus fervent de tous, pour s'être tant soit peu attiédi et relâché en la pratique des dévotions que Dieu demandait de lui, tomba lourde-

ment, et fut en danger de se perdre. En la passion du Fils de Dieu, en la maison de Caïphe, au lieu de s'appliquer à considérer les souffrances du Sauveur, d'admirer sa patience, d'honorer les vertus héroïques qu'il pratiquait, d'adorer les desseins du Père éternel sur lui, il s'amusa à se chauffer, à s'entretenir avec des valets. Ce manquement affaiblit son âme, éloignant de lui l'assistance particulière de Dieu; il tomba à la première secousse. Enfin, l'expérience montre que ceux qui ne font point de bien, ou fort peu, font de grands maux tôt ou tard. J'en appelle à témoin plusieurs de ceux qui m'entendent : les gens qui perdent leur temps en jeux, danses, promenades, visites superflues et autres passe-temps, qu'ils appellent divertissements innocents, qui ne prient Dieu, ni soir, ni matin, que par manière d'acquit, qui ne se confessent qu'à Noel et à Pâques, s'ils veulent confesser la vérité, avoueront qu'ils commettent souvent des saletés en leurs corps ou en leurs cœurs, qu'ils sont vindicatifs, envieux, orgueilleux, et qu'ils commettent d'autres péchés qui ne les déshonorent pas devant les hommes, mais qui les rendent détestables devant Dieu.

CONCLUSIO.

G. — (*Instructiones, etc.*) Le Saint-Esprit, par la bouche du Sage, nous donne un salutaire avis, ou pour mieux dire, un abrégé de tous les avis qu'on peut donner en ce sujet. Mon Sauveur Jésus, faites-nous la grâce de les écouter attentivement, de les imprimer bien avant dans notre cœur et de les mettre en pratique : « Loquere, Domine, quia audiunt servi tui. Quodcumque potest facere « manus tua : instanter operare : quia nec opus, nec ratio, « nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos quo tu « properas. » (Eccle. 9. 10.) Il y a au grec : πάντα ὅσα ἂν εὕρῃ ἡ χείρ σου τοῦ ποιῆσαι, ὡς ἡ δύναμίς σου ποίησον : *Omne quod invenerit manus tua ad faciendum, secundum vires tuas fac.* Autant de paroles, autant de belles instructions. Il parle à un fainéant, et il lui dit : Vous allez en enfer : *Apud inferos qua tu properas.* L'état de négli-

gence où vous vivez, est plus dangereux pour votre salut, que vous ne pensez : c'est le grand chemin qui conduit en enfer. Vous vous refroidissez en l'amour de Dieu; vous vous dégoûtez de vos bonnes coutumes et pratiques de vertu; vous en quittez aujourd'hui une, demain l'autre; peu à peu votre âme s'affaiblit, Dieu s'éloigne de vous, ses grâces et inspirations se diminuent; une vive tentation arrivera, vous succomberez, la mort vous surprendra, vous voilà perdu.

Operare. C'est pitié de voir à quoi les hommes s'amusent, je dis même les moins vicieux : l'un se laisse accabler de vieillesse et mélancolie, qui lui émousse la vigueur d'esprit, l'autre se laisse appesantir par je ne sais quelle paresse, quel engourdissement spirituel; un autre perd son temps à combattre ses imaginations, et à examiner : Ai-je consenti? n'ai-je pas consenti? il envisage toutes les chimères qui lui passent par l'esprit. *Operare*, appliquez-vous à quelque honnête travail de corps ou d'esprit, excitez-vous à faire quelque chose pour la gloire de Dieu, pour la charité du prochain, pour le service de l'Eglise; voyez ce qu'il y a en vous, en votre famille, en votre voisinage qui vous puisse fournir quelque occasion de piété ou de charité, tâchez de vous y employer à bon escient, et vous verrez que cet engourdissement se dénouera, cette mélancolie et ces imaginations s'évanouiront.

Manus. Livrez-vous au travail, cela est beau et de bonne édification, conforme à la coutume des premiers chrétiens. Quand on voit une dame qui n'est jamais oisive, qui étant visitée ou visitant ses voisines, a toujours l'ouvrage à la main, le Saint-Esprit l'en loue, quand elle ne ferait que tenir sa quenouille. (1) Si vous eussiez été au monde quand le Fils de Dieu était sur terre, n'eussiez-vous pas été bien aise de filer et coudre pour lui faire des chemises? Il aura plus agréable que vous le fassiez pour les pauvres qui sont ses membres. Sainte Mélanie la jeune, qui avait de grands biens en Italie, en Sicile, en Angleterre, qu'elle employait pour les pauvres, copiait des livres pour gagner de l'argent et en

(1) Digiti ejus apprehenderunt fusum. (Proverb. 31. 19.)

faire des aumônes : car l'imprimerie n'étant pas encore inventée, on gagnait beaucoup à transcrire des livres.

Manus tua, non pas *aliena*. Ce que vous pouvez faire par vous-même pour l'amour de Dieu, ne le faites pas par autrui : il n'a pas voyagé, travaillé, enduré la mort pour votre salut par procureur, il l'a fait en personne : *Ego, ego ipse.*

Ne dites jamais : Un autre assistera ce pauvre, instruira ce villageois ; si chacun disait ainsi, rien de bon ne se ferait. Quand Dieu vous présente l'occasion et vous donne l'inspiration de faire quelque bien et le demande de vous, ne faites pas comme les enfants paresseux et désobéissants, qui disent à leur mère : Que mon frère y aille, que ma sœur le fasse. En ce qui est des bonnes œuvres, on fait dans le monde comme ceux qui jouent à la paume, on se renvoie la balle de l'un à l'autre : on ne sait à qui s'adresser en un bon dessein pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. A qui est-ce d'empêcher qu'il n'y ait des brelans, tanières de luxure, et autres lieux de débauches dans la ville? Les lieutenants et baillis disent : Ce n'est pas à nous, nous ne pouvons être juges et parties, c'est à l'avocat du roi à faire ses plaintes ; l'avocat dit : C'est au procureur fiscal à faire informer ; le procureur fiscal dit : C'est au magistrat ; le magistrat dit : C'est au gouverneur, qui a plus d'autorité que nous. Ainsi toutes les œuvres de Dieu demeurent imparfaites, ainsi les affaires de Dieu demeurent en arrière. On n'a point de zèle ni de passion pour sa gloire. S'il y allait de vos intérêts, vous trouveriez bien des raisons pour faire voir que c'est à vous à y mettre ordre.

Quodcumque invenerit. Il faut se servir de quelque invention, inventer quelque moyen de tromper saintement votre paresse et vous obliger à faire de bonnes œuvres, comme serait de prier votre confesseur de vous les donner pour pénitence, ou de faire de jour à autre de petits vœux quand vous êtes en la ferveur de vos bonnes résolutions ; demain, si je ne me lève à telle heure, pour faire oraison, je donnerai deux sous aux pauvres ; après dîner, si je ne vi-

site un tel pauvre malade, je fais vœu de lui envoyer la moitié de mon souper.

Secundum virtutem tuam fac. Faites le bien selon le pouvoir que Dieu vous en donne, non selon le succès que vous en prévoyez; ne dites jamais : Peut-être que je ne réussirai pas dans ce bon dessein, mes gens ne profiteront pas de mes instructions, ce pauvre malade ou ce prisonnier retournera à ses débauches quand je l'aurai délivré. Dieu vous demande les bonnes œuvres; le fruit et le bon succès dépendent de lui. Dieu rendra à ses Saints le salaire de leurs travaux, dit le Sage. Il ne dit pas le salaire du fruit qu'ils auront fait, mais de leurs travaux. *Studium a nobis requirit Dominus, non profectum*, dit S. Ambroise. (1) S. Augustin priant Macédonius pour des malfaiteurs : Vous me direz, dit-il, qu'étant délivrés ils retourneront à leur mauvaise vie, le bon Dieu conserve bien en vie tant de personnes dont il prévoit les crimes. (S. Aug. epist. 54.)

Instanter operare. Quand vous avez l'inspiration et la commodité de faire une bonne œuvre, faites-la sur-le-champ, ne la remettez pas à demain; demain peut-être que l'occasion en sera perdue, vous n'en aurez plus la pensée, vous ne serez plus en état de grâce pour la faire avec mérite, peut-être que vous serez en l'autre monde, où le temps de mériter est passé : *Neque opus, neque ratio, neque scientia erunt apud inferos quo tu properas.* Toutes choses ont leur saison : c'est à présent le temps de semer, de travailler, de combattre; après la mort ce sera le temps de moissonner, de se reposer, d'être couronné. ***Amen.***

(1) Reddet Deus mercedem laboriosam Sanctorum suorum. (S. Ambros. 1. de virg.)

SERMON CCCLI.

POUR LE MARDI DE LA SIXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

DE LA CONFORMITÉ QUE NOUS DEVONS AVOIR A LA VOLONTÉ DE DIEU DANS NOS SOUFFRANCES.

Abba, Pater, omnia tibi possibilia sunt, transfer calicem hunc a me; sed non quod ego volo, sed quod tu.

Mon Père, mon Père, tout vous est possible, transportez ce calice loin de de moi; mais néanmoins que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne. (Marc. 14. 36.)

Le Fils de Dieu notre Sauveur, dans tout le cours de sa vie, et dans tous les mystères de sa passion, nous a donné des exemples rares et admirables de toutes les vertus chrétiennes; et l'une des plus signalées et des plus dignes d'être imitée est, à mon avis, ce renoncement de sa propre volonté, cette résignation qu'il en a faite entre les mains de Dieu; cette conformité qu'il a eue au bon plaisir de son Père, quand il lui a dit: Mon Père, mon Père, tout vous est possible, transportez ce calice loin de moi; mais néanmoins que votre volonté s'accomplisse, non pas la mienne.

C'est à la pratique de cette vertu que S. Pierre nous exhorte, quand il dit: Jésus-Christ a souffert pour nous, en vous laissant l'exemple afin que vous marchiez sur ses pas. Jamais personne ne l'a si bien fait que vous, ô Vierge sainte! Vous fûtes présente au procès et à la condamnation de votre Fils, sans vous opposer tant soit peu à la poursuite de ses parties adverses, sans appeler de la sentence très injuste de Pilate, sans former une seule plainte contre la

cruauté des bourreaux, pas plus que si Jesus-Christ n'eût pas été votre Fils, tant vous aviez de soumission aux très adorables décrets de la justice de Dieu. Vous avez sujet de nous dire : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi :* Soyez mes imitateurs, comme je l'ai été de mon Fils. C'est ce que nous désirons faire, moyennant le secours de sa grâce que nous implorons par vos intercessions. *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. A. *Cur passio Christi comparetur calici et baptismo.*

Primum punctum. *Pati pro Christo est bonum, honestum et gloriosum, magis quam esse christianum, apostolum, angelum :* B. 1° *Scriptura.* — C. 2° *Patribus.* — D. 3° *Rationibus.* — E. 4° *Exemplis.*

Secundum punctum. F. *Pati pro Christo est bonum utile.*

Tertium punctum. G. *Pati pro Christo est bonum jucundum.*

EXORDIUM.

A. — (*Cur passio Christi, etc.*) Le Saint-Esprit dans l'Ecriture sacrée s'est servi de diverses comparaisons pour nous faire concevoir la rigueur, la sévérité et la sensibilité des tourments que notre Sauveur a soufferts en sa passion. Il le compare à un homme qui est abîmé au plus profond de la mer par une horrible tempête : *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me;* quelquefois il le compare à un petit ver de terre (1) que les passants foulent aux pieds, que tout le monde peut écraser sans crainte d'aucune défense, d'autres fois, à un homme qui est exposé à la morsure des chiens, au tranchant des épées, à la rage des lions et des licornes qui sont en rut : *Erue a framea, Deus, animam meam : et de manu canis unicam meam; salva me ex ore leonis, et a cornibus unicornium.*

(1) Ego vermis, et non homo. (Psal. 21. 7.)

Mais le Fils de Dieu, pour nous faire connaître le grand amour avec lequel il a souffert, se sert d'autres comparaisons bien contraires : il compare sa passion à un calice et à un baptême ; il la compare à un breuvage qu'on prend au-dedans, pour exprimer les douleurs intérieures qu'il a souffertes en son âme ; il la compare à un bain qu'on reçoit au-dehors, pour exprimer les douleurs extérieures qu'il a endurées en son corps ; il la compare à un breuvage et à un bain qui rafraîchissent, pour nous apprendre qu'il a reçu ces douleurs comme un rafraîchissement de la soif insatiable et du désir très ardent qu'il avait de souffrir pour la gloire de Dieu et pour le salut des hommes. Ainsi, quand il dit au jardin : Mon Père, s'il est possible, éloignez ce calice de moi, il ajoute : mais que votre volonté soit faite, et non la mienne.

PRIMUM PUNCTUM — *Pati pro Christo*, *etc.*

B. —(1° *Scriptura.*) Nous devons nous souvenir que, puisqu'il est homme comme nous, il y a en lui comme en nous deux volontés. Il y a une volonté naturelle et sensuelle dans la partie inférieure de l'âme, il y a une volonté libre et raisonnable en la partie supérieure de l'esprit. La première volonté abhorre naturellement la mort, parce qu'elle a une inclination naturelle à la conservation de l'individu ; mais quand la volonté libre et raisonnable, animée de l'esprit de Dieu, combat pour l'amour de lui cette inclination naturelle, et embrasse généreusement les tourments et la mort, elle mérite beaucoup.

Quand un vaillant soldat de Jésus défie courageusement les supplices et se glorifie d'endurer quelque chose pour Dieu, comme faisaient autrefois S. Laurent et les autres martyrs, cette gloire n'est pas vaine et frivole, mais très juste, raisonnable, bien fondée, conforme à l'exemple de l'Apôtre, qui disait : *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis : ἐν ταῖς ἀσθενείαις μοῦ.* (2. Cor. 12 9.) Il ne faut pas comparer cet honneur aux grandeurs et dignités mondaines : elles sont trop basses pour entrer en comparaison

avec une gloire si solide et si excellente ; il vaut mieux dire : Endurer pour Jésus, c'est une plus grande dignité que d'être chrétien, apôtre, ange, bienheureux. Les habitants des villes de Lyon et de Vienne en Dauphiné, du temps de la persécution des empereurs païens, écrivirent une belle lettre aux chrétiens d'Asie, car il y avait communication et union entre les chrétiens d'Asie et ceux de Lyon, parce que les Lyonnais furent instruits dans la foi par S. Irénée, disciple de S. Polycarpe.

En cette lettre rapportée par Eusèbe, (lib. 5. Hist. eccl.) ils rapportent que parmi eux il y avait un saint diacre natif de Vienne, qui était saint de nom et d'effet, car il s'appelait Saint, et faisait tant de cas du christianisme, qu'étant présenté au juge, le juge lui demanda : Comment vous appelez-vous ? Je suis chrétien. D'où êtes-vous ? Je suis chrétien. De quel métier êtes-vous ? Je suis chrétien. A toutes les demandes qu'on lui fit, il ne fut pas possible d'avoir autre réponse que celle-là : Je suis chrétien. Il pensait qu'il n'y avait pas de noblesse, de titre d'honneur, de dignité plus glorieuse que d'être chrétien ; il ne s'avisait pas qu'une autre dignité encore plus honorable et plus glorieuse lui était préparée, savoir, d'endurer bientôt pour l'amour de Jésus.

C'est ce que dit l'apôtre S. Paul en parlant aux Philippiens : (cap. 1. 29.) C'est une grâce que Dieu vous a faite, non-seulement de ce que vous croyez en Jésus-Christ, mais encore de ce que vous souffrez pour lui. La foi est un don de Dieu, une grâce surnaturelle, une vertu infuse que nous ne pouvons avoir sans une faveur particulière du Saint-Esprit ; mais il y a une autre faveur qui enchérit par-dessus celle-là, et qui est encore plus désirable, c'est d'endurer pour Jésus-Christ : *Sed etiam ut pro illo patiamini, vobis donatum est ;* c'est un don de Dieu. Quand donc Dieu nous envoie pour sa gloire quelques afflictions, et que nous le prions de nous en délivrer, nous refusons ses dons, nous rejetons ses libéralités, nous le prions de retirer ses grâces de nous. Les apôtres ne faisaient pas ainsi. S. Luc

dit qu'ils sortaient de l'assemblée des juifs tout joyeux, parce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir des affronts pour le nom de Jésus : *Ibant apostoli gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (Act. 5. 41.) Remarquez : *Digni habiti sunt ;* c'est donc une dignité. Ils se ressouvenaient que Jésus leur avait dit : Vous êtes bienheureux, non pas quand vous ressusciterez les morts, et convertirez beaucoup d'âmes, mais quand les hommes vous maudiront et qu'ils parleront mal de vous. S'ils sont bienheureux quand on leur dit du mal, combien plus quand on leur en fait ! dit S. Chrysostôme. S. Paul écrivant une lettre à un noble gentilhomme de Colosse, nommé Philémon, pour lui recommander son serviteur fugitif, commence son épître tout autrement que les autres : *Paulus vinctus Christi :* Paul, prisonnier de Jésus-Christ. Puis qu'il écrivait à un gentilhomme, il devait prendre le plus noble titre, car les nobles ne font cas que de la noblesse. C'est qu'il écrivit cette lettre étant en prison à Rome, dit S. Chrysostôme ; c'est une plus grande dignité d'être prisonnier pour Jésus que d'être consul, roi, empereur.

C.—(2° *Patribus.*) Le même S. Chrysostôme (tom. 1. homil. de patientia Job, sub finem cap. tom. 4. homil. 8. in ad Ephes.), dont j'ai emprunté tout ce discours, remarque que S. Paul suppliant les chrétiens de vivre conformément à leur vocation, ne dit pas : Moi, apôtre de Jésus, docteur des gentils, qui ai été ravi au troisième ciel ; mais : Qui suis prisonnier pous notre Seigneur : *Obsecro vos ego vinctus in Domino*, parce que c'est un plus grand honneur d'être lié pour Jésus-Christ que d'être apôtre, prophète et évangéliste. Si l'on me donnait le choix, dit ce même Saint, de pouvoir ressusciter les morts ou de mourir pour Jésus ; d'être au ciel avec les anges ou en prison avec S. Paul ; d'être parmi les principautés et puissances qui sont autour du trône de Dieu, ou parmi les prisonniers avec l'apôtre ; d'être l'ange qui visite S. Pierre dans la geôle, ou garrotté de deux chaînes avec S. Pierre ; d'être

honoré de Jésus, ou d'endurer pour Jésus, je choisirais celui-ci : il y a plus d'honneur. Je ne fais pas tant de cas de S. Paul de ce qu'il a été ravi au troisième ciel, que de ce qu'il a été au fond d'une basse fosse ; je ne l'estime pas autant de ce qu'il a ouï les secrets, *arcana verba quo non licet homini loqui*, que de ce qu'il a ouï les injures et calomnies qu'on vomissait contre lui ; je n'honore pas autant sa main quand elle redressait le boiteux alité, que quand elle était à la chaîne ; la main de S. Laurent n'était pas aussi digne d'honneur quand elle rendait la vue aux aveugles par le signe de la croix, que quand elle était attachée et brûlée sur le lit de fer.

Si j'eusse été au temps de S. Paul, je l'eusse embrassé, baisé, caressé, j'eusse appliqué à mes yeux sa main apostolique, non quand elle ressuscita le jeune homme qui mourut d'une chute pendant la prédication, mais quand elle était garrottée pour Jésus. Si je n'étais pas valétudinaire et engagé aux fonctions de ma charge, j'entreprendrais un voyage, non pour visiter les lieux où S. Paul a fait des miracles, mais pour aller à Rome, et pour voir la prison où il a été emprisonné.

D. — (3° *Rationibus.*) S. Chrysostôme avait raison de dire cela, car un courtisan n'est jamais si digne d'être honoré que lorsqu'il porte les livrées de son prince. Quand Joseph en Egypte, Mardochée en Perse, Daniel en Babylone, étaient revêtus d'ornements royaux, tous les sujets fléchissaient le genou et leur rendaient hommage comme aux favoris du roi. Nous ne sommes jamais si conformes à Jésus que quand nous sommes dans les souffrances et humiliations pour l'amour de lui ; il les a sanctifiées, déifiées en soi : *Pœnam vestivit honore, ipsaque sanctificans in se tormenta beavit.* C'est après un acte de grande humiliation, après avoir lavé les pieds à ses disciples, qu'il dit : Je vous ai donné l'exemple. C'est en ses souffrances, non en ses miracles que nous devons suivre ses traces : *Christus passus est pro nobis, nobis relinquens exemplum.* Ces livrées sont si glorieuses que lui-même les appelle sa

gloire, en disant la veille de sa mort : Mon Père, glorifiez-moi. (Joan. 17. 5.) C'est, dit S. Chrysostôme, qu'il nous a tant aimés, qu'il tient à grande gloire d'endurer pour nous ; à plus forte raison, c'est pour nous un grand honneur d'endurer pour lui ; aussi c'est le partage de tous ses favoris. Quand il nous met en cette vocation, il nous fait beaucoup d'honneur, et montre qu'il nous estime ; il nous donne part aux dons de ses apôtres, de ses martyrs, de ses bien-aimés : *Honestavit illum in laboribus*. Le roi n'envoie à la brèche et à d'autres bonnes occasions, que ceux qu'il estime courageux et gens de mérite.

Et puis les bons serviteurs croient que la gloire de leurs maîtres, c'est leur propre gloire ; ils ne tiennent rien à si grand honneur que de glorifier leur prince ; or, la créature ne rend jamais tant de gloire à Dieu que lorsqu'elle endure pour lui. Il y a deux principales voies par lesquelles nous pouvons honorer Dieu en agissant et en souffrant ; mais on l'honore incomparablement plus par souffrance que par action. Le Sauveur ayant prédit à S. Pierre qu'il serait attaché à la croix, l'Evangéliste ajoute qu'il lui prédisait par quelle voie il devait glorifier Dieu : *Significans qua morte clarificaturus esset Deum*. Quand Samson défit les Philistins, quand David défit Goliath, Judith Holopherne, il n'est pas dit que Dieu se glorifiât d'avoir de si vaillants serviteurs ; mais il assembla sa cour pour se glorifier en sa présence de voir Job sur un fumier et couvert d'ulcères : *Considerasti servum meum Job ?*

En souffrant pour l'amour de Dieu, nous honorons, premièrement, la plénitude de son être ; on montre qu'il se suffit parfaitement à lui-même. Si nous ne lui rendions hommage que par nos actions et services, les idiots pourraient penser que nous lui sommes nécessaires ou utiles, qu'il reçoit du profit de nous, que nos actions donnent quelque surcroît à sa félicité. Quand nous perdons nos biens ou notre vie en son honneur, on connaît qu'il n'a pas besoin de nous et de nos biens, que nous lui sommes inutiles,

que nos services lui sont infructueux, et qu'il est indépendant de toutes les créatures.

Sa puissance y est honorée en ce qu'il fait des œuvres merveilleuses par de si faibles instruments, par des personnes pauvres, malades, anéanties. On reconnaît encore sa bonté qui est si grande, qu'il mérite d'être servi, quoiqu'il afflige ses serviteurs; ses sujets ont tant d'amour pour lui, qu'ils tiennent à honneur de lui rendre service, quand même il ne leur promettrait aucune récompense, quoiqu'ils n'attendent pour salaire de leur service que la pauvreté, des bannissements, des emprisonnements, de l'infamie et la mort même: « Non propterea bonum est vinctum esse « propter Christum, quod ea res regnum conciliet, sed « quod ea res fiat propter Christum; non propterea beata « censeo vincula, quod transmittant in cœlum, sed quod « ea sint propter Dominum cœli. » (S. Chrys. homil. 8. in ad Ephesios.)

S. Ignace, martyr, étant menacé d'être exposé aux bêtes sauvages, disait: *Utinam fruar bestiis:* (sermo. epist. ad Roman.) Plût à Dieu que je jouisse des bêtes farouches! Il semble qu'il devait dire: Que les bêtes jouissent de moi. On ne jouit que de la fin et l'on se sert des moyens; et les lions sont-ils notre dernière fin? Oui, il estime la dernière fin et souveraine béatitude, d'être dévoré par les bêtes farouches, quand même il n'y aurait point de récompense à gagner.

E. — (4° *Exemplis.*) S. Chrysostôme tint le même langage; parlant à S. Pierre, il lui dit: Grand Saint, réjouissez-vous de ce que vous avez l'honneur de jouir du supplice de la croix: *Gaudeas, Petre, cui datum est ut ligino crucis fruereris.* (S. Chrysost. serm. de S. Petro et Paulo Metaphrast.) Et quand le Fils de Dieu demanda au bienheureux Jean de la Croix, comme à S. Thomas, quelle récompense il voulait de ses travaux, il répondit: *Et pati, et mori propter te:* Souffrir et mourir pour l'amour de vous.

Et la vierge sainte Seconde voyant que l'on tourmentait

sa sœur Ruffine pour la foi, dit au tyran : Pourquoi honorez-vous ainsi ma sœur plutôt que moi ?

C'est une chose si honorable, si sainte et si souhaitable de souffrir pour la gloire de Dieu, que notre Sauveur a fait un effort, le plus grand de tous les efforts, un effort non sur les hommes, non sur les anges, non sur quelque autre créature, mais sur lui-même afin de pouvoir souffrir. Quand nous sommes malades ou en d'autres afflictions, nous voudrions que Dieu fît un miracle pour nous en délivrer, pour nous exempter de souffrir, et il a fait un miracle, le chef-d'œuvre de ses miracles, le plus grand et le plus signalé de tous les mystères, celui de l'incarnation, pour se rendre capable de souffrir : il ne pouvait endurer en sa nature divine, qui est un esprit pur et impassible, il a pris un corps mortel et une âme passible et susceptible de douleur, afin de souffrir pour nous : *Corpus aptasti mihi.*

SECUNDUM PUNCTUM. — *Pati pro Christo.*

F. — (*Bonum utile.*) Si vous êtes si mercenaire, que l'honneur ne vous soit rien sans profit, considérez qu'il n'est rien de si utile, rien de si salutaire à l'âme chrétienne que de souffrir pour le Sauveur des hommes.

S. Laurent était donné en garde à un geôlier nommé Hippolyte, qui voyant les miracles que le Saint faisait dans la prison, lui demanda où étaient les trésors dont on disait qu'il était dépositaire : le Saint lui répondit : *Si credideris in Dominum Jesum, et thesauros tibi ostendo et vitam æternam promitto :* Si vous voulez croire en Jésus-Christ, je vous montrerai ces trésors, et vous aurez la vie éternelle. Hippolyte crut en Jésus-Christ et reçut le baptême. S. Laurent était donc obligé de tenir sa promesse ; quels trésors pouvait-il montrer, ayant déjà distribué aux pauvres les richesses temporelles de l'Eglise ? Tout ce que S. Hippolyte gagne à être chrétien, c'est que ses biens sont confisqués, on lui casse les dents à coups de pierre, on le brise à coups de bâtons, on lui déchire la peau, on l'attache par

par les pieds à deux chevaux indomptés ; sont-ce là les trésors qu'on lui a promis ? Oui, trésors précieux, inappréciables, inestimables : *Da amantem , et scit quod dico.* Quand il n'y aurait pas d'autre salaire ni en ce monde ni en l'autre, d'autre récompense des douleurs que les douleurs mêmes, c'est un riche trésor que d'endurer pour son bien-aimé ; l'amour n'est pas mercenaire, et ne prétend aucune récompense, mais il la mérite et l'obtient, et plus grande en souffrant qu'en agissant.

Omnem palmitem qui fert fructum, Pater meus purgabit eum , ut fructum plus afferat, disait le Fils de Dieu : (Joan. 15. 2.) Mon Père taillera le sarment qui fructifie, afin qu'étant taillé, il produise plus de fruit. Voilà une personne qui étant riche faisait beaucoup d'aumônes ; voilà un confesseur ou un prédicateur qui gagnait beaucoup d'âmes à Dieu ; le Sauveur taille ces sarments les fait tomber en pauvreté, en maladies ou autres disgrâces, *ut fructum plus afferant.* Ils méritent plus par la patience qu'ils exercent, que par les aumônes qu'ils donnaient, que par les prédications qu'ils faisaient.

L'Ecriture sainte attribue les mérites du Fils de Dieu, non à ses actions, mais à ses souffrances et humiliations. De la gloire de son corps, il est dit : Il était nécessaire que Jésus-Christ souffrît, et qu'ainsi il entrât en sa gloire : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.* De l'exaltation de son saint nom, S. Paul dit (Philip. 2. 8.) qu'il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix, et que pour cela son Père lui a donné un nom au-dessus de tout nom. De la conquête de nos âmes, le même Apôtre dit qu'ayant été immolé, il est devenu la cause du salut éternel pour tous ceux qui gardent ses commandements.

Paul diacre, en l'Histoire des Lombards, (lib. 5.) dit que l'empereur Tibère était si charitable envers les pauvres, qu'il distribuait en aumônes tous les trésors de l'empire; et comme un de ses favoris l'en reprit, il répondit : *Deus providebit fisco nostro.*

Un jour, en se promenant dans son palais, il aperçut que

le signe de la croix était gravé sur une pierre de marbre qui était au pavé, il la fit lever, afin qu'on ne foulât pas aux pieds le signe de notre salut; on trouva encore une autre pierre marquée du même signe, et sous celle-là encore une troisième; enfin on trouva un trésor inestimable. Il arrive souvent qu'une âme, pour récompense de ses aumônes et autres bonnes œuvres, ne reçoit en ce monde que croix, et croix sur croix : aujourd'hui elle perd un procès, demain le feu brûlera sa maison, après demain son mari mourra, son enfant sera malade, mais enfin cela aboutira à des richesses inappréciables.

L'amour de Dieu, c'est le principe et la source de tout mérite; la charité donne le prix et la valeur à nos vertus : une petite action faite avec beaucoup d'amour est plus méritoire qu'une vertu héroïque avec moins de charité. Or, il y a ordinairement plus d'amour de Dieu, moins d'amour-propre à souffrir qu'à agir.

Les pères spirituels apportent trois marques pour connaître si nous cherchons Dieu et sa gloire en une action que nous faisons : quand nous serions aussi contents de la faire en secret qu'en public, nous ne cherchons pas notre gloire; quand nous serions aussi contents de ne la pas faire que de la faire, nous ne cherchons pas notre plaisir; quand nous serions contents qu'un autre la fît au lieu de nous, nous ne cherchons pas nos intérêts. Or, nous serions aussi contents de souffrir en secret qu'en public, de ne pas souffrir que de souffrir qu'un autre souffrît à notre place : donc nous ne nous cherchons pas en nos souffrances, mais nous cherchons la gloire de Dieu.

Pour mériter en agissant, il faut une grande circonspection, de peur que la vanité ne s'empare de nous, et que quelque intention perverse ne se glisse en nos actions, ne les souille et en dérobe le mérite : *Nesciat sinistra tua.* Mais on ne saurait avoir si peu de patience, si peu de résignation et de conformité à la volonté de Dieu en souffrant, qu'on ne mérite beaucoup si l'on souffre en état de grâce et pour l'amour de Dieu.

Tribulatio est regia ad cœlum via : L'affliction est le chemin royal pour aller au ciel, dit S. Grégoire de Nazianze (orat. de plaga grandi.) Il n'appartient qu'au roi d'élargir ou de rétrécir un chemin royal, comme bon lui semble. Dieu augmente, diminue nos tribulations selon son bon plaisir; il ordonne que nous y soyons au large ou à l'étroit, comme bon lui semble : *In tribulatione dilatasti mihi ; tribulatio et angustia invenerunt me.*

Le chemin royal est permis et ouvert à tout le monde ; tous les voyageurs y passent sans empêchement. Les gens mariés ne peuvent aller au ciel par la voie de la virginité ; les pauvres, par de grandes aumônes ; les séculiers, par une vie religieuse : mais tous peuvent y aller par les souffrances. l'Ange de l'Apocalypse parlant de tous les Saints dit : « Hi sunt qui venerunt ex magna tribulatione. Maxi« mos labores mitigat finis itineris ; non ergo aspiciatis « quod via virtutis est via aspera, sed quo ducit ; nec aliam « quod plana est, sed quo desinat, » dit S. Chrysostôme.

TERTIUM PUNCTUM. — *Pati pro Christo.*

G. — (*Bonum jucundum.*) *Sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra.* (2. Cor. 2. 5.) Jésus-Christ nous donne des consolations intérieures, à mesure que les douleurs que nous souffrons pour lui s'augmentent, dit S. Paul. Le Psalmiste dit : Mon Dieu, vos consolations ont réjoui mon âme selon le grand nombre des douleurs que j'ai souffertes en mon cœur : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.*

C'est ce que notre Sauveur a promis en S. Marc : « Amen « dico vobis, nemo est qui reliquerit domum, aut fratrem, « et propter me et Evangelium, qui non accipiat centies « tantum, nunc in tempore hoc, cum persecutionibus : » (Marc. 10. 30.) Je vous dis en vérité que quiconque quittera sa maison, son frère, son père, sa mère et ses biens pour l'amour de moi et pour l'Evangile, en recevra dès à

présent cent fois autant, non en espèce, mais en prix et valeur, c'est-à-dire des grâces, des consolations du Saint-Esprit, qui vaudront cent fois plus que ce qu'il aura quitté.

Ruffin au premier livre de son Histoire ecclésiastique, dit que de son temps un saint martyr nommé Théodore, fut tourmenté sur le chevalet un jour tout entier sans se plaindre, sans dire autre chose que ces paroles : *Confundantur omnes qui adorant sculptilia.* Etant mis en liberté, il le trouva depuis à Antioche et lui demanda s'il n'avait pas souffert de grandes douleurs ? A la vérité, dit-il, j'endurais un peu ; mais il y avait auprès de moi un ange sous la forme d'un jeune homme qui m'essuyait la face avec un linge blanc et m'arrosait d'une eau fraîche ; ce qui me donnait tant de plaisir, que je fus beaucoup plus triste quand on me retira de la torture, que lorsque l'on m'y appliqua. La même chose arriva à S. Laurent, car un jeune soldat nommé Romain, lui dit : Je vois auprès de vous un très beau jeune homme qui essuie la sueur de votre visage, je veux être chrétien, hâtez-vous de me baptiser.

A la vue de ces vérités, les âmes généreuses et bien nées, portent une sainte envie aux saints martyrs, les estimant heureux et bien fortunés d'avoir été avantagés d'un apanage si glorieux, si utile et si délicieux, que de souffrir les tourments et la mort pour l'amour du Fils de Dieu : *Quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu pœnas et contumelias pati.* Mais S. Augustin nous réjouit, disant : « Nemo dicat quod temporibus nostris martyrum certamina « esse non possint : habet enim et pax nostra martyres « suos, nam sicut suggessimus sæpe, iracundiam mitigare, « libidinem fugere, justitiam custodire, pars magna mar- « tyrii est : » (S. Aug. serm. 250. de tempore.) Que personne ne dise qu'il n'y a plus de Néron, de Domitien, de Dioclétien pour faire des martyrs, car c'est une espèce de martyre de dompter notre colère, de résister aux tentations d'impureté, de pratiquer la justice.

S. Bernard dit : *Castitas in juventute martyrium sine sanguine ; illo nimirum quo membra cæduntur hor-*

rore quidem mitius, sed diuturnitate molestius : Conserver la chasteté pure et sans tache, nonobstant les ardeurs de la jeunesse, les attraits de la chair et les tentations du monde et du démon, c'est un martyre non sanglant, qui n'est pas aussi affreux que de répandre son sang, mais qui est plus ennuyeux. S. Laurent n'est pas moins martyr d'avoir été brûlé sur le gril que s'il eût été promptement consumé dans une fournaise. S. Chrysostôme dit : *Nihil est anima sanctius quæ in malis Deo gratias agit : revera enim nihil distat ab anima martyris, similiter ipsa et illa coronatur.* (S. Chrys. homil. 9. in ad Coloss.) Il n'est rien de si saint qu'une âme qui loue et bénit Dieu au milieu de ses afflictions ; il n'y a point de différence entre elle et celle d'un martyr, toutes deux méritent une même couronne. L'impatience vous tente de blasphémer ; l'esprit malin vous presse par diverses pensées, vous jette des ténèbres en l'esprit ; l'amour-propre vous sollicite ; si vous résistez à tous les assauts, en endurant tout pour l'amour de Dieu, vous méritez la couronne du martyre : *Si ergo dolorem tuleris et gratias egeris, coronam accipies martyrii*, dit S. Chrysostôme.

Votre enfant est malade et en danger de mort, vous pourriez le guérir par un remède superstitieux, vous ne le faites pas par crainte de Dieu, vous aimez mieux le laisser mourir, c'est autant que si vous l'aviez livré à la mort pour l'amour de Dieu ; vous ne l'avez pas égorgé, mais vous avez consenti qu'il mourût plutôt que d'offenser Dieu ; vous êtes enfant et imitateur d'Abraham, vous avez part à son mérite : votre fils est une victime de votre amour envers Dieu.

On vous a dérobé votre argent, vous l'endurez patiemment, vous ne concevez point de haine contre celui qui vous a fait ce tort, vous avez autant de mérite que si vous aviez donné cet argent en aumônes, dit le même S. Chrysostôme, (Homil. 8. de patientia Job.) parlant de la patience de Job ; et ailleurs : (Homil. 12. ad Cor. et homil. 25. ad populum.-Homil. 34. in Matth.) « Sed quid patiar, inquis,

« quando non est martyrii tempus? Nunquam profecto « hoc abest, sed antè oculos nostros semper est si vigile- « mus; nam si sic esset, extra tales coronatos Job pone- « retur : nec enim ante tribunal fuit constitutus, nec « judicis vocem audivit, non vidit carnificem, neque sus- « pensus in ligno, et tamen multis martyribus graviora « passus est; ipse per omnia pugnabat, et per omnia coro- « nabatur, per pecunias, per filios, per corpus, per uxo- « rem, amicos, inimicos, servos, etc. Per hæc, inquam, « non uni vel duobus, vel tribus, sed innumeris erat « martyribus comparabilis. « Et alibi : » Si non fuit major « apostolis, certe nec minor meo judicio fuit; multi qui- « dem plagas sustinuerunt, pecuniarum vero jacturam ferre « non potuerunt, quin et pro eis maluerunt pati : » Vous me dites : Comment puis-je avoir la récompense des martyrs, puisqu'il n'y a plus à présent de tyrans qui martyrisent les chrétiens? L'occasion du martyre ne manque jamais si nous sommes vigilants à ne pas le perdre, car autrement le saint homme (Job) ne serait pas mis au nombre de ceux qui ont reçu cette couronne, puisqu'il n'a été présenté à aucun tribunal, et n'a reçu la sentence d'aucun juge, il n'a pas été livré aux bourreaux, ni attaché au gibet; et néanmoins il a plus souffert que plusieurs martyrs : tout ce qui était en sa maison lui donnait sujet de combattre, de vaincre et d'être couronné, ses richesses, ses enfants, son corps, sa femme, ses amis, ses ennemis, ses serviteurs, etc. Par ce moyen il peut être comparé non à un, à deux, à trois seulement, mais à un nombre innombrable de martyrs. S'il n'a pas été plus grand que les apôtres, certes, à mon avis, il n'est pas moindre. Plusieurs ont souffert des blessures au corps, et n'ont pu souffrir la perte de leurs biens, mais ont mieux aimé mourir que d'en être dépouillés.

SERMON CCCLII.

POUR LE MERCREDI DE LA SIXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

DES MOQUERIES.

Viri qui tenebant Jesum illudebant ei.
Ceux qui tenaient Jésus se moquaient de lui. (Luc. 22. 63.)

QUAND le Fils de Dieu allant à Jérusalem un peu avant sa mort, apprit à ses disciples ce qu'il endurerait, il leur dit : Nous allons à Jérusalem, où je serai livré aux gentils, moqué et flagellé. (Luc. 18. 32.) Il nomme l'injure de la moquerie la première, comme lui étant la plus sensible, et la plus universelle de toutes les offenses qu'il a reçues en sa sainte passion. Il ne fut condamné comme blasphémateur que chez Caïphe ; il ne fut flagellé et couronné d'épines que chez Pilate ; il ne fut crucifié que sur le Calvaire ; mais il fut moqué chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode et sur le Calvaire. Cette injure lui est tous les jours renouvelée, non-seulement parmi les gentils, parmi les juifs et autres infidèles, mais parmi les chrétiens, qui font profession et sont obligés de l'honorer de tout leur possible, comme leur Juge, leur Roi souverain, leur Créateur et leur Rédempteur.

C'est se moquer de lui, de se moquer de ses serviteurs ou de son service, ou de quelque chose qui a rapport ou relation à lui.

Mais on ne voit jamais ou fort rarement que quelque catholique se moque de vous, ô sainte Vierge ! parce que votre Fils a tant de tendresse et d'affection pour vous, qu'il inspire aux cœurs de tous ses sujets, des sentiments

d'honneur et de grand respect envers vous, depuis que l'ambassadeur du ciel vous honora de la part de Dieu, en vous saluant par ces paroles : *Ave*, *Maria*.

La grandeur adorable de Dieu, est un attribut transcendant qui se trouve en toutes ses perfections, et qui, selon notre petite façon d'entendre, leur donne le lustre et l'éclat, les rend incompréhensibles, inconcevables, infinies. De là vient que l'Ecriture lui attribue une multitude de grandeurs : *Laudate eum secundum multitudinem magnitudinis ejus*, (Psal. 150. 2.) parce qu'il a un nombre infini de perfections, et elles sont toutes plus que très grandes. Sa puissance est très grande : *Magnus Dominus, et magna virtus ejus.* Sa sagesse est très grande : *Sapientiæ ejus non est finis.* Sa grandeur même est très grande : *Magnitudinis ejus non est finis.* Ses œuvres sont très grandes : *Magna opera Domini.* Or, à le bien considérer, c'est proprement le mépris qui offense la grandeur de Dieu. L'idolâtrie choque son unité ; l'hérésie, sa vérité ; le désespoir, sa miséricorde ; la haine, sa bonté ; la présomption, sa justice ; mais le mépris offense sa grandeur, et par conséquent toutes ses perfections, puisqu'elles sont toutes très grandes. De là vient qu'une action est d'autant plus ou moins vicieuse, qu'il y a plus ou moins de mépris de Dieu. Les péchés qui se font par ignorance ou par surprise et fragilité, sont moins criminels, et plus excusables que ceux qui se commettent à dessein, de propos délibéré et par malice projetée : *Peccator*, *cum in profundum venit*, *contemnit.* S. Bernard ayant décrit les symptômes et les propriétés du cœur endurci, c'est-à-dire du cœur qui est aux faubourgs de l'enfer et à la veille de sa damnation, conclut son discours pas ces paroles : *Et ut brevi cuncta horribilis mali mala complectar*, *cor durum*, *est quod*, *nec Deum reveretur*, *nec homines :* Pour comprendre en abrégé les plus noires qualités d'un mal si effroyable, je dirai que le cœur endurci est celui qui méprise tout, qui ne respecte ni Dieu ni les hommes. Tel est le cœur de ces impies, qui tournent tout en railleries,

qui se moquent des serviteurs de Dieu, de la piété des choses saintes, des prédications, des personnes dévotes, et de tout ce qui est le plus auguste et de plus vénérable en l'Eglise. Si vous êtes esclave d'un vice si détestable, Dieu vous a en si grande horreur, que vous n'êtes pas seulement abominable devant lui, mais vous êtes l'abomination même: *Abominatio est ante Deum omnis illusor.*

De toutes les offenses que le Fils de Dieu a souffertes en sa passion, celles dont il se plaint le plus dans les psaumes, comme des plus injurieuses à sa grandeur, ce sont les opprobres et les moqueries que ses ennemis faisaient de lui : ils se mettaient à genoux devant lui et le saluaient comme roi; (Matth. 27. 29.) puis pour montrer que ce n'était que par risée, ils lui donnaient des soufflets, ils branlaient la tête, le regardaient fixement pour le braver et lui insulter.

Il ne faut pas autant se fâcher contre les juifs qui se sont moqués de lui quand il était en croix, que contre les chrétiens qui se moquent maintenant de lui quand il est au trône de gloire, dit S. Augustin : *Et quis est qui Christum adhuc irrideat, utinam unus esset, utinam duo, utinam numerari possent!* (S. Aug. præfat. in 2. expositionem Psal. 21.) Et quel est le chrétien, dites-vous, qui se moque de Jésus-Christ? il faudrait être barbare et athée. S. Paul vous répond : Quand vous péchez contre votre frère, vous péchez contre Jésus-Christ. S. Salvien vous répond : (lib. 8. de Provid. post. medium.) « Sacrilegii genus est, Dei odisse « cultores. Sicut enim si servos nostros quispiam cædat, in « nos servorum nostrorum cadit injuria, ita cum Dei servus « a quocumque læditur, Majestas divina violatur... Qui vos « tangit, tangit pupillam oculi mei. Ad exprimendam te- « neritudinem pietatis suæ, tenerrimam partem humani « corporis nominavit, ut sciremus Deum tam parva sanc- « torum suorum contumelia lædi, quam parvi verberis « tactu humani visus acies læderetur : » (Zachar. 2. 8.) C'est une espèce de sacrilége d'offenser les personnes dévotes, car comme nous nous piquons d'honneur et nous

nous tenons offensés si l'on blesse quelqu'un de nos serviteurs, ainsi la majesté de Dieu s'estime déshonorée quand on désoblige quelqu'un de ses serviteurs. Il dit par Zacharie : Celui qui vous touche, touche la prunelle de mes yeux. Pour exprimer la tendresse de sa piété, il a nommé la plus tendre partie du corps humain, afin de vous apprendre qu'il est blessé par la moindre moquerie qu'on fait de ses Saints, comme notre vue serait blessée par le moindre coup qu'on donnerait à la prunelle de nos yeux.

C'est un péché de malice, un péché de scandale, un péché presque incorrigible et sans remède. Quand un homme fragile tombe en quelque faute par infirmité humaine et par la secousse de quelque forte tentation, s'il se reconnaît, s'il en est confus et honteux, s'il entre en componction, il est plus excusable et digne de pardon; mais si après avoir commis le péché qui déplaît infiniment à Dieu, au lieu de vous en repentir, vous vous en glorifiez, vous riez de ceux qui ne font pas comme vous, c'est un grand mépris de Dieu, une insolence effroyable.

Si un homme malade à l'extrémité se mettait à rire et se moquait de ceux qui sont en parfaite santé, ne diriez-vous pas qu'il est plus malade en l'esprit qu'au corps ? si un forçat de galère se moquait de ceux qui sont en liberté, ne dirait-on pas qu'il a l'esprit blessé ? si un fou qui court les rues se moquait de ceux qui sont en leur bon sens, on dirait qu'il est dans la dernière folie. Qui est plus malade que celui qui est à deux doigts de la mort, et de la mort éternelle, comme vous ? qui est plus à la chaîne que celui qui est esclave de Satan, chargé des chaînes de ses passions ? qui est plu fou que celui qui vend un royaume de plaisirs et de délices éternelles pour une pièce d'argent ? Vous vous moquez des gens de bien qui sont en santé spirituelle, en pleine liberté, doués d'une parfaite sagesse, n'est-ce pas être fou achevé, et au-delà ? *Nunquid stultis Deus daturus est regna cœlorum ? quibus autem non est daturus regna cœlorum, quid illis restat nisi pœna gehennarum* ? Pensez-vous que Dieu veuille loger des fous dans

son paradis, parmi les Saints ? Et ceux qui ne sont pas logés dans le ciel où iront-ils, sinon aux peines de l'enfer? dit S. Augustin.

Dans le psaume premier, où nous avons : *In cathedra pestilentiæ non sedit*, le texte hébreu porte : *In cathedra irrisorum ;* et aux Proverbes, (19. 15.) où il y a : *Pestilente flagellato stultus sapientior erit*, une autre version dit : *Derisore flagellato ;* parce que le moqueur est une peste en la communauté où il est : parlant des choses saintes avec railleries, il est cause qu'on perd le respect qu'on leur doit, il jette dans le cœur des esprits faibles des pensées d'infidélité et d'impiété, il est cause que les bonnes âmes n'osent pas pratiquer plusieurs belles actions qu'elles voudraient pratiquer, parce qu'elles craignent d'être le sujet de ses railleries ; il est si éloigné de pouvoir être converti, que le Saint-Esprit même nous conseille de ne pas le reprendre, parce qu'au lieu d'en faire son profit, il en concevrait de la haine contre nous : *Non amat pestilens eam, qui se corripit. Noli arguere derisorem, ne oderit te.* (Prov. 15. 12. 9. 8.) Trois choses ont coutume de convertir les plus grands pécheurs : la prédication de la parole de Dieu, l'exemple des gens de bien, les inspirations et les mouvements du Saint-Esprit, sans lesquelles toutes les autres voies ne servent de rien ; mais les moqueurs se ferment à eux-mêmes et s'interdisent toutes ces voies. En premier lieu, ils sont comme les Athéniens : au chapitre dix-sept des Actes, il est dit que S. Paul prêchant la résurrection aux aréopagites d'Athènes, les menaçant du dernier jugement, au lieu d'être touchés de componction et de se convertir, comme fit S. Denis, ils se moquèrent de l'apôtre, et lui dirent : A d'autres! à d'autres! ce sera pour une autre fois, quand nous aurons le loisir, que vous nous parlerez de ces rêveries ; ou comme ces pharisiens qui se moquaient du Sauveur (Luc. 16. 14.) quand il leur dit qu'ils ne pouvaient servir Dieu et l'argent, parce qu'ils étaient avares ; ou comme ces Israélites dans Isaïe : (Isa. 28. 10.) le prophète leur prédisait souvent la justice de Dieu, disant :

Dieu vous mande ceci par ma bouche, et parce qu'ils n'en voyaient pas l'événement sur-le-champ, ils se moquaient de lui dans les cabarets, et contrefaisaient ses prophéties : *Manda remanda*, *manda remanda*, *expecta reexpecta*, *expecta reexpecta*, *modicum ibi*, *modicum ibi*. N'est-ce pas ce qu'on fait encore maintenant ? Quand les prédicateurs vous menacent des jugements de Dieu, c'est, dites-vous, pour épouvanter le monde ; ce sont des fleurs de rhétorique, des exagérations, des amplifications d'orateur; il nous en conte de belles, il ne dit rien de nouveau, j'ai entendu prêcher la même chose cent fois en ma vie. Et si vous avez commis cent fois un péché, ne doit-on pas vous reprendre cent fois ? Si votre confesseur vous menace de vous refuser l'absolution, vous vous en raillez au cabaret ou en compagnie : C'est un scrupuleux, il ne m'y retient plus. Si votre mère ou votre femme vous remontre votre devoir : Vous êtes une prêcheuse, vous m'étourdissez de votre babil, mêlez-vous de vos affaires. Voulez-vous voir comme ces railleries vous rendent incorrigible? écoutez ce que Dieu ajoute dans Isaïe : *Noluerunt audire, et erit eis verbum Domini : manda remanda*, *expecta reexpecta* ; il dit qu'il se moquera d'eux et fera un écho de leurs paroles de risée, qu'ils tomberont à la renverse et seront pris par leurs ennemis, et brisés : *Ut vadant*, *et cadant retrorsum*, *et conterantur : et illaquentur*, *et capiantur*.

Si vous faites comme ces juifs qui étaient au temps du roi Joachim, (Paralip. 36. 14.) il vous arrivera la même chose qu'à eux. Ils s'adonnèrent à l'idolâtrie et autres crimes des gentils, ils profanèrent le temple de Dieu. Le bon Dieu désirant leur faire miséricorde leur envoya des messagers pour les avertir tous les jours de leur devoir ; mais ils se moquaient de ces ambassadeurs, méprisaient la parole de Dieu, se riaient des prophètes. Enfin, Dieu se mit en grande colère contre eux, et il n'y eut point moyen de l'apaiser. « Mittebat Dominus Deus ad illos per manum nuntiorum suorum, de nocte consurgens, et quotidie commonens ; eo quod parceret populo et habitaculo suo

« At illi subsannabant nuntios Dei, et parvi pendebant ser-
« mones ejus, illudebantque prophetis, donec ascenderet
« furor Domini in populum ejus, et esset nulla curatio. »
Quand le prédicateur crie en chaire, quand votre confesseur vous reprend, quand votre mère vous rapporte ce qu'on a dit au sermon, ce sont des messagers et ambassadeurs que Dieu vous envoie, vous vous cabrez, vous dites qu'on vous rompt la tête, vous branlez la tête. Hé bien ! un de ces jours la colère de Dieu tombera sur vous, il permettra qu'on vous fasse des sermons de vent et de fumée, que vous vous adressiez à un confesseur complaisant et flatteur ; il retirera de ce monde votre mère, vous n'aurez plus personne qui vous tienne la bride, vous vous jetterez en des précipices effroyables ; *et erit nulla curatio*, il n'y aura plus de ressource, vous serez hors de tout remède, comme un malade désespéré et abandonné des médecins.

Les exemples aussi des gens de bien, qui sont un livre vivant et une exhortation continuelle à la vertu, ne vous sauraient convertir. Pourquoi? vous vous en moquez, vous dites que ce sont de bons simples, de bons niais, des idiots qui ne savent comment il faut vivre au monde.

S'ils sont humbles, vous dites que c'est lâcheté; s'ils sont charitables et aumôniers, vous dites que c'est prodigalité ; s'ils sont sobres et tempérants, vous dites que c'est hypocrisie ; s'ils sont doux et patients, que c'est stupidité ; s'ils sont dévots, que c'est bigoterie ; vous en faites des farces et des contes de plaisanterie, vous les contrefaites pour faire rire la compagnie.

Et si après cela vous avez quelque bon mouvement, quelque inspiration d'imiter les vertueux, vous les étouffez incontinent en votre cœur, parce que vous auriez honte d'imiter ce que vous avez tourné en risée, vous craindriez qu'on ne se moquât de vous, comme vous vous êtes moqué des autres, qu'on ne vous taxât de légèreté d'esprit, vous voyant pratiquer ce que vous aviez autrefois blâmé: *Væ qui spernis, nonne et sperneris?* En la vie de S. Louis, il est dit que le duc de Gueldres envoya un de ses gens à

Paris porter quelques lettres; et quand il fut de retour, il lui demanda s'il avait vu le roi de France. Ce bouffon pour se moquer de S. Louis tourna la tête sur l'épaule, disant : Oui, j'ai vu ce bigot qui porte son chaperon sur l'épaule ; à l'instant il se sentit le col de travers et demeura toute sa vie torticolis, en punition de sa moquerie.

Galéas, duc de Milan, beau-frère du bienheureux Amédée, duc de Savoie, voyant que le peuple chrétien portait en foule au sépulcre du Saint grande quantité de cierges et d'images de cire, dit à sa femme, en se moquant, que son frère était bien déchu de sa grandeur, car pendant sa vie, dit-il, il était prince souverain, et après sa mort, il est devenu maître-marchand de chandelles et de cire. Il n'eut pas plutôt dit cette parole, qu'il fut frappé de paralysie, perclus de tous ses membres, et rendu comme mort. Sa femme nommée Bonne, lui dit : C'est bien employé, vous êtes châtié selon vos mérites ; allez maintenant vous moquer des Saints, et particulièrement du saint duc mon beau-frère!

De notre temps à Paris un jeune gentilhomme de grande maison, qui demeurait avec sa sœur, allait tous les jours bien tard faire la débauche avec une fille de mauvaise vie ; sa sœur l'en reprenait souvent et lui remontrait son devoir; mais en vain, car il se moquait de tout. Un soir revenant de ce lieu infâme, il trouva en sa cour un fantôme qui se mettait à rire ; il s'approche, le spectre riait toujours ; s'étant encore plus approché de lui, ce fantôme disparut. Il le raconte à sa sœur tournant tout en raillerie et disant : C'est un diable qui n'est pas bien damné, puisqu'il rit. Sa sœur réplique : C'est que vous lui apprêtez à rire par vos déréglements. La même chose lui arrive encore deux autres fois; au quatrième jour, on lui vint dire : Monsieur, voilà des archers qui ont mis la main sur le collet à votre cocher. Il y court l'épée à la main pour le retirer. Les archers lui disent : Monsieur, n'approchez pas, si vous approchez nous tirerons sur vous. Il passe outre, on lui tire un coup de fusil à la tête. Monseigneur de Gondy, alors évêque de

Paris, étant allé voir sa sœur pour la consoler : Hé ! Monseigneur, dit-elle, j'ai grand sujet d'être bien désolée, de n'avoir pas seulement perdu mon frère, mais de voir son âme perdue. Elle lui raconte toute l'histoire, il répond : C'est ce que Dieu a prédit en son Ecriture : *Ego quoque in interitu vestro ridebo.*

Je pourrais apporter d'autres exemples tirés de la parole de Dieu comme de Michol, (2. Reg. 6. 23.) qui se moqua de la dévotion de son mari David et qui fut punie de stérilité ; des quarante enfants de Bethléem, qui furent déchirés par des ours, pour s'être moqués du prophète Elizée ; (4. Reg. 2. 24.) mais parce que je les ai allégués sur d'autres sujets, je ne les répète pas ici.

Outre cette première espèce de moquerie, par laquelle les âmes mondaines se raillent des gens de bien, de la dévotion et des choses divines, il y en a une autre qui n'est pas si formelle, si expresse, ni si criminelle, mais qui ne laisse pas d'être fort dommageable et pernicieuse à notre salut, et qui est néanmoins très commune. C'est S. Paul qui nous en avertit : *Nolite errare, Deus non irridetur :* (Gal. 6. 7.) Mes frères, ne vous trompez pas, on ne se moque point de Dieu. Cette erreur, cette moquerie est de ceux qui veulent aller au ciel sans garder les commandements de Dieu ; ce que l'apôtre reprend, quand il ajoute : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* Si un laboureur disait : Je veux recueillir de cet héritage grande quantité de bon froment, et je ne veux pas le défricher, ni le labourer, ni l'ensemencer, ne serait-ce pas se moquer. Simon Majoli fait mention d'une horloge, que les hommes de l'art inventèrent en Allemagne, faite avec un si grand artifice, que le ressort du réveille-matin se détendant à l'heure marquée, éveillait monsieur, frappait sur un fusil, allumait la chandelle, ouvrait un livre, qui était devant les yeux du maître pour y lire, de peur qu'il ne prît froid, levant les bras hors du lit. Si un écolier disait : Je veux avoir une de ces horloges, mais au réveille-matin je veux qu'il y ait un ressort, qui fasse que l'horloge étudie pour moi, et me fourre la

science dans l'esprit pendant que je dormirai, ne serait-ce pas se moquer ? *Non jacet in molli veneranda scientia lecto.* Si un pauvre marchand disait : Je veux acquérir de grands biens, et je ne veux pas tenir boutique, je ne veux pas trafiquer, ni sur mer, ni sur terre, je veux toujours me tenir en ma maison au coin du feu, ne serait-ce pas se moquer ? C'est se moquer de vouloir la fin et non les moyens, la moisson et non la semence, la science et non l'étude, le salaire et non le mérite, la victoire et non la bataille; vous semble-t-il qu'il soit plus aisé de faire croître du blé en votre champ, que des vertus en votre âme, d'acquérir la science d'Aristote que la science des Saints, la science du salut, la connaissance de Dieu ; d'amasser des biens terrestres et temporels, que des richesses célestes et éternelles ?

Volumus esse sine despectu humiles, sine defectu pauperes, sine coarctatione obedientes, sine maceratione carnis continentes : (S. Greg. lib. 7. Moral. cap. 12.) Nous voudrions être humbles, sans être humiliés ; pauvres, et que rien ne nous manque ; obéissants, et ne rien faire contre nos inclinations ; chastes, sans mater notre chair, dit S. Grégoire. *Irrisor est non pœnitens, qui commissa plangit, et plagenda committit*, dit S. Isidore et les autres Pères. Quand vous vous confessez en retenant le bien d'autrui, gardant des rancunes, demeurant en l'occasion du péché, vous n'êtes pas pénitent, mais vous vous moquez de Dieu ; vous faites comme ces soldats, qui se mettaient à genoux devant le Fils de Dieu, et lui donnaient des soufflets.

Et c'est se moquer de dire ce que vous avez si souvent en bouche : Qu'est-il besoin de se tant tourmenter, Dieu ne nous a pas faits pour nous perdre, il veut que tous les hommes soient sauvés : car, dites-moi, n'est-il pas vrai que Dieu ne nous a pas faits pour nous faire mourir ? n'est-il pas vrai qu'il veut que tous ceux qui sont en ce monde vivent et aient de quoi se nourrir ? Et laissez-vous pour cela de travailler pour gagner votre vie ? ne faites-vous pas tout de même que si l'entretien de votre famille ne dépendait que de

vous ? Comprenez-moi bien et vous serez convaincu. Quand vous venez à confesse, si je vous disais : Mon ami, ne travaillez point pour gagner votre vie, reposez-vous-en sur la providence de Dieu, il ne vous a pas fait pour vous mettre en oubli ; il a bien soin des créatures qui ne lui sont pas si chères que vous, il nourrit les petits moineaux qui ne sèment point, qui ne moissonnent point ; il revêt les fleurs des champs qui ne filent ni ne cardent, comme il dit en l'Evangile, fiez-vous à lui et laissez-le faire, contentez-vous de venir à l'Eglise, et de prier Dieu tout le long du jour : que me répondriez-vous ? Ne me diriez-vous pas : Tout cela est bon, mon cher père, mais si je suivais votre conseil, ma famille et moi nous dînerions bien tard ? Dieu désire qu'on le serve, mais il veut aussi qu'on travaille ; il a dit : Aide-toi et je t'aiderai. L'expérience fait voir que ceux qui ne travaillent point tombent en pauvreté, et leurs affaires ne se font pas. Ce que vous me répondriez pour le temporel, je vous le dis pour le spirituel et avec plus de raison. Il a préparé sa gloire aux âmes prédestinées, mais il veut qu'elles travaillent pour la mériter et s'en rendre dignes ; il a fait notre salut, mais il veut que nous le fassions. Son prophète a dit : *Operatus est salutem in medio terræ :* Il a fait le salut au milieu de la terre ; mais son apôtre nous dit : *Cum metu et tremore operamini salutem vestram :* Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement. L'Eglise dit à la très sainte Vierge : Priez pour nous, sainte mère de Dieu ; mais elle ajoute : Afin que nous soyons faits dignes des promesses de Jésus-Christ. L'expérience montre que ceux qui ne travaillent pas pour se rendre vertueux et parfaits demeurent vicieux et imparfaits. Nous trouvons bien même en l'Ecriture et en l'Histoire ecclésiastique que la providence de Dieu a nourri miraculeusement plusieurs Saints, qui employaient tout leur temps à prier Dieu et ne travaillaient point pour gagner leur vie, comme S. Paul, premier ermite, qui fut nourri par un corbeau ; S. Gilles, par une biche ; S. Roch, par un chien ; le prophète Elie, par un ange ; et ces saints anachorètes dont

Pallade fait mention, qui trouvaient tous les jours du pain sur leur table apporté par une main invisible; mais on ne lit point que Dieu ait jamais sauvé aucune créature qui eût l'usage de raison, ni homme, ni ange, sans sa propre action, sans son consentement et coopération. On lit bien qu'il nous a recommandé de n'être point en inquiétude du vivre ni du vêtement de notre corps : *Ne solliciti sitis, quid edatis, aut quid bibatis, aut quid induamini.* (Matth. 6. 25.) On ne lit point qu'il nous a recommandé de n'avoir point de soin du salut de notre âme; au contraire, il dit par Moïse : (Deuter. 4. 9.) Gardez votre âme avec sollicitude ; il dit que pour gagner le ciel, il se faut faire violence ; il dit que pour y entrer, il faut user d'effort et de contention : *Contendite intrare ;* pour le mériter, il faut faire comme un marchand qui vend tout son bien pour acheter une pierre précieuse. Pour faire notre salut, il se faut mettre en peine et faire des efforts comme une femme qui est en travail d'enfant : *Mulier cum parit, tristitiam habet.* Faire autrement et vouloir être sauvé, n'est-ce pas se moquer? vouloir remporter la bague sans courir dans la lice, la récompense sans la mériter, la couronne sans combattre? Et qui ne sait que la gloire du ciel vous est proposée comme une bague? *Sic currite ut comprehendatis ;* comme une récompense? *Erit merces operi tuo ;* comme une couronne? *Non coronabitur, nisi qui legitime certaverit ; reposita est mihi corona justitiæ.* Je prie qu'il vous l'octroie. *Amen.*

SERMON CCCLIII.

POUR LE JEUDI DE LA SIXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

LE SACRIFICE DE L'EUCHARISTIE ET CELUI DE LA CROIX NOUS OBLIGENT A UNE GRANDE SAINTETÉ.

Ad immolandum veni , sanctificamini.
Je suis venu pour sacrifier , tâchez donc de vous sanctifier. (1. Reg. 16. 5.)

L'ÉGLISE catholique nous propose aujourd'hui et demain, d'honorer deux admirables sacrifices que le Fils de Dieu a offerts pour les hommes en moins de vingt-quatre heures aux derniers jours de sa vie : un sacrifice, non sanglant, invisible, selon l'ordre de Melchisédech, le sacrifice de l'eucharistie ; un sacrifice sanglant, visible, selon l'ordre d'Aaron, le sacrifice de la croix. Nous réitérons le premier réellement et de fait, en offrant à Dieu à la messe, la même victime qui fut offerte à la cène. Nous réitérons le second mystiquement et par représentation, en remettant dans la mémoire des fidèles par les cérémonies de la messe, ce qui fut fait à notre Sauveur en sa sainte mort et passion. Ces deux sacrifices nous obligent à une grande sainteté, comme je vous le ferai voir dans les deux points de mon discours. Vous fûtes présente à celui-ci, et vous l'offrîtes avec votre Fils, ô sainte et bienheureuse Vierge ! et après son ascension, vous renouveliez cette offrande toute les fois que vous assistiez au sacrifice de la messe ; vous y demandiez et obteniez de Dieu plusieurs grâces et bénédictions pour ceux qui honoreraient votre Fils, et vous invoqueraient dévote-

ment ; faites-nous la grâce d'être de ce nombre, et agréez à cet effet ces paroles de l'ambassadeur qui vous surnomma pleine de grâce : *Ave*, *Maria*.

IDEA SERMONIS.

Exordium. A. *Excellentia sacerdotii Christi qui diversa sacrificia obtulit Patri, sed præcipue duo vera et propria, nempe eucharistiæ et crucis.*

Primum punctum. *Sacrificiun Eucharistiæ non obligat ad sanctitatem, quod probatur pensando* : B. 1° *Quid offeratur.*—C. 2° *Cum quo.*—D. 3° *Quis offerat.*— E. 4° *Pro quo.*—F. 5° *Quo modo.*

Secundum punctum. *Sacrificium Crucis nos obligat ad sanctitatem, quam acquirimus sacrificando nosmetipsos, exemplo Christi.* — G. *Tres partes hujus sacrificii : Prima, oblatio.* — H. *Secunda, immolatio.* — I. *Tertia, consummatio.*

EXORDIUM.

A. — (*Excellentia, etc.*) Entre les cent cinquante psaumes que le roi-prophète a laissés par écrit pour prédire à sa postérité les actions et les mystères du Messie, un des plus célèbres est le cent-neuvième, que l'Eglise nous met si souvent à la bouche, que S. Paul allègue plusieurs fois en ses Epîtres, (1. Cor. 15. 25. — Hebr. 1. 3. 8.) et dont le Fils de Dieu s'est servi dans l'Evangile. (Matth. 22. 44.) pour fermer la bouche aux pharisiens. David en ce psaume fait mention de la génération éternelle du Fils de Dieu : *Ex utero ante luciferum genui te ;* de sa séance à la droite du Père : *Sede a dextris meis ;* de sa victoire sur ses ennemis par la publication de l'Evangile : *Dominare in medio inimicorum tuorum.* Quand il parle de ces grands mystère, il les rapporte tout simplement sans exagération ; mais le sacerdoce de notre Sauveur est un mystère sublime, et si admirable que, comme s'il prévoyait que les hommes auraient de la peine à le croire, Dieu l'assure avec serment ; et parce que quelqu'un pourrait penser

que peut-être Dieu révoquera la résolution qu'il en a prise, il ajoute qu'il ne s'en repentira pas : *Juravit Dominus, et non pœnitebit eum.* Parce que l'office le plus honorable et la charge la plus importante que nous adorons en notre Sauveur, c'est sa qualité de prêtre qui le fait médiateur de Dieu et des hommes.

Pour l'exercer parfaitement pendant tout le cours de sa vie, il a offert les trois genres de sacrifices, dont le même Psalmiste fait mention. Sacrifices qui font que nous employons à la gloire de Dieu nos pensées, nos paroles et nos œuvres : sacrifice de cœur affligé : *Sacrificium spiritus contribulatus ;* sacrifice de louange : *Sacrificium laudis honorificabit me ;* sacrifice de justice : *Sacrificate sacrificium justitiæ.* Le Fils de Dieu a un amour très ardent pour son Père ; il voyait clairement un nombre infini de crimes qui s'étaient commis et se commettaient contre lui, avec toutes leurs circonstances, gravité et mauvais effets ; il chérit tendrement les âmes prédestinées, quand elles sont affligées, il en a des sentiments de compassion, qui ne peuvent s'exprimer ; il avait toujours devant les yeux tout ce qu'elles souffriraient, tous les torts, tous les affronts, toutes les oppressions, toutes les persécutions qu'on leur ferait. Il voyait ce gentilhomme qui est un tyran à ses pauvres sujets ; il voyait ce mari qui est un tigre à sa femme vertueuse ; cette marâtre qui est une louve à ces orphelins innocents ; ce jeune homme qui est un arabe à sa sœur dévote. La vue de ces funestes objets lui serrait le cœur d'une si horrible tristesse qu'il en était tout pâle, défait, languissant et comme en pâmoison et défaillance : *Defectio tenuit me.*

Il offrait continuellement le sacrifice de louange ; c'est lui qui disait par la bouche du Prophète : Je bénirai le Seigneur en tout temps, ses louanges seront toujours en ma bouche.

Il offrait sans cesse le sacrifice de justice, satisfaisant très abondamment à la justice de Dieu par des aumônes, par des jeûnes, des veilles, des travaux, des fatigues et autres

austérités qui le rendaient si flétri et si abattu, que quoiqu'il ne fût qu'à la fleur de sa vie, à l'âge de trente trois ans, il semblait avoir près de cinquante ans. (1) Mais parce que ce n'est qu'improprement et par métaphore, que ces œuvres sont appelées sacrifices, il a voulu sur la fin de sa vie, offrir à Dieu deux véritables sacrifices.

PRIMUM PUNCTUM. — *Sacrificium Eucharistiæ*, *etc.*

B — (1° *Quid offeratur.*) Ce que le Fils de Dieu demanda avec le plus d'ardeur dans cette belle oraison qu'il adressa à son Père la veille de sa mort dans la dernière cène, ce qu'il souhaite encore à présent avec le plus d'affection, c'est que nous lui soyons unis, que nous soyons insérés et incorporés en lui, comme les membres en leur chef, et d'une liaison si étroite, si intime et si parfaite, qu'elle puisse imiter l'union, ou pour mieux dire, l'unité qui est entre lui et son Père, par leur consubstantialité divine. Je ne prie pas seulement pour mes apôtres, disait-il, (Joan. 17. 20.) mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole, afin qu'ils soient une même chose en nous, comme vous êtes en moi, et moi en vous. Et un peu plus bas il ajoute : *Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum.*

Nous devons conclure de ceci qu'on n'offre pas seulement à la messe le corps naturel et adorable du Fils de Dieu, qu'il a tiré du sein de la Vierge, mais encore son corps mystique, c'est-à-dire tous les fidèles et vrais enfants de l'Eglise. C'est ce qu'il représentait à son Père dans la même prière : *Pro eis ego sanctifico meipsum, ut et ipsi sanctificati sint in veritate :* Je me sanctifie pour les hommes, afin qu'eux aussi soient véritablement sanctifiés.

Vous ne le croiriez pas, mais cela est véritable et vous y devez faire réflexion. Il y a plus de six mille prêtres au monde qui vous offrent tous les jours à Dieu à la messe, et pour mieux dire, le Fils de Dieu vous offre à son Père par leur

(1) Quinquaginta annos nondum habes, et Abraham vidisti? (Joan. 8. 57.)

entremise en mille endroits de la terre, et si vous êtes vicieux, vous êtes cause qu'ils lui font un présent très indigne de lui. Si votre jardinier vous donnait des pommes pourries et votre fermier des agneaux ladres, qu'en diriez-vous ? Voyez que de saint évêques, que de prêtres dévots, que de bons religieux, il y a en l'Eglise ; ils vous offrent tous les jours au bon Dieu ; et au lieu de vous unir à eux et de vous offrir à lui en odeur de suavité, vous faites qu'ils lui offrent une victime toute gâtée, et toute corrompue par le péché. J'ai dit au lieu de vous unir à eux ; car si vous ne vous offrez à Dieu d'un cœur contrit et humilié, le sacrifice de la messe vous sert de fort peu. Ecoutez ce qu'en disent les saints Pères.

S. Augustin dit : *Congregatio societasque sanctorum, universale sacrificium offertur Deo per sacerdotem magnum.* (S. Aug. lib. 10 de Civit. cap. 8.) Et un peu plus bas, en parlant du sacrifice de l'eucharistie, que l'Eglise offre tous les jours, il ajoute : *Ubi eidem demonstratur, quod in ea oblatione quam offert, ipsa offeratur.* Il en dit encore de même au chapitre vingtième.

S. Grégoire en parlant du Fils de Dieu offert en la messe : « Cum hæc agimus, *dit-il*, nosmetipsos Deo in « cordis contritione mactemus, quia qui passionis domi- « nicæ mysteria celebramus, debemus imitari quod agimus; « tunc ergo vere pro nobis hostia erit Deo, cum nosmet- « ipsos hostiam fecerimus. » (S. Greg. lib. 4. dialog. cap. 59.) Il n'est pas permis d'offrir et de consacrer à la messe le calice de vin pur, il faut qu'il y ait un peu d'eau ; et les saints Pères disent que cette eau mélangée avec le vin, représente le peuple chrétien, qui est incorporé et uni à Jésus, et offert à Dieu avec lui en ce sacrifice. Si vous êtes méchant, vous lui faites grand tort : vous êtes cause que son offrande n'est pas entièrement pure et agréable en tout point, mais en partie souillée et vicieuse; on ne peut pas dire absolument et sans restriction : *Sanctum sacrificium, immaculatam hostiam,*

C. — (2° *Cum quo.*) Et puis, en second lieu, la gran-

deur de celui avec qui vous offrez doit inspirer à votre cœur l'esprit de dévotion et de sainteté; c'est l'Homme-Dieu auquel le Père éternel a dit : Vous êtes prêtre, selon l'ordre de Melchisédech, jusqu'à la consommation des siècles; parce qu'il offre par le ministère des fidèles son corps et son sang précieux sous les espèces du pain et du vin. Le prophète Samuel n'ayant à offrir que la chair corruptible d'un animal, disait à tous les habitants de Bethléem : Sanctifiez-vous, parce que je dois sacrifier. A plus forte raison devons-nous tâcher d'être saints, puisque Jésus est au milieu de nous, sacrifiant son corps adorable. Il disait autrefois aux Israélites : (Num. 5. 2.) Chassez bien loin de votre compagnie tout lépreux et toute personne souillée, soit homme, soit femme, puisque j'habite au milieu de vous.

D.—(3° *Quis offerat.*) De plus, en troisième lieu, vous n'êtes pas seulement offert, vous êtes un des offrants; c'est toute l'Eglise qui sacrifie, c'est-à-dire tous les fidèles qui, pour cela, sont appelés par S. Pierre sacerdoce royal, et qui disent en l'Apocalypse : Vous nous avez faits prêtres.

Le prêtre à la messe dit à tous : Mes Frères, priez Dieu que mon sacrifice et le vôtre soient acceptables. Notez *et le vôtre*; un peu après il dit que cette oblation est de toute la famille de Dieu : *Hanc igitur oblationem servitutis nostræ, sed et cunctæ familiæ tuæ;* et au *memento*, après avoir recommandé les absents et les présents, il dit qu'on offre pour eux et qu'ils offrent : « Pro quibus tibi « offerimus vel qui tibi offerunt. In quibus verbis, » dit le cardinal Pierre Damien, « ostenditur quod à cunctis fide- « libus non solum viris, sed et mulieribus sacrificium illud « offertur, licet ab uno specialiter offerri sacerdote videa- « tur : multi enim unum corpus sumus, et quod uni mem- « bro singulari jure conceditur, hoc ab ipso corpore fieri « judicatur. » (Petrus Damian. lib. quem vocat Dominus vobiscum, cap. 8.) Quand la ville de Toulouse, ou autre, députe les consuls auprès du roi, pour négocier quelque affaire importante quoiqu'il n'y en ait qu'un qui parle, les autres députés néanmoins et même tous les bourgeois de la

ville sont censés avoir dit au roi ce qu'un seul lui a représenté, et l'on peut dire avec vérité : La ville de Toulouse a représenté telle et telle chose au roi. Et si l'un de ces députés était tout déchiré, mal ajusté, ou traître et ennemi de l'état, le roi se mettrait en colère, et renverrait ces députés avec mépris et risée.

E. — (4° *Pro quo.*) Considérez, en quatrième lieu, pour qui l'on sacrifie : c'est pour tous les chrétiens et même pour le salut de tout le monde ; le prêtre le déclare en faisant l'offertoire : quand il offre l'hostie, il dit que c'est, non-seulement pour lui, mais pour tous les assistants et pour tous les fidèles chrétiens ; en offrant le calice, il prie qu'il soit en odeur de suavité pour le salut de tout le monde : *Pro nostra et totius mundi salute, cum odore suavitatis ascendat.* Ne faut-il pas avoir grand crédit devant Dieu, quand on doit intercéder pour tant de gens ? et si vous êtes en péché mortel, S. Grégoire n'aura-t-il pas sujet de vous dire : (in Pastorali.) *Cum is qui displicet ad intercedendum mittitur, irati animus ad deteriora provocatur :* Quand on veut apaiser un prince offensé, si on lui envoie un médiateur qui lui déplaise, au lieu de calmer son esprit, on l'irrite de plus en plus ?

Si tous les religieux d'une province priaient Dieu tous les jours un an durant pour votre conversion, ne dirait-on pas que vous êtes au plus haut degré d'endurcissement et à la veille de la réprobation, si vous ne vous convertissiez ? Voyez que de chartreux, que de capucins, que de bénédictins, que de minimes et autres religieux, disent la messe par tout le monde ; il y a plus de six ans, peut-être plus de dix, peut-être plus de vingt qu'ils prient Dieu pour vous, et vous êtes toujours le même ; quelle obstination !

F. — (5° *Quo modo.*) Enfin, la manière dont on fait cette oblation, c'est par un sacrifice non sanglant, mais qui représente et nous remet en mémoire le sacrifice sanglant de la croix ; il le représente en ce que, comme par la passion et mort du Sauveur, son sang précieux fut séparé de son corps, et son corps détaché de son âme, ainsi à la messe,

par la signification des paroles, *vi verborum*, dans le saint calice, on consacre le précieux sang séparément du corps adorable, et dans l'hostie le corps séparément de l'âme, quoiqu'en effet tout cela soit ensemble par accompagnement et concomitance; et on le fait ainsi pour nous remettre en mémoire la mort et passion du Sauveur, en vertu de ce commandement : Faites ceci en mémoire de moi; et l'on nous le remet en mémoire, comme un modèle de toute vertu et un très puissant motif de les mettre en pratique par l'imitation d'un si parfait exemple.

SECUNDUM PUNCTUM. — *Sacrificium crucis*, *etc.*

G. — (*Sacrificando nosmetipsos.*) Car si le sacrifice non sanglant de l'eucharistie nous oblige ainsi à la perfection chrétienne, nous n'y sommes pas moins obligés par le sacrifice sanglant et douloureux de la croix. Il fut si agréable à Dieu et si méritoire, que la seule volonté que le Fils de Dieu en eut et la promesse qu'il lui en fit ont été notre justice originelle, le principe et le premier ressort de notre sanctification; c'est S. Paul qui l'enseigne aux Hébreux. (Hebr. 10. 5.) Il dit que l'Homme-Dieu en entrant dans le monde éleva son esprit en son cœur à Dieu, et lui dit : Mon Père, vous n'avez point agréé les holocaustes et les sacrifices pour le péché, parce qu'ils n'étaient pas capables d'apaiser votre colère et de satisfaire à votre justice; mais vous m'avez formé un corps propre à être sacrifié, et alors j'ai dit : Me voici, je viens pour faire votre volonté; et puis l'apôtre ajoute que nous avons été sanctifiés par cette volonté : *In qua voluntate sanctificati sumus.* Pour n'être pas ingrats d'un si grand bienfait, il est bon d'adorer souvent les dispositions de l'âme sainte de Jésus au premier instant de sa vie, faisant le contrat de notre rédemption avec Dieu son Père, il est bon de le prier que nous y soyons compris, de nous donner à lui pour cela, de lui demander la grâce de nous conformer à son dessein et de nous offrir à son Père en odeur de suavité par un parfait sacrifice de nous-mêmes.

Les sacrifices anciens consistaient ordinairement en trois principales actions : la consécration, l'immolation, et la consommation de l'hostie. Dans la première, la brebis ou autre victime était séparée du troupeau, destinée au culte divin, offerte à Dieu par le peuple, reçue par le prêtre qui lui imposait les mains et l'acceptait de la part de Dieu ; et pour être distinguée des autres, on la marquait avec la lettre hébraïque *Tau*, qui est la figure de la croix ; et ayant été ainsi consacrée à Dieu, elle devait être considérée et traitée comme une chose sainte.

Dans la seconde, elle était immolée et mise à mort, et si c'était un sacrifice propitiatoire, le pécheur par cette action protestait qu'il avait mérité la mort par son crime, et qu'ayant offensé le Dieu vivant, il eût été indigne de la vie et qu'elle ne lui était conservée que par la pure miséricorde de Dieu ; si c'était un autre sacrifice, en faisant mourir la victime, on protestait que nous devions perdre la vie et être anéantis par hommage de la très adorable vie et de l'être de Dieu, et que nous en serions contents s'il le désirait ainsi. Dans la troisième action, la victime était consumée par le feu, qui représentait la majesté de Dieu : *Deus noster ignis consumens.*

Notre Sauveur donc, pour effectuer sa promesse, a offert à Dieu un excellent sacrifice, un holocauste très parfait et accompli en ses trois parties. Au mystère de l'incarnation, la sainte humanité fut consacrée à Dieu, marquée et rapportée au culte divin par l'application de la subsistance du Verbe, qui est appelée par S. Paul le caractère de la substance du Père ; et puis elle fut immolée sur la croix et perdit la vie en l'honneur de Dieu, vie dont un seul moment était plus précieux que la vie et l'éternité de tous les hommes et de tous les anges. Enfin, à la résurrection et ascension, elle fut toute consommée, absorbée et transformée en Dieu : *Ressuscitatus homo, sed ressuscitans Deus; tunc secundum carnem homo, nunc per omnia Deus* dit S. Ambroise. (De fide resurrectionis.)

Or, il ne veut pas que son sacrifice soit imparfait et à

demi, il veut le faire entier et de tout ce qu'il est; et comme les chrétiens sont ses membres, il désire qu'ils soient offerts à son Père en odeur de suavité ; c'est à quoi S. Paul nous exhorte : (Rom. 12. 1.) Je vous conjure, mes frères, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps, comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux. On offrait dans l'ancienne loi un grand nombre de sacrifices de bœufs, de brebis, d'agneaux, de colombes, de tourterelles, de moineaux; cette grande diversité de victimes figurait le grand nombre de chrétiens de diverses qualités et conditions qui seraient offerts en holocauste à la Majesté divine. Il est important de voir quelles sont les trois actions de ce sacrifice.

II. — (*Tres partes..... Prima, oblatio.*) La première est l'oblation, par laquelle nos parents ou parrains nous présentent à Jésus-Christ au sacrement de baptême, et le prêtre nous reçoit de sa part et nous marque d'un caractère ineffaçable, en nous consacrant au culte divin pour jamais; ce qui fait que les apôtres en leurs épîtres, pour dire les chrétiens, disaient ordinairement les Saints : *Vocatis sanctis. Salutate sanctos.* Cela nous oblige à être séparés du monde, non de corps, mais de cœur et d'affection, à avoir en horreur les bals, les danses, les cabarets, les assemblées profanes de garçons et de filles, etc.

Si un de vos voisins se servait de quelque chose de sacré pour des usages profanes : d'un calice pour boire dans une taverne, d'une aube pour en faire sa chemise, de l'eau des fonts baptismaux pour laver ses pieds, qu'en diriez-vous? ô l'impie ! ô l'athée ! mais combien plus grande encore serait l'horreur qu'il vous inspirerait s'il les foulait aux pieds! Pourquoi est-ce que ces choses sont dignes de respect ? Parce qu'elles sont saintes. Qu'est-ce à dire saintes ? C'est à dire tirées de l'usage commun et populaire pour être destinées et employées au culte divin. L'agneau qui devait être immolé à la fête de Pâque était apporté à Jérusalem cinq jours auparavant, pour y être visité et marqué, et depuis ce temps-là il n'était pas permis de le mettre en des pâturages communs avec les autres, parce qu'il avait été offert

à Dieu et destiné à lui être offert en sacrifice. Vous lui avez été consacré au sacrement de baptême, vous avez été destiné à son service, et sanctifié par les autres sacrements ; c'est une espèce de sacrilége si vous profanez votre âme, ou votre corps par des actions criminelles.

I. — (*Secunda*, *immolatio.*) La seconde action de ce sacrifice c'est l'immolation qui se fait par la pénitence. L'immolation fait mourir ; la pénitence mortifie. La mort est une entière privation de la vie ; la mortification nous prive des usages superflus de la vie, des vanités, des curiosités, des sensualités. S. Paul nous exhorte à ceci : Mes frères, dit-il, je vous conjure par la miséricorde de Dieu de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux. (1)

L. — (*Tertia*, *consummatio.*) Vous craignez de tomber dans la pauvreté, si vous restituez tout le bien d'autrui que vous possédez injustement ; vous craignez l'humidité de l'Eglise, si vous y demeurez longtemps ; vous craignez le mauvais air de l'hôpital et de la prison, si vous les visitez souvent. Pauvre homme ! au pis-aller qu'en sera-t-il ? votre vie en sera abrégée, c'est-à-dire que votre piété et votre charité vous immoleront heureusement au service de Dieu, et vous rendront digne de la dernière partie du sacrifice, qui est d'être parfaitement uni, consumé et transformé en Dieu à l'heure de votre mort, selon cette parole que le Sauveur disait à son Père : *Ego in eis*, *et tu in me*, *ut sint consummati in unum.* (Joan. 17. 23.) Amen.

(1) Obsecro vos per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem. (Rom. 12. 1.)

SERMON CCCLIV.

LA PASSION

DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,

POUR LE VENDREDI-SAINT.

Ne faut-il pas avouer que la patience de Dieu est bien grande, et sa bonté bien admirable, de nous conserver en vie étant aussi coupables que nous le sommes. Oh! le grand mal que nous avons fait! hélas! comment le pourrons-nous jamais expier? nous sommes criminels de lèse-majesté, de lèse-majesté divine, et en premier chef, nous avons attenté à la vie de la très haute et très adorable majesté de Jésus! Nous avons mis à mort le Roi des rois, le Souverain du ciel et de la terre, le Monarque des anges, le Sauveur des hommes, et le bien-aimé de la Vierge, le Fils unique de Dieu le Père. Un orateur romain invectivant contre un criminel qui était accusé de parricide, lui disait: *Matrem occidisti, vis dicam amplius? Matrem occidisti:* Vous avez tué votre mère; dirai-je plus? vous avez tué votre mère; on ne saurait dire davantage; c'est exagérer plus que suffisamment votre crime de le nommer seulement. Il faut dire de même de nous. Les hommes sont aujourd'hui déicides; quoi de plus? les hommes sont aujourd'hui déicides; on ne saurait rien dire ni penser de plus énorme; et je suis au nombre des hommes, je suis malheureusement complice de ces exécrables déicides. Je ne saurais donc exposer les circonstances de cette passion, sans exagérer mon crime, et me condamner par ma bouche.

Et puis je suis destitué de mon secours ordinaire, je n'oserais m'adresser à celle qui avait coutume de me prêter son assistance : car, convient-il de présenter à la Vierge la Salutation angélique? autant de paroles que je dirais, autant de coups de poignard perceraient son cœur. Je vous salue..... non, il ne faut pas le lui dire. Quel salut peut avoir celle qui voit mourir devant ses yeux le Sauveur des hommes, le salutaire de Dieu : *Salutare Dei nostri*. Marie..... non, il ne faut pas ainsi la nommer : Marie veut dire étoile de mer, et sa lumière est éclipsée au milieu de la tourmente des tourments de son Bien-aimé. Pleine de grâce..... non, il ne faut pas ainsi la qualifier : elle est pleine de disgrâce, de tristesse, d'amertume : *Vocate me amara, quia amaritudine replevit me Dominus*. Le Seigneur est avec vous..... non, il n'est plus avec elle, son corps est mis dans le sépulcre, et son âme s'en va au séjour des limbes. Vous êtes bénie entre les femmes..... non, il ne lui faut pas donner cet éloge; elle est la plus désolée, la plus affligée, la plus languissante de toutes les femmes. Et béni le fruit de votre ventre..... non, on ne le dit pas aujourd'hui ; mais le béni fruit de son ventre est le plus disgracié, méprisé, bafoué, blasphémé de tous les hommes. Sainte Marie, mère de Dieu.... non, elle n'est pas en ce jour bien proprement mère de Dieu, sa mort causée par nos péchés détruit en quelque façon le mystère de l'incarnation, et fait que cet homme n'est pas Dieu, puisque cet homme est défait par les hommes : aussi son Fils ne l'appelle plus sa mère, il ne la nomme que femme, et lui donne S. Jean pour son fils : *Mulier, ecce filius tuus*. C'est vous, c'est vous, ô vénérable Croix ! qui succédez aujourd'hui à l'office de Marie ; c'est à vous, et non à la très sainte Vierge, que nous devons adresser ces paroles :

Je vous salue, sainte Croix, pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous. Je vous salue..... oui, car c'est entre vos bras, c'est en vos branches très heureuses qu'est pendu le salut des hommes : *In qua salus mundi pependit*. Je vous appelle aussi Marie..... oui, car vous êtes l'étoile de mer de toutes les âmes affligées qui voguent sur la mer orageuse de

ce monde périssable. Pleine de grâces..... oui, car c'est par les mérites de cette liqueur qui vous arrose, que les pécheurs reçoivent la grâce et que les justes la conservent : *Auget piis justitiam, reisque donat veniam.* Le Seigneur est avec vous.... oui, car il quitte Marie pour se donner tout à vous, il ne demande que vous, il n'embrasse que vous, veut finir ses jours en votre compagnie, il veut mourir entre vos bras, sur votre giron, en votre sein. Vous êtes bénite et bienheureuse entre tous les arbres, vous êtes plus noble que la palme, plus incorruptible que le cèdre, plus fructueuse que l'olivier, plus précieuse que le bois de canelle. Et béni le fruit de votre sein ; car c'est en vous et par votre moyen que Jésus détruit la malédiction, et nous acquiert la bénédiction : *Solvens maledictionem, dedit benedictionem.* Sainte Croix, mère de Dieu et de grâce, ne lui soyez pas marâtre, adoucissez un peu votre rigueur naturelle, amollissez un peu la dureté de votre bois, ne faites pas trop languir ce criminel innocent, considérez qu'il est faible et délicat, ayez compassion de la pauvre Marie, qui vous demande miséricorde pour son Fils, ayez égard aux humbles prières que vous en fait ce peuple chrétien. Peuple catholique, honorons la croix, saluons-la, bénissons-la, afin qu'elle soit bien douce à notre béni Sauveur :

Crux fidelis, inter omnes arbor una nobilis,
Nulla sylva talem profert fronde, flore, germine ;
Flecte ramos arbor alta, tensa laxa viscera ;
Et rigor lentescat ille, quem dedit nativitas ;
Ut superni membra Regis miti tendas stipite.

Quis dabit capiti meo aquam et oculis fontem lacrymarum ? et plorabo die ac nocte. Oui certes, mes frères, nous avons grand sujet de pleurer ; le chant lugubre de l'Église, les parements de couleur obscure, le silence des cloches, les autels dépouillés de leurs ornements, les images voilées, les cierges qu'on éteint pendant l'office, comme si l'on nous excommuniait petit à petit, l'énorme et horrible attentat que nous avons commis sur la personne du Verbe incarné, le deuil universel que toutes les créatures en font,

tout nous doit jeter dans un profond abîme de regret, de confusion, de componction, de tristesse, si nous ne sommes pas plus endurcis que les caillous, plus inflexibles que les rochers, plus insensibles que le marbre, plus morts que les trépassés, plus inanimés que ce qui n'a point d'âme, plus impitoyables que tout le reste de l'univers. A la mort de notre Sauveur, le soleil voile sa belle face, les astres éclipsent leur lumière, l'air se couvre de ténèbres, les pierres et les rochers se fendent, les sépulcres s'ouvrent de détresse, la terre tremble d'horreur, les trépassés ressuscitent, les éléments se détruisent, la nature se dément, les anges de paix s'efforcent de pleurer; je ne sais comment ils font, mais tant il y a qu'ils le font : *Angeli pacis amare flebant ;* et nous autres chrétiens pour qui le Fils de Dieu endure, serons-nous les plus insensibles de toutes les créatures ? n'y aura-t-il au monde personne que nous qui ne compatisse à cette passion, qui ne soit touché de commisération à de si grandes misères, et qui ne mêle ses larmes aux pleurs de tout l'univers ? Nous avons sujet de pleurer, non la mort adorable de Jésus, mais notre vie détestable ; il nous défend de pleurer sur lui, mais il nous commande de pleurer sur nous ; il dit : *Nolite flere super me*, mais il ajoute : *Super vos flete.* Ce n'est pas proprement sa passion qui est digne de compassion, mais ce sont nos mauvaises actions. Les larmes que nous répandons en la passion de notre Sauveur sont souvent des larmes d'enfant : l'enfant qui voit un chirurgien avec une lancette percer le bras de son père, lui ouvrir la veine, lui tirer du sang, crie, pleure, se tourmente, se met en colère contre cet homme ; mais si, un quart d'heure après, son père lui demande une pomme ou une autre bagatelle qu'il tient à la main, il la lui refuse et ne veut pas s'en priver. Quand nous entendons raconter qu'un soldat inhumain et barbare a percé le cœur de notre Père céleste, non pas avec une lancette, mais avec une lance cruelle : *Mucrone diro lanceæ*, nous pleurons, nous soupirons, nous sommes passionnés de colère et d'esprit de vengeance contre ce méchant ; et au sortir de là, si Jésus nous prie de nous priver pour l'amour de lui d'une

volupté sensuelle, d'endurer une injure, de pardonner une offense, de vaincre une passion, nous lui refusons tout-à-fait; et toutefois ce qu'il prétend demander de nous en la considération de ses douleurs, ce n'est pas que nous nous contentions de faire couler de nos yeux trois ou quatre gouttes de larmes, mais que nous nous excitions à imiter à bon escient les vertus héroïques et les exemples admirables qu'il nous a montrés dans sa passion : *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.* (1. Petr. 22. 1.) S. Pierre, un peu plus bas, dit : *Christo in carne passo, et vos eadem cogitatione armamini;* (1. Pet. 4. 1.) il ne dit pas *lacrymamini*, mais *armamini*. Le Fils de Dieu a souffert en sa chair ; son apôtre ne dit pas : Pleurez, mais : Armez-vous de cette pensée contre le péché. Ce n'est donc pas mon devoir, et ce ne doit pas être mon dessein de vous faire sanglotter et de tirer des larmes de vos yeux au récit de cette funeste catastrophe; au contraire, je tâcherai d'éviter les mouvements qui pourraient vous faire pleurer, pour vous proposer seulement des motifs qui fassent germer dans vos cœurs une grande horreur du péché, cruel assassin de Jésus, une vraie douleur de l'avoir commis, une sainte haine de vous-même, une ferme résolution de souffrir quelque chose pour l'amour de Jésus, qui a tant souffert pour nous.

Les habitants de Jérusalem étaient si ingrats et si dépourvus de charité, que le jour des Rameaux, quand le Fils de Dieu y fit son entrée solennelle, par un n'eut l'esprit de l'inviter à venir en sa maison, et il fut obligé de s'en retourner à Béthanie en la maison des saintes Marthe et Madeleine, d'où il venait tous les jours au temple, pour y prêcher l'Evangile ; car Béthanie n'était distante de Jérusalem que d'une petite lieue.

Ce jour donc du jeudi-saint, Jésus sortit de Béthanie pour aller manger l'agneau pascal avec ses apôtres à Jérusalem ; mais avant que de sortir, il prit congé de sa sainte Mère, et dit adieu à sa chère hôtesse Marthe, et à son amante Madeleine, les remerciant toutes avec beaucoup de tendresse des grands services et offices de charité qu'elles

lui avaient rendus, et leur promettant de les récompenser très libéralement en l'autre vie. Ces saintes dames se prosternant à ses pieds pour recevoir sa bénédiction, ne répondirent que des yeux par de grosses larmes qui en coulaient en abondance. Après plusieurs saints colloques, qui ne se firent que de cœur à cœur, parce que la douleur leur étouffait la voix, le Sauveur s'arracha des mains de sa Mère qui lui étreignait tendrement et baisait dévotement les pieds; mais il ne s'en sépara que de corps, car, quant à son cœur, il le lui laissa tout entier, demeurant toujours avec elle de pensée et d'affection. Il s'avança donc vers Jérusalem, où étant arrivé en la maison de S, Marc, dans une grande salle qu'il avait fait préparer exprès, il mangea l'agneau pascal avec ses apôtres, leur lava les pieds avec une humilité inconcevable, leur fit une longue et riche prédication, institua l'eucharistie. De tous ces grands et ineffables mystères, je n'en traite pas ici, parce qu'ils ne sont pas proprement une partie de la passion, mais un épilogue de ses divines actions, et que le sujet est si ample qu'il faudrait un carême tout entier, non un discours de quelques heures, pour le traiter dignement.

PREMIÈRE STATION.

Je me contente de remarquer après S. Jean, que Jésus sortit pour aller au jardin des Olives, ne voulant pas être pris dans la maison où il avait fait la cène; et cela pour quatre raisons: par respect envers le lieu sacré, par fidélité envers son hôte, par zèle de la paix et tranquillité publique, par persévérance en sa bonne coutume.

Les temples et les autels sont des asiles et des lieux de refuge dont les immunités ont toujours été fort religieusement conservées même parmi les païens. Au troisième livre des Rois, (3. Reg. 2. 28.) Joab craignant la juste colère de Salomon, se réfugia au tabernacle et embrassa le coin de l'autel : *Fugit Joab in tabernaculum Domini, et apprehendit cornu altaris;* en S. Matthieu (23. 35.) Jésus exagère la mort du prophète Zacharie, et le poète celle de

Sichée, en ce qu'ils avaient été assassinés dans le temple et auprès de l'autel : *Quem occidistis inter templum ab altare.*

> Pygmalion, scelere ante alios immanior omnes,
> Impius ante aras, atque auri cæcus amore,
> Clam ferro incautum superat.... (Æneid. 1.)

Le cénacle de Jérusalem où Jésus a fait la dernière cène, n'est-il pas un temple bien auguste, puisqu'il y a chanté les louanges de Dieu avec ses apôtres : *Hymno dicto exierunt?* n'est-ce pas une église bien digne, puisqu'il y fait les saint ordres, il y ordonne les premiers prêtres, il y consacre douze évêques: *Mense martio episcopos per diversa loca duodecim?* cette table sacrée, n'est-ce pas un autel bien saint et vénérable, puisque Jésus y a dit sa première messe? S'il eût demeuré le reste de la nuit dans le cénacle, les soldats qui avaient commandement de le prendre en quelque part qu'il fût, l'y eussent cherché et fait prisonnier; S. Pierre coupant l'oreille à Malchus y eût répandu du sang, cela eût violé l'immunité de ce saint temple, souillé et profané cette église.

Tous les gens de bien ont toujours eu grand soin de porter respect et de faire du bien à leur hôte : les anges à Loth qui les accueillit, (Genes. 19. 2.) les espions d'Israel à Raab qui les recéla, (Jos. 6. 23.) Elie et Elisée aux femmes qui les logèrent, (3. Reg. 17. 21.) Jésus à Marthe et Madeleine qui le reçurent. (Joan. 11. 5.) S'il eût été pris dans le cénacle, les meubles de son hôte eussent été exposés au pillage des soldats, les serviteurs de la maison et autres domestiques se fussent mis en défense, les voisins eussent accouru au bruit ; tout cela ne pouvait se faire sans troubler le repos et le silence de la nuit, sans interrompre la joie de la solennité de Pâque et du sacrifice de l'agneau ; lui qui aime la paix et la tranquillité publique ne veut être occasion, ni sujet de ce tumulte.

Et quand cela ne serait pas, il ne laisserait pas d'aller au Jardin pour garder sa bonne coutume ; c'était son exer-

cice ordinaire d'employer le jour à prêcher, à gagner les âmes à Dieu, visiter les malades et pratiquer les œuvres de miséricorde, et de passer les nuits en prières pour le salut des hommes : *In die mandavit Dominus misericordiam suam, et nocte canticum ejus.* (Psal. 41. 9.) Quand nous avons pris quelque bonne coutume de prier Dieu soir et matin, d'assister à l'office divin, de jeûner quelque jour en la semaine, nous nous en dispensons aisément pour le moindre accident qui arrive, pour la visite d'un ami, pour une mauvaise nouvelle qu'on nous a écrite, pour une petite incommodité prétendue. Jésus ne rompt pas sa bonne coutume par crainte d'être pris de ses ennemis, ni par le crève-cœur qu'il a de la trahison de Judas, ni par la frayeur d'une mort si cruelle et si prochaine : *Egressus ibat secundum consuetudinem in montem Olivarum*, dit S. Luc ; (22. 39.) et S. Matthieu ajoute : *Hymno dicto exierunt in montem Olivarum*, au texte grec ; ce qui montre que ce ne fut pas une simple prière que le Sauveur ait faite en son particulier, mais un hymne ou cantique sacré qu'il chanta avec ses apôtres : *Carmina proveniunt animo deducta sereno.* On ne trouve point en l'Evangile qu'il ait jamais chanté en sa vie que cette fois. Il chante, donc il est plein de joie, il se réjouit de ce qu'il a fait, il se réjouit de ce qu'il va faire, il vient d'accomplir le plus grand mystère, le plus signalé chef-d'œuvre qui soit émané de sa toute-puissance depuis l'incarnation, qui est le très saint Sacrement de l'autel. Il va endurer la mort pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes, avec un amour si ardent, qu'il appelle ce jour le jour de ses délices et de la joie de son cœur : *In die desponsationis et lætitiæ cordis ejus.*

Oui, mais voici une chose étrange et une question difficile : si Jésus est comme le cygne qui chante quand la mort s'approche, d'où vient qu'il tremble et qu'il a le cœur serré d'une si grande tristesse, qu'il en est réduit comme à l'agonie, et qu'elle serait capable de le faire mourir, si par sa toute-puissance, il ne réservait sa vie à de nouvelles dou-

leurs ? d'où vient qu'il redoute et appréhende tant la mort, qu'il en sue à grosses gouttes, non de l'eau seulement, mais du sang, non du sang le plus délié, mais du plus gros : *Grumis sanguinis*, des grumeaux de sang? d'où vient qu'il prie Dieu son Père par trois fois d'être dispensé d'avaler ce calice ? Je sais bien qu'on a coutume de répondre que cette crainte et appréhension de la mort, cette tristesse et fâcherie de mon Sauveur étaient seulement en la partie inférieure de son âme; mais la difficulté n'est pas pourtant épuisée, car c'est ce qu'on demande : d'où vient que la partie inférieure de son âme a eu tant de répugnances et de contradictions à souffrir la mort, puisqu'elle était entièrement soumise et obéissante à la partie supérieure, la chair à l'esprit, la sensualité à la volonté ? Il avait en main les rênes de ses passions, si on peut ainsi les nommer ; elles ne le prévenaient jamais, il les excitait, modérait, apaisait comme il voulait ; il ne se mettait en colère, ne craignait, ne s'attristait, ne se troublait, ne se réjouissait qu'autant et quand bon lui semblait : *Turbavit semetipsum*, (non pas *turbatus est*) *cœpit pavere et tædere ;* d'où vient qu'il lâche maintenant la bride à la crainte et à la tristesse ? Et ce qui comble mon étonnement, c'est que je lis en la Vie des Saints que plusieurs martyrs se sont présentés aux tourments et à la mort, non-seulement sans répugnance, mais avec ardeur et allégresse. Sainte Agathe allait en prison et à la mort comme à un festin de noces : *Agatha lætissime et gloriose ibat ad carcerem quasi ad epulas invitata, et agonem suum Domino commendabat ;* S. Tiburce marchait sur les charbons ardents comme sur des fleurs ; S. André voyant la croix qui lui était préparée, la saluait avec joie : *O bona crux ! diu desiderata, securus et gaudens venio ad te.* Qu'est-ce à dire ceci, Messieurs ? les saints martyrs sont courageux, et le Roi des martyrs semble être lâche et pusillanime ; les soldats marchent généreusement au combat, et le Capitaine retire son pied en arrière !

Je trouve plusieurs raisons de cette merveille dans les saints Pères. En premier lieu, disent S. Léon (serm. 3.

de passione Domini) et S. Augustin, Jésus s'est dépouillé de sa force pour en revêtir les Saints, il a voulu être pusillanime pour faire courageux les martyrs, il a redouté les tourments, afin que les Saints n'en eussent point de crainte : « In nobis Dominus nostro pavore trepidabat, ut susceptionem nostræ infirmitatis induceret et nostram inconstantiam suæ virtutis soliditate vestiret ; venerat enim in hunc mundum dives et misericors negociator cœli, et commutatione mirabili inierat commercium salutare, nostra accipiens et sua tribuens. » Ce que S. Augustin (concil. 1. in Psal. 58.) explique par cette comparaison : Le Fils de Dieu, dit-il, s'est comparé à la poule : *Sicut gallina congregat pullos suos.* La poule a cette propriété entre les autres oiseaux, que l'on connaît qu'elle est mère, quoiqu'elle ne soit pas avec ses petits, parce qu'alors elle est toute maigre, défaite, elle a la voix roque, la crête pâle, les plumes mal agencées et comme hérissées, les ailes abaissées et rampantes contre terre ; c'est qu'alors elle se fait malade pour ses poussins, elle se prive de la nourriture pour la leur donner, se rend débile pour les élever, s'affaiblit pour les renforcer, s'amaigrit pour les engraisser.

En second lieu, dit le même S. Léon, il a voulu être triste pour la confirmation de la foi, pour étouffer les hérésies avant leur naissance, pour montrer qu'il était vrai homme sensible, passible, mortel comme nous, tributaire aux mêmes infirmités que nous : *Per omnes naturæ humanæ contumelias volutatus*, dit Tertullien, pour réfuter l'erreur des appollinaristes, qui disaient qu'il n'avait point d'âme, mais un corps seulement, et la divinité qui tenait la place de l'âme : s'il n'avait point d'âme, il ne dirait pas : Mon âme est triste jusqu'à la mort ; la divinité ne peut être triste ; et pour éteindre l'hérésie des manichéens, qui disaient qu'il n'avait enduré qu'en apparence et fantastiquement, non en vérité et de fait : il n'eût pas redouté les tourments, il n'eût pas appréhendé la mort, si elle n'eût été réelle et douloureuse.

En troisième lieu, il donne entrée à la tristesse, afin de satisfaire suffisamment, pleinement, abondamment à la justice de Dieu pour nos péchés ; s'il n'eût enduré que la croix, les fouets et les épines, il n'eût enduré qu'en une partie de son humanité, qu'en son corps, qui n'est que la moitié de l'homme. Il a voulu endurer en l'âme et le corps, afin de payer pour les péchés que nous commettons en l'âme et par le corps ; et parce que la règle de justice demande que celui qui offense le premier, soit le premier châtié, et que nous péchons par l'âme plutôt que par le corps, avant d'endurer en son corps, il a voulu être puni en son âme par cette horrible peine et pour nous apprendre que la première, la plus importante, la plus nécessaire disposition que la justice de Dieu demande de nous pour nous remettre nos péchés, c'est la tristesse, et que si nous avions la lumière pour connaître la malice du péché, nous serions tristes jusqu'à être réduits à l'agonie, jusqu'à répandre des larmes de sang, jusqu'à mourir.

En quatrième lieu, pour votre consolation, ô âmes dévotes! dit S. Ambroise, afin que vous appreniez que bien qu'en la pratique des commandements de Dieu, en la méditation et autres exercices spirituels, vous ayez des répugnances et contradictions intérieures, des aridités, sècheresses, vous n'êtes pas pourtant perverses comme vous le pensez, vous ne perdez pas le mérite, vous ne laissez pas d'être agréables à Dieu. Ce n'est pas péché, ni imperfection de sentir la tentation, mais d'y consentir ; ce n'est ni vertu ni perfection de n'avoir point de passions, mais de les modérer et de savoir les conduire : « Sic debuit Christus « dolorem suscipere ut tristitiam vinceret, non eam exclu- « deret ; nec enim habent fortitudinis laudem qui stupo- « rem magis vulnerum tolerant quam dolorem. » Tant s'en faut que vous perdiez le mérite, qu'au contraire il est souvent plus grand, et lorsque vous pensez être plus désagréable à Dieu, c'est lorsque vous lui plaisez davantage : car votre fidélité éclate plus hautement quand vous le servez, quoique péniblement dans l'occasion de ces amertumes.

Voyez comme votre Sauveur se comporte en son agonie, et imitez son exemple. Tant s'en faut qu'il se laisse abattre à la tristesse, qu'au contraire il prie prie Dieu plus longtemps : *Factus in agonia prolixus orabat;* et nonobstant cette agonie, cette répugnance et fuite intérieure, il se présente courageusement à la mort : *Surgite, eamus, ecce appropinquat qui me traditurus est.* Il va au-devant de Judas, il l'accueille débonnairement, il reçoit avec tendresse le baiser de trahison qu'il lui présente. Ainsi, si, nonobstant vos aridités, vous tenez ferme en l'oraison et en la pratique des bonnes œuvres, ces répugnances augmentent le mérite, et donnent le lustre à votre vertu : *Non est pondus veræ virtutis insensibilitas cordis, et valde insana per stuporem membra sunt quæ sentire dolorem incisa non possunt*, dit S. Grégoire : C'est être à demi insensé d'être tout-à-fait insensible ; c'est être stupide, non généreux, de n'appréhender ce qui est digne de crainte et d'appréhension. Comment est-ce que Jésus ne serait triste, ayant tant d'occasion de tristesse : *Tristis est anima mea!* (Matth. 26. 38.) De quel côté qu'il porte la vue, il aperçoit des objets de tristesse, de frayeur et d'appréhension. S'il regarde en haut, il voit la justice de son Père, qui prépare son épée vengeresse, pour décharger sur son humanité le châtiment exemplaire de tous les péchés des hommes ; il entend son Père qui dit par Zacharie : *Framea suscitare super pastorem et super virum cohærentem mihi.* Il est dans les mêmes tranchées et même plus pénibles que cet ancien Damoclès qui voyait pendre sur sa tête une épée retenue seulement par un crin de cheval ; il est dans la même crainte que le pauvre petit Isaac, quand il avait les yeux bandés, attendant le coup d'épée de son père. S'il regarde en bas, il voit le nombre infini des réprouvés, qui brûleront à jamais et maudiront en enfer celui qui est digne de toute bénédiction.

S'il regarde à sa droite, il voit ses amis, ses disciples, ses apôtres qui dorment à sa défense; s'il regarde à sa gauche, il voit ses ennemis qui veillent à sa ruine : *Consi-*

derabam ad dexteram et videbam , et non erat qui cognosceret.

S'il regarde du côté de Jérusalem, il voit cette ville infortunée qui ne connaît pas son Messie qu'elle a attendu si longtemps et avec tant d'impatience : *Quid illi tam periculosum quam non recepisse Christum ?* il voit le crime énorme qu'elle va commettre en sa personne sacrée, la vengeance du ciel qui fondra sur elle en punition de ce déicide, la ruine de ce beau temple, le sac et la destruction de cette malheureuse cité, la mort de tant de millions d'hommes, la captivité de tant de Juifs, et les autres afflictions qui arriveront à ce peuple pour châtiment de son sacrilége ; il voit et considère toutes ces choses ; il pleure et soupire, disant comme autrefois : *Si cognovisses et tu !*

S'il regarde du côté de Béthanie, il voit sa douce Mère, qui, sachant par le rapport d'un ange, l'angoisse où son Fils se trouve, gémit comme une tourterelle en l'absence de son bien-aimé, dit comme la mère de Tobie : *Heu me ! fili mi, ut quid te misimus peregrinari, lumen oculorum meorum, solatium vitæ meæ !* Eh ! mon Fils ! mon bien-aimé ! pourquoi vous ai-je congédié ? comment ai-je permis une séparation si cruelle? que ne vous ai-je retenu par l'autorité maternelle ? que ne vous ai-je suivi ? j'essuierais la sueur de votre visage, et je vous donnerais la consolation que vous demandez à vos apôtres.

S'il regarde au temps présent, il est triste, car tous les tourments, affronts, ignominies qu'il doit souffrir chez Anne, chez Caïphe, chez Hérode, chez Pilate, au Calvaire, se présentent très vivement à son imagination chacun en détail et en particulier : *Et nihil ante oculos gelidæ nisi mortis imago.* Si la crainte d'une fort douce mort fit blanchir en une nuit les cheveux d'un gentilhomme espagnol, nommé Didacus Ozorius, si la même appréhension a fait souvent que plusieurs soient morts par crainte de mourir, que devait faire en notre Sauveur la vive représentation des plus sensibles tourments que jamais homme ait endurés et d'une mort très certaine et inévitable ?

S'il regarde au passé ou à l'avenir, il a devant les yeux et sur lui tous les crimes qui se sont jamais commis et qui se commettront. Taulère dit, et il est vrai, que si Dieu dessillait les yeux à un pécheur pour voir l'énormité d'un péché mortel, le cœur lui crèverait, et il deviendrait tout stupide d'horreur. S. Jean-Climaque dit que de son temps un homme mourut soudainement du regret qu'il eut d'avoir commis un péché qui n'était pas des plus énormes. S. Vincent-Ferrier entendant en confession un pécheur, et lui remontrant la grièveté de sa faute, le vit tomber raide mort à ses pieds par l'effort de sa contrition. Jésus voit devant ses yeux, non deux ou trois péchés mortels, mais une infinité des plus énormes. La connaissance qu'il a de la malignité du péché, de la grandeur de la Majesté divine qui en est offensée, est très parfaite et suivie de beaucoup de lumière ; l'amour qu'il porte à Dieu son Père est ineffable et incompréhensible ; il conçoit donc une douleur de nos péchés, si vive, si piquante et excessive qu'il ne faudrait autre chose pour le faire mourir, s'il ne s'en empêchait par un miracle particulier : *Tristis usque ad mortem*. Ne se contentant pas des larmes communes et ordinaires, il répandit des larmes de sang ; et pour le faire plus abondamment, il change tous ses membres en yeux qui versèrent des larmes sanglantes, non deux ou trois seulement, mais en si grande quantité, qu'elles trempèrent tout son vêtement : *Quare rubrum est vestimentum*, et ayant trempé tous ses habits, elles coulèrent abondamment sur la terre comme ferait un petit ruisseau : *Sudor sanguinis decurrentis in terram*. C'est très utile et profitable quand nous nous préparons pour nous confesser et que nous nous excitons à la contrition, d'honorer en Jésus cette douleur qu'il eut de nos péchés, de nous associer à lui, entrer en ses sentiments, unir notre âme à la sienne, notre douleur à sa douleur, lui demander part à sa tristesse, offrir au Père éternel la contrition de son Fils pour suppléer aux défauts de la nôtre.

C'est avec juste raison que le Saint-Esprit a dit qu'une

prière parfaite ne retourne jamais les mains vides au sein de celui qui l'a faite, quoiqu'elle n'obtienne pas ce qu'on demande. L'oraison que Jésus vient de faire est cause qu'il est consolé, car voici un esprit bienheureux, l'archange S. Gabriel, qui vient du ciel, apparaît à lui, le console, l'encourage, et même le conforte, et lui donne des forces.

C'est pourquoi cet archange s'appelle Gabriel : *Fortitudo Dei ;* à moins que nous ne suivions la dévote pensée de Théophilacte, qui, au lieu de *confortans eum*, tourne *glorificans eum*, et dit que cet ange était délégué de la cour céleste, non principalement pour le consoler et fortifier, mais pour le bénir, louer, glorifier de cette généreuse résolution qu'il avait prise de souffrir pour l'amour des hommes, nonobstant les contradictions de la partie inférieure de son âme. Faisons une petite pose à notre discours pour joindre et unir nos hommages, nos éloges et actions de grâce, aux louanges que cet esprit bienheureux et les anges de sa suite donnent à notre Rédempteur.

DEUXIÈME STATION.

Un des disciples du Fils de Dieu était allé deux jours auparavant vers les princes des prêtres pour convenir avec eux du prix qu'on lui donnerait pour trahir son Maître et le livrer entre leurs mains. (Matth. 26. 14.) Sur quoi l'on pourrait demander : D'où vient que notre Sauveur a souffert si longtemps en sa compagnie et au nombre de ses disciples, ce perfide Judas ? pourquoi ce frelon parmi ces abeilles, ce corbeau parmi ces colombes, ce loup-garou parmi ces agneaux, cet apostat parmi ces apôtres ? Ce fut, premièrement, pour nous apprendre à ne pas condamner ou blâmer l'Eglise, ni une république, ni une communauté religieuse ou autre famille, si parmi les bons et vertueux il y a des méchants et vicieux, comme au ciel il y a des étoiles errantes parmi les fixes, comme en la musique il y a des notes noires et crochues parmi les blanches, comme au champ du père de famille il y a de l'ivraie parm

le bon grain. Ce serait une conséquence bien injuste de dire : Hérodias fut adultère, donc toutes les femmes mariées sont adultères ; l'empereur Néron fut un tyran, donc tous les rois sont des tyrans ; Judas, apôtre, trahit son Maître, donc tous les apôtres étaient des traîtres. Ainsi c'est une conséquence très déraisonnable de dire : Un tel religieux est très vicieux et déréglé, donc tout son ordre ne vaut rien.

En second lieu, notre Sauveur souffrit ce monstre de nature en sa compagnie pour rendre sa passion plus amère. Ce fut un grand crève-cœur à Jules-César de voir entre ses assassins le perfide Brutus qu'il avait adopté pour son fils : *Tu quoque, fili !* et ce fut un déplaisir bien sensible au Fils de Dieu de se voir trahi à la mort pour si peu de chose par celui qu'il avait choisi entre tant de créatures pour son disciple ; entre ses disciples pour son apôtre ; entre ses apôtres, pour son grand aumônier, pour son maître d'hôtel et l'intendant de sa sainte famille, pour son confident et ami auquel il communiquait ses secrets : *Tu vero homo unanimis, dux meus et notus meus, qui simul mecum dulces capiebas cibos* (hebraice, *qui simul dulciter communicabamus secretum.*) Et pour connaître combien vivement le Sauveur a ressenti cette offense, il ne faut que considérer qu'il a tâché de l'en détourner par toutes sortes de voies : par menaces, disant : Malheur à celui par lequel je serai trahi ; par humiliation, se prosternant à ses pieds ; par présents, lui donnant son précieux corps ; par bienfaits et bons offices, l'élevant à des charges si honorables ; et enfin par un dernier effort, étant au Jardin, il exerce envers lui la plus admirable douceur qui se puisse imaginer, recevant de lui le baiser, et lui disant avec une douceur qui eût amolli un rocher : Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? nous avons toujours été amis, je ne vous ai jamais désobligé et vous me trahissez par un baiser. (Matth. 26. 50.)

En troisième lieu, le Sauveur a souffert longtemps ce traître en sa compagnie, afin de nous faire toucher au doigt

que quelque sainte et dévote que soit la compagnie où nous sommes, quelque noble et excellente que soit la vocation où Dieu nous a mis, nous ne laisserons pas de nous y perdre, si nous n'y sommes fidèles : quelle compagnie plus sainte et plus divine que celle du Fils de Dieu! quels exemples de vertu plus rares et plus héroïques que ceux de la très sainte Vierge et des apôtres ! quelle vocation plus religieuse et plus parfaite que l'apostolat! et Judas s'y est perdu parce qu'il a donné entrée en son cœur au maudit péché d'avarice ! C'est le vice des grands et le piége de leur damnation ; des grands, dis-je, tant ecclésiastiques que séculiers, puisque Jérémie a dit deux fois : *Omnes avaritiæ student: a propheta usque ad sacerdotem*. (Jerem, 6. 13. et cap. 8. 10.) Un grand prophète de la loi ancienne et un grand apôtre de la nouvelle, pour prouver qu'ils étaient innocents et irréprochables en tout point, ne font mention que de ce vice, protestant qu'ils n'y ont point été sujets, tant il est difficile et glorieux d'en être exempt. Le prophète Samuel, (1. Reg. 12. 3.) après avoir gouverné le peuple de Dieu dès son bas âge, jusqu'à l'extrême vieillesse, étant sur la fin de sa vie, disait : Me voici prêt à vous rendre compte de ma conduite devant Dieu et devant le roi son lieutenant; si vous avez des plaintes à faire contre moi, faites-les hardiment ; dites si j'ai opprimé quelqu'un ou si j'ai reçu des présents de qui que ce soit. Pourrez-vous en dire de même, un de ces jours, quand vous serez présenté au jugement de Dieu ? Si vous le disiez, les anges gardiens de vos sujets diraient : Oui, vous les avez opprimés quand vous les avez obligés par vos menaces, ou par d'autres voies, à donner leurs filles en mariage à vos valets, à vous faire des journées, des corvées, des charrois, des messages auxquels ils n'étaient pas obligés ; quand vous leur avez fait donner des tailles ou des soldats, non selon l'équité de la justice distributive, mais par faveur, par vengeance, ou par tout autre passion ; quand vous et vos officiers de justice avez pris de l'argent des criminels, au lieu de faire justice et de satisfaire aux parties lésées ; quand vous avez pris à

ferme par tierce personne les biens d'église, et empêché sous main que les autres n'enchérissent sur vous ; quand vous avez gâté les blés des pauvres laboureurs en allant à la chasse, ou y envoyant vos valets; quand vous faites payer vos rentes de blé en argent, et même souvent plus haut que le juste prix ; quand vous avez mis si haut les fermes de vos moulins bannaux, que les meuniers en ont pris sujet de voler le blé des pauvres gens ; quand vous enployez en luxe ou à enrichir vos parents les revenus de vos bénéfices qui appartiennent aux pauvres, après votre entretien convenable ; quand vous différez de payer vos dettes aux pauvres artisans, aux marchands, aux serviteurs et servantes. Où est votre justice , Messieurs ? où est votre raison ? où est votre conscience ? Si vous avez prêté un peu d'argent à quelqu'un, vous voulez qu'il vous en paie tous les ans les intérêts ; et il y a quatre, cinq, six ans que vous avez le salaire de cette servante, les biens de ce marchand, les sueurs de cet artisan, sans leur en payer un seul denier d'intérêt ; vous attendez à les payer au lit de mort par votre testament ; et vos héritiers seront aussi négligents de leur salut que du vôtre, et encore plus que vous. Vous ferez comme cette dame qui, ces années passées, faisait la dévote, et qui étant riche de cent mille francs, fut surprise de la mort sans payer un seul de ses serviteurs ; et les prières qu'elle eut de ses domestiques, ce furent des malédictions : Eh! fi de la voleuse! disaient-ils ; fi donc de la méchante ! elle nous emporte nos travaux, irons-nous plaider contre ses héritiers pour avoir ce qu'elle nous doit ? Assurément, assurément, Messieurs, vous trompez vos confesseurs , ou vos confesseurs vous trompent, s'ils vous donnent l'absolution ; on est incapable d'absolution quand on ne garde pas les commandements de Dieu , si on peut le faire. Et voilà un commandement de Dieu que vous ne gardez pas : *Non morabitur opus mercenarii tui apud te usque mane.* (Levit. 19. 13.) Le salaire de ceux qui ont travaillé pour vous ne demeurera pas en votre maison jusqu'au lendemain.

Samuel pour se justifier ajoute : Je n'ai point reçu de pré-

sent de qui que ce soit ; il ne dit pas je n'ai point reçu injustement, mais absolument je n'ai point reçu de présent. Car le prophète Isaïe dit (33. 15.) que pour éviter le feu dévorant et les ardeurs éternelles, il faut vider ses mains de tout présent : *Qui excutit manus suas ab omni munere ; ab omni*, de tout, de tout présent, et la loi de Dieu défend aux juges dans le même texte d'avoir acception de personne et de recevoir des présents: *Non accipies personam, nec munera : quia munera excæcant oculos sapientum , et mutant verba justorum.* (Deut. 16. 19.-Exod. 23. 8.)

S. Paul (Act. 20. 33.) était encore plus retenu , il disait aux habitants d'Ephèse qu'il n'avait pas même désiré l'argent , ni l'or , ni les vêtements de personne. Il considérait ce qu'il a écrit à Timothée : Ceux qui veulent devenir riches tombent dans le piége du diable et en divers désirs inutiles et pernicieux qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition,(1. Timoth. 6. 9.) piége qui vous arrête et vous serre si fort que vous n'en sortez jamais, parce que vous êtes comme le lion. Dans le passage de l'Ecriture où nous avons *divites eguerunt*, il y a en hébreu *Kephirin* , *leones*. Quand le lion a une fois la proie entre ses griffes , il est impossible de la lui arracher. Vous êtes comme Judas , vous ne faites jamais entière restitution , il restitua les trente deniers , mais il ne restitua pas ce qu'il avait coutume de dérober : *Fur erat et loculos habens.* De tant de gens qui se confessent , de tant de gens qui font tort au prochain , quelle restitution en voit-on ?

Le Fils de Dieu passe bien plus avant , il dit que si vous êtes riche , (notez , il ne dit pas : Si vous êtes voleur, mais si vous êtes riche) il est très difficile de vous sauver. Cela et si difficile que vous ne vous sauverez jamais sans un miracle et sans un grand miracle; n'est-ce pas un grand miracle de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille ? et il est aussi mal-aisé de vous sauver si vous êtes riche. Vous vous en étonnez, le Fils de Dieu semble aussi s'en étonner, car il en parle par admiration ; mais ce qu'il en dit ne laisse pas d'être très véritable : *Quam difficile , qui pecunias*

habent, in regnum Dei intrabunt! (Luc. 18. 24.) Oh! qu'il est difficile que ceux qui ont beaucoup de biens entrent dans le royaume de Dieu! il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'un riche n'entre dans le royaume de Dieu.

Messieurs, Messieurs, ne faisons pas comme les soldats de Pilate qui se moquaient de notre Sauveur; ils se mettaient à genoux devant lui, le saluant comme un roi, et puis lui donnaient des soufflets. Vous venez ici lui rendre hommage en l'adoration de la croix, et puis vous lui donnez un démenti; c'est lui donner un démenti en votre cœur de ne pas ajouter foi à sa parole; voilà sa parole, on n'en peu pas douter: Il est difficile que celui-là entre au royaume de Dieu, non-seulement qui dérobe, qui trompe, qui retient injustement le bien d'autrui, mais celui qui est attaché à ses propres biens; car il dit cela (Luc. 18. 21.) sur le sujet d'un gentilhomme qui avait gardé les commandements de Dieu dès sa jeunesse et qui aimait trop ses propres biens; et ce qui est à remarquer, c'est que trois évangélistes rapportent ceci presque en mêmes termes, tant le Saint-Esprit craignait qu'on oubliât de nous l'enseigner (Matth. 19. 20.-Marc. 10. 20.-Luc. 18. 21.) Le ciel et la terre passeront, mais les paroles du Fils de Dieu ne passeront point. (Luc. 21. 33.) Si vous vous trouvez en enfer faute d'y avoir ajouté foi, ce sera votre faute; vous n'aurez sujet d'en accuser que votre incrédulité.

Mais il y a grande apparence que je perde mon temps et ma peine de prêcher à des avaricieux : quelle prédication plus puissante, plus éloquente, plus persuasive, plus divine que celle d'un Dieu! et S. Luc dit (16. 14.) que les pharisiens entendant la prédication du Fils de Dieu, se moquaient de lui, parce qu'ils étaient avares. Finissons donc cette digession morale que l'avarice de Judas nous a fait faire, et reprenons la suite de l'histoire sacrée.

Aussitôt que cet apostat a donné le traître baiser à notre béni Sauveur, une compagnie de soldats se jettent sur lui éperdûment comme une troupe de loups affamés sur une simple

brebis; ils le renversent par terre, le foulent aux pieds, lui donnent des coups de poing, le prennent par où ils peuvent; car il n'y a pas assez de parties en son corps pour être saisies par tant de bourreaux : les uns le prennent par la barbe, les autres par les cheveux, d'autres par les bras ; ils lui jettent une chaîne de fer au cou et une autre à travers le corps ; car cétait la coutume de lier ainsi les prisonniers, comme on le voit aux Actes des apôtres, (12. 6. et cap. 21. 33.) où S. Pierre et S. Paul furent ainsi liés de deux chaînes. Ils lui lient les mains avec une longue corde pour le traîner comme un forçat de galère ou une bête farouche. En cet équipage, ils le tirent hors du jardin avec des huées et des cris de triomphe, ils le font passer à travers le torrent de Cédron, où il se blessa les pieds et tomba dedans, parce que craignant qu'il ne fût secouru, ils le pressaient de courir et eux passaient sur la planche, et l'eau froide entrant dans les pores de son corps, ouverts par la sueur du sang, il fut saisi de frissons et de tremblement, accomplissant à la lettre cette prophétie de David : *De torrente in via bibet*. La maison d'Anne, beau-père de Caïphe, se trouvant en leur chemin ; ils y entrent en passant, pour le réjouir de la prise qu'ils avaient faite, et pour triompher avec lui de cette conquête qu'ils estimaient leur être fort avantageuse. De là ils le menèrent chez Caïphe, où les docteurs de la loi et les prêtres étaient assemblés, attendant avec impatience cette pratique; le pontife l'interroge sur ses disciples, sur sa doctrine et sur ses prédications : il répond modestement.

Il ne répond rien sur ses disciples, (Joan. 18. 20.) parce qu'il ne pouvait rien dire sans toucher à leur honneur; l'un l'avait trahi méchamment, les autres l'avaient abondonné lâchement. Le grand Constantin disait que s'il voyait un prêtre commettre quelque péché, bien loin de le publier, il le couvrirait de sa pourpre royale. Le Sauveur couvre du voile du silence la lâcheté de ses apôtres, et répond seulement à ce qu'on lui avait proposé touchant sa doctrine : Qu'est-il besoin de m'interroger ? Si je me justifie vous ne me croyez pas, si je m'accuse vous ne pouvez

pas me condamner sur ma simple confession, on ne doit pas ajouter foi à un homme qui veut se perdre ; donc puisqu'il faut des témoignages, et que vous n'avez point assisté, ou fort peu et par esprit d'envie à mes prédications, interrogez ceux qui les ont entendues ; s'ils veulent confesser la vérité, ils vous diront que j'ai toujours prêché qu'il fallait honorer les docteurs de la loi et les pharisiens, rendre à César ce qui est à lui, et que je suis venu, non pour abolir la loi, mais pour l'accomplir et perfectionner. Comme il eut achevé ces paroles, un des valets lui donna un grand soufflet, disant : Est-ce ainsi que tu réponds au pontife? Esprits célestes où êtes-vous? Que faites-vous, anges bienheureux? que n'abîmez-vous cet impudent? Comment endurerez-vous cette injure, cette effroyable injustice contre votre Roi ? Que les portes du ciel se désolent et se brisent ! que la terre tremble d'horreur ! que mon cœur se fende de douleur, voyant l'impudence du serviteur et la patience du Sauveur! Cette injure du soufflet a été une des plus douloureuses, des plus ignominieuses, des plus injustes que le Fils de Dieu ait endurées dans sa passion. Des plus douloureuses, car ce soufflet fut déchargé par la main d'un bourreau armé de fer et de flatterie ; il avait en main le gantelet de fer, selon la coutume de ce temps-là ; il désirait plaire au pontife et à toute la compagnie : il le donna si furieusement qu'il lui enfonça la joue. S. Vincent écrit que le Rédempteur en tomba par terre, ce qui augmenta la douleur de cette injure.

Injure très ignominieuse : ce fut en bonne compagnie, en présence d'un grand nombre de gens de qualité, à une personne sacrée, très vénérable et très digne d'être adorée.

C'est le plus grand tort du monde de permettre qu'un pauvre accusé qui n'a offensé personne, soit cruellement traité sans connaissance de cause pour une très juste réponse, puisqu'il est permis par toutes les lois à un prisonnier de se défendre modestement en justice avec toute sorte de liberté.

Unus assistens ministrorum dedit àlapam Jesu. Ce sont proprement les ministres qui démentent le Fils de

Dieu et lui donnent des soufflets. Remarquez-le, vous verrez que tous leurs petits raisonnements n'aboutissent à autre fin qu'à démentir notre Sauveur. Il dit en la cène : Ceci est mon corps ; ils répliquent : Un si grand corps ne peut être contenu en si petit espace, donc ce n'est pas son corps. Il dit à Nicodème : (Joan. 3. 5.) Celui qui ne sera pas régénéré d'eau, ne peut entrer au royaume de Dieu ; ils disent : L'enfant mort-né est fils d'une mère fidèle, donc il entrera au royaume de Dieu sans être régénéré. Le Fils de Dieu dit au prêtre : A quiconque vous remettrez les péchés, ils seront remis ; les ministres disent : Les prêtres sont pécheurs, donc ils ne peuvent remettre les péchés.

Oui, mais, mon Sauveur, je m'étonne de votre procédé, quand vous vous êtes relevé de la chute de ce coup, il semble que vous perdez courage et que vous refusez de souffrir, car vous répondez à cet impudent.

Qu'est-ce à dire ceci, mes frères, d'où vient que le Sauveur se défend sitôt? s'il ne veut pas endurer pour nous, pourquoi s'est-il présenté aux bourreaux? s'il a désiré endurer, pourquoi plaide-t-il sa cause ? N'est-ce pas lui qui est cet agneau prophétisé par Isaïe, qui se tairait en présence de ceux qui le maltraiteraient? et il se plaint au premier soufflet qu'on lui donne, il remontre son innocence et reprend celui qui le frappe. S'il a des plaintes à faire, que ne les fait-il aux autres injures aussi bien qu'à celle-ci ; on lui donne plusieurs mille coups de fouets, on lui met un chapeau d'épines sur la tête, on l'attache à une potence, et il ne dit mot, il n'ouvre pas seulement la bouche ; on lui donne un soufflet, et il se plaint, il se justifie, il argumente contre le bourreau. Quelle est la cause de cette différence, quel est le secret de ce mystère ? J'en trouve deux principales raisons ; premièrement, tant s'en faut qu'il se justifie pour diminuer la honte de cet affront qu'on lui fait, qu'au contraire c'est pour l'augmenter. Celui qui reçoit un brocard ou un soufflet en compagnie, s'il l'endure patiemment sans récriminer et sans se plaindre, fait admirer sa vertu et diminue de beaucoup l'ignominie de l'affront ; mais quand il

répond et se justifie, si sa réponse n'est pas approuvée, si les assistants s'en moquent et se mettent à rire, la confusion en est bien plus grande. Le Fils de Dieu donc, sachant assurément que son excuse serait méprisée, qu'on se moquerait de sa réponse, que tous se mettraient à rire du soufflet et de la répartie, il couvrit sa face de honte et répondit pour être plus moqué. Oh! sainte et divine face! c'est à présent que vous êtes plus belle que jamais, c'est maintenant, mon adorable Sauveur que l'Epouse peut dire de vous: *Dilectus meus candidus et rubicundus*, la blancheur de votre innocence et la rougeur de la honte que vous souffrez vous rendent agréable à Dieu et aux anges.

Il en est de même de vous, ô âmes choisies! quand on vous accuse d'un crime que vous n'avez point commis, quand on se moque de vous et de vos dévotions en compagnie, si vous l'endurez patiemment pour l'amour de votre bien-aimé, vous contentant de remontrer avec humilité votre innocence, vous lui êtes très agréables; il vous dit dans son cantique: *Vox tua dulcis, et facies tua decora.*

Et vous, ô âmes pècheresses! apprenez aussi de ce mystère une sainte et salutaire leçon. Il est vrai, je n'en doute pas, qu'il y a de la peine à découvrir à un prêtre un péché infâme et honteux; il vous semble qu'il vous est impossible de porter cette confusion, et néanmoins il le faut faire, ou le voir étaler au jour du jugement, à la face de tout l'univers. Croyez-moi, et vous vous en trouverez bien; pour surmonter cette répugnance, retirez-vous en quelque lieu particulier; avant votre confession, appliquez votre esprit à considérer attentivement cette confusion du Fils de Dieu; imaginez-vous ce Roi des anges, avec une modestie et majesté divine, tout droit, devant un juge passionné, en présence d'une grande audience: voyez qu'on lui décharge un très rude soufflet sur sa joue sacrée, qui en devient toute rouge, et dites en vous-mêmes: Hélas! mon Dieu! quelle différence de votre confusion et de la mienne! vous ne l'avez aucunement méritée, mais au contraire, vous étiez digne d'une gloire et d'une louange infinie; j'ai mérité par

mes grands crimes d'être moqué et méprisé de toutes les créatures. Vous endurez cette confusion en présence d'un grand nombre de personnes, moi, en présence d'un seul homme ; vous, en présence de ceux qui ont les yeux collés sur vous ; moi, en présence d'un homme qui ne me prête que l'oreille ; vous devant ceux qui se réjouissent de votre ignominie et en font des railleries ; moi, en présence d'un prêtre qui me porte compassion, et qui a de grandes tendresses pour moi ; non, je ne cacherai plus mon péché, et quand vous me commanderiez de le confesser en plein théâtre, je le ferais très volontiers pour l'amour de vous.

La seconde et principale raison pour laquelle notre Rédempteur répond à ce valet insolent, c'est pour nous faire une sainte leçon de l'honneur que nous devons aux prêtres. Quand on le calomnie d'être blasphémateur, séducteur du peuple, intempérant, endiablé, il ne dit pas un seul mot pour s'en plaindre ; mais d'être irrévérend envers les prêtres, de ne pas leur rendre l'honneur qu'on leur doit, de leur parler sans respect, c'est un crime qu'il estime si énorme qu'il n'en veut avoir la souillure, pas même en l'opinion d'autrui ; il ne se plaint pas du soufflet, car il se fût plaint de la flagellation, du couronnement d'épines, des autres soufflets et coups de poing qu'on lui donna ; mais il se plaint de ce qu'on le frappe, l'accusant faussement d'avoir parlé irrévéremment au pontife. Le ministre lui avait dit : Est-ce ainsi que tu réponds au pontife ? Il se justifie, disant : Si j'ai mal parlé.

Voyez l'honneur que nous devons aux prêtres ; le sacerdoce de Caïphe n'était qu'une prêtrise légale, qui n'avait point le pouvoir de remettre les péchés, ni de donner la grâce de Dieu ; et toutefois le Fils de Dieu honore tant ce sacerdoce, qu'ayant souffert qu'on l'ait appelé samaritain, ivrogne, destructeur du temple, il ne peut endurer qu'on le calomnie d'avoir parlé sans respect aux prêtres, de peur que quelqu'un n'en prenne mauvais exemple. Et à présent que les prêtres ont un caractère divin qui leur donne le pouvoir de consacrer le précieux corps du Fils de Dieu et

d'absoudre des péchés, il n'est rien de si méprisé : si l'on jette sur le tapis un discours de médisance, les prêtres et les prélats y sont noircis les premiers ; si l'on fait un conte de raillerie, il ne semble pas être bien assaisonné, s'il n'est tiré de Rabelais, s'il ne se moque des moines et des prêtres. Quelques docteurs pensent que ce fut chez Anne que le Sauveur reçut ce soufflet ; les autres, qui ont examiné la chose de plus près et avec plus de lumière, tiennent que ce fut chez Caïphe.

En cette maison du pontife, ils lui firent passer la nuit entre les mains des valets et des soldats, qui en faisaient leur jouet et passaient le temps à le tourmenter.

Les saints prophètes et les évangélistes racontent les principales injures qu'il y endura : ils lui crachaient au visage : *Tunc expuerunt in faciem ejus ;* et comme il y avait grand nombre de soldats qui crachaient sur lui à qui mieux mieux, cette sainte et sacrée face fut toute couverte de vilains crachats ; ce que le prophète signifiait, quand il dit que sa face était comme celle d'un l'épreux, toute couverte de ladrerie : *Vidimus eum tanquam leprosum*, pour donner à entendre qu'elle était blanche, souillée, horrible comme celle d'un lépreux. Au lieu que sa sainte salive avait servi de collyre aux aveugles et de remède aux sourds-muets, il est maintenant en récompense couvert de puante salive. Cette injure est si sensible, que si un père la faisait à sa fille, elle en rougirait durant sept jours, comme Dieu disait à Moïse : *Si pater ejus spuisset in faciem illius, nonne debuerat saltem septem diebus rubore suffundi?* (Numer. 12. 14.)

De notre temps, un des plus apparents juifs de Florence rechercha en mariage la fille d'un autre juif, qui était pauvre, à quoi le père ne voulut jamais consentir, quelque promesse et avantage que l'autre lui fît. L'affaire en vient aux oreilles du grand duc, qui fait appeler ce pauvre, pour savoir de lui pourquoi il refusait un si riche parti à sa fille : J'aimerais mieux, dit-il, la voir étranglée, que de la voir femme d'un homme estimé infâme parmi nous, d'autant

plus qu'il est de la race de ceux qui crachèrent au visage de votre Messie ; et pour en savoir la vérité, commandez-lui, s'il vous plaît, de cracher en votre présence. Ce que le duc ayant fait, ce riche juif ne put cracher.

Un ancien philosophe étant entré dans la maison d'une homme riche de biens temporels, mais de mauvaise vie, voyant sa chambre richement tapissée et bien nette, lui cracha au visage ; et comme l'autre s'en mit en colère, il répondit qu'ayant eu envie de cracher, il n'avait pu trouver de lieu en toute la salle plus digne de crachats que sa face couverte d'iniquités. Est-il possible que ces méchants ne trouvent en la maison de Caïphe nulle place plus infecte et plus digne de recevoir les crachats, que la face divine de mon Sauveur ! cette face, qui est l'objet de la complaisance du Père, dont les séraphins sont amoureux, en laquelle consiste le salut des hommes, après laquelle soupiraient les anciens rois et les anciens prophètes pour être bienheureux par sa vue, et qui est si douce et agréable, que ces barbares même en sont charmés, et ne peuvent la frapper sans lui clore les yeux. Sainte Brigide écrit que quand la sainte Vierge était exilée en Egypte avec son Fils, en la ville d'Eliopolis, ses voisins étant en quelque amertume de cœur, disaient entre eux : Allons voir le Fils de Marie pour être consolés, tant ses yeux avaient d'attraits et de charmes.

Il les lui couvrent donc avec le plus sale torchons qu'ils peuvent trouver en la maison, pour le mépriser davantage, et pour se délivrer des attraits de ses regards gracieux, qui leur amollissaient le cœur.

L'ayant ainsi voilé et pensant qu'il ne les voit pas, ils commencent à frapper sur lui, tantôt par gourmades et à coups de poing : ἐκολάφισαν, *colaphis eum ceciderunt ;* tantôt par soufflets et à main ouverte : καὶ ἐῤῥάπισαν, *et palmas ei dederunt ;* en sorte que sa face en devient toute meurtrie et les yeux enflés, les joues livides, les lèvres flétries, tout le corps brisé et moulu.

Ses sacrés cheveux et sa barbe, quoique insensibles, ne furent pas exempts de mauvais traitements, car on les lui

arrachait cruellement; *Genas meas dedi vellentibus.* Hé! mon Sauveur Jésus! n'êtes-vous pas bourgeois de Nazareth? n'êtes-vous pas vrai Nazaréen? ne savez-vous pas que la loi de votre Père défend aux Nazaréens de faire couper leurs cheveux, pendant le temps de leur consécration? n'êtes-vous pas toujours le Saint des Saints? n'êtes-vous pas encore voué et consacré à Dieu? comment permettez-vous non-seulement qu'on vous coupe, mais qu'on vous arrache cruellement les cheveux? C'est votre amour qui en est cause: *Quis legem det amantibus? major lex amor est sibi.* Vous êtes le Dieu d'amour, qui avez les yeux voilés, qui ne voyez pas les imperfections de la chose aimée, vous ne considérez pas les déloyautés et ingratitudes de ceux que vous aimez tant, et pour qui vous endurez. Vous êtes le vrai Samson, qui vous êtes affectionné à mon âme, cette ingrate Philistine; vous vous abandonnez tant à elle, que vous permettez que vos ennemis vous arrachent les cheveux, se jouent et moquent de vous, ne se contentant pas de gêner votre corps par de si horribles supplices; mais affligent encore votre âme par des brocards et des calomnies: *Prophetiza nobis, quis percussit.*

La ville de Jérusalem était alors sujette aux Romains, qui y avaient haute et basse justice. Ponce Pilate en était le président, à lui appartenait de juger les criminels. Les docteurs de la loi et les pharisiens n'osèrent lui envoyer Jésus pendant la nuit, craignant que s'ils troublaient son repos, il ne se fâchât et refusât de le condamner. Aussitôt que l'aube du jour commença à poindre, ils assemblèrent leur grand consistoire qu'ils appelaient Sanhédrin, où ils résolurent pour la dernière fois qu'il fallait le faire mourir à quelque prix que ce fût, et il le firent conduire à Pilate, garrotté de nouvelles chaînes. Ce juge, qui n'était pas juif et qui n'avait point d'animosité contre Jésus, demande les preuves des crimes dont on l'accuse, fait enquête des témoins, interroge l'accusé sur tous les articles qu'on lui proposait, et connaît évidemment qu'il est innocent, et entendant dire qu'il était Galiléen, il est bien aise d'avoir

cette occasion de l'envoyer à Hérode, roi de Galilée, qui était alors à Jérusalem, pour lui faire son procès, et être déchargé de cette commission.

Hérode d'abord fut bien aise de voir en sa maison ce Jésus tant renommé, dont ses courtisans lui avaient tant parlé, pensant que s'il était prophète, il ferait quelque miracle pour l'amour de lui, ou s'il était enchanteur, il ferait quelque tour de son métier en sa présence; mais Jésus ne lui répondit pas un seul mot, premièrement, parce qu'il n'a pas coutume de parler à ceux qui s'adressent à lui et qui le consultent par vaine curiosité : *Et cum simplicibus sermocinatio ejus. Abscondisti hæc a sapientibus.* Il ne découvre pas ses secrets et ne révèle pas ses mystères à ces sages du monde, esprits curieux et superbes enflés de l'estime du monde, qui ont un cœur double et des intentions déguisées, mais aux humbles et aux âmes simples. En deuxième lieu, il ne répond pas à Hérode pour lui reprocher tacitement la cruauté commise envers S. Jean-Baptiste, comme en lui disant : S. Jean-Baptiste était ma voix, vous l'avez étouffée, ce n'est pas merveille si vous n'entendez pas ma parole. Ainsi vous vous plaignez quelquefois que Jésus ne vous parle pas en la communion, que vous ne ressentez point les douceurs, les caresses et consolations qu'on dit qu'il communique aux âmes qui le reçoivent, c'est que vous avez fait comme Hérode, vous avez étouffé la voix de Jésus, ce n'est pas merveille si vous n'entendez pas sa parole. Le prédicateur est comme S. Jean, il prêche la même chose que lui : *Pœnitentiam agite ;* il vous a exhorté à la pénitence pendant tout le carême, vous avez méprisé cela, vous avez étouffé en vous cette voix, vous vous êtes adonné aux plaisirs. Quand vous communiez à Pâques, Dieu ne vous parle, ni ne vous console pas. Hérode, voyant qu'il ne pouvait rien tirer de lui, ne lui fait aucune chose, que de l'habiller d'une vieille robe blanche, qui était le vêtement des insensés, et le renvoie ainsi à Pilate, lui mandant : Je vous renvoie ce criminel que vous m'avez adressé, je ne trouve point d'autre crime en lui

qu'une pure et fine folie, c'est un sot et un ignorant, qui n'a su dire un seul mot. L'Evangéliste remarque que les courtisans d'Hérode se moquèrent comme lui de Jésus : *Sprevit eum Herodes cum exercitu suo.*

Ne faisons pas comme cela, ne le méprisons pas, bien qu'il soit comme déguisé et inconnu, qu'il ne dise mot et qu'il ne montre aucun éclat de sa gloire et divinité. C'est là en cet auguste Sacrement qu'il est revêtu d'une robe blanche, voilé des espèces sacramentelles ; c'est là qu'il est couvert et inconnu, méprisé, moqué, bafoué, par les hérétiques et mauvais catholiques. Honorons-le, adorons-le, bénissons-le. Faisons une petite pause à notre discours, pour lui faire amende honorable des injures qu'il reçoit de ses créatures. Autant de brocards et d'affronts, autant de calomnies et malédictions, autant d'injures qu'il a reçus en la maison d'Anne, de Caïphe, de Pilate et d'Hérode, autant de mille et d'infinités de millions de bénédictions puisse-t-il recevoir des hommes et des anges. Allons nous jeter à ses pieds et demandons-lui pardon, car maintenant qu'il est dans les misères, il a plus de miséricorde : *Pati voluit Christus, ut compati disceret : miser esse voluit, ut disceret misereri.* Cette sainte Humanité étant maintenant en affliction aura le cœur plus enclin à nous porter compassion : *Non ignara mali miseris succurrere discet.*

TROISIÈME STATION.

Tout ce qui a été dit jusqu'à présent est fort peu de chose en comparaison de ce qui reste : *Finis unius mali gradus est futuri.*

Nous avons autrefois montré par des preuves évidentes et puissantes que le corps adorable de Jésus était le plus délicat, le plus tendre et sensible de tous les corps humains qui ont jamais été et qui peuvent être. Je ne dois pas user de redites, mais je veux considérer les trois plus atroces tourments qu'il a soufferts en sa passion : la flagellation, le couronnement d'épines, et le crucifiement.

Les saints évangélistes nous donnent sujet de croire

qu'il a été flagellé deux fois, car, S. Luc dit (23. 22.) que Pilate le fit fouetter avant que de le condamner à la mort, et même avant intention de le délivrer : *Corripiam illum et dimittam ;* et S. Matthieu dit (27. 26.) qu'il le livra aux juifs pour être crucifié après l'avoir flagellé ; et quand les saints évangélistes ne le diraient pas, ils le font entendre assez, disant qu'on l'a condamné au supplice de la croix, car c'était une coutume ordinaire et une loi indispensable parmi les Romains de flageller ceux qui devaient être crucifiés. S. Luc parlant de cette première fois que Jésus fut fouetté, (23. 16.) dit qu'il fut châtié comme un enfant ou un fou, (παίδευω, vient de παῖς, παιδός, enfant) parce que Pilate ne trouvant point de cause de mort en lui, comme il le dit, et pensant que tout son crime n'était qu'une trop grande liberté de parler par rodomontade et de se nommer le Fils de Dieu, le jugea seulement digne de la peine du fouet qu'on donne aux enfants ou aux fous avec des verges pour les faire sages ; mais S. Matthieu, (27. 26.) S. Marc (15. 15.) S. Jean, (19. 1.) parlant de la seconde fois qu'il fut fouetté après la sentence de mort, l'appellent flagellation, qui était la peine des esclaves : τότε οὖν ἔλαβεν ὁ Πιλάτος τον Ἰησοῦν, καὶ ἐμαστίγωσε. (Joan. 19. 1.) Ces deux mots signifient proprement fouets avec des escourgées, sangles, lanières, courroies de cuir. Pudentius, auteur fort ancien, parle de deux piliers auxquels Jésus fut attaché pour être flagellé : *Vinctus in his Dominus stetit ædibus atque columnis;* (in carmine quod Enchiridion dicitur.) et la colonne qu'on garde religieusement à Rome dans l'église de sainte Praxède montre par son inscription, qu'il y en avait encore une autre ; et en effet ce n'est pas celle dont parle S. Jérôme en l'épitaphe de sainte Paule, car celle qui est à sainte Praxède est si basse quelle ne venait que jusqu'aux genoux, et celle dont S. Jérôme fait mention était si haute et si forte qu'elle soutenait la galerie d'une église. (1)

(1) Ostendebatur columna ecclesiæ porticum sustinens intecta cruore Domini ad quam vinctus dicitur et flagellatus.

Pilate donc ayant commandé à ses soldats de flageller le Sauveur, ces barbares dépouillèrent tout nu celui qui orne la terre de fleurs et le firmament de lumière. Quelle confusion, quelle horreur, quelle mort à ce saint jeune Homme à ce très chaste cœur, à ce corps virginal et royal, plus pur que les étoiles, de se voir tout nu en présence de ces insolents qui lui disaient des brocards impudiques, et à la vue d'un si grand nombre de personnes, car le lieu était fort spacieux : c'était la salle de l'audience : ἔσω τῆς αὐλῆς, dit S. Marc : (15. 16.) *Intra aulam ;* et ce peuple l'avait suivi quand il fut traîné de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, et d'Hérode au Prétoire.

C'est une merveille digne de grand étonnement qu'ils ne s'étonnèrent point en le dépouillant de voir son corps tout empourpré et sa robe intérieure toute trempée et teinte de son sang par la sueur qu'il eut au Jardin, ce qui devait les effrayer, les attendrir et les émouvoir ; mais rien ne peut toucher les âmes qui se sont prostituées et endurcies au péché.

Plusieurs considérations nous persuadent que ce tourment de la flagellation a été un des plus horribles que le Sauveur ait endurés ; il fut flagellé à la mode des Romains et à la mosaïque. Quand on exécutait ce supplice à la façon des Romains, la douleur était en très vive : Ulpien (L. Sed sicuti. ff. de usu fructu et quemadmodum quis utatur.) le met au nombre des supplices atroces et au même rang que la torture ; et quand on l'exécutait à la mode des juifs, les coups en étaient si rudes que s'ils excédaient le nombre de quarante, ils mettaient le pauvre patient en danger évident de mort, comme il est dit au Deutéronome. (25. 3.)

Les ministres qui furent employés à cette exécution étaient naturellement enclins à la cruauté. Le président leur avait commandé de le flageller cruellement, parce qu'il désirait le réduire en un état si pitoyable qu'il pût faire compassion à ses ennemis et contenter leur malveillance enragée. Les scribes et pharisiens attisaient encore leur cruauté, désirant lui faire répandre tant de sang, que s'il était

renvoyé par Pilate il eût peine à en guérir, et qu'ainsi il mourût de quelque façon que ce fût. Le diable aussi qui enrageait de dépit contre lui, et qui désirait le faire entrer en impatience, incitait les bourreaux à ne pas l'épargner, c'est ce que S. Luc nous montre, (4. 13.) comme l'a remarqué S. Hilaire, quand il dit que Jésus ayant été victorieux au désert, l'esprit malin se retira pour un temps, c'est-à-dire jusqu'au temps de sa passion : *Recessit ab eo diabolus usque ad tempus.* Ajoutez que les bourreaux se changeaient de temps en temps, et comme ils voyaient qu'il endurait tout très patiemment sans se plaindre, ils croyaient qu'il faisait cela pour les braver, ou par opiniâtreté, et ils essayaient de le frapper si rudement, à l'envi l'un de l'autre, qu'ils lui donnassent occasion de se plaindre,

La diversité des dictions dont les évangélistes se servent pour exprimer cette peine, montre la diversité des instruments qui y furent employés : παιδεύσας, φραγελλώσας, ἐμαστίγωσε, cela signifie proprement des verges, courroies ou escourgées de cuir, de petits crochets en forme d'aiguillon. *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores*, comme le menuisier en rabotant une planche emporte plusieurs pièces du bois, ainsi ils ont enlevé avec leurs fouets éperonnés des lambeaux de ma pauvre chair. Une autre version dit : *Araverunt peccatores*, comme le soc de la charrue sillonne la terre et la pénètre bien avant, ainsi ils ont fait des sillons et de grandes ouvertures en mon corps.

Quoique les coups n'eussent pas fait cela par leur pesanteur et dureté, ils l'eussent fait par leur multitude. Sainte Gertrude apprit par révélation, et les docteurs le tiennent communément qu'il en reçut pour le moins cinq mille. Célius Rodiginus dit (lib. 10. Antiquarum lectionum, cap. 5.) que si quelqu'un était condamné au fouet le tribun de camp ou colonel touchait un peu le patient, ce qui étant fait, le régiment le brisait à coups de fouet s'il était esclave, ou à coups de bâton s'il était libre, et S. Matthieu (Matth. 27. 27.) exprime que cela fut pratiqué en Jésus : *Tunc*

milites Præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem, et exuentes eum : et le régiment était composé de mille soldats, car le colonel l'appelait χιλίαρχος, comme qui dirait millenaire. Quand ils n'eussent donnés chacun que cinq ou six coups, c'était pour le moins cinq ou six mille coups, sans compter ceux qui furent donnés par les bourreaux employés de la part des scribes et pharisiens. Quelle boucherie, quelle effusion de sang, quel horrible carnage devait-on voir en ce pauvre corps tout déchiré et froissé par tant de coups! et si, au rapport de Moïse, un patient était en danger de mort pour avoir reçu un peu plus de quarante coups, en quel état devait être Jésus qui en reçut pour le moins cinq mille? La très sainte Vierge révéla à sainte Brigitte, (lib. 1. cap. 10. Revel. circa medium.—Ibid. et lib. 4. cap. 70.) qu'elle se trouva présente à cette cruelle tragédie, et qu'au premier coup qu'on déchargea sur son Fils, elle tomba tout évanouie ; puis ayant un peu repris ses esprits, elle le vit si déchiré que ses os étaient tout découverts ; et elle ajoute qu'un pharisien le voyant en danger de mort, dit à ces barbares : A quoi pensez-vous? voulez-vous tuer ce pauvre homme, sans attendre la sentence du juge et prendre sur vous la responsabilité de sa mort ; ayant dit cela il coupa les liens qui tenaient Jésus attaché à la colonne. Quand les cordages furent rompus, le Fils de Dieu tomba par terre, se traînant comme il pouvait dans les rivières de son sang, il chercha comme il put ses vêtements, pour couvrir son pauvre corps qui n'était que plaies.

Les tourments ordinaires ne suffisent pas, l'ingénieuse cruauté de ces désespérés en invente un nouveau qui n'a jamais été en usage depuis que le monde est monde. Aussi S. Chrysostôme dit (Homil. 88. in Matth.) qu'il vient de l'invention du diable qui possédait ces âmes réprouvées. Ils assemblent plusieurs piquantes épines, ils en font un chapeau en forme de couronne impériale, ils le lui mettent tout autour de la tête : περιτιθέασιν, dit S. Marc. (15. 17.) le lui enfoncent bien avant à grands coups de bâton. Que ce cha-

peau fût d'épines, cela venait de la malice du diable, mais qu'il fût en forme de couronne, car cela venait de la providence de Dieu, car on couronnait les victimes qui devaient être immolées, pour montrer que notre vrai honneur, notre plus belle couronne, notre gloire, notre félicité, c'est d'être consacré à l'hommage de Dieu, sacrifié et anéanti pour son service, nous voyons cela au livre des Actes, (Act. 14. 12.) et dans Virgile :

Et salsæ fruges, et circum tempora vittæ. (Æneid. 2.)

Plusieurs graves auteurs tiennent pour probable que cette couronne fut faite de jonc marin, dont les épines sont plus longues et plus pointues que celle des buissons ordinaires. Ces joncs marins sont si communs en Egypte et en Syrie, que la mer Rouge s'appelle en hébreu *Jam suph*, la mer des Joncs ; leurs branches sont plus flexibles et plus propres à être tissues en couronne que celle des autres ronces. Et de fait, celle qu'on montre dans l'église de Saint-Sernin à Toulouse, et les deux qui se gardent à Rome dans l'église de Sainte-Croix, apportées de Jérusalem par sainte Hélène sont plus longues que nos épines communes ; que si ailleurs on en garde d'autres qui soient plus courtes, c'est ou qu'elles ont été épointées, ou qu'avec les joncs marins ils avaient mêlé des épines ordinaires.

Et si les figures peuvent servir pour connaître la vérité de l'histoire, nous en avons une très authentique en la personne de Jonas. Ce prophète ne fut pas seulement la figure de Jésus en sa résurrection, mais encore en sa sainte passion, car si vous entendez la voix de Jonas dans le ventre de la baleine et celle de Jésus dans les psaumes, vous verrez que l'une n'est que l'écho et la réflexion de l'autre. Jonas crie : « Projecisti me in profundum, omnes gurgites tui « et fluctus tui super me transierunt. Circumdederunt me « aquæ usque ad animam. » Jésus dit : « Veni in altitudi« nem maris, omnes fluctus tuos induxisti super me, intra« verunt aquæ usque ad animam meam. »

Or les rabbins disent en leur école, que Jonas étant jeté

en la mer fut entouré de joncs marins, qui s'attachèrent à sa tête, et l'Ecriture le semble dire expressément, (Jonæ 2. 6.) car où nous avons : *Pelagus operuit caput meum*, en l'hébreu il y a : *Suph carush ceroshi, juncus seu alga implicati est capiti meo; cald mave, carectosum suspensum est capiti meo.*

Ce tourment fut encore plus douloureux au Fils de Dieu que la flagellation, il l'endura à la tête qui est une partie très sensible, étant l'origine et la force des nerfs, qui portent le sentiment par tout le corps; et si ces pointes perçaient les sutures du crâne, elles perçaient les petites peaux qui enveloppent le cerveau. Et toutefois cette couronne ne lui était pas aussi sensible que vos guirlandes, Mesdames; ces épines ne lui étaient pas aussi déplaisantes que vos rubans et vos ornements de tête. Ces épines ne le blessaient qu'à la tète, vous le blessez vivement au cœur, par vos parures superflues. Ne lui est-ce pas un grand crève-cœur, de voir que par les vanités de votre tête, vous lui faites perdre le fruit des douleurs qu'il a endurées en la sienne, et tant d'âmes pour le salut desquelles il a porté cette couronne? Les chrétiens de la primitive Eglise étaient bien éloignés de votre façon de faire : ils se faisaient conscience, au rapport de Tertullien et de Minutius Félix, de se servir de fleurs et de parfums, disant que c'est grande indécence, une disproportion monstrueuse, de voir un membre délicat et mondainement ajusté, sous un chef couronné d'épines.

Le Sauveur n'a été flagellé que deux fois, mais on lui a mis la couronne d'épines sur la tête par trois fois : la première fois, après la flagellatiou, puis quand ils le voulurent conduire au Calvaire : *Exuerunt eum chlamyde, et induerunt eum vestimentis ejus, et duxerunt eum ut crucifigerent;* (Matth. 27. 31.) car étant auparavant vêtu de la robe blanche donnée par Hérode et de celle de pourpre, quand ils le voulurent mener au supplice, ils lui donnèrent ses propres vêtements, afin qu'il fût reconnu et que l'on sût par toute la Palestine, que c'était Jésus de Nazareth, qui avait été crucifié. Or, entre ses vêtements il

y avait la robe sans couture, qui n'était ouverte que par en haut, à la façon de nos aubes ; et pour la lui vêtir, ils lui ôtèrent la couronne d'épines et la lui remirent après. Ce qu'ils firent encore pour une troisième fois sur le mont Calvaire, quand ils lui ôtèrent ses vêtements pour le mettre tout nu sur la croix, car il fut révélé à sainte Brigitte, (lib. 1. cap. 10. et lib. 4. cap. 70. revel.) que Jésus étant en la croix, avait à la tête la couronne d'épines, et qu'elle lui tirait si grande quantité de sang, que ses yeux et ses oreilles en étaient toutes pleines, en sorte que pour regarder sa sainte Mère, il eut besoin de faire sortir le sang de ses yeux, mouvant et pressant ses paupières.

Ce ne fut pas seulement pour le tourmenter, qu'ils lui mirent cette couronne sur son chef adorable, ce fut encore pour l'humilier et le remplir d'opprobre et de confusion ; et à cette même fin, ils lui mirent un roseau à la main et un vieux manteau de pourpre sur les épaules, pour lui dire qu'il était un roi feint et contrefait, un roi de théâtre et de farce, le roi des buissons et des fleuves verts, et que son triomphe du jour des Rameaux ne lui avait pas réussi, que c'était un triomphe sans victoire. En cet équipage ridicule pour ces malins, mais pitoyable pour ceux qui ont quelque reste d'humilité, Pilate le présente au peuple sur le perron du Prétoire.

(Ici l'on montre au peuple un *Ecce Homo*, ou l'image de sainte Véronique.)

Que vous ensemble, mes frères ? qu'en dites-vous ? qu'en pensez-vous ? ne faut-il pas avoir un cœur de tigre et des entrailles de léopard, pour n'en être pas touché ? un objet si pitoyable, un Homme-Dieu si rempli de misères, n'est-il pas digne de grande commisération ? Et vous encore plus et moi encore plus, nous tous, sans comparaison, nous sommes plus dignes de compassion, que le Sauveur en sa passion, c'est lui qui le dit et il est la vérité même : *Super vos flete*, n'avons-nous pas sujet de pleurer sur nous, d'avoir ainsi traité celui qui ne nous a jamais fait de mal, qui nous a infiniment obligés, duquel dépend notre bonheur ?

Quel est le malade frénétique, qui ait jamais ainsi traité son médecin ? le chien enragé, son maître ? le tigre ou le léopard, son père ? que dis-je, son médecin, son maître, son père ? mais son ennemi mortel ? quel est le loup dans les forêts, la bête farouche en Afrique, qui pourrait plus cruellement dévisager un pauvre homme qui serait entre ses pattes? *Facta est mihi hæreditas mea quasi leo in sylva.*

Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete. (Luc. 23. 28.) Il le dit à des Saintes, à sainte Madeleine, à sainte Véronique, à sainte Marie Salomé et aux autres femmes dévotes qui le suivaient ; que dira-t-il donc à des âmes pècheresses ? Il le dit, non après sa mort, quand la joie de sa résurrection et de sa gloire pouvait essuyer leurs larmes et effacer la souvenance de ses douleurs, mais quand il souffre actuellement, quand il porte sa croix et va mourir au Calvaire. Il ne dit pas seulement : Pleurez sur vous; mais il dit par antithèse : Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous, parce que le péché mortel est incomparablement plus digne de larmes et de tristesse, que toutes les souffrances de Jésus. Sainte Madeleine était plus obligée de pleurer ses péchés passés, que la passion présente et amère de son bon Maître ; d'autant qu'un mal est plus grand, il mérite d'être pleuré avec des larmes plus abondantes. Jésus nous défend de pleurer sa sainte mort et passion, afin d'épargner nos larmes pour pleurer nos iniquités. Il a raison, il a raison; le moindre péché mortel, est un mal plus grand et plus digne d'être regretté, que les douleurs et la mort de Jésus-Christ. Cela est évident par les principes de notre foi et par les maximes de théologie. Dieu a voulu, agréé, commandé la mort et passion de Jésus, il lui a fait un corps tout exprès pour cela : *Factus obediens usque ad mortem. Corpus optasti mihi.* Il ne peut vouloir, agréer, approuver le péché, ni y contribuer tant soit peu : le péché des Juifs lui déplaît, la passion de son Fils lui agrée : *Actio displicuit, passio grata fuit.*

Il ordonne la passion de son Fils, pour le remède du péché ; le péché donc est un plus grand mal que la passion

de Jésus, comme la maladie est un plus grand mal que la médecine, si le médecin qui l'ordonne n'est interdit de jugement. Suivant cette doctrine qui n'est controversée de personne, quand vous commettez un péché mortel, c'est un malheur plus déplorable, un plus grand désordre, plus grand désastre et déréglement au monde, que si Jésus endurait derechef autant qu'il a souffert en cette vie. O mon Dieu ! qui le pourrait croire, qui le pourrait seulement penser, si vous ne l'aviez enseigné, que le péché fût un si grand mal ? que vous aviez grand sujet de dire à ces femmes dévotes qui vous suivaient : *Beatæ steriles*, *beatæ steriles!* heureuses les femmes stériles ! elles n'ont point le regret d'avoir mis au monde des créatures qui commettent le péché. Et votre Saint-Esprit par la bouche du Sage, dit en même sens : *Laudavi mortuos magis quam viventes*, *et feliciorem utroque judicavi*, *qui necdum natus est*, *nec vidit mala quæ sub sole fiunt* : J'estime les morts beaucoup plus heureux que ceux qui sont en ce monde, parce qu'ils ne commettent plus de péchés; j'estime encore plus heureux ceux qui n'y ont jamais été, ils n'ont point commis de péchés et ne sont pas en danger d'en commettre. Malheur à celui qui le commet ! Malheur à celui qui commet le péché ! ce lui serait un grand bonheur de n'avoir jamais été né : *Vœ! hoc illi bonum erat ei si natus non fuisset.* Le Saint-Esprit ne dit pas seulement que celui qui n'a jamais été heureux, parce qu'il n'a point commis de péché, mais parce qu'il n'en a point vu commettre : *Nec vidit mala*; parce que c'est un sujet de grande affliction à une âme bien née, non-seulement d'avoir commis le péché, mais de voir; ou savoir qu'il se commette contre une si haute et infinie Majesté. Le Sauveur ajoute : *Quia si in viridi ligno hæc faciunt*, *quid fiet in arido?*

S'il disait *hæc fiunt*, je ne m'en étonnerais pas autant; cela exprimerait seulement que le Père a consenti à la passion de son Fils, qu'il l'a permise et tolérée. Il dit *hæc faciunt*, ce mot exprime que Dieu l'a voulu absolument,

qu'il l'a condamné à cela, qu'il le lui a commandé ; il lui a déclaré qu'il ne pardonnerait jamais aux hommes, s'il n'endurait la mort pour eux, et la mort honteuse de la croix: *Scriptum est de me ut facerem voluntatem. Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* (Philip. 2. 8.) Quoique Dieu n'eût exigé de son Fils, pour satisfaction de nos péchés, qu'une petite larme, une goutte de sang, la souffrance de la piqûre d'une épine, il eût été en cela infiniment juste, sévère, redoutable ; combien plus est-il sévère de l'avoir condamné à des supplices insupportables ! Et qui eût jamais pensé que vous fussiez si sévère, ô Dieu de miséricorde ? qu'est devenue cette grande clémence dont vous vous glorifiez tant en votre Écriture sainte ? N'est-ce pas vous qui fermâtes la gueule des lions, quand Daniel était en leur caverne, parce que comme il le disait, vous ne mettez jamais en oubli ceux qui vous aiment et qui vous sont fidèles ? N'est-ce pas vous qui délivrâtes Susanne des fausses accusations au plus fort de sa nécessité, parce que, disait-elle, vous n'abandonnez jamais ceux qui espèrent en vous ? N'est-ce pas vous qui avez pardonné à la pècheresse Ninive, parce que, disiez-vous, qu'en cette ville là, il y a plusieurs pauvres innocents, plusieurs petits enfants, plusieurs bêtes qu'on a fait jeûner ? « Nonne parcam Ninive civitati magnæ, in qua « sunt plus quam centum viginti millia hominum, qui « nesciunt qui sit inter dexteram et sinistram suam, et « jumenta multa. » (Jonæ. 4. 11.) Et votre Fils, et votre Fils unique, votre unique Bien-aimé, votre Bien-aimé qui a jeûné toute sa vie, qui est plus juste que Susanne, plus saint que Daniel, plus innocent qu'un enfant de deux jours, qui est égal et consubstantiel à votre Majesté, qui est tant humilié et a tant travaillé pour votre service, ne trouve point de miséricorde en votre cœur paternel ! « Justus es, Domine, verumtamen de hac tua « justitia nisi blasphemando non possum explicare quod « sentio : excessisti, Domine, factis, excedam verbis, « excessisti omnes justitiæ metas, et dum nimium videri

« vis justus, plus justo factus es justus : imo si dicere « auderem, dicerem utique, nisi Deus esset, quod præ « nimia justitia factus es injustus. Quæ enim justitia exigit « ut Filius patiatur pro servo, innocens pro reo, omni- « potens pro vermiculo ? » (S. Thomas a Villanova.) Grand Dieu, vous êtes juste, vous êtes la justice même ; mais, pourtant je ne saurais exprimer ce que je pense de votre justice, sans prononcer quelque blasphème ; vous avez fait un grand excès en cette œuvre de votre justice ; vous me permettrez bien ce petit excès et cette saillie de paroles : vous avez outre-passé toutes les bornes de la justice, et pour montrer que vous êtes juste, vous êtes devenu trop juste : même si je l'osais dire, et si vous n'étiez Dieu, je dirais que par un excès de justice, vous êtes devenu injuste : car quelle justice permet que le Fils soit puni pour le serviteur, l'innocent pour un criminel, le Tout-Puissant pour un ver de terre ?

Si un de nous faisait ce que vous faites, on aurait peine de ne le pas improuver : si un père de famille affligeait son fils innocent, pour son serviteur criminel, on le trouverait mauvais ; vous l'avez fait, et il le faut trouver bon, il le faut approuver, il le faut adorer. Hé! mon Sauveur Jésus, c'est vous qui en êtes la cause, c'est vous qui avez fait l'excès : *Loquebantur de excessu*. C'est vous, Agneau débonnaire, qui avez été prodigue et excessif en amour, à quoi pensez-vous ? où était l'amour plus que très raisonnable, que vous vous deviez à vous-même, quand vous vous résolûtes de cautionner des vers de terre, de répondre pour des blasphémateurs, pour des adultères, pour des ivrognes, pour des gens dont vous ne pouviez attendre que des ingratitudes effroyables ? On ne vous fait point de tort, qui répond paie en toute justice : *Volenti et consentienti non fit injuria*. Pourquoi vous êtes-vous rendu caution d'une si grosse et si pesante dette ? non, non il n'y a point d'exemption, ni de privilége pour vous ; le Père éternel a eu pitié d'Isaac, de Daniel, de Susanne et autres, parce qu'il n'y avait point de péché mortel en eux ; il vous condamne à mourir, parce

qu'il voit en vous le péché dont vous vous êtes rendu caution. O péché mortel, que tu es horrible! ô péché mortel, que tu es abominable! ô péché mortel, que tu es abhorré de Dieu ! c'est toi , maudite et malheureuse engeance! c'est toi, avorton de nature ! c'est toi, maudit péché, qui es cause que Dieu, infiniment enclin à la miséricorde, traite si rigoureusement son propre Fils. Et que sera-ce de nous? que sera-ce de nos propres fautes, si Dieu est si sévère envers son Fils innocent , pour les crimes d'autrui? que sera-t-il envers l'esclave criminel, s'il traite si rigoureusement celui qui est le miroir de sa complaisance? que fera-t-il à celui qui sera l'objet de sa colère ? Ha! pécheurs, si vous saviez à qui vous vous prenez, quelle Majesté vous offensez, quelle haine Dieu porte au péché , vous vous couperiez plutôt la langue que de prononcer un seul parjure ! vous vous arracheriez plutôt les yeux , que de lancer une œillade illicite ! vous vous brûleriez plutôt les mains que de les porter à un larcin , ou autre mauvaise action ! Je vous supplie , mes frères , de considérer cette vérité avec attention , et de la contempler à loisir en votre particulier: Si Dieu avait damné tous les hommes et tous les anges pour un seul péché qu'on aurait commis , et s'il vous avait réservé tout seul au monde avec votre famille, parce que vous ne l'auriez point encore offensé, seriez-vous bien si hardi que de commettre un seul péché mortel ? La passion du Fils de Dieu , que dis-je , sa passion ? la moindre douleur qu'il a endurée , est une plus grande punition que la damnation de tous les hommes. Dieu s'est montré plus rigoureux en condamnant son Fils , à une piqûre d'épine , pour tous les péchés du monde, que s'il damnait tous les hommes pour la punition d'un seul péché : et vous ne vous contenterez pas d'en avoir commis des centaines , vous en commettrez encore de nouveaux, ayant vu une si effroyable justice! *O insensati! o insensati! insensati Galatæ! ante quorum oculos Christus proscriptus est, quis vos fascinavit?* O hommes insensés! ô insensés et étourdis que vous êtes! qui vous a ainsi ensorcelés pour ne pas redouter une si effroyable justice.

Si la justice du Père ne vous ébranle pas, au moins que la charité du Fils vous emeuve ! En doutez-vous ? doutez-vous encore de la sincérité et cordialité de son affection vers vous, voici de bonnes preuve : autant de gouttes de sang qui sortent de ses plaies, autant de témoignages évidents de l'amour qu'il vous a porté ; autant de flétrissures qu'il y a en sa chair, autant de bouches et de langues qui vous prêchent sa charité ; autant d'ouvertures qu'il y a en son corps, sont autant de fenêtres à travers lesquelles vous pouvez voir clairement sa dilection véritable. S. Augustin, tout pâmé d'admiration à la vue de ce mystère, s'écrie : « O nate Dei ! quo tua descendit humilitas? quo tua flagravit charitas ? quo tua processit pietas ? quo exeruit « benignitas ? quo tuus attigit amor ? quo pervenit compassio ? » (S. Aug. ep. 6. med.) Où pouvait descendre plus bas votre humilité ? où pouvait passer plus loin votre charité ? où pouvait s'étendre plus avant votre bonté incompréhensible ? Le Sage dit que vous avez fait toute chose en poids, en nombre et en mesure : vous avez mis des bornes à la mer, vous pesez avec trois doigts la grosse masse de la terre, vous comptez le nombre des étoiles : mais en cette œuvre de votre amour, vous n'avez voulu mettre ni poids, ni nombre, ni mesure : vous avez passé toute borne, vous êtes allé au-delà de toutes les espérances, désirs, conceptions qu'on en pouvait avoir ; vous avez fait un excès que personne n'eût su imaginer : *Loquebantur de excessu, propter nimiam charitatem, vere nimiam.*

Comme les anges s'étonnent, comme ils se pâment d'admiration considérant cette merveille ! un Dieu fouetté, un Roi couvert de crachats, le Roi des rois couronné d'épines, un Dieu pendu, un Dieu attaché à un gibet pour des esclaves, pour des vers de terre, pour de chétives créatures, dont il n'a aucun besoin, dont il ne peut prétendre le moindre profit, sachant qu'ils lui seraient ingrats d'un tel bénéfice ! quelle saillie, quel effort, quel transport ! et, s'il n'était Dieu, je dirais comme les païens : Quelle folie d'a-

mour : *Gentibus stultitiam !* mais il faut dire : Quel excès de miséricorde ! Qu'avait-il à faire de cette vermine ? se devrait-il soucier qu'elle pérît ou ne pérît pas ? Qui est-ce de nous qui se met en peine si des fourmis sont contentes ou non ? Ne fallait-il pas une bonté qui ne fût rien moins qu'infinie, pour ainsi humilier une si haute Majesté, et la porter à un tel excès de charité et de miséricorde ? et après cela vous ne l'aimerez pas ! et après cela vous ne l'aimerez pas ! Si le plus chétif esclave avait fait cela pour vous, il serait le maître de votre cœur ; et parce que c'est un Dieu qui l'a fait, vous lui refusez votre amour ! Allez, si vous êtes damné, ce sera bien employé ; les Saints en seront bien aises ; vous le méritez plus que très justement : *Qui non diligit Dominum Jesum anathema sit!* Celui-là qui n'aime pas Jésus-Christ, qu'il soit anathème, qu'il soit maudit, excommunié, réprouvé et damné pour jamais, abhorré de toutes les créatures ! Et celui qui l'offense, que sera-t-il ? quelle peine lui souhaitez-vous ? Il ne l'ajoute pas, parce qu'on ne saurait lui souhaiter une peine aussi grande qu'il le mérite, il faut un enfer tout nouveau. Vous croirez ceci aisément, si vous considérez que le Fils de Dieu étant au jardin des Olives, reçut plus de tristesse et d'amertume en son âme, à la vue d'un seul de nos péchés, qu'il n'en reçut à la vue et appréhension des douleurs qu'il devait endurer en son corps chez Caïphe, chez Pilate et sur le Calvaire. Et s'il était encore en ce monde mortel et passible, comme il l'a été, il serait content d'endurer tout ce qu'il a souffert en sa passion, et tous les tourments et maladies qu'un corps humain peut endurer, pour vous empêcher de commettre un seul crime. Un enfant qui s'arrache les cheveux, par la douleur qu'il a de voir qu'on a blessé son père, ne serait-il pas très content de se les arracher encore une fois, pour empêcher que son père ne fût blessé de nouveau ?

Finissons ce discours lugubre ; reprenons et continuons brièvement le fil de l'Histoire sacrée, qu'une parenthèse morale nous a obligé d'interrompre.

Pilate voyant ce peuple altéré du sang de cet innocent,

et entendant dire que s'il le renvoie quitte et absous, il déplaira à César, a plus de crainte des hommes que de Dieu, plus de respect à son prince, qu'à sa conscience ; il se lave les mains en présence du peuple, et condamne cet accusé à être présentement livré à la volonté des bourreaux : *Jesum autem flagellatum tradidit voluntati eorum*. Sentence la plus injuste qui ait jamais été prononcée. Injuste quant à la personne contre qui elle est donnée, quant à la manière dont on y procède, quant à l'exécution. Premièrement, quant à la personne, c'est contre l'homme le plus innocent qui ait jamais été, contre un homme que le même juge a souvent déclaré innocent et par parole, l'appelant toujours juste : *Mundus sum a sanguine justi hujus ;* et disant qu'il ne trouvait point de cause de mort en lui, et par cette cérémonie, se lavant les mains pour se décharger de cette injustice. Il a beau faire, il a beau se laver les mains, il ne s'en purge pas ; il s'en peut bien laver les mains devant le peuple, mais non pas devant Dieu : *Lavit manus coram populo*, non pas *coram Deo*. Il en brûle dans les enfers et brûlera à jamais, comme feront avec lui tous ceux qui sucent le sang des pauvres gens, et qui pensent demeurer impunis, parce qu'ils n'en sont pas repris des hommes.

Sentence injuste, quant à la façon dont on y procède ; car les lois romaines, auxquelles ce juge devait se conformer, défendaient expressément de recevoir accusation, et encore plus de procéder juridiquement, contre qui que ce fût, sans écriture; et ce juge cruel condamne un innocent sur une pure calomnie, qu'il connaît évidemment ne procéder que d'envie enragée, et il le condamne sans écriture, sans preuve, sans témoins suffisants, et même sans accusateur particulier.

Sentence injuste, quant à l'exécution, car au lieu que le juge doit déterminer exactement le genre du supplice avec toutes ses circonstances, de peur que le bourreau n'excède en l'exécution par haine particulière ou autres passions, ce juge ne détermine rien, il livre l'innocent à la volonté de ses ennemis, qu'il sait être possédés d'envie et malveillance contre lui : *Tradidit voluntati eorum*,

qu'ils en fassent ce qu'ils voudront : s'ils veulent le déchirer, le hacher en petits morceaux, le brûler à petit feu, cela leur est permis : il est abandonné à leur volonté : *Voluntati eorum.*

Pendant que le juge prononçait la sentence, Jésus était à genoux à ses pieds, et quoiqu'elle fût très injuste, il l'accepta, non-seulement sans appel, sans opposition, sans répugnance, mais très volontiers, comme émanée de la justice de son Père pour la vengeance de nos crimes, dont il s'était rendu caution. Au lieu qu'aux autres criminels on cache autant qu'on peut les instruments de leur supplice, de peur de les épouvanter, on montre la croix à Jésus, on la lui propose, on la lui présente pour la charger sur ses épaules, il la salue amoureusement et dit, comme S. André fit depuis, l'ayant appris de son maître : *O bona crux! diu desiderata, et jam concupiscenti animo preparata, securus et gaudens venio ad te:* O douce et suave croix! désirée depuis si longtemps et si ardemment en mon cœur, c'est maintenant que je jouirai de toi ; tu seras l'arche du vrai Noé, qui garantiras les hommes du déluge de perdition; tu seras l'échelle de Jacob qui les feras monter sûrement et heureusement au ciel ; tu seras le bois salutaire, qui adouciras les eaux de Mara, les amertumes des afflictions à tous mes imitateurs : *Ecce tu pulchra es, amica mea.* En cette disposition d'amour très ardent envers Dieu et envers nous, il se jette sur cette croix, la baise, l'embrasse, la charge joyeusement sur ses épaules : *Egredimini, filiæ Jerusalem, et videte regem Salomonem.*

Peuple catholique où est votre esprit, où sont vos pensées, où sont vos amours, où sont les tendresses de votre cœur, les élans de votre âme? Apportez, apportez-les ici, et considérez votre Sauveur sortant de la maison de Pilate, chargé du fardeau de la croix au milieu de deux larrons : et les trompettes commencent à sonner, les tambours battent, les archers du président et les bandes impériales marchent vers le Calvaire ; un monde infini y accourt, le héraut crie à haute voix que c'est Jésus le séducteur qu'on va faire mou-

rir par autorité de justice. Tous se disent l'un à l'autre : Hé ! qui eût jamais pensé que celui qui semblait être si saint, qui prêchait si dévotement, qui était suivi de tant de monde, fût un imposteur, un contrefaiseur de miracles, et enfin coupable de mort ? Un des bourreaux le tire par force avec une grosse corde, sans en avoir pitié, non plus que s'il eût été une bête farouche ; on lui fait faire le plus grand tour des rues de la ville, pour le remplir davantage de confusion. Le pauvre Jésus n'en peut plus, accablé sous le fardeau de cette cruelle poutre, il va se traînant comme il peut ; elle lui pèse tant sur ses épaules divines, qu'elle y entre jusqu'aux os ; elle lui presse et enfonce la couronne d'épines dans la tête ; elle le fait broncher à chaque pas ; enfin il succombe sous la charge, il tombe par terre sous le faix ; les assistants crient contre lui, on se moque de sa faiblesse, de ce Dieu qui tombe, de ce faiseur de miracles qui ne peut porter une croix, de ce qu'il se vantait de pouvoir réédifier le temple en trois jours, et il ne se peut relever ! les bourreaux le relèvent par force, il retombe deux fois, trois fois, et il est contraint de passer outre à coups de bâton, à coups de pieds et par le secours de Simon le Cyrénéen qui lui aida à porter un bout de la croix.

Etant arrivé au Calvaire, ils lui arrachent sa robe, déjà collée sur son corps, ses plaies se renouvellent par ce dépouillement, ils lui commandent de se coucher sur la croix et d'étendre le bras droit, il obéit sans aucune résistance ; on lui perce la main avec un clou fort long et fort gros, tel qu'on le voit dans l'église de Carpentras, au comté d'Avignon : ces clous n'étaient guère pointus, mais comme carrés, ou en triangle à la pointe ; ce qui fut cause qu'il fallait donner plusieurs coups pour les faire entrer dedans, et ils emportaient la pièce.

Lansperge et d'autres (ita Jorinus in psal. 21.) disent que seulement aux pieds, pour les clouer en la croix on donna trente-six coups, Jésus pendant ce tourment ne faisait autre chose que de pleurer et de l'offrir à Dieu son Père pour l'expiation de nos crimes. Quand le bras droit fut attaché,

les nerfs s'étaient retirés et le gauche se trouva trop court pour arriver au trou qu'on avait fait auparavant ; il fut nécessaire de le tirer avec des cordes et de retenir l'autre de peur que le clou ne le déchirât; il fallut en faire autant quand on voulut attacher ses pieds. Et par ce tourment, comme il a été révélé à sainte Brigitte et à sainte Catherine de Sienne, quelques veines de Jésus furent rompues, les os déboîtés, et il endura par ce supplice la même douleur que ceux à qui l'on donne la torture sur le chevalet, ou qu'on tire à quatre chevaux. On garde encore en l'Eglise comme un riche et précieux trésor, les deux suaires dans lesquels Jésus fut enseveli après sa mort et qui ont retenu les marques de tout son corps, l'un à Turin, l'autre à Besançon; j'ai eu le bonheur d'en voir un de bien près et j'y ai remarqué plusieurs choses : que Jésus était d'une riche taille, avait les membres bien proportionnés, qu'il était fort décharné en sa passion, car on n'y voit presque que la figure des os, sans apparence de chair ; que les plaies des pieds et des mains étaient fort larges. Je n'y ai su voir de quel côté était la plaie de l'estomac, parce que la toile du saint suaire est marquée des deux côtés aussi parfaitement en l'un qu'en l'autre ; mais j'y ai remarqué qu'il y a une place vide entre l'os de la poitrine et ceux des bras, et de même aux jambes, ce qui fait croire qu'ils furent disloqués.

L'ayant ainsi attaché, et étendu sur ce dur bois, ne restant plus qu'à l'élever, ils appellent d'autres bourreaux à leur aide. Les uns prennent la croix par le haut, les autres par le pied ; on passe des cordes de trois côtés, on l'appuie avec des lances, qui souvent s'échappant du bois, s'arrêtent sur ce précieux corps. Quelle douleur à ce pauvre crucifié, se voyant ainsi haussé, baissé, promené en l'air, appréhendant qu'on ne le laissât tomber avec la croix ! Quelle horreur quand on le fit tomber dans le trou, ses plaies s'élargissant par la secousse! quel tourment quand on l'arrêta et affermit avec des masses de fer !

Mais que fais-je ? où en suis-je ? à quoi pensé-je ? je fais contre la pratique des sacrés historiens. Cassin a bien remar-

qué que pas un des évangélistes n'a décrit au long le crucifiement, tous quatre l'on tranché court et abrégé en une parole : *Cum crucifixissent eum*, afin de le laisser ruminer aux âmes fidèles et dévotes, car il est plus propre à être l'objet d'une profonde méditation, que le sujet d'un discours curieux et étudié. Je finirai donc cette harangue funèbre pour vous donner le loisir de le contempler attentivement, et de déployer les voiles de vos plus tendres passions envers un si affectueux et si pathétique mystère. *Amen.*

SERMON CCCLV.

POUR LE VENDREDI-SAINT APRES LA PASSION.

A LA PLANTATION DE LA CROIX.

Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini Jesu Christi.
Mais pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ! (Galat. 6. 14.)

Au chapitre sixième du premier livre des Rois, (1. Reg. 6. 19.) et au chapitre sixième du second livre, il est dit que cinquante mille Bethsamites pour avoir regardé avec trop de curiosité l'arche d'alliance qui était rapportée du pays des Philistins, furent frappés de mort en punition de leur curiosité. Et, au contraire, Obédédom, (2. Reg. 6. 11.) l'ayant reçue dans son logis avec grand respect et dévotion, en récompense de sa piété, lui et toute sa maison furent comblés de bénédictions. Il y a grande apparence qu'il arrivera aujourd'hui une chose toute semblable. La croix de notre béni Sauveur est une vraie arche d'alliance, elle a fait la paix et l'alliance entre le Créateur et les créatures, on doit la porter en procession au lieu où on la veut planter. Il est à craindre que plusieurs de ceux qui ne sont venus ici que par curiosité de voir cette cérémonie sans quitter leur mauvaise vie, et avec la volonté de persévérer en leur péché, ne soient bientôt frappés du carreau de la vengeance du ciel et de la mort éternelle; mais ceux qui y assisteront avec une vraie conversion accompagnée d'un esprit de piété, de tendresse et de compassion envers le Fils de Dieu, en recevront pour eux et pour leurs gens un comble de grâces spirituelles et temporelles. Puisqu'on fait cette solennité de la

plantation de la croix pour nous induire à la transférer et planter en nos cœurs, il me semble à propos de vous enseigner aujourd'hui les raisons pour lesqu'elles on commande dans l'Église avec tant d'instance de faire souvent le signe de la croix. Toutes les fois que vous le faisiez après l'ascension de votre Fils, ô sainte et bienheureuse Vierge, vous vous souveniez de l'extrême tristesse qui vous serra le cœur sur le Calvaire, auprès de Jésus crucifié : *Stabat juxta Crucem Jesu mater ejus.* Cette assistance que vous lui rendîtes vous fut funeste et déplorable, puisqu'elle vous fut cause d'un si grand crève-cœur ; mais elle nous fut heureuse et avantageuse, puisqu'elle donna sujet à votre Fils de vous donner à nous pour mère, et de dire à chacun de nous en la personne de S. Jean : *Ecce Mater tua.* C'est pour honorer en vous cette qualité que nous nous prosternons humblement à vos sacrés pieds, en vous saluant par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. A. *Loquendum de cruce, non in doctis humanæ sapientiæ verbis.*

Punctum unicum. *Expedit sæpe facere signum crucis :* — B. 1° *Scriptura.* — C. 2° *Sensu Ecclesiæ.* — D. 3° *Rationibus. Prima, ad profitendam fidem.* — E. *Secunda, ad fugandum dæmonem.* — F. *Tertia, ad amplectandas libenter cruces.*

EXORDIUM.

A. — (*Loquendum, etc.*) L'Histoire ecclésiastique nous apprend que le dévot empereur Héraclius ayant mis en déroute l'armée de Chosroès, roi de Perse, la plus riche dépouille qu'il eut de cette victoire fut le saint bois de la croix que ce barbare avait enlevé de Jérusalem et tenu quatorze ans en Perse ; et il voulut lui-même porter sur ses épaules royales cette adorable croix pour la replanter au même lieu du Calvaire, d'où elle avait été enlevée ; mais

étant arrivé à la porte de la ville accompagné du clergé et du peuple, il fut miraculeusement arrêté tout court sans pouvoir avancer d'un pas. Le patriarche de Jérusalem, nommé Zacharie, se doutant de la cause de cet accident, lui dit : Votre Majesté porte la même croix et par le même chemin que le Sauveur l'a autrefois portée, mais en un équipage bien différent : Jésus-Christ portant cette croix était couvert d'une pauvre robe, vous êtes revêtu d'un habit d'écarlate ; il avait une couronne d'épines sur la tête, vous avez un diadème étincelant de rubis et de diamants ; il était à pieds nus, vous avez une riche et brillante chaussure. L'empereur fit son profit de cet avertissement salutaire, il se dépouilla de la pourpre, ôta sa couronne, s'habilla d'un vêtement populaire, et en cet humble équipage, il continua heureusement son chemin vers le Calvaire où le Fils de Dieu a été mis à mort. Ce Calvaire c'est votre cœur et le mien, Messieurs; autant de péchés mortels que nous avons commis, autant de fois nous avons crucifié notre Sauveur : *Rursum crucifigentes in semetipsis Filium Dei*. C'est en ce Calvaire que je désire aujourd'hui planter la croix, c'est-à-dire l'honneur, l'amour et le respect envers le Fils de Dieu crucifié. Si j'entreprenais de le faire avec une pompe de paroles et les ornements de la rhétorique humaine, je serais en danger de demeurer court et d'être privé de la bénédiction de Dieu.

PUNCTUM UNICUM. — *Expedit*, *etc.*

B.—(1° *Scriptura.*) Je désire donc aujourd'hui seulement vous exhorter à honorer beaucoup le Fils de Dieu crucifié, et à faire souvent le signe de la croix sur vous et sur tout ce qui vous appartient, c'est ce qu'il recommandait à son Epouse au livre des Cantiques : Mettez-moi, lui disait-il, comme un sceau sur votre cœur et sur votre bras, c'est-à-dire en vos affections et en vos actions, et elle le mettait en pratique, en disant : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus inter ubera mea commorabitur :* Mon bien-aimé sera au milieu de mon cœur, non en passant, mais persévéramment comme un bouquet de myrthe.

C. — (*Sensu Ecclesiæ.*) Comme notre corps ne fait pas le moindre mouvement, si l'âme ne lui en donne l'impulsion, ainsi l'Eglise dans l'office divin ne fait pas la moindre cérémonie sans la conduite du Saint-Esprit : elle a ordonné que le prêtre à la sainte messe, quand il commence l'Evangile fasse le signe de croix sur le livre, sur son front, sur sa bouche, sur son cœur, pour nous apprendre que le saint Evangile ne parle que du Fils de Dieu crucifié ou de quelque mystère qui a quelque rapport et relation à lui ; qu'il faut l'imprimer en nos pensées, en nos paroles, en nos affections, et qu'il faut le faire de bon cœur et avec plaisir, ce que le prêtre veut signifier, quand à la fin de l'Evangile il baise le livre à l'endroit où il avait fait le signe de la croix.

C'est ce qu'on pratiquait dans la primitive Eglise ; car Tertullien, qui vivait au second siècle, en parlant en la personne des chrétiens de son temps, dit qu'ils le faisaient, par tradition apostolique : « Ad omnem progressum, at- « que promotum ; ad aditum, et exitum ; ad vestitum, et « calceatum ; ad lavacrum, ad mensas, ad lumina, ad cu- « bilia, ad sedilia ; quæcumque nos conversatio exercet, « frontem crucis signaculo terimus : » (Tertull. de coron. milit. c. 3.) Nous faisons le signe de la croix toutes les fois que nous allons en quelque lieu, quand nous sortons de la maison, quand nous y rentrons, quand nous nous habillons, quand nous nous chaussons, quand nous prenons les bains, quand nous nous mettons à table, quand on nous apporte de la lumière, quand nous nous couchons, quand nous nous asseyons, et en toutes nos conversations. Ils y étaient si accoutumés, qu'au rapport de S. Ambroise, (l. 1. de virginibus) sainte Agnès au milieu des flammes où elle était pour la foi de Jésus-Christ les marquait du signe de la croix : *Tendere Christo inter ignes manus, atque in ipsis sacrilegis focis trophæum Domini signare victoris.*

D. — (3° *Rationibus. Prima, ad profitendam fidem.*) Cette sainte pratique est très louable et très salutaire pour

trois raisons. Premièrement, parce que par cette cérémonie nous faisons profession des principaux mystères de notre sainte religion, et par la raison que l'apôtre nous commande d'être prêts à rendre raison de notre foi à tout le monde, il est bon que le peuple chrétien apprenne à répondre à cinq questions qu'on peut lui faire sur le signe de la croix. Premièrement, pourquoi mettez-vous la main à la tête quand vous dites : Au nom du Père ? En second lieu, pourquoi descendez-vous la main de la tête au sein, en disant : Et du Fils ? En troisième lieu, pourquoi mettez-vous la main aux deux côtés, en nommant le Saint-Esprit ? En quatrième lieu, pourquoi à la poitrine ? En cinquième lieu, pourquoi la mettez-vous au côté gauche, et la ramenez-vous au côté droit ?

A la première question il faut répondre : Je mets la main à la tête, qui est le siége de l'entendement, quand je nomme le Père, pour montrer qu'il est Père, c'est-à-dire qu'il engendre son Fils de toute éternité par voie d'entendement, par son intellect divin en se contemplant lui-même dans son essence adorable. En disant : Et du Fils, je descends la main de la tête au sein, pour montrer que le Fils est descendu du Père dans le sein immaculé de la Vierge en se faisant homme par l'incarnation. Quand je nomme le Saint-Esprit, je mets la main en deux endroits, pour montrer qu'il procède de deux personnes : le Fils dans la Trinité ne procède que d'une personne, de la personne du Père ; mais le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ; et je ramène la main du côté gauche à la droite, pour apprendre que notre Sauveur par sa croix et par la grâce du Saint-Erprit, nous a ramenés du côté de la malédiction au côté de la bénédiction.

E. — (*Secunda, ad fugandum dæmonem.*) La seconde raison pour laquelle nous faisons souvent le signe de la croix est pour chasser le diable bien loin de nous et du lieu où nous sommes ; S. Pierre dit qu'il tourne toujours autour de nous, cherchant à nous dévorer, et que nous lui devons résister par la foi ; il n'est point de foi plus louable

que celle des saints mystères que nous signifions par le signe de la croix, comme nous avons vu. Et comme un chien qui a été battu avec un bâton, ne s'enfuit pas seulement quand vous prenez le même bâton, mais quand vous lui en montrez un autre ; ainsi Satan qui a été vaincu par la croix, ne craint pas seulement celle du Calvaire, mais toutes les autres croix ; témoin cette histoire mémorable, que le grand S. Grégoire rapporte être arrivée de son temps.

Il dit, (tom. 3. lib. 3. Dialog. cap. 7.) que dans une ville d'Italie nommée Fundi, un ecclésiastique, qui s'appelait André, fort chaste et fort dévot, mais qui était assez défiant de lui-même, avait à son service une femme dévote ; un juif passant par là sur le tard, et craignant d'être surpris de la nuit, se retira dans un temple d'Apollon, et se coucha sur l'autel faisant le signe de la croix, parce qu'il avait vu que les chrétiens le faisaient quand ils se trouvaient en quelque danger. Sur le minuit, les démons entrèrent en ce temple pour faire leur assemblée, et rendirent compte à Lucifer, leur roi, des maux qu'ils avaient procurés le jour précédent. Il en vint un entre autres, qui se glorifia d'avoir fait merveille, disant qu'après avoir souvent et inutilement tenté d'impureté un saint ecclésiastique, nommé André, il avait enfin réussi le jour précédent à lui amollir le cœur : car, dit-il, hier sur le soir il donna un petit coup de flatterie sur l'épaule d'une femme dévote qui demeure en sa maison. Lucifer écoutant cela avec grand plaisir, l'encouragea à poursuivre son dessein, en lui promettant que s'il en venait à bout il serait plus loué que tous ses compagnons ; et voyant ce juif qui était couché sur l'autel, il s'écria : Qui est celui-là qui a été si hardi que d'entrer en notre temple? Deux de ses satellites qu'il y envoya ayant vu qu'il avait fait le signe de la croix, n'osant s'approcher s'écrièrent : *Væ! væ! vas vacuum et signatum :* C'est un vase vide, mais bien scellé ; ce qu'entendant, ces esprits malins ils s'enfuirent et disparurent. Le juif étant allé à la ville se convertit à la foi ; et ayant raconté à cet ecclésiastique tout ce qu'il avait vu, fut cause qu'il ne reçut jamais en sa maison et à son service aucune femme.

Le même S. Grégoire (lib. 1. cap. 4. sub medium.) dit que dans un monastère de religieuses, conduites par le saint évêque Equitius, où l'on avait coutume de faire le signe de la croix sur tout ce que l'on mangeait, une d'elles étant
la croix sur tout ce que l'on mangeait, une d'elles étant
entrée au jardin, mangea d'une laitue, oublia de faire le signe de la croix, et fut incontinent possédée du diable, qui étant exorcisé par le saint évêque s'écriait : *Ego quid feci? ego quid feci? sedebam ibi super lactucam, venit illa, et mormodit me :* Quel mal ai je fait? j'étais sur une laitue, elle ne m'en a pas chassé, elle m'a avalé, je me trouve bien ici, je n'en veux pas sortir.

F. — (*Tertia, ad amplectendas libenter cruces.*) La troisième raison pourquoi nous faisons le signe de la croix, c'est pour nous exciter à embrasser, à chérir, à porter volontiers les croix que le Fils de Dieu nous envoie, et à mettre en pratique cet avertissement de notre Sauveur : Que celui qui veut venir après moi se renonce à soi-même, porte sa croix et me suive. (Matth. 16. 24.)

Les pyramides d'Egypte étaient autrefois l'une des sept merveilles du monde. Un roi de ce pays-là en avait fait construire une, à laquelle vingt mille ouvriers furent employés; quand il fut question de l'élever, il y fit attacher son propre fils, afin que les ouvriers craignant de le faire mourir, eussent crainte de faire tomber la pyramide. Quant à la vérité de cette histoire, je m'en rapporte à la conscience de Pline qui la raconte; mais je sais bien que le Père éternel, voyant que les hommes ont une aversion et une répugnance naturelle pour tout ce qui fait de la peine ou du déshonneur, a fait attacher son Fils à la croix, afin qu'on ne la méprisât pas, par crainte de mépriser le Fils de Dieu crucifié, et afin qu'on ait les mêmes sentiments que ce bon religieux, qui ayant été très grand et très illustre dans le monde, était employé dans la religion à un office bas et abject : le Fils de Dieu qui se plaît à tenter ses bons serviteurs, pour accroître leurs mérites, lui apparut et lui dit : Oh! qu'il fait beau te voir en cet exercice! Le saint lui répondit : Oh! qu'il faisait beau vous voir sur la croix!

S. Bonaventure avait ces mêmes dispositions, quand il disait : *Nolo vivere sine vulnere, cum te videam vulneratum*. Mon Sauveur, je dois tâcher de me rendre conforme à vous; vous êtes tout couvert de plaies sur la croix, je ne dois pas vivre sans plaies; donnez-moi donc, s'il vous plaît, des plaies; quoi que vous fassiez, il vous est impossible de m'en priver, car ou vous m'en donnerez, ou vous ne m'en donnerez pas; si vous m'en donnez, je les aurai; si vous ne m'en donnez pas, ce sera pour moi une plaie, et la plus grande de toutes, d'être privé de toute plaie. Dieu ne nous laisse jamais dans cette privation, car vous devez croire fermement comme un article de foi, ce qu'on vous a autrefois prouvé par l'Ecriture : Que toutes les traverses qui vous arrivent en ce monde, de quelque part qu'elles viennent, c'est Dieu qui vous les envoie toutes, toutes sans exception, même celles qui vous arrivent du démon, ou par la malice des hommes. Dieu ne veut pas leur péché, il le défend, le déteste, le punit, il n'y concourt en aucune façon; mais les croix, les traverses, les afflictions qui en procèdent, il les veut, et les rapporte à quelque bonne fin. Les peines d'esprit, les maladies du corps, la mort de vos enfants, les pertes de biens, la pauvreté, les incommodités qui vous viennent de la débauche de votre mari, de la chicane d'un homme injuste, de la fausseté d'un témoin, de l'injustice d'un juge, Dieu vous les envoie pour vous donner sujet de vous rendre agréable à lui, et de vous sanctifier de plus en plus. N'êtes-vous pas bien aise de donner du contentement à Dieu? Sachez que vous ne lui donnez jamais un plus grand contentement que lorsque pour l'amour de lui et pour imiter son Fils, vous recevez avec agrément et complaisance les croix qu'il daigne vous envoyer. On dit que l'empereur Néron, pour se donner du passe-temps ainsi qu'à ses favoris, faisait quelquefois limer les dents et les ongles des bêtes farouches, et puis les faisait lâcher sur un de ses courtisans. Ce pauvre homme était transi de frayeur, ne sachant pas ce qu'on avait fait, il pensait qu'il allait mourir; mais tout se tournait en risée, et il en était quitte pour

la peur. Il vous semble que c'est fait de vous, que vous et votre famille allez être perdus par les persécutions de vos envieux, par les hostilités de vos ennemis ; ne craignez pas, Dieu en a émoussé les pointes, il fera réussir pour votre bien tout ce qu'ils font pour votre ruine : quand ce ne serait que parce que vous pouvez et devez vous sanctifier par ces croix. Comme notre Sauveur a racheté le monde par sa croix, il veut nous appliquer les fruits de sa rédemption, et nous sanctifier par ses croix.

Et c'est en cela qu'on peut connaître si vous portez la croix du Fils de Dieu, ou celle du mauvais larron. Quand la dévote impératrice Hélène, mère du grand Constantin, étant allée tout exprès à Jérusalem, eût trouvé la croix de Jésus et celle des deux larrons qu'on avait enterrées au Calvaire, pour connaître laquelle des trois était celle du Fils de Dieu, S. Macaire, évêque de Jérusalem, appliqua les deux premières sur une femme fort malade, mais inutilement et sans aucun effet ; et lui ayant appliqué la troisième, qui était celle du Sauveur, la malade fut guérie sur-le-champ, et se leva pleine d'une parfaite santé. Voulez-vous connaître si l'affliction qui vous est arrivée, est une croix du Fils de Dieu, si nonobstant cette maladie, cette perte de procès, cette mort de votre enfant, cette disgrâce dans laquelle vous êtes tombé, vous ne restituez pas le bien d'autrui, vous ne payez pas vos dettes, si vous fréquentez toujours les cabarets, si vous ne quittez pas votre mauvaise vie, c'est une croix du mauvais larron que vous avez, non pas celle du Fils de Dieu.

Voici donc les fruits que vous devez tirer de la cérémonie qu'on va faire en arborant la croix, et des prédications qu'on vous a faites. Concevez une très grande horreur du péché mortel, qui a crucifié le Fils de Dieu, et ayez un ferme propos de plutôt mourir que de le commettre encore, vous souvenant que si vous êtes si hardi que de le commettre, Dieu ne vous épargnera pas, puisqu'il n'a pas épargné son propre Fils.

Quand il vous arrivera quelque chose contre votre vo-

ionte, recevez-le comme une croix et un don que Dieu vous envoie, et dites dans votre cœur : Mon Dieu, faites-moi la grâce d'endurer ceci patiemment pour l'amour de vous, en l'honneur de la mort et passion de votre Fils.

Prenez la résolution de faire souvent et dévotement le signe de la croix sur vous, sur vos enfants, sur votre ouvrage, sur votre lit, sur votre table.

Quand vous passerez devant cette croix, ou autres semblables, adorez par une profonde révérence et avec tendresse d'amour et de compassion le Fils de Dieu crucifié, et vous pouvez à cet effet dire en votre cœur, ou de bouche, quelque courte prière de l'Eglise comme celle-ci : Grand Dieu, daignez s'il vous plaît, jeter vos yeux de miséricorde sur ce pauvre pécheur, pour qui Jésus-Christ notre Seigneur n'a pas dédaigné d'être livré entre les mains des impies et de souffrir les tourments de la mort, quoiqu'il fût votre Fils, qui règne avec vous en tous les siècles des siècles. *Amen.*

SERMON CCCLVI.

DES SEPT PAROLES DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX.

POUR LA VEILLE DE PAQUES.

Confirma me in verbis tuis. (Psal. 118. 28.)

Hier, de crainte de vous ennuyer et de raccourcir le temps de vos dévotions en un jour de si grande piété, je n'achevai pas le narré de la passion du Fils de Dieu. Je désire le faire aujourd'hui, vous remettant en mémoire les dernières paroles qu'il daigna proférer sur la croix, paroles qui nous fourniront de puissants motifs de tendresse et de compassion envers lui, et plusieurs instructions morales pour la conduite de notre vie. Le saint prophète Siméon ne vous prédit qu'une épée qui percerait votre cœur, ô sainte et bienheureuse Vierge ! mais vous en avez eu pour le moins sept, car autant de paroles que votre Fils prononça sur la croix, autant de coups de poignard vous receviez en votre âme, voyant les efforts qu'il faisait pour parler au milieu de tant de langueurs : *Eia Mater, fons amoris ! me sentire vim doloris, fac ut tecum lugeam ; fac ut ardeat cor meum, in amando Christum Deum, ut tibi complaceam.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. A. *Verba Christi in cruce sunt merita a nobis pensanda.* — B. *Primum Christi verbum :* Pater, dimitte illis. — C. *Secundum :* Hodie mecum eris in paradiso. — D. *Tertium :* Mulier, ecce filius tuus. — E. *Quartum :* Quare me dereliquisti ? — F. *Quin-*

tum : Sitio.—G. *Sextum :* Consummatum est.--H. *Septimum :* In manus tuas.

EXORDIUM.

A.—(*Verba Christi, etc.*) Les pensées et les paroles de Jésus-Christ notre Seigneur, sont toutes divines et adorables ; mais les pensées qu'il eut et les paroles qu'il dit sur le mont Calvaire, sur l'arbre de la croix, à l'issue de sa vie, en la détresse de son agonie, doivent nous être plus chères et plus précieuses. C'est au dernier adieu que les amis se communiquent les plus grands secrets. Les dernières volontés et ordonnances des hommes doivent être comme sacrées et inviolables, disent les jurisconsultes. Les paroles qu'un père dit à ses enfants, quand il est au lit de la mort, leur demeurent plus longtemps et plus vivement imprimées dans le cœur. C'est alors que les avertissements sont plus recommandables, les recommandations plus affectueuses, les affections plus cordiales, les cœurs plus ouverts et plus sincères. L'arbre qui est sur le point de mourir, pousse des feuilles plus verdoyantes ; la chandelle qui est près de s'éteindre, jette de plus vives flammes ; le cygne qui est sur la fin de sa vie, entonne des airs plus mélodieux : *Et esse phœbi gratius lumen solet jamjam cadentis.* Ecoutons donc les dernières paroles de Jésus notre Sauveur, pour les graver bien avant au plus secret de notre cœur. Soyons comme l'héliotrope, tournons-nous vers le soleil, bien qu'il soit sur son couchant : *Ubi fuerit corpus, ibi congregabuntur et aquilæ.*

Si nous sommes des aigles royaux, nous devons nous assembler autour de ce corps divin. Hélas ! il est tant décharné, qu'il ne semble plus un corps humain, mais un squelette, un peu d'ossements cousus ensemble, couverts de plaies, sans chair, sans peau, sans humeur ; mais non pas certes sans cœur, et son cœur n'est qu'une flamme d'amour, formée et façonnée en cœur. Voyez comme ce cœur divin jette ses plus vives flammes sur ce qui est très éloigné, pour échauffer, s'il est possible, le cœur glacé de ses ennemis.

B.—(*Primum Christi verbum*, *etc.*) *Pater*, dit-il : Mon Père. Les âmes contemplatives méditent pieusement que le Père éternel, qui tient à si grand honneur d'être le père d'un tel Fils, charmé par une si douce et si agréable parole, lui répondit en son intérieur : Que voulez-vous, mon Fils, mon bien-aimé, l'objet de mes plus tendres amours? votre obéissance héroïque qui vous a réduit à cet état, mérite que vous obteniez de moi l'accomplissement de tous vos souhaits. Voulez-vous que je fasse descendre le feu du ciel pour dévorer ces inhumains, comme je fis dévorer les soldats qui voulaient prendre mon serviteur Elie? Voulez-vous que j'envoie du désert des ours ou des léopards, pour mettre en pièces ces misérables, comme je fis déchirer les quarante-deux qui se moquaient de mon prophète Elisée? que je fasse ouvrir la terre pour engloutir ces barbares, comme je fis abîmer Choré, Dathan et Abyron, pour avoir murmuré contre leur prélat Moïse? Non ; mais, mon Père, si vous aimez votre Fils et si vous voulez lui faire un grand plaisir, je vous supplie, pardonnez-leur. Hélas! je n'ai plus les pieds libres pour m'acheminer à votre temple, je n'ai plus l'usage de mes genoux pour les fléchir et me prosterner en terre ; j'ai les mains attachées à ce bois, je ne les saurais joindre ni élever ; mais en la manière que je puis, de toute l'étendue de mon âme, de toute la portée de mon cœur, de tous les efforts de mon affection, je vous prie, pardonnez-leur ; mon Père, je suis votre Fils, je suis celui dont vous avez dit : Il m'invoquera et je l'exaucerai ; je vous invoque à présent, non pour être délivré de ces peines, je suis chargé de tant de crimes dont je me suis rendu caution, que je dois être l'objet de votre justice, mais je vous prie pour mes ennemis ; quand je vous ai prié pour moi ç'a été avec condition : s'il est possible, si vous le trouvez à propos ; mais pour mes ennemis, c'est absolument que je vous prie, c'est plus instamment, c'est plus ardemment. Le grand pontife Aaron se présenta à vous ayant l'encensoir en main, il apaisa votre colère ; voici mon corps, l'ouvrage de vos mains, plus percé qu'un encensoir, que je présente à votre Majesté ; je suis le Pon-

tife, mon corps est l'encensoir ; mon amour, le brasier ; ma prière, l'encens ; ne vous apaiserez-vous pas par un thymiame de si bonne odeur ?

Vous vous plaigniez par Ezéchiel (22. 30.) que vous n'aviez pas trouvé un seul homme qui daignât s'opposer à votre colère, et mettre une haie entre vous et le peuple, pour arrêter votre justice : *Quæsivi de eis virum qui interponeret sepem, et staret oppositus contra me pro terra, ne dissiparem eam : et non inveni.* En voici un, voici votre Fils qui est homme, qui s'oppose à votre colère ; voici mon chef, comme une haie toute couverte et hérissée d'épines, qui s'interpose entre votre vengeance et les hommes criminels ; mon Père, pardonnez-leur, je vous en prie par ce sang que je répands pour eux, par ces épines qui percent mon chef, par ces larmes qui coulent de mes yeux, par ces flétrissures qui sont autant de bouches qui vous demandent miséricorde ; pardonnez à ces pauvres aveuglés qui ne savent ce qu'ils font, pardonnez à Pierre qui m'a renié, pardonnez à mes disciples qui m'ont abondonné, pardonnez à un tel, à un tel de la ville de N. Oui, âme choisie, vous devez le croire, car il est très véritable que le Fils de Dieu étant en cette croix, en l'horreur des tourments, à l'article de la mort, pleurant à chaudes larmes, comme dit son Apôtre, (Hebr. 5. 7.) faisant ses prières à Dieu son Père, avec un grand cri et avec larmes, au *memento* de ce sacrifice sanglant, se souvenait de vous, pensait à vous, vous recommandait à son Père, vous appliquait ses mérites ; à vous, dis-je, en particulier, aussi distinctement, aussi affectueusement, aussi efficacement que si vous eussiez été au pied de sa croix, et qu'il n'y eût eu que vous à racheter ; comment est-ce que cela ne gagne pas votre cœur et votre amour pour jamais ? Si l'on vous disait que le plus chétif homme de la terre vous a invoqué en mourant, et a prié les assistants de vous dire qu'il mourait votre serviteur, cela vous attendrirait et vous obligerait à l'aimer. Jésus, étant sur le point d'expirer, a pensé en particulier à vous, a prié son Père pour vous, et je vous prie de le bien remarquer, de vous en souvenir, d'y penser

souvent, et de vous en prévaloir, cela est de grande importance d'honorer souvent les pensées que Jésus avait sur vous en la croix, de les lui représenter, de les offrir à son Père comme un motif très puissant pour obtenir miséricorde. Mais comme Jésus vous sert de médiateur, pour obtenir de son Père rémission de vos péchés, il veut aussi être médiateur et obtenir de vous-même pardon pour votre prochain. Quand vous demandez pardon à Dieu, vous dites que vous ne le méritez pas, mais que vous le demandez en vertu et par les mérites de Jésus. C'est très bien dit, cette prière est agréable à Dieu; mais il faut faire à autrui comme vous voulez qu'il soit fait à vous-même. Il est vrai que votre ennemi vous a fort offensé et vous offense tous les jours, il a le plus grand tort du monde, il ne mérite point de grâce, mais Jésus vous prie de lui pardonner; il vous dit : *Fili, dimitte illi :* Mon fils, pardonnez-lui pour l'amour de moi; bien qu'il soit très méchant, il est ma créature, il me coûte cher, et peut devenir un grand Saint, peut-être que si vous lui pardonnez, si vous le saluez au sortir d'ici, si vous lui donnez signe de réconciliation, vous lui gagnerez le cœur, vous étoufferez son inimitié, vous serez cause qu'il se convertira; s'il ne le fait, cela n'aura pas tenu à vous; je vous en aurai l'obligation et je vous en récompenserai.

C. — (*Secundum :* Hodie, *etc.*) Cette prière que le Fils de Dieu fit sur la croix ne fut pas inefficace, elle obtint de son Père le salut et la conversion de plusieurs de ceux qui l'avaient mis en croix; elle obtint la sanctification du larron qui était à sa droite. Le Saint-Esprit répandit en son cœur un rayon de sa lumière, il fut éclairé pour reconnaître et adorer la divinité de cet innocent qui était crucifié à son côté; il exerça des actes de foi, d'espérance, de charité, d'une contrition si vive et si héroïque; il adressa à Jésus une prière si humble, si fervente, si parfaite, qu'il reçut de lui sur-le-champ l'entière abolition de tous ses crimes, l'indulgence plénière de tous ses péchés, la promesse assurée qu'il serait ce même jour en paradis avec lui. Sur quoi il nous faut admirer et redouter l'abîme

épouvantable des jugements de Dieu, de voir que Jésus en ce temps qu'il lance les plus vives flammes de son amour, en ce temps qu'il offre sa mort et sa passion pour la conversion des pécheurs, en ce temps auquel son sang est encore tout bouillant et nouvellement répandu, lorsqu'il est au *memento* de cet holocauste sanglant, de voir qu'il ne convertisse néanmoins que l'un de ces voleurs, qu'il laisse perdre si près de lui ce pauvre larron qui est à sa gauche. Pour vous faire connaître, ô âme ! que si vous persévérez au péché jusqu'à la mort, si vous différez votre conversion jusqu'à une heure si incommode, vous ne vous convertirez pas ; car vous n'aurez pas la moitié autant de secours et occasions de vous convertir qu'en eut ce larron impénitent. Jésus en voulut convertir un pour montrer quelquefois des priviléges extraordinaires ; mais il n'en voulut convertir qu'un pour faire savoir qu'il ne le fait que fort rarement, et que c'est une extrême folie d'espérer une faveur si particulière qu'il ne vous promet point en l'Ecriture, et qu'il n'a pas même accordé à ce pauvre infortuné qui partageait sa peine et qui était tout arrosé de son sang précieux.

J'ai appris d'un docte et dévot religieux qui a visité les lieux saints, et qui a remarqué bien diligemment toutes les particularités du mont de Calvaire, que le plan ou creux de la croix du bon larron n'est éloigné que de quatre pieds du creux où était celle de Jésus, et que le trou de la croix du mauvais larron en est éloigné de six pieds. Ce n'est pas que les juifs n'eussent mis les deux larrons en même distance, et Jésus justement au milieu ; mais c'est qu'en la passion le roc du Calvaire se fendit entre Jésus et le mauvais larron : *Petræ scissæ sunt;* et cette ouverture ou division qui est large de deux pieds se voit encore maintenant depuis le haut jusqu'au pied de la montagne. Jésus ayant voulu que cette séparation, ce divorce se fît entre sa croix et celle du mauvais larron, pour lui apprendre que, comme impénitent, il n'avait point d'union, point de droit, ni de participation aux mérites de ses souffrances et de sa

croix ; le même malheur vous arrivera, ô âme ! si vous persévérez au péché. Vous espérez qu'au lit de la mort vous prendrez en main le crucifix, que vous le baiserez et l'embrasserez si dévotement que Jésus vous fera miséricorde ; il permettra que vous mourrez de mort soudaine ou saisi d'apoplexie, que vous aurez le jugement perverti, ou que, de quelque manière, vous mourrez sans pénitence, vous serez privé des fruits de sa mort et passion.

D.—(*Tertium :* Mulier, ecce filius tuus.) Quand la très sainte Vierge désolée entendit que Jésus priait même pour ses ennemis, et parlait miséricordieusement à un bandoulier, elle conçut une vive espérance de recevoir encore de sa bouche quelque parole de consolation. Elle fend donc promptement la presse, s'approche de la croix le plus près qu'il lui est possible, élève ses yeux baignés de larmes où était le centre de tous ses amours, le voyant en si pitoyable état, elle lui dit en son cœur : Eh ! qui vous a ainsi terni, ô le clair miroir de toute vertu ? qui vous a ainsi flétri, ô la belle fleur des champs ? qui vous a ainsi troublé, ô la fontaine d'eau vive ? qui vous a fait éclipser, ô vrai soleil de justice ? qui vous a ainsi défiguré, ô la naïve figure de la substance de Dieu ? qui vous a ainsi obscurci, ô splendeur de la gloire du Père? qui vous a ainsi rendu difforme, ô le plus beau et le plus agréable de tous les enfants des hommes? qui vous a ainsi comblé d'amertume, ô douceur du ciel et de la terre ? quel a été le téméraire, l'insolent, le dénaturé qui a osé attenter à votre personne divine ? quelles sont les mains, ô mon Fils ! quels sont les cœurs si cruels, si barbares qui vous ont ainsi accommodé ? quels sont ces désespérés qui vous ont mis ces épines sur votre tête, ces clous à travers vos mains, ces plaies en tout votre corps ?

O croix cruelle ! croix ! rends-moi mon pauvre Enfant, rends-moi mon unique Bien-aimé ; en quel état me l'as-tu réduit ? Pourquoi l'as-tu pris à ta charge pour le maltraiter de la sorte ? tu défais et ruine en trois heures ce bel ouvrage que j'avais élevé et nourri l'espace de trente ans ; je l'embrassais tendrement et je le caressais sur mon sein, et tu

l'attaches cruellement avec des crampons de fer ; je l'enveloppais de drapeaux, et tu l'as dépouillé tout nu ; je l'ai nourri de mon lait virginal, et tu lui as fait boire le fiel ; ces yeux qui avaient coutume de me regarder si amoureusement quand il était au berceau, tu les as amortis et éteints ; ces joues que j'avais coutume de baiser avec tant de tendresse, tu les as toutes meurtries ; ces mains qui soutiennent le ciel, et qui ont guéri tant de malades, tu les as clouées à ton bois funeste ; tout ce corps précieux qui est l'ouvrage du Saint-Esprit, formé de mon sang virginal, tu l'as souillé, diffamé, déchiré, défiguré.

O impitoyable croix ! rends-moi mon Enfant, rends-moi celui qui est ma vie, ou du moins permets que je lui ferme les yeux, que je l'accolle et l'embrasse, qu'il reçoive le dernier baiser de la bouche de sa mère ; et que ne m'as-tu saisie et attachée à ton bois pour être toujours avec lui ? Tu es cruelle en tuant le Fils, mais plus cruelle en pardonnant à la mère. N'a-t-on pas dit que l'amour est aussi fort que la mort ? comment est-ce donc que la mort peut séparer deux personnes si étroitement liées par l'amour ? prends-moi, ô croix ! attache-moi avec mon Fils ; me voici à toi, je me donne à toi ; tu as pris ma place, je veux prendre la tienne ; changeons, ô croix ! hélas ! que je serai heureuse ? tu seras Marie et je serai la croix. Eh ! qu'est cela, mon Fils, qu'avez-vous fait pour être réduit à un état si pitoyable ? est-ce là la récompense que le monde donne à vos bonnes œuvres ? ô monde immonde, ingrat, déloyal, détestable ! est-ce là le salaire que tu paies à ses miracles, à ses fatigues, à ses sueurs, à ses veilles, à sa céleste doctrine ? La haine que Dieu porte au péché est-elle si excessive que de vous punir si sévèrement pour l'iniquité d'autrui ! Fallait-il que votre amour fût si cruel envers vous pour être charitable aux autres ? *Quam indebita dilectio, quam gratuita miseratio, regem gloriæ pro despicatissimo vermiculo crucifigi !* Quoi donc, mon Fils ! je ne vous verrai plus revenir le soir en ma maison, chargé des mérites et des conquêtes de vos prédications? Je n'aurai

donc plus l'honneur d'effacer la sueur de votre visage, comme je faisais quand vous reveniez des champs ? N'aurai-je donc plus le bonheur de vous voir assis à ma table, me rassasiant de votre doctrine ? cette joie est-elle passée pour toujours ? cette gloire est-elle finie pour jamais ? « O « Jesu fili ! tu mihi pater, tu mihi frater, tu mihi sponsus, « tu mihi filius, tu mihi omnia, nunc orbor patre, viduor « sponso, desolor prole. Omnia perdo, quid ultra faciam ? « væ mihi ! væ mihi ! Fili, quo vadam ? quo me rectam, « dulcissime nate, quod mihi erit solatium, cum te perdo « Deum meum ? » (Hæc apud. S. Bonaventuram.) O Jésus ! mon Fils, vous me serviez de père, de frère, d'époux, de tout. Je deviens orpheline de mon père, veuve de mon époux, désolée de la mort de mon enfant. En vous perdant, je pers tout, que deviendrai-je, dorénavant ; moi, misérable ! moi, misérable ! où irai-je, de quel côté me tournerai-je, à qui aurai-je recours quand je vous aurai perdu, vous, mon Fils, mon Dieu et mon tout ? Ne me répondez-vous pas, dites au moins encore une parole que je puisse enchasser en mon cœur pour gage de votre amitié, vous qui parlez à un homme inconnu, vous qui parlez en faveur de vos ennemis, ne direz-vous rien à votre Mère ? Eh ! vous l'aimiez tant, vous lui faisiez tant de caresses, vous lui témoigniez tant d'affection ; mon Fils ! mon Fils ! dites encore un mot à votre pauvre Mère.

. Le Fils regardant sa Mère avec ses yeux tout couverts de sang, et tout baignés de larmes, et lui montrant son apôtre S. Jean, lui dit d'une voix lugubre : *Mulier*, *ecce filius tuus*. Les saints pères et docteurs de l'Eglise apportent plusieurs belles raisons, pourquoi il ne la nomme pas sa Mère, pourquoi il la nomme seulement Femme. Premièrement, parce qu'il était sur le point de mourir, il avait déjà l'âme sur le bord des lèvres ; comme un mari au lit de la mort, dit à sa femme : Adieu, pauvre veuve, non qu'elle le soit encore, mais parce qu'elle va l'être bientôt, ainsi il l'appelle femme, comme disant : Vous allez perdre votre Fils ; vous ne serez plus Mère de Jésus, car

Jésus ne sera plus homme. Ce qui est un point digne de grande considération, et qui nous doit faire connaître la malignité du péché et le maudit pouvoir de son règne, quand nous voyons qu'il a été capable de détruire en quelque façon le mystère de l'incarnation, le plus excellent ouvrage de la bonté infinie et de la toute-puissance de Dieu; car bien que le Verbe divin n'ait jamais été séparé des deux parties de l'humanité, ni de l'âme dans les limbes, ni du corps dans le sépulcre, néanmoins, pendant le temps de sa mort on ne pouvait pas dire avec vérité : Dieu est homme, et un homme est Dieu. En second lieu, il ne l'appelait pas sa Mère, pour ne pas donner du surcroît à sa douleur; s'il l'eût appelée sa Mère, cette douce parole l'eût touché au plus sensible de son cœur, lui remettant en mémoire le contentement qu'elle avait autrefois, quand elle entendait qu'un Dieu l'honorait de ce titre de Mère : *Talibus affatur Matrem; sine nomine Matris ne materna pium laceraret viscera nomen.*

En troisième lieu, il y avait tant de grâce, tant de beauté, tant d'attraits, tant d'éclat de divinité, tant de rayons de sainteté, en sa face virginale, que S. Denis l'eût adorée, si la foi ne lui eût enseigné qu'elle n'était pas Dieu. Donc, dit S. Epiphane, comme il a été nécessaire que l'Evangéliste dit expressément de S. Jean, qu'il était homme, parce que l'autorité extraordinare de sa vie pouvait faire soupçonner que c'était un ange, ainsi il a été à propos que Jésus déclarât que sa Mère était femme, parce qu'autrement l'éclat de sa sainteté pouvait faire croire qu'il y avait en elle quelque divinité.

En quatrième lieu, il aimait tant cette Vierge, qu'il prenait un singulier plaisir de la surnommer sa Mère, et étant alors en état de souffrance, livré au pouvoir de la mort et des douleurs, il voulut se priver du contentement qu'il eût eu en la réclamant sous cette qualité, afin de se priver de toute la consolation qu'il pouvait recevoir du ciel et de la terre, de son Père, de sa Mère, du Créateur et des créatures.

En cinquième lieu, pour nous apprendre, que quand nous sommes au service de Dieu, il faut mortifier l'affection à nos pères et mères.

E. — (*Quartum : Quare me, etc.*) La douleur que Jésus reçut en sa passion de la compassion de sa Mère, fut bien une des plus grandes de celles qu'il a endurées, mais ce ne fut pas la plus grande. La désolation qu'il reçut de la part de son Père fut le comble de ses douleurs ; il s'en plaignit amoureusement, disant : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? Par ce délaissement il ne faut pas s'imaginer que la divinité ait abandonné les parties de l'humanité : non, la mort qui a eu le pouvoir de séparer l'âme du corps, n'a pas eu le pouvoir de séparer la divinité, ni du corps, ni de l'âme.

Mais cet abandonnement consiste en ce que la divinité laissa endurer l'humanité sans aucun rafraîchissement en la partie inférieure de l'âme. L'expérience a montré en la primitive Eglise, que les saints Martyrs ont enduré des tourments très sensibles, non-seulement avec patience et résignation, mais avec joie et allégresse; c'est que pendant leurs supplices Dieu remplissait leur âme d'une si grande douceur, qu'ils ne sentaient pas les tourments ; ou s'ils les sentaient, ils étaient si détrempés en tant de consolations intérieures, qu'ils ressemblaient à des délices ; mais la sainte humanité de Jésus a souffert sans ces douceurs intérieures, le Verbe divin empêchant que le torrent de la béatitude, qui était en la partie supérieure de l'âme ne se répandît en la partie inférieure. Le texte hébreu du psaume vingt-unième nous donne sujet de passer outre, et de dire que Jésus a été donné en proie aux douleurs, non-seulement sans consolation, mais sans vigueur et force intérieure : *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti?* en l'hébreu il n'y a pas : *Jehova* ou *Adonai*, mais *Eloi*, *fortis meus aruit tanquam testa virtus mea;* ma force est toute desséchée, flétrie, anéantie : *Dereliquit me virtus mea.* (Psal. 37. 11.)

Quand on vous exhorte à imiter la patience du Sauveur

en sa passion, vous dites : Ce n'est pas merveille qu'il ait tant souffert, il était Dieu, et moi je ne suis qu'un homme. Cette réplique ne vous excuse pas. Il lui servait d'être Dieu pour mériter, mais non pas pour être plus fort, parce que sa divinité laissait l'humanité à sa faiblesse naturelle ; et c'est ce qu'il appréhendait, quand il disait dans le Jardin : *Transeat a me calix iste.* Souvenez-vous qu'il avait coutume de comparer sa passion à un breuvage et à un bain, pour exprimer les douleurs intérieures qu'il endurait en l'âme, et les extérieures qu'il endurait en son corps ; or, il disait à ses disciples : (Luc. 12. 50.) Je dois être baptisé d'un baptême ; et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ; mais il ne disait pas de même du calice qu'il devait avaler, parce qu'il redoutait plus les douleurs intérieures que les extérieures ; et dans le Jardin il ne disait pas : Faites que le baptême, mais : Que ce calice passe et s'éloigne de moi ; (Matth. 26. 39.) et sur la croix, il ne se plaints pas des épines, des clous, des crachats et moqueries, mais de cet abandonnement ; néanmoins, comme au Jardin, après avoir témoigné la répugnance naturelle qu'il avait des tourments, il se présenta courageusement aux bourreaux, ainsi sur la croix, après avoir montré combien ce délaissement lui était sensible, par une généreuse résolution il violente son esprit, et désire endurer encore davantage, disant *sitio.*

F. — (*Quintum :* Sitio.) Si l'on demande à un naturaliste d'où procède cette soif, il répondra qu'elle procède d'un jeûne qu'il a fait depuis environ vingt-quatre heures, des travaux et fatigues qu'il a soufferts la nuit passée, de la quantité de sang qu'il a perdu dans le Jardin, en la flagellation, au couronnement d'épines et au crucifiement. Si l'on demande à S. Augustin d'où procède cette soif, il répondra que cela ne s'entend pas de la soif corporelle ; mais de la spirituelle ; que par un amour très ardent envers son Père et envers nous il désirait endurer mille fois plus qu'il ne fait. *Repentina post purgationem sitis, bonum*, dit l'aphorisme d'Hippocrate ; quand une âme prend médecine spirituelle faisant pénitence, ou étant en affliction,

si elle a soif d'en endurer davantage, c'est bon signe, c'est signe que la médecine opère bien ; le Fils de Dieu a avalé la potion amère de sa passion, afin de purger le corps mystique de son Eglise des humeurs malignes de ses crimes : *Purgationem peccatorum faciens*, il a une soif ardente de souffrir de nouveaux tourments, si son Père le jugeait à propos : *bonum*, c'est bon signe. Mais S. Jean apporte la principale raison pour la quelle Jésus dit *Sitio : Sciens Jesus quia jam omnia consummata sunt, ut consummaretur scriptura, dixit : Sitio. Vas ergo erat ibi aceto plenum.* (Joan. 19. 28.) Le Sauveur a voulu nous enseigner comment nous devons nous disposer à la mort. Nous devons regarder de près ce que Dieu pourrait trouver à reprendre en nous, en notre vie, en notre famille, si toutes ses divines volontés y sont bien accomplies, si nous ne manquons point en quelque chose qu'il demande de nous. Le Sauveur avant que de mourir fait en son esprit une revue de toute l'Ecriture sainte, pour voir s'il avait accompli tout ce qui avait été annoncé et prophétisé de lui, et trouvant que David avait dit en sa personne : Ils m'ont donné du fiel pour viande et du vinaigre pour breuvage, et que la seule première partie de ce verset avait été accomplie lorsqu'on lui donna du vin mêlé de fiel, pour accomplir la seconde partie et donner sujet aux assistants de lui présenter du vinaigre, il dit : J'ai soif.

G. — (*Sextum* : Consummatum est.) L'Evangéliste (Joan. 19. 30.) remarque expressément qu'aussitôt qu'il eut pris le vinaigre, il dit : *Consummatum est* : Tout est achevé ; j'ai parfaitement accompli tout ce que les prophètes et les figures anciennes ont prédit de ma passion ; j'ai fidèlement effectué tous les desseins de mon Père sur moi, *consummatum est ;* j'ai avalé jusqu'à la dernière goutte le calice d'amertume, où étaient en infusion toutes les ordures des péchés du monde ; tous les stratagèmes d'amour, tous les efforts et excès de charité, tous les artifices que j'ai su inventer pour gagner le cœur des hommes sont épuisés et consommés ; quoique je sois infiniment sage et puissant,

je ne sais rien de plus fort, je ne puis faire davantage, que ce que j'ai fait pour avoir leur affection, *consummatum est;* l'humide radical de mon corps est entièrement tari et consommé, mes veines épuisées, mes membres commencent à se glacer, la sueur de la mort me saisit de toute part.

Hélas! peuple catholique, votre Sauveur est sur la fin de sa vie; approchez, approchez-vous de lui, approchez-vous du lit de votre Père, pour lui dire le dernier adieu, pour recueillir sa dernière larme, et recevoir, s'il est possible, la meilleure part de sa bénédiction. Voyez, voyez en quel état vous l'avez réduit; voyez ce chef sacré, ces joues, cette poitrine, ces épaules, ces jambes tout ensanglantées, décharnées: ce sont les plaies de vos péchés et des miens; voyez combien sont dangereuses les blessures de votre âme, pour la guérison desquelles il faut que le Fils de Dieu soit si cruellement navré. C'est une preuve que vos plaies sont bien mortelles, puisqu'il faut que Jésus endure la mort pour elles. Vous commettez les péchés mortels à centaines, vous blasphémez dix ou douze fois par jour. Ha! vous ne savez ce que c'est que le péché mortel, si vous le saviez, vous mourriez de regret; quand vous ne l'auriez commis qu'une seule fois en votre vie: il faut que Jésus languisse trois heures, verse jusqu'à la dernière goutte de son sang, rende son esprit avec une horrible détresse pour la rançon d'un seul péché; et vous les commettez à vingtaines! Retournez, retournez, ô âme! « Horrendum est incidere in manus « Dei viventis, *mais* optandum est incidere in manus Dei « morientis. Confide, Fili, quod ex te tibi deest fidenter « usurpa ex visceribus Christi, quoniam misericordiæ « offluunt, nec desunt foramina per quæ fluant. » C'est une chose effroyable de tomber entre les mains de Dieu vivant; mais c'est une chose souhaitable de mourir entre les mains de Dieu mourant.

II. — (*Septimum*: In manus tuas.) Jetez-vous entre les bras du Fils de Dieu crucifié, priez-le de vous faire part aux mérites de sa mort, de répandre en votre cœur une

goutte de ces larmes qui tombent de ses yeux, un peu de ce précieux sang qui coule de ses veines, et de recevoir votre âme au sortir de cette vie, en honneur et par les mérites de ce qu'il dit en expirant : Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. (Luc. 23. 46.) *Amen.*

SERMON CCCLVII.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

Resurrexit sicut dixit. Alleluia.
Il est ressuscité comme il l'a prédit. Réjouissons-nous et louons Dieu.

Ce que le dévot S. Bernard disait de la naissance de S. Jean-Baptiste, nous pouvons le dire et avec plus de vérité de la naissance et de la résurrection du Fils de Dieu: *Multi in hac solemnitate gaudebunt, sed utinam de solemnitate et non de vanitate :* Plusieurs se réjouissent en cette solennité de Pâques ; Dieu veuille que tous se réjouissent, non-seulement dans la solennité, mais même à cause de la solennité ! Quelques-uns se réjouissent parce qu'ils portent leurs habits somptueux ; c'est se réjouir de la vanité, et non de la solennité. D'autres se réjouissent parce que le carême est passé, parce qu'on ne jeûnera plus et qu'on mangera de la viande ; c'est se réjouir de la sensualité, et non de la solennité. Le seul objet de notre réjouissance en cette solennité doit être la solennité même ; ce doit être de voir que le Fils de Dieu entre pour jamais en sa vie nouvelle, glorieuse, triomphante, immortelle, c'est ce qui réjouit l'Eglise, c'est ce qui lui met dans la bouche les cantiques d'allégresse, c'est ce qui la fait entonner avec les esprits bienheureux : *Resurrexit sicut dixit.* Ce mystère de la résurrection est un abîme de tant de merveilles, que pour le traiter dignement et fructueusement, je dois emprunter mon discours des trois écoles de théologie : de la positive, de la scolastique et de la morale. La theologie positive nous fera voir qu'il est ressuscité ; la théologie scolastique, comme il est ressuscité ; la théologie morale, pourquoi il est ressuscité. Vous avez une grande part à la joie de la résurrection, comme vous eûtes la meilleure part

aux souffrances de la passion, ô Vierge sainte! Si les pauvres nautonniers qui, dans une longue et furieuse tempête, ont été mis en danger de naufrage, près de couler à fond ou de briser leur vaisseau contre quelque rocher; si, par un bonheur inopiné, l'air étant serein, les vents abattus, la furie de la mer apaisée, ils aperçoivent l'étoile de mer qu'ils avaient perdue, oh! alors d'une joie indicible, ils se tournent vers elle, ils la saluent, la bénissent et entonnent mille chansons d'allégresse. Vous êtes notre étoile sacrée, ô Vierge sainte! le bel éclat de votre lumière fut éclipsé vendredi passé, au milieu de la tempête des tourments de votre Fils dans des abîmes de larmes et de sang, parmi l'orage et la rage des juifs. Maintenant que nous vous voyons paraître plus brillante que jamais, maintenant que nous voyons votre face angélique apaisée, vos larmes essuyées, vos soupirs arrêtés, votre âme remplie d'allégresse, nous nous réjouissons avec vous; nous vous reverrons! Nous vous bénissons, vous glorifions; nous entonnons avec les anges: *Regina cœli.*

IDEA SERMONIS.

Punctum unicum. A — *Resurrectio carnis est creditu difficilis infidelibus.* B. — *Circumstantiæ resurrectionis Christi probant veritatem illius.* C. — *Qualitates corporis Christi resurgentis.* D. — *Qualitates corporis Christi deificati.* E. — *Corpus Christi resurgentis est causa efficiens nostræ resurrectionis.* F. — *Est causa exemplaris.*

PUNCTUM UNICUM.

A. — (*Resurrectio carnis est creditu, etc.*) L'article de foi de la résurrection est de tous les mystères de la religion chrétienne et catholique, un des plus mal-aisés à croire et des plus difficiles à persuader aux hommes. Les anciens, fondés sur l'axiome de philosophie, qui dit: *A privatione ad habitum non datur regressus*, qu'il n'y a point de retour de la privation à l'habitude, estimaient la

résurrection aussi impossible, qu'il l'était de parsemer les tombeaux des morts avec des branches et des rameaux de Cyprès : *Quercus amica Jovi*, *tumulos tectura cupressus*, pour donner à entendre, que comme le cyprès a cela de propre entre tous les arbres qu'étant une fois ébranché, il ne repousse et ne rejette jamais ; ainsi ils n'espéraient pas que ces corps couchés dans les sépulcres dussent jamais retourner en vie. Nous, au contraire, par une conduite toute opposée en répandant de l'eau sur les corps des trépassés, entre plusieurs raisons de cette cérémonie ecclésiastique, nous pouvons apporter celle-ci : que c'est afin de publier notre foi sur l'article de la résurrection. On n'a pas coutume d'arroser un arbre sec et stérile, qui ne doit jamais reverdir ; quand nous arrosons les corps des trépassés, nous faisons paraître par cette action extérieure que nous avons l'espérance que ces corps revivront quelque jour. L'apôtre S. Paul prêchant un jour en l'aréopage d'Athènes, fut ouï fort attentivement de toute la compagnie ; mais quand il parla de la résurrection, on se moqua de lui comme d'un rêveur, et l'on remit à l'entendre une autre fois plus à loisir. (1)

B. (*Circumstantiæ resurrectionis, etc.*) C'est pourquoi Jésus a voulu prouver sa résurrection par des témoignages si clairs, si évidents, si authentiques et si irréprochables qu'il faut être interdit de jugement pour la révoquer en doute. Voici ce qu'en disent les quatre évangélistes : (Matth. 27. 50.—Marc. 15. 44.—Luc. 23. 58. —Joan. 19. 38. 39. 40.) S. Joseph d'Arimathie demande permission à Pilate d'inhumer le corps de ce crucifié. Pilate envoie quérir le centenier qui avait assisté au supplice par son commandement, il lui demande si ce patient est trépassé. Le centenier assure qu'il est mort et qu'il l'a vu expirer, et qu'un de ses soldats lui a ouvert le côté d'un coup de lance. Le juge donne la permission de le déposer de la croix et de l'enterrer. S. Joseph et S. Nicodème l'embaument, y emploient cent livres de myrrhe et d'aloès,

(1) Cum audissent resurrectionem mortuorum, quidam quidem irridebant, quidam autem dixerunt : Audiemus te de hoc iterum. (Act. 17. 32.

l'ensevelissent dans deux suaires, et mettent un troisième linge sur sa tête, le lient pieds et mains avec des bandages, comme on avait coutume : *Sicut mos est judæis sepelire;* et comme il est dit du Lazare : *Ligatus manus, et pedes institis.* Ils le mettent dans un sépulcre emprunté, dans un sépulcre nouveau, dans un sépulcre où personne n'avait encore été inhumé et qui était taillé dans le roc ; ils y roulent et posent à la porte une très grosse pierre. Là-dessus les princes des prêtres et les pharisiens vont trouver Pilate et lui disent : Seigneur, nous nous souvenons que ce séducteur que vous avez condamné avait coutume de se vanter qu'il ressusciterait trois jours après sa mort ; faites, s'il vous plaît, garder son tombeau, de peur que ses disciples ne dérobent son corps et ne disent qu'il est ressuscité. Pilate répond : Vous avez une garnison, faites-le garder comme vous l'entendrez. Ils scellent le tombeau avec leur cachet, et y mettent leurs soldats pour le garder. Le matin du troisième jour, un ange vêtu de blanc, et brillant comme un éclair, roule la pierre hors la porte, s'assied dessus, fait trembler la terre, épouvante les gardes ; les trois Maries y étant arrivées après le soleil levé, le trouvent encore assis sur la pierre, et il leur dit que Jésus est ressuscité. Et tout cela se passe en présence des soldats, comme eux-mêmes le rapportent aux prêtres et pharisiens. Une feuille d'arbre ne tombe jamais sans la providence de Dieu ! Quoique tout cela se soit fait par le désir ardent que les hommes avaient d'éteindre la foi de la résurrection de Jésus, cela est arrivé par une admirable conduite de la Providence divine, pour preuve irréprochable de la résurrection, pour fermer la bouche aux incrédules, pour obvier à toutes les objections que l'esprit humain pourrait apporter contre la croyance de ce mystère. L'esprit le plus rétif et le plus opiniâtre du monde ne peut rien alléguer contre la foi de ce mystère que l'apparence de l'une de ces conjectures. Un pharisien, par exemple, pourrait dire : Il n'était pas mort tout à fait, on l'a détaché de la croix quand il vivait encore, on l'a rétabli, et on lui a donné de la vigueur

par des eaux cordiales ; ses disciples ont graissé les mains à Pilate, l'ont gagné par argent, lui et ses soldats ; ils n'ont pas bien fait sentinelle, ils ont laissé emporter le corps ; ou ses disciples, par l'entremise de quelque personne ingénieuse, ont trouvé l'invention d'enlever par derrière trois ou quatre pierres du sépulcre à l'endroit où il n'y avait point de garde, l'ont dérobé par ce trou et font croire qu'il est ressuscité. Non, on ne peut pas dire cela, ni rien de semblable avec la moindre apparence de raison : premièrement, le centenier et ceux de sa suite l'ont vu expirer, ils en donnent un certificat au gouverneur ; on lui a ouvert l'estomac et le cœur par un coup de lance, le sang et l'eau en ont ruisselé, donc il n'est pas à demi-mort ; secondement, on l'a embaumé avec cent livres de myrrhe et d'aloès ; la myrrhe est gluante, le corps devait être collé au suaire. On trouve dans le sépulcre les deux suaires et le linge qui avait été replié sur sa tête et mis séparément : *Non cum linteaminibus positum, sed separatim involutum.* Si un larron l'avait dérobé, il ne se serait pas amusé à le dégager du suaire et à plier ainsi proprement tous les linges, il l'eût emporté promptement tout enseveli, de peur d'être surpris. En troisième lieu, il est enterré dans un sépulcre emprunté, pour montrer, dit S. Ambroise, qu'il n'en avait pas besoin pour longtemps. Et le même Saint remarque que le premier fonds qui a jamais été acheté, ç'a été un sépulcre qu'Abraham (Gen. 15. 10.) acheta des enfants de Heth, parce qu'il n'y a point d'héritage dont nous ayons besoin si longtemps que d'un monument. Jésus est posé dans un sépulcre non acheté, mais emprunté, parce qu'il en doit sortir bientôt. En quatrième lieu, il est mis dans un monument taillé dans le roc, afin qu'on ne puisse pas dire qu'on a enlevé quelque pierre par derrière ; il était tout d'une pièce, il n'y avait qu'une issue, on y a appliqué une grosse pierre, vous l'avez cacheté, scellé, fait garder soigneusement ; ce ne sont pas des soldats de Pilate qui l'ont gardé, vous ne pouvez pas dire qu'on l'a corrompu, lui et les siens ce sont vos propres

gens, et les plus affidés que vous eussiez, que vous y avez posés vous-mêmes. En cinquième lieu, dans un sépulcre où personne n'avait été enterré ; vous ne pouvez pas dire : J'avoue qu'il est ressuscité, mais que c'est par l'attouchement du corps de quelque saint prophète qui était là enseveli, ainsi qu'un mort ressuscita par l'attouchement du corps d'Elisée. (4. Reg. 13. 21.) En sixième lieu, il est mis dans un sépulcre nouveau ; vous ne pouvez dire qu'il y avait là-dedans quelque arrière cachot, quelque chambre secrète où l'on avait retiré des soldats qui, du dedans, ont poussé la pierre, se sont fait passage et l'ont emporté malgré vous ; nous n'avons pu leur résister, parce qu'ils étaient plus forts que nous ; chacun sait bien la capacité de ce monument, on l'a vu faire depuis peu, il n'y a pas même jusqu'aux petits enfants qui n'y soient entrés quand on le taillait. En septième lieu, les trois Maries n'y viennent pas pour l'oindre le lendemain de sa mort, parce que c'était le Sabbat, et cela ne leur était pas permis en ce jonr de repos. (1) Et ce fut encore un trait de la providence de Dieu, car si le lendemain de sa mort eût été un jour ouvrable, elles y fussent allées ; elles étaient si dévotes et si ferventes qu'elles eussent gagné les soldats par argent pour faire lever la pierre et l'embaumer, et l'on eût dit qu'elles l'avaient dérobé. Non, Dieu ne permet pas cela, mais elles viennent quand il est ressuscité. Et voyez ici en passant votre aveuglement et la fidélité de Dieu dans la promesse qu'il a faite de rendre honorables ceux qui l'honorent. Si vous eussiez été le père ou le mari d'une de ces saintes dames, en la voyant faire ce qu'elle faisait, vous lui eussiez dit : Pourquoi vous levez-vous de si bonne heure ? qu'allez-vous faire si matin parmi des soldats au tombeau d'un crucifié ? on se moquera de vous, on vous appellera bigote, on dira que vous êtes idolâtre de ce pendu; quand même ce serait un saint homme, n'a-t-il pas été assez embaumé, on y a employé cent livres de myrrhe et d'aloès ? qu'est-il besoin d'aller chez les droguites acheter de nouveaux parfums, ce

(1) Et sabbato quidem siluerunt secundum mandatum. (Luc. 23. 56.)

sera du bien perdu et grand dommage, et néanmoins vous voyez qu'elles faisaient sagement, et comme elles en sont récompensées ! Que penseriez-vous, Messieurs, si je vous disais que comme on lisait l'autre jour, dans la présence du roi et de toute la cour, l'histoire des guerres passées, quand on commença à parler d'un certain capitaine et des braves exploits qu'il fit au siége d'Arras ou de Turin, le roi, les princes, M. le chancelier et tous les assistants se levèrent et mirent le chapeau à la main pour entendre ce narré avec grand respect ? Vous me diriez : Voilà l'homme le plus glorieux qui soit en l'Europe. Il y a cent et cent gentilshommes en France qui viendraient acheter un tel bonheur, non-seulement au prix de tout leur bien, mais au péril de leur vie. Voyez donc si ces saintes dames ne sont pas divinement bien récompensées, si elles ne sont pas bien honorées. Ce matin, quand on a lu à la messe : Marie-Madeleine et ses deux compagnes ont acheté des parfums pour embaumer le corps de Jésus, le roi et toute la cour, l'empereur, le roi d'Espagne, le roi de Pologne, les ducs de Florence, de Savoie, de Modène, tous les autres rois et princes catholiques se sont levés, ont mis le chapeau à la main et ont entendu ce récit avec profonde révérence, et il y a cent ans, il y a cinq cents ans, il y a douze cents ans, qu'on leur fait cet honneur chaque année, et on le fera d'ici à douze cents ans, si l'Eglise dure tant ; et si Dieu les récompense si dignement, s'il les fait tant honorer sur la terre, pensez ce qu'il fait dans le ciel qui est le véritable lieu des couronnes et de la gloire. Bref, il ressuscite à la pointe du troisième jour ; s'il eût attendu la nuit suivante, les sentinelles se fussent levées, eussent quitté la place, elles n'eussent pas été témoin de ce qui se passa ; mais, prenant au pied de la lettre ce qu'il avait dit qu'il demeurerait trois jours dans le sépulcre, et pensant que ce serait trois jours entiers, ils attendirent le troisième jour, et furent témoins oculaires de l'apparition de l'ange, du roulement de la pierre et des autres merveilles qui arrivèrent en ce mystère.

Il est donc ressuscité comme il l'avait promis il avait

dit si souvent : *Filius hominis tradetur, et tertia die resurget, Filius hominis ;* car vous devez toujours vous souvenir que Jésus est homme et Dieu tout ensemble, il ne pouvait mourir en tant que Dieu, il n'est pas aussi ressuscité en tant que Dieu ; comme il n'est mort qu'en tant qu'homme, aussi il n'est ressuscité qu'en tant qu'homme. Vous vous souviendrez qu'en Jésus il y a trois substances : un corps de chair et de sang, une âme raisonnable, créée de rien comme les nôtres, mais très sainte, et la divinité. Quand il expira sur la croix, son âme fut dépouillée de son corps, son corps fut séparé de son âme, mais sa divinité ne fut point séparée de son corps, et de son âme : elle demeura toujours unie à l'âme et au corps ; son corps fut mis au sépulcre, comme nous avons vu, son âme descendit aux enfers : *Descendit ad inferos, in inferiores partes terræ,* c'est-à-dire aux limbes des Pères ; c'étaient des cachots souterrains où les âmes des Saints étaient reçues avant la venue de Jésus. En Josué (20. 2.) et au Deutéronome, (19. 2.) il est dit qu'il y avait dans la Palestine, par l'ordonnance de Dieu, des villes de refuge ou asile, dans lesquelles se retiraient ceux qui avaient tué quelqu'un casuellement et par inadvertance, et ils devaient y demeurer jusqu'à la mort du grand prêtre, après laquelle ils étaient mis en liberté. Ainsi depuis le péché du premier homme, les âmes qui n'avaient plus rien à payer à la justice de Dieu étaient logées en ces limbes, en attendant que le ciel fût ouvert par la sainte mort et passion de Jésus, souverain Pontife. Son âme donc descendit en cette prison pour y visiter, consoler et réjouir les âmes des saints patriarches et prophètes, pour leur appliquer les fruits de la rédemption, les retirer de cette prison, les rendre bienheureuses par la lumière de gloire ; (1) en quoi nous devons connaître combien les âmes sont chères à Jésus, l'estime qu'il en fait, les tendresses et affections qu'il a pour elles. L'avarice insatiable des hommes et la cupidité déréglée qu'ils ont des ri-

(1) Mortificatus carne, vivificatus autem spiritu, in quo his qui in carcere erant prædicavit. (1, Petr. 3, 18.)

chesses, les ont portés à fouiller jusqu'aux entrailles de la terre pour y chercher l'or et l'argent que la nature y avait cachés : *Effodiuntur opes irritamenta malorum;* le zèle ardent que Jésus a du salut des âmes, et l'amour passionné qu'il a pour elles, l'ont porté à descendre jusqu'au centre du monde pour y chercher ces créatures plus précieuses que l'argent, plus estimables que l'or le plus pur et que toutes les pierreries du monde. Il envoya le prophète Isaïe au roi Ezéchias pour le guérir; il envoya un autre prophète à Daniel dans la caverne des lions, pour lui apporter à dîner; un ange à Tobie pour le marier; mais pour le salut des âmes, il n'y envoie ni prophète, ni ange, ni archange, ni aucune autre créature, lui-même y va en personne, lui-même veut s'employer, lui-même daigne s'abaisser jusque-là. Faites comme lui, aux affaires temporelles du ménage, des procès, du trafic, ne les embrassez pas tout seul, prenez des substituts et des commis de peur d'en être accablé; partagez-les avec votre femme, avec votre mère, avec vos enfants, avec d'autres personnes confidentes. C'est une présomption de croire que personne ne puisse les faire aussi adroitement que vous, c'est un jugement téméraire de penser que personne ne les fera assez fidèlement; mais les affaires de l'âme, du service de Dieu, de votre salut et de celui des vôtres, la pratique des bonnes œuvres, faites-les vous-même, ne vous en remettez pas aux autres, ne cherchez ni commis, ni substitut, ni vice-gérant : qui veut aller en paradis par procureur, va souvent aux enfers en personne.

C. — (*Qualitates corporis, etc.*) Le troisième jour donc, qui est notre jour de Pâques, environ sur les trois heures du matin, l'âme de Jésus vint retrouver son corps dans le tombeau; elle y rentra et se réunit à lui, l'anima, le vivifia comme auparavant. Que dis-je, comme auparavant? mais bien plus noblement, plus heureusement, plus excellemment : elle lui communiqua les quatre qualités que les théologiens appellent les douaires du corps glorieux, la subtilité, l'agilité, l'impassibilité et la splendeur; elle le rendit

subtil, il passa à travers les rocs du sépulcre et entra dans la chambre où étaient ses apôtres, les portes étant fermées; léger, il se porta en un moment comme il voulait, tantôt vers les saintes femmes qui venaient au sépulcre, tantôt au chemin d'Emmaüs, tantôt vers ses apôtres et vers sa sainte Mère; incorruptible et impassible; car S. Thomas ne lui fait point de douleur en lui mettant la main dans ses plaies; resplendissant, car si dans la transfiguration qui n'était qu'un petit essai de la gloire qu'il donnait à son corps pendant sa vie mortelle sur la terre, sa face était rayonnante comme le soleil, quelle clarté, quel brillant, quel éclat devait-elle avoir au jour de sa résurrection, de sa vie glorieuse, de sa gloire consommée! et il usait de cette splendeur comme il voulait, il la cachait ou la faisait éclater quand, comment et à qui il lui plaisait. Oui; mais, direz-vous, s'il était impassible, incorruptible, inaltérable, comment usait-il de viande terrestre et corruptible? comment mangeait-il et buvait-il avec ses disciples? *Manducavimus et bibimus cum illo;* que devenait ce qu'il mangeait? S. Augustin répond : (epist. 49. quæst.) Un corps glorieux peut boire et manger, mais il n'en a pas besoin; s'il ne le pouvait, sa vie et ses facultés seraient imparfaites; s'il en avait besoin, sa félicité ne serait pas accomplie. Quand il y a de l'eau dans un bassin de pierre exposé au soleil, elle se diminue petit à petit et dans peu de jours il n'y en a plus; qu'est-elle devenue? c'est le soleil qui l'a consommée : *Aliter absorbet aquam terra sitiens, aliter solis radius cadens; illa indigentia, iste potentia:* (S. Aug. ibid.) La terre sèche reçoit l'eau de la pluie par indigence pour en être humectée et abreuvée; elle la consomme en la donnant pour nourriture aux herbes et autres plantes. Le rayon du soleil consomme l'eau qui est sur une pierre, non par indigence, mais par puissance; non en s'en nourrissant, mais en l'évaporant; nous nous servons des viandes comme la terre de la pluie, un corps glorieux en use si bon lui semble, et agit sur elles comme le rayon du soleil agit sur l'eau qu'il évapore.

D.—(*Qualitates corporis, etc.*) Mais ce n'est pas seu-

lement et principalement en ces quatre qualités que consiste la gloire de Jésus ressuscité. Il a ces quatre douaires en tant que corps béatifié, en tant que corps déifié, il en a bien une autre, il est en la gloire de son Père : *In gloria est Dei Patris.* (Philip. 2. 11.) La gloire du Père éternel ne consiste pas dans la subtilité, l'agilité et autres semblables qualités : c'est une gloire incréée, immense, infinie, incompréhensible, et c'est à cette gloire que la sainte humanité est associée autant qu'un être créé en est capable et susceptible : *Æterni Patris recepta concessu, illius gloriæ sociatur in throno cujus naturæ copulatur in Filio*, dit S. Léon. (serm. 1. de Ascensione.) C'est cette gloire qu'il demandait à son Père la veille de sa mort dans la plus belle et plus longue prière qu'il lui ait adressée : *Clarifica me, tu Pater, apud temetipsum claritate quam habui priusquam mundus esset apud te :* Mon Père, glorifiez-moi en vous de la gloire que j'avais en vous avant que le monde fût fait. Il prie pour son humanité, car il n'avait rien à demander pour sa divinité, dit S. Cyrille. (lib. 2. de fide ad Reginas.) Il ne demande pas seulement la gloire de son nom, d'être connu et en réputation dans le monde par la prédication de l'Evangile ; car il ne dit pas : Glorifiez-moi dans le monde, mais en vous ; il ne dit pas : *Apud mundum*, mais *apud temetipsum.* Il ne demande pas seulement l'agilité, l'impassibilité et autres douaires des corps glorieux, il demande la gloire qu'il avait en son Père avant la création du monde : *Claritate quam habui apud te priusquam mundus esset ;* il demande pour son humanité la gloire qu'il avait en sa divinité avant tous les siècles : *Petit clarificari non adventitia quadam gloria, sed propria et naturali*, dit S. Cyrille. (11. in Joan. cap. 17.) Et un peu plus bas : *Gloriam ergo suam quam semper habuit ut Deus, ut homo petit.* S. Hilaire dit : (lib. 3. de Trinit. circa medium.) *Filius Dei caro factus orabat ut id Patri caro inciperet esse quod Verbum.*

Et c'est ce qui doit nous réjouir en cette solennité de voir que le Fils de Dieu est entré dans la gloire de son

Père, qu'il n'est plus asservi à l'empire de la mort, qu'il n'est plus tributaire aux infirmités et aux bassesses de notre nature, qu'il est devenu immortel, impassible, incorruptible pour jamais: *Jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur.* Mais si nous sommes si mercenaires et si attachés à nos intérêts, que nous ne voulions rien faire que par retour à nous-mêmes, nous avons encore sujet de nous réjouir, puisque la résurrection du Fils de Dieu est un prélude, un gage, une caution et une assurance de la nôtre. Il est appelé par S. Paul: *Primitiæ dormientium*, les prémices et les premiers fruits des fidèles qui dorment, c'est-à-dire des trépassés, qu'il ressuscitera aussi aisément que vous réveillez ceux qui dorment: les premiers fruits d'un arbre promettent qu'il en viendra d'autres, et la résurrection glorieuse du Fils de Dieu donne aux fidèles des arrhes assurées de leur résurrection, c'est la conséquence que le saint homme Job faisait: *Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum.* Il parle à la façon des prophètes, qui sont si assurés des choses futures, qu'ils en parlent comme si elles étaient déjà arrivées: Je sais, dit-il, que mon Rédempteur, qui m'a racheté par sa mort, est plein de vie et qu'il me ressuscitera à la fin des siècles.

E. — (*Corpus Christi resurgentis, etc.*) S. Paul nous dit qu'il est ressuscité pour notre justification, c'est-à-dire pour nous sanctifier, pour nous appliquer les mérites de la rédemption, pour être la cause efficiente, la cause exemplaire, la cause finale de notre résurrection. Il est appelé par Isaïe le Père du siècle à venir, ou selon la version de Vatable: le Père, et remarquez qu'il donne le nom à cet enfant qui devait naître d'une vierge, parce que c'est Jésus Homme-Dieu qui est notre Père dans l'éternité: *Filios generans ad gloriam*, dit S. Thomas; (1) et la semence, le germe, la faculté vitale de cette génération, c'est l'Eucharistie, car les Pères anciens nous enseignent que notre

(1) Virgo concipiet et pariet filium et vocabitur Pater futuri sæculi. (Divus Thomas, in hunc locum Isaiæ.)

chair par l'attouchement sacré du corps de Jésus et par le commerce qu'elle a avec sa chair déifiée, reçoit un droit particulier de ressusciter quelque jour glorieuse. S. Cyrille d'Alexandrie (4. in Joan. cap. 14.) expliquant ces paroles de Jésus : Si vous ne mangez ma chair vous n'aurez point la vie en vous, dit : En vous, c'est-à-dire en votre propre chair; car la chair du Verbe divin, ayant été faite vivifiante, comme unie à celui qui est la vie par sa nature, savoir, au Verbe divin; quand nous la mangeons alors nous avons la vie en nous-mêmes. Car aussi pour cette cause en ressuscitant les morts, le Sauveur n'opérait pas seulement par sa parole et par ses divins commandements; mais il employait sa chair sacrée, comme coopératrice, à cet effet vivifiant comme Dieu par son commandement tout-puissant, et vivifiant de nouveau, comme homme par l'attouchement de sa sainte chair; afin de faire voir que son corps est vivifique, il ne se sert pas seulement de sa parole, mais il touche les morts, transmettant par son corps la vie à ceux qui sont déjà à demi-pourris; ainsi, si par l'attouchement de sa chair, les choses corrompues sont vivifiées, comment n'obtiendrons-nous point une bénédiction vivifiante beaucoup plus ample quand nous la mangerons, car elle transformera entièrement en sa propre perfection ceux qui la recevront.

C'est pour nous marquer cette vérité, que l'Eglise a commandé à tous les fidèles de communier le jour de Pâques. Je sais bien que celui qui communie dans la semaine qui précède, ou en celle qui suit ce saint jour, obéit à ce commandement, mais je sais aussi que l'Eglise ne permet cela que par une coutume approuvée depuis le temps d'Eugène IV, et par condescendance aux incommodités des hommes, l'Eglise ayant considéré que les diverses occupations, tant des confesseurs, et des pénitents ne pourraient permettre à un si grand nombre de fidèles de se confesser et de communier tous le même jour, mais tant il y a que sa première et principale intention a été, que tous communiassent au jour de la Résurrection de Jésus, pour nous aprendre que Jésus dans la communion influe en nous un germe et une

semence d'immortalité, en vertu de laquelle nous ressusciterons quelque jour, en vertu de cette parole : *Reformabit corpus humilitatis notræ configuratum corpori claritatis suæ.*

F.—(*Est causa exemplaris.*) Il dit : *Configuratum*, en grec σύμμορφον, c'es-à-dire conforme : *Corpori claritatis suæ*, parce que Jésus n'est pas seulement la cause efficiente de notre résurrection, mais la cause exemplaire ; il n'est pas seulement l'auteur, le créateur, mais le père du siècle à venir, et la résurrection est appelée génération : *In regeneratione cum sederit Filius hominis.* (Matth. 19. 28.) c'est une naissance où il y doit avoir convenance, rapport, ressemblance entre celui qui engendre et qui est engendré : *Processio viventer a vivente in similitudinem naturæ*, le corps du Fils de Dieu est doué de splendeur pour nous rendre capables de cette résurrection bienheureuse ; et pour célébrer dignement celle de Jésus, nous devons religieusement observer et honorer par la pratique des vertus, l'heure, le jour et les dispositions de sa résurrection : *Valde mane*, voilà l'heure ; *Una sabbatorum*, voilà le jour ; *veniunt ad monumentum. Jesum quæritis crucifixum*, voilà les dispositions.

Vous savez, Messieurs, que le sommeil est l'image de la mort, et par conséquent, le cercueil est l'image de la résurrection ; et comme Jésus est ressuscité pour notre justification, ainsi que le dit son apôtre, nous devons aussi nous réveiller tous les matins pour nous justifier, pour nous rapporter à Dieu et à son service, pour nous sanctifier de lu s en plus. Je vous ai autrefois montré qu'il est très utile à votre salut et au bien de votre famille d'assembler tous vos gens le soir et le matin, de prier Dieu avec eux pour leur donner exemple, de faire tous ensemble à certaine heure l'examen de conscience et les autres exercices de dévotion, que tous les bons chrétiens ont coutume de faire. Je sais que plusieurs en ont profité et s'en trouvent bien, et j'ose assurer que ceux qui continueront cette pratique en tireront beaucoup d'utilité pour la réforme de leur vie et pour la

conduite de leur famille. Messieurs, je vous y exhorte encore de toute mon affection.

On objecte là-dessus que cela est bien aisé le soir, mais que c'est impossible le matin, parce que tous ne se lèvent pas à la même heure, et l'un va d'un côté, et l'autre de l'autre, selon les diverses affaires ; eh bien ! du moins, du moins chacun en particulier aussitôt qu'il est levé doit rendre ses devoirs à Dieu à genoux et avec respect, lui offrir religieusement les prémices de la journée, les premiers fruits de son cœur et de sa bouche, ses premières pensées et paroles : *Cordis et oris primitias.*

L'Ecriture nous enseigne en plusieurs endroits que les prières qu'on fait le matin sont plus agréables à Dieu, il les exauce plus volontiers : « Mane exaudies vocem meam. » (Psal. 5. 4.) « Adjuvabit eam Deus mane diluculo. » (Psal. 45. 6.) « Qui mane vigilant ad me, invenient me. » (Prov. 8. 17.) « Repleti sumus mane misericordia tua. » (Psal. 89. 14.)

Un grand secret pour se conserver longtemps et s'avancer en la vie spirituelle, c'est de se coucher de bonne heure et de se lever de bon matin, car pour l'ordinaire vous perdez le temps de la soirée en jeux ou cajoleries, ou autres actions inutiles, et quand vous vous êtes couché tard vous ne pouvez vous lever bien matin, ou vous avez l'esprit tout pesant et assoupi ; au lieu que vous couchant de bonne heure, et prenant le repos nécessaire, vous êtes plus prompt à vous lever le matin, vous avez le temps de faire oraison sans être interrompu par les visites, votre esprit est plus frais, plus éveillé et plus vigoureux, plus propre à s'élever à Dieu, à l'adorer et à s'unir à lui, que pendant la journée quand il est rempli de divers objets, accablé d'affaires, émoussé de soucis, déchiré de distractions.

Le jardinier qui est diligent à cueillir des fruits dès le matin, et à les porter tout frais à son maître avant que personne lui en porte d'autres, est reçu avec plus d'agrément que s'il les cueillait après midi, quand le soleil levant, ou la pluie, en aurait flétri la fraîcheur. On prophétisa autrefois

à un grand homme d'état qu'il deviendrait empereur, parce qu'il était matinal, et la prédiction se trouva véritable. Quand vous voyez une âme dévote qui dérobe du temps à son sommeil, qui se lève une demi-heure ou une heure plus matin que les autres pour rendre ses devoirs à son Dieu, adorer sa majesté infinie, aimer sa bonté divine, réclamer sa miséricorde, apaiser sa justice, demander pardon de ses péchés, lui offrir ses actions, prendre conduite et lumière de lui, pour réussir à sa gloire, vous pouvez prédire hardiment, sans crainte d'être faux prophète que cette âme sera sauvée, qu'elle aura l'empire du ciel.

Quel désordre et quel déréglement en cela ? est-ce mener une vie chrétienne de perdre le temps à jouer, à cajoler ou à folâtrer jusqu'à dix et onze heures du soir, de se lever à huit ou neuf heures, mettre une heure ou deux à s'habiller, donner aux aises de la chair et aux vains ornements du corps le plus beau et le meilleur de la journée, et ne réserver au service de Dieu que le temps incertain et le plus incommode? C'est ce que ne firent pas les saintes dames de notre Evangile; elles furent favorisées de la visite des anges et de la vue du Sauveur ressuscité parce qu'elles allèrent à son tombeau de grand matin : *Valde mane.*

Una sabbatorum ; la résurrection de Jésus est un si grand mystère, si auguste, si digne d'être honoré, qu'au lieu qu'on ne chôme les autres qu'une fois l'année, on chôme celui-ci cinquante-deux fois ; on ne fait qu'une fête de la Nativité, de l'Epiphanie, de l'Ascension de Jésus, mais de sa Résurrection on en fait fête tous les dimanches, et très justement et avec beaucoup de raison : car si Dieu ayant créé le monde en six jours, sans peine, sans travail, sans lassitude, par une seule parole, parce qu'il se reposa au septième jour, c'est-à-dire qu'il cessa d'agir, il ordonna que son peuple en l'honneur de ce repos sanctifierait le septième jour en chaque semaine; à plus forte raison, Jésus ayant travaillé, sué, voyagé trente-trois ans pour notre salut, et étant entré en son repos éternel le jour de la résurrection, il est plus que très juste que les chrétiens honorent

ce jour, et se reposent en sanctifiant le dimanche; et si Dieu fesait tant de menaces et entrait en si grande colère contre ceux qui violaient le Sabbat, que fera-t-il à ceux qui profanent le dimanche?

Ecoutez un commandement que Dieu fit à Jérémie : (17. 19.) « Hæc dicit Dominus ad me : Vade, et sta in porta « filiorum populi, et dices ad eos : Audite verbum Do- « mini, reges Juda, cunctique habitatores in Jerusalem : « Custodite animas vestras, et nolite portare pondera in die « sabbati, nec inferatis per portas Jerusalem; et omne opus « non facietis; sanctificate diem sabbati, sicut præcepi « patribus vestris. Et non audierunt me, sed induraverunt « cervicem suam. Succendam ignem in portis, et devora- « bit domos Jerusalem, et non extinguetur : » Prophète, allez-vous-en à la porte de la ville, par où il entre le plus de peuple, et dites-leur de ma part: Ecoutez, roi de Judée, et vous aussi, habitants de Jérusalem : sauvez vos âmes, abstenez vous de toute œuvre au jour du sabbat, gardez-vous de transgresser les commandements que j'ai faits à vos ancêtres de sanctifier ce jour. Le prophète ajoute qu'ils ont endurci leur cœur et méprisé cet avertissement, et qu'en punition Dieu mettrait le feu aux maisons de la ville, et qu'on ne pourrait l'éteindre.

Audite, reges Juda; Messieurs les juges, vous avez promis avec serment en prenant vos charges de garder les ordonnances des rois, en voici une plus que très juste de Charles IX et d'Henri III aux états d'Orléans et de Blois : (livre 1. tit. 11. art. art. 1. des Basiliques ou ordonnances des Rois.) Défendons à tous nos juges de permettre qu'aux dimanches, fêtes solennelles et annuelles, aucune foire et marché soient tenus, ni danses publiques faites, et leur enjoignons de punir ceux qui y contreviendront. Où est l'obéissance que vous devez à cet édit ? où est la fidélité que vous devez à votre serment ? ne voyez-vous pas que le peuple profanant impunément les dimanches s'expose à cet anathème de Dieu : « Irritaverunt me domus Israel, in præ- « ceptis meis non ambulaverunt, quæ faciens homo, vivet

« in eis : sabbata mea violaverunt vehementer : dixi ergo
« ut effunderem furorem meum super eos, et consumerem
« eos. » (Ezech. 20 13.)

Veniunt ad monumentum. Jesum quæritis crucifixum. Voici les dispositions qui ont conduit Jésus à la résurrection : la croix, la mort, le tombeau. Il ne serait point ressuscité, s'il ne fût point mort ; il ne serait point sorti du tombeau, s'il n'y eût été mis ; il ne serait point entré en sa gloire, s'il n'eût souffert. *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam; veniunt ad monumentum, monumentum quia manet mentem.* Cela nous avertit des dispositions qui nous sont nécessaires pour participer à la résurrection de Jésus, pour ressusciter quelque jour glorieux comme lui.

Messieurs, je vous demanderais volontiers quand vous jugez un procès où il s'agit d'une succession qui doit passer à des étrangers, d'un bien qui doit être possédé par des gens qui ne succèdent pas *ab intestat*, quelle est votre règle ? quel est le motif de vos décisions? sur quoi vous appuyez-vous pour adjuger l'hérédité à un tel ? n'est-ce pas sur le testament, sur la dernière volonté et parole du testateur ? Nous n'avons aucun droit à la résurrection bienheureuse et à la gloire du ciel, que par la bonne volonté et la disposition de Jésus, qui nous l'a cédé, remis est transporté. Or, écoutez sa dernière volonté, lorsqu'il faisait son testament la veille de sa mort dans le cénacle de Sion : *Et ego dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meus regnum* : (Luc. 22. 29.) Je dipose de mon royaume en votre faveur. Voilà une grande faveur un legs pieux bien souhaitable, un royaume ; que ne fait-on pour acquérir ou conserver une couronne ? Je dispose de mon royaume en votre faveur, mais aux mêmes charges et conditions que je l'ai reçu de mon Père. A quelles charges et conditions est-ce que Jésus est entré en sa gloire ? son apôtre nous l'enseigne : *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis ; propter quod* (notez *propter quod*) *exaltavit illum.* (Philip. 2. 8.) Il faut donc passer par là, il

faut subir toutes ces conditions, autrement vous en serez rejeté. Humilité, obéissance, mortification, croix : *Humiliavit semetipsum.* Quand vous faites le chien couchant sous les pieds des grands dont vous avez besoin, ce n'est pas vertu d'humilité, c'est lâcheté, bassesse d'esprit, ou au plus prudence mondaine. Quand vous êtes dans le rabais par pauvreté, par nécessité ou autre disgrâce, ce n'est pas vous qui vous humiliez, c'est la fortune ou votre condition qui vous humilie : *Humiliavit semetipsum. Humiles spiritu salvabit.* Dieu ne sauve pas ceux qui sont humiliés, mais ceux qui sont humbles, dit S. Bernard. S'humilier soi-même, avoir l'humilité d'esprit, l'humilité chrétienne, c'est être humble, doux et débonnaire envers tout le monde, même envers vos inférieurs, vous estimer moins que tous les autres, ne vouloir être préféré à personne, ne vouloir commander à personne, si votre charge ne vous y oblige ; ne vouloir paraître et éclater parmi les autres, en vos paroles, contenances, habits, meubles, enfants, aimer à être inconnu, délaissé, être contant de votre petite fortune, sans chercher à vous enrichir, élever, agrandir, ni vous, ni vos enfants. (1) Voilà ce que c'est que de s'humilier soi-même : *Humiliavit semetipsum. Factus obediens: factus est omnibus obtemperantibus sibi*, *causa salutis æternæ.* Le Fils de Dieu est la cause efficace du salut éternel, non à tous indifféremment, mais à qui ? à ceux qui lui obéissent ; il vous défend de jurer en quelque façon que ce soit, de prendre aucun plaisir charnel, sinon dans la modestie d'un légitime mariage ; de médire du prochain, de ne faire à autrui ce que vous ne voudriez être fait-à vous-même. Il vous commande d'obéir respectueusement à votre père et à votre mère, d'être en bonne intelligence avec tout le monde, d'avoir une charité cordiale pour votre prochain ; si vous ne lui obéissez pas en tous ces articles et autres, il n'y a point de salut pour vous, il vous en assure par son Apôtre. Ce qu'il vous commande n'est pas plus difficile que de mourir, et il est mort par obéissance : *Fac-*

(1) Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. (Coloss. 3. 3.)

tus obediens usque ad mortem; il ne vous oblige pas à mourir, mais à vous mortifier. La mort est une privation de la vie. La mortification est une privation de l'usage de la vie, des actions de la vie qui ne tendent pas à la gloire de Dieu ou à la charité envers le prochain, c'est se priver des vanités du monde, d'apprendre des nouvelles superflues, de lire des livres inutiles, de perdre le temps en jeux, cajoleries, bals, danses, cours, comédies, promenades, festins, et autres divertissements du monde, qui sont la vie des enfants du siècle qui passent avec le siècle; ceux qui veulent vivre éternellement, meurent avec Jesus-Christ à tous ces passe-temps : *Si mortui sumus cum Christo: simul etiam vivemus cum eo.* (Rom. 6. 8.) *Mortem autem crucis.* La mort de la croix a cela de propre, que personne ne peut la subir par soi-même; quelqu'un peut bien s'étrangler soi-même, se blesser soi-même, se blesser avec un couteau, se jeter à l'eau ou dans le feu, mais personne ne saurait se crucifier parfaitement soi-même, il faut qu'un autre l'attache. Les jeûnes, les hères, les cilices et autres mortifications que nous faisons par nous-mêmes sont bonnes et agréables à Dieu, mais elles ne nous rendent pas entièrement conformes à Jésus crucifié. Pour lui être semblables, il faut souffrir avec patience les peines que les autres nous font, l'humeur fâcheuse et farouche de votre mari, de votre belle-mère ou belle-sœur, la rébellion de vos enfants, la calomnie, et le procès injuste qu'on vous intente, le tort qu'on vous fait de retenir votre bien.

Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus: (Rom. 6. 5.) Si vous lui êtes conforme en sa mort, vous le serez aussi en sa résurrection. En récompense de votre humilité et du mépris de la gloire du monde, Dieu vous donnera un corps glorieux, doué de toutes les beautés imaginables.

En récompense de votre obéissance aux commandements de Dieu, vous aurez un corps obéissant à l'esprit, souple, subtil, spirituel, tellement assujetti à votre âme, que vous pourrez le mouvoir comme bon vous semblera.

En récompense de votre mortification, vous aurez un corps immortel, impassible, inaltérable, exempt de toute incommodité.

En récompense des croix où vous êtes attaché, vous aurez un corps agile, dispos, léger, affranchi de toute servitude, qui pourra se porter en un moment de l'orient à l'occident, du ciel en terre, outre la béatitude essentielle et la félicité de l'âme qui consiste dans la vision et la jouissance de Dieu dont vous serez récompensé en l'éternité bienheureuse. *Amen.*

SERMON CCCLVIII.

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

COMMENT IL FAUT RECEVOIR LES AFFLICTIONS.

Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam?
(Luc. 24. 26.)

Le saint concile de Trente nous a sagement enseigné qu'une des meilleures satisfactions que nous puissions offrir à notre Dieu pour pénitence de nos péchés, c'est de recevoir avec agrément et souffrir avec patience les disgrâces qu'il nous envoie, et de dire avec Azarias : Mon Dieu, tout ce que vous nous avez fait, vous l'avez fait très justement, parce que nous vous avons offensé : *Omnia quæ fecisti nobis, Domine, in vero judicio, quia peccavimus tibi.* (Daniel. 3. 31.) Pour pratiquer ce salutaire avertissement, il importe beaucoup d'être bien convaincu d'une vérité chrétienne que je désire vous faire voir en ce discours, c'est que toutes les afflictions qui nous arrivent en cette vie, en quelque façon qu'elles arrivent, viennent de la part de Dieu. Le plus salutaire conseil que nous puissions prendre sur ce sujet, c'est de recourir à vous, ô sainte et bienheureuse Vierge ! vous êtes tous les jours nommée aux dévotions de l'Eglise, la consolatrice des affligés ; toutes les afflictions de cette vie perdent leur amertume quand nous les savons heureusement mêler avec les vôtres, et lorsque, recourant à vous, nous avons l'honneur de vous dire : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. A. *Semper gaudendum in Domino, quia omnia mala pœna sunt ab eo.*

Punctum unicum. *Hoc probatur :* B. 1° *Scriptura.* — C. 2° *Patribus.* — D. 3° *Sensu Ecclesiæ.* — E. 4° *Ratione.* — F. 5° *Comparatione.* — G. 6° *Instructionibus.* — H. 7° *Exemplo S. Lupi.* — I. *Sancti Job.* — K. *Davidis.* — L. *Christi.*

Conclusio. M. *Dispositiones cum quibus recipiendæ sunt cruces : nempe timor, confidentia, honor in Deum.*

EXORDIUM.

A.—(*Semper gaudendum, etc.*) *Gaudete in Domino semper, iterum dico gaudete :* Réjouissez-vous toujours en notre Seigneur, je le dis derechef, réjouissez-vous, dit l'apôtre S. Paul, écrivant aux Philippiens. (Philipp. 4. 4.) Celui qui pourrait compter les étoiles du ciel, les poissons de la mer, les plantes de la terre, pourrait aussi compter les disgrâces et les incommodités de la vie humaine ; elles sont si grandes, et en si grand nombre, que, comme a dit le Philosophe moral, c'est un artifice et un stratagème de la nature, d'avoir privé l'homme de l'usage de la raison au moment de sa naissance ; car si l'enfant se connaissait au commencement de sa vie, et s'il pouvait prévoir tout ce qui doit lui arriver, il ne voudrait jamais entrer en ce monde, qui est une vallée de larmes, un lieu de bannissement, et un abîme de misères. (1) La conception de l'homme est criminelle, sa vie toujours fâcheuse, sa mort indubitable. Qui est-ce qui pourrait seulement compter les maladies de son

(1) Stratagema naturæ est, homines, nascentiæ expertes; vitam nemo acciperet si daretur scientibus. (Senec.) — Homo natus de muliere, et ob hoc cum reatu; brevi vivens tempore, et ob hoc cum metu : repletur multis miseriis, et ob hoc cum fletu. (S. Bern.) — O necessitas abjecta nascendi, vivendi misera, dura moriendi ! (Sidon. Appollin.) — Qui, nisi mentis inops, matrem de funere nati flere vetet? — Quicumque parte aliqua corporis dolent, et dolorem sentiunt, iis mens ægrotat. (Hippocr.) — Non est pondus veræ virtutis insensibilitas cordis, et valde insana per stuporem membra sunt, quæ sentire dolorem incisa non possunt. (S. Ambros.)

corps, les passions de son âme, les peines de son esprit, les persécutions de ses ennemis, les infidélités de ses amis, les jalousies de ses parents, les contradictions de ses voisins, les banqueroutes de ses débiteurs, les importunités de ses créanciers, les renversements de ses desseins, les calomnies de ses envieux, les regrets qu'il a du passé, les ennuis du présent, les frayeurs de l'avenir, les travaux de sa vie, les douleurs de sa mort; et après tout cela, S. Paul nous dit : Réjouissez-vous toujours. Et si l'on assassine le fils unique d'une veuve, la ressource de sa race, le bâton de sa vieillesse, le seul objet de son amour et le fondement de toutes ses espérances, faut-il qu'elle se réjouisse ? S. Paul lui répond : *Gaudete in Domino semper*. Et si une cruelle maladie nous martyrise jour et nuit et nous fait languir les mois et les années entières, faut-il que nous nous réjouissions ? L'apôtre nous dit, nonobstant tout cela : Réjouissez-vous, mais en notre Seigneur, ajoute-t-il. Il ne veut pas nous conseiller de renoncer à la nature, aux peines d'esprit ou du corps, et de n'en pas sentir les piqûres, mais de nous en réjouir, eu égard au divin principe d'où elles procèdent, et aux effets salutaires qu'elles peuvent produire. Mon cher Lucile, disait Sénèque à son ami, je vous conseille qu'entre toutes les choses que vous voulez savoir, vous appreniez principalement à être gai. (1) Cette leçon ne s'apprend pas à l'école de Sénèque, à l'académie de Zénon, ni à la philosophie d'Aristote; toutes ces sectes n'ont point de maximes assez puissantes et assez efficaces pour produire en notre cœur un effet si admirable; cette science ne s'apprend qu'en l'université de l'Eglise. La foi catholique a un principe, qui, étant bien goûté, ne nous rend pas insensibles, mais patients, consolés et contents dans le sentiment des plus cuisantes afflictions; elle nous oblige de croire que tout ce qui arrive en ce monde, je dis tout, excepté le péché, nous vient de la part de Dieu, et ce qui nous vient de si bonne part, ne peut être que très bien reçu d'une âme bien née et assise en bon lieu. Nous n'avons point de peine à croire tout ceci des accidents qui procèdent de quelque cause naturelle

(1) Ante omnia, o mi Lucili, disce gaudere.

ou fortuite, comme des maladies, de la stérilité, des orages, des incendies, mais de ceux qui procèdent des causes libres et volontaires, du péché et de la malice des hommes, nous avons peine de nous le persuader. Il faut donc établir cette vérité par de bonnes preuves ; que les afflictions qui nous arrivent par l'envie du démon ou par la malice des hommes, sont des effets de la providence de Dieu et de sa très adorable et très aimable volonté. Marquez soigneusement et souvenez-vous-en en tout mon discours, que je dis : les effets du péchés, et non pas : le péché. Dieu défend le péché, il l'abhorre, il le déteste et le châtie ; mais les croix, les afflictions, les souffrances qui en naissent, Dieu les veut, les agrée et les ordonne, non en tant que ce sont des peines, mais en tant que ce sont des moyens utiles ou nécessaires à quelque bonne fin. Ce que je montre par l'Ecriture, par les Pères, par les sentiments de l'Eglise, par des raisons évidentes et par la pratique des Saints.

PUNCTUM UNICUM. — *Hoc probatur.*

B.—(1° *Scriptura.*) Le Saint-Esprit dit en l'Ecclésiastique, que les biens et les maux, la vie et la mort, la pauvreté et les richesses viennent de Dieu (1) ; et par le prophète Amos : Y a-t-il quelque mal en la ville, que Dieu n'ait pas fait ? (2) Il l'entend du mal de peine, et non pas du mal de coulpe. En Isaïe Dieu dit : Je forme la lumière et je crée les ténèbres, je fais la paix et je crée le mal. (3) En disant : Je crée les ténèbres et le mal, il prévient notre pensée et corrige l'erreur qui pourrait entrer en notre esprit. Les afflictions se font comme les autres privations, non par une action directe et positive, mais par la soustraction des biens et des formes qui leur sont opposées; comme les ténèbres se font par l'absence du soleil, qui

(1) Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas a Deo sunt. (Eccli. 11. 14.)

(2) Si erit malum in civitate, quod Deus non fecerit. (Amos. 3. 6.)

(3) Ego Dominus, formans lucem et creans tenebras, faciens pacem et creans malum. (Isa. 45. 7.)

s'étant retiré de notre hémisphère, l'air ensuite reste privé de lumière.

Dans le livre de la Genèse, le patriarche Joseph ayant été vendu par ses frères et fait esclave en Egypte, au lieu de s'en venger, leur disait : J'ai été ici conduit, non pas autant par votre conduite, que par la volonté de Dieu. (1) Au troisième livre des Rois, Roboam tombé en aveuglement d'esprit, méprise les conseils des sages, répond imprudemment à ses vassaux, et ainsi leur donne sujet de rébellion : Jéroboam et le peuple se révoltent contre lui. Le Texte sacré attribue toutes ces choses à la vengeance de Dieu, qui voulait punir ce roi infortuné pour les péchés de Salomon, son père. (2)

En Isaïe, il est dit que Dieu déploie les enseignes et qu'il bat le tambour pour la guerre que le roi des gentils va faire au peuple juif. (3) Et au même lieu, ce roi est appelé la verge du Seigneur et l'instrument de sa colère. (4) Au chapitre treizième, Dieu appelle les soldats de Cyrus et de Darius des saints, parce qu'ils servaient à ses desseins pour punir les Babyloniens. (5) En Jérémie, Dieu nomme Nabuchodonosor son serviteur, c'est-à-dire l'exécuteur et le ministre de sa justice. (6) Le roi Sennachérib, tout barbare qu'il était, reconnut cette vérité; car assiégeant la ville de Jérusalem, il disait aux juifs : Je ne suis pas ici venu sans les ordres de Dieu. (7)

Quelle souffrance a jamais été l'effet d'une cause plus injuste, plus maligne et plus diabolique que la mort et la passion du Sauveur ? qui a jamais souffert plus innocemment

(1) Non vestro consilio, sed Dei voluntate huc missus sum. (Gen. 45. 8.)

(2) Et non acquievit rex populo : quoniam adversatus fuerat eum Dominus. (3. Reg. 12. 15.) Ecce ego scindam regnum de manu Salomonis, et dabo tibi decem tribus. (Reg. 11. 31.)

(3) Non est aversus furor Domini, sed adhuc manus ejus extenta; et elevabit signum in nationibus procul, et sibilabit ad eum de finibus terræ. (Isa. 5. 26.)

(4) Assur, virga furoris mei. (Isa. 10. 5.)

(5) Ego mandavi sanctificatis meis. Dominus exercituum præcepit militiæ belli. (Isa. 13. 3. 4.)

(6) Ecce ego mittam, et assumam Nabuchodonosor regem Babylonis servum meum; veniensque percutiet terram Ægypti. (Jerem. 43. 10.)

(7) Nunquid sine Domini voluntate ascendi ad locum istum? (4. Reg. 18. 25.)

que lui? et toutefois S. Pierre ayant reçu le Saint-Esprit et prêchant le jour de la Pentecôte, dit qu'il avait été livré par un ordre exprès et par un arrêt de Dieu même. Et un peu après toute l'Eglise assemblée en corps, parlant du même Sauveur, dit qu'Hérode et Pilate, les juifs et les gentils lui avaient fait ce que le conseil de Dieu avait décrété qu'il souffrit : (1) « Herodes et Pilatus, cum gentibus et po- « pulis Israel, convenerunt in sanctum tuum puerum Je- « sum, facere quæ manus tua, et consilium tuum decre- « verunt fieri. » (Act. 4. 27. 28.) *Facere;* c'est un effet de la mauvaise volonté des hommes : *Fieri;* c'est l'effet de la très sainte volonté de Dieu.

C. — (2° *Patribus.*) Les Pères de l'Eglise qui ont reçu la lumière du Saint-Esprit pour entendre les Ecritures, s'accordent tous en ce point. L'apôtre S. Pierre, au livre premier des reconnaissances de S. Clément, parle ainsi à son disciple : Celui qui reconnaît que la providence de Dieu conduit et gouverne le monde, doit se garder de passer légèrement sur ce qui arrive en quelque façon que ce soit; mais il faut qu'il se persuade que cette souveraine sagesse donne des succès selon ses desseins, même aux choses qui semblent inutiles et contraires à ce qu'elle prétend. (2)

S. Grégoire-le-Grand, assis en la même chaire, tient le même langage. Ce nous est, dit-il, une grande consolation, en ce qui nous afflige, que de savoir qu'il ne nous arrive rien que par la volonté et la disposition de Dieu, qui ne peut rien vouloir qui ne soit juste. Donc puisque nous sommes assurés que rien ne lui plaît, qui ne soit juste, et que nous ne pouvons rien souffrir que ce qui lui plaît : tout ce que nous souffrons est très juste, et si nous osions en murmurer, nous serions très injustes. (3)

(1) Hunc definito consilio, et præscientia Dei traditum. (Act. 2. 23.)

(2) Qui credit summi Dei providentia gubernari mundum, non debet quidquam de his quæ quovis modo accidunt aspernanter accipere, quod justitia Dei etiam quæ superflua videntur, aut contraria in uno quoque negotio opportuno exitu, competentique dispensat. (S. Clemens, lib. 1.)

(3) Magna est consolatio in eo quod displicet, quod illo ordinante erga nos agitur cui nihil nisi justum placet. Si ergo justa des placere novimus, pati autem nulla nisi quæ Deo placuerint possumus cuncta quæ patimur, et valde injustum est, si de justa passione murmuramus. (S. Greg. lib. 2. Moral. cap. 15.)

S. Augustin nous donne ce même avertissement : Tout ce qui nous arrive en ce monde contre notre volonté, bien que nous ne sachions pourquoi, sachons bien que cela n'arrive jamais que par la volonté de Dieu, par sa providence, par ses ordres, par sa disposition et par son commandement.(1) Oui, par son commandement; nous ne devons pas craindre de parler ainsi, puisque c'est après S. Augustin et même après toute l'Eglise : *Deus qui animam famuli tui, hodierna die, de hoc sæculo migrare jussisti.*

D. — (3° *Sensu Ecclesiæ.*) Quand le corps de votre enfant, ou de votre mari trépassé, était en cette église prêt à être porté en terre, l'Eglise qui ne peut errer, qui est l'organe du Saint-Esprit et la colonne de vérité, a dit en l'oraison de la messe qui est la plus auguste, sérieuse et divine action qu'elle fasse : Mon Dieu, vous avez commandé qu'un tel votre serviteur soit aujourd'hui sorti de ce monde : Mais mon mari a été méchamment assassiné : *Migrare jussisti*, Dieu a commandé qu'il sortît de ce monde. Mon enfant a été condamné à mort très injustement par la fausse déposition des témoins qui ont été subornés : *Migrare jussisti,* Dieu a commandé qu'il sortît de ce monde. Mon frère est décédé par les maléfices d'une sorcière qui l'a fait sécher et languir l'espace de deux ou trois ans : *Migrare jussisti*, Dieu a commandé qu'il sortît de ce monde.

E. — (4° *Ratione.*) Ce qui fait de la peine à notre esprit et ce qui choque notre imagination en ce sujet, c'est que notre petit sens commun n'est pas assez délié, notre imagination n'est pas assez subtile et pénétrante pour distinguer entre la malice d'une action, et l'effet qui procède de la même action, pour avouer que Dieu abhorre, déteste et châtie la malice, et qu'il veut, qu'il agrée et qu'il en destine l'effet à quelque bonne fin; mais un esprit éclairé

(1) Quidquid hic accidit contra voluntatem nostram noveritis non accidere, nisi de voluntate Dei, de providentia ipsius, de ordine ipsius, de natura ipsius, de legibus ipsius, etsi nos non intelligimus quare fiat. (S. Aug. in Psal. 48.)

par la foi et par la lumière du ciel, peut bien faire la dissection et la séparation de ces deux choses. Voilà un juge qui condamne un malfaiteur à la mort qu'il a bien méritée ; supposons que l'exécuteur de la justice soit décédé ou absent, et qu'il ne se trouve personne qui veuille faire son office, qu'un mal-avisé, qui est ennemi mortel du patient et qui, par la haine particulière qu'il lui porte, se présente pour être son bourreau ; en ce cas, le juge et le bourreau font mourir le criminel : le juge par une intention très louable, vertueuse et méritoire ; le bourreau, par une inclination très digne de blâme, vicieuse et déméritoire : la mort de ce patient, en tant qu'elle procède de l'ordonnance du juge, est l'effet d'une très bonne cause ; en tant qu'elle procède de la mauvaise volonté du bourreau, elle est l'effet d'une cause très mauvaise : le juge ne donne au bourreau qu'un pouvoir moral et civil d'exécuter ce criminel, Dieu donne à toutes les créatures qui nous nuisent un pouvoir physique et réel : *Non est potestas nisi a Deo.* (Rom. 13. 1.) *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper :* (Joan. 19. 11.) Vous n'auriez point de puissance sur moi, si elle ne vous était donnée d'en haut, disait notre Sauveur à Pilate. Il n'est point de pouvoir qui ne vienne de Dieu, dit S. Paul. Ou, si vous voulez une autre comparaison.

F. — (5° *Comparatione.*) Voilà une table d'attente, une toile imprimée dont un peintre veut faire un beau tableau, il veut par exemple y peindre les obsèques de Lazare : un apprenti par mégarde, si vous voulez, ou par colère, y fait une grande tache, y versant une fiole d'encre ; mais le peintre est si adroit et si excellent maître, qu'il fait servir cette tache à son dessein, peignant une tête au-dessus, des pieds en bas, des bras et des mains à côté, il fait servir cette tache à exprimer la robe de deuil de sainte Marthe. En ce cas, on blâmerait la colère du valet, mais on admirerait l'industrie du maître. Cette noirceur en tant qu'elle procède du valet, est une tache, en tant qu'elle sert au dessein du maître, c'est une couleur ; elle lui est dés-

agréable en tant que c'est un effet de la passion du serviteur; elle lui est honorable en tant que c'est un sujet de faire voir son industrie. Ainsi le déshonneur, la maladie, la pauvreté et tout autre mal de peine que nous souffrons, en tant qu'il procède de la malice de quelque créature, c'est l'effet d'une cause odieuse et détestable; en tant qu'il procède de la volonté et des ordres de Dieu, c'est l'effet d'une cause très sainte et très adorable; et l'effet d'une si bonne cause ne peut être que très bon, très digne d'être bien reçu et très aimable: car, comme dit notre Sauveur, un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits; pour cela en toutes nos afflictions nous devons avoir grand soin de détourner notre pensée de la volonté des causes secondes, qui est ordinairement mauvaise, et porter notre vue sur la volonté de la première cause qui est toujours très bonne, et qui ne peut rien vouloir que ce qui est bon.

Si quelqu'un vous disait: J'ai vu autrefois une lumière qui, étant répandue en l'air, le rendait obscur et ténébreux; j'ai vu une blancheur qui, étant appliquée à une muraille, la noircissait comme du charbon; j'ai senti une chaleur qui me refroidissait comme glace, vous diriez: Voilà de grands mensonges, ces choses sont impossibles, de toute impossibilité; la lumière ne saurait obscurcir, ni la blancheur noircir, ni la chaleur refroidir, puisque l'essence de la lumière, c'est d'éclairer, de la blancheur de blanchir, et de la chaleur d'échauffer. Ainsi il est impossible que Dieu, qui est la bonté même, puisse faire, ou vouloir, ou agréer aucun mal; il est plus propre et essentiel à Dieu de vouloir et faire du bien, qu'au soleil de produire la lumière, qu'au baume d'exhaler une bonne odeur, qu'à la neige d'être blanche, qu'à la lumière d'éclairer, et qu'à la chaleur d'échauffer: Θεοῦ φύσις αγαταποιεῖν, dit Synésius; et Sénèque, tout païen qu'il est, dit: *Quæ est Diis causa bene faciendi? natura.* Ce qui est si véritable, que si Judas, le mauvais riche, ou tout autre damné n'avait la volonté pervertie, et s'il connaissait cette vérité, il serait très content d'être puni: Puisque Dieu le veut, dirait-il, il est très bon que

je sois ici, que je sois dans ce feu, que j'endure ce tourment, parce que *Puniri non est malum, sed fieri dignum pœna.* (S. Dion. cap. 4. de divinis nomin.)

G. — (6° *Instructionibus.*) Ainsi, le grand secret de la vie humaine, le vrai lénitif de toutes nos douleurs, le vrai remède le plus doux et le plus anodin de toutes les peines d'esprit, c'est de nous persuader vivement cette vérité, de nous soumettre de jugement et de volonté à tout ce qui a été arrêté dans le conseil de Dieu, de recevoir de bonne main tout ce qui arrive, comme étant ordonné par sa sagesse incompréhensible ; de réserver l'économie de son adorable Providence, d'agréer les ordres et les dispositions de sa divine Majesté. Cette pratique rend nos afflictions incomparablement plus douces et plus courtes que si nous pensions nous cabrer contre l'éperon. On dit qu'en la Béotie il y a une rivière dans laquelle les poissons paraissent de couleur d'or fort éclatant, mais que quand ces mêmes poissons sont tirés hors de cette eau, qui est le lieu de leur naissance, ils perdent ce bel éclat et n'ont que la couleur ordinaire des autres poissons. Si nous considérons les croix et les adversités hors de la volonté de Dieu, qui est leur source et origine, elles ont leur amertume, leurs dégoûts et leurs épines naturelles ; mais si nous les regardons dans le bon plaisir éternel et dans les ordres de Dieu, qui les destine à quelque bien, elles nous paraîtront toutes d'or, elles nous sembleront supportables et salutaires.

Supposons que vous ayez un enfant bien élevé et d'un bon naturel, qui, lorsque vous le châtiez pour quelque légère faute qu'il a faite, ne s'en plaint point, n'en murmure point, et ne tâche point de s'échapper, mais qui reçoit patiemment les coups, qui vous regarde pitoyablement, qui respecte la main qui le châtie ; supposons même qu'après que vous avez fait, et quand vous jetez les verges à terre, il les recueille et les mette en quelque lieu, afin que vous vous en serviez une autre fois, si bon vous semble ; n'est-il pas vrai que, quand vous auriez un cœur de tigre et des entrailles de léopard, cette vertu vous attendrirait, apaise-

rait votre colère, gagnerait votre bienveillance? n'est-il pas vrai que vous aimeriez cet enfant plus que la prunelle de vos yeux? Pensez-vous que Dieu soit moins miséricordieux et plus difficile à fléchir que les hommes? Ce méchant qui a fait mourir votre mari, qui plaide contre vous injustement, qui vous ruine d'honneur et de bien, c'est la verge dont votre Père céleste se sert pour vous châtier. Voulez-vous bien faire et tirer profit de ces traverses? ne vous tourmentez pas, ne vous en troublez pas, ne criez point insolemment, comme font les mauvais enfants quand on les châtie; ne tâchez pas de vous échapper des mains de Dieu par des voies obliques et injustes, regardez-le amoureusement, remerciez-le humblement, attendez avec patience le bon plaisir de sa miséricorde, tenez comme grande faveur qu'il daigne vous corriger paternellement: Mon Dieu, je baise de tout mon cœur votre main, je révère et j'adore votre justice qui daigne me châtier; *corripe me, Domine, in misericordia:* Corrigez-moi aussi longtemps et aussi rigoureusement qu'il vous plaira: *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas.* Et puis si Dieu jette à terre la verge dont il vous a châtié, si celui qui vous a persécuté tombe en quelque disgrâce et misère, relevez-le, recueillez-le, secourez-le, rendez-lui le bien pour le mal et la charité pour la malice; vous calmerez l'esprit de Dieu, vous gagnerez ses bonnes grâces et l'obligerez à vous pardonner.

H. — (7° *Exemplo S. Lupi.*) C'est de cette manière que se sont comportés tous les Saints, et ils s'en sont fort bien trouvés. Dans l'Histoire ecclésiastique il est dit que l'an de notre Seigneur quatre cent cinquante-un, Attila, roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, après avoir ravagé l'orient, passa en occident, désolant et ruinant toutes les provinces par où il passait; il entra en France, et, après plusieurs victoires, il mit le siége devant la ville de Troyes en Champagne. S. Loup, qui en était évêque, voyant qu'on ne pourrait résister à ce lion par les seules forces humaines, recourut au secours divin, et ayant fait

faire en son église des prières et des pénitences publiques, il se revêtit de ses ornements pontificaux, alla avec son clergé au-devant de ce barbare, et lui dit avec une sainte hardiesse : Qui êtes-vous, vous qui surmontez ainsi tous les rois, qui assujettissez les peuples et qui désolez les provinces ? Je suis, dit-il, Attila le fléau de Dieu. Ah ! dit le saint prélat, venez à la bonne heure, ô le fléau de mon Dieu, entrez dans la ville et faites-y tout ce que Dieu vous permettra par sa très juste et très adorable providence. Cette belle parole désarma ce tigre ; il entra dans la ville et passa à travers avec toute son armée sans l'endommager aucunement. Toutes les disgrâces qui nous arrivent en cette vie sont des fléaux que Dieu nous envoie pour détacher notre cœur des biens terrestres et périssables, comme le fléau sépare le grain de la paille. Voulez-vous qu'elles passent sans vous nuire, relevez-les de bon cœur, comme les fléaux de Dieu, les instruments de sa justice et de sa providence paternelle, croyez fermement qu'elles ne vous feront rien que ce que Dieu voudra, et que l'objet d'une aussi bonne et aussi sainte volonté ne peut être que très bon, très juste et très recevable.

I. — (*Sancti Job.*) C'était la pensée et la pratique du saint homme Job, qui, dans le renversement de sa fortune, bénissait Dieu et disait : Le Seigneur m'avait donné ces biens, le Seigneur me les a ôtés, et il a été fait comme il lui a plu, son saint nom soit béni. Il ne dit pas : *Sicut Domino placuit ita fecerunt*, mais : *Ita factum est.* La perte de ses biens, la ruine de sa maison, la mort de ses enfants, n'étaient pas arrivés par cas fortuit, par des causes naturelles et involontaires, mais par la malice du diable et des soldats qui l'avaient volé ; et il attribue le tout au bon plaisir de Dieu ; il ne dit pas : Dieu me les avait donnés, et le diable me les a ôtés, mais : Dieu me les a ôtés, parce que Satan n'a pas su toucher à la moindre de ses brebis, ni à un seul cheveu de sa tête, sans avoir main-levée et la permission de Dieu. Ce qu'il tient pour si assuré que les voleurs lui ayant emmené ses troupeaux, il les nomme les

brigands de Dieu : *Simul venerunt latrones ejus*, (Job. 19. 12.) parce qu'ils avaient reçu de Dieu, non pas la mauvaise volonté, mais la puissance de le voler. Comme l'Ecriture dit (1. Reg. 10. 10.) que le mauvais esprit du Seigneur tourmentait Saül. Sur quoi S. Grégoire dit : (lib. 2. Moral. 3. 9.) Cet esprit est appelé mauvais, à cause de son mauvais désir, et il est appelé l'esprit du Seigneur, à cause du pouvoir qu'il avait reçu de Dieu : « Spiritus Domini malus irruebat in Saul. Ecce unus « idemque spiritus et Domini appellatur et malus : Domini, « per licentiam potestatis justæ ; malus, per desiderium « voluntatis iniquæ. »

K.— (*Davidis.*) David aussi était bien instruit de cette leçon des prédestinés : *Obmutui et non aperui os meum, quoniam tu fecisti : Amove a me plagas tuas :* Psal. 38. 10.) Quelque affliction qui m'arrive, je ne prends pas la hardiesse d'en ouvrir seulement la bouche pour en former la moindre plainte ou la moindre parole d'impatience ; je n'ai de voix que pour vous bénir et pour faire retentir vos louanges, sachant que tout vient de vous comme de la source de tout bien, et qu'il ne faut pas prendre de la main gauche ce que vous donnez de la droite. Si je suis poursuivi à mort et persécuté de Saül, *tu fecisti ;* si je suis chassé de mon palais et de ma cité royale par mon propre fils Absalon, *tu fecisti ;* si je suis injurié et lapidé par Séméi, *tu fecisti ;* et en un autre lieu : *Segittæ tuæ infixæ sunt mihi : et confirmasti super me manum tuam.* (Psal. 37. 3.) Voici une comparaison : On demande à la jurisprudence (§. Illud Quæsitum est instit. de rerum divisione et acquirendo rerum dominio.) s'il arrive qu'ayant décoché une flèche sur une bête fauve, elle est blessée à mort, mais que, ne mourant pas sur-le-champ, elle échappe à votre poursuite, et que je la prenne aisément à demi-lieue de là ; à qui appartient-elle ? ou à celui qui l'a blessée, ou à celui qui l'a prise ? Justinien répond : Elle est à celui qui l'a prise. Les afflictions que Dieu nous envoie sont des flèches salutaires que Dieu nous lance, comme

à des bêtes sauvages, pour nous gagner à son service : *Ut tradas eos in manus tuas. Sagittæ tuæ infixæ mihi ;* mais le mal est que Dieu nous ayant blessés, nous permettons qu'un autre nous prenne. Vous êtes malade, et, pour vous guérir, vous avez recours à une sorcière ou à un remède superstitieux ; vous avez perdu quelque chose, et vous envoyez au devin pour savoir qui vous l'a dérobé ; on vous a intenté un procès, et, afin de le gagner, vous vous prostituez à un officier de justice. Dieu vous a blessé, mais le diable vous prend. David ne faisait pas ainsi ; étant blessé de Dieu, il ne s'enfuyait pas, il ne cherchait pas les remèdes qui sont pires que le mal, des voies injustes ou défendues pour sortir de l'affliction ; il se jetait aux pieds de la miséricorde de Dieu pour être guéri de la main qui l'avait blessé : *Sagittæ tuæ infixæ sunt mihi*, *et confirmasti super me manum tuam.*

L. — (*Christi.*) Mais on ne dit rien de si beau que l'exemple du Saint des Saints; il dit à S. Pierre qui voulait le défendre au jardin des Olives : Ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon Père m'a donné ? il détourne sa vue de la malice de ceux qui lui détrempent ce calice d'amertume, pour ne regarder que la très sainte et très aimable volonté de son Père qui le lui présente. Si vous faisiez comme lui, les aigreurs de vos maladies et toutes vos afflictions seraient fort adoucies. Imaginez-vous un petit enfant, qui a besoin de prendre médecine pour être guéri d'une grosse fièvre ; sitôt que l'apothicaire entre en la chambre, il crie, il pleure, il ne veut pas seulement le regarder, il se tourne vers la ruelle ; son père s'approche et dit : Otez-moi cet apothicaire qui tourmente mon fils : ça, mon mignon, ne voulez-vous pas faire quelque chose pour l'amour de moi ? prenez ce breuvage pour vous guérir, je vous aimerai bien, vous aurez des dragées, je vous ferai faire une belle robe, vous irez jouer avec vos compagnons quand vous vous porterez mieux. L'enfant reçoit de la main de son père ce qu'il avait refusé de celle de l'apothicaire. Application : Ce procès injuste qu'on vous intente, ce crime qu'on

vous suppose malicieusement, ce meurtre qu'on a commis en la personne de votre mari, c'est une potion un peu amère, mais fort salutaire si elle est bien prise ; pour la recevoir de bon cœur, ne regardez pas ce chicaneur, ce calomniateur, ce meurtrier, c'est l'apothicaire qui a détrempé l'aloès ; tournez la vue de votre pensée vers Dieu, votre Père céleste, qui vous présente cette médecine, si vous la prenez de bonne grâce, il vous promet des consolations intérieures, il vous donnera une robe d'étoffe céleste, un corps doué de splendeur et de gloire, vous vous promènerez avec les bienheureux dans le ciel empyrée : dites donc à votre chair quand elle refuse la croix : *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum ?*

CONCLUSIO.

M. — (*Dispositiones cum quibus, etc.*) Ces trois paroles : *Dedit mihi Pater*, expriment les trois dispositions avec lesquelles nous devons recevoir les traverses que Dieu nous envoie : crainte, confiance et respect. *Dedit*, c'est Dieu qui donne les afflictions, donc il faut le craindre, si nous le redoutons. *Mihi*, non pas : *Contra me ;* c'est pour nous, pour notre bien, pour notre salut qu'il nous les donne. *Pater*, il ne laisse pas d'être Père et par conséquent digne de respect, quoiqu'il nous afflige. Que toute la terre craigne Dieu, dit le Psalmiste, parce que toutes les choses qui sont au monde sont ses créatures, à sa solde et à son service, prêtes à venger les offenses qu'on fera à sa Majesté (1). Sur quoi S. Augustin dit : Si une bête sauvage vous rencontre, craignez Dieu ; si un serpent est sur le point de vous piquer, craignez Dieu ; si un homme veut vous perdre, craignez Dieu ; si le démon vous dresse des embûches, craignez Dieu : toutes les créatures sont soumises à celui que vous devez craindre, elles ne peuvent vous nuire, ni rien faire, ni se remuer sans sa permission; elles peuvent bien avoir d'elles-mêmes l'inclination de vous nuire ; mais

(0) Timeat Deum omnis terra, quoniam ipse dixit, et facta sunt, etc. (Psal. 32. 8.).

elles n'en peuvent pas avoir la puissance, si le Créateur ne la leur donne, et s'il la donne, c'est pour votre bien (1).

Ayez confiance en lui, il a plus d'affection pour vous, que vous n'en avez pour vos enfants. L'apothicaire qui compose une médecine pour son fils, prend bien garde non-seulement de n'y rien mettre de nuisible, mais encore aux drogues salutaires qu'il y met; il n'en met que ce qui est précisément nécessaire, parce qu'elles sont amères. Ainsi le prophète dit que Dieu pèse soigneusement les travaux et les douleurs qu'il nous envoie, (2) il en compose la potion par mesure et avec grande discrétion. (3) Mon Dieu, dit le Sage, vous jugez sans passion et avec tranquillité ; vous nous traitez avec grande circonspection. (4) Il me semble voir un chirurgien qui veut saigner ou ventouser un jeune prince, c'est avec grande retenue et avec crainte de faire plus de mal, de tirer plus de sang qu'il n'en faut. Dieu se comporte ainsi envers nous, il ne nous afflige jamais plus que sa sagesse infinie lui dicte qu'il est nécessaire, et il le fait, non pas pour nous perdre, mais pour nous rendre la santé ; ce n'est pas un trait d'ennemi, mais de père charitable : *Dedit mihi Pater;* il le faut honorer, non-seulement quand il nous caresse, mais encore quand il nous afflige, puisqu'il est toujours père.

Respectez donc en vos afflictions, premièrement, sa souveraineté. L'ouvrier n'est-il pas maître de son ouvrage, la cause de son effet, et le Créateur de sa créature ? faites-vous tort à votre brebis, quand vous la dépouillez de sa robe, quand vous l'égorgez, l'écorchez et la consumez ? Vous êtes bien plus à Dieu que cette brebis n'est à vous, vous ne l'avez pas faite, il vous a créé, conservé et racheté : quand donc il vous ôterait vos biens, vos enfants,

(1) Fera sævit, Deum time ; serpens insidiatur, Deum time ; odit te homo, Deum time ; impugnat te diabolus, Deum time : tota creatura sub illo est quem juberis timere ; cupidinem nocendi potest habere creatura, propriam potestatem vero non habere potest, si ille non dat. (Aug. concione 12. in Psal. 32.)

(2) Tu laborem et dolorem consideras. (Psal. II. 10. 14.)

(3) Potum dabis nobis, in lacrymis, in mensura. (Psal. 79. 6.)

(4) Tu autem cum tranquillitate judicas, et cum magna reverentia disponis nos. (Sap. 12. 18.)

votre honneur et votre vie sans autre raison, que pour exercer sa souveraineté; (1) il ne vous ferait point de tort, vous n'auriez point de droit d'en dire davantage que le pauvre Héli : Dieu est le maître, il a le droit de faire tout ce que bon lui semble.

Respectez aussi sa grandeur; il est si grand, si noble, si excellent et si digne d'amour et de respect, qu'il mérite d'être honoré quand même il ne ferait point de bien; il mérite d'être servi, quand il n'y aurait que des coups à gagner à son service. Ces années passées, en Italie, un gentilhomme allant par la rue, reçut d'une chambre élevée, de l'eau qui lui gâta tous ses habits, il commença à crier, jurer et tempêter disant qu'il saurait tôt ou tard qui lui avait fait cet affront, qu'il s'en vengerait et qu'il lui passerait son épée au travers du corps; une femme qu'il aimait passionnément mit la tête à la fenêtre et lui dit : Hé! hé! vous faites bien du bruit! c'est moi qui ai jeté cette eau. Ha! dit-il, en ôtant son chapeau : Madame, vous m'obligez trop, vous me faites plus d'honneur que je n'en mérite de vous ressouvenir de moi. N'est-ce pas une grande honte et un déréglement effroyable, de voir qu'on a plus de respect pour une créature volage, que pour la très adorable et très sage Majesté de Dieu? Quand votre procès est perdu, votre héritage grêlé, votre maison brûlée et votre réputation diminuée, Dieu vous crie par son Prophète : *Ego, Dominus, creans malum* : C'est moi qui ai fait ce ravage. Dites-lui avec humilité : Mon Dieu, vous m'obligez trop, vous me faites plus d'honneur qu'il ne m'en faut, de vous souvenir de moi, de penser à moi, de daigner vous mettre en colère contre une créature qui en est très indigne. (2)

Honorez sa bonté, qui daigne accepter pour satisfaction de vos crimes et pour mériter sa gloire, les disgrâces qui vous arrivent par la condition de votre nature, et même

(1) Multiplicabit vulnera mea, etiam sine causa. (Job. 9. 17.)

(2) O beatum servum cujus emendationi Dominus instat; cui dignatur irasci; quem admovendi dissimulatione non decipit! (Tertull.)

celles qui viennent des offenses que vous lui avez faites. N'est-ce pas une bonté admirable et une piété excessive, quand vous êtes tombé malade par vos excès ou vos impuretés, quand vous êtes devenu pauvre par vos débauches et vos dissolutions, infâme et déshonoré par vos friponneries? Cette maladie, cette pauvreté, ce déshonneur sont satisfactoires et méritoires pour vous ; si vous l'endurez patiemment, avec résignation à la providence de Dieu et pour l'amour de lui ; c'est comme si vous vous étiez fait malade, vous enivrant du vin que vous auriez dérobé à votre créancier, et qu'il comptât en déduction de ce que vous lui devez, les frais que vous auriez fait pour vous guérir de cette maladie.

Honorez sa justice, vous l'avez si souvent offensée et très injustement ! vous avez blessé son honneur, vous avez fait tant de choses contre sa volonté; n'est-ce pas juste que vous soyez offensé, que votre honneur soit flétri, que vous souffriez plusieurs choses contre votre volonté, même injustement et à tort ? Ne devez-vous pas dire comme ce saint jeune homme : (Daniel. 3. 28.) Mon Dieu, tout ce que vous nous avez fait, tout ce qui nous est arrivé par votre disposition, c'est très justement et avec raison, puisque nous vous avons offensé? En exerçant ainsi sa justice, il use de miséricorde envers vous.

Honorez-la donc de tout votre cœur, et remerciez-le de ce qu'il daigne vous châtier paternellement en ce monde, pour n'être pas obligé de vous punir éternellement et sévèrement en l'autre ; il vous traite comme ses amis, Moïse, Aaron et Samuel ; il leur fut propice et favorable en ce qu'il ne laissa pas échapper la moindre de leurs fautes, sans les en punir en cette vie. (1) Dites-lui comme S. Bernard : Je désire que vous vous mettiez en colère contre moi, ô Père des miséricordes ! (2) mais c'est la colère de douceur, non

(1) Deus, tu propitius fuisti eis, et ulciscent in omnes adinventiones eorum. (Psal. 68. 8.)

(2) Volo irascaris mihi, Pater misericordiarum, sed illa ira, qua corrigis devium, non qua extrudis de via ; non enim cum nescio, sed cum scio te iratum, tunc maxime confido proprium. (S. Bern.)

pas celle de rigueur que je demande ; la colère d'ami, non pas celle d'ennemi ; celle de Père, non pas celle de juge. La colère de rigueur, d'ennemi et de juge, c'est quand Dieu vous livre à la tyrannie de vos passions, qu'il vous donne tout à souhait comme on fait à un malade désespéré; sa colère de douceur, d'ami et de père, c'est quand il ne laisse passer aucune faute sans vous en corriger tout de bon. Sa justice est comparée à la verge de Moïse. Quand ce saint prophète la jetait par terre, elle se changeait en serpent ; quand il la prenait à la main, c'était un sceptre miraculeux, qui amollissait les rochers, qui tirait l'eau de la pierre, qui désolait le royaume d'Egypte et qui ouvrait le passage de la terre de Promission. Quand Dieu laisse la verge de sa justice, ne daignant pas la prendre pour nous châtier temporellement, elle devient un serpent pour nous, il nous réserve à la cruauté et la fureur de l'enfer ; mais quand il daigne la prendre en main et nous corriger paternellement, c'est pour amollir notre cœur endurci, pour tirer de nos yeux des larmes de pénitence, pour ruiner en nous l'empire du démon, pour nous ouvrir le passage et nous contraindre heureusement par une douce violence d'entrer au ciel de promission. *Amen.*

SERMON CCCLIX.

POUR LE MARDI DE PAQUES.

DE LA PERSÉVÉRANCE.

Stetit Jesus in medio discipulorum suorum, et ait illis : Pax vobis.
Jesus se mit au milieu de ses disciples, et leur dit : La paix soit avec vous.
(Luc. 24. 36.)

L'APÔTRE S. Paul estimait la résurrection des corps si nécessaire, et de si grande importance, qu'il avait coutume de dire : *Si mortui non resurgunt*, si les morts ne ressuscitent pas, *inanis est nostra spes*, notre espérance est vaine et frivole, nos travaux inutiles, nos mortifications infructueuses. Ce que ce grand Apôtre disait de la résurrection corporelle, je dois le dire à plus forte raison de la résurrection spirituelle. Je veux croire que vous êtes ressuscités en ces fêtes de Pâques, mais si vous ne conservez pas la vie de la grâce que vous avez reçue par l'usage des sacrements, en vain vous vous êtes confessés, en vain vous avez reçu l'eucharistie, en vain vous avez entendu la parole de Dieu. Notre Sauveur se trouvant le jour de sa résurrection au milieu de ses disciples, ne leur dit pas : La trève soit avec vous, mais : La paix soit avec vous, parce qu'il ne veut point de trève, il veut une paix ferme, constante et inviolable ; il rejette et répudie ces âmes qui font avec lui une cessation d'armes et cessent un instant leurs débauches pendant la semaine sainte et les fêtes de Pâques, et puis quelque temps après reprennent les armes offensives, et lui font, comme auparavant, une très cruelle et injuste guerre. Il est donc à propos de vous proposer aujourd'hui quelques motifs de persévérer constamment dans la grâce de

Dieu que vous avez reçue, et vous préserver de la rechûte. Je dois conclure mes discours comme je les ai toujours commencés, c'est-à-dire, par votre assistance, ô sainte et bienheureuse Vierge! je me souviens que quand on me donna cette charge si importante, je pris la hardiesse de vous dire ce que le capitaine Barac disait à la vaillante Débora, avant que d'aller à la guerre contre les ennemis de Dieu : *Si venis mecum, vadam; si nolueris venire mecum, non pergam :* (Judic. 4. 8.) Si vous daignez me favoriser de votre grâce en cette guerre contre les âmes pècheresses, j'irai hardiment et je ne craindrai rien, et vous me répondîtes intérieurement ce que Débora répondit à Barac : *Ibo, sed victoria non reputabitur tibi;* non, non, bienheureuse Vierge, je ne m'attribuerai point la conquête de ces âmes, elle est celle de votre Fils et la vôtre, c'est pourquoi je veux imiter le saint Prophète David : il offrit au sanctuaire de Dieu l'épée avec laquelle il avait tranché la tête au superbe Goliath; je veux imiter Judith cette valeureuse amazonne qui consacra au temple l'épée avec laquelle elle avait tué Holopherne. Le glaive qui m'a servi en cet avent et ce carême pour détruire le péché, pour vaincre et convaincre le pécheur, c'est la parole de Dieu : *Gladius Spiritus, quod est Verbum Dei.* Le vrai sanctuaire de Dieu, le temple et le trône du vrai Salomon, c'est à vous, ô sainte Vierge, c'est à ce temple que je dédie ce glaive, c'est à ce trône que je consacre les victoires de la grâce, c'est devant ce sanctuaire que je fléchis le genou. *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Punctum unicum. — A. *Concionator debet præcavere in suis auditoribus recidivam. Quod fit tribus remediis in Evangelio hodierno notatis.*

B. *Primum remedium est praxis orationis mentalis. Secundum remedium, meditatio passionis Christi quæ excludit tentationes dæmonis, mundi, carnis, nempe diffidentiam, complacentiam, negligentiam.* —

C. 1° *Diffidentiam.*—D. 2° *Complacentiam.*—E. 3° *Negligentiam.*

F. *Tertium remedium, frequens sumptio eucharistiæ, et auditio concionum.*

G. Conclusio *concionum quadragesimæ.*

Punctum unicum.

A.—(*Concionator debet, etc.*) Quoiqu'il soit véritable que la résurrection corporelle du Fils de Dieu soit l'idée, la forme exemplaire, et le modèle de notre résurrection spirituelle; néanmoins, il faut avouer qu'il y a une grande différence entre la vie de gloire qu'il a reçue en sa résurrection, et la vie de grâce que nous recevons en la nôtre. *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur:* (Rom. 6. 9.) Le Fils de Dieu étant ressuscité, n'est plus tributaire à la mort, les tourments n'ont plus de prise sur lui; il était au-delà de leur atteinte, il était triste jusqu'à la mort et non au-delà : *De torrente in via bibet.* Sa douloureuse passion a été un torrent rapide et impétueux; mais ç'a été un torrent et non une rivière; un torrent gros et enflé pour un temps, mais qui s'est bientôt desséché au printemps de sa résurrection; *in via bibet*, il a bu de ces eaux amères, mais ce n'a été que dans la voie, en sa vie mortelle sur la terre. Maintenant qu'il n'est plus voyageur, maintenant qu'il est tout glorieux et triomphant, il ne goûte plus ces amertumes, il n'est plus sujet aux douleurs ni à l'empire de la mort; il a laissé ses suaires dans le tombeau, parce qu'il n'en a plus besoin; il ne doit plus être enseveli, il est revêtu pour jamais de beauté, de force, de clarté de splendeur, et d'immortalité : *Dominus regnavit, decorem indutus est.* Il n'en est pas de même de nous, nous resssuscitons comme le Lazare, liés et garrottés de nos mauvaises habitudes, comme lui de ses suaires; sujets à mourir de nouveau, nous nous relevons par la pénitence, mais avec danger de retomber; nous sommes guéris par les sacrements, mais avec péril de rechute : *Qui stat, videat ne cadat; fient novissima*

ejus pejora prioribus. C'est pourquoi le prédicateur qui a la gloire de Dieu en recommandation, ne doit pas se contenter de gagner les âmes à Dieu, mais il doit les lui conserver : *Non minor est virtus quam quærere, parta tueri ;* il ne doit pas se contenter de ressusciter les pécheurs, mais il doit faire en sorte qu'ils ne meurent pas de nouveau, il doit prendre garde qu'il ne lui arrive pas ce qui arriva à l'arche d'alliance. (Josu. 3. 16.) Les eaux du fleuve Jourdain sont très bonnes, très salutaires, mais elles vont se décharger en un lac près de Sodome, nommé, par les profanes Asphaltite, et par l'Ecriture, la mer Morte. Quand les lévites voulurent un jour faire passer l'arche à travers le Jourdain, ce fleuve s'arrêta tout court, ses eaux s'élevèrent comme une digue ou chaussée, pour retenir le courant des autres eaux, comme par révérence envers ce sacré dépôt ; mais quand l'arche fut passée, les eaux reprirent leur premier cours et coulèrent de nouveau au même lac comme auparavant. Le prédicateur apostolique est une arche d'alliance, arche qui doit moyenner la paix et l'alliance entre le Créateur et les créatures ; il doit apaiser Dieu et le réconcilier aux hommes par ses sacrifices et ses oraisons ; il doit convertir les hommes et les réconcilier à Dieu par ses avertissements et ses exhortations : arche qui doit contenir et proposer à tout le monde les tables de la loi, la manne et la verge, prêcher ordinairement la loi de Dieu et ses divins commandements, proposer la manne de la miséricorde à ceux qui les garderont, la verge de sa justice à ceux qui les transgresseront. Les âmes chrétiennes sont comme les eaux du Jourdain : *Aquæ multæ, populi multi*, eaux bonnes, saintes, chéries et favorisées de Dieu, pourvu qu'elles ne se rendent pas dans la mer morte du péché mortel. Il peut se faire pendant l'avent et le carême, quand le prédicateur était au milieu du peuple, comme l'arche au milieu du fleuve, que plusieurs âmes qui auparavant se laissaient aller au péché, se soient retenues pour un temps, aient arrêté leurs débauches, étanché leur concupiscence ; mais ce serait un grand inconvénient, si après les

fêtes de Pâques, quand l'arche sera passée, quand le prédicateur ne montera plus en chaire, les âmes reprenaient leurs premières voies, retournaient à leur vieille coutume et se rendaient comme auparavant dans la mer morte du péché. C'est à quoi je dois tâcher de remédier en cette dernière prédication, en vous enseignant quelques pratiques pour ne pas retomber dans le péché, pour conserver la grâce de Dieu que vous avez reçue par les sacrements de Pâques, et non-seulement pour la conserver, mais pour l'accroître et l'augmenter. J'en trouve trois principales marquées aux trois faveurs les plus signalées que Jésus fit à ses apôtres après sa résurrection, par lesquelles il montra qu'il était véritablement ressuscité.

B.—(*Primum remedium est, etc.*) La première, c'est qu'il leur apparut, il se montra à eux : *Stetit in medio discipulorum suorum ;* il se fit voir à ce pauvre troupeau désolé, écarta les nuages et les ténèbres de leur incrédulité, essuya leurs larmes, assura leurs esprits, affermit leur espérance, anima leur courage, dissipa les brouillards de toute tristesse et de toute mélancolie : *Gavisi sunt discipuli viso Domino.* Ainsi l'âme qui ne veut pas retomber, doit toujours avoir Jésus près de soi, le regarder souvent dans l'oraison, converser avec lui, s'en occuper dans la méditation. On demande en théologie : D'où vient que les âmes bienheureuses qui sont dans le ciel, sont tellement exemptes et affranchies de péché qu'elles n'en commettent jamais et n'en peuvent commettre?

Le subtil Scot (in 4. dist. 49. q. 6. §. Dico ergo.) maintient que cette exemption ne leur procède d'aucune forme intrinsèque ou qualité inhérente, mais de la seule assistance et protection de Dieu, qui les a pris sous sa sauvegarde, les tient par la main, les conduit et les fortifie, détourne les tentations qui pourraient les ébranler : *Non timebo mala, quoniam tu mecum es.*

S. Thomas (1. p. q. 62. art. 8. et 4. contra Gent. cap. 92.) prouve efficacement que la vue de Dieu met les âmes bienheureuses dans une si grande impossibilité

de l'offenser, qu'elles sont tout-à-fait impeccables. Premièrement, quiconque commet le péché, est en ténèbres intérieures, il y a erreur, ignorance, inconsidération, éblouissement, aveuglement en son esprit, ou au moins les motifs du bien honnête ne sont pas aussi vivement, aussi efficacement proposés à son entendement, que les motifs du bien délectable : *Errant qui operantur malum. Omnis peccans ignorans.* (Proverb. 14. art. 3. ethic. cap. 1.) Or, l'âme qui jouit de Dieu est toute dans la clarté, toute remplie et pénétrée de lumière, elle n'a point de ténébres ni d'obscurité : *In lumine tuo videbimus lumen; qui dicit se nosse Deum, et mandata ejus non servat, mendax est.*

En second lieu, il nous est impossible d'aimer Dieu et de pécher en même temps : car aimer Dieu, c'est se tourner vers lui et lui adhérer ; pécher, c'est se détourner de lui et en être séparé. L'âme qui voit Dieu dans le ciel l'aime nécessairement, heureuse et souhaitable nécessité ! elle voit en Dieu tant d'attraits, tant de beauté, tant de bonté et de perfection, qu'elle s'y attache inséparablement sans jamais en pouvoir être détachée ; elle est par rapport à Dieu, comme nous sommes ici-bas, par rapport au bien général. Nous ne saurions rien faire ici-bas, rien projeter, vouloir, désirer sans prétendre quelque bien parce que le bien est l'objet de notre volonté. Ainsi l'âme dans le ciel ne peut rien entreprendre, vouloir, souhaiter que par amour pour Dieu, parce qu'il est le seul objet de sa volonté bienheureuse.

Et puis elle n'aime pas seulement Dieu d'un amour de bienveillance, mais de concupiscence, comme son propre bien qu'elle possède, dont elle jouit, dont elle ne peut se priver, ni par dégoût, car c'est un bien infini, qui en rassasiant éveille continuellement l'appétit, ni pour s'attacher à d'autres biens, car il est le bien souverain qui contient tous les autres en éminence et en perfection. Il faut dire de même de l'âme qui voit Dieu continuellement dans l'oraison, comme de l'âme qui le voit au ciel, mais avec propor-

tion et selon l'état de chacune, et cela pour les mêmes raisons, l'âme qui est adonnée à la méditation, ne tombe pas si aisément dans le péché.

Elle connaît en Dieu tant de bonté, qu'elle aurait horreur de l'offenser. Et comme les Saints dans le ciel ont une heureuse impeccabilité, par une protection spéciale de Dieu, selon la pensée de Scot; ainsi l'âme qui est assidue dans l'oraison mentale, obtient de Dieu par ses prières, une sauvegarde particulière et des grâces auxiliaires qui la tiennent par la main et l'empêchent de tomber. Quand le Fils de Dieu était sur la croix, quelques-uns des assistants proféraient des blasphèmes contre lui; d'autres, comme le centenier et ceux de sa suite, le louaient; touchés de componction et frappant leur poitrine, ils disaient: Vraiment cet homme était Fils de Dieu. L'Evangéliste remarque la raison de cette différence: *Prætereuntes blasphemabant, centurio stabat;* le centenier et ceux de sa suite s'arrêtaient à remarquer les vertus de Jésus sur la croix, les autres ne faisaient que passer. Vous jurez aisément le saint nom de Dieu, vous l'offensez et le blasphémez, c'est que vous ne le regardez jamais qu'en passant, si vous vous arrêtiez quelquefois, comme le centenier, à considérer ce qu'il est, pourquoi il est en croix, les vertus qu'il y a pratiquées, vous l'adoreriez, le béniriez, l'aimeriez et vous ne l'offenseriez pas si aisément. Jésus convertit deux femmes adonnées au péché de la chair; il dit à la femme adultère: *Vade, et noli amplius peccare :* Allez, et ne péchez plus; à Madeleine: *Vade in pace*, ne craignez pas de retomber, pourquoi? *Dilexit multum*, elle a beaucoup aimé. Si vous vous adonnez à l'oraison, vous vous échaufferez en l'amour de Dieu: *In meditatione mea exardescet ignis ;* étant échauffé en l'amour de Dieu, comme Madeleine, vous ne serez pas si sujet à l'offenser; et cette pensée de la présence de Dieu, ne sert pas seulement à conserver la grâce, mais encore à l'augmenter. Il disait à Abraham: *Ambula coram me, et esto perfectus:* Voulez-vous devenir parfait en peu de temps, faites toutes vos actions en ma présence,

vous souvenant que je vous regarde aussi particulièrement, aussi attentivement, aussi continuellement, que si je n'avais autre chose à faire, et qu'il n'y eût au monde personne que vous.

C. — (*Secundum, etc.*) Que si les persécutions du monde, du diable, de la chair, ou des trois ensemble, redoublent contre cette âme, il faut qu'elle se serve de la seconde pratique et de la seconde faveur que Jésus fit à ses disciples, qui est, qu'il ne se présenta pas seulement à eux, mais il leur montra ses plaies sacrées : *Ostendit illis manus et pedes.* J'apprends des Pères de l'Eglise, que Jésus a voulu conserver ses flétrissures sacrées ; même dans l'état de sa gloire pour trois principales raisons : pour argument, pour monument, pour châtiment; pour argument de piété et de pardon, pour monument de charité et de dilection, pour châtiment de reproche et de confusion. Il disait par Isaïe : *Ecce in manibus meis descripsi te, et muri tui coram me semper.* (Isai. 49. 16.) Quand vous avez des inclinations pour quelqu'un, votre passion vous fait toujours porter au doigt un anneau où son nom est gravé pour ne le perdre jamais de vue et l'avoir toujours imprimé en votre mémoire ; un anneau peut se détacher et se perdre, mais le mémorial que Jésus a choisi pour ne vous jamais oublier ne peut se perdre, ni séparer de lui, il ne nous peut perdre de vue, effacer de sa mémoire, non plus que ses propres mains. Il dit à l'Eglise son épouse : *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea :* (Psal. 136. 5.) Je ne puis pas plus vous oublier que je ne puis oublier ma main droite. *Ecce in manibus meis descripsi te, et muri tui coram me semper.* Les plaies qui sont en ses mains, nous servent de rempart et de bastion; quand il les montre à Dieu son Père, elles sont pour nous des boulevards pour nous mettre à couvert de sa colère.

Il les a aussi gardées pour monument de son amour envers nous et pour motif du nôtre envers lui, car ne faudrait-il pas avoir un cœur de rocher, pour n'être pas enflammé à aimer celui qui porte des marques éternelles des

efforts inconcevables où son amour l'a réduit pour nous.

Il les a gardées pour la confusion des âmes pécheresses, pour les convaincre de leur ingratitude et de leur insensibilité, d'avoir la malice d'offenser celui qui leur donne des témoignages si évidents de l'amour excessif qu'il leur a porté.

L'âme donc qui regarde ces plaies et médite ces trois intentions pour lesquelles Jésus a voulu les garder, se fortifie contre les assauts de ses ennemis, qui veulent lui faire perdre la grâce de Dieu et lui ravir la couronne et la gloire de la persévérance. Le diable, le monde, la chair veulent la faire tomber par défiance, par complaisance, par négligence. Satan tâche de l'accabler de défiance, à cause de ses fautes passées et par crainte de n'en pouvoir obtenir pardon à cause de leur grand nombre ; il lui fait désespérer de la miséricorde de Dieu, et appréhender ses jugements : Que penses-tu faire ? aussi bien tu es damné, tu as trop offensé Dieu, il ne te pardonnera jamais ; comment est-il possible de payer de si grosses dettes, d'effacer par la pénitence des fautes si grandes et en si grand nombre, de satisfaire à une justice infinie en si peu de temps qui te reste ? Il faut répondre avec le prophète : *Apud Dominum misericordia :* Il y a en Dieu une miséricorde infinie ; et si je l'ai déméritée, son Fils lui a offert pour moi une rédemption très abondante : *Et copiosa apud eum redemptio.* Le prix de ma rédemption, l'hostie propitiatoire, la victime qui expie mes iniquités, est tout auprès de lui. S. Jean pour prouver que le Verbe incréé a fait toutes les créatures, avant que de dire : *Omnia per ipsum facta sunt*, dit : *Verbum erat apud Deum.*

Le même saint, pour nous persuader que le Verbe incarné peut réparer toute chose, effacer tous nos crimes, suppléer à nos manquements, dit : *Si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem :* Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat qui plaide devant Dieu son Père : et les lieux communs dont il tire ses arguments, sont les ouvertures de son corps.

S. Antonin écrit qu'une bonne veuve de Paris, ayant un

fils unique, l'entretint comme elle put aux écoles, lui fournissant amoureusement ce qu'elle gagnait de jour en jour à la sueur de son visage, et ôtant souvent le morceau de sa bouche, pour le lui mettre à la main. Il correspondit si bien au désir de sa bonne mère, et étudia si diligemment, qu'il devint des plus savants et prit le degré de docteur; mais il reconnut par la grâce de Dieu la vanité du monde, les écueils qui sont en cette mer orageuse, le danger qu'il y a d'y faire naufrage de son salut, il se retira au port assuré d'une maison religieuse. Etant là, novice, il brillait entre ses compagnons comme le soleil entre les étoiles. Sa mère n'apprit pas plus tôt le dessein de son fils, qu'elle en sut l'exécution; elle résolut de l'en retirer à quel prix que ce fût. Ha! mères cruelles et mal-avisées, vous ne savez pas le tort que vous faites à vos enfants, à vous-mêmes, à toute votre famille, quand vous les détournez du service de Dieu. Elle court au monastère tout éplorée, demande à parler à son fils, tâche de lui dissuader cette entreprise; elle emploie à cet effet tous les artifices que la rhétorique naturelle de ce sexe et l'amour d'une mère peuvent lui suggérer; les larmes, les sanglots, les prières, les protestations, les promesses, les soumissions n'y manquent pas: *Ut flerent oculos erudire suos;* elle lui remontre la peine qu'elle avait eue à le mettre au monde, le pouvoir qu'elle avait eu de se remarier, étant devenue veuve fort jeune, qu'elle ne l'a pas voulu faire, pour ne pas partager son cœur, mais pour le lui donner tout entier; elle lui raconte les travaux qu'elle a eus à l'élever et l'entretenir aux études, qu'elle espérait qu'il serait son bâton de vieillesse, qu'il la laisse maintenant dans le besoin, qu'elle a déjà un pied dans la fosse, qu'il n'a qu'un peu de temps à attendre, quand il lui aura fermé les yeux, rendu les derniers devoirs, il pourra suivre le conseil de Dieu, sans transgresser son commandement. Elle est si éloquente qu'elle le persuade, il succombe lâchement à la tentation; mais comme il allait reprendre ses habits, pour être la honteuse conquête de la rhétorique d'une femme, il passe par un cloître où était un grand Crucifix,

devant lequel il avait coutume de faire des prières ; il se met à genoux devant cette image, comme pour lui dire adieu, car il avait de la peine à quitter ce lieu de dévotion. Pendant qu'il faisait sa prière, il vit que ce Crucifix jetait par la plaie du côté, grande quantité de sang, et disait d'une voix plaintive : *Nonne te charius nutrivi quam illa :* Ne vous ai-je pas nourri à plus de frais que votre mère ? ne me coûtez-vous pas plus cher qu'à elle ? Cette petite parole eut plus de force sur l'esprit du novice que toutes les persuasions de sa mère, elle écarta de son cœur les nuages et les ténèbres que les afféteries de cette femme y avaient trompeusement répandues. Il se repent de sa lâcheté, s'affermit en sa première résolution, persévère dans la religion jusqu'à la mort, et y meurt saintement : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo persecutionem patientur.*

D. — (2° *Complacentiam.*) Quand une âme commence à ne pas faire comme le monde, le monde ne manque pas de la contredire à son tour ; si vous avez fait une bonne confession, congédié les compagnies scandaleuses, commencé à fréquenter les sacrements et à faire oraison, les gens du monde, vos anciens compagnons, vos domestiques mêmes et vos parents se moquent de vous et disent que vous n'avez pas toujours été si réformé, ce méchant homme fait tous ses efforts pour vous attirer aux premières débauches. En ces occasions mettez-vous devant le Crucifix, ou d'esprit, ou de corps, ou de tous les deux ensemble, imaginez-vous qu'il vous dit : *Nonne te charius nutrivi quam ille ?* ce méchant homme est-il mort pour vous ? a-t-il répandu son sang pour vous ? ferez-vous plus de cas d'une pièce d'argent qu'il vous présente, que de mon corps que je vous ai donné dans l'eucharistie ? de son amitié, que de ma grâce ? de son crédit, que de ma faveur ? de ses fausses promesses que de mes véritables effets ? d'une robe qu'on vous offre, que de l'étole d'innocence que je vous ai rendue au sacrement de pénitence ?

E. —(*Negligentiam.*) Et si, en troisième lieu, la chair s'oppose à vos bons desseins et veut retarder par sa pesan-

teur votre avancement dans la voie de la perfection : *Corpus quod corrumpitur aggravat animam*, il faut l'exercer par la souvenance des plaies de Jésus et par crainte des reproches qu'il aura sujet de nous faire, si nous caressons notre chair, après qu'il a pour l'amour de nous si maltraité la sienne, il faut craindre qu'il ne nous dise ce qu'on dit un jour à César. Suétone dit que César Auguste allant un jour par la ville, un vieux soldat qui avait longtemps porté les armes pour son service, s'adressa à lui et lui dit : Sire, je suis un pauvre soldat qui ai eu l'honneur de blanchir à l'ombre de vos lauriers, le destin envieux de ma fortune m'a suscité un procès, où il y va de tous mes biens et de mon honneur, je suis contraint de recourir à votre miséricorde, comme à un autel de franchise qui n'est refusé à personne, et je supplie très humblement votre majesté de vouloir commander au sénat d'avoir en recommandation la justice de ma cause. Qui est votre rapporteur ? c'est un tel... Page, allez-vous-en chez un tel sénateur, lui dire de ma part, que je lui recommande le procès de ce bon homme. Le soldat non content de cela, mais irrité contre l'empereur, ouvre son sein, le montre tout couvert de cicatrices, et dit : *Ego non te, Cœsar, in bello actiaco pugnantem per procuratorem defendi :* Sire, quand votre majesté était à la guerre, quand elle courait risque de sa vie à la journée d'Actium, je ne l'ai pas défendu par procureur, je l'ai servi en personne, en voilà de bonnes enseignes. Auguste fut tellement convaincu et confus de cette répartie, qu'il alla sur-le-champ trouver le juge et fit faire bonne et briève justice à ce soldat. Vous vous contentez d'envoyer votre servante visiter ce pauvre malade, vous êtes paresseux à prier Dieu ; Jésus n'a rien épargné pour votre salut, il n'a pas épargné ses biens, sa peine, son honneur, son corps, sa vie ; épargnerez-vous quelque chose pour son service, vos biens, quand il est nécessaire de donner une bonne aumône pour le retirer de la misère, de la prison, votre peine, quand il vous inspire d'aller après le Saint-Sacrement ?

F.—(*Tertium remedium*, *etc.*) La troisième marque de la résurrection du Sauveur et la troisième faveur qu'il fit à ses disciples, fut qu'il daigna manger avec eux ; comme pour preuve que la fille de Jaïrus était vraiment ressuscitée, il commanda qu'on lui donnât à manger ; et S. Lazare, frère de sainte Madeleine, ayant été ressuscité en Béthanie par le Fils de Dieu ; s'assit à table avec lui, pour marque de sa véritable résurrection. L'âme chrétienne qui veut montrer qu'elle est vraiment ressuscitée et qui veut conserver la vie de grâce qu'elle a reçue, doit souvent manger ce que le Fils de Dieu mangea avec ses disciples. Premièrement, du poisson rôti : *Obtulerunt ei partem piscis assi.* C'est lui-même qui est représenté par ce poisson. Le poisson prend naissance dans la mer, et l'Homme-Dieu a reçu la vie au sein de Marie, qui est un océan de grâces : *Congregationem aquarum vocavit Maria*, dit la Genèse ; *Congregatio gratiarum vocata est Maria*, dit S. Bonaventure. Et nous apprenous de S. Augustin, (lib. 18. de Civitate, cap. 23.) que la sybille Erythrée fit autrefois une acrostiche de vers grecs qui commençaient par ces mots : Ιησοῦς Χριστὸς θεοῦ υἱὸς σωτὴρ, *Jesus Christus Dei Filius Salvator*, prenant les premières lettres de ces cinq paroles, vous faites ἰχθὺς, c'est-à-dire poisson. Jésus est un divin poisson rôti au feu de son amour dans l'eucharistie, il faut souvent le manger pour se préserver de la rechute. Il est aussi impossible de persévérer longtemps en état de grâce, sans communier souvent, ou sacramentellement, ou spirituellement, qu'il est impossible de vivre longtemps, ne mangeant que deux ou trois fois par an : *Panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita; qui manducat me, vivet propter me.* Car comme nous avons dans le corps la chaleur naturelle qui mine et consume petit à petit l'humide radical, et nous conduit au tombeau, si ces brèches ne sont réparées par quelques nourritures ; ainsi nous avons dans l'âme la concupiscence, tison du péché, qui mine les forces de l'esprit, détruit les desseins de la grâce, combat le Saint-Esprit, nous conduit insensiblement au péché mortel, si les ruines qu'elle

fait ne sont restaurées par cet aliment céleste : *Parasti in conspectn meo mensam adversus eos qui tribulant me.* Mangez donc souvent ce poisson ; mais pour vous être profitable, il est nécessaire qu'il soit rôti, non-seulement au feu de son amour envers vous, mais de votre amour envers lui. Il faut communier, non par coutume, non pour plaire à votre confesseur, non pour faire comme les autres, non pour ne pas être estimé indévot, mais par amour envers notre Sauveur, pour converser avec lui cœur à cœur, pour être uni et transformé en lui, afin qu'il rende en vous, à Dieu son Père, vos devoirs, les hommages, les adorations, les affections, les actions de grâces que vous ne pouvez bien lui rendre.

Et, en second lieu, notre Sauveur le jour de sa résurrection mangea du miel avec ses disciples. Et le miel de la parole de Dieu est très utile et très salutaire à la vie spirituelle : *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua, super mel ori meo.* Le miel ne donne pas la vie à ceux qui en sont privés, il ne fait que la conserver à ceux qui l'ont déjà reçue, mais la parole de Dieu donne souvent la vie de grâce à ceux qui étaient morts par le péché.

Quand vous n'entendez que fort peu de sermons, vous ne pouvez être suffisamment touchés et instruits, car on ne peut pas dire beaucoup de choses en peu de paroles ; les uns se conduisent par douceur les autres par rigueur; ceux-ci sont touchés par des motifs d'amour et de miséricorde, ceux-là par des menaces de justice et de punition. L'expérience montre que ceux qui y assistent souvent, quoiqu'ils ne se convertissent pas sur-le-champ, parce qu'ils sont préoccupés de quelque passion, sont plus faciles à être convertis au lit de la mort, parce qu'ils connaissent mieux l'importance de leur salut, et ont quelque provision de bonnes pensées et d'instructions salutaires. Antiphanes, un des familiers de Platon, disait dans Plutarque, (au traité : Comme on connaît si on avance en vertu.) qu'il y avait sous le nord une province si froide, que toutes les paroles qu'on y disait en hiver, se gelaient dans l'air et se fondaient en été,

et alors on entendait tout ce qu'on avait dit pendant l'hiver. C'est un apologue, mais qui se vérifie souvent. Il y a des âmes si glacées et si endurcies dans le péché, que toutes les instructions qu'on leur donne et les remontrances qu'on leur fait, se gèlent et ne font aucun effet sur-le-champ ; mais quand Dieu daigne parler à leur cœur : *Surge, aquilo et veni, auster*, le doux zéphir et les souhaitables halenées du Saint-Esprit fondent cette glace, l'âme repasse en sa mémoire les bonnes paroles qu'on lui a dites, comme saint Guillaume se ressouvint, et fit son profit des riches et puissants discours que S. Bernard lui avait faits il y avait longtemps.

Un ancien anachorète ayant dit à un saint abbé, qu'il ne pouvait rien retenir de ce qu'on disait aux conférences spirituelles, et qu'il était en délibération de n'y plus aller, l'abbé voyant deux cruches de terre en sa chambre, lui commande de mettre de l'eau tous les jours dans l'une, et de la répandre tout aussitôt, et de continuer cela quelque temps ; au bout de cinq ou six semaines, elle se trouva bien plus nette que l'autre : la parole de Dieu est appelée une eau salutaire : *Aqua sapientiæ salutaris*, quand le cœur de l'homme la reçoit souvent, quoiqu'il ne la retienne pas, il en demeure mouillé, il lui en reste toujours quelque bonne impression et disposition à la piété.

CONCLUSIO

G. — (*Concionum quadragessimæ.*) Pour mettre en pratique tous ces enseignements et tous ceux qu'on peut vous donner, la grâce de Dieu est absolument nécessaire ; voilà pourquoi l'apôtre S. Paul (Act. 20. 32.) adressant le dernier adieu aux principaux habitants de la ville d'Ephèse, qu'il avait fait venir à Milet, pour prendre congé d'eux, leur dit : *Commendo vos Deo, et verbo gratiæ ejus*. Je vous dis de même, Messieurs, et c'est tout ce que je puis faire, c'est ce que je fais plus volontiers de vous recommander à Dieu, et de lui demander sa grâce ; vous connaissez mon naturel, je ne suis pas grand faiseur de compliments ; mais

j'ai d'autant plus d'affection, que j'ai moins de paroles. Les anciens disaient que le vrai ami est comme l'œuf, dont le meilleur est au-dedans ; ce sont les arbres moins fertiles, qui poussent et produisent plus de feuilles, et les amitiés qui ne s'emploient qu'en cérémonies et offres de service, sont plus affectées qu'affectueuses. Plût à Dieu que, selon le souhait de cet ancien, il y eût une fenêtre sur mon cœur ! Vous verriez que votre piété vous y a logé, et au plus profond, et que je vous puis dire avec vérité ce que S. Paul disait aux Corinthiens : *Cor nostrum dilatatum est ; non angustiamini a nobis*, (2. Cor. 6. 12.) et j'en ai grand sujet pour la très favorable audience qu'il vous a plu de donner à un orateur si indiscret, si mal poli et qui n'a rien que de rebutant. Vous avez montré en cela que vous cherchez la parole de Dieu, non pas l'éloquence des hommes, si j'ai fait fort peu de visites, ce n'a pas été par faute d'affection à vous rendre mes devoirs : mais pour avoir plus de loisir de traiter avec Dieu les affaires de votre salut, et de vous recommander à lui, ce que je fais encore de bon cœur: *Commendo vos Deo.* Vous principalement, ô âmes néophites, âmes nouvellement converties, qui êtes la joie, la couronne, la chère conquête de Jésus ! ô âmes rachetées, et tout fraîchement lavées par son précieux sang, au sacrement de pénitence ! *Verbo gratiæ ejus*, gardez-vous bien de vous attribuer la gloire de votre conversion, de vos mérites et vos bonnes œuvres ; dites toujours : *Gratia Dei sum id quod sum;* donnez-vous souvent à la grâce du Verbe incarné: *Verbo gratiæ ejus ;* demandez-là au commencement, au milieu, et à la fin de vos actions, reconnaissez continuellement l'extrême besoin de son secours, invoquez aussi la Mère de grâce et de miséricorde, soyez-lui particulièrement dévot, saluez-la par un *Ave* à chaque heure, quand l'horloge sonne, il y a des indulgences ; faites vos devoirs en la confrérie du Rosaire, du Mont-Carmel, de la Congrégation et des autres sociétés qui y sont dédiées, dites tous les jours votre chapelet en l'honneur des soixante-trois ans qu'elle a vécu en ce monde ; cela est plus aisé qu'on ne pense, on le peut

diviser en divers temps, deux dizaines le matin, deux pendant le jour et le reste le soir ; l'expérience fait voir que ceux qui le font, la Vierge les aide a bien mourir ; et afin que la Mère de miséricorde vous aime, ayez en grande affection les œuvres de miséricorde.

Je vous puis dire avec l'apôtre : *Ego scio quoniam intrabunt, post dissessionem meam, lupi rapaces in vos non parcentes gregi.* Je prévois qu'après les fêtes, quand les prédicateurs ne crieront plus contre les vices, les loups ravissants tâcheront d'entrer dans la bergerie. Les âmes réprouvées tâcheront de vous faire rentrer au mauvais état où vous étiez. Hélas ! quel horrible regret ce serait au Fils de Dieu, si ce malheur arrivait ! il dit que la femme qui est sur le point d'accoucher est en grande peine et travail ; mais sitôt qu'elle a enfanté, elle noie sa tristesse dans la joie qu'elle a d'avoir mis une créature au monde : *Jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundo.* Notre béni Sauveur a beaucoup travaillé, sué, enduré pour enfanter en la vie de grâce, maintenant qu'il vous voit converti et sanctifié par les sacrements, il ne se souvient plus de ses douleurs, il tient sa mort et passion bien employées : *Non meminit pressuræ propter gaudium.* Mais s'il arrivait par malheur que quelque jannissaire d'enfer vous fît retomber dans le péché, ce lui serait un crève-cœur qui ne peut s'expliquer. Que cela n'arrive jamais, je vous en supplie de tout mon cœur, ô Jésus, mon Dieu et mon Sauveur ! ne permettez pas que ces âmes vous fassent un déplaisir si sensible. *Confirma hoc Deus quod operatus es in nobis,* c'est vous seul qui avez fait ce grand œuvre ; c'est à vous seul que je dois attribuer la sanctification des âmes qui se sont converties, et tout le fruit de mes prédication. Quand votre apôtre S. Pierre ayant jeté par votre commandement ses filets dans la mer, vit le grand nombre de poissons qui y étaient entrés, il se prosterna à vos pieds, et s'écria avec étonnement : *Recede a me, Domine, quia homo peccator sum.* J'ai bien plus de sujet de faire de même quand je vois le grand nombre d'âmes qu'il vous

a plu de gagner à vous ce carême avec les rets de votre parole, je dois me jeter par terre, et crier avec vérité : *Peccator sum, peccator sum*, voilà tout ce que je suis, voilà tout ce que je puis, voilà tout ce que j'ai fait. Je suis pécheur, et rien davantage. *Tibi, Domine, honor et gloria, mihi autem confusio;* s'il y a eu quelque bien, vous seul en êtes l'auteur, vous seul l'avez opéré, à vous seul en est la gloire, à moi la confusion, les manquements qui y sont arrivés par l'endurcissement des pécheurs qui sont demeurés obstinés. Je ne puis pas dire comme S. Paul : *Mundus sum a sanguine omnium*. J'ai empêché par mes crimes les effets de votre grâce sur ce peuple ; je ne vous ai pas assez importuné par mes prières pour la conversion de mes auditeurs. Je n'ai pas, comme je devais, apaisé votre colère irritée contre les pécheurs. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette confusion ; car vous savez que, montant en chaire, j'avais de grands reproches et peines d'esprit de venir enseigner la vertu à des personnes mille fois plus vertueuses et plus assurées de leur salut que moi. Je vous demande pardon de cette témérité, et de tant de fautes que j'ai commises en une charge si importante, et je vous supplie, mon Sauveur, par votre miséricorde infinie, par toutes les gouttes de lait que vous avez sucées aux sacrées mamelles de votre très digne Mère, par toutes les gouttes de sang que vous avez répandues pour moi en la croix, par les mérites de votre grand favori, S. N., par les prières de tant de bons serviteurs que vous avez en cet illustre chapitre, et en ce dévot auditoire, qu'il plaise à votre bonté infinie de suppléer à tous mes manquements, de me traiter doucement quand vous m'en punirez, et de verser sur ce peuple catholique la meilleure part de vos plus amples et favorables bénédictions. *Amen*.

SERMON CCCLX.

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE, QUI SE TROUVE ORDINAIREMENT DANS LE CARÊME.

Missus est Angelus Gabriel a Deo. (Luc. 1. 26.)

Le mystère ineffable de l'incarnation du Fils de Dieu est un chef-d'œuvre si miraculeux, si divin, si relevé, si digne de vénération et de respect, que l'Eglise catholique ne pouvant le célébrer en ce jour, parce qu'elle est ordinairement occupée à la solitude, à la passion et à la pénitence du Sauveur, le remet à le révérer au temps sacré de l'avent et en la fête et octave de Noel, et elle se contente aujourd'hui de célébrer l'annonciation de l'ange à Marie, et la maternité divine dont cette Vierge incomparable a été avantagée par-dessus toutes les créatures. Pour nous conformer à cette pratique de l'Eglise, vous ayant traité l'avent passé de l'incarnation et des circonstances de ce mystère, je me contenterai aujourd'hui de vous entretenir sur les trois principales vertus par lesquelles la Vierge s'est disposée à la dignité de mère de Dieu, savoir : sa pureté, son humilité et son obéissance. Ces vertus sont si admirables et si héroïques en vous, ô sainte et bienheureuse Vierge ! que l'Eglise s'avoue incapable d'en louer dignement une seule : *Sancta et immacula virginitas ;* à plus forte raison un pauvre pécheur doit se reconnaître plus que très indigne et insuffisant de les louer toutes ; mais la parole de l'ange me console : il dit que le Saint-Esprit viendrait en vous, et que non-seulement il y viendrait, mais qu'il y surviendrait, c'est-à-dire, dit S. Bernard, qu'il y viendrait avec une telle abondance et une telle affluence de ses grâces, que vous en auriez pour vous et pour tous ceux qui s'adressent à vous, comme nous le faisons dévotement en vous saluant : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Primum punctum. A. *Excellentia Mariæ ad quam tam excellens legatio mittitur.*

Secundum punctum. *Ad excellentiam disponi debuit per omnes virtutes.* B. 1° *Ob utilitatem Christi.* — C. 2° *Ob delectationem Christi.* — D. 3° *Ob ejus honorem.*

Tertium punctum. *Sed præcipue per tres* : E. 1° *Per puritatem.* — F. 2° *Per humilitatem.* — G. 3° *Per obedientiam.*

PRIMUM PUNCTUM.—*Excellentia Mariæ*, *etc.*

A. — (*Tam excellens legatio mittitur.*) En ce vingt-cinquième jour de mars, jour des jours, jour heureux pour la très sainte Vierge et pour nous, jour remarquable en nos éphémérides, jour qui bénit les siècles et l'éternité, jour que l'Ecriture appelle la plénitude des temps, et qui répand au monde la plénitude de la divinité, élevons notre esprit à contempler et adorer le Père éternel en cet ineffable et incompréhensible dessein qu'il fait du mystère de l'incarnation; il est en son paradis et au trône de sa gloire, et il est en un sacré conclave, ou pour mieux dire, en un sanctuaire où tout est increé, où rien de créé n'a d'accès, où Dieu ne traite et ne délibère qu'avec lui-même; les anges sont au-dehors attendant et adorant en silence l'issue de ce divin conseil. Là il traite d'une très grande affaire, d'une affaire d'état, de la plus sérieuse et importante affaire qui ait jamais été et qui puisse être; il se résout d'accomplir ses promesses, d'envoyer son Fils au monde, de le marier à notre nature, de le donner pour Sauveur aux hommes, d'établir sur la terre un royaume céleste, un royaume qui domptera et sanctifiera tous les autres royaumes, un royaume qui n'aura point de fin : *Et regni ejus non erit finis ;* et afin que le ciel et la terre aient l'honneur de contribuer et de servir à cette grande œuvre, d'un million de millions d'anges qui sont à son service, il en

choisit un des plus fidèles, un des plus adroits, un des plus intelligents qu'il y ait en sa cour, un esprit si puissant qu'il s'appelle Gabriel, c'est-à-dire la force de Dieu; cet archange n'est pas des plus basses hiérarchies, mais de l'ordre des séraphins, et des plus relevés: *Ad hoc quippe ministerium summum angelum venire conveniebat, qui summum in omnia nuntiabat*, dit S. Grégoire. Et S. Bernard le prouve par l'Ecriture: *Quia non ab aliquo alio superiore se angelo, sed ab ipso Deo mitti perhibetur.* (S. Bern. hom. Missus est.) Selon S. Denis, les anges sont envoyés les uns des autres, les inférieurs par les supérieurs; il n'y a que les séraphins, comme les premiers et les plus hauts de tous, qui sont envoyés immédiatement de Dieu. Or, S. Luc dit que S. Gabriel est envoyé, non d'un autre ange supérieur à lui, mais seulement de Dieu: *Missus est angelus Gabriel a Deo.*

Dieu donc envoie en ambassade S. Gabriel, il lui donne une riche escorte d'un nombre infini d'autres anges, il lui déchiffre son secret, il le fait son plénipotentiaire pour négocier sur la terre un dessein qui a été conclu et projeté dans le ciel. A votre avis, où ira cet archange? en quelle région? en quelle province? en quelle ville? Selon notre petit sentiment, nous croirions qu'il va en Italie dans la ville de Rome, capitale du monde, où il y a de grands hommes d'état, de sages politiques qui sauront ménager cette affaire, un vénérable sénat, des consuls, des censeurs, des empereurs qui ont triomphé du monde, et qui gouvernent tous les peuples; il va peut-être en Grèce, dans la ville d'Athènes, qui est l'université de l'univers, où il y a un aréopage, tribunal des plus célèbres, des plus judicieux et des plus incorruptibles juges qui soient dans toute la terre; en la ville d'Athènes, qui est le rendez-vous des plus doctes philosophes, des plus discrets orateurs, des plus subtils et des plus brillants esprits qui soient au monde. Peut-être que ce nonce vient aux Gaules, en la ville de Lyon; il y avait alors tant de richesses, tant de superbes bâtiments et tant de magnificence, que tout ce qu'on y voit maintenant n'est que pau-

vreté en comparaison. Sénèque qui vivait en ce temps-là dit (ep. 91.) que la plus grande partie des maisons étaient autant de palais, et qu'il n'y avait point de ville qui n'eût été illustre et recommandable, si elle eût eu une seule de ses maisons : *Tot pulcherrima opera, quæ singula illustrare urbes singulas possent.* Non, l'ange ne va en aucun de ces lieux, il va en Galilée, la plus chétive partie de la moindre province de l'empire ; et en quelle ville de Galilée ? non à la capitale, non à Capharnaüm ou autre des plus signalées, mais à Nazareth, de laquelle on disait par mépris : *Potest aliquid boni esse :* (Joan. 1. 46.) Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? Il s'adresse, non aux magistrats ou aux gens de justice, mais à une petite fille âgée de quatorze ans, pauvre, inconnue, abandonnée de tout le monde, une fille qui s'appelle Marie : *Missus est angelus a Deo ad Mariam.* Dieu, l'Etre souverain, le Roi des rois, infiniment adorable, louable, redoutable, que les anges n'osent envisager, qui fait trembler la terre en la regardant, met en oubli les grands du monde, et daigne penser à cette petite fille ; il la regarde d'un œil de complaisance, il y met son cœur et son affection, il lui envoie une ambassade solennelle, il la choisit pour être son épouse, la mère de son Fils, le sanctuaire de son Esprit divin, l'objet de la joie des anges, l'origine du salut des hommes, l'admiration du ciel, le bonheur et la bénédiction de la terre ; il veut qu'elle entre en partage avec lui, ou pour mieux dire, en communication de la plus haute dignité, de la plus excellente perfection que les Saints adorent en lui, qui est sa qualité de Père. Il veut qu'elle soit mère du même Fils, mère du même Dieu dont il est Père : « Nec totus de « Deo, nec totus de Virgine, totus tamen Dei, et totus « Virginis est Filius. Quis angelorum dixit aliquando « Christo : Filius meus es tu, ego hodie genui te, » dit S. Bernard. Quel ange, quel archange, quel séraphin, quelle personne créée ou incréée qui puisse dire à Jésus : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré ? Marie entend bien ce langage, et elle seule peut le parler avec le Père

éternel, elle seule peut dire à Jésus : *Filius meus es tu, ego hodie genui te ;* sans doute il y avait en elle seule de grands trésors de grâces et de mérites, pour être ainsi considérée, pour être élue, et élevée à une si haute dignité.

SECUNDUM PUNCTUM.—*Ad excellentiam*, *etc.*

Il était non-seulement très convenable, mais tout-à-fait nécessaire que celle qui était choisie pour être Mère de Dieu fût douée de toutes les vertus qu'on peut dire ou concevoir en une parfaite créature, et cela pour trois principales raisons : pour le profit, pour le plaisir, et pour l'honneur et la gloire de Jésus.

B.—(1° *Ob utilitatem Christi.*) Premièrement, pour le profit ; il est vrai que les hommes ne pouvaient jamais mériter l'incarnation du Fils de Dieu quant à la substance du mystère, mais ils la pouvaient bien démériter et retarder par leurs crimes ; et en effet, ils la déméritaient, la terre était alors couverte de pécheurs, les hommes étaient remplis d'iniquités. Parmi les païens ce n'était qu'ignorance de Dieu, impiété, idolâtrie ; parmi les juifs ce n'était qu'avarice, ambition, injustice, hypocrisie, quelle apparence que Dieu eût fait un don si précieux à des personnes si indignes, qu'il eût envoyé son Fils à des créatures si criminelles, ne serait-ce pas agir contre sa parole ? ne serait-ce pas donner aux chiens une chose très sainte, et jeter devant les pourceaux une pierre précieuse ? mais les mérites de Marie ont contre-pesé les démérites de tout l'univers, sa sainteté a eu plus de pouvoir d'apaiser la colère de Dieu, que les iniquités de tant de pécheurs n'avaient de malice pour l'irriter ; ses vertus ont eu plus de charmes pour hâter la venue du Fils de Dieu, que nos crimes n'avaient eu d'horreur pour la retarder ou empêcher ; si Marie n'eût été aussi pure et vertueuse qu'elle l'a été pour gagner les bonnes grâces de Dieu, il n'aurait pas sitôt envoyé son Fils ; peut-être que l'humanité sainte ne serait pas encore créée, glorifiée, déifiée ; l'Homme-Dieu n'aurait pas gagné les âmes, il n'aurait pas rendu les services et les hommages qu'il a rendus à Dieu son Père, depuis seize cents ans.

C.—(2° *Ob delectationem Christi.*) S. Chrysostôme dit avec raison (homil. 8. in Matth.) que la providence de Dieu dispose et ménage tellement la vie de ses élus, que jamais elle ne leur donne des douleurs ni des douceurs toutes pures, elle diversifie ses événements, elle entremêle les roses parmi les épines, détrempe le miel avec le fiel, assaisonne de consolations les disgrâces et les afflictions.

Quand Jésus était sur terre, en Egypte, l'espace de sept ans ; à Nazareth, vingt-trois ans ; toutes les fois qu'il sortait de son logis il ne rencontrait que des objets de rebut, de déplaisir, d'amertume, de tristesse, et de fâcherie. N'était-ce pas un grand sujet de dégoût et de mécontentement à un esprit aussi divin que le sien, de converser avec des hommes si grossiers, si rudes, si rustiques, si téméraires et si matériels ? N'était-ce pas un grand sujet de tristesse et de fâcherie à lui qui aimait tant son Père, de voir les idolâtries, les injustices, les impuretés et les blasphèmes qui se commettaient ? Mais quand il entrait en son logis, il trouvait la très sainte Vierge qui adoucissait toutes ses amertumes. Elle avait l'esprit si brillant et si correspondant à celui de son Fils, elle était si humble, si douce, si débonnaire, si adroite, si agréable , si ravissante, qu'elle contrebalançait par ses attraits et ses perfections les démérites et les imperfections de tout le reste du monde.

D.—(3° *Ob ejus honorem.*) Et de même que Salomon dit, que la gloire d'une mère c'est d'avoir un enfant qui soit sage ; ainsi nous pouvons dire que l'honneur d'un enfant c'est d'avoir une mère qui soit vertueuse et qui soit parfaite. S'il eût été en votre pouvoir d'avoir une mère telle que vous eussiez voulu, comment l'eussiez-vous choisie ? ne l'eussiez-vous pas voulue douée de toutes les perfections qu'on peut imaginer ou concevoir en une créature entièrement achevée? Le Fils de Dieu était avant la très sainte Vierge, c'est lui qui a choisi sa mère, c'est lui qui l'a créée et formée, sans doute il l'aura formée la plus sage, la plus chaste, la plus charitable, la plus dévote, la plus modeste, la plus patiente, la plus vertueuse, la plus excellente, la plus parfaite, la plus

sainte, et la plus accomplie qui ait jamais été et qui puisse être. Il faut neanmoins avouer qu'il y a trois perfections qui ont donné le vernis et les dernières couleurs à un ouvrage si excellent, trois principales vertus qui ont été les dispositions prochaines et immédiates à la divine maternité, trois vertus que nous devons imiter en elle, si nous voulons lui être agréables : la pureté, l'humilité, et l'obéissance.

TERTIUM PUNCTUM. — *Sed præcipue , etc.*

E—(1° *Per puritatem.*) *Missus est angelus ad Mariam Virginem.* C'est la première qualité qui lui est donnée la première fois qu'il est parlé d'elle dans la sainte Ecriture comme si le Saint-Esprit eût voulu dire : Désirez-vous savoir pourquoi le Fils de Dieu a plutôt choisi Marie pour être sa mère que Rébecca , Sara , Judith, Esther , Débora, Anne et les autres qui étaient si charitables , si austères , si patientes et si dévotes ? c'est qu'elle était vierge, elle en avait fait vœu comme elle le fait connaître quand elle répond : *Quomodo fiet istud , quoniam virum non cognosco ?* Comment est-ce que cela se fera, puisque je suis en résolution , et en obligation de ne jamais connaître d'homme ?

S. Jean-Baptiste a été précurseur du Fils de Dieu , qui lui a préparé la voie dans le cœur des hommes , la viginité a été l'avant-courrière du même Jésus qui lui a préparé la voie dans le cœur et le sein de Marie où il est entré , et a demeuré plus délicieusement que dans tous les cœurs des plus grands Saints ; ce qui fait que S. Ambroise dit à toutes les filles chrétiennes : *Sit vobis tanquam in imagine descripta virginitas , vitaque Beatæ Mariæ de qua sumatis exempla vivendi :* Prenez pour idée et modèle de votre conduite la vie et la virginité de Marie : elle est le vrai miroir et le parfait modèle du sexe féminin , qui veut se rendre recommandable en la vertu de chasteté ; et au livre des Offices, (S. Ambr. lib. 1. off. cap. 18.) il nous fait remarquer en notre Evangile les dispositions qui servaient de défense et de rempart à la virginité de Marie : « Bonus « regendæ castitatis pudor est comes : qui si se prætendat

« ad ea quæ prima pericula sunt, pudicitiam temerari non « sinat. Hic primus in ipso cognitionis ingressu, Domini « matrem commendat legentibus, et tanquam testis lo-« cuples, dignam quæ ad tale munus eligeretur, adstruit : « quod in cubiculo, quod sola, quod salutata ab Angelo « tacet, quod ad virilis sexus speciem peregrinam turba-« tur : » La pudeur, dit-il, et une fidèle garde de la pudicité; quand elle s'oppose dès le commancement au moindre danger, elle empêche que la pureté ne soit tant soit peu souillée. Notre Evangile nous apprend que la très sainte Vierge en était excellemment douée, en ce qu'on la trouve dans sa chambre, en ce qu'elle est seule, en ce qu'étant saluée elle se tait, en ce qu'elle se trouble à la vue et aux paroles de l'ange. *Quod in cubiculo;* au langage du Saint-Esprit une femme coureuse, une femme impudique sont une même chose : *Ne vagari incipiam ;* (Cant. 1. 6.) une autre lettre dit : *Ne fiam sicut meretrix.*

Quod sola ; faire beaucoup de visites et être souvent visitée, il n'y a pas grande différence. Dina se perdit (Genes. 34. 1.) parce qu'elle fut trop curieuse de sortir de la maison ; Suzanne, (Daniel. 13. 6.) qui demeurait toujours au logis, fut en danger de se perdre, parce qu'elle était souvent visitée par deux hommes de justice : *Frequentabant domum ejus.* Quand vous donnez tant de liberté à votre fille d'aller où il lui plaît, et quand bon lui semble aux maison des voisins, aux bals, aux collations, aux cours, à la comédie, aux danses, aux jardins, à la promenade; quand vous n'êtes pas soigneux de veiller sur elle pour savoir qui la visite pendant que vous n'y êtes pas, si quelque voisin, si votre clerc, si votre pensionnaire, si le précepteur de vos enfants ou quelque proche parent ne lui est point trop familier, quand vous la laissez parler à un homme seule à seule en une chambre ou chapelle à l'écart et sans témoin, cela ne vaut rien ; si elle vous fait déshonneur, ce sera bien mérité ; s'ils offensent Dieu de volonté, ou de pensée, ou d'action, vous en serez responsable. Sévère-Sulpice dit que S. Martin avait coutume de dire qu'une femme doit se tenir

dans l'enclos de sa maison comme dans une forteresse, et que le meilleur moyen d'être victorieuse en ce qui est de la chasteté, c'est de n'être point vue : *Mulier intra murorum munimenta se contineat cujus hæc prima virtus, et consummatio victoriæ est non videri.* (Sulpitius, dialog. 2.)

Le silence est aussi une propriété des vierges sages, comme le babil est un vice des volages. Le Saint-Esprit (Prov. 7. 10.) décrivant une femme prostituée qui s'adonne à perdre les jeunes hommes, la première qualité qu'il lui donne est celle de causeuse : *Mulier ornatu meretricio, præparata ad capiendas animas, garrula et vaga, quietis impatiens, ne valens in domo consistere.* Et au contraire, S. Ambroise loue la sainte Vierge de ce que l'ange lui parla par deux fois, et lui fit un long discours avant qu'elle répondît un seul mot : *Quod in cubiculo, quod sola, quod salutata ab angelo tacet;* et puis il ajoute : *Quod ad virilis sexus speciem peregrinam turbatur*, parce que, comme il dit ailleurs, c'est le propre des vierges de trembler et de se tenir sur leur garde toutes les fois qu'un homme leur parle : *Trepidare virginum est, et ad omnes viri affatus vereri.* Notez *ad omnes.* S. Bernard en dit autant presque en mêmes termes : *Solent virgines quæ vere virgines sunt, semper esse pavidæ, et ut timenda caveant etiam ut tuta pertimescere :* Les filles qui sont vraiment vierges de cœur et de corps sont toujours craintives, et pour éviter ce qui est à redouter, elles craignent même où il n'y a rien à craindre. Il ne faut donc pas s'étonner si étant coureuse, curieuse, cajoleuse, hardie comme vous êtes, vous avez perdu ce précieux joyau qui ne peut jamais se recouvrer.

F. — (2° *Per humilitatem.*) Eh bien, dit S. Bernard, si vous ne pouvez plus imiter la virginité de l'humble Marie, imitez au moins l'humilité de la vierge Marie. Cette seconde vertu est pour le moins aussi importante et beaucoup plus nécessaire que la première : les louanges que les Saints lui donnent et les promesses que Dieu lui fait en son Ecri-

ture, nous doivent obliger à l'avoir en grande recommandation.

Le Psalmiste dit que Dieu sauvera ceux qui sont humbles d'esprit. (1) Et le prophète Isaïe dit que Dieu repose son esprit en eux. La vaillante Judith (2) disait que leur prière a toujours été agréable à Dieu. S. Pierre dit que Dieu leur donne sa grâce. (3) Jugez donc quelle humilité devait avoir la sainte Vierge, qui même avant de concevoir le Sauveur, à l'âge de quatorze ans était déja pleine de grâces; jugez quelle humilité, quel comble de grâces, elle a eues à la fin de sa vie au bout de soixante-trois ans. Le Fils de Dieu dit que ceux qui s'humilient seront exaltés. Remarquez qu'il ne dit pas : Ceux qui sont humiliés, mais ceux qui s'humilient. Quand vous êtes dans le rabais par votre naissance et votre condition, ou par quelque revers de fortune, vous êtes humilié; pour être exalté de Dieu, il faut aimer l'humiliation, n'avoir point d'ambition, n'aimer point à paraître, à être vu, considéré, honoré du monde, et cela même dans la grandeur et l'élévation. Le Saint-Esprit dit par la bouche du Sage : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus:* (Eccli. 3. 20.) Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier en tout. *In omnibus*, en tout, en vos pensées, en vos actions, en vos vêtements.

S. Paul était grand en mérites, et il s'humiliait en ses pensées; il croyait n'être pas capable d'avoir une seule bonne pensée de lui-même. (4)

S. Grégoire était grand en dignité, et il s'humiliait en ses actions. L'abbé Jean, (Pratum spirituale, c. 151.) étant allé à Rome pour visiter les saints lieux, et ayant un jour appris au milieu de la ville que le saint Père devait passer par là, résolut de se prosterner devant lui pour l'hono-

(1) Humiles spiritu salvabit. (Psal. 33. 19.)

(2) Humilium et mansuetorum tibi semper placuit deprecatio. (Jud. 9. 16.)

(3) Humilibus dat gratiam. (1. Pet. 5. 5.)

(4) Non sum sufficientes cogitare aliquid a nobis, tanquam ex nobis. (2. Cor. 3. 5.)

rer ; mais S. Grégoire étant proche de lui, et voyant qu'il se mettait en état de lui rendre ce devoir, se jeta à terre le premier devant l'abbé, et ne voulut jamais se relever qu'il ne fût relevé.

G.—(3° *Per obedientiam.*) La troisième vertu que la Vierge a pratiquée en ce mystère, c'est la soumission à la volonté de Dieu. Nous devons l'imiter, par obéissance à ses divins commandements. Je suis, dit-elle, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Disant du Seigneur, elle marque un droit qu'il a de commander et le devoir que nous avons de lui obéir, et c'est la première raison qu'il a donnée quand il donne ses commandements à à son peuple : Je suis le Seigneur, ton Dieu. Voyez comment vous voulez être obéi de vos valets, voyez comment les rois de la terre parlent quand ils publient des édits : Tel est notre bon plaisir. Et le Roi des rois permettra-t-il qu'on foule aux pieds ses divines lois impunément? *Tu mandasti mandata tua custodiri nimis, nimis.* Les hommes qui veulent toujours être obéis, commandent souvent des choses difficiles, des choses déraisonnables, des choses inutiles; tous les commandements de Dieu sont très faciles, très justes, très profitables. Qu'y a-t-il de plus aisé que de ne point jurer, de ne point dérober, de ne point s'enivrer ? qu'y a-t-il de plus juste que d'honorer le nom de Dieu, d'obéir à nos pères et mères, de ne faire tort à personne ? Si les commandements de Dieu étaient bien gardés de tous les hommes, le monde serait un paradis terrestre, un faubourg du paradis céleste. « Quid magis superbum, quid magis « ingratum, quam adversus illius vivere voluntatem, a « quo ipsum vivere acceperis, quam illius præcepta des- « picere, qui ideo præcipit ut causam habeat remune- « randi ? » dit Jérôme. S. Augustin ajoute : « Nec enim « ipso non creante, nos esse, nec ipso, non conservante, « permanere; nec recte vivere ipso non regente possemus, « quamobrem solus ipse verus est Dominus cui non ad « suam, sed ad nostram utilitatem servimus. Nam si nobis « indigeret, eo ipso non verus esset Dominus, cum per

« nos ejus adjuvaretur necessitas sub qua et ipse serviret. » (S. Aug. lib. VIII. de Genes. ad litteram, cap. XI.)

C'est pour nos intérêts, et non pour les siens qu'il nous fait des commandements, c'est pour avoir sujet de nous faire du bien, et afin que le bien qu'il nous fera nous soit plus honorable et plus agréable, nous étant donné comme une couronne et une récompense de nos mérites : *Corona justitiæ;* et s'il procure sa gloire par nos bonnes œuvres et par nos mérites, c'est que la vraie gloire de la créature est d'honorer, d'aimer, de louer et de glorifier le Créateur. Voulez-vous voir quelle récompense il promet aux hommes qui garderont ses commandements? écoutez-le parler par la plume de Moïse : (Deut. 28. 3.-Levit. 26. 3.) Si vous gardez les commandements de votre Dieu, vous serez béni à la ville, vous serez béni aux champs, vos enfants seront bénis, et les fruits de votre terre et de votre bétail, les troupeaux de vos brebis, vos greniers et tout le reste de vos provisions; vous serez béni entrant dans votre maison, béni quand vous en sortirez ; Dieu donnera sa bénédiction à vos celliers et à toutes les œuvres de vos mains ; vous prêterez de l'argent à plusieurs, et vous n'en emprunterez de personne ; vous aurez le dessus et l'avantage partout, et personne ne vous humiliera. Au Lévitique il est dit : Je vous enverrai la pluie en temps et saison, la terre vous sera très fertile, les arbres seront chargés de fruits; vous aurez si grande abondance de blés et de raisins que vous n'aurez pas assez de temps pour les recueillir, vous n'aurez pas plutôt moissonné qu'il faudra travailler aux vendanges, et les vendanges seront si longues qu'il faudra les interrompre pour semer ; vous jouirez d'une profonde paix, vous dormirez sans aucune crainte et sans que personne interrompe votre sommeil ; il n'y aura point de bêtes farouches, ni de bêtes venimeuses dans votre pays ; si vos ennemis osent vous attaquer, ils seront défaits en moins de rien, cinq de vos gens en battront cent des autres, et cent de vos soldats en déferont dix mille de vos ennemis; vous aurez une si grande abondance de fruits que vous jetterez bien loin les vieux

pour faire place aux nouveaux. J'établirai ma demeure au milieu de vous; je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple.

N'est-il pas vrai qu'un peuple qui jouirait de ces faveurs inestimables serait estimé le plus heureux qui ait jamais été et qui puisse être, et qu'on dirait qu'il a un paradis en ce monde? C'est ce que Dieu promet si l'on garde ses commandements; Dieu, dis-je, dont les promesses sont plus fermes et plus inébranlables que le ciel et la terre, dont les paroles sont si véritables, qu'une seule syllabe ne manquera pas d'être effectuée, et il les a accomplies quelquefois, mais fort rarement, parce que son peuple ne s'est presque jamais abstenu de l'idolâtrie et des autres péchés qu'il lui défendait.

Vous me direz qu'il y a un grand nombre de chrétiens en l'Eglise qui ont toujours gardé et gardent encore très exactement ses commandements, et même ses conseils, qui sont bien au-delà, et ne jouissent point de ses promesses. Cette objection vient de ce que vous avez oublié une vérité très importante que je vous ai autrefois inculquée, savoir : que les juifs étant tout matériels et terrestres, Dieu châtiait leurs péchés par des punitions temporelles, et récompensait leurs vertus par des biens terrestres et passagers; mais il ne traite pas ordinairement ainsi les chrétiens dont les crimes sont plus grands, plus indignes de pardon, plus dignes de punition; il attend de les châtier en enfer par des peines éternelles, et il juge que les biens temporels sont trop peu de chose pour être le salaire de leurs bonnes œuvres qui sont faites par le mouvement de son Saint-Esprit et par la grâce de son Fils; de sorte que comme les punitions qu'il envoyait autrefois aux juifs, étaient des figures de celles qu'il décrétera en enfer contre les mauvais chrétiens, ainsi ces grands biens qu'il promet aux gens de bien au Deutéronome et au Lévitique ne sont que des ombres, et des figures des félicités inconcevables qu'il donnera dans le ciel aux chrétiens qui auront bien gardé ses commandements sur la terre. C'est S. Paul qui nous en assure : *Omnia in figuris contigebant illis, umbræ futurorum.*

Et par conséquent, cette grande abondance de blé, de vin, de bétail, de fruits, de paix, de bonheur, comparée aux félicités qui nous attendent dans le ciel, est beaucoup moins qu'une ombre comparée au corps d'une très belle créature, beaucoup moins qu'une pièce d'or en peinture comparée à un vrai et riche trésor. Voilà ce que nous acquiert la qualité de serviteur ou de servante du Seigneur.

Disons donc après le Psalmiste : *O Domine! ego servus tuus, ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ :* Mon Dieu, je suis votre serviteur, et ce m'est plus d'honneur et de gloire qu'il ne m'appartient; je suis votre serviteur, car l'ouvrier est naturellement maître de son ouvrage, et je suis l'ouvrage de vos mains. Je suis votre serviteur, car ce que nous achetons à juste titre est à nous : *Nam quod emis possis dicere jure tuum ;* et vous m'avez acheté très chèrement au prix inestimable de votre sang et de votre vie ; *ego servus tuus*, celui qui empêche un homme de périr, il le rend son serviteur et son esclave : *Servus a servando, quia servabatur cum occidi posset;* vous m'avez préservé cent et cent fois de la mort éternelle, que j'avais méritée par mes crimes. *Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ ;* faites-moi la faveur que je sois enfant de la Vierge votre très humble servante, mais enfant digne d'une telle Mère, enfant respectueux, enfant imitateur de la pureté, de l'humilité, de l'obéissance, et des autres vertus de sa mère, enfant qu'elle vous puisse offrir avec honneur au royaume des Cieux, et vous dire : *Ecce ego et pueri mei.* Amen.

SERMON CCCLXI.

POUR LA FÊTE D'UN SAINT.

Propter hoc ecce ego lactabo eam, et ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. (Osc. 2. 14.)

Scitote quoniam mirificavit Dominus Sanctum suum : Sachez que Dieu a rendu admirable son Saint. *Dominus exaudiet me cum clamavero ad eum :* Dieu m'exaucera quand je l'invoquerai. (Psal. 4. 4.) Si nous lisons avec réflexion l'histoire de la Vie des Saints, nous avouerons sans contredit que ces paroles du Prophète royal conviennent très proprement au bienheureux saint N., dont nous célébrons aujourd'hui la glorieuse apothéose. La miséricorde de Dieu l'a rendu admirable pendant sa vie et après sa mort, admirable en sa sainteté et par les vertus héroïques qu'il a pratiquées, admirable par les grâces gratuites qui l'ont rendu si célèbre dans l'Eglise, admirable dans le ciel, où ses mérites l'ont élevé à un degré très éminent de félicité et de gloire, admirable sur la terre, par les œuvres miraculeuses qu'il y opère tous les jours pour la guérison des corps, et pour la sanctification des âmes. Les grandeurs et les vertus de ce Saint sont trop élevées et trop admirables pour que nous puissions y atteindre par nos faibles conceptions. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de l'honorer par notre admiration, de lui rendre nos humbles respects, de l'invoquer pour obtenir la grâce d'imiter l'exemple de ses vertus le mieux qu'il nous sera possible.

Ce qui a beaucoup contribué à sa sanctification, c'est la dévotion particulière qu'il a eue envers vous, ô Vierge sainte ! il a toujours retenu et pratiqué cette parole que vous dites en la sainte Ecriture : *A generationibus meis implemini ;* les admirables vertus qui ont orné et embelli

son âme, étaient des effusions de votre plénitude, des effets de vos bénédictions, des fruits de vos saintes exhortations et des productions de vos influences. C'est aussi de vous que nous devons emprunter la grâce d'en parler fructueusement. *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. A. *Sicut Israelitæ qui erant in mari Rubro, et hi qui ad portum pervenerant, erant unus et idem populus, sic Sancti qui in terra sunt et qui in cœlo.*

Primum punctum. *Debemus honorare Sanctos tribus rationibus, ex parte Dei :* B. 1° *Motivo humilitatis.* — C. 2° *Religionis.* — D. 3° *Charitatis.*

Secundum punctum. E. *Rationes ex parte Sancti.*

Tertium punctum. F. *Rationes ex parte nostri, nempe ut eos imitemur, ut eorum meritis sociemur, et precibus adjuvemur.*

EXORDIUM.

A.—(*Sicut Israelitæ.*) Puisque S. Paul nous enseigne que tout ce qui arrivait aux Juifs était une ombre et une image de ce qui devait arriver dans l'Eglise : *Omnia in figuris contingebant illis*, nous pouvons dire que les chrétiens qui combattent ici-bas sur la terre sont, par rapport aux Saints qui règnent dans le ciel, ce que les Israélites qui se trouvaient au milieu de la mer étaient par rapport à ceux qui les premiers étaient arrivés au port. Les Saints qui sont en paradis jouissent actuellement de trois faveurs incomparables que nous n'avons qu'en souhait, en espérance : unité, félicité et tranquillité.

Les rabbins et les Hébreux ont par tradition, et l'Ecriture donne à entendre, que, pour donner passage aux Israélites, la mer Rouge fut divisée en plusieurs endroits et fit comme diverses rues : *Divisit mare Rubrum in divisiones,* et non *in disisionem.* Ceux qui étaient dans un endroit ne voyaient pas leurs parents et leurs amis qui étaient entrés dans une autre rue. Ceux qui étaient arrivés au bord

s'entrevoyaient, ils parlaient l'un à l'autre, ils se communiquaient, s'entrefélicitaient de leur bonheur. Ainsi, dans l'Eglise militante, quoique la foi et la charité unissent les fidèles comme en une même mer, il y a diverses conditions, divers états, diverses grâces, diverses vocations, l'un est ecclésiastique, l'autre séculier, l'un de l'ordre de S. Benoît, l'autre de S. François ; l'un adonné à la vie contemplative, l'autre à la vie active. Dans le ciel tous les Saints ont un même sentiment, une même affection, une même occupation, il y a si bonne intelligence, si parfaite amitié, si étroite liaison entre eux que chacun d'eux est aussi aise de la gloire et de la béatitude de son compagnon que de la sienne propre, chacun d'eux jouit par sympathie, par complaisance de charité, par réflexion, de la félicité de tous les autres : *Cujus participatio ejus in idipsum.*

Les Israélites qui passaient la mer étaient à l'étroit, ils ne voyaient que l'eau et le sable, ils travaillaient à marcher promptement, ils ne pouvaient prendre leurs repas qu'avec une grande incommodité; ceux qui avaient gagné le bord étaient au large, ils voyaient la verdure des champs et les belles fleurs des arbres, car c'était au printemps; ils pouvaient se reposer, prendre leur réfection à loisir, se récréer et se réjouir du bonheur de leur arrivée. Ainsi en cette vallée de larmes, en la mer Océane de ce monde, ce n'est qu'eau salée, misère, affliction, pauvreté, maladie, blessure, tristesse, calomnie, procès, tailles, subsides, guerre, famine, querelles, dissensions, envie, jalousie.

Dans le ciel les Saints sont exempts de toutes ces disgrâces, ils sont dans l'abondance de tout bien, en pleine santé, parfaite concorde, en des joies qui ne peuvent s'exprimer, en des noces royales, en des festins continuels ; quel bonheur de voir Dieu face à face, de jouir de lui, de posséder un bien souverain, qui est notre dernière fin ! être toujours avec la Vierge et les Saints, ouïr la musique des anges, goûter ces viandes savoureuses, s'égayer en ce paradis céleste ! et tous ces biens sans mélange d'aucun mal. rien ne trouble cette fête, rien ne rabat cette

joie, rien n'incommode ce repos, rien n'altère cette félicité, rien n'émousse la pointe et le sentiment de ces délices.

Ceux qui passaient la mer Rouge étaient au milieu des vagues, ils marchaient sur le sable mouvant, ils avaient derrière eux l'armée de Pharaon qui les poursuivait et les menaçait de la mort; les autres étaient en un lieu d'assurance, ils marchaient sur la terre ferme, ils se moquaient des Egyptiens.

Or, quoique la condition des Israélites fût si différente, c'était néanmoins un même peuple, une même nation, une même synagogue. Ainsi quoique l'état des bienheureux dans le ciel et celui des chrétiens en ce monde soit extrêmement différent, c'est néanmoins une même Eglise, une même cité, une même famille, un même corps mystique, puisque S. Paul nous dit: (Eph. 2. 19.) Vous êtes concitoyens des Saints et domestiques de Dieu, et par conséquent il doit y avoir un commerce et une communication continuelle entre les Saints de l'Eglise triomphante et les chrétiens de l'Eglise militante, comme entre les bourgeois d'une même ville, entre les enfants d'une même famille, entre les membres d'un même corps, ce qui est enseigné par ces paroles du neuvième article du Symbole: *Sanctorum communionem;* et comme les Saints nous protégent, nous devons les honorer, comme ils nous aident et prient pour nous, nous devons les louer et les invoquer principalement pour neuf raisons que nous pouvons tirer de diverses considérations: trois de la part de Dieu, trois de la part des Saints, trois de la part des hommes.

PRIMUM PUNCTUM. — *Debemus, etc.*

B. — (1° *Motivo humilitatis.*) De la part de Dieu par esprit d'humilité, de religion, de charité envers Dieu. Il faut les invoquer par esprit d'humilité. Jésus dit en l'Evangile: Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine; mais le Saint-Esprit dit en l'Ecclésiastique que l'oraison de celui qui s'humilie est agréable à Dieu et exaucée. Si quelqu'un dit en son cœur: Je ne suis pas digne de m'adresser à

Jésus immédiatement, et d'abord je suis trop vil et très abject, tout couvert d'iniquités, criminel de lèse-majesté.

Je veux prier S. Pierre de me conduire à Jésus, de me présenter à lui, de me le rendre favorable. Cet homme s'adresse à Jésus, mais il n'y va pas tout seul, il y est mené par S. Pierre; son oraison étant si humble, elle sera plus facilement exaucée, comme celle du dévot centenier : « Centurio misit ad Jesum seniores Judæorum, rogans « eum ut veniret, et salvaret servum ejus. Jesus autem « ibat cum illis. Et cum jam non longe esset a domo, « misit ad eum centurio amicos, dicens : Domine, noli « vexari : non enim sum dignus ut sub tectum meum in- « tres : propter quod et me ipsum non sum dignum arbi- « tratus ut venirem ad te. Quo audito Jesus miratus est, « et sequentibus se dixit : Amen dico vobis non inveni « tantam fidem in Israel. » (Luc 7. 3. 6. 7. 9.)

C.—(2° *Religionis.*) Il faut les honorer par esprit de religion. Cette vertu nous oblige à révérer la grandeur de Dieu, non-seulement en elle-même et en ses divines perfections, mais aussi en ses amis, en ses serviteurs, en tout ce qui a quelque rapport avec sa Majesté.

Une bonne femme affligée du flux de sang depuis douze ans, (Matt. 9. 20.) avait conçu une si haute estime de la puissance de Jésus, qu'elle disait en elle-même : Si je puis seulement avoir le bonheur de toucher la frange de sa robe, assurément je serai guérie. Là-dessus elle fend la presse, elle s'approche par derrière, lui touche avec grand respect le bord de son vêtement. Si un calviniste y eût été, il eût dit : Que faites-vous ? à quoi pensez-vous ? vous êtes une superstitieuse, vous êtes une idolâtre ; pensez-vous qu'une pièce de drap, une créature morte et inanimée, puisse vous donner la guérison ? Jésus ne parle pas ainsi, mais il lui dit : Courage, ma fille, votre foi, votre piété et votre dévotion vous ont sauvée. A votre avis, Messieurs, qu'est-ce qui appartient de plus près à Jésus, ou sa robe qui couvre son corps, ou les Saints qui sont les membres de son corps et les temples de son Saint-Esprit ? *Corpora*

vestra membra sunt Christi ; membra vestra templum sunt Spiritus sancti. (1. Cor. 6. 15. 19.) Qui est plus digne d'honneur, ou une pièce de drap qui s'use sur la terre, ou l'âme d'un Saint qui est bienheureuse, et son corps qui sera quelque jour immortel dans le ciel ? Si quand on touche le bord de la robe de Jésus une vertu médicinale sort de lui pour guérir les maladies du corps, quand on touchera avec respect les reliques d'un Saint, quand on l'honorera avec foi et dévotion, n'en tirera-t-on pas secours et assistance pour les incommodités de l'âme ?

S. Chrysostôme passe bien plus avant, il dit que les tombeaux mêmes, les châsses et reliquaires où les os des Saints ont reposé sont pleins d'une vertu spirituelle, et ont des influences célestes et divines pour ceux qui leur rendent hommage : ὤδε γὰρ τὰ σώματα μόνον; ἀλλὰ καὶ ἀυταὶ θῆκαι τῶν ἁγίων πνευματικῆς εἰσὶ πεπληρωμέναι χάριτος, *non enim solum corpora, sed et ipsæ, etc.* (Hom. de sancto Ignatio, sub finem.)

D. — (3° *Charitatis.*) S. Chrysostôme nous apprend que nous devons les glorifier par le motif d'amour et de charité. Quand un général d'armée a combattu vaillamment et remporté une victoire pour le service du roi, tous les bons Français qui ont du zèle et de l'affection pour sa Majesté, s'en réjouissent, le louent, l'estiment, le chérissent, célèbrent ses éloges ; ceux qui aiment bien Dieu ont des tendresses pour les Saints, ils prennent plaisir à lire leur vie, à parler de leurs vertus, de leur grand courage, de leurs combats et victoires, de ce qu'ils ont entrepris, fait, dit, enduré pour l'amour du Sauveur. Et ce récit est très agréable à Dieu, car sainte Madeleine (Matth. 26. 7.) ayant répandu sur son chef une boîte de parfum, il accepta de si bon cœur et avec tant de complaisance cette libéralité qu'il ne la défendit pas seulement contre les murmures de ceux qui la blâmaient, mais aussi il assura que partout où l'Evangile serait prêché on ferait le panégyrique de cette belle action ; et si on loue sainte Madeleine d'avoir répandu des parfums sur le chef sacré de Jésus, ne devons-nous pas

louer saint N. d'avoir versé tant de larmes de dévotion, de tendresse, de compassion aux pieds du Crucifix, larmes mille fois plus chères et plus précieuses à Jésus que tous les parfums du monde? d'avoir répandu et distribué avec tant de profusion, ses grands biens, son patrimoine, ses trésors parmi les membres de Jésus? d'avoir épanché son sang avec tant d'amour et de zèle pour la conservation de la foi? Qu'est-ce qui est plus louable, plus digne d'être raconté avec éloge d'honneur, ou répandre des eaux de senteur, ou répandre son propre sang pour l'amour de Jésus? *Ubicumque fuerit prædicatum Evangelium, in toto mundo dicetur quod ista fecit in memoriam ejus.* C'est en mémoire du Saint que nous célébrons sa fête et ses actions, mais c'est à la gloire de Dieu, car comme il est incompréhensible et infini en son essence et en ses attributs divins, ne pouvant être dignement loué, et glorifié en lui-même, il veut être loué en ses œuvres qui sont les miroirs de sa gloire et de ses perfections.

Louer un ouvrage, une maison, une image, une peinture, c'est louer l'ouvrier qui l'a faite, l'architecte qui l'a bâtie, le peintre qui l'a travaillée. L'Ecriture loue le Créateur des œuvres qu'il a faites dans l'ordre de nature; mais il est bien plus admirable, plus grand, plus louable dans les œuvres qu'il a faites en l'ordre de grâce, c'est-à-dire en ses Saints; sa puissance, sa sagesse, sa bonté infinie y éclatent avec plus de lustre: *Mirabilis Deus in Sanctis suis; laudate Dominum in Sanctis ejus.*

David loue la providence de Dieu qui nourrit les petits corbeaux quand ils sont abandonnés de leur père: *Dat escam pullis corvorum invocantibus eum.* N'avons-nous pas plus sujet de louer Dieu, de le remercier, de lui offrir le sacrifice de la messe en action de grâce, de ce qu'il a nourri tant d'orphelins par les libéralités de saint N.?

Le Sage en l'Ecriture (Eccli. 44. 1.) loue les Saints de l'ancien Testament et nous convie à les louer: *Laudemus viros gloriosos, in generatione sua;* à plus forte raison sommes-nous obligés de louer les Saints du nouveau Tes-

tament dont ces anciens n'étaient que des ombres, des crayons et des figures; nous devons les louer et les honorer, eu égard à ce qu'ils ont été, à ce qu'ils sont et à ce qu'ils seront.

SECUNDUM PUNCTUM. — *Rationes.*

E. — (*Ex parte Sancti.*) Saint N. a été orné de toutes les vertus chrétiennes en un degré si éminent, que l'une semblait obscurcir et ternir le lustre des autres, vous eussiez dit que chacune était la sienne propre et particulière.

L'honneur est la récompense et le salaire de la vertu. Il a méprisé les grandeurs du monde, il a refusé les préséances, les prélatures, les charges honorables. (*Hoc probetur ex actionibus sancti N.*) il a mené une vie cachée; il a pratiqué en secret ses plus belles actions, de peur d'être vu et honoré des hommes, et l'honneur doit être comme l'ombre, qui a coutume de suivre ceux qui la fuient; il s'est humilié au dernier point, il s'est fait serviteur de ses serviteurs mêmes.

Jésus a dit : *Qui se humiliaverit, exaltabitur.* Son zèle n'a rien épargné pour épargner, pour honorer et faire honorer le Fils de Dieu et sa sainte Mère; les jeûnes, les veilles, les voyages, les travaux, les fatigues, les affronts, les pénitences, les mortifications et les supplices étaient ses délices, quand il pouvait par ce moyen tant soit peu avancer la gloire de Dieu.

Dieu disait à Samuel qu'il glorifierait ceux qui le glorifient, c'est-à-dire qu'il les rendrait glorieux et honorables parmi les fidèles.

Les Saints sont au plus haut point de la gloire, ils ne sont pas plus exposés aux dangers de la vanité que la cime du mont Olympe n'est exposée aux vents et aux injures du temps; les honneurs que nous leur rendons sont si faibles et si peu de chose en comparaison de ce qu'ils méritent et reçoivent dans le ciel, qu'ils ne peuvent s'en enorgueillir.

Ils sont les amis de Dieu, ses mignons et favoris, l'objet de sa complaisance et de ses divines pensées; car où nous

avons au texte ordinaire : (Psal. 138. 16.) Mon Dieu, vous avez honoré beaucoup vos amis, le texte hébraïque porte : Mon Dieu, vos pensées me sont chères et précieuses. Les Saints sont si dignes d'être l'objet des pensées et des affections de Dieu, ne méritent-ils pas bien d'être l'objet de nos pensées et de nos vénérations ? Ne sommes-nous pas obligés d'aimer ceux que Dieu aime, d'honorer ceux qu'il anoblit, de rendre hommage à ceux qu'il élève ? *Mihi autem nimis honorati sunt amici tui, Deus.*

Le prophète dit : *Nimis confortatus est principatus eorum*, et au Psaume : (44. 17.) *Constitues eos principes super omnem terram ;* et dans l'Apocalypse ils disent : *Regnabimus super terram.* Ils sont rois dans le ciel ; car on leur a dit : *Possidete regnum, ipsorum est regnum cœlorum ;* à plus forte raison la terre est un fief de leur domaine ; principalement, en chaque paroisse, Dieu a donné au Saint tutélaire, pouvoir, empire juridiction, sur tous les paroissiens. Vous devez honorer, respecter, redouter saint N. comme un grand prince que Dieu vous a donné pour être votre seigneur, gouverneur, juge, si vous faites ainsi, il sera votre tuteur, votre avocat, votre protecteur.

TERTIUM PUNCTUM. — *Rationes.*

F. — (*Ex parte nostri.*) S. Augustin nous montre trois autres motifs que nous avons de faire les fêtes des Saints, et il nous enseigne en même temps les trois principaux devoirs qu'on est obligé de leur rendre : « Populus « christianus memorias martyrum religiosa solemnitate « concelebrat, et ad excitandam eorum imitationem, et ut « meritis eorum consocietur et orationibus adjuvetur, » (S. Aug. tom. 6. lib. 20. contra Faustum, cap. 21.) pour être associé à leurs mérites, aidé de leurs prières, animé par leur exemple.

S. Bernard (in Apologia ad Guill. abb.) expliquant les admirables propriétés de la charité, dit avec grande confiance : Je ne suis pas chartreux, je ne suis pas de l'ordre

de Cluny, ni de Prémontré, je ne suis que de l'ordre de Citeaux auquel Dieu m'a appelé, néanmoins j'espère avoir la récompense des chartreux et des autres religieux, parce que je les honore, je les aime, je les chéris, je les embrasse tous par charité, je me réjouis de leurs bonnes œuvres : *Unum opere teneo, cœteros charitate.* Je dirai bien davantage : Il peut se faire qu'un prédicateur n'ait point de mérite en prêchant, un chartreux en faisant des austérités, s'ils les font sans amour de Dieu ; mais il ne se peut faire que je perde le mérite des travaux de ce prédicateur, des austérités de ce chartreux, si je m'en réjouis par faveur de charité et d'amour de Dieu : « O quanta fiducia charitatis, « alius operatur non amans, alius amat nihil operans, et « ille quidem opus suum perdit, hujus vero charitas « nunquam excidit ! »

S. Grégoire, plus ancien que S. Bernard, dit : *Ex bonis alienis si diligeritis ea, vestra faceretis bona, non diligendo vestra facitis mala.* (S. Greg. in pastoral.) Quelle admirable vertu et propriété de la charité ! voilà un chrétien qui travaille beaucoup sans amour de Dieu, en voilà un autre qui ne pouvant travailler aime bien Dieu et se réjouit du travail de l'autre ; celui-là perd le mérite de son travail ; l'amour de Dieu qui est en celui-ci ne perdra point sa récompense.

S. Augustin (Hom. 15. post initium, et tract. 32. in Joan. ante finem.) plus ancien que S. Grégoire, dit : Gardez-vous bien de vous décourager et de dire en vous-même : Je ne serai pas sauvé, je n'appartiens pas au Fils de Dieu ni à l'Eglise ; je ne jeûne pas tous les vendredis comme celui-là, je ne porte pas la haire et le cilice comme les ermites, je ne suis pas vierge comme celle-là ; c'est comme si la main ou l'oreille disait : Je ne suis pas du corps humain, parce que je ne vois pas le soleil et la lune comme les yeux ; la main et l'oreille ne disent pas ainsi, mais chaque membre fait de son côté ce qu'il peut, et tous travaillent l'un pour l'autre, les yeux voient pour les oreilles et pour la main, les oreilles entendent pour la main et pour les yeux.

« Sic ergo et tu congaude illi, cui Deus aliquam gratiam
« dedit, et potes in illo quod in te non potes ; ille habet
« virginitatem, ama illum, et tua est ; tu habes majorem
« potentiam, diligat te, et sua est ; ille potest vigilare, si
« non invides, tuum est studium ejus, hoc ideo quia in illo
« tu es, per proprietatem non es per charitatem tu es : »
Réjouissez-vous ainsi de la grâce que Dieu a faite à votre prochain, et vous pourrez en lui ce que vous ne pouvez pas en vous-même. Il a la vertu de virginité, aimez en lui ce don, et il sera en vous ; vous avez plus grande patience que lui, s'il vous aime, votre patience est à lui ; il peut mieux veiller que vous, et travailler pour le service de Dieu ; si vous en êtes bien aise son travail vous est méritoire, parce que vous êtes en lui, non par essence, mais par charité.

Voilà un gentilhomme que vous n'aimez pas beaucoup, on vient vous dire qu'un autre cavalier l'a appelé en duel et l'a tué, vous en êtes bien aise, et vous dites : Il a bien fait, c'est un brave homme, je l'en estimerai et chérirai toute ma vie, oh ! que n'étais-je avec lui sur le terrain pour lui servir de second ! Il n'y a point de théologien qui ne conclue que vous êtes coupable de ce duel par cette approbation. Or Dieu est plus enclin à récompenser qu'à punir. Quand donc vous lisez dans la vie de saint N. ou que vous entendez prêcher qu'il a . . . .
si vous vous en réjouissez par un zèle d'amour de Dieu, si vous l'en louez, glorifiez, remerciez, si vous dites : Voilà un digne homme, voilà un grand Saint, un grand courage, il vaut son pesant d'or ; voilà des actions qui méritent d'être gravées pour l'éternité, je l'en aimerai et l'honorerai toute ma vie ; oh ! que n'étais-je en ce temps-là et en sa compagnie pour faire comme lui ! Sans doute par ces dispositions vous entrez en communion des biens spirituels avec lui, vous vous appropriez ses vertus, il vous associe à ses mérites, il vous aide de ses prières.

Il le doit, il le peut, il veut le faire aussi ; il le doit puisque vous êtes son dévot, son affectionné, son très humble serviteur, son client.

Puisqu'il sait vos nécessités, vos faiblesses, vos infirmités, l'extrême besoin que vous avez d'être secouru ; il les sait par expérience les ayant éprouvées en ce monde, il les sait par la lumière de la gloire, les voyant en l'essence de Dieu et en la splendeur du Verbe.

Il peut vous assister, puisque Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent, encore plus d'un Saint qui l'a tant aimé.

Il le veut puisqu'il n'a pas dépouillé, mais augmenté la miséricorde qu'il avait en cette vie.

Puisqu'il est abîmé et plongé dans la divinité, qui n'est qu'amour et charité, invoquez-le avec confiance.

Mais excitez-vous par son exemple à la pratique de la vertu, voyez qu'elle n'est pas impossible, ni même trop difficile ; n'était-il pas fragile comme nous ? pétri de la même terre, composé de chair et de sang, sensible et délicat comme nous ? N'avait-il pas une nature corrompue et portée au mal comme nous ?

N'avez-vous pas le même Dieu que lui ? n'adorez-vous pas le même Jésus ? n'êtes-vous pas régénéré du même baptême, enfant de la même Eglise, participant des mêmes sacrements ? ne vous prêche-t-on pas le même Evangile ? n'aspirez-vous pas au même royaume ? Les vertus qu'il a pratiquées sont-elles plus héroïques que celles de Jésus qu'il a si parfaitement imitées ? Il vous dit : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* Imitez sa piété : après avoir employé les jours en œuvres de miséricorde, il passait les nuits en prières aux pieds du Crucifix, ou devant le Saint-Sacrement, comme pour accomplir cette parole du prophète : *In die mandavit Dominus misericordiam, et nocte canticum ejus.* Je ne vous dirai pas : Faites ainsi ; mais au moins dites comme le même prophète : *Vespere, et mane, et meridie narrabo et annuntiabo : et exaudiet vocem meam.* (Ps. 54. 18.) Le soir, assemblez votre famille pour dire les litanies, et faire l'examen de conscience ; le matin, prévoyez ce que vons avez à faire pendant le jour et invoquez avec ferveur l'esprit de Dieu, afin que ce soit par son mouvement que vous vous y appliquiez ; suppliez-le à midi

d'écarter de vous la tentation, et de vous soutenir toujours dans ses voies.

Imitez sa tempérance, sa pureté, sa modestie, et que la fête d'un Saint qui a vécu si chastement ou si austèrement ne soit pas une occasion à ses paroissiens d'offenser Dieu par des ivrogneries, danses, débauches. Si vous imitez ainsi ses vertus, il agréera vos dévotions, il vous prendra sous sa sauvegarde, il vous aidera de ses prières, il vous associera à ses mérites, il vous recevra en sa compagnie, il vous fera participant de sa gloire. *Amen.*

SERMON CCCLXII.

DE LA SOLITUDE.

A DES RELIGIEUSES.

IDEA SERMONIS.

Exordium. A. *Naturaliter diligimus societatem.*
Primum punctum. *Solitudo juvat ad conservandam sanctitatem :* B. 1° *Scriptura.* — C. 2° *Patribus.*— D. 3° *Exemplis.*
Secundum punctum. *Juvat ad puritatem.*—E. *Ad devotionem :* — F. 1° *Scriptura.* — G. 2° *Patribus.* —H. 3° *Exemplis.*—I. 4° *Rationibus.*
Tertium punctum. *Ad humilitatem :* L. 1° *Scriptura.* — M. 2° *Patribus.* — N. 3° *Conclusio.*

EXORDIUM.

A. — (*Naturaliter*, *etc.*) Si nous ne jugeons des choses humaines que selon la face extérieure, et à la première apparence, il faut avouer que c'est un état bien austère, bien mortifiant, bien contraire à la sensualité, d'être toujours entre quatre murailles, principalement si c'est par obligation, pour toute la vie, et sans espérance d'en pouvoir jamais sortir. Il n'y a rien de si délicieux ni de si commode à l'amour-propre que la liberté, le divertissement, la compagnie. Rien de si opposé à l'inclination naturelle que la captivité, la contrainte et la solitude. L'homme est un animal civil et sociable, qui aime le divertissement, et il n'en trouve de solide que dans la communication et en compagnie. La joie et la compagnie ont tant de rapport et d'alliance que S. Jean les joint ensemble comme deux parents

inséparables : *Quod vidimus annunciamus vobis, ut et societatem habeatis nobiscum, et gaudium vestrum sit plenum.* (1. Joan. 1. 3. 4.) Même la consolation des anges dans le ciel, et le contentement qu'ils ont à louer Dieu, ne semblerait pas entier ni parfait, s'ils ne se réjouissaient pas de compagnie : *Socia exultatione concelebrant.*

Il n'est rien de si agréable, rien d'aussi cher et d'aussi précieux, non-seulement à l'homme, mais encore à tous les animaux, que la liberté, et la permission de s'égayer et de se promener quand bon leur semble. Rien de si contraire à l'amour-propre et à l'inclination naturelle que la contrainte et la captivité ; nous le voyons par expérience en un petit moineau : si vous l'emprisonnez en une cage, quand elle serait toute d'or ou d'argent, quand vous lui fourniriez plus que très abondamment toute sa nourriture, il se déplaît en cette prison, et ne fait que sautiller et voltiger, pour essayer de fausser quelqu'une de ses barricades. Les choses qui sont par elles-mêmes délicieuses et charmantes, deviennent fades et désagréables, si vous y ajoutez la contrainte ; il n'y a rien de si doux, ni si délicieux aux sens, que de faire bonne chère en un festin somptueux assaisonné à la royale ; comme en ce célèbre banquet que le roi Assuérus fit dresser à sa noblesse et à tout le peuple de la ville, où il y avait des vins très délicats, dignes de la magnificence royale; l'Ecriture marque expressément qu'on ne contraignait personne de boire plus qu'il ne voulait : *Nec erat qui nolentes cogeret ad bibendum.*

N'est-ce donc pas une chose bien rude, d'être obligé de se voir ensevelie toute vive, emprisonnée dans un cloître entre quatre murailles, sans espérance d'en pouvoir jamais sortir, de ne parler que très rarement et toujours à travers des barreaux à grille fermée, à voile baissé, sans voir, et sans être vue ?

Mais si d'un autre côté nous avons égard aux intérêts de l'âme, du salut, et de la perfection, nous avouerons que vous avez choisi un état très avantageux, très utile, très salutaire, très souhaitable ; car nous pouvons vous con-

sidérer, ou comme chrétienne, ou comme vierge, ou comme religieuse. La sainteté est nécessaire aux âmes chrétiennes : *Vocatis sanctis;* la pureté, aux vierges ; la piété, aux religieuses ; l'humilité, aux âmes chrétiennes, aux vierges, aux religieuses. La solitude aide beaucoup à conserver, et même à acquérir ces quatre vertus : la sainteté, la pureté, la piété, l'humilité.

PRIMUM PUNCTUM. — *Solitudo, etc.*

B.—(1° *Scriptura.*) Dieu voulant retirer une âme débauchée de ses égarements, et la rendre toute à lui, lui envoie ses prophètes pour lui remontrer ses devoirs et les obligations qu'elle a à son Créateur. Il la comble de prospérités, parce que, comme dit le Proverbe, les dons brisent les monts ; il lui fait souvenir qu'il était autrefois son époux, et elle sa bien-aimée ; elle avait plus de contentement avec lui qu'elle n'en a éprouvé en tous les divertissements du monde. Pour l'assiéger de toute part, pour la dégoûter du monde, il sème des épines partout où elle marche : *Sepiam vias tuas spinis;* il fait qu'elle trouve partout des occasions de dégoût, de déplaisir, d'amertume, de tristesse, d'ennui, de fâcherie.

Mais après tout, le dernier effort qu'il fait, la grâce la plus efficace, la plus puissante et la plus victorieuse qu'il lui donne, la grâce qui porte coup et achève l'œuvre de sa sanctification, c'est qu'il la conduit en la solitude pour lui parler cœur à cœur : *Ducam eum in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* Sitôt qu'une âme est bien convertie, la première chose qu'elle fait, c'est de chercher un monastère pour y vivre séparée du monde, ou si elle n'y est pas appelée, du moins elle s'écarte tant qu'elle peut des compagnies et visites superflues, et se tient retirée en sa maison pour converser familièrement et délicieusement avec Dieu. S. Jean nous enseigne les embûches que Satan a coutume de dresser contre cette âme, pour rompre, s'il peut, un si bon dessein. Il décrit une femme en travail d'enfant tout entourée du soleil, la lune sous ses pieds,

une couronne de douze étoiles sur sa tête. Il y a là auprès un horrible dragon qui attend qu'elle ait enfanté, parce qu'il brûle d'envie d'étouffer le fruit qu'elle doit mettre au monde. Elle s'enfuit au désert pour se garantir de ses hostilités; mais il jette après elle une rivière d'eau puante qu'il vomit de sa gueule pour la faire noyer et engloutir dans ses flots : *Misit serpens ex ore suo post mulierem aquam tanquam flumen ut eam faceret trahi a flumine.* Selon le sens tropologique et moral, cette femme, c'est l'âme chrétienne qui travaille pour concevoir et enfanter sa conversion et un vrai désir de faire son salut : *A spiritu tuo concepimus et parturivimus spiritum salutis ;* elle est revêtue du soleil, c'est Jésus, le soleil de justice, qui, par sa lumière céleste, lui donne le désir ; elle méprise et foule aux pieds la vanité et l'inconstance des choses caduques ; elle est couronnée d'autant d'étoiles qu'elle pratique de belles actions pour une si sainte entreprise. Le dragon d'enfer ne désire rien tant que d'étouffer et faire mourir en elle un si bon dessein ; mais pour se délivrer de ses embûches, elle prend deux ailes pour s'envoler, l'amour de Dieu et la crainte de l'offenser, ou le dédain des choses temporelles, le désir des éternelles ; elle s'enfuit au désert, elle s'enferme dans un cloître ou dans une vie retirée. Que fait ce serpent cauteleux ? Il jette après elle une rivière : *Aquæ multæ, populi multi ;* si elle est retranchée en sa maison, il suscite ses voisins qui la font sortir de cette retraite : Que faites-vous ici tout le jour ? vous deviendrez une hypocondriaque, vous serez assommée de mélancolie, en restant toujours toute seule ; est-il défendu de se divertir ? vous n'êtes ni chartreuse, ni carmélite. Si elle est dans un monastère, il lui envoie ses compagnes, ses parentes et anciennes amies, afin qu'elle soit toujours au parloir.

C.—(2° *Patribus.*) Il sait ce qu'a dit S. Léon : *Necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere :* Il est nécessaire, c'est-à-dire infaillible, cela ne manque jamais d'arriver, que les âmes, même les religieuses, amassent de la poussière et se souillent par la communication avec le monde.

S. Bernard (epist. 315. n. 2.) dit en mêmes termes : On amasse beaucoup de la poussière du siècle dans le commerce du monde. « Homines generationis hujus similes sunt his « qui submersi periclitantur in aquis, videas eos tenentes « tenere, nec ulla ratione deserere quod primum occurrerit « manibus, quidquid illud sit, licet tale sit aliquid quod « omnino prodesse non possit, ut sunt radices herbarum, « cæteraque similia. Nam et si qui ad eos forte veniant ut « subveniant nonnunquam solent apprehensos involvere « secum : adeo ut jam nec sibi nec illis auxilium ferre præ- « valeant : » (S. Bern. serm. 1. de adventu, n. 1.)

Les hommes de ce temps sont semblables à ceux qui étant tombés en la rivière, sont en danger de se noyer ; vous voyez qu'ils prennent, tout ce qu'ils rencontrent, et ne le quittent jamais, quoique ce soit, même ce qui ne peut les aider, comme les racines d'herbes et autres choses semblables : car si quelqu'un vient pour leur tendre la main et les retirer, ils le prennent et tiennent si serré, qu'ils l'entraînent avec eux.

D, — (3° *Exemplis.*) Quelle occupation plus utile, plus innocente, plus louable que celle de S. Arsène, qui instruisait en la vie chrétienne, et formait en la vertu les deux enfants du grand Théodose, Arcade et Honoré, pour les rendre dignes de gouverner l'empire chrétiennement et saintement : Néanmoins quand il pria Dieu de lui faire savoir quel était le plus assuré chemin de son salut, une voix du ciel lui cria : *Fuge*, *et tace*, parce que comme il est bien difficile de vivre parmi les pestiférés, sans être infecté de peste, de même il est bien mal-aisé de converser avec les gens du monde sans avoir mille occasions d'offenser Dieu, quand ce ne serait que par contagion, par flatterie ou condescendance à leurs vanités, détractions, envie, aversion, mépris du prochain.

Quels emplois plus sérieux, plus saints, importants que ceux de S. Bernard, qui ne sortait jamais que par pure nécessité, par le commandement du pape, ou de son évêque, pour des affaires très urgentes ? Néanmoins quand il y était

contraint, il gémissait, il s'affligeait, il s'estimait malheureux, il soupirait toujours après sa chère solitude. Ma vie monstrueuse, et ma conscience inquiète et tourmentée crient vers vous, et implorent votre assistance; je suis comme un prodigue de notre siècle, ne vivant ni en ecclésiastique, ni en laïque; car il y a longtemps que je ne fais plus la vie de religieux dont j'ai encore l'habit. Vous avez appris parmi quels périls je suis dans le monde, ou plutôt par quels précipices je suis tous les jours contraint de passer. (S. Bern. Epist. 249.)

Ecrivant à Aymeri, cardinal et chancelier de l'église romaine, et au pape Innocent, (Epistola 52. ad Aymericum et Epist. 166. ad Innocent. pap.) il les prie bien fort de ne le plus obliger à sortir du havre assuré de son monastère, où il a loisir et commodité de pleurer ses péchés et de travailler au salut de son âme : « Credidi me de labore evasisse « ad requiem : licere mihi utcumque resarcire spiritualium « damna studiorum, ac sanctæ quietis detrimenta, quæ « foris incurreram; et ecce tribulatio et angustia invene- « runt me : » Je croyais être dispensé du travail, et avoir permission d'être en repos pour réparer les pertes spirituelles que j'ai faites, mais je me retrouve dans l'embarras des affaires.

SECUNDUM PUNCTUM.

I. — (*Juvat ad puritatem.*) Comme la sainteté est nécessaire à tous les fidèles, la pureté l'est aux vierges chrétiennes; la pureté, dis-je, non-seulement de chair et de corps, mais encore d'esprit, de cœur, d'affection. La retraite y aide beaucoup. (1) Au langage du Saint-Esprit, pour dire une vierge, on dit une fille cachée : *Alma*. Etre pure, et être retirée, c'est la même chose, ce sont deux termes synonymes.

Ingressus angelus ad eam; disce virginem moribus, disce virginem verecundia, etc. (S. Amb. l. 2. in Luc. initio.) « Discant mulieres propositum pudoris imitari.

(1) Ut sit sancta (*græce*, pura,) corpore et spiritu. (1. Cor. 7. 34.)

« Sola in penetralibus quam nemo virorum videret, sola « sine comite, sola sine teste, ne quo degenere deprava- « retur affatu. » Apprenez de là quel est le génie et le naturel d'une vierge, quelles sont les inclinations et façons de faire d'une fille qui est vierge, non-seulement de corps, mais aussi de cœur et d'affection : c'est d'être honteuse, craintive, sauvage. Elle aime l'écart, le secret, le silence, les ténèbres. Elle sait que la pureté du cœur est comme le teint du visage, qui se hâle et se ternit au soleil et au grand air. Il y a grande affinité, et quant au nom et quant à l'effet, entre la pudeur et la pudicité.

Quand vous prenez plaisir à vous produire, à paraître en public et à vous exposer à la vue des hommes sans grande nécessité, vous êtes cause qu'ils prennent plaisir à vous voir, ils vous convoitent, ils vous disent le petit mot à double entente. Ils voient bien que vous êtes ravie d'être cajolée, de donner de l'amour sans en prendre. Leurs crimes vous sont imputés devant Dieu. *Ne quo degenere depravaretur affatu.* Tertullien dit : *Videre et videri velle ejusdem libidinis est.*

F. — (*Ad devotionem.*) Vous trouvez mauvais qu'on ne voie point les carmélites, qu'on ne leur parle que bien rarement, et toujours à grille fermée. C'est qu'elles sont vraies filles de la très sainte Vierge : *Sola in penetralibus*, *etc.* et puis elles ne sont pas seulement vierges, elles sont aussi religieuses, et la propre vertu des religieuses, c'est la dévotion, c'est leur élément, c'est leur aliment, leur dot, leur apanage, leur vocation : *Professio religionis est sponsio devotionis*, dit un grand docteur : Faire vœu de religion, c'est s'obliger à la dévotion. Or, il n'y a rien de si nécessaire pour conserver l'esprit de piété et de dévotion que le récueillement et la solitude.

(1° *Scriptura.*) Quand le saint prophète Elisée (4. Reg. 4. 4.) voulut enrichir une pauvre veuve en augmentant et multipliant un peu d'huile qu'elle avait, il demanda d'elle deux conditions : qu'elle entrât en sa maison, et au plus secret de sa maison; qu'elle s'y enfermât soigneuse-

ment, qu'elle eût des vases vides pour recevoir l'huile qui serait multipliée : *Pete vasa vacua et ingredere, et claude ostium tuum, cum intrinsecus fueris.* L'huile est le symbole de la dévotion ; c'est ce qui enrichit une âme religieuse, et la comble de toutes les vertus. C'est ce qui manqua aux folles vierges. Elisée signifie *salus Dei ;* il représente Jésus pour communiquer à une âme l'abondance de la dévotion : il veut qu'elle soit enfermée : *Claude ostium ;* non tellement quellement, mais éloignée du bruit, retranchée en son intérieur, au fond, au plus profond, en l'arrière-chambre de son cœur.

.—(2° *Patribus.*) « Utinam nullus hominum esset « mecum exterius : ut familiarius loqui possem cum Deo « interius ; ipse enim et secretum quærit, et solitarium « locum diligit. Fugiam ergo hominum solatia et colloquia, « ut in secreto cordis mei Deum habitatorem habere possim. « Valde tamen difficile est ab exterioribus ad interiora « mentem revocare, et ibi permanere. Nec minus difficile « est de visibilibus ad invisibilia penetrare, et in illis diutius « consistere ; dura sunt hæc, et multum laboriosa, sed valde « fructuosa : » (S. Bern. de interiori domo, cap. 37. initio.)

Plût à Dieu qu'il n'y eût personne avec moi au dehors, afin de pouvoir parler plus familièrement avec Dieu en mon intérieur, car il demande le secret, et il aime la solitude ! Je dois donc éviter les consolations et colloques des hommes, afin que Dieu habite au secret de mon cœur ; mais il est bien difficile de rappeler notre esprit des choses extérieures aux intérieures, et y demeurer ; et il n'est pas moins difficile de sortir des choses visibles pour entrer aux invisibles, et y demeurer longtemps ; ces choses sont rudes et laborieuses, mais utiles et fructueuses.

« O sancta anima ! sola esto, ut soli omnium serves « teipsam, quem ex omnibus tibi elegisti. Fuge publicum, « fuge et ipsos domesticos : secede ab amicis et intimis, « etiam et ab illo qui tibi ministrat. An nescis te verecundum habere sponsum, et qui nequaquam suam velit tibi « indulgere præsentiam præsentibus cæteris. Imitatrix eas-

« tissimæ volucris, nempe turturis, sede secundum pro-
« phetam solitaria, quoniam levasti te supra te; omnino
« supra te est angelorum Domina desponsari. An non supra
« te, adhærere Deo, atque unum spiritum esse cum eo?
« sede itaque solitaria sicut turtur, nihil tibi et turbis, nihil
« tibi cum multitudine cæterorum. Etiam ipsum obliviscere
« populum tuum, et domum patris tui, et concupiscet Rex
« decorum tuum. » (S. Bern. serm. 40. in Cant. sub finem, et paulo supra.)

H — (3° *Exemplis.*) Les chartreux ont cette gloire et cette louange en l'histoire ecclésiastique entre tous les ordres religieux, que depuis plus de cinq cents ans ils sont encore en la forme, en la splendeur et perfection de leur première institution, sans jamais avoir eu besoin de réforme. La raison en est exprimée par un vers écrit en grosses lettres en la grande Chartreuse de Grenoble : *Per tria sol. si. vi. Carthusia permanet in vi :* Trois choses conservent en état et en vigueur l'ordre des chartreux : la solitude, le silence, la visite. La même chose vous arrivera, mes Sœurs, si vous êtes bien exactes à tenir toujours les grilles bien fermées et à vous retirer soigneusement en vos cellules. D'ici à cent, deux cents, trois cents ans, l'ordre N. aura le même lustre et la même ferveur qu'il a maintenant. Vous devez être beaucoup plus faciles à vous dispenser du jeûne, des veilles, du travail des austérités pour quelque petite incommodité, que du silence et de la solitude.

Un jeune religieux disait à S. Arsène : (In dictis patrum, libello 7. n. 27.) Mon Père, je suis importuné de pensées qui me disent que je ne pourrai jeûner, travailler, veiller comme on fait en ce monastère. Le Saint lui dit : Mon Frère, mangez, buvez, dormez, il importe peu, pourvu que vous vous teniez clos en votre cellule : *Perseverantia in cella monachum perficit.*

I. — (4° *Rationibus.*) Il n'y a rien qui ruine tant la régularité extérieure d'un monastère, la piété intérieure d'une âme religieuse que le parloir. Quand vous y allez souvent, sous prétexte que ce serait incivilité de rompre compagnie,

vous vous dispensez aisément de l'office, du chœur, de la méditation du soir, de la première table du réfectoire, des autres observances qui se font avec plus d'onction, recollection, bénédiction en communauté que séparément, Les autres prennent exemple sur vous, elles pensent avoir autant de droit que vous de faire de même; petit-à-petit la régularité se détraque, et les déréglements s'y introduisent.

Quoique vous ayez intention de reprendre par la suite la méditation et les autres exercices, ou vous n'en faites rien, parce que vous n'en trouvez pas le temps, ou si vous le faites, c'est par manière d'acquit, avec mille distractions, parce que vous avez l'esprit farci de nouvelles, de curiosités, d'affaires mondaines que vous avez entendues.

TERTIUM PUNCTUM. — *Ad humilitatem.*

L.—(1° *Scriptura.*) Enfin, si la sainteté est nécessaire aux âmes chrétiennes, la pureté aux vierges, la piété aux religieuses, l'humilité l'est à toutes; c'est la vraie dépositaire, la fidèle gardienne de la sainteté, pureté, piété; et l'inclination d'une âme bien humble, c'est de cacher ses actions, ses vertus, sa vie; c'est à elle que s'adresse cette parole de S. Paul : *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo; cum autem Christus apparuerit vita vestra; tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria.* (Colos. 3. 3.) Pour être glorifié et élevé en honneur avec Jésus dans le ciel, ce n'est pas assez d'être mort, mortifié, de vivre dans les rigueurs et austérités d'une vie pénitente.

Jésus se compare (Matth. 13. 44.) à un homme qui a trouvé un trésor caché dans un champ; il le cache, dit-il, et donne tout son bien pour l'acheter : *Thesauro abscondito in agro, quem qui invenit homo, abscondit.* Ce trésor, c'est la sainteté, pureté, dévotion, les autres vertus, qui sont cachées dans le cœur d'une âme chrétienne et religieuse. Ces richesses pour ne point être dérobées ne doivent pas seulement être cachées, mais le champ même doit être caché; ces vertus pour être bien assurées doivent être en une âme retirée et séparée du monde.

M. — (2° *Patribus.*) Car, comme dit S. Grégoire, c'est exposer un trésor au pillage que de l'étaler à la vue des hommes.

Delectant etiam castas præconia formæ. Quelque affection que vous ayez à la pureté, si vous conversez avec le monde à grille ouverte, il est bien mal-aisé de n'avoir point de complaisance à être trouvée belle, bien propre, de bonne grâce, bien ajustée, ce qui fait toujours quelque brèche à la parfaite humilité.

N.—C'est donc proprement et particulièrement de cet ordre que s'entendent ces paroles d'Isaïe : (35. 1.) *Lætabitur deserta et in via, Libani et exultabit solitudo germinans germinabit, exultabit lætabunda et laudans : gloria Libani data est ei : decor Carmeli.* Oui, mes Sœurs, vous avez grand sujet de vous réjouir, d'estimer et chérir beaucoup votre vocation, d'en louer Dieu et l'en remercier de tout votre cœur, vous avez grand sujet de dire : *In die malorum protexit me in abscondito, tabernaculi sui : in die malorum :* (Psal. 26. 5.) En ce temps funeste auquel il n'y a partout que piéges et tentations de vanité, d'envie, de médisance, de sensualité, Dieu vous a ici retirées.

In abscondito tabernaculi sui. Le tabernacle de Dieu, c'est l'Eglise : il ne s'est pas contenté de vous y loger, de vous faire chrétienne et catholique ; il vous a rétirée dans le secret, en l'arrière-cachot de son tabernacle, en la cellule de ce monastère, exempte de visite et de conversation mondaine.

Germinans germinabit. Vous avez grand sujet de faire germer en votre cœur les quatre vertus dont la solitude a l'honneur d'être la mère et la gardienne. La sainteté : être saint, c'est être entièrement rapporté à Dieu. On vous peut dire avec raison ce que S. Bernard disait aux chartreux du Mont-Dieu : La vocation des autres est de servir Dieu ; la vôtre, de lui adhérer ; celle des autres, de le croire, le chercher, l'honorer ; la vôtre, de le contempler, le goûter, jouir de lui. Vos parents vous feraient grand

tort, ils profaneraient une chose très sainte, si par des visites superflues; par des conversations inutiles, ils vous détachaient des embrassements et des caresses délicieuses de votre divin Epoux.

La pureté de votre état ne consiste pas seulement à être sevrées des plaisirs et voluptés sensuelles, mais encore de toute affection à quelque créature que ce soit, au monde, à vos parents, à vos compagnes, à vos intérêts, commodités à vous-mêmes, pour n'être attachées qu'à Dieu, possédées, occupées, remplies que de Dieu.

La piété, c'est cet esprit de piété et d'occupation en Dieu qui doit faire qu'étant solitaires vous ne soyez jamais seules, que vous soyez toujours conversant familièrement avec lui, l'aimant, l'honorant lui faisant la cour.

La solitude : vous devez chérir votre solitude et la lui offrir en l'honneur de sa solitude dans le sein de son Père éternel. Car il est seul en ce sein adorable comme Fils unique de Dieu, en l'honneur de sa divinité cachée en son humanité, en l'honneur de sa vie de gloire cachée en sa vie paisible et mortelle, de sa vie de grâce et de sainteté extraordinaire cachée en sa vie commune et semblable à celle des autres hommes ; en l'honneur de sa retraite de neuf mois dans les entrailles de la Vierge, de sa retraite et solitude de quarante jours dans le désert, et ses fréquentes retraites et solitudes sur les montagnes et au Jardin des Olives, de sa retraite et de sa vie inconnue en l'Eucharistie.

Si vous êtes bien fidèles en ce point de votre vocation jusqu'à l'heure de votre mort, la parole de S. Paul se vérifiera en vous. Il dit aux Colossiens : Votre vie est cachée en Dieu avec Jésus notre Seigneur. Mais quand il paraîtra assis en son lit de justice pour juger les anges et les hommes, vous paraîtrez aussi en gloire, et vous régnerez avec lui en la gloire éternelle en tous les siècles des siècles. *Amen.*

FIN DES SERMONS ET DU TOME DOUZIÈME.

Je soumets cet ouvrage, et tous mes livres, toutes mes pensées, mes paroles, mes œuvres passées, présentes et à venir, au jugement et à la censure de notre mère la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut, et dans laquelle je désire, moyennant la grâce de Dieu, vivre et mourir très humble et très fidèle serviteur, très obéissant et très affectionné, quoique très indigne fils. Je conjure de tout mon cœur par les sacrées plaies de Jésus et par les mamelles virginales de sa sainte Mère, tous ceux à qui mes œuvres serviront, que par reconnaissance ils me fassent cette grâce de demander souvent à Dieu miséricorde pour le plus grand pécheur que je me souvienne avoir jamais connu.

J'ai ainsi signé de ma propre main.

TABLE

DES SERMONS DU DOUZIÈME VOLUME.

POUR TOUS LES JOURS DU CARÊME.

FIN DE LA TABLE DU DOUZIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE
DES SERMONS
PAR ORDRE DE MATIÈRES.

A

B

C

G

H

I

J

L

M

R

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES.

Nota : Les chiffres romains indiquent le volume, les chiffres arabes le sermon, et les lettres l'alinéa.

A

B

C

D

E

F

H

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

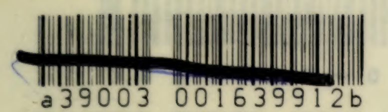
V

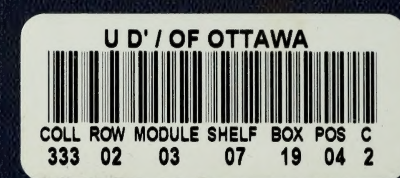
Y

Z

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.




a39003 001639912b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 07 19 04 2